

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

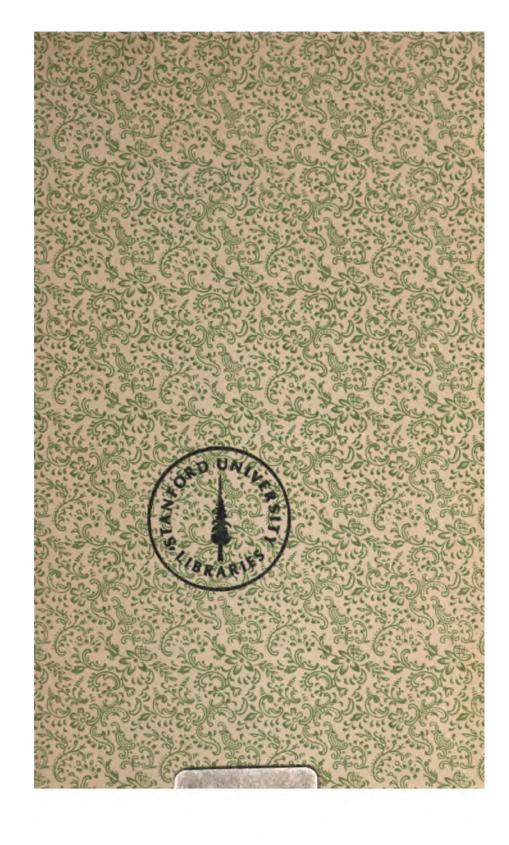
Nous vous demandons également de:

- + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com









1 . . • . • • · ·



1



LETTRES ET NÉGOCIATIONS

DE

PAUL CUCART, SEIGNEUR DE BUZANVAL,

ET DE

FRANÇOIS D'ABRSSBN,

AGENT DES PROVINCES-UNIES EN FRANCE. (1598, 1599.)

SUIVIES DE

QUELQUES PIÈCES DIPLOMATIQUES CONCERNANT LES ANNÉES 1593—1596, ET 1602—1606.

Publiées pour la premiere fois

PAR

G. G. VREEDE,

Professeur de droit des gens à l'Université d'Utrecht, Correspondant du Ministère de l'Instruction publique en France pour les travaux historiques.

> à LEIDE, CHEZ S. ET J. LUCHTMANS.

> > 1846.
> >
> > ONG ISLA
> >
> > ONG ISLA
> >
> > Officierical
> >
> > SOCIETY: Directe sold

DH185 C4

. . .

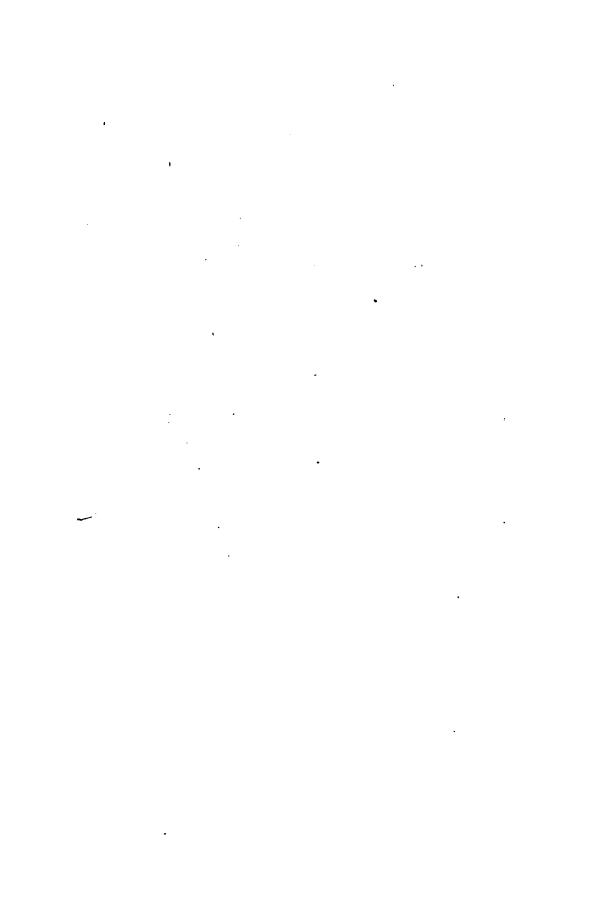
'A SON EXCELLENCE

LE BARON VAN DER CAPELLEN,

MINISTRE D'ETAT,

PRÉSIDENT DU COLLÉGE DES CURATEURS DE L'UNIVERSITÉ
D'UTRECHT, ANCIEN GOUVERNEUR-GÉNÉRAL DES POSSESSIONS HOLLANDAISES AUX INDES-ORIENTALES,

HOMMAGE DE HAUTE CONSIDÉRATION.



PRÉFACE.

Un homme d'état et savant éminent de nôtre époque en fesant l'éloge de la conduite des relations extérieures de la France sous Louis XIV, fit remarquer, il y a plusieurs années, la capacité, l'habileté des diplomates du grand règne. — » Quand on compare les dépêches, les mémoires, le savoirfaire, la conduite de ces conseillers de Louis XIV, avec celle des négociateurs espagnols, portugais, allemands, on est, disait-il, frappé de la supériorité des ministres français; non-seulement de leur afrieuse activité, de leur application aux affaires, mais de leur liberté d'esprit; ces courtisans d'un Roi-absolu jugent les évènemens extérieurs, les partis, les besoins de la liberté, les révolutions

populaires, beaucoup mieux que la plupart des Anglais eux-mêmes de cette époque. Il n'y a de diplomatie en Europe au dix-septième siècle, qui paraisse égale à la diplomatie française, que la diplomatie hollandaise. — Les ministres de Jean de Witt et de Guillaume d'Orange, de ces illustres chefs du parti de la liberté civile et religieuse, sont les seuls qui paraissent en état de lutter contre les serviteurs du grand Roi absolu" (1).

Ce parallèle flatteur peut faire apprécier les talents des négociateurs, que la République des Provinces-Unies opposa avec succès à la politique redoutable de Louis XIV. — Déjà le même historien, en publiant les pièces et dépêches inédites relatives à la noble intervention des États-Généraux en faveur de Charles I, (Janvier 1649) avait prouvé par le fait l'importance qu'il attachait à la correspondance des diplomates hollandais (2).

Il n'entrait point dans le plan de M. Guizot d'insister plus particulièrement et en détail sur la rivalité des négociateurs de la France et de la Hollande. Il lui suffisait de ne pas la passer sous silence. — Certes, les noms fameux de van Beuningen, Boreel et Beverningk, ceux de Fagel, d'Ame-

⁽¹⁾ M. Guizot, Cours d'Hist. moderne, 14e Leçon.

⁽²⁾ Hist. de la Revolution diangleterre, T. II. p. 416, 450-476.

rongen, Dyhveld et van Citters brillent d'un trop vis éclat dans les Lettres de MM. d'Estrades (1), d'Avaux et Barillon; ceux de Heinsius, Buys et van der Dussen ont causé trop d'insomnies au sidèle Torey, pour ne pas sixer l'attention du célèbre écrivain, qui avait avec tant de sagacité démêlé le caractère du débat entre le pouvoir absolu et la liberté à cette époque; — lutte sanglante, sous laquelle l'infortuné de Witt avait succombé, mais dont Guillaume III était sorti victorieux, préparant la grandeur de l'Angleterre au prix de celle de la Hollande.

Tout en rendant justice à la mémoire des hommes d'état qui influèrent si puissamment sur les destinées non-seulement de leur pays, mais de l'Europe entière, n'oublions point ceux dont le génie, la sagesse on la valeur avaient par des efforts constans et assidus élevé la France et la République à un si haut degré de pouvoir et de splendeur. — Quelles qu'aient été la prudence et l'adresse, avec lesquelles les forces des deux États furent plus tard mises en jeu soit dans la paix soit dans la guerre, qui pourrait méconnaître les services signalés

⁽¹⁾ De là le nom d'école du futur diplomate (die wahre Schule für den sich bildenden Diplomatiker) que donne à la correspondance du Cueste d'Estrades seu M. Heeren, Gesch. d. Europ. Stautensyst., Göttingue, J. 216. (édit. de 1830.)

rendus à la France par Henri IV et ses Ministres, par Richelieu et Mazarin; qui ne se plait à honorer en la personne de l'illustre Barnevelt, à l'égal des dignes fils du Taciturne, Maurice et Frédéric-Henri, l'un des fondateurs, et surtout le pacificateur de la République? Qui ne se rappelle la conclusion du traité de Westphalie, où la Hollande, abandonnant la France, son alliée, obtint la fermeture de l'Escaut, où Pauw et de Knuyt (1), bravant les reproches et les menaces d'Abel Servien, signèrent la paix séparée avec l'Espagne, et portèrent leur Patrie au premier rang des États de l'Europe?

Les Mémoires du Président Jeannin, ceux des ambassadeurs anglais Winwood et Duilley-Carleton, lus avec non moins d'avidité, que ceux de temps plus rapprochés de nous, attestent le soin avec lequel on s'est enquis à l'étranger des causes des progrès étonnants, mais aussi des vices de la constitution intérieure des Provinces-Unies. — Ces ouvrages d'un prix inestimable sont cependant incomplets en ce sens, que la politique des cabinets n'y est dévoilée, généralement parlant, qu'à demi; que

⁽¹⁾ V. Phistoire des guerres et des négociations qui précedérent le Traité de Westphalie, par le P. Bougeant. (Paris, 1767.) V. aussi Labardurus (Jean de la Rarde), de Rebus Gallieix Historiarum Libri X ob anno 1643 ad annum 1652. (Paris 1671, 4°.) p. 259.

les projets, les notes diplomatiques, les discours et entretiens y sont plus exactement rapportés d'une part que de l'autre, ou bien manquent tout-à-fait du côté des négociateurs hollandais. — Si les Lettres du Grand-Pensionnaire de Witt et de ses amis peuvent être consultées et comparées avec celles du Comte d'Estrades et de Sir William Temple, la correspondance de l'homme qui depuis 1886 jusqu'en 1618 fut presque exclusivement chargé de la conduite des relations extérieures de la Hollande, de Jean d'Oldenbarnevelt, n'a jusqu'ici pas été imprimée. — Celle de ses agents est également inédite. — Il y a donc une grande lacune à combler.

Cette lacune est commune à la France et à la République, principalement en ce qui concerne l'époque qui précéda immédiatement l'arrivée du Président Jeannin à la Haye en 1607. — Et pourtant il est impossible de se réprésenter au vrai l'état de ces Provinces tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, aussi long-temps que les dépêches de l'Ambassadeur de France en Hollande, et celles de l'Agent des États-Généraux à Paris depuis la paix de Vervins, restent enfouies aux Archives. — Que si l'on songe aux qualités peu ordinaires qui distinguaient ces envoyés, dont l'un, Paul Choart, seigneur de Buzanval, ami de Duplessis-Mornay, de Scaliger (1)

⁽¹⁾ Danielis Heinsii Orationes, edit. Nicol. Heinsio, Amstelod. 1657. z In animo ac propemodum in oculis adhue nostris, maximus

et de Casaubon, mourut en Hollande après une résidence rarement interrompue de quinze ans, l'autre, François d'Aerssen, élève de Justo-Lipse, fût nommé par le Cardinal de Richelieu avec Oxenstiern, Chancelier de Suède et Guiscardi, Chancelier de Montferrat, l'un des trois seuls politiques qu'il eût connus en Europe (1), il sera facile de se convaincre du mérite de cette correspondance, et de la lumière qu'apporteraient à l'histoire des deux pays ces relations régulières des évènemens de chaque semaine que reçurent tour-à-tour et M. de Villeroy, Secrétaire d'État de Henri IV et Barnevelt, l'âme et le conseil de la République.

C'est à notre ami, M. le bibliothécaire Holtrop, que nous devons l'indication et l'usage (2) du précieux manuscrit de la bibliothèque royale à La Haye, qui avait appartenu au Grand-Pensionnaire de Witt, intitulé Propositions de M. de Buzanval (3), et renfermant en deux volumes in folio

vir, Paulus vermhatur Buzanvallius, — qui enm Hagae viveret, aut ipse ad Scaligerum non raro ventitabat, aut hoc Hagam veniente, Graecum aliquem scriptorem percurrentem capidissime audichat."

⁽¹⁾ Nem. de Sully , (édit. de Londres , 1767.) L. XIV. T. IV. 233.

⁽²⁾ Avec l'autorisation du Ministre de l'Intérieur, seu M. le Général de Kork.

⁽³⁾ Nous avons donné une notice de ce manuscrit dans une brochure, publiée à Utrecht (1844) nous le titre: Aanteekeningen, nuar aanleiding van onuitgegeven stukken, op het werk van Mr. C. M. van der Kemp - Maurits van Nassau, Prins van Oranje, in zijn leven, waardigheden en verdiensten voorgesteld.

(2298 pages,) les Mémoires et lettres de l'ambassat deur français depuis le mois de Mai 1597 jusqu'au mois de Novembre 1606. — Déjà au siècle précédent le savant Kluit avait appelé l'attention de ses lecteurs sur l'utilité de ces matériaux pour l'histoire de la Hollande (1). — Mais, à coup sûr, l'intérêt de ces documents n'est pas moins évident pour l'histoire de la France et celle de la diplomatie. — Ils se rattachent par un fil nécessaire aux mémoires contemporains et autres sources authentiques et irrécusables de la vérité historique, aux Mémoires et correspondance de Duplessis-Mornay, de Villeroy, de Sully, surtout et en premier lieu aux Négociations de Jeannin, auxquelles ils servent de complément.

Quelle que soit l'importance, trop longtemps méconnue de ce manuscrit, enseveli dans un oubli presque total de plus de deux siècles, nous avons cru devoir rétrécir les bornes de cette publication, en ne livrant pour le moment à l'impression que celles des dépêches de M. de Buzanval, qui mises en rapport avec celles de l'agent des Provinces-Unies à la Cour de France, nous semblaient offrir le double avantage de retracer à la fois la situation

⁽¹⁾ Historiae Federum Belgii Federati primae lineae, P. II. 497.

Ne hic memorem quae in usum rei Belgicae houriri possunt ex literis scriptisque Legatorum exterorum Jeannin, d'Estrades, d'Avaux, Carleton, Temple, Montgou, Lamberty; nec non ex Gallis Busanval, d'Espesses; ex Belgis Hop, van der Meer, quae tamen quatuor posteriora, quod sciem, inedita." (Lugd. Bat. 1791.)

intérieure et extérieure des deux pays, et de présenter à nos yeux la scène animée et variée de la politique du temps, active de part et d'autre, mue par des ressorts divers.

- C'est au zèle infatigable et bienveillant de M. Dodt, de Flensbourg, Lecteur et Sons-bibliothécaire à l'Université d'Utrecht, que nous sommes redevables de la communication de la majeure partie des lettres de François d'Aerssen, écrites depuis le mois d'Octobre 1598 jusqu'à la fin de l'année 1599. D'autres nous ont été fournies par M. le Docteur Vermeulen, Archiviste de la Province d'Utrecht, avec quelques documents qui paraissent avoir été joints aux dépêches de l'envoyé hollandais, tels que les discours de Henri IV aux députés des Parlements de Paris, de Bordeaux et de Toulouse (1) .-Ce qui nous manquait encore, a été recuvilli aux Archives de l'État à La Haye, où nous n'avons eu qu'à nous louer de la complaisance et des services de M. de Zwaan, préposé, sous la direction de M. l'archiviste de Jonge, à la garde de ce trésor. -Enfin, nous devons à la bonté de M. le Secrétaire-Général Mazel la connaissance du Mémoire justificatif d'Aerssen concernant l'affaire du Duc de Bouillon, et provenant de la bibliothèque de feu M. le Baron Collot d'Escury (2).

⁽¹⁾ Ci-après , p. 93 suiv. 305 suiv.

⁽²⁾ Recueil van historische stucken, No. 41. (in folio.) Communique par M. le Chevalier F. A. van Rappard.

Ce qui nous a engagé à ne point disser la publication de cette première partie des négociations de M. de Buzanval et d'Aerssen, c'est l'espoir d'obtenir de pareils encouragements pour l'édition complète de cette correspondance diplomatique. — Ce n'est que par la coopération libérale de la France et de la Hollande, que la volumineuse collection des dépêches, domaine commun de l'histoire politique des deux États, pourra être imprimée en entier.

Nous savons de science certaine, qu'il existe à la Bibliothèque du Roi à Paris (département des Manuscrits) cinq recueils de Lettres et Mémoires de M. de Buzanval (1). — Il est probable que d'autres dépêches sont conservées ailleurs. C'est ainsi, qu'en 1843 deux documents originaux, signés de la main de M. de Buzanval, nous échurent en partage en vente publique (2). Un troisième est en possession de M. Beeldsnyder de Voshol à Utrecht (3). — Tout indique que la correspondance d'Aerssen a subi le même sort: plusieurs lettres et pièces justificatives ont été jadis égarées et détournées du dépôt des archives. — Espérons, qu'ensin il sera possible de rassembler et réunir les fragments dé-

⁽¹⁾ Lettre de M. Villemain, ancien ministre de l'Instruction publique, 18 Mai 1844.

⁽²⁾ A Amsterdam. V le présent volume, p. 366-377.

⁽³⁾ Ci-après, p. 370.

tachés et épars de ce vaste édifice, et de reconstruire un jour le monument glorieux des travaux de ces dignes représentans de la diplomatie française et hollandaise!

Utrecht, 14 Décembre 1845.



TABLE DES PIÈCES CONTENUES DANS CE RECUEIL.

Nº.	Page	١.
1.	Lettre de M. de Buzanval au Roi Henri IV	l.
2.		
	Roi à l'Amirauté de Honfleur et au premier Président du Par-	
	lement de Rouen.)	ì.
3.	Lettre de M. de Buzanval à M. de Villeroy. (Lettre des États-	
	Généraux à M. de la Noue.)	t.
. 4.	Lettre de M. de Buzanval au Roi	3.
	M. de Buzanval à M. de Villeroy	i.
6.	M. de Buzanval au Roi	
7,	, 8. M. de Buzanval à M. de Villeroy 46—50	3.
	Lettre de François d'Aerssen aux États-Généraux 6	l.
10.	Le même aux mêmes. (Lettre des États-Généraux à M. de Rhos-	
	ny; autre à Mad. la Princesse d'Orange (Louise de Coligny.)). 60	
11 ,	, 12. M. de Buzanval à M. de Villeroy 77-8	1.
13.	François d'Aerssen aux États-Généraux. (Discours du Roi au	
	Parlement, 16 Février 1599.)	3.
	M. de Buzanval au Roi	
15.	Le même à M. de Villeroy. (Lettre des États-Généraux au Roi.) 10	В.
	François d'Aerssen aux États-Généraux	
17-	-21. M. de Buzartval à M. de Villerey 119-13	8.
	François d'Aerssen aux États-Généraux	
	M. de Buzanval à M. de Villeroy	
24.	Lettre des États-Généraux au Roi	Ł,
2 5.	M. de Buzanyal à M. de Villeroy	3.
2 6.	Lettre des États-Généraux au Roi	3.
27-	-29. M. de Buzanval à M. de Villeroy 160-16	3.
	François d'Aerssen aux États-Généraux	
\$ 1.	M. de Buzanval à M. de Villeroy).
32 .	L'Agent d'Angleterre aux États-Généraux	1.
33 .	François d'Aerssen aux États-Généraux	5.
	-36. M. de Buzanval à M. de Villeroy 191-19	
37	, 38. François d'Aerssen aux États-Généraux 207-21	1.
90	At M de Deserved à M de Villeres 647 99	

ı

68. M. de Buzanval à M. de Villeroy		Page.
45. François d'Aerssen aux États-Généraux. 236. 46, 47. M. de Buzanval à M. de Villeroy 246—253. 48, 49. François d'Aerssen aux États-Généraux. 257—262. 50, 51. M. de Buzanval à M. de Villeroy. 264—269. 52—56. M. de Buzanval à M. de Villeroy. 272—281. 57. Édit des Archiducs. 285. 58. M. de Buzanval à M. de Villeroy. 288. 59. Le même à M. de Boisize, Ambassadeur de France en Angleterre. 298. 60. M. de Buzanval à M. de Villeroy. 302. 61. Réponse du Roi aux députés de Bordeaux et de Toulouse. 305. 62—66. M. de Buzanval à M. de Villeroy. 808—324. 67. François d'Aerssen aux États-Généraux. 334. 68. M. de Buzanval à M. de Villeroy. 341. 69. Édit du Roi touchant le droit d'aubaine. 344. 70. Acte de reconnaissance de dette passé en faveur de la Reine d'Angleterre. 348. 71. Mémoire de M. de Buzanval relatif aux affaires d'Allemagne. 352. 72. Mémoire du même sur la liberté du commerce des neutres. 359. 73. Déclaration de M. de Buzanval en faveur des États du pays d'Utrecht. 366. A P P E N D I C E. No. Page. 1, 2. Documents relatifs aux campagnes des années 1594 et 1596. 368—377. 1—7. Extraits de la correspondance de M. de Buzanval concernant l'affaire du Duc de Bouillon. (1602, 1603.) 377—390. 8. Mémoire justificatif de François d'Aerssen. (1603.) 391—424. 9—12. Suite des extraits de la correspondance de M. de Buzanval relatifs au Duc de Bouillon. 424—428. Éclaircissements historiques. 429—463.	42. François d'Aerssen aux États-Généraux	22 4 .
46, 47. M. de Buzanval à M. de Villeroy	43, 44. M. de Buzanval à M. de Villeroy	227-232.
48, 49. François d'Aerssen aux États-Généraux. 50, 51. M. de Buzanval à M. de Villeroy. 264—269. 52—56. M. de Buzanval à N. de Villeroy. 272—281. 57. Édit des Archiducs. 285. 58. M. de Buzanval à M. de Villeroy. 288. 59. Le même à M. de Boisize, Ambassadeur de France en Angleterre. 298. 60. M. de Buzanval à M. de Villeroy. 302. 61. Réponse du Roi aux députés de Bordeaux et de Toulouse. 305. 62—66. M. de Buzanval à M. de Villeroy. 308—324. 67. François d'Aerssen aux États-Généraux. 334. 88. M. de Buzanval à M. de Villeroy. 341. 69. Édit du Roi touchant le droit d'aubaine. 344. 70. Acte de reconnaissance de dette passé en faveur de la Reine d'Angleterre. 348. 71. Mémoire du M. de Buzanval relatif aux affaires d'Allemagne. 352. 72. Mémoire du même sur la liberté du commerce des neutres. 359. 368. APPENDICE. No. Page. 1, 2. Documents relatifs aux campagnes des années 1594 et 1596. 368—377. 1—7. Extraits de la correspondance de M. de Buzanval concernant l'affaire du Duc de Bouillon. (1602, 1603.) 377—390. 8. Mémoire justificatif de François d'Aerssen. (1603.) 391—424. 9—12. Suite des extraits de la correspondance de M. de Buzanval relatifs au Duc de Bouillon. 424—428. Éclaircissements historiques.	45. François d'Aerssen aux États-Généraux	236.
50, 51. M. de Buzanval à M. de Villeroy. 272—281. 52—56. M. de Buzanval à M. de Villeroy. 272—281. 57. Édit des Archiducs. 285. 58. M. de Buzanval à M. de Villeroy. 288. 59. Le même à M. de Boisize, Ambassadeur de France en Angleterre. 298. 60. M. de Buzanval à M. de Villeroy. 302. 61. Réponse du Roi aux députés de Bordeaux et de Toulouse. 305. 62—66. N. de Buzanval à M. de Villeroy. 308—324. 67. François d'Aerssen aux États-Généraux. 334. 68. M. de Buzanval à M. de Villeroy. 341. 69. Édit du Roi touchant le droit d'aubaine. 344. 70. Acte de reconnaissance de dette passé en faveur de la Reine d'Angleterre. 348. 71. Mémoire de M. de Buzanval relatif aux affaires d'Allemagne. 352. 72. Mémoire du même sur la liberté du commerce des neutrea. 359. 73. Déclaration de M. de Buzanval en faveur des États du pays d'Utrecht. 366. A P P E N D I C E. No. Page. 1, 2. Documents relatifs aux campagnes des années 1594 et 1596. 368—377. 1—7. Extraits de la correspondance de N. de Buzanval concernant l'affaire du Duc de Bouillon. (1602, 1603.) 377—390. 8. Mémoire justificatif de François d'Aerssen. (1603.) 391—424. 9—12. Suite des extraits de la correspondance de M. de Buzanval relatifs au Duc de Bouillon. 424—426. Éclaircissements historiques. 429—468.	46, 47. M. de Buzanval à M. de Villeroy	246-253.
52—56. M. de Buzanval à N. de Villeroy	48, 49. François d'Aerssen aux États-Généraux	257-262.
57. Édit des Archiducs	50, 51. M. de Buzanval à M. de Villeroy	264—269.
58. M. de Buzanval à M. de Villeroy	52-56. M. de Buzanval à M. de Villeroy	272-281.
59. Le même à M. de Boisize, Ambassadeur de France en Angleterre. 298. 60. M. de Buzanval à M. de Villeroy	57. Édit des Archiducs	285.
59. Le même à M. de Boisize, Ambassadeur de France en Angleterre. 298. 60. M. de Buzanval à M. de Villeroy		
61. Réponse du Roi aux députés de Bordeaux et de Toulouse		
62—66. M. de Buzanval a M. de Villeroy. 308—324. 67. François d'Aerssen aux États-Généraux. 334. 68. M. de Buzanval a M. de Villeroy. 341. 69. Édit du Roi touchant le droit d'aubaine. 344. 70. Acte de reconnaissance de dette passé en faveur de la Reine d'Angleterre. 348. 71. Mémoire de M. de Buzanval relatif aux affaires d'Allemagne. 352. 72. Mémoire du même sur la liberté du commerce des neutres. 359. 73. Déclaration de M. de Buzanval en faveur des États du pays d'Utrecht. 366. A P P E N D I C E. No. Page. 1, 2. Documents relatifs aux campagnes des années 1594 et 1596. 368—377. 1—7. Extraits de la correspondance de M. de Buzanval concernant l'affaire du Duc de Bouillon. (1602, 1603.) 377—390. 8. Mémoire justificatif de François d'Aerssen. (1603.) 391—424. 9—12. Suite des extraits de la correspondance de M. de Buzanval relatifs au Duc de Bouillon. 424—426. Éclaircissements historiques. 429—468.		
67. François d'Aerssen aux États-Généraux	61. Réponse du Roi aux députés de Bordeaux et de Toulouse.	305.
67. François d'Aerssen aux États-Généraux	62-66. M. de Buzanval à M. de Villeroy	808324 .
68. M. de Buzanval à M. de Villeroy		
69. Édit du Roi touchant le droit d'aubaine		
70. Acte de reconnaissance de dette passé en faveur de la Reine d'Angleterre		
d'Angleterre		
71. Mémoire de M. de Buzanval relatif aux affaires d'Allemagne		
72. Mémoire du même sur la liberté du commerce des neutres	•	
73. Déclaration de M. de Buzanval en fayeur des États du pays d'Utrecht		
A P P E N D I C E. No. Page. 1, 2. Documents relatifs aux campagnes des années 1594 et 1596. 1—7. Extraits de la correspondance de N. de Buzanval concernant l'affaire du Duc de Bouillon. (1602, 1603.) 8. Mémoire justificatif de François d'Aerssen. (1603.) 377—390. 391—424. 3—12. Suite des extraits de la correspondance de M. de Buzanval relatifs au Duc de Bouillon. 424—428. Éclaircissements historiques. 429—468.		
A P P E N D I C E. No. Page. 1, 2. Documents relatifs aux campagnes des années 1594 et 1596		• •
No. 1, 2. Documents relatifs aux campagnes des années 1594 et 1596. 1—7. Extraits de la correspondance de M. de Buzanval concernant l'affaire du Duc de Bouillon. (1602, 1603.) 8. Mémoire justificatif de François d'Aerssen. (1603.) 9—12. Suite des extraits de la correspondance de M. de Buzanval relatifs au Duc de Bouillon. Éclaircissements historiques. 428—468.		
No. 1, 2. Documents relatifs aux campagnes des années 1594 et 1596. 1—7. Extraits de la correspondance de M. de Buzanval concernant l'affaire du Duc de Bouillon. (1602, 1603.) 8. Mémoire justificatif de François d'Aerssen. (1603.) 9—12. Suite des extraits de la correspondance de M. de Buzanval relatifs au Duc de Bouillon. Éclaircissements historiques. 428—468.		
No. 1, 2. Documents relatifs aux campagnes des années 1594 et 1596. 1—7. Extraits de la correspondance de M. de Buzanval concernant l'affaire du Duc de Bouillon. (1602, 1603.) 8. Mémoire justificatif de François d'Aerssen. (1603.) 9—12. Suite des extraits de la correspondance de M. de Buzanval relatifs au Duc de Bouillon. Éclaircissements historiques. 428—468.	APPENDICE.	
1, 2. Documents relatifs aux campagnes des années 1594 et 1596	•	Page.
et 1596		
1—7. Extraits de la correspondance de M. de Buzanval concernant l'affaire du Duc de Bouillon. (1602, 1603.) 8. Mémoire justificatif de François d'Aerssen. (1603.) 891—424. 9—12. Suite des extraits de la correspondance de M. de Buzanval relatifs au Duc de Bouillon. Éclaircissements historiques. 429—468.		368377
concernant l'affaire du Duc de Bouillon. (1602, 1603.) 377—390. 8. Mémoire justificatif de François d'Aerssen. (1603.) 391—424. 9—12. Suite des extraits de la correspondance de M. de Buzanval relatifs au Duc de Bouillon. 424—428. Éclaircissements historiques. 429—468.		
8. Mémoire justificatif de François d'Aerssen. (1603.) . 891—424. 9—12. Suite des extraits de la correspondance de M. de Buzanval relatifs au Duc de Bouillon	•	
9-12. Suite des extraits de la correspondance de M. de Bu- zanval relatifs au Duc de Bouillon	· · · · · · · · · · · · · · · · · · ·	377 —390
Eclaircissements historiques	menone Justineam de François d Actosen. (1000.)	877—390. 891—494
Éclaircissements historiques	9-12 Suite des extraits de la comesnandence de M de Do	377—390. 391—424.
•	•	891—424.
•	•	
Additions et rectifications	zanval relatifs au Duc de Bouillon	891—424. 424—426.
	zanval relatifs au Duc de Bouillon	891—424.
	zanval relatifs au Duc de Bouillon	891—424. 424—428. 429—468.
	Eclaircissements historiques.	891—424. 424—426.
	sanval relatifs au Duc de Bouillon	891—424. 424—428. 429—468.
·	Eclaircissements historiques.	891—424. 424—428. 429—468.
	Eclaircissements historiques.	891—424. 424—428. 429—468.

.

No. I. Lettre de M. de Buzanval au Roi.

Sire,

J'ay esté contraint de retenir Le Doux (1) par deça a cause de la maladie du Sr de Bernefeld, en la santé duquel gist en partie celle des affaires et des conseils, qui se prennent sur icelles en ce lieu. Je n'ay jamais pensé luy pour (2) comprendre la nécessité du commerce de Calais, representée vivement dans sa lettre du IX du present mois: encore ne se peut-il bien resoudre la-dessus, et lay semble, qu'il ne tient, qu'a bien donner a entendre a Votre Majesté l'interest notable qu'y a cet Etat en la permission de ce trafic, pour la faire départir de l'etablissement d'iceluy. Il presse la promesse, qui luy en a esté faite, estant en France. La plus forte raison qu'il allegue est, que sans difficulté, les Espagnols ayant cette porte ouverte pour l'apport et transport de toutes marchandises, ils s'en serviront a quelque prix que ce soit, afin d'oster les licences, qui se levent par deça pour ce qui se porte en Brabant et en Flandres. Ainsi leurs moyens se trouveront grandement diminuéz, et peu sufisans pour entretenir leurs vaisseaux de guerre, auxquels gist une bonne partie de la seureté et commodité de leur Etat ; et puis, les droits, qui se payent par deça, sont si grands, que de-

⁽¹⁾ V. d. dessous, p. 12.

⁽¹⁾ pense lay faire, on pen luy faire.

puis la paix ceux d'Anvers ont trouvé plus de prossit a envoyer leurs toilles, bayettes et autres marchandises par charroy jusques au Havre de Grace, pour illec estre chargées et envoyées en Espagne, que de les saire venir en ces quartiers de deça si voisins, et où le fret des navires est a si bon compte. Que feront-ils donc, (disent-ils) quand par le moyen de Calais ils pourront tout acourcir le chemin de terre, et par la liberté du commerce qui y sera, en saire sortir ou sous leur nom, ou sous le nom des François, leurs marchandises, et les envoyer en Espagne? Quand je replique sur cela ce que V. M. me commande par lad. derniere, et qu'enfin le paurre etat de Calais tire comme par force des navires de V. M. ce soulagement, et qu'il s'y faut accommoder, comme on fait aux autres griefs et incommoditéz, qui leur viennent de la part d'autres voisins, qui ne veulent plus de bien a leurs affaires que V. M., je voy qu'on prend une patience forcée. Quelques uns ont proposé ladessus, d'ouvrir tous les ports des Oostende en Flandres, reprenant le fil d'un traité, qu'ils ont eu par cydevant avec les Espagnols pour ce regard, et par ce moyen se décharger de l'entretenement de tant de navires de guerre qu'ils ont sur mer, qui seroit un moyen, sans doute, qui osteroit a l'instant le trafic de Calais, mais lequel je voy tirer tant d'autres desavantages et inconveniens avec soy pour cet Etat, que je ne voy pas que les plus sages inclinent a ce party. C'est pourquoy le Sr de Bernefeld, que j'ny este voir oujourdhuy tout malade, m'a dit comme de soy meme, que, a'il n'y avoit moyen d'impetrer ce benefice de V. M., qu'il valoit mieux essayer toutes voyes, bien que de facheuse digestion a cet Etat, que de la mecontenter aucunement, et pour y parvenir, m'a prié de proposer a Votre Majesté le moyen, qui s'ensuit. A scavoir, qu'elle voulust trouver

boo, que les Estats luy nommassent un sermier Francois on Italien, qui prit ludite ferme de Calais (1) au prix de vingtcinq mil Livres, comme on s'offre d'en donner, et y fist la recepte sous Votre nom, laquelle somme de 25000 L il plairoit de rabatre sur la somme, qu'elle leur a promis pour le soutenement de leurs affaires; et dit, que par ce moyen V. M. avoit son compte par la deduction des dits 25000 L; la ville auroit ce qu'elle demande, et cux, par la ferme qu'ils tiendront par la main d'un tiers, pourront en partic reparer le dommage, qu'ils recevront d'ailleurs. C'est, Sire, ce que j'ay peu tirer de luy, apres l'avoir tourné et retourné en plusieurs sens sur cette affaire. Il dit, qu'il sçuit bien, que V. M. leur peut beaucoup de mal et causer leur ruine si elle veut, mais que enfin ce luy era peu de gain et beaucoup de prossit a autruy; qu'a la verité ils avoient de quoy se plaindre d'Angleterre, mais que mal sur mal n'etoit santé, puisqu'ils ne s'en pouroient pas plaindre si plausiblement, comme ils pourrolent faire d'autre, veu qu'il y a tantost trente ans, qu'ils en out receu divers secours et benefices, et qu'enfin, tout compté et rabatu, ils se trouvent redevables de trois milions a la Reyne. C'est, Sire, sous parolles honnestes et couvertes dire, qu'ils ont assisté la France en ses necessitéz avec esperance, qu'un jour quand V. M. seroit en paix, els en recerront cent pour un, et que l'occasion ne s'est point presentée de saire bien à l'Angleterre. Or, Sire, pour ne rien deguiser a V. M., je voy, qu'ils ont bien besoin de ses saveurs. Car les affaires de leurs ennemis n'en vont point plus lentement ny par l'absence de l'Archiduc, ny par la mort du Roy d'Espagne; au con-

⁽¹⁾ les Étate avaient à Calais M. de Sailly en qualité d'agent, ou correspondant.

traire, l'heur leur a voulu si bien dire, qu'ayant attaqué cot Etat par le quartier le plus foible, bien que moins important, ils y ont trouvé toutes sortes d'aydes et commoditéz pour tenir sur pied tout cet hiver leur armée, qui est aussi belle et composée d'aussi bons hommes, qu'armée qu'il y ait eu par deça il a longtemps. Il s'y est trouvé par la derniere reveüe sept a huit mil Espagnols, quatro mil Italiens, cinq ou six mille Walons ou Allemans, et deux mille cinq cens chevaux (1). Ils trainent vingt pieces d'artillerie avec eux; ont trouvé, contre l'attente et esperance de ces Messieurs, (et c'est ce qui en a trompé plusieurs) tant de foiblesse aux Allemans, qu'ils en ont tiré plus de cent mil escus argent comptant par les Branchats (2) qu'ils ont fait de toutes les villes de l'Empire,

⁽¹⁾ Mein, et corresp. de Duplessis-Mornay, T. IX. p. 158. M. de Busaneal écrit à Mornay le 18 Sept. 1598. » On a esté bien estonné quand, sur la fin du mois passé, on a veu en campaigne une armée de vings mille bommes, tirant vers le Rhin, commandée par l'amirante d'Arragon.

⁽²⁾ Brandschutting, mise a contribution, exaction sous menace d'incendie. V. Cornelii Kiliani Etymologicum Tentonicue linguae v. brandschatten: Exactionem incendiariam extorquere, eagere ad conflagrationis redemptionem et redimere incendium violentorum. - V. aussi Kluit, Hist. Feder. Belgii Federati, T. II. p. 413. "Quod pecunia exigitur, vulgo audit lytrum incendiarium, tributa." (Belg. Brandschattingen , contributien). - p. 480. - Murtens, Précis du droit des Gens, § 280. -Quant aux excès commis par les Espaguols sur les terres de l'Empire, v. une relation publice en 1599, intitulée den Spuenschen ende Acrogoenschen Spiegel, in dewelcke men mach elevrlick ende weerachtich sien tot wat cynde ende meeninge eyventlick het voornemen is streckende van t Spuensche Crychavolck, dat hem desen winter heeft gehouden in den Westpharlschen Creyts, op den grond ende lant van den heyligen Roomschen Rycke, ende meerder wreetheyt ende tyrunnie duer heeft bedreven, dan den Turck, vyant van den Christelieken naem, nyt gedaen heeft. (134 pages 4%) On y donne la traduction de plusieurs pièces officielles, des lettres du Prince Mourice, de Charles Nutrel, Ambassadeur de l'Empereur, de l'Archévéque-Électeur de Cologne, de l'Archidus

ua la peur de leurs armes s'est étendue, sans que personne s'y soit opposé. Celle de Wesel en a donné seule cinquante mil; puis ayant assiégé Berck, l'inconvenient du fen, qui se mit aux pondres de la ville, et qui y fit breche, emportant le Gouverneur et des meilleurs soldats, les fit readre avec honnorable composition, laquelle ils n'eussent obtenu, si au dehors on east veu l'inconvenient tel, qu'il estoit. Ce savorable accident les a enhardis de pousser leur pointe, ne se voyant aucun ennemy en teste. Car Monsieur le Prince n'est pas la moitié si fort qu'eux; et se sont saire un pont par les Allemans et sujets de l'Empire sur la riviere de Lyp, laquelle ils ont passée avec douze pieces de canon, pour assieger quelques places d'Owrissel (1), soit Grool (2) ou autre. - Et pour les mieux faire prosperer, l'esté n'a esté si beau a beaucoup loin, qu'a este le temps qu'ils ont fait, et qu'il continue de faire depuis que je suis en ce païs; de sorte, que si l'Amirante enst fait ses efforts des qu'il arriva pres le Rhein, sans tant marchander en perdant le temps comme il fit, il y a apparence, qu'il eust fait bien d'autres progres qu'il n'a fait, et qu'il cust mis ces Messieurs en grande peine. Maintenant ils ont quelques esperances sur l'hiver, qui leur donnera moyen de renforcer leur armée, et la mettre en tel etat, que M. le Prince Maurice se pourra loger a la teste de celle de l'Amicante devant le mois d'avril. Leur intantion donc est, Sire, de faire levée de sept a huit mil hommes de pied, et de huit cens chevaux, pour la levée et entretenement desquels cos Provinces consentent de nouvel-

Albert, du Nagistrat de Wesel, de l'Amirante d'Arragon, des Électeurs de l'Empire, de l'Empereur etc.; des Édits du Duc de Branswick, des Mandements impériaux contre le séjour en Allemagne des armées espagnols et hollandaise, et autres.

⁽¹⁾ Decripted. (2) Grol.

les contributions; mais, ce qui m'incommode en ce fait, est, qu'ils mettent en principale ligne de ce compte les deux cens mille escus promis par V. M. les tenant aussy comptans, comme les cent ciuquante mille, qu'ils fournissoient a V. M. Et quelques inconveniens, que j'allegue parfois par maniere de discours a quelques particuliers des plus prudens, qui pourroient causer manquement a cette partie, que je tiens bien contente en l'affection de V. M. mais non possible, ils me disent, qu'ils ont en partie procuré et avancé la paix de la France par leurs guerres, et que les François seront bien si sages de maintenir ladite guerre avec une si petité somme pour un si grand Royaume, comme est celuy de V. M., pour se conserver le repos au dedans. Disent plus, que cet Estat estant affectionné a V. M. comme il est, et y croissant les affections et obligations par une telle ayde, ceux de la Religion n'y oseront entreprendre choses nouvelles pour les maledictions et défaveurs qu'ils recevront d'icy a cette occasion, ny les Catholicques ne pourroient entreprendre d'y faire des remuemens, a cause du peu de secours qu'ils recevroient du Roy d'Espagne, qui seroit assez empeché par deça, et craindroit derechef de retomber ès dangers de perdre ses Pays-bas, s'il contraignoit V. M. de se rejoindre en guerre avec eus contre luy. Je represente, Sire, toutes ces particularitéz a Votre Majeste, afin qu'elle penetre jusques au dedans des plus menues entrailles de cut Etat, et qu'elle s'en serve selon qu'elle jugera estre a propos pour le bien de son service. Quant au fait de la paix ovec l'Archiduc on le Roy d'Espagne, V. M. s'asseurera, s'il luy plait, sur ce que luy en dira presentement son tres humble et tres fidele serviteur. Il n'y a ancune apparence (1), que ces Provinces s'entendent ny

⁽¹⁾ V. de Buzanrol & Morney (12 Sept. 1598). Lile ne vois pas les

avec l'un, ny avec l'autre, ny meme avec aucun de cette Maison, et faut tenir pour une maxime tres certaine, que c'ils revienneut quelque jour sous leur obelssance, ce sera en confusion, et non par une deliberation et resolution prise en commun. Car, s'ils demouroient foibles, et que quelque grand accident survint a leurs affaires, je no donte pas, que quelque chose ne se dementist en cet edifice, et que quelque ville, ou possible quelque Province particuliere ne jonast a la fausse compagnie. Mais la Hollande et Zelande, qui sont l'ame de cet Etat, se perdront a de toute autre perdition que de celle des Espagnols, et que de rentrer en corps sous le joug de la Maison d'Autriche; de sorte, que si cette Maison y reprend jamais pied, co sera avec toute Souverainté, et sans qu'il reste a ces gens ny conseil, ny moyen d'obtenir quelques conditions pour leur liberté et seureté. Et n'est pas a craindre, que les Anglois les portent ou les forcent a la paix; car ils reconnoissent

homesure disposées à la paix par deca; au contraire, fort alienées par les conditions sur lesquelles les provinces de delà ont accepté l'Infante pour lear dame et duchesse." - (Mem, et corresp. IX. 159). Voyez la Relation des particularites et ceremonies passées à Bruxelles lors de la publication des putentes envalles de la cession des Pays-Bas au proffit de la serenizame infante, et de l'acceptation que les estats generante out fairet d'irelle, ensemble de la prestation des sermens hine inde en ensureis les XXIe et XXIIe d'aougst 1598, imprimée dans la Collection de documens inedits concernant l'histoire de la Belgique, publice par 1. Gaebord (1833), T. I. p. 460-496. - Entre antres points et articles, remontrés à l'Archiduc Albert par les États-Genéraux des Pays-Bas Espagnale, se trouvait calui-ci: a Qu'il sera permis aux Estats Generaux por interrention de son Altesse, se joindre en communication avec ceux de Hollande at Zeclando a faire la Paix." - V. les Resol, des États de Bullande et West-Fries (imprimees sons le titre Register van Holland a West-Priesband) 12 Sept. 1598. - En conséquence de cette stipulaton, les États des Provinces Espagnoles écrivirent à ceux des Provinces-Unios des lettres d'exhortation à la paix en date du 28 et 29 Août. L'Archolus en écrivit également,

de plus en plus les avantages que gagnera sur eux le Prince, quel qu'il soit, qui rejoindra ces Provinces ensembles pour en faire a sa volonté, étant hors de doute, que s'il les ménageoit comme il faut, qu'il retiendroit vers soy l'empire de la Mer, element duquel les Anglois sont jaloux, et non sans cause. Aussi la Reyne s'est rendue fort traitable (1) en leur endroit pour la restitution de leurs

⁽¹⁾ M. de Bucanral & Mornay (18 Sept. 1598; T. IX. 157). » Yous sçavés que c'est de ce costé d'où ils apprehendoient plus de mal. Ils en ont arresté le cours pour ceste fois, en y renouant l'Union qu'ils ont faicte pour la continuation de la guerre. C'est une marché qui leur a cousté cher. Car ils s'obligent à de grandes sommes pour l'acquit de leurs debtes à payer annuellement, et à de puissans secours, si ce Royaulme tombe en necessité. — Aussi scavent-ils par où ils doibvent passer pour la restitution de leurs villes depozitaires; (Flessingue et la Brille) et mettent le droit de leur costé, si en sin de compte on voulloit user de tricherie en leur endroit. Bref, ils n'ant rien accordé qu'ils ne puissent tenic sans se ruiner, ou, au contraire, ils couroient grand' fortune s'ils n'eussent mis cest emplastre à leur plaie. - Les adversités arrivées tout fraischement en Irlande leur rendent de plus en plus les esprits de ceste court là favorables, où vous scavés combien la crainte est ung bon maistre pour y faire prendre le droit chemin." - V. les Traités de Westminster du 16 Août 1598 conclus entre l'Angleterre et les Provinces-Unies , dans le Corps Diplomatique du droit d. Gens de Dumont, T. V. Partie I. p. 584-591. Barneveld était du nombre des négociateurs. - Il avait Scrit de Londres & M. de Buzanval. V. les Mem. et corresp. de Duplessis-Mornay, IX. 134, on an lieu de M. de Hernefeld, il faut lire Bernefeld (Barneveld). - Au reste la garnison des villes et forts cautionnaires devait, en vertu du Traité avec l'Angleterre de l'an 1585, être de 1150 soldats. - (Resol. de Hollande et West-Frise, 5 Oct. 1598). Par l'art, 6 du Traité du 16 Août 1598 il était stipulé, que là où la Reine voudrait cutretenir un plus grand nombre de soldats ésdites places d'assurance, cela su serait à ses dépens. - Delà certain Mémoire de quelques points proposes de la part d'Elisabeth aux Deputes des Estats Generaux des Provinces-Unies, lequel lesdits Deputes ont promis de rapporter é Messicure les Estate Generaux, pour avoir la meilleure Resolution qu'ils pourront. - (Resol. des États de Hollande et Westfrise, même date) Ihma la lettre de récréance que la Reine adressa aux États-Généraux le 17 Aout 1508 lurs du depart des deputes hollandais, elle dit nettement,

places au Traité qu'elle a fait avec eux, duquel j'ay envoyé copie a V. M., et les flatte journellement d'avantage pour leur oster les ombrages et desespoir, qu'ils pourroient prendre, lorsqu'elle viendra a conclure son Traité avec l'Archiduc Albert, auquel on croit que V. M. est bien conseillée de a'entremettre et de s'en rendre arbitre, puisqu'aussy bien il prendroit son cours par autre lieu, veu la concurrance des bontéz qu'il y a de part et d'autre; et pour le regard d'iceluy, mon opinion, jointe a celle des plus sages, est, que la Reyne traitera bien plus favorablement ces Messieurs apres la conclusion dudit Traité, qu'elle ne fait de present. Elle a déja tant retranché de la garnison des villes ostageres qu'elle tient, qu'elle montre bien le pen de compte qu'elle en fait, et qu'elle se resont a les rendre a cet Etat, si elle fait la pair. Car de les retenir en sequestre, ces Messieurs luy ont declaré rondement, qu'ils ne le pourroient permettre, et qu'ils se precipiteroient plutost en toutes extremitéz, que d'endurer dans leur corps deux membres si essentiels, comme sont Flessingue et la Brille, qu'ils (1) ne participeroient point aux fonctions d'icelles, et qui en seroient comme separés par une neutralité. Et je ne fais difficulté, que si la Reyne en vouloit user autrement, qu'ils ne s'en rendissent Maitres, le pouvant faire toutes et quantes fois qu'ils estimeront plus la recouvrance desdites places, que la bonne voisinance et amitié de la Reyne d'Angleterre, et le serment et promesse, qu'ils y ont fait, est, qu'il sera nul, lorsqu'elle se separera d'avec eux. Par ce discours, Sire,

(1) you.

[&]quot; d'abhgation, passé par les États-Généraux en faveur d'Elisabeth le l'Janvier 1599, en vertu du Traité du 16 Août précédent.

V. M. peut juger, combien derénavant le Traité d'Angleterre pourra estre prejudiciable a ces Messieurs, si, lorsqu'elle traitera, elle se comporte comme elle promet, et comme il semble que son propre bien le requiert; a quoy l'entremise de V. M. pourra beaucoup servir. Pour conclusion, Sire, les mieux entendus en cet Etat m'asscurent, et je m'y confirme un peu par ce que j'en voy et que j'en ay eprouvé, qu'ils sont sufisans pour maintenir la guerre et leur pays contre l'Archiduc et contre les forces d'Espagne memes, partant qu'il plaise a V. M. leurtenir ce qu'elle leur a promis, et esperent rendre tel compte a V. M. de tout ce qui s'y passera et de leur gouvernement, qu'elle n'aura jamais de regret d'avoir employé si peu pour un si grand bien et present et à venir : Bernefeld ayant passe jusques la, que de me dire, que V. M. avisost, quels gages on seureté elle vondroit d'eux pour asseurance, qu'ils n'entreront en aucun traité avec la Maison d'Antriche, et qu'on mettroit peine de la satisfaire la desaus. Bref, qu'il n'y a nul danger en cette guerre pour cet Etat, soit que l'Angleterre s'en separe, soit autrement, partant que le fondement qu'ils ont fait avec V. M., et sur lequel ils conservent et les volontéz et les esperances de leurs peuples, leur demeure ferme. Il ne doute point, que le Roy d'Espagne ne confirme et ne ratifie ce qu'avoit fait le seu Roy son pere pour le transport de ces pays, d'autant, qu'il ne peut faire autrement, sans se mettre en hazard de les faire perdre tous entiers a sa Maison. Car, le serment étant pris et donné par l'Archiduc Albert au nom de l'Infante, il y auroit une étrange confusion de toutes choses en la renonciation d'iceluy. Toutesfois cette mutinerie des Espagnols, (1) qui continue en la citadelle

⁽¹⁾ Guehard, Collect, de dorum, inédits concern, l'hist, de la Colzique,

d'Anvers, fait faire de divers discours a plusieurs, qui croyent, que c'est une chose faite a la main pour s'asseurer toujours de la dite place. Enfin, Sire, les premiers avis que j'avois mandé a V. M. de la defaite du Roy de Pologne et de la perte de son armée navale par son oncle le Duc Charles (1), se trouvent vrays, et sont confirmés par des navires d'Amsterdam, qui se sont trouvéz au fait d'armes, ayant esté arrestéz et gagéz par ledit Roy de Pologne (2). On parle diversement de sa personne, les uns l'asseurant perye dans les vagues, comme elle se pensoit sauver dans un esquif, et les autres sauvée, sans sçavoir encores en quelle part elle est. — Et sur ce, etc.

A La Haye le 28 Octobre 1598 (3)

par le Doux.

⁽Bruxelles, 1833) T. I. 434. » Le 8 Août 1598, les Espagnols de la garnison du château d'Anzers se mutinérent, nommèrent un chef sous le nom d'elu, et ils imposèrent toute sorte de contributions sur la pille."

⁽¹⁾ Lettre de M. de Buzanval à Mornay, 18 Sept. 1598. Ibid. p. 159.

⁽²⁾ L'usage avait introduit une espèce d'emburgo qui consistait à saisir chez soi les navires neutres, dans le dessein de les faire servir pendant quelque temps à l'usage de la flotte. Voyez Martens, Précis du droit des Gens moderne de l'Europe, §, 313, (Paris 1831. édit, de M. Pinheiro-Russira), Kluit, Historiae Federum Belgii Federati primae lineae, P.H. p. 477 (1791). — Quant au fait dont il est question dans la lettre de M. de Buzanval, v, mon ouvrage Nederland en Zweden in staatkuntie betrekking, (Utrecht 1841) p. 25, 67.

⁽³⁾ M. de Buzançal écrivit le même jour à Duplessis-Mornay. Mém.

• Corresp. de celui-ci, T. IX. 197.

No. II. François d'Aerssen aux États-Généraux (1).

Mogende, Edele, Erentfeste, Hoochgeleerde, Wyze ende zeer Voorsienige Heeren,

Ick hebbe opt bevel van UEM. door hunne brieven van den xien Octobris syne Co. Mat aengedient het misnoegen, d'welck UEM. hadden genomen over de detentie binnen Honfleur van Lucas Jaspersz., Capiteyn van een oorlochschip, ten faveure van Dirc Jorisz. sen seer bekent zeerover, met verthooninge, hoezeer dat zulcke proceduren de traficq ter zee waren prejuditieerende tot notoir nadeel van den welstant van UEM. Staet ende van zyne ondersaten. Waerop Syne Mat (2) syne intentie heeft verclaert, te we-

⁽¹⁾ Resolution, Acten, Brieven, Depeschen ende Saecken van Vranckryck, van den jaere 1598 tot 1601 incluis.

⁽Martis 6a Januarii 1598).

[»] Is nae verscheyden communicatien ende deliberatien geresolveert, dat de Gecommitteerde tot de Legatie aen de Conincklycke Majesteit van Vranckryck tot Secretaris sullen gebruycken François van Aerssen, der Rechten Doctor, ende bevindende dezelve Gecommitteerde uyt syne conversatie, besoigne, diligentie, sorchvuldicheyt ende andere goede qualiteyten, oock uyt het credit, twelck hy by Syne Conincklyke Majesteit ende den Heeren van den Hove aldaer soude mogen hebben ofte geerygen, dat hy tot dienst der Landen aldaer sal dienen gehouden als Agent oft Gecommitteerde der Heeren Staten Generael, sullen denselven François van Aerssen aldaer met sulcken provisionelen last ende ordre laten, als zyluyden tot der Landen eer ende dienst zullen bevinden te behooren."

Resolutien, Acten, Brieven, Depesches, 1598—1601. (Jovis XIX Rovembris 1598). » Ontfangen eenen brieff van Doctor Aerssen geschreven tot Parys den X Novembris, ende is goetgevonden, dat men de Collegien ter Admiraliteyt sal senden copie van de brieven des Conincx, die by Syne Majesteit opte clachte van den voirez. Aerssen geschreven syn aen die van Honfleur, ende andere havenen van Vranckryck tegen de zeeroovers van Duynkercken, die den Coninck consenteert vervolcht te werden by onse schepen van oirloge tot in de Havenen van Vranckryck."

^{(2) »}De par le Roy.

Noz ames et feaux. L'Agent des Estats des Provinces-Unies des Pays

ten, dat hy niet en verstaet, dat dusdanige roovers eenige vrybeyt in de havens van zyn Byck souden genieten, maer dat men die aldaer soude arresteeren; oock consen-

Les, residant aupres de nous, s'est plaint a nous, que vous avez arresté et retenu prisonnier ung capitaine de leurs naviros de guerre, nomo é Lucas Jaspard, pour avoir poursuivy jusques devant nostre ville de Honnefleur ung pyrate et escumeur de Mer, nommé Dire Joris; les habitans de la dite ville ayant contraint a coups de pierre ledit Juspard et walt qui estoient avecq luy, abandonner ledit pyrate et leur bateau qui y cloit attaché avecq tout ce qui leur appartenoit, tant de l'esquipage de leur basteau, que de tout ce qui estoit sur icelluy. Sur quoy nous vous direns, encoires que nous ne voullions du tout condampner les autheurs de ce qui s'est passé en ce faiet que nous ne les aions ouiz, neantmoings nous ne pouvous que nous n'ayons trouvé tres mauvais, que ledit Capataine Jaspard, estant notoirement advoué des dits Srs. les Estats, et rerognon de tous avoir la charge d'ung de leurs navires de guerre, employé pour la seureté de leurs Marchans qui traffiquent en nostre Royaulme, ayt esté si maltraicté pour favoriser ledit Joris, tenu et recogneu d'un chacan pour ung pirate et escumeur de Mer, lesquelz nous n'avons jamais entenda, comme encore nous n'entendons avoir auleun acces ny searcté en nos ports, de qui que ce soit qu'ilz soient advouez. Au moyen de quoy, nons vous commandons et ordonnons tres expressement par la presente, mettre en pleine et entiere liberté ledit Capitaine Lucas Juspard alost que vous l'aurez recene, et luy faire rendre et restituer et a ses gens tout ce qui leur a esté pris en leur diet hasteau, sans en rien reserver ny retenir sous quelque pretente que ce soit, sans plus permettre no souffrir cy apres, que semblables pirates soient receuz ny favarier en noz ports; Ains vaullons, qu'ilz y soient par vous arrestez quand ili y aborderont, comme volcurs et ennemiz de la liberté et seurete du commerce, dont nous voullons que jouyssent les subjectz de tous nos surrans, alliez et bons amis, comme sont ceulx des dits Srs. les Estatz. Sy n'y Luctes faulte, car tel est nostre plaisir. Donné a Monceaux le 3º june de Novembre 1598. Signé Henry , et plus bas , de Neufville. La superscription A noz amez et seaux Les Officiers de l'Admiraulté estans a Houffens.

Mansieur de la Cour. Vous verrez par le double que je vous envoye averq la presente d'une lettre, que j'escriz a mes Officiers de l'Admiraulté residans a l'anfleur, la plainete qui m'a esté faicte par l'Agent des Srs. les Estats des Provinces Unies des Pays-Bas resident aupres de moy, et man matention sur icelle, A laquelle vous tiendrez la main, et ferez en sorte

terende, dat UEM, schepen van oorloge, geequipeert tot de assistentie van den Coophandel ter zee, die zouden mogen vervolgen, gelyck UEM, zullen kunnen zien uyt de byliggende copie van de brieven, by zyne Mat op myn beklach tot loslatinge van den voorsz. Capiteyo gescreven, welcke ick den 1v deser in aller diligentie door eenen expressen Sergent aen de Admiraliteyt van Honsleur hebbe gedepecheert. Het belet van den handel op Calais is my by den Heere van Villeroy finaelycken geconsenteert, mit geloste, dat daer geen intiovatie in en sal vallen, hoewel veel ter contrarien syn arbeydende, die welcke soo welde gewichticheyt van deze zaecke niet en considereren; maer het zal alleen by conniventie geschieden, sonder dat UEM. daerran eenige authenticque depeche zullen cunnen geerygen. Ondertusschen zullen UEM, het voorsz. belet mogen continueeren, sonder dat daervan eenige clachten ofto represaillen zyn te vreesen.

lek hebbe oock verseekeringe van den Heere van Rhosny van de resteerende acht en twintich duyzent croonen,

qu'il y soit incontinent satisfaiet; car je ne veux pas, que telz Escameurs de mer comme est celluy, qui a esté favorisé en ceste occasion, trouvent accez et soyent retirez en ports et havres de mon Royaume, et moins, que les Capitaines des navires desdits Srs. Estatz, employen pour la seureté du commerce, soyent si mal et rigoureusement traictes que a esté cestuyey. Car ce seroit favoriser la pyraterie, au lieu du traffice; au préjudice du publicy, et contre la raison de justice. Informez vous doncques comment les choses sont passées, pour m'en advertir, et faietes mestre en liberté ledict Capitaine retenu prisounier, et tout co qui luy a esté osté et a ses gens luy soit rendu sans longueur ny frais. Et vous ferez chose qui me sera tres aggreable, Priant Dieu, Monsieur de la Cour, qu'il vous ayt en sa saincte guarde. Escript a Monceaux le 3e jour de Novembre 1598. Signé Henry, et plus las de Neufeille. A Monsieur de la Cour, Conseiller en mon Conseil d'Estat et premier Président en ma Cour de Parlement de Rouen."

om die van deze weke t'ontsangen. Het schynt, dat men my die in specie zal toetellen, om het verlies van den wissel te schuwen. UEM. sullen dan gelieven te ordonneeren, hoe dat het haer sal believen, dat de penningen sullen overgesonden worden. Wat belangt de andere hondert duyzent, ick en hebbe noch niet kunnen mercken, dat daer eenigen zeeckeren staet zy van te maecken, overmits de onzekerheyt van de conditien, tot dewelcke sy my remitteren, le weten, indien de transactie van sommige onbetaelde schulden in Bretaignen, belopende tot dryemael meer, wordt getermineert; in welcken gevalle aen UEM. de voorsz, resterende somme int leste van December soude mogen worden gefurneert, waerop ick letten zal; dan ick ben beducht, indien dit jaer passeert sonder liquidatie, dat men int toccomende jaer deer zwaericheyt genouch in sal ontmocten, overmits den staet van dien naer de lasten gemaeckt is, alwaer UEM. voor twee hondert duyzent croonen zyn getareert. Twelck niettegenstaende, soo sal ick myo uyterste debvoir doen, om daerin tot UEM. satisfactie te arbeyden, hoewel het seer qualyck voor UEM. is gecomen, dat men de Switseren eerst heeft moeten contenteeren, doordien zy hare alliancie niet en hebben willen vernieuwen, ten zy eerst alle schulden geeffent waeren, twelck ten hoochsten hier wordt geconsidereert.

Syne Mat is geheel genezen, ende gaet ter jacht; hy heeft de racteamer hier binnen Parys geordonneert, alleen tol preparatie van het verifieeren van 't edict, gegunt aen die van de Religie: men verwacht binnen weynich dagen de Heeren van Bouillon, la Tremouille ende andere van de Religie, om personelycken t'assisteeren: de oppositien van de Geestelycheyt syn groot; maer zyn Mat wil dat met authoriteyt doordringen.

Langlois (1) Prevost des Marchands van deze stadt, is by den Coninck afgeveerdicht, om met de Coninghinne van Navarre te handelen van de dissolutie van haer huwelyck, niet jegenstaende de zwaericheyden ter contrarien gemoveert in het consistorie van Romen.

Sync Mats Suster heeft assignatie van veertich duyzent Croonen, om die te employeeren tot de behoeften van haer houwelyck, alhoewel men daervan by veelen principalen seer onsekerlyck spreeckt, eensdeels door het miscontentement, die den Paus betuycht door syne brieven aen den Hertoch van Lorraine, ende ten anderen, overmits de lange ende menige uytstellinge van de consommatie. — Men considereert hier noch geen veranderinghe door den doot van den Coninck van Spaignen; dan het wordt voor seker gehouden, dat den nieuwen Coninck tegen het aenstaende saisoen een exploiet op Engelant sal doen, tot welcken eynde hy wel vyfthien hondert onde cryghsluyden uyt het leger van den Admirael heeft ontboden, die hier op diversche reysen syn gepasseert onder deckzel van verloopin-

⁽¹⁾ Mem. de Sally, L. XI. (T. III. p. 407). n Elle (la reine de Navarre) donna, pour terminer de sa part cette affaire avec le Roi ou avec moi, un homme qui ne nous étoit pas suspect, quoiqu'il lui fût fort attaché: c'est ce même Langlois qui avait si bien servi Sa Majesté dans la reddition de Paris, et qui en avoit reçu pour récompense une charge de maître des requêtes (°). — On eut trouvé difficilement un homme de plus d'espeit dans les affaires."

^(*) Mem. Journ. de Pierre de l'Estoile (édit. Petitot) p. 32 suis. » Lo mercredy 30 Mars (1594) fut lu et verifié en la Cour de Parlèment un édit pour la création — de deux offices de maistres des requestes, l'un pour Martin Longlois, avocat et exhevin de Paris. L'autre pour Guillaume du Vair. Conseiller au parlement, — lesquels — avaient des plus contribué à reduire Paris, notament Longlois. — homme d'entendement, hardy et resolu." — V. encare p. 39.

go. UEM. sullen gelieven op dit advis te letten, want het seer solide is.

Wy zyn zeer beducht in de jegenwoordige gestaltenisse van UEM. saecken, doordien men bevreest is, dat den vyant zyne grote macht in desen voorspoet niet ledich en sal laten; den Almogenden wil alles dirigeeren tot UEM. welstant, deweleke ick bidde,

Mogende, Edele, Erentfeste, hoochgeleerde, wyze ende zeer voorsienige Heeren, UEM. regieringe lanckduerich ende voorspoedich te maecken. Uyt Parys, desen x November 1598. Onderstont

UEM. alleronderdanichste ende oitmoedichste Dienacr

FRANÇOYS VAN AERSSEN.

Die superscriptie:

Mogende, Edele, Erentieste, Hoochgeleerde, Wyze ende zeer voorsienighe Heeren, Myn heeren die Staten Generael der VerEenichde Nederlanden.

Nº. III. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur,

Vos couriers ne font point telle diligence que ceux, qui remnent la route d'Anvers. Car il y avoit six jours, Monsieur Arsens avoit donné avis par ses lettres du d'Octobre de la maladie du Roy (1), quand j'ay receu

Mein. de Sully, L. X. (T. III. p. 259. A. 1598). » Sur la fin sobre, le Roi étant à Monecaux, ressentit quelques légeres atteintes

celle qu'il vous a pleu m'ecrire de la meme datte, qui e demeuré au moins huit jours entre Paris et Calais; es que je vous dis, Monsieur, pour ce qu'elle ne peuvoit yenir plustost pour me délivrer aucunement de la peine. en laquelle m'avoit mis la susd. dudit Sr. Arsens, et plușieurs autres avis qui volcient et volent de toutes parts conformes à icelle, et encores pis. Et ne me puis dire gncore en seureté pour ce regard, que je n'aye confirmation de la pleine santé de Sa Majesté, de laquelle on contique de parler fort diversement par deça, où il n'y a pas un homme de bien, qui ne tremble au moindre vent de ce sinistre bruit. - La guerre de ces quartiers continue de part et d'autre lentement comme elle a commencé. Les Espagnols tâtent cet Etat par les lieux les plus foibles, et qui (1) scavent bien ne pouvoir échaper à ceux, qui sont maitres de la campagne. Ils donnent bien à connaitre par leurs procédures, qu'ils n'ont mis leur armée dehors que par la necessité, ayant peu ou point de moyen de maintenir dans les garnisons tant de gens de guerre, qui se sont trouvéz sur les bras apres la reduction de nos places, et l'asseurance qu'ils ont eu du costé de la France; desorte que pour contenter les villes et Provinces, qui crioient pour estre déchargées desdites garnisons, ils les ont mis en campagne, premierement avant ce seul but de les faire vivre aux dépens du commun et des voisins et alliéz; puis ayant reconnu de la foiblesse aux forces de ces

de sièvre, qui aboutirent ensin à un accès des plus violens;" etc. — » Je crus long-tems, que je n'étois venu que pour voir mourir mon cher mastre entre mes bras: car il ne voulut point que je quittasse Monceaux, tant que dura sa maladie;" etc. — V. aussi les Mém. et Corresp. de Duplessis-Mornay, T. IX. p. 186. (Lettre au Roy, 26 Nov. 1598): Henri luipalme avait écrit à Mornay pour le rassurer. (Lettre du 18 Nov. 1596. p. 182).

Messieurs et de la patience aux voisins, qu'ils foulloient et mangeoient à toute reste, ils ont pris courage et conquis la ville de Berg (1), et par cet avantage ils ont cottizé plus hardiment que devant les villes et pays de l'Empire; - desquels ayant tiré une bonne somme d'argent comptant et des commoditéz et logis propres pour leurs gens de guerre, ils se sont avancez, et ont mis le siège devant la ville de Dotekum, qui est dans le Comté de Zutphen, au delà de la riviere d'Iscl, laquelle ils ont ainsi prise par composition, n'y ayant dedans que doux cens hommes de guerre, qui y ont laissé les drapeaux. On croit qu'ils passeront outre, et qu'ils attaqueront Lochem, qui est une autre petite place et des plus éloignées frontières de ces Messieurs vers le pays de Westphalie. Elle pourra faire plus de resistance que les autres, d'autant qu'on y doit jetter cinq ou six cens hommes de renfort, pour y donner de l'exercice aux assiégeans. Or, toute cette besogne qui est faite depuis deux mois, se pouvoit laire alaement en quinze jours par un chef, qui eust eu de la résolution avec la belle armée, que l'Amirante d'Arra-

⁽¹⁾ Mim. et Corresp. de Duplessis-Mornay, T. IX. p. 171 (Lettre de U. da Mancier à M. Duplessis, 7 Nov. 1598). a Vous scaurés la mauraire nouvelle de la puise de Berg par les Espaignels, qui en sont veneus loud par ung accident fort impiné; ayant esté mis le feu par maltent es manitions de la place, qui pour la plusport estoient en une tour attabée ault murailles de la ville, aultquelles, par ceste fougade, ayant mis faist une grande breche, et d'ailleurs ceulz de desians estans travailles de la paste, ils teurent contrainets de se rendre. — Cela stravaille de la paste, "— Resol. des Litats de Hollande et Westfrise, 15 Oct. 1598. a la verbaal gelaan by den Advocaat van het Land (Barneveld.).— un de outestge van den vyand in den Vorstendomme Clere." — 20 Nov. 1598. a la verbaal gelaan van het gunt by den vyand is geate testeret in den Lande van Kleef." — V. ci-deasons, le beau Mémoire de M. de Barancal, relati) aux affaires d'Allemagne. (Février 1599.

gon se voit entre les mains; qui a perdu une belle occasion de donner un coup d'échecs à cet Etat desarmé, pour lors aucunement alteré et beaucoup perpler, tant pour ce qui etoit arrivé en France contre leur espérance, que ce qu'ils craignoient d'Angleterre avec beaucoup d'apparence. D'autre part il est bien certain, que si ces Messieurs eussent pris la résolution, qu'ils devoient et pouvoient à ce commencement, saisant seulement une levée de quatre mille hommes de pied et cinq cens chevaux, qu'avec co petit renfort ils eussent ruiné l'armée de leurs ennemis sans rien hazarder, et tenant avec leurs forces tous les neutraux et voisins en bride et en suspens, et ceux qui leur vouloient du bien, en courage, ils eussent contraint l'Amirante d'Arragon de retourner et resondre ses sorces dans les entrailles de coux qui ne les avoient pa endurer, et qui eussent pu faire une alteration pour s'en voir chargéz comme auparavant. Mais cependant que ces Messieurs veulent voir l'issue des négociations d'Angleterre, qu'ils se persuadent que leurs ennemis demeurent les bras croiséz par l'absence de l'Archiduc, et pour avoir si longtemps marchandé à les attaquer, et qu'ils veulent menager leurs moyens pour le printemps prochain, ils ont fait tronver une issue aux affaires de leurs ennemis, qui eust esté tres dificile et presque impossible autrement. Dieu veille (1) qu'il ne leur arrive pis de ce conseil, que ce qu'ils en aprehendent jusques à cette heure en ce mal : les choses n'iront que bien pour eux. Car ayant les moyens. avant main, et pouvant avec iceux mettre armée à ce de nouveau (2) en campagne, bastante pour opposer à leurs ennemis, et afronter celle des Espagnols, il est certain, qu'ils auront un grand avantage par dessus iceux, qui

⁽¹⁾ reuille. (2) renoureau.

pourront lors estre fort diminuéz et en hommes et en argent, pour se maintenir en campagne. Voila donc, Monsicur, sur quoy on est maintenant par deca, qui est en un mot, de menager sa terre cet hiver le mieux qu'on pourra, et faire provision ou mesme temps et d'argent et de forces pour la reconvrer, et rasseurer le reste sur ce printemps. Pour ce faire, ils ont donné charge au Sri Arsens de communiquer avec Monsieur de la Noue, (1) pour prendre la charge de seize enseignes françoises à cent cinquante hommes la compagnie, qui aura aussy charge d'un sçavoir la volonté de Sa Majesté, et prendre les adresves d'elle. Ils desireroient de pouvoir trouver vinq cens chevanx des nôtres, qui leur seroit bien aussi necessaire que les autres, avec lesquels joints aux leurs, il n'y a cavallerie Espagnolle qu'ils n'esperassent de battre, " Vous serez averti lorsque leurs moyens seront prests pour ce regard, car il y a encore da temps à y penser. Cependant als renforcent icy leurs compagnies; fortifient les places

⁽¹⁾ Lettre des États-Généraux à M. de la Noue. n Monsieur. Comme moss mous asseurous tousiours de la continuation de vostre affection et home volonté à la conservation de nostre Estat, ayans trouvé bon avecq la prediable permission du Roy de faire levée d'un Regiment de bons oblets franchois, et de vous présenter pour le transporter avecq vostre personne par deca, et à ceste fin d'envoyer en France le Sieur Doublet, present purteur, pour avery l'assistence du Sr. d'Aersten, en truicter particulierement avecq vous, nous vous prions. Monsieur, qu'il vous l'avoir agreable, et en accepter la charge, et de effectuer ceste leres avece aultant de diligence qu'il sera auleunoment possible, assin que nam ayons moyen au renouveau de prevenir nos ennemis en campoper, a quey lesdits non deputen vous furniront des moyens selon leur dange. Et nous remectant au demourant à ce que vous entendres plus stanberement d'icenta de nostre bonne intention, avecq offre de rous complaire a toutes occasions ou co que dépendra de nous, Prione le Créabut, Mannieur, etc." - Actum le vis de Janvier 1589. - (Archives, de la Hazel.

qui sont en danger, et les munissent au mieux qu'ils peuvent, a quoy il va de l'argent à bon escient. Et croyéz, que ce que nous avons rendu leur est venu fort à propos, et qu'ils attendent en grande devotion le restant de la somme de cent mille escus, afin de pouvoir mieux pouryoir à toutes choses et aux accidens, qui peuvent arriver à ceux qui ont un tel accéz en leur corps, comme est colur, qui y cause cette grande armée. Et ne faut pas douter, qu'ils ne se trouvent fort étonnéz du rabais, duquel nous les menacons l'au prochain; car ils s'attendoient à toute autre chose. Premicrement pour ce qu'ils disent, que nous leur devons davantage, ayant vers eux les obligntions passées pour Sa Majesté de plus grande somme, et le terme du payement étant expiré il y a longtemps, desorte que les arrerages courent : - dettes faites cependant nôtre guerre, et que la justice et le devoir requiert, que nous payons cependant nôtre pair. A quoy ile ajoutent les particulieres promesses du Roy, faites de bouche (1) at en termes si forts, qu'ils m'importunent me les representant, Mais puisque les affaires du Roy, ne permettent point qu'on s'élargisse si avant, il est raisonnable, que ses fidels serviteurs avisent premierement à ce qui est du salut de la maison, qu'à celuy de ceux de dehors. J'ay bien pezé

⁽¹⁾ Mém, de Sully, Livre IX. (A. 1598.) T. III, p. 199. a Caprince—commença par les assurer, que la paix qu'il alloit canclure avec l'Espagne— ne l'empérherait pas d'entretenir avec cus la même correspondance qu'auparavant, ni de leur donner les mêmes sommes d'argent dans leurs besoins, avec la scule précaution que ces prêts paroitraient être faits à titre d'acquits de dettes, pour ne point donner de sujet de rupturs à l'Espagne." — Et p. 233. a Afin que cette action (la paix de Ferrius) n'aliénat pas de lui la république d'Hallande, il fit partir pour Amsterdum Paul Chourt de Buzenenl, qu'il charges de maintenir la boone intelligence avec les États-Généraux, et de paver la pension que Sa Maposte leur donnoit." (édit. de Landres, 1767).

et consideré. Monsieur, toutes les raisons que vous m'en avés allegué par vos deux dernieres des 21 et 30 d'Octobre, desquelles je me serviray pour prendre cette medecine le plus doucement, qu'il me sera possible. Il est bon que j'en sois averty d'heure, afin que je les y prepare selon les occasions et quand il sera temps, et qu'ils ne fassent de faux comptes. Je scay bien, que j'en auray pen de gre, mais je scay bien aussy d'où je le dois attendre ? mon opinion est, qu'il faut, que le Roy s'efforce de mo mottre pour une bonne foy ce chariot en train; (qui n'y ost pas bien encores, pour n'en rien déguiser : j é'est à dire, que nous devous ayder à ces gens jusques là, et si avant, qu'ils puissent aller seuls en besogne. Cela fait, nous en pourrons tirer la main tout doucement et avec seureté el avec notre honneur; et notre asseurance même, qui est ansi comprise en la leur. Pour ce faire, je croy, que nous avons encores à les supporter un peu vigonfeucement l'an prochain, et puis, selon que nos remedes et moyens aurant operé, nous gouverner à la conduite de cotte barque. Et ne croyéz pas, s'il vous plaist, Mone sieur, que je sois ou si profus des moyens du Roy, ou si indulgent aux affaires de deca, que je ne prenne plus de plaisir à y faire faire de l'épargne à Sa Majesté, que de la dépense. Mais je confesse d'estre en cette heresie, qui est de croire, que des choses de dehors rien ne peut plus sueurer noire Elat, et pour le présent et pour l'avenir, que la bonne forme et le bon établissement, que nous donnerons aux affaires de deça. El pour nous mieux confirmor en cette opinion, mettons nous toujours devant les year les temps, ausquels le Roy d'Espagne, trouvant la France en desarroy et confusion, l'a attaquée, et jugeons ce qu'il y eust pû faire et gagner sans l'arrest et obstacle qu'il a toujours trouvé par deça, qui luy a traversé mille

descins, et contre la France et contre l'Angleterne et ailleurs. Or est-il, que lors ces Messieurs n'avoient point encores touché a ses Indes, comme ils ont commencé à faire depuis, et feront encore davantage par cy-apres, en ayant découvert le chemin, s'ils penvent subsister en hon ctat, duquel si je les voyois aux fauxbourgs seulement, tant s'en faut, que je fusse d'avis de leur payer encores nos dettes, veu le flotjant état auquel nous sommes, que j'essayerois de les disposer à augmenter nos obligations aucupes de quelques nouveaux prests. Comme je croy, que nous y trouverions du fonds et du credit plus que en autre endroit des amis et alliéz de la Couroune : qui est ca qui me fait tant desirer, que nous l'y conservions. Le Sr. Arsens leur a ecrit, que de sa propre bouche Sa Majesté luy a témoigné, qu'il desiroit parter la perte du change, pour lequel je vous avois écrit: je leur ay aussi dit ce que m'en ecriviez, et l'asseurance que me donniez. qu'en bref ils recevroient la somme de cent mille Lirees toute complette. Quant à faire tenir par dela ladite somme ou autres par cy-apres, sons que le Roy ait de la perte, il ne faut autre chose que faire porter l'argent destiné su payement ou à Calais on à Diepe (1). et donner ordre, que je sois averty sussitoat qu'il y sera.

⁽¹⁾ N gotiat. du Président Jeannin (édit. d'Amsterdam, 1695). I. 73. Instruction du 25 Avril 1609 donnée à M. de Preaux. n'il sera besoin, qua lesdite Estate soient avertin d'envoyer un navire à Diepe, pour charger ladite partie de trois cens mille livres, laquelle sera portée et mon es mains de l'Ambassadeur ordinaire de Sa Majesté residant par delà qui a charge d'en retirer les recepicez nacessaires, et les envoyer à Monsieur la dua de Sully en la forme accoûtemée." — Je n'ai pu consulter l'Histoire de Dieppe par M. L. Vitet, qui deuns peut-être d'autres details au sajet de ces transports fréquents de troupes et d'argent. — V. aussi les Mem. de Sully, L. XIV. (T. IV.) p. 234. (A. 1603).

es qu'il soit livré à celuy qui passers de ma partipont l'aller prendre avec des navires de guerre, que j'envoyeray de ce pays: en quoy il n'y a nul risque, et du depunse fort peu, sinon en tant que vous en ferez à le faire porter de Paris en une desdites places, on quand l'argent sera arrivé. Je prens sur moy tous les autres frais qu'il faudra faire au passage de la Mer, lesquels je pourray bien reprendre sur le profit que me sera l'argent, étant apporté en ce lieu en especes, y ayant tonjours à proffitor un pour cent comme on m'asseure; j'entends, mêmes quand rous envoyerez lad, somme en argent, c'est à dira un francs, testons ou quarts d'escus : car pour les sols . ils n'y ont aucun cours, et n'y sont en aucune estime. Que si vous m'envoyéz les sommes en or an taux du Roy, il y auroit à proffiter cinq pour cent, mais je scay hien que l'or conteroit à reconvrer : c'est pourquoy il vaut mieux anroyer la tout en argent, bien empacqueté dans des caisses bien fermies et mêmes scellees, afin que personno n'y fourre les doigts, et n'y falsifie quelque chose. Un voyage du Donx (1) pourra toujours faire cet office, en suivant le cours de la riviere jusques à Rouen. Le tout est, que de Roven à Diepe on y donne la senreté requiso. Ainsy le Roy épargnera dix mille escus sur une somme de cent mille livres, et seront exempts des fautes, qui arrivent tons les jours aux lettres de change des Marchands. -Quant est pour le fait de Calais, je vous sy escrit parprocedentes que vous aura donné Le Doux, tout ce que j'y avois peu faire de gré à gré avec eur. Il est bien ourtain, qu'ils ne se desupiront pas du Royaume ouvertement, quand il voudra entreprendre ce fait de haute lutto,

⁽¹⁾ Le Poux était le courrier ordinaire de la légation française.

Ven la raison qu'il a de ce faire, clant de pure grace l'egaid , qu'il montre avoir à leurs affaires en ce sujet, Mais Su Majesto, à mon avia, ne sera pas mal conseillée de s'accommoder un peu, ct., entant que con service le permettra , à leur interest , qui , à la vérité , pour ce regard n'est pullement particulier; comme vous m'avéz escrit, qu'on donnoit à entendre à Sa Majesté, mais du tout general. Et e est pourquoy ces Messieurs voudroient obtenir la ferme de Sa Mujesté, ufin de tenir le pied des licences un peu haut, et si conforme à celuy, qui est par deça, que la plupart des marchands trouvessent autant d'acquests à y continuer leurs abords, que en la rille de Calois. Et leur ayant replique, que le Roy pourroit bien faire pratiquer la même rigueur par les licences et impositions, ils m'ont dit, que ceux, qui auroient ladite ferme, ne le pourroient fuire, et s'y sauver; desorte qu'ils seroient contraints par dessons main, de composer et conniver avec les marchands pour attirer à oux, et les retirer de Zellande. - Quant sur particuliers marchands de Middelbourg, ils seront bien si avisez d'envoyer à Calais leurs factures, et y transporter un comptoir pour y faire le train de leurs marchandises, on quoy memes ils auront double acquest: promierement, de ne payer les hautes licences qu'il faut payer par deça; puis de pouvoir de lad. ville de Culais traficquer sous le nom des François en Espagne en tauto coreté et liberté. Et de cela, Monsieur, croyéz que me suis bion enquis, et que la bourse publique seule patira et diminuera à l'occasion dud. Trafic, et neu les particuliere, qui, au lieu d'y perdre, y proshterout. Si done Sa Mojesto a moyen de se pouvoir sechir à l'instrinité de leur Etat en ce poinct, et les gratifier de quelque chose sur iceluy, j'espere, que nous les retiendrons dutout à nous. et les contenterons aucunement en lour fournissant l'on

proclizin la somme mentionnée en vos lettres, avec cette gratification do Calais. J'attendray ce qu'il plaira à Sa Majesté me commandor la dessus, et m'y gouvernerey selon ce qui me sera ordonné de faire. Le Sr Ber (1) est arrive d'Angleterre depuis peu de jours aves la ratiffication du Traité dernier, qu'ils ont fait avec la Reyne, qui relache quelque chose, à ce que l'on dit, de la rigueur qu'elle a voulu tenir à ces Messieurs, pour s'en servir à ses intentions. Le Conseil de Bruxelles et autres de dela continuent de les presser de prendre quelque resulution à l'acheminement d'un accord, et croyent que leurs persuasions (2) doivent avoir plus de lieu maintenant que leurs affaires prosperent, et que celles de deça décroissent par les conquestes de l'Amirante d'Arragon, Mais, Monsieur, tenes s'il vous plaist pour certain, que si longtemps, que ledit Amirante ne se fera passage sur la riviere d'Isel par la prise de quelque une des places, qui y sont situées, comme Dusbaurg qui ne vant gueres, Zulphen, Deventer, Kampen, Zwol, tous ses acquests seront pen sensibles en ce lieu et de pen d'importance. Mais (s'il)

(1) Free (Horatio).

The description of the same and

⁽²⁾ Cas pursuasions ouront pon de succès. — V. les exhorfations à la paix et les réponses que s'udressérent en vers les habitans des Puya-Bas Espagnuls et des Provinces-Unies en 1598 et 1599; entr'autrea 1. Copie. can seker refercyn by de overheerde Nederlantsche Provintion aen Hollant gracheven, hervernude den Vrede, met ooch der Hollanders antworde syma-wyse duerby ghevoecht; 3. Aen de ofghewekene Provincien van Bellant, Ecclant, etc. 3, Aen Hollant, Retrograde, 4. Aen de Afghewekene Provincien van Hollandt, Zeelandt, viv. Aenwysinghe opt rermaen van de verleyde ende overheerde Provintien van Nederlandt, thedoen een de Vervenighde Nederlanden. — Les Espagnols y sont toujours représentés sous l'image de loupe ou de remarde, 5. De Jure Belli Belgiri advenus Philippum Regem Hispaniarum Oratio nobilis Belgae, ad Patentisaimos ne Serenisaimos Christiani Orbie Principes. (Bagne lemite, 1569, 75 pages).

s'etoit fait ouverture par une des susdites places dans le pays de la Belowe (1), il y auroit de la rumeur par le pays, et par cette maxime sans mes lettres vous pourriéz d'iey à deux mois juger sainement des affaires de deça pour la guerre, s'il n'y arrive quelqu'autre inconvenient d'ailleurs. Les avis de Suède continuent, et la déroute du Roy de Pologne et par Mer et par Terre; que s'estant sauvé dans un Chateau, il a esté contraint de se mettre entre les mains de son Oncle. On tient icy Bude et Pest pris par les Impérialistes, mais d'autre part Varadin reconquis par le Transilvain avec l'ayde des (Turcs), avec lesquels ledit Prince s'est accordé contre la Maison d'Autriche (2). — Et sur ce etc.

Du xviie de Novembre 1598.

4 1 4 4 1

No. IV. M. de Buzanval au Ros.

Jamais diligence q'aye fait Le Doux, n'a esté plus agréable, que celle qu'il a faite en ce voyage, estant arrivé en ce lieu le xvie avec la dépêche de V. M. Et les bruits divers, qu'on en faisoit courir de toutes parts, la redoubloient. Or, Dieu soit loué, qu'il nous a apporté l'entiera convalescence d'icelle, en laquelle chacun connoist que gist le repos non seulement de la France, mais de toute

⁽¹⁾ Retuwe. — Les bailliages du haut et bas Betuwe sessiont partie du quartier de Nimègue. — V. Guillaume le Febure, Baron de St. Ildephont, Déscription et Itineraire histor. politiq. géographique des Provinces-Unies, T. I. 323.

⁽²⁾ V. le précis de la rélation du siège de B'aradin dans les Mein. iourn. de Pierre de l'Estoile, Supplement, Sept. et Oct. 1598. (édit. Petitot, p. 237-240.)

la Chrestiente! Mes precedentes partoient les approches que fuisoit l'Amirante d'Arragon du comp de Monst le Prince Maurice, duquel il s'etoit logé une lieue près. Mais la riviere d'Issel entre deux, il faisoit contenance de ronloir attaquer la ville de Dusbourg, située sur la riviere devant laquelle estoit campé M. le Prince Maurice. et l'avoit fait fortiffier cependant que ledit Amirante fuisoit ses exploits de guerre ailleurs. Ce qui luy a bien servy; car sans donte le dessein étoit de gagner cette place sur ladite riviere, et par le moyen d'icelle courir toute la Velouwe (1) et donner jusques aux portes d'Utrect; qui enst asset donné d'étonnement par deça, et eust possible fait pis (2) en la foiblesse, où ils étoient de toutes choses pour lors. Mais la fortification de ladite place, et la résolution, qu'a pris Monsieur le Prince Maurice de se camper à la faveur d'icelle pour la couvrir de son armée, a fait perdre le fruit de ce dessein à son ennemy, lequel depuis quatre jours s'est retire pour la faim qui le pressoit, ayant quitté son logis qu'il avoit bien fortisse, et a esté contraint de séparer son armée en deux pour la faire vivre plus commodement, conduisant une partie d'icelle dans l'Evesché de Munster, où il espère la pouvoir maintenir et la faire vivre quelque temps, et l'autre partie est envoyée vers le Rhein sous la charge des Comtes Van den berg (3) et de l'Abor-

(2) Le manuscrit porte puis.

⁽¹⁾ Veluwe, quartier de la Gueldre. Le Febure, T. 1. 324.

³⁾ Frederic et Adolphe van den Bergh, Cousins du Prince Maurice. — V. la lettre de volui-ci à Henri IV en date du 22 Novembre 1597, publiée par M. L. Ph. C. van den Bergh, Gedenkstukken tot opholdering der Nederlandschr Geschiedenis, (d'après les Archives de Lille) teule, 18-12, p. 350. — »De-là, dit le Prince, je prennois mon cheman vers la ville et chasteau de Linghe. Là dedans estoient mes Cousins les Contes Frederic et Adolph van den Bergh, avec environ six sans hommes d'infanterie et une cornette de cavaillerie. — Ils avoient

lotte (1), qui ne pourront pas exploiter grande chose cet hiver, si ce n'est à la faveur des gelées, qui pourront estre telles, que toutes les rivieres et canaux estant pris comme il arrive souvent, tout le pays sera ouvert, et par ce moyen y pourroient bien porter du mal. 16 16joignant ensemble. On a découvert qu'ils sont en cette attente, qui est asséz incertaine, mais non toutesfois tant, qu'elle ne soit à craindre. C'est pourquoy on y met le meilleur ordre qu'on peut. Que si ces Messieurs peuvent échaper ce hazard, ils espèrent avec l'ayde de Dieu et l'assistance de V. M., de pouvoir donner tel ordre à leurs affaires, qu'à ce printemps ils feront la moitié de la peur à leurs ennemis, et se mettre en campagne pour les attaquer vivement ès endroits, où ils se trouveront découverts. Ils eprouvent de plus en plus ce que V. M. leur a tres prudement remontré, que la deffensive (n'est) pour un Etat, composé comme est le leur; desorte qu'ils sont du tout resolus à l'offensive, et pour y mieux et solidement parvenir, ils font le meilleur et le plus grand fond qui est possible de faire, ès termes où ils sont, afin d'avoir de quoy faire de nouvelles levées, at les bien payer quand elles seront sur pied. Car il ne se peut faire par deça un jour de guerro sons argent, et sont état de dépendre cette année prochaine deux Millions cinq cens mille escus, qui n'est pas une petite somme en ce petit Etat, et en ce ménagement qu'ils pratiquent en leurs finances: en quoy je voy bien, qu'ils employent les

tres hien fortifié la place, et provue de tontes necessites. — Ce qui me fit arrester un petit plus longtemps, que je u'avois estimé. — Ils so defendirent fort bien, mais ils furent enfin contraincts de se rendre, et suivre les antiers."

⁽¹⁾ firatine, Historiarum, L. VII. a Praemissus Barlota; dux froquem relius audicinim ant relevitatem poscentibus."

deux cens mil promis par V. M. Et je n'ay pas trouvé a propos, Sire, de leur retrancher encores de leurs coperances; mais je commence à lour mettre devant les your tant d'inconveniens, qui peuvent arriver à l'acquit de cette somme, on en tout ou en partie d'icelle, que j'espère, que le temps et les occasions me donneront le mayen de leur faire digerer doucement l'emertume du retranchement, qu'y entend faire V. M.; lequel il seroit à desirer estre le moindre, que faire se pourroit pour l'an prochain, à cause que ce sera comme leur année climatérique, en laquelle leur Eint est pour prendre un asseuré fondement, on un grand ébranlement. Car, a'ils se trouvent forts et puissans en armes à la venue de l'Archiduc et de l'Infante, et que les Princes (1) de delà desespèrent de leur reduction, il y a de l'apparence, qu'elles feront de la rumeur, et qu'elles pourront bien enfin joindre leurs conseils avec ceux de deça, pour se délivrer une bonne fois et des Espagnols et de la Maison d'Autriche. Ceux qui en peuvent scavoir des nouvelles, disent, qu'on y voit dejà de la matière preparée. Et pour cette meme raison je voy (2), que V. M. avanceroit beaucoup leurs affaires, si au premier quartier de l'année elle pouvoit faire avancer, la moitié de la somme, qu'elle aura resolu de leur fournir, et que cela ayderoit à leur en faire couler plus legerement, le rabais. Car ce sera lorsqu'ils en auront plus grand besoin pour les nouvelles levées qu'il leur conviendra faire, et que le henefice de V. M. leur sera plus sensible. Quanti sa transport dead, sommes, j'en ay particulierement écrit, Monsieur de Filleroy, en approuvant la resolution de; 1. M. qui est de saire tenir ou à Diepe ou à Calais les sommes, ce qui se peut faire sans aucune perte, en évi-

⁽¹⁾ Lises Provinces. (2) Lises croy.

tant même celle qui se fait, en changeant la monnoye blanche en or. Car, partant que le payement se fasse ou en francs, ou en quarts d'escus, ou en testons, il n'y a que perdre par deça. Mais je desirerois, Sire, si c'étoit le plaisir de V. M., que l'argent ne vint point ès mains de beur commis, mais directement aux miennes, afin que mon orédit s'accrut parmi eux, et afin aussy, qu'en leur comptant leurs sommes, je tirasse au même temps d'eux les actes semblables à celuy, que j'ay tiré pour ce que je leur ay ja donné, et que cela fut en déduction et autant moins des dettes et obligations, que je leur ay passées par cydevant de la part de V. M. Quand j'avray avis que l'argent'sera à Diepe ou à Calais, il me sera aisé d'envoyer deux bons navires de guerre de ce païs qui l'apporteront aussi seurement, comme il peut estre porté de Pa-i ris à Rouen, qui est tout le risque que V. M. courera; pour lequel si elle fait encores dificulté, j'essayeray d'y pourvoir par deça devant que l'argent parte de Dieppe. --Quant au fait de Calais, Sire, j'ay declaré particulierement au Sr de Bernefeld votre derniere resolution suriceluy, et combien V. M. la prenoit à contrecoeur et contraint par les necessitéz et ruines de cette ville, qui ne se peuvent reparer autrement. Il me sembloit prendre en gré la gratiffication de V. M. la dessus, mais nous ne nous pouvons accorder sur le Tablier des assizes (1) et licences, que je voyois bien, comme j'ay remarqué par ma précedente, qu'ils prétendoient mettre au pied de celles de deça: en quoy je luy ay fait toucher au doigt, que le trasic en seroit plutost chassé par ce moyen, qu'introduit, et c'est ce qu'ils prétendent. Enfin il m'a prié de lay donner temps pour y aviser, pour en communiquer

⁽¹⁾ accises.

aux Elats, qui ne scavent encore rien de cette ouverture. et qui au contraire croyent par la dernière, qu'ils ont receu, que V. M. consentira à la privation de ce trafic. J'apprens icy de quelques particuliers assez entendus en telles besognes, que quelque imposition que l'on mette, il y sura no grand abord à Calais à cause du sel, d'où se fourniront les Provinces voisines, et l'affermeront (1) comme sont de Zeclande avec un grand proffit, et pour la liberté qu'on aura de trafiquer en toute seurelé en Espagne de lad. ville. Desorte que V. M. pourra bien tenir un peu son tableau haut pour gratifier ces Messieurs, mais non toutesfois à la ruine dudit trafic. Je n'obmettray de dire à V. M. que s'etant trouvé quelques Françun dans Dolekum, on hit un article à part pour eux, qui est de ne porter les armes contre le Roy d'Espagne. Et l'Amirante fit dire à Monsieur le Prince Maurice, que s'il usoit du pouvoir, que V. M. luy avoit donné sur ses sujets, qui se trouveroient en armes par deça, il les feroit tous pendre; d'autant, que V. M. luy avoit enjoint de sa propre bouche d'en user de cette façon. Monsieur le Pre Maurice luy fit repanse, qu'il n'en croyoit rien, et

⁽¹⁾ Voyez dans le Recucil de M. Dodt de Flensbourg (Archief voor Leckel. en Wereldsche Geschiedenissen, 1839, Utrecht, 4 Voll. 4°) I II. 268 suiv. le Contract des alluns passé par l'Empereur Charles V par trois ans, commenchans le 5 Septembre 1551 avecq Lucian Palurisia de la Rocha, facteur des Grimaldis. — n'Et sera led. Lucian tau de tense en depost tousjours oultre ce qu'il fauldra — tant pour l'aure ou fournissement da nosd. pays depardeça, ensemble Angliterre, Escase, Oastlande, Allemaigne, Dannemarke, Sweede et altres pass acconstituirées se pourveoir de par deça," etc. — Voyez mass le même Recuril, T. III. 69—90; p. 83. Remonstrance, que 3º Royeste facet aux Estats Generaula de ses pays par-deça, quant s'infaire du sel. — Quant à l'asage que les donneurs d'avis avaient ubetuit en Normandie de bailler le sel par impost, v. M. Floquet, Mut. du Parlement de Normandie, T. IV. 177.

que, fut comme il fut, s'il faisoit mourir un seul François de sang-froid pour ce sujet, qu'il feroit pendre dix Espagnols en échange. Ceux qui reviennent du camp, rapportent qu'il y a beaucoup de bons soldats et à pied et à cheval en l'armée Espagnole, et que sont ceux qui se font plus signaler. Le Cointe Dolloc (1) est party avec quelques troupes pour essayer de brûler quelques bateaux des Espagnols, qui sont sur le Rhein, et qui leur portent leurs commoditez de la lad. riviere. S'il luy succède, ils en recevront telles incommoditez, qu'ils ne la pourront faire longue ès quartiers où ils sont; ils forcent toutes les places, qu'ils peuvent en Westphalie et Evesché de Munster et autres pays voisins, pour avoir vivres et argent. On dit qu'ils ont donné jusques en la ville de Ozambourg (2), de laquelle est Evesque le frere du Duc de Brunswik, et qu'ils le taxent à cent mil Dalers. Mais ladite ville n'a rien voulu accorder jusques à cette heure. Ils ont contraint Bucholt, petite ville appartenant à l'Electeur de Cologne, qui est aussy Evesque de Munster, à leur ouvrir les portes, et ont fait jouer le canon contre la place. Tout cela reveille peu les Allemans jusques à cette heure, qui voyent que les Espagnols laissent leurs ennemis en paix, pour ce qu'ils leur montrent les dents, et vont vivre sur le païs de l'Empire, et forcent les villes pour ce que personne ne s'y oppose. On attend icy Monsieur le Pce Maurice pour prendre son avis sur les affaires de la guerre de l'année prochaine, à Jaquelle si toutes ces Provinces-Unies apportent autant de leurs moyens comme ils montrent de résolution, il y a bonne espérance en leurs affaires. Mais j'ay peur que les

⁽¹⁾ Hohenlo.

⁽²⁾ Osnabruck.

aprehensions publiques ne fassent reserrer les bourses des particuliers. Et sur ce, etc.

> A la Haye, ce 26 de Novembre 1598, par Le Doux.

No. V. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur .

Le Doux partit d'icy le 26 du mois passé, par lequel j'espere que vous aurez apris tout ce qui se passoit deça pour lors. Depuis il n'est arrivé chose qui merite long discours. Car les deux armées s'estant retirées pour la plupart és garnisons, elles ont donné peu de sujet de parter d'elles. Celle de ces Messieurs est logée ès villes qui sont sur la rivière d'Isel; celle de l'Amirante, une partie vers le Rhein, une partie vers le pays de Munster, et si commodément pour les gens de guerre, qu'ils sont presques tous entretenus par les villes et places neutrales de l'Empire, en neuf ou dix desquelles ils sont départis pour la plupart. L'Amirante est logé dans la ville de Reez du Duché de Juilliers. Il avoit fait recevoir dans la ville d'Emerick, qui est aussi dudit Duché et assize sur le Rhein, trois compagnies de lansquenets. Le Comte d'Holoc, (1)

⁽¹⁾ Bor, Nederl. Oorlogen, L. XXXV. p. 509. — Le comte d'Holoe (Hebrulo) était autorisé à traiter en ennemis les habitans d'Emmerik, consilong-temps que cette ville serait au pouvoir des Espagnols. — V. les bisolet, des États de Hollande et Westfrise, 24 Nov. 1598. » Op het versels van den Grave van Hohenloo, by schryvens aan de Heeren Staaten Generaal, is geadviseert, dat, soo lange den vyand hem binnen Emmerick anthonden sal, met'er daad Syne Genade tegens denselven van Lumerick hostilstrit sal moogen gebruiken, maar soo wanneer den vyand

qui en vouloit aux bourgeois dudit Emerick pour quelque bravade, qu'ils avoient faite à quelques uns des siens en passant par là, avoit pris quelques troupes avec soy, et ayant ouvert une digue, sit une grande inondation ès environs de lad. ville, devant laquelle il planta promptement huit canous. L'Amirante, qui n'en étoit logé qu'à deux lieues, à sçavoir en la ville de Reez, ne les pouvant secourir promptement à cause de la susdite inondation, Monsieur le Prince Maurice y arriva le lendemain que Monsieur le Comte d'Holoc s'y étoit campé, et avant parlementé avec ceux de ladite ville d'Emerick, s'accorda avec eux, à condition qu'ils seroient sortir lesdites trois compagnies qu'ils avoient dedans de l'Amirante, et qu'ils recevroient la garnison qu'y voudroit mettre le Duc de Cleves pour la conservation. Incontinent apres lesdites compagnies en sortirent, et chacun se retira chez soy, non sans mécontentement dudit Comte d'Holoc de n'avoir pis fait à ladite ville. Voicy les gelées qui commencent a bon escient par decà. C'est où les Espagnols attendent ces Messieurs, espérant par le moyen d'icelles d'entrer bien avant dans leur pays, y faire de grands dégats, et mêmes s'il est possible, s'y emparer de quelques places. Ils ont fait faire une grande quantité de crampons pour faciliter leurs entreprises. On y pourvoit au mieux que l'on peut par deça: tels desseins sont ordinairement assez incertains. Il y a icy assez de bruit du vigoureux arrest qu'a fait le Roy d'Espagne sur tous les navires et biens de ceux de ce pays, qui se sont trouvez ès ports et havres de son Royaume (1), et mêmes de ceux de Sicile et de

daaruit weeder sal zyn vertrokken, dat de hostiliteit cesseeren zal tot dat by de Heeren Staaten Generaal anders daar in sal weesen voorsien en geordonneert."

⁽¹⁾ Bor, L. XXXVI, p. 527.

Naples, ayant fait mettre aux galleres tous les matelots qui se sont trouvez ès dits navires. Ils attendent icy les mesmes rigueurs du costé d'Anvers et des autres Provinces de delà. On parle d'oster tout le commerce et trafic avec ceux de deca. On leur donne aussy avis, que ce nouveau Roy so prend fort chaudement aux affaires, et qu'il est resolu de les attacquer vivement l'an prochain avec une armée de trente mille hommes par terre, qui se pourra separer en deux, et une autre par Mer, qui doit établir les affaires d'Irlande (1), qui sont deja assez ébranlées pour la Reyne d'Angleterre. On croit que l'Archiduc Albert attendra le printemps pour passer en Espagne, et qu'entre cy et là il pourroit arriver du changement aux esperances, qu'il a aux Seigneuries de ces pays. - Enfin le Roy de Pologue s'est échapé de Suede et des mains du Duc Charles son oncle, lequel ayant envoyé quelques vaisseaux à un château de sa soeur, auquel il s'étoit retiré, pour l'amener a Stokholm aux Etats qui s'y tenoient, ledit Roy a sceu si bien pratiquer le capitaine du navire qui le portoit, qu'il l'a mené jusques bien près de Dantsik, où ceux de la dite ville le sont venu querir, et y est arrivé le tx du mois passé. Il est vray, qu'il a laissé cinq ou six de ses principaux conseillers et serviteurs ès mains dudit Duc Charles son oncle, qui depuis les auroit fait condamner (2) par les Etats du pays, et executer à Stokholm; qui est, Monsieur, toul ce que je vous puis mander, sinon qu'il semble, que ces Messieurs se flattent encores de

(1) Irlande, V. ci-dessus p. D.

⁽²⁾ V. Geyer, Hist. de Suède, (Collection Heeren et Ukert) T. H. p. 308, 314-317. — Ces conseillers étaient Gustave et Sten Baner, here Sympton, Plure Bjelke et Göran Posse. — V. aussi mon ouvrage Anderband en Zweden, 1ère Livraison, p. 66,

quelques espérances que le Roy accordera, que le trafic ne soit point à Calais. J'ay dit à quelques uns, qu'ils devoient plus déférer à la resolution que je leur en avois dit de la part du Roy, que non pas à tout ce qu'on leur en pouvoit écrire d'ailleurs. Je ne sçay s'ils n'en auroient point fait faire encore quelques intercessions depuis : pour moy je leur ay dit sur la derniere de Sa Majesté, par laquelle ils ont pu voir la peine qu'elle prend de s'accommoder au plus prest, qu'il luy est possible, à la necessité de leurs affaires. Et sur ce etc.

Par la voye de Calais, du 12º de Decembre 1598,

No. VI. M. de Buzanval au Roi.

Sire,

La séparation qu'a faite l'Amirante d'Aragon de son armée, la distribuant ès villes tant du Duché de Juilliers que des Eveschez de Cologne et Munster, ant danné loisir à Monsieur le Prince Maurice de faire un tour en ce lieu, où il arriva le xvre de ce mois, et où il a esté aussi bien et favorablement bien veu d'un chacun, que lorsqu'il y arrivoit avec la conqueste de plusieurs places sur ses ennemis. Car on ne luy attribue pas moins de valeur et de prudence par la conservation, qu'il a faite de celles de deçà le Rhein, de laquelle on espérait peu lorsqu'on vit cette grande armée en campagne, que l'on luy donna de louanges lorsqu'il les conquit. Et par avanture qu'au jugement de Votre Majesté il en méritoit davantage, si elle n'avoit trop bien connu des le commencement la foiblesse de son adversaire, et ce qui manquoit en luy des qualites de grand capitaine. En quoy l'expérience a fait connoi-

tre et dire à ce Prince, qu'il estoit mal aise de tromper V. M. en hommes, veu qu'en si peu de temps et hors des lices où se sont les essays, elle avoit sceu sitost et si judicieusement connoître celuyey. Car je luy avois fait le rapport particulier de ce que V. M. m'avoit commandé de luy en dire à mon arrivée par decà. J'ay esté bien aixe d'avoir eu cette occasion de pouvoir communiquer particulierement de tout ce qui s'est passé, avec ledit Sieur Prince, afin d'en pouvoir donner plus certain avis à V. M. Il dit que si l'Amirante, au lieu de s'amaser à Orsoy (1), qui est au Duc de Juilliers, fust venu droit à Berck, que sans donte il eust emportée aussi aisement qu'il l'a fait depuis ; que là passant le Rhein d'une même tire, ny Groot, by Brevorde, by Oldenseel, by Linghen ne la pouvoient faire longue; que c'estoient places mal pourveues et d'hommes et de munitions de guerre, et aussi peu de fortifications. Mais, que s'étant amusé à prendre des bicquoques sur ses ennemis et branqueter (2) les villes de l'Empire pour faire vivre son armée, espérant que l'étonnement, que donneroit l'obéissance et soumission desdites villes, feroit quitter aux Etats tout ce qu'ils tiennent

⁽¹⁾ M. de Buzanval à Mornay, 18 Sept. 1598. a lls (les Espagnols) out surpris une petite place située sur le Rhin, à une lique de Bergh, nommée Orsov, appartenant au duc de Juliers, de cujus corio ladant." — (T. IX. 158.) Par une lettre du 29 Sept. 1597 les États-Généraux avaient aunoncé au Roi la prise de Grol par le Prince Maurice. Il avant ensuite investi Brevoorde, a place de tres forte assiette." Le Prince lui-même écrivant au Roi le 22 Novembre suivant, l'appelle sulle et chasteau, assises en lieu mal-aisé à approcher." Van den Bergh, Gedenketneken tot opheldering der Nederl. Gesch, Leide, 1842, 1445, 350.

⁽²⁾ Brunqueter, (V. ci-dessné p. 4.) mettre à contribution sous menue d'invendre. — V. aussi ci-dessous le Mémoire de M. de Buzaneal relatif aux uffaires d'Allemagne. (Février 1899.)

decà le Rhein, il auroit donné loisir de remedier au défaut desd. places comme on avoit fait avec beaucoup de diligence, et même fortifié tellement l'isle (1) de Duisbourg, qui est sur la riviere d'Issel, que lorsque ledit Amirante s'etoit presenté devant, elle estoit tenable contre une plus grande armée que celle qu'il avoit. Mais aussi tant s'en faut, qu'il se soit resolu de l'attaquer, qu'au contraire led. S. Prince se seroit logé delà la riviere d'Isel à la faveur du pont de bâteaux qu'il avoit sur lad. riviere d'Isel à une lieue du camp de l'Amirante, qui ne luy a pas fait donner une seule alarme en six jours qu'ils ont esté si voisins, qu'il n'y avoit presque un seul ruisseau entre les deux armées. L'Amirante donc ayant remis la partie aux gelées, a donné vers les païs de Munster et Westphalie, où s'étant fait ouvrir les portes de plusieurs petites villes moitié par force, moitié par belles promesses, il a départy dans icelles la plus part de ses gens pour y vivre à discretion, avec la grande foule de tout le païs et une rumeur générale des Princes voisins. Louis de Velasco (2) eut une mousquetade dans le bras, de laquelle il est en danger, devant la ville de Dorsten sur la Lipe, qui est à l'Evesque de Cologne; de quoy il fut bien vangé après que le canon eut fait ouverture en la ville, qui fut toute détruite. La ville de Munster a pris les armes, et comme elle est Episcopale et pleine de gens d'Eglise, la bourgeoisie a voulu mettre lesdits ecclesiastiques dehors, les soupçonnant d'avoir intelligence avec l'Amirante, et que par leurs secretes pratiques la plupart des villes du-

⁽¹⁾ La ville de Doesburg. (Dosiburgum. Grotius, Hist. L. VII.)

⁽²⁾ Bor, L. XXXV. p. 192. — » Ludoricus Veluscus machinis praepositus." — Grotius, ibid.

dit Evesché en auroient esté occupées par luy; en quoy on lear a fait connoitre qu'ils avoient tort ; d'autant , que lesdits ecclésiastiques sont autant ou plus foulez que les autres par les Espagnols. Sur ces entrefaites Monsieur le Prince Maurice vint vers Arnem, et par l'avantage d'une digue qu'il fit percer, fit descendre en un jour par le Rhein huit pièces de canon devant la ville d'Emerick appartenant au Duc de Juilliers, et dans laquelle l'Amirante avoit fait entrer cinq cens lansquenets qui s'y comportoient contre sa promesse. Apres quelque volée de canon les bourgeois parlementèrent, et l'accord fut incontinant fait par l'entremise de quelques conseillers du Duc de Juilliers, qui étoient accourus pour garentir cette ville de ruyne par iceluy. Les lansquenets sortirent à l'instant avec quelques pièces de canon, qu'ils y gardoient, et les gens du Duc de Cleves y entrerent, qui ont promis et juré de tenir la ville neutrale, et ne permettro point, que les Espagnols s'en servent contre ces Messieurs. La Barlotte étoit en campagne pour entrer dans ladite ville avec un regiment, mais il sut contraint se retirer, en voyant ce soudain changement qui étonna fort aussi l'Amirante, qui n'en étoit qu'à deux lieues logé dans la ville de Rees, aussi du Duché de Juilliers. Le Doyen de ludite ville demeura avec quelques uns du clergé, arrivez pour excuser ce fait, et que ses gens avoient esté mis hors. Il fit déchirer leurs lettres de créance, et ne roulut leur donner aucune audiance; et fut menacé un Jesuite de la ville de la corde, pour avoir dit que l'Amirante ne tennit parolle ny foy avec personne, et que les Hollandois avoient raison de ne prêter l'oreille aux offres qu'on leur saisoit de la paix, veu le peu d'état qu'on saisoit d'observer la foy et les sauvegardes, qu'on donnoit aux

amis, et qu'ils étoient plus modestement traitez des Hollandois, qu'on disoit estre leurs ennemis. Or, Sire, afin que V. M. voye plus clair en quelle reputation est l'Amirante, et quel goust on a de ses procédures, j'envoye à V. M. une lettre, qui est d'un des principaus conseillers de Monsieur l'Electeur de Cologne à l'agent qu'il tient icy, laquelle j'ay fait transcrire sur l'original même. Que si les Princes Ecclésiastiques et autres Etats voisins font do grandes plaintes, les autres n'en font pas de moindres, ny avec moindre sujet, et nommément le Duc de Juilliers, qui est traité comme un Prince qu'on rent dépouiller. On attend ses Ambassadeurs en ce lieu dans peu de jours. Les Dues de Brunswick, le Landgrave de Hesse et autres Comtes et Seigneurs particuliers et voisins de cet Etat commencent à apréhender plus que jamais la voisinance des Espagnols, et je me laisse dire, qu'ils le font sentir plus avant dans l'Allemagne, et que pour ce regard les Princes, qui sont intéressez en la succession de Juilliers et Cleves, se reveillent à bon escient; desorte qu'une essemblée auroit esté tenue sur ce sujet chez le Marquis d'Ansbach, où quelques Princes se seroient trouvez en personne. Et me semble reconnoître quelques espérances par decà, fondées sur les menées et intelligences desd. Princes. Les serviteurs que V. M. tient en Allemagne l'ont peu avertir de tout cecy, estant sur les lieux pour le mieux découvrir, que je ne puis encore faire pour le present que le tout se tient fort secret, et qu'à mon avis Monsieur le Prince Maurice seul en scait parler en cet Etal. Lesd. Princes peuvent aisément comprendre la facilité, qu'il y a de maintenir ce qui est decà le Rhein franc et libro des incursions espagnolles, et même garantir les Seigneuries du Duc de Juilliers contre les prétentions de la Mai-

son d'Autriche, veu que M. le Prince Maurice avec une poignee de gens a presque garanti tout ce qu'il y avoit des dépendances de cet Etat. Je trouve de jour à autre ledit Prince moins satisfait des Anglois, d'autant qu'ils ne se déclarent point assez pour le regard de la paix, qu'on roit bien qu'ils ont envie de traiter avec le Roy d'Espagne et l'Archidue, et traitent si ambiguement pour la conduite et continuation de la guerre, qu'on ne seait quel ctat faire des gens de guerre de cette Nation qui sont par dech, desquels on a chargé cet Etat, pour les retirer incontinent apres qu'ils sont un peu duictz et façonnez au metier, pour s'en servir en Irlande. Il m'a dit, que la Reyno d'Angleterre voudroit bien, qu'on ne se servist point pour soldats étrangers que de ses sujets, pour la jalousie qu'elle a, que d'antres Nations n'y mettent le pied et n'y prennent créance; de sorte qu'il a une tres grande entie, que ces Messieurs se resolvent à entretenir deux regimens françois sous la conduite de M. de la Noue et du S. de Reignac (1), si V. M. le trouve bon, et cinq cornettes de cavallerie sous celle de Monsieur le Comte Henry on frere. Et m'a dit plus avant, qu'encores qu'il ait de alliez en France, desquels il a tout occasion de se sier et de se contenter, que ce nonobstant il défère tant au jogement de V. M. et à la particuliere affection, qu'il s'asseure qu'elle porte à cet Etat, qu'il aimeroit beaucoup micus, que les capitaines qui seroient pour servir par deca, sussent nommez et choisis d'elle, que de quelque

⁽¹⁾ Il est fait mention dans les Méin, de Sully, L. IX. (A. 1597) p. 112 (édit, de Londres, T. III) de Pierre de Regnae, Huguenot, licutement du Duc de Bouillon. — Il est appelé Rignae dans les mêmes formires (A. 1692) L. XIII. p. 166. Il fat envoyé au Roi par le Duc Beaullon bers de la déconserte de la conspiration du Maréchal de forme.

autre quel qu'il soit : d'autant mêmes, qu'elle feroit ledit choix sans acception de personne, mais avec le seul respect de la vertu et de la valeur. Et m'a semblé dire ces parolles d'un coeur si ouvert, et d'autres choses sur ce même sujet, que je le juge s'affermir de plus en plus sur la constance qu'il a vouée à votre service. Je le voy pour le jourd'huy en tel respect aux affaires du Monde, et même de ceux qui ne le doivent aymer, que V. M. ne perdra point le soin, qu'elle emploira à le conserver pour serviteur. Il se contente fort de ce que ces Messieurs se prennent d'assez bonne façon, de faire la guerre à ce renouveau, et s'opposer vivement à ce qu'on prépare pour les accabler, et croit que s'ils se rendent forts en campagne, comme ils pretendent, que cela donnera beaucoup de facilité à la decision des affaires que V. M. a avec le Duc de Savoye, et à affermir son autorité au dedans et au dehors du Royaume: juge fort sainement de l'arrest fait des navires de ce pays en Espagne, qui porteroit coup, si cet Etat succomboit aux premiers efforts des ennemis; mais qu'il en espere le contraire s'il y a moyen d'assurer le dedans cet an prochain, et qu'en ne perdant rien au dedans, on accoutumera peu à peu ces peuples à prendre quelqu'autre route de marchandises, et à tourner une partie de leurs moyens à faire la guerre sur Mer. Qu'à la vérité maintenant ledit arrest reserroit les bourses de plusieurs, et faisoit prendre party à d'autres de quitter le païs pour s'en aller en France, d'où ils pourroient continuer ledit trafic, qui apportoit de la pauvreté plus que de coutume aux moyens géneraux. Ainsy, qu'on se trouvoit plus empesché à trouver argent qu'aux précedentes années, d'autant que le crédit de l'Etat étoit diminué par le premier ebranlement, qu'y avoit apporté la paix de France. Mais que nonobstant tout cela, par des efforts

extraordinaires qu'on feroit, il y auroit apparence de trouter de quoy faire le jeu l'an prochain, et qu'il ne doutoit point, que tout n'allast bien, si V. M. y saisoit couler ses libéralitez et bonnes volontez comme elle avoit promis. Sur quoy me pressant pour luy dire ce que j'en scarois, voyant qu'il en faisoit un tres certain état, interposant de grandes et diverses apréhensions, si cela leur venoit à manquer, je l'asseuray que V. M. ne l'abandonneroit point, et qu'elle avoit en plus grande recommendation leurs affaires, que je ne luy pouvois exprimer par parolles. Mais que je ne pouvois luy rien limiter quant à la somme, d'autant que cela dépendoit plus du calcul de ceux qui ont les finances en main, et des accidens qui peuvent arriver aux affaires de son Royaume, que de la parolle de V. M. ny de celle de ses serviteurs, tel que j'ay cet honneur d'estre. J'ay pensé, Sire, qu'il n'étoit oncore temps de luy déclarer le rabais, que V. M. entend estre fait à ce qu'elle leur a promis pour cette année, peur de donner des arrieres-pensées mal à propos à co Prince, que je voy marcher d'un plein pied au service de V. M. Si ces gelées continuent, il retourne aux premicro jours vers les frontieres, qui sont les plus menacées par les Espagnols, l'armée desquels est fort diminuée pour les incommoditez et les pertes qu'elle endure, tant par les paysans, que par les gens de guerre de ce pays, qui ont défait en diverses fois trois cornettes de leur cavallerie, laquelle n'a point passé le nombre de deux mil chevaux. Mais leur infanterie a esté de plus de dix huit mille hommes. Il sera malaisé de les tirer de leurs garnisons pour les mettre ensemble, à cause du peu de moyen qu'il a de leur donner argent, ny même de leur pouvoir fournir des vivres, et que plusieurs s'enfaient incontinant qu'il faut partir en la campagne. C'est, Sire, l'état auquel sont les affaires de deçà, qui n'ont point amendé par l'absence de l'Archiduc, et sont plus éloignées de tout accord qu'elles n'etoient lorsqu'il partit. Car la pauvre conduite de l'Amirante en cette guerre, et les excez qu'il a permis aux siens, n'ayant eu respect ny à amis, ny à ennemis, ny aux choses sacrées, ny aux profanes, a fort enaigry les matieres et rafraichy tellement les vieilles playes espagnolles par deçà, qui sembloient estre cicatrizées ès esprits de plusieurs par le laps du temps, que de present leur nom y a repris son ancienne haine avec applaudissement des Princes étrangers, qui avoient penché auparavant de leur costé. - J'ay donné avis à V. M. par mes précedentes du succès des affaires de Suède, et de la retraite qu'avoit furtivement faite le Roy dudit Royaume, ayant auparavant icelle passé un accord avec le Duc Charles son oncle, par lequel tous leurs différens devoient estre vuidez aux Etats de Stokholm, où ledit Roy devoit comparoitre. Mais au lieu de ce faire, il s'est retiré en Pologne. — Et sur ce, etc.

> A la Haye, le 20 Décembre, 1598 par le Sr. de Gougibus étant au service de M. de Reybous.

Nº. VII. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur,

J'ay receu votre depêche du e du passé, et du depuis celles, qu'il vous a plu m'écrire du 17e du meme. Le Doux fera ce voyage aux dépens de l'argent qu'il va querir. Car ces Messieurs m'ont prié de le faire venir, au moins la meilleure partie d'iceluy, ne trouvant point de

meillour et plus seux expédient, que celuy que je vons avois donné pour cet effet, que vous me promettez de suivre dorenavant. Il sera plus honnorable au Roy avec moins de bruit, et j'y pourray avancer quelque chose, non cetuy cy, puisque le Sr Arsens a déja fait le change en or. Incontinant qu'il sera arrivé, j'en retireray l'acquit nécessaire. Je vous suplie, Monsieur, de vouloir faire accommoder Le Doux de ce qu'il remontrera estre necessoire pour le port jusques à Dieppe, j'entends le passeport ou saufconduit s'il en a besoin. Car le Roy ne portera nuls frais de ce voyage. Les préparatifs s'échaussent par dech pour la guerre de l'an prochain, et crayez, que ces Messieurs s'y preunent comme gens, qui n'ont aucune envie de se rendre. On ne pouvoit faire davantage pour autorizer ceux qui sont en cette humenr, que ce qu'a fait l'Amirante d'Arragon ès terres neutrales de l'Empire, où ils font icy sonner si haut ses déportemens, que chacun en a horreur, et viennent plusieurs personnes par deça, se sauvant des places ou de Juilliers ou de Westphalie, esquelles les Espagnols ont esté recens, ou sont entrez par force: qui publient qu'il vaudroit micux mourir sur la brêche, que de les laisser entrer dans une ville, soit comme amis, soit comme ennemis; tant ils sunt un étrange ménage où ils se trouvent. Le pauvre Duc de Cleves fait pitié au monde, lequel ils dépouillent tous les jours. On a opinion qu'ils essayent de l'attraper pour le mener à Bruxelles, et en faire à leur reste; il n'est pas encores pour s'en pouvoir garantir. Il n'y a que cinq ou sir jours qu'ils ont pris Calcar, et une autre place qui luy appartient à la veue de quelque hérant, envoyé par l'Empereur, afin de faire retirer ledit Amirante des terres de l'Empire, Il a fait derechef sommer

Emerick et Wesel (1), nonobstant soixante mille escus qu'il a touché pour se rachepter de ses garnisons, et a mandé au Duc de Juilliers, qu'il avoit moyen de luy faire un bon service en le delivrant de ces rebelles et hérétiques. Car ladite ville de Wesel est Protestante depuis la paix de l'Empire pour le fait de la Religion, mais bien avec son Prince. La Duchesse Sibille, soeur du Duc, a fait reponse, qu'il feroit mieux d'aller dompter les rebelles de son Roy, qui sont en Hollande, que de ruiner ses amis. Je vous ay envoyé par ma précedente du 21 du passé la copie d'une lettre, par laquelle vous verrez quels sont les jugemens des ecclésiastiques mêmes sur les déportemens des Espagnols. Je ne scay à quoy réussiront les assemblées, que les Princes de l'Empire ont faites sur ce sujet. Il est certain qu'ils ont eu communication avec ces Messieurs, et que le Comte Jean de Nassaw en est comme l'entremetteur (2). On commence à dire qu'ils font des levées. J'ay bien éventé, qu'il y a eu quelque différend entre les Princes et eux pour la conjonction de leurs forces, et pour les contributions de deniers. Car les Allemans voudroient bien se garantir aux dépens d'autruy, et ne prêter que leur autorité. Nous en pourrons bientost découvrir davantage, et seroit à desirer, que Sa Majesté oust quelqu'un en Allemagne pour y maintenir le

⁽¹⁾ M.m. et corresp. de Duplessis-Mornay, T. IV. p. 191. (Lettre de Franc. de Mendoza, écrite de Rees 18 Déc. 1598, Amplissimis Magnificis et prudentibus dominis Consulibus Scabinis et Senutoribus oppidi Vesaliensis, amicis nostris—).— V. ci-dessous le Mémoire de M. de Buzanval relatif aux affaires d'Allemagne.

⁽²⁾ D'après les Résolut. d. États-Généraux (Manuscrit de la Bibliothèque de l'Université d'Utrecht) en date du 17 Décembre 1598, le Comte Jean de Nussau avait demandé l'autorisation de lever en Hollande deux compagnies de soldats éprouvés, composées de 200 hommes chacune. Cette demande lui fut accordée.

crédit de son autorité, et estre participant des choses, s'il y arrive quelque signalé mouvement : bref, pour donner avis de ce qui s'y passeroit. Car il y a apparence que cette année sera fertile en remuemens, puisque la partie est tellement liée par deça, et qu'il n'y a plus de moyen d'y esperer quelque paix, et que les moyens qu'on a tenus jusques à cette heure pour y amener ces peuples, ont plus servy à les détourner qu'autrement. Car, si ce qui s'est fait par terre contre eux a fait les effets que je vous ay representé cydessus, ce qui est arrivé par la marine ces jours passez ne les a pas moins etrangez et effarouches; - j'entends les arrests rigoureux faits en Espagne, et l'abolition des licences et convois arrestée et resolue à Bruxelles, et qui deja commence à s'executer en partic sur quelques sortes de marchandises; - qui estoit le dernier coup que l'on attendoit, et qui sans doute fait mal à ce commencement. Mais c'est un mal, qui ne guerira point celuy de la perte de ces pays, et qui n'est point sufficant pour les faire retourner au lieu d'où ils sont sortis. Il y a danger au contraire, qu'avec le temps il ne tourne au grand préjudice de l'Espagno. Car, outre ce qu'ils coupent le reste de quelques liens, qui attachoient encores ces Provinces à la Couronne d'Espagne, et par le moyen desquels ils se pouvoient relier et reprendre quelque jour, les uns aux autres ouvrent par cet arrest toutes les ondées et toutes les cataractes de pirateries du Monde; - les inondations desquelles tomberont premierement et principalement sur ses Royaumes et sujets, et n'y aura dorénavant coin des Indes (1), qui ne soit souillé et visité plus ar-

⁽¹⁾ Index. Duplereix-Mornay à M. de Buzanval. (IX. 230.) » Qui spait quels biens les attendant, «'ils dressent à bon escient leurs voiles vers les Indes? At les plus heureuses descouvertes sont-elles pas pro-caldes du désespoir?

demment, qu'il n'a jamais esté par ces gens accoutumes à la marine, et à proffiter d'icelle. Car, que deviendront autrement 40 ou 50,000 hommes qui sont de ce metier par deca (1), et une infinité de vaisseaux ; desorte, qu'au lieu que la mer et toutes les costes d'icelle estoient remplies de bons marchands, on ne verra qu'écumeurs de mer et pirates. On parle deja de soixante vaisseaux, que les marchands préparent pour aller garder les costes d'Espagne, et toute cette race de matelots brusle d'envie de reprendre ce metier, mémoratifs des grands profits qu'ils y faisoient, lorsque le feu Prince commença le ménage, qui se voit par deça. Car avec deux ou trois petites villes maritimes, et la pluspart de gens de marine qui se rangeoient à luy, il maintint la guerre, et a donné et gagné trois batailles navales contre le sen Roy d'Espagne. Or, en cas que cet arrest dure, et que ceux-cy prennent le train que je voy qu'ils minutent (2), oposant des desesperez remèdes au mal, duquel ils ne se scauroient autrement garantir, nous n'aurons pas pen d'affaire par deça à reclamer les vaisseaux des sujets du Roy, qui iront en Espagne, où la famine (3) est telle maintenant, et spécialement en Portugul, qu'on a avis par deca, que ces peuples commencent à murmurer contre cet arrest, d'autant qu'ils sentent le défaut de l'abord des navires de ce pays. Les gouverneurs de Portugal sont allez en cour pour remontrer, qu'il n'y a moyen que ledit Royaume puisse subsister sans la liberté du commerce de ces Provinces, qui y a de tout temps esté enretenu. Que direz vous, Monsieur, qu'ils arriverent la emaine passée six cens navires dans le havre d'Amster-

⁽¹⁾ V. ci-dessous, le Mém. de M. de Bazanval, sur la liberté du commerce des Neutres. (Mars 1599.) (2) Minutent: projettant.
(3) V. la lettre d'Aerssen, ci-dessous, du 19 Juin 1599.

dam, et ce seulement de celles qui vont vers Dantzik et Ustlande: la plupart sont chargez de bled (1). Quant oux licences de ce qui va de ce pays en celuy de Brabant et Flandres et autres Provinces voisines et ennemies de celles-cy, plusieurs maintiennent qu'on ne s'en pourra passer, et on a remontré au Conseil de Bruxelles, que les armées du Roy d'Espagne ne pourront estre nourries et maintennes sans icelles, et ne faudroit qu'une mauvaise année en France, dont ils esperent réparer ce défaut, pour les faire beaucoup souffrir. Ainsy plusieurs jugent, que leadits arrests et l'abolition desdites licences ne pourront pas longtemps avoir lieu, et que s'ils l'ont, par cetta porte entrera une grande confusion aux affaires du Monde. C'est, Monsieur, ce que j'ay pensé vous devoir discourir particulièrement sur ledit arrest, auquel sans s'arrester beaucoup, ces Messieurs font tout devoir de se rendre forts, et de trouver la somme, de laquelle j'ay fait mention en mes précedentes; sans laquelle il leur seroit impossible do fournir aux fraiz, qu'il leur conviendra faire pour l'entretenement de quatorze mille hommes de pied et de trais mille chevaux, qu'ils désignoient de mettre en campagne. Ils auront bien à faire de toutes leurs pieces. Car on fait aussi etat de les attaquer par deux endroits, et ont lettres d'Espagne interceptées, par lesquelles ils ne unt pas menacez de peu de choses. Vous verrez par celle

⁽¹⁾ V. surtout sur l'importance du commerce de la Hollande avec le Mard de l'Europe deux hiographies, l'une intitulée Lodewijk de Geer, une bijdrage tot de Handelgeschiedenis van Amsterdam in de XVIIde Loue, que l'an doit aux savantes recherches d'un membre de cette suble famille, originaire de Liège, mais qui depuis s'est particulièrement illustrée en Suède et en Hollande: (2e édit. La Haye et Amsterdam, 1841); l'antre, publiée il y a quelques mois, également à Amsterdam, par M. Koenen, sous le titre d'Adrivan Paux, bijdrage tot de Kerè en Handelgeschiedenis van Amsterdam in de XVIe Eeuw,

que je vous envoye du Roy d'Espagne à l'Archiduc, qu'il semble, qu'il veuille prendre la matiere à coeur; puis, s'il compose avec l'Angleterre, (à quoy ils s'attendent) ce sera encore un accès qui ne sera pas d'un petit moment. Mais ils esperent de surmonter toutes ces difficultez avec l'ayde de Dieu (1) et la faveur de Sa Majesté, de laquelle je ne doute pas, que quand ils sont un peu echaussez, ils ne fassent un grand bruit, plus en pensant étonner leurs ennemis, qu'en espérance de pouvoir donner coup qui rompe la paix, qui est entre les deux Couronnes; laquelle ils scavent bien qu'elle dorera tant qu'il plaira au Roy, veu le peu d'avantage qu'auroit le Roy d'Espagne de la rompre, étant embrouillé aux affaires grandes, que luy susciteront de jour à autre les Provinces de deçà. Mais nous sommes parmy un Peuple, qui estime une partie de la liberté en la franchise de parler. Et ne pensez pas, qu'il n'y en ait d'autres icy qui disent, que je suis par deça pour y servir les Espagnols, et pour leur découvrir les secrets de cet Etat. On me dit hier, qu'il se faisoit des gageures à Amsterdam, que la paix se romperoit entre les deux Roys avant la fin de cet an: j'y ay envoyé expres cent escus pour maintenir le contraire avec bonne espérance, qu'ils m'en profiterent trois cens. Un autre venant du même endroit, me dit que le Roy, apres qu'on luy cut asscuré la mort du Roy d'Espagne, dit tout haut,

⁽¹⁾ Voyez la belle résolution des États de Hollande et de Westfrie en date du 23 Déc. 1598. » Is gesaamentlyk goed, dienstig, ja hoognoodig bevonden, dat voor den aanstaamlen jaare van 1599 die van Holland met West-Vriesland en Zeeland hen en nittersten behooren te eretueeren, en andere Provincien goede Voorgangers te wessen in het tydelyk inbrengen van haare consenten," etc. — » omme alsoo de Christelyke en regtvaerdige gemeene saake te beeter tot een gewenschte uit-komste te brengen,"

qu'il ne tenoit point la paix faite avec un homme mort! Si ceux de Bruxelles se veulent arrester à tous ces bruits là, ce ne sera jamais fait. Pour mon regard, je scay en saine conscience, qu'ils ne peuvent ny par mes parolles. ny par mes déportemens avoir aucune prise sur moy, tant je m'étudie à les compasser à la neutralité, qui m'a esté commandée. - Ces Messieurs sont déliberez de faire partir un de ces jours Doublet, pour livrer quelque argent a ceax, qui sont employez par dela, pour traiter avec Mons de la Noue, et avizer les expédiens les plus commodes qui se pourront prendre, pour avoir de bons hommes, et pour les faire passer avec moins de bruit qui se pontra faire. Ils se contenteront de deux mil hommes de pied, et cinq compagnies de cavallerie. Ledit Doublet ira sous autre prétexte, et aura charge de s'adresser a rous pour recevoir les commandemens de Sa Majesté, et vos bons avis, et à dresser en tout cette affaire. Et vous asseure, Monsieur, que ces Messieurs prennent de plus en plus toute consiance sur vous pour les bons et fréquens offices que leur faites par dela. Je vous diray librement, qu'il ne me semble pas, que Monsieur le Prince prenne plaisir, qu'on luy nomme Mr. de la Noue pour estre gouverneur d'Orange : je l'ay assez remarqué par ses discours. Yous scavez, Monsieur, qu'il y a des jalousies partont, et bien souvent entre les plus proches, quand se vient au fait de l'Etat. Vous m'entendez assez, si vous rous souvenez des alliances du Sr. de la Noue et de feu M. de Telligny; mais s'il vous plaist, que cela demeure cutre nous et pour cause. Aussy ce Prince ne s'en est ouvert si avant; car il est tres sage et tres retenu. Seulement il m'a dit, que quand il auroit le consentement de Monsieur son frere en la continuation de son adminiuration d'Orange, qu'il écriroit au Roy franchement son

opinion sur ce sujet, et le suplieroit tres humblement de luy estre favorable, et y mettre l'ordre qu'il convient; qu'il auroit envoyé vers luy à cette occasion; qu'auparavant il ne s'en vouloit mesler davantage; que Blacons et ceux de sa faction avoient envoyé vers son frere pour se prévaloir de son autorité contre luy; qu'ils y avoient peu proffité. - Je ne doute pas, que les Espagnols ne fassent bien du bruit, quand les levées qu'on veut faire, seront par deça. On les peut désavouer et remontrer l'impossibilité qu'il y a, de retenir les François chez eur, quand la guerre est chez leurs voisins; que du temps du feu Roy il y a toujours eu par deça trois ou quatre regimens françois au service du feu Pee d'Orange; que le Roy d'Écosse, avec lequel ils ont alliance (1) comme avec nous, permet que ses sujets servent les États, qui ont toujours en deux on trois mille hommes de cette Nation en leur service. Je vous envoye la liste des Licences et Convois, que vous m'avez demandé: elles viennent de dessous la presse. Les licences (2) sont des marchandises,

⁽¹⁾ V. dans le Corps Diplem. de Dumont, T. V. P. I. p. 507. le Traité entre Jacques Roi d'Écosse, et les États-Généraux des Provinces-Unies, pour le renouvellement de la paix perpétuelle, conclue le 15 Déc. 1550 entre Charles V, et Marie, Reine d'Écosse. (26 Juillet, 14 Septembre 1594). Les États avaient pour Agent en Écosse Adrien Danmag de Bysterveld, homme de talent. — Bor, Ned. Oorl. B, 32. fol. 137.

⁽²⁾ Duplessis-Mornay à M. de Buzanral, (T. IX. 230). » Je recognois avec vous, que les moyens de Mossieurs les Estats bruslent par les deux bouts; par la perte du commerce par les particuliers, et des licences (il y a licendes) pour le public; l'interdiction des licences neantmoins capable de rendre le commerce, veu la nécessité qu'en ont leurs ennemis." V. sur la branche d'administration et de revenus, dite consois et licences, (Convoyen en Licenteu) la dissertation de M. Berg, de Vectigalium ac Tributorum in Hollandiá historiá tempore Reipublicae. (Amsterdam, 1834) p. 46—31. — Cette administration remise en vigneur par le décret du Prince Souverain des Pays-Bas en date dn 7 Dé-

qui vont vers le pays ennemy; les convoys sont de celles qui vont et viennent des pays amis ou neutraux, desorte que la toxe n'en est si haute; et des autres on les hausse, a mesure qu'elles approchent plus près des lieux, d'où les ennemis les peuvent avoir et en tirer commodité. Pour l'intelligence d'icelles faites, s'il vous plaist, venir rers vous le als d'un marchand d'Amsterdam, qui est Paris, où il poursuit un proces pour son l'ere. Il souloit loger à l'enseigne de la ville d'Anvers. Monsieur d'Incarville le connoist bien: il est entendu en telles choses, et vous y donnera tel éclaircissement que desirerez. Je me sers souvent de luy par deça quand il y est. Souvenez vous aussy s'il vous plaist, Monsieur, de faire venir vers vous un tresorier des gardes du Roy, qui s'appelle du Temps. Il se tient à la rue Boultibourg ; il a le soin de mes affaires par dela. Et sachez de luy, quel party vouloit faire un Bruxellois, nommé Crigembonrg (1), au Roy durant nos guerres pour l'entrée du sel qui viendroit à Calais, si les Etats y vouloient permettre. Vous verrez par ce qui en sut traité pour lors, combien cela alloit haut, et quelles considérations on doit prendre sur ce commerce de cette ville. Mais il n'est pas besoin qu'on tache, que ces avis viennent de moy. Cela n'aydroit pas à effacer les soupçons que quelques ans en ont. Monsieur, ce n'est sans raison, que vous présumez, que la Reyne d'Angleterre cherchera son accord

cembre 1813, fit place peu d'années après à celle des droits d'entrée et de sortic.

⁽¹⁾ Voyez une lettre de M. de Criquembourg, datée de Bruxelles du 21 Août 1601 adressée à Mornay, ainsi qu'un décret du Conseil de Navarre sur les provisions du bailliage d'Enghien, obtenues par le Sieur de Criquembourg et le Sieur de Ponesenze, dans les Mein. et Corresp. de Duplessie-Mornay, T. IX. 456 suiv,

sans l'intervention du Roy: j'en sy ouï quelque discours par deça de ses Ministres. Et en ce faisant il ne faut douter, qu'elle ne drape sur nous pour s'insinuer plus facilement aux bonnes graces de ceux, avec lesquels elle traitera. Car elle ne peut encore digerer, que nous ayions fait nostre paix sans elle, et les affaires d'Irlande l'importunent; desquelles elle espere sortir par cette paix et par l'arrest, fait en Espagne sur ceux de ce pays, faire tourner tout le négoce dudit Royaume au sien. Mais vous verrez, Monsieur, qu'elle s'embarrassera de telle façon avec ces gens-cy, qu'elle aura encore besoin de l'entremise du Roy, qui quoy que s'en sort, se rendra arbitre de tous, s'il se rend fort dans son Royaume, s'il y entretenoit la paix et au dedans et au dehors, en maintenant la creance qu'il a et au nom de la Couronne, et en son regard particulier envers les étrangers. Autrement nous aurons beau faire bonne mine et des soumissions à ceux que craindrons; car ils s'en serviront pour nous mépriser et offenser davantage. Jamais le monde ne fut antrement, ny ne sera. - Et sur ce, etc.

A la Haye, ce 4 Janvier 1599.

Par Le Doux.

į

No. VIII. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur,

Il y a si peu que Le Doux est party, que je n'aurois rien à adjouter à celles qu'il vous aura porté de ma part, n'etoit que voyant, que ces Messieurs depéchent le Sieur Doublet sur le ujet duquel je vous ay donné avis par mes

précedentes, j'ay pensé qu'il étoit plus que temps de les vertir de ce qu'on pouvoit faire pour eux cette année, selon qu'il a pleu à Sa Majesté de m'en informer et de me commander de le faire entendre à ceux qu'il conviendroit, afin qu'ils no fissent un faux fondement en leurs offnires et en cette saison principalement, qu'ils envoyent de tous costez pour faire levées nouvelles. J'ay donc communiqué sur ce fait avec le Sr. de Bernefeld, et luy ay allegué le plus vivement, que j'ay pu les dificultéz de l'Etat du Roy; les ressentimens qu'il a des maladies passées; les apréhensions des recheutes; la pauvreté universelle du peuple; le besoin qu'il a de soulagement, et qu'enfin on ne pourroit plus faire de jetter cette somme hors du Royaume en la nécessité, qui le presse aujourdhuy de tous costez, et au dedans et au dehors. Mais, tant s'en faut que je juge qu'il acquiesce à toutes ces remontrances, que je voy, qu'on interprete cette diminution à peu de volonté qu'on a de les conserver. Car il m'a dit, que tout ce qu'on avoit bâty avec tant de peine depuis la conclusion de nostre paix par deça, pour y maintenir l'Etat fort ébranlé par icelle, venoit à se ruiner par ce manquement qui procéderoit de la promesse de Sa Majosté; que les courages s'en refroidiroient; que les moyens se trouveroient courts de ce costé-là destinez à la guerre de cette année; que personne ne jugeroit jamais, que la France fust reduite à deux cens mille escus, veu memes que ce petit Etat, en pleine guerre, avoit aydé celuy de France de pareille somme en une seule année; sa conclusion étoit, que si le Roy vouloit les ruiner, il luy étoit bien aisé de le faire; qu'il sufisoit qu'il retire de ces pays sa bonne grâce et son secours, en perdant la memoire de co qu'il en avoit autrefois receu, et l'opinion des services, qu'il en ponvoit un jour tirer. Sur quoy

ayant repliqué ce que je jugeois le plus à propos, il m'a dit qu'il ceriroit par dela, afin de faire faire les remontrances convenables à Sa Majesté sur ce sujet, et attendre les inconvéniens qui en pouvoient arriver. la faisant supplier très humblement de vouloir regarder cet Etat, des yeux de pitié, et ne vouloir point permettre qu'il concut une mauvaise fortune, veu qu'il étoit en sa main de le conserver avec peu de chose. - Voila, Monsieur, où nous en sommes demeucez: desorte que vous aurez de l'appel sur la sentence que je leur ay donnée. Je vous supplie, Monsieur, que je sache quelle sera la derniere volonté du Roy sur iceluy, et la réponse qu'il fera à ceux qui luy en parleront. Car il n'est pas raisonnable que je leur annonce les mauvaises nouvelles, et que d'autres après se prévalent du changement qu'il y auroit en mieux en icelles; autrement enfin ils penseroient que le mal viendroit de ma boutique, et l'amendement des instrumens qu'ils ont par dela, encore que j'affectionne tant le bien de leurs offoires pour la conséquence que j'en roy aux notres, que je voudrois qu'elles allassent à leur souhait oux dépens de ma réputation particuliere. J'ay oussy touché de ce fait à Monsieur le Prince Maurine, qui m'en a repondu à la soldade; » Si tous nos amis sont d'avis que nous perdions, il n'y a remede : il faut vendre nôtre peau le plus cher que nous pourrons. Mais il me semble, qu'ils pourroient saire quelque chose de meilleur de nous s'ils vouloient. Voilà les Allemans, qui se laissent de jour à autre mettre le pied sur la gorge; l'Angleterre laisse de bien faire, et la France oublie ce que luy a voulu faire l'Espaguol." Il me dit qu'on les menagoit de deux armées à ce renouveau; qu'il avoit remontré aux Etats, qu'il n'y avoit moyen de maintenir leur Etat, sans avoir quinze mille hommes de pied et troix mille cheraus

en la campagne; qu'avoc cela il espere faire plus de mal a lear ennemy, que d'en recevoir. Ils envoyent le Colonel Morei (Murray (1)) en Escosse pour rendre fort son regiment jusques a deux mille hommes, et y font lever cent chevaux que leur amenera le capitaine Amelton (Hamilton), que Sa Majesté a autresfois recommandé par deca. Ils font une levée de lansquenets sons la charge d'un des Comtes de Nassaw et quatre cens chevaux rous celle du Comte d'Holoc, lequel il a fallu contenter de cela; deux mille hommes en France, et cinq ou six cornettes de cavallerie, qui est 17 à 1800 chevaux. Tout cela pourra faire ensemble quinze à seize mille hommes de pied et trois mille chevaux. Il faut bien de l'argent à sondoyer tout cela un an entier; encores que les etrangers nouveau levez n'entreront à la solde qu'à la my-Mars. Ils veulent estre les premiers en campagne, et faire quelque effet, qui serve à rompre les desseins de leurs ennemis, qu'ils scarent bien estre toujours sur pied ès pays

⁽¹⁾ Resolut, des États de Hollando et Westfrise, 9 Janvier 1599, De Gecommitteerde Raaden, enz. Gesien hebbende het schryven van eva Excellentie (Maurice) van den 8 deeser maand, daarby syn Excellentie verklaart tot dienst van den Lande oorbaarlykst govonden te hebben de coropagnie colonalle van den Colonal Moray to doen reducceren half tot Pieckeniers en half tot Musquettiers, hebben de Gecommitteerde Randen hetselve goedgevonden, mits dat de betaalinge derselver compagnic godann sal worden no de voorse, roductie, op den voet by tyn Excellentie daarop beroamt." - Il était survenu quelque refroidissament dans l'esprit du Roi Jacques envers les Provinces-Unies. On lui avait dépoint lour état comme désesperé. - Graces à l'arrivée du Colonel Murray et aux représentations de l'Agent Damman (V. ci-dessus, p. 54) il changea d'avis et consentit à la levée des cavaliers et fantassins. --Res. d. Etute de Hollande et Westfrise , 16 Février - 5 Mars 1599. -V. en sujet des relations de la République avec l'Écoase Grotius, Histor. L. IU, p. 275 eqq. (A. 1594). Quant au Colonel Murray (Moray) voyet one ore les Hesol, des Etuts 12 Juin 1599.

de Juilliers, Cleves of Munster. Mais ils ont opinion que s'ils ne touchent argent, qu'il sera malaisé de les retiver de leurs garnisons pour en faire un corps d'armée bastant à leur opposer. - Ils ont avis de toutes parts, que le Roy d'Espagne arme puissamment contre eux, et qu'il veut saire un essay de sa bonne fortune et par mer, et par terre. Ils no peuvent maintenant juger, si non que le Conseil du Duc de Juilliers s'entend avec l'Amirante. et qu'enfin ils s'empareront de la personne de ce Prince. On dit que le General des Cordeliers a esté vers luy ces jours passez. Ils demandent de l'argent à la ville de Cologne; bref, ils disposent des terres de l'Empire plus que des leurs propres. — Je viens de voir une lettre qu'on écrit de Bruxelles, qui porte qu'on est en peine par dela pour trois causes. La premiere à cause d'une faveur, qu'out receu les nôtres en Hongrie; du peu d'esset de l'Amirante avec une si grande armée contre les rebelles, et d'une levée d'infanterie et cavallerie, qui se fait en France au nom de Monsieur de Bouillon (1) pour envoyer en Hollande; - par où vous voyez, Monsieur, comme ils anticipent de loing cette peur. On n'aura pas peu à faire à se parer de leurs crieries sur ce sujet. Mais cela est peu de chose, partant que ces Messieurs ayent moyen de soutenir un si grand fair que celuy qu'ils se mettent sur les épaules, et non sans une apparente nécessité. Car on écrit d'Espagne, que le Roy y leve le cinquieme homme pour composer une armée; j'ay veu une lettre du Pre-

⁽¹⁾ On avait beaucoup d'égard en Hollande aux recommandations de Messieurs de Bouillon et de la Trémouille. De temps à autre, à leur demande on accorda des gratifications extraordinaires à quelques Français, gardes du corps du Prince Maurice, ou à d'autres braves soldats. — Ainsi encore on tenait compte de pareilles solheitations de l'infortune Comte d'Essex. — V. les Résol. d. États de Hollande et West-frise. (10 et 12 Janvier 1599.)

méntel (1), neveu du Comte de Fuentes, venant de Madrit, qui dit que l'Espagne n'a de longtemps en un si grand Roy, que celuy qui est à présent: tres pienx, tres magnanime, tres actif et laborieux, et qui est pour remettre bientost tout le Monde qui est sens dessus, et faire un notable changement. Je crains que ces Messieurs ne taillent le soulier plus grand que le pied, si nous leur venons à manquer. Ce n'est pas peu de soutenir seuls les efforts d'un si grand Monarque. Et sur ce, etc.

> A la Haye, ce xi Janvier 1599, par M. Doublet.

No. IX. François d'Acresen aux Etats-Généraux.

Mogende, Edele, Erentseste, Hoochgeleerde, Wyze ende zeer Voorsienige Heeren,

Syne Mat is grootelyex verwondert geweest, dat met de bequaemheyt van dezen wint UME haere resolutie dus lange hebben geretardeert, op de zaeken die UME van hem ten minsten by conniventie hadden versocht, tot belet van des vyants wydere excursien ende versekeringh van UME ractslagen jegens het aenstaende saisoon. Dan afzoe iek bemerete, dat den last van UME niet sonder gewichtige consideratien en wert opgehouden, zoe hebbe iek dat naer myn beste gesocht t'excuseren, met wtstellinge, om hem in zynen goeden wille, indien UEM in haere eerste resolutie persisteren, t'onderhouden: hoopende, dat UME middelertyt ordre op alles zullen stellen, opdat de occasien moghen waergenomen, ende de cortheyt des tyts door myne diligentie alhier geprevenieert werden;

⁽¹⁾ Panentel.

waertoe ick de middelen naerder aen myn lieere van Oldenbarnevell by myn voergaend schryven hebbe geopent, sulcx dat van deser zyde daer zooveel in gedaen is, als immers mogelyck is geweest.

Ick hebbe myn poursuiten begonnen, roerende de gelosten van het jegenwoordich jaer, ende de beginselen
schynen daerin veel te geloeven, maer zy hebben haer termynen, ende al is den wille van zyne Mat daerinne goet,
zoo zal den tyt nochtans moeten verwacht worden. Het
en is niet sonder faveur geweest, dat in de generaele bemydinge van alle schulden de gelosten aen UME gedaen,
in haer geheel zyn gebleven; ten waere dat men lette op
het voirleden jaer, waervan het resterende buyten apparentie ende hope is. Syne Mat bethoont daervan wel
eenich leetwesen, maer excuseert het met zynen generalen
regel van necessiteyt. Ick hope dat dien mangel de liquidatie van dese tzyner tyt zal faciliteren, ende dat UEM.
resolutien daerop naer UME begeren ende Syne Mat toezegginge gesondeert, hem daertoe zullen obligeren.

De brieven van het affdoen van het recht van Aubeine (1) syn alsnu in het Parlement tot Rouen geverifieert,
ende syn ietzonder in de Rekencamer aldaer gepresenteert, om daernaer te commen au Thresor; ondertusschen
zoe hebbe ich die significatie doen doen aen ettelycke andere Parlementen, naerdat de gelegentheyt hetzelve heuft
toegelaten, om de verjaringe te voercommen, ende alles

⁽¹⁾ Voyez ci-après l'Édiet du Roy touchant l'aubeyne des Provinerstnies des Pays-Bas, abtenu par le Sieur Licein Calrart, prédécamur d'Acresen, au mois d'Avril 1595. — Bor, Nederl. Oorlogen, 32 B. fol. 34 suiv. en donne une traduction inflandaire. — V. aussi Voet ad Pandectas, L. XXXVIII. Tit. 17. ad Setum Tertullian. ne. 30; Trey et Feith, Oudhaden van het Gooregt en Groningen, p. 220. (1836.)

op UEM, berel te prepareren. Ich houde my bynner tertekert, dat de Inwoonderen van de geunieerde Provincien
niet en tullen begrepen worden in het verboth van den
toevoer van eenige zyde ende wolle wereken; eensdeels
ter consideratie van UEM, vyanden, die haer daerdoor
versteret zouden vinden, ende ten anderen door het interinement van de voersz, brieven, alhoewel men my alreets
voir antwoort heeft gegeven, dat die maer en zouden
strecken tot testatie ende successie. Nochtans geloove iek,
dat dit beneficie doer de redenen van Staet zal doorgedrongen worden, gelyck die geaflectioneerde my dat hebben toegescyt.

De conclusien tot het interinement van het Edict wierden den 7 m deses genomen. Het Parlement is geheel daerop versamelt, ende zal weynich zwaricheyts voirtaen daerin vallen, doer dien men van wegen die van de Religie toegestaen heeft, dat haere gepretendeerde rechtcomer hier binnen Parys achter zoude blyven met besnydinge van veertich duysent croonen tot onderhoudt van haere garnisoenen; waervan die van de Religie zeer qualycken te vreden zyn; — dan het schynt, dat men dies niettemin tot de publicatie zal procederen, hetwelcke bynnen weynich dagen stact te geschieden. — Wat die van Chastelleraut (1) daertoe remedie sullen vinden, wert verwacht.

Men gelooft, dat het huwelyck van des Coninex suster (2) den 25 deser tot Fontaynebleau sal werden ge-

⁽¹⁾ Voyez au sujet des Synodes du parti Protestant à Saumur, à Landon, à Vendôme, à Châtellerault, les Mêm, de Sully, L. IX. (A. 1598) T. III. 193.

⁽²⁾ V. le contrat de mariage d'Henri, Prince de Lorraine, Duc de Bur, avec Madume Catrrine de France; — A Monceaux le 5 Aonst 1536, dans le Corps Diplomatique du Droit d. Gens de Dumont, T. V. P. I. p. 582 suiv. — V. encore p. 592. la Déclaration de Henri IV. (27 Janvier 1599), pour faire jouir sa sourr du titre et qualité de Fille de France.

consommeert, conformelyck de leste resolutie; dan zyne Mat en wil noch wt Parys niet trecken voir ende aleer het Edict en zy gepubliceert; ende daer naer hout men voer zeker, dat hy naer Blois zal gaen tegen Merte.

Den Heere van Sillery (1) is vertrocken naer Rome met last, om den Paus te disposeren tot het arbiterschap ende faveur ende gerechticheyt van zyne Mat. — Roneus, Secretaris van den Hertoch van Savoye, is mede vertrocken, met alle instructie om de zaeken te sien tot eenige transactie te brengen, alhoewel wigestroyt wert, dat men niet en zal composeren, maer suyverlycken concluderen tot het Marquisatschap.

De Ambassadeur van Bern heeft op syn tweede audientie anders geen antwoort gehadt, dan dat men op

⁽¹⁾ Mem. de Sully, Livre X. (T. III. p. 244 suiv.). » Sitôt qu'elle (la Duchesse de Beaufort, Gabrielle d'Estrées) eut nouvelle, que les agens du Roi à Rome avoient commission de solliciter la dissolution de son mariage avec Marguerite, et que S. M. étoit sur le point de faire partir pour cette cour le Duc de Luxembourg, avec le titre d'Ambassadeur, pour en presser la conclusion, elle jugea cette occasion favorable; mais comme elle se défioit des agens, et apparemment du nouvel ambassadeur, elle jetta les yeux sur Sillery, qui étoit déja fort dans ses întérêts; - elle l'assura des secaux à son retour de Rome et lui promit encore la dignité de Chancelier sitôt qu'elle viendroit à vaquer. Sellery s'engagea à ce prix - de ne rien négliger pour obtenir du Pape la légitimation des deux enfans qu'elle avoit eus de Henri, avec la dissolution du mariage de ce Prince." - Quant aux différends avec le Due de Savoye, auxquels Aerssen fait allusion, on en avait fait un compromis entre les mains du Pape à la suite de l'art. 24 du Traité de paix de Fereine. - » Que le surplus des autres différends, qui sont entre ledit Siene Roi très-Chrétien et ledit Sr. Due sera remis an jugement de notre S. Père Clément VIII, pour être vindé et décidé par sa Sainteté dedans un an." - Mein. de Sully, ibid. I. IX. p. 230. -Le marquisat de Saluces étoit un fief mouvant du Dauphine. - Ontre le sieur de Roncas, dont parle Acresen, le Duc de Savoye avait pour agens à l'acis MM. Jacob de la Rochette, de Lullins et de Bretons. Mem. de Sully, L. XI. (T. III. p. 401.)

haere zaecken letten zal (1), zonder andere remedien ofte excusen op haere clachten, waervan den voirsz. Gesante genoech geformaliseert is, ende oordeelt, dat zyne meesteren hunne saecke alleen zullen moeten beleyden. Ick habbe oock bevonden, dat de wtgegeven lichtinge van de Switsers by zyne Mat ongefondeert is, maer des niettegenstaende zoo blyft den Heere van Lesdiguieres gewapent op de frontieren.

De zaecken van Spaignen en brengen hier noch geen veranderinge, dan wert by ettelycke gelooft dat het houwelyck van d'Infante metten Eertshertoge niet voort en zal gaen; maer ick en vinde niet op wat redenen, ende wert by zyne Mat verscheydentlyck gediscoureert, oft het dienstelyck voir UEM. Staet zoude wesen, ofte niet. Daer en is noch niemant wt Spaignen gecommen, soe dat zyne Mat den rouw noch niet en heeft genomen, maer wert dagelycz een verwacht. Hiermede

Mogende, Edele, Erentseste, Hoochgeleerde, Wyze ende zeer Voorsienige Heeren,

Bidde Godt dat hy gelieve UEM. te sparen in lancdurige ende voorspoedige regeringe. — Wt Parys den 13 Januarij 1599.

A Messeigneurs, Messeigneurs les États-généraulx des Provinces-Unies des Pays Bes. UEM. onderdanichste ende ootmoedichste Dienaer

FRANCHOIS VAN AERSSEN.

Recepta XXIX Januarii 1599.

⁽¹⁾ V. dans le Corps Diplom. de Dumont, T. V. P. I. p. 581. la lattre de Henri IV en date du 13 Juin 1598 aux Ligues Suisses sur la mar de Vervins, et la proposition du Sieur de Mortefontaine, son ambiendeur, en date du 8 Juillet même année. — V. aussi dans les Mém. Livresp. de Duplessis-Mornay, T. IX. 420—426. une remontrance faires Suisses au nom du Roi de Navarre par M. de Clervant. Voyez en ci-dessous, la lettre d'Aerssen aux États-Généraux, du 9 Déc. 1599.

Nº. X. François d'Acresen aux États-Généraux (1).

Mogende, Edele, Erntseste, Hoochgeleerde, Wyze ende zeer Voorsienige Heeren,

Ick hebbe naervolgens UEM, scryven van den lesten Decembris, doen tellen aen den facteur van Johan van der Veken op zyn begeren de somma van xximi duysent croonen, waervan ick goet acquit tot de verzekertheyt van de voorsz. penningen, ende myne ontlastinge in handen hebbe; dan alzoe daer eenige costen waren gedaen zoo in het ontsangen als wisselen vant gelt, mitsgaders de affrekeninge van de saken ende salaris van die haer daertoe hadden laten gebruycken, ende dat myn meyningh was, hem die aff te treeken, mitsdien die lasten behoorden met de winste gerecompenseert te worden, zoo heeft men my verclaert, dat UEM. hem de voorsz. somme claer ende liquide zouden hebben toegeseyt, twelck ick oock in myn acquit hebbe laten concheren, om in gevalle sulex UEM. intentie niet en waere, UEM, daerin zouden mogen versien; want het (onder behoorlycke reverentie) piet redelyck en zoude zyn, dat UEM, naer myn groote neersticheyt in het wisselen van het voirsz, gelt met winste schade zouden lyden.

⁽¹⁾ Resolutien, Acten, Brieven, Depeschen 1598-1601. (Archives de l'État.) - Jovis den lesten Decembris 1598.

Decor Acrosen van den Xxsten dezes, ten eynde om ontlast te worden van de acht en twintich duysent croonen by hem in Vranckryck ontfangen, Is geresolveert, dat men zal handelen met Johan van de Veken, Coopman tot Rotterdam, ten cynde hy tsynen last ende periole aenneme de voirsz. somme (behalven twaefff duysent Francken die aldaer goetgevonden syn te laten, omme ten dienste van de Generaliteyt geemployeert te werden) alhier te Lande, in handen van den Ontfanger Generael te doen tellen binnen de maent van Meerte naestcommende."

De bygevoeghde aen de Heeren van Rosny (1) ende

(1) Monsieur de Rhosny.

Monsieur. Le Sieur d'Aerssen nostre deputé nous a adverty avecq quelle bonne volonté et promptitude vous l'avez assisté en la poursuite qu'il a faicte de nostre part envers Sa Majesté pour le furnissement de la somme qu'il avoit pleu à Icelle nous promectre pour ceste année, et notamment ce que les vingt huiet mil escuz qui restoient des premiers cent mil escuz luy ont esté comptez, et combien vous luy avez encor promis d'ayde et de faveur pour l'advenir à ce que de temps à unltre il pourra consuivre l'entière satisfaction et furnissement de la dicte promesse du Roy, selon que nous avons faict asseuré estat, dont nous vous recognoissons une entière obligation, et remercions bien affectueusement, prians bien fort, que pour la part que vous avez encor en nostre Estat, comme estant yssu de ces pays (*), pour quoy nous nous confions aussy, que la conservation d'Icelluy vous estant plus chere et recommandée, il vous plaise nous continuer tousiours ceste vostre favenr, et de mesme assister nostre deputé à l'effect que dessus, et en toutes aultres occurrences qui concerneront le bien de nostre Estat et le maintenement du commerce en Icelluy de vostre bon conseil et advis, Vous asseurant que de mesme bonne volonté nous nous emploierons pour le service du Roy, et le bien de son Estat, et en particulier pour vous complaire, et faire paroistre combien nons estimons vostre faveur et bonne volonté envers nous et les nostres, à quoy nous esperons que le bon Dieu nous fera naistre bientost quelque bonne occasion. - Auquel nous prions, Monsieur, etc. - Ce dernier de Décembre 1598.

Jovis vil Januarij 1599.

o is geordonneert te schryven eenen brieff van bedanckinge aen den Coninck van Vranckryck over het volle furnissement van de 28000 croonen, ende dat men zyne Majesteit oitmoedelyck bidt, te willen gedoogen ende favorizeren de voirgenomen lichtinge van ruyteren ende knechten in Vranckryck.

Item aen den Hertoge van Bouillon, Trimouille ende den Heere van Filleroy, Dat men haerL. insgelyex versueckt de voirsz. lichtinge by

den Coninck te favoriseren met haerL. credyt.

Item aen Myvrouwe de Princesse, ten gelycken fyne, ende aengesien de tyt verstreecken is, die geaccordeert was, dat het Jonekheereken Grave Henrick Frederick in Vranckryck soude mogen blyven, dat het baer gelieve denselven haeren soon wederomme te senden, oick om oirweke, dat men zyn L. geaccordeert heeft eene compaignie Cuirassiers

^(*) V. sur l'origine de la Maison de Béthune les Mem. de Sully , L. I. p. 7-14.

Villeroy hebbe ick mede geaddresseert: zy betuygen my beyde goede genegentheyt tot de liquidatie van zyne Mategeloften, ende hebben duydelick genoech van my verstaen de redenen die UEM. moveren tot sulcke ernstelicke instantie, ende ten anderen, zoe connen zy die genoech considereren wt des vyants gelegentheyt ende die bequaemheyt van het aenstaende saisoen, doerdien zy selffs, beneffens zyne Mat goet ende geraetsaem vinden, dat UEM. eene goede resolutie zouden nemen, om in dese begintselen ende onzekerheyt van des vyants conditien een wterlyck gewelt te doen; waerdoor zy zekerlyck gelooven dat een desordre in de gedesunieerde Nederlanden zal commen te rysen, ende dat het den eenigen ende zekersten middel is, om UEM. reputatie by de Naebueren te conserveren jegens die tyrannelycke invasien ende excursien des

van die gene die in Vranckryck gelicht sullen worden." - Lettre à Louise de Coligny.

[»] Nous envoyons présentement en France le Sieur Doublet, pour avecq la préallable permission du Roy, laquelle avons enchargé au Sieur d'Aerssen d'impétrer de Sa Majesté, illecq faire levée de cavaillerie et infanterie françoise, dont leur avons commandé de en faire particulierement ouvertnre à Vostre Excellence. Et comme pour l'effectuation de ceste charge ils auront besoing de vostre honne direction, nous prions bien fort, qu'il plaise a Vre Exce les y assister et favorizer la où il conviendra de vostre bon conscil et advis, affin que ludite levée se puisse faire avecq la plus grande diligence, qu'il sera aulcunement possible; ayans trouvé bon de présenter une compaignie de ladite cavaillerie françoise à Monsieur le Conte Henry de Nassau vostre tres cher et bien aimé filz, entant qu'il plaise à Vre Exce l'avoir agréable, et de l'accepter de sa part : ce que nons vous prions; Desirans à ceste fin, comme le temps que nous luy avions accordé pour demeurer en France est expiré, et que nous espérons qu'il pourra estre employé pour le renouveau au service de sa patrie en campaigne, qu'il vous plaise pour cest honorable effect nous le renvoyer. En quoy Vre Exce s'acquittera de sa promesse et nous fera chose tres agréable. Et nous remectant au demeurant à ce que Vostre Exce entendra davantage de l'estat présent de noz affaires, prions le Créateur, etc." — (Actum VII Januarii 1599.)

tjants op de Neutralen. Dan, alsoo men noch niet en procedeert tot betalinge van eenighe schulden, ende dat men alleen aerbeyt in de distributie van de assignatie, we hopen ay, dat UME, van huer anders geen opinie en callen hebben, don dat zy UMEs dienners syn, ende den velstant van de geunieerde Nederlanden toegedaen; belosende dat zy tytelyck op UMEs satisfactie, conform den wille van zyne Mat zullen letten. Dies niettegenstachde, zoe ben ick grootelyex beducht, dat het noch lanck zal senloopen, doerdien het eerste quartier tot de behoeften van zyne Mat gedestineert is, alhoewel ick daerin alle debvoir doe, met reden ende vrinden, ende dat daerenboven zyne Mat selffa verclaert solex syne meyninge te ween; ick en sie noch niet wat zekerheyt daerop zy te malen; - lek hebbe UME. by myne voergaende oock aengedient, hoe dut men hier geen staet en maeckt van de betalinge van de leste gelolte in October. UME, sullen (onder correctie) gelieven te letten, of het niet geraden en waere, dat den Heere van Buzanval daervan wierde gesproken: want hy aen zyne Mat verclaert heeft, dat UME. daermede te vreden waren, opdat dese saecke met de distinction (gelyck zy van zynentwegen UME, worden sengegeven, to weeten, dat de satisfactie daervan in dit jur zoude vallen) mochte geredresseert worden, alhoewel et daertoe weynich apparentie sie, mitsdien den staet un dit jaer naer zyne lasten gemaeckt ende besloten is, under dat ick de voirsz, geloste van October daerin heble conuen doen begrypen: dan het en zal noch zonder lareur ende aerbeyt niet wesen, indien UEM, tytelyck haere verwachte vrnchten van dit jaer alleen connen ge-

De specke von Calais blyst noch al in zyn geheel ende en versteen niet, dat men daerin yet wil veranderen.

Wel is waer, dat daer ter contrarien genoech word gesolliciteert, ende dat UEM. daer stercke partye hebben; maer ick betrouwe my op die ierste geleste van zyne Mataen UEM Heeren Gesanten, ende de confirmatie van den Heere van Villeroy, ende en laet ondertusschen niet alle goet debvoir te doen om die te houden staende, ende bevinde my te meer versterckt in redenen, dat de assideeninge van de Licenten by UME vyanden alleen op de openinge van dese haven is gesondeert; want sy daerdoor (meynen) heure vivres te veroveren, twelck zyne Mat geloost heest te zullen verhinderen.

De Rekencamer van Rouen en heeft de brieven van het assidoen van de Aubeine niet willen verisieren, voir aleer ick haer een lyste zoude presenteren van de Provincien ende steden der Vereenichde Nederlanden, welcker inwoonderen UME, souden begeren te exempteren, om de abuysen ende corruptien te eviteren. Waerop ick haer gescreven hebbe, dat niemant my dese swaricheyt en hadde gemoveert, doirdien het notoirlyck was, dat zyne Mat dit beneficie niet alleen en hadde gegunt aen die nu onder UEM. gehoorsaemheyt zyn, dan met aen die ghene die hiernaer daer oock onder gebracht zullen worden, sulcx dat daervan geen lyste en can noch en behoort gemaecht te worden, om jegens zyne Mat intentie, ons zynen wil te limiteren; maer dat by de certificatie, die een yeder van zyne stadt zal brengen, als geboren ofte residerende aldaer, sulcke ordre in UEM. Staet zal gegeven worden, dat die abuysen daer niet en zullen staen te vreesen. Tot welcken eynde ick den Heere van Villeroy versocht hebbe, my een declaratie te verleenen: dan ick en ben noch niet ten geheelen affgeslagen, maer ick can wel mercken, dat daer zwaricheyt in zal vallen; zulex dat ick daer anders geen instantie doen en zal tot ter tyt toe, dat ick

tal sien, wat men my op myne brieven van Rouen zal antwoorden. UEM. zullen my gelieven van haere meyningh te onderrichten, opdat der Landen dienst daer geen andeel in en lyc.

Wat belangt de wolle wercken (1), ick hebbe aen de principaelste Heeren van den Raide verclaert, hoe grooclyca dat de Vereenichde Nederlanden daeraen is gelegen, dat zy wt het generael verboth werden geexempteert, doirdien haere meeste negotiatie in lynwaet, sarges, camelotten, groffgreynen ende bayen consisteert, ende dat het welvaren van den Staet op den coophandel is gefondeert, die haer hierdeur geheel zoude affgesneden worden, zulez dat zyne Mat doer dese middel UEM, grooter affbreuck soude commen te doen, dan den Co. van Spaignen met alle zyn gewelt ende beleyt, waerin dat den Staet van tyne Mat niet weynich interest en zoude hebben, bepessons dat UEM. zekerlycken houden, dat dit niet dan lystige treken des vyants en zyn, om UEM. (twelck Godt behoede) t'allen tyden t'overvallen - tot versterckinghe van heure ambitie. Men heeft my voer antwoorde gegeven, dat zyne Mat tot UME, zeer wel geaffectioneert is, maer dat hy op het welvaren van zynen Staet ierst moet letten. Nichtans indien men bevindt, dat UEM. daer zoe grooteher zonde aen zyn gelegen, als de fondementen van den Suet betreffende, dat men daer esgard op zal nemen. Ondertusschen heb ick vernomen, dat die wolle wercken

⁽¹⁾ V. R. Metelerkamp (mort en 1836 Conseiller d'État), de Toestand au Nederland, in vergelijk, gebragt met die van enige andere Landen van Europa (Rotterdam, 1804.) I. 98 suiv. — Cet nuteur puise ses mittes statistiques relativement à l'ancienne splendeur de la ville de tende, et l'état florissant de ses fabriques dans une lettre de la Municipalité de cette ville adressée au Conseil-Exécutif (Staatsbewind) de la Republique Butave. (1802.)

zullen geadmitteert worden, maer dat men de declaratie van dien noch in suspens houdt, overmits die in Engelant gevreest wordt, ende dat zyne Mat geerne restitutie zoude hebben van ettelycke schepen by den Admirael aldaer genomen ende geconfisqueert, waertegen haere Mat van Engelant haer opposeert; dan schynt te relascheren, indien men den toevoer van de laeckenen ende wolle wercken wil continueren. Men verwacht daer cortelycx bescheedt op. Het is een hert poinct ende dapper geventileert geweest.

Syne Mat heeft my op huyden geclaeght, hoe leet dat het hem is, dat UEM. anders de occasien niet waernemer in de confusie van des vyants leger, daer hy van zynen Ambassadeur tot Bruessel verstaen heeft, hunne saecke tot desperaticheyt gebrocht te zyn, overmits de verbiedinge van de Licenten, waervan de steden hun zouden beclaghen ende namentlyck den Bosch, met drevgementen van dacrin te willen versien, zoeverre die voerscrever verbiedinge niet aff en wordt gedaen; begerende van my te verstaen UEM, resolutie, off daer geen aenslagen op handen waren, bethoonende hem daerin tot UEM, welvaren wel geuffectioneert. Ende alsoe ick hem verclaerde, dat UME. geenen tyt en versuymen in de bequaembeyt van den winter, maer hoopten jegens het aenstaende saisoen, naervolgens zyn advys, hun sterck te velde te begeven, ende den vyant het hooft te bieden, waertoe UME. op de middelen zouden hebben geadvizeert, vasten staet maeckende op zyne geloften, om die daertoe geheel te employeren; Soe heeft hy my gereitereert, dat zyne wil ende meyninge is, dat UME. daervan niet en twyffelen, ende dat hy daerin naer zyn uyterste vermogen sal doen. maer dat hem vrempt dunct, dat naer myn hestich solliciteren tot de lichtinge van eenich volck, ende die vercregen hebbende, ich die nu zoe verslappe, sulcx dat oock den vyant eer tot clachten zoude zyn gecommen, dan UEM. tot de begintselen van zyne toelatinge. Nochtans dot hy zyn woort staende zal houden, maer zoe, dat hy niet en begeert, dat die Spaignaerden dat opentlyck zonden mercken; - waerop ick hem niet anders en hebbe connen beantwoorden, als dat UEM, by haren eersten voersuch persisteren ende tytelyck daerin zullen versien, altoe UEM, zeer onlancs eerst daerover van my zyn geadverteert geweest: hem bedanckende ende biddende om continuatie van zyn affectie, die hy my heeft rerzetert. - (1) Het Edict van die van de Religie en is noch niet geinterineert, ende het schynt, dat die zwaricheyden illeen gemoveert werden over de articulen, die by dezen Coninck sen het Edict van tjaer 1577 zyn bygevoeght; weeten belangende de steden van verzekertheyt, ende het onderhoudt van hunne garnisoenen, mitsgaders de toulatinge van de predicatie in ettelycke plaetsen, onbegrepen in het eerste Edict. Nochtans zoe gelooft men,

⁽¹⁾ L'édit de Nantes, signé le 13 Avril 1598, fut enfin vérifié le 25 Fevrier de l'année suivante (°). V. au sujet de cette vérification les sum de Sully, L. IX et X. T. III. p. 204 suiv. et 357—368. Quant à l'édit de pacification de l'an 1577, dont parle Aerssen, il avait été remouvée en Novembre 1594. Mem. journ. de Pierre de l'Estoile, p. 99. p. Le la dit tout hault qu'il en sçavoit, qui avoient dit que le feu Roy estoit la réque pour l'amour de cest edit. Mais que le premier qui s'ingéreroit luneauvant de tenir ce langage, qu'il le feroit pendre. — Il avoit auquavant rabroué fort rudement (et sagement) ceux de la religion qui lui avoient demandé l'édit de Janvier, des Chambres miparties et un protecteur; leur ayant respondu qu'il ne vouloit rien innover, et qu'ils auruent que l'édit de 77, et la Chambre de l'édit; et que c'estoit assès, are trop pour eux." — V. encore de l'Estoile, p. 118—122. Dupin, Manuel du droit public ecclesiastique français, (Paris 1844) p. 464.

^{*)} En Parlement; à la Chambre des comptes le dernier Mars, et à la Come des Aides le dernier Avril même année. V. le Code Henry de Charondas le Caron (Paris 1601) Livre I. Titre XXXIII. p. 31 b.

alhoewel van tachtich stemmen de tsestich contrarie vallen, dat men noch tot de publicatie zal conscenderen deur de authoriteyt van zyne Mat ende de goede genegentheyt van de Presidenten: te meer, omdat zy hun eygen interest in de besnydinge van de Rechtcamer hebben gereparcert, waerover die van de Religie groot misgenuegen hebben, ende pretenderen haer tot Chastelleraut niet te scheyden, ten zy saeke het Edict naer geloften suver ende heel werde gepubliceert. Andere houden, dat het Parlement de publicatie traincert, om door dese lanckheyt ende groote oppositien die van de Religie t'intimideren, -om finalycken hun met het eerste Edict te contenteren. Dan, in desen gevalle, zoe bemercke iek dat daer licht alteratie zoude rysen. Die derde hebben opinie, als dat men onder de hant naar Roome zoude hebben gedepescheert, om den Paus te aensoecken, te willen een excommunicatie senden jegens die ghene die tot het interinement zouden concluderen; dan en can niet wel gelooft werden, dat den Pauws jegens den wille von zyne Mat zoe. souverainlycken ende superstitieuselycken (1) over zyn Parlement zoude willen gebieden, ende zyn authoriteyt in hazard stellen, gelyck men over ettelycke jaeren tot Tours heeft gesien. - Sondage lestleden zoe dede ick reiterativelyck de complementen van wegen UME, aen des Co. Suster, congratulerende den voerspoet van haer huwelick, met supplicatie, dat gelyck het haer gelieft hadde aen zyne Mat het welvaren van de Vereenichde Nederlanden by alle occasien te recommanderen, dat zy deselve affectie zoude willen continueren by de Heeren Hertoch ende Prins van Lorreynen, my sterck macckende, dat UEM. deso obligatie gewillichlyck met alle diensten zullen erkennen.

⁽¹⁾ Seditienselycken?

Zy heeft my betuyght die geluckwensching seer aengenaem te hebben, ende begeert dat ick UME. zoude verelaren, dat zy tot UEM. Staet anders geen gemoet dragen en zal, als zy tot noch toe gedaen heeft, hopende dat zy UME. veel meer dienst zal eunnen doen in Lottringen, dan off zy in Vranckryck hadde gebleven, bemerekende dat zyne Mat UEM. genoech is toegedaen. Men houdt, dat de Bruyloft op Maendach (1) tot St. Germain zal werden gehouden; want anderssints de plaetse tot Fontaynebleau

⁽¹⁾ Supplem. d. Memoires journ, de Pierre de l'Estoile. v Le dimanche 31 de Janvier (1599) a été célébré le mariage de Madame, soeur unique du Roy, avec le duc de Bar, prince de Lorraine, dans le cabinet du Roy, par l'archévêque de Rosen, frère naturel de Sa Majesté. -Cette princesse est duche de quarante ans : elle est duchesse d'Albret, Comtesse d'Armagnac et de Rhodez, vicomtesse de Limoges. Il y a plusieurs grands princes qui ont désiré l'avoir pour épouse, mais la diffasence de religion, (elle était Calviniste) ou la politique de l'État, les en out priver. Des son enfance, Henry II, roy de France, et Antoine l. roy de Navarre, l'avoient destinée pour François Monsieur, qui fut depuis dur d'Alencon et comte de Flandres. Henry III, à son retour de Pologne, l'auroit épousée, sans les obstacles, que Catherine de Medicis a mere fit naître pour l'en dissuader. Le duc de Lorraine, père du Duc de Bar, la fit demander, de même que le prince de Condé; et Charles, duc de Savoye, qui envoya pour cette fin un agent en 1583. Trois uns après, Jacques, roy d'Écosse, employa la reine d'Angleterre pour l'obtenir, avec promesse qu'elle seroit reine d'Angleterre elle-même après sa mort. Pendant le dernier siège de Rouen, le prince d'Anhalt la demanda en personne, aussi bien que le Courte de Soissons et le Duc de Montpensier. V. anssi les Mem. et correspond. de Duplessis-Mornay (édit, de 1824) T. IV. 211, où Duplessis mande M. de Buzanval. (Mai 1588.) n Je vous ai escrit qu'ung nommé Melvia , que vous aves veu precepteur du Cointe Maurice , estoit veneu , de la part da Roy d'Escosse, pour demander Madame. - Il est rewarme bong verbo. Il est bon que cela soit secret, et nonobstant que saus sondies comme cela seroit receu en Angleterre; - quelle seureté il y a qu'il succède en la Couronne d'Angleterre. Alias vous sçavez que ce nous servit pas grand avantage." V. encore T. IV. 154 suiv. Instruction baillee au Sieur de Liste, allant en Escosse, et p. 263. (Lettre du Roi Jacques à Duplessis, 22 Sept. 1588.) Enfin, p. 270 wiv. 288, 341 (12 Mars 1589.)

was gedesigneert; tot welcken eynde die van Parys veertich duysent croonen hebben gecontribueert, ende noch veel liever zouden gehadt hebben, dat het in dese stadt hadde mogen geschieden, dan zyne Mat en heeft het niet goetgevonden.

Den Heere van Sillery is naer zyn vierde dachreyse wederom ontboden, zoe hy meynde naer Roome te gaen. Wat d'oorzaeke daervan is, en hebbe ick noch niet connen ondergronden; dan wert by sommige wigegeven, dat den Hertoge van Savoye zoude aen zyne Mat tzeedert het vertreck van Roncas (1) geopent hebben een middel, om het different van het Marquisatschap ter neder te leggen : te weeten doer het houwelyck van zynen Zoon met de Dochter van zyne Mat. Dan ick en vinde dit poinct niet solide genoech om die reyse te surceeren, maer zoude veeleer gelooven, dat men hem naerder heeft willen instrueren in het aensoeck van het houwelyck van zyne Mat, waervan hy mede den last heeft: twelck te meer apparent is, doerdien men de Coninginne van Navarre doer geene middelen tot de declaratie van nulliteyt van haer houwelick en can induceren, zonder dewelcke den Pauws geen dispensatie en can gunnen.

Sancerre (2), die naer Spaignen was verreyst tot ontslaginge van de Britoensche goederen en schepen aldaer, gelyck ick UME. geadverteert hebbe, heeft aen zyne Mat gescreven, hoe dat men in alle havens van Spaignen groote preparatiffven maeckt, om jegens den aenstaenden tyt eenige entreprinse t'executeren, ende dat die gemeene advysen houden, dat het op *Yrlant* zoude wesen, of op de

⁽¹⁾ Pierre Leonard Roncas, seigneur de Chastel-Argent, conseiller du Duc de Savoyc. Mem. et corresp. de Duplessis-Mornay, T.IX. 104.

⁽²⁾ Sancerre. V. ci-après, la lettre d'Acresen, du 9 Mars 1599.

Gennieerde Provincien, haer verlatende, dat zy te Duyn-kercken zullen werden gesecondeert, hoopende eenich secours wt dese frontiersteden. UME. zullen mogelyck naerder wesen onderricht, wat te Duynkercken mach ommegaen, maer zyne Mat heeft my toegeseyt, dat zy wt dit Ryck geen steun ende assistentie en zullen genieten.

Den Hertoge van Lottringen heeft aen zyne Mat gescreven over die tyrannelycke oppressien ende devastatien, die by de Spaignaerden in het Lant van Cleeff ende Sticht van Munster werden gedaen, hem versouckende om zyne authoriteyt daerin te gebruycken, opdat zyne geconfedereerde naer het inhoudt van den Vredehandel ongemoliesteert gelaten worden. Men gelooft hier, dat den voersz. Hertoch op het versouck van de voersz. van Cleeff, naer zyn vermogen daerin zal versien, maer en staet niet te verwachten, dat zyne Mat daer andere ordre in schicke. Hiermede

Mogende, Edele, Erntfeste, Hoochgeleerde, Wyze ende zeer Voersienige Heeren,

Bidde Godt dat Hy UEM. gelieve te sparen in lanckdurighe ende voirspoedighe Regieringe. Wt Parys den 21 Januarij 1599.

A Messeigneurs les Estats Généraulx des Provinces-Unies des Pays-Bas. UEM. onderdanichsten ende ootmoedichsten dienaer

FRANCHOIS VAN AERSSEN.

Recepta 29 Januarij 1599.

Nº. XI. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur,

Je n'aurois pas grand sujet de la présente, n'etoit que

j'ay receu celle qu'il vous a pleu m'écrire du 30 du passé depuis avoir chargé le Sr Doublet de la mienne du xie de ce mois, à laquelle je ne voy pas qu'il eschaye une autre réponse que sur le fait et transport des draps, que je ne puis apercevoir de telle importance à ce pays, que le Sr Arsens s'en doive beaucoup formaliser. Car telle manufacture n'a pas beaucoup de lieu en ces quartiers, si ce n'est pour le regard des serges qui s'y font en grande quantité par infini peuple, qui y est refugié des quartiers de Flandres depuis longues années. Les Anglois ont dressé en la ville de Midelbourg (1) leurs étapes de draps depuis qu'ils ont esté chassez d'Allemagne, où toutessois on dit que ceux de la ville de Stade les rappellent. crois que vous aurez plus à qui parler de la part desdits Anglois, le trafic desquels consiste plus en laine et draperies. Les gelées qui menaceoient ces pays par mes précédentes se sont adoucies aussi promptement, comme elles avoient commencé soudainement et avec violence, desorte que pour cette fois les Espagnols perdront encores la façon de leurs crampons; mais ils ne perdent point ny temps, ny occasion de s'avantager des commoditez des terres de l'Empire. Apres avoir receu la contribution et prests, auxquels ils avoient cottizé la ville de Wezel, ils ont passé outre, et l'Amirante a escrit au Magistrat de ladite ville que les armées, que le Roy son Maître entretenoit

⁽¹⁾ Lettres, Mém. et Négociat. du Chevolier Carleton (La Haye et Leide 1759) T. I. p. 114. » Middelbourg est en possession d'avoir chez elle nos marchands, et l'a été depuis plus de trente ans. La prospérité de cette ville tient à la résidence de ces marchands, " etc. — V. encore p. 130, 299. T. II. 175. (A. 1618) » J'ai été sollicité — par un des Bourguemestres de Middelbourg, qui est venu exprès à la Haye, de travailler auprès de Sa Najesté pour obtenir que la Compagnie de nos marchands Anglois avanturiers qui ont leur entrepôt dans cette ville, ne se transporte pas ailleurs."

avec si grands dépens étoient pour chasser les héresies des terres voisines et qui pouvoient infecter ses pays patrimonisux; desorte, qu'encores que son dit Me eust quelque contentement du prompt devoir qu'ils avoient fait en le soulageant et accommodant des deniers qu'il leur avoit imposez; que cela n'étoit sufisant pour entrer en sa grace et se garantir de son armée, s'ils ne changeoient leur religion et admissent les Prestres et Jesuites qu'il leur envoyeroit pour replanter parmi eux la religion catholique (1); à quoy il faloit qu'ils se resolussent bientost, s'ils ne vouloient sentir la proximité de son armée. Cette ville se trouvant foible et dénuée de tout secours, bien qu'elle soit riche et tres peuplée, a commencé à obéir, en mettant hors ses ministres, et ouvrant leur principal Temple nux Prestres qui leur ont esté envoyés, qui seront bientost suivis, comme on croit, d'une bonne garnison espagnole. La religion protestante y avoit demeuré sans aucun trouble depuis la paix de l'Empire, faite sous Charles-Quint. On asseure que l'Amirante a essayé d'étonner ceux de Brème de même façon que les susdits de Wezel, mais qu'il y a trouvé à qui parler. Aussy est-ce ville forte et puissante et par mer et par terre. Il se fait fort de l'aveu de l'Empereur en ses déportemens, nonobstant les désaveux qu'on luy en ait fait paroistre de la Cour Impériale. Sur quoy on fait divers jugemens. Les Princes Protestans n'avancent gueres par leurs diettes: ils protestent de retirer les contributions qu'ils sont pour la guerre

⁽¹⁾ V. le Mem. de M. de Buzanval relatif aux affaires d'Allemagne, de desseus No. LNNI. — Lettre de Mendoza dans les Mem. et Corresp. de Duplessis-Mornay, T. IN. 192. » Omnes cogitationes vestras ultro sponteque converteretis in restaurationem pristinue formae reipublicae et religionis Catholicae, apostolicae, romanae." — Grotius, Hist. Lib. VII. » Vesalienses jussi sacpius a Consilio ducis Romanos ritus intra moenus admittere praefracte abnuerant."

de Hongrie, si on ne fait retirer les Espagnols des terres de l'Empire, et font levées chacun pour se garantir de quelques reitres et lansquenets. Si le levain de ces quartiers no fait enfler et lever cette grosse paste Allemande, je ne voy pas qu'elle fasse de grands effets. Mais si ces Messieurs mettent les hommes qu'ils pretendent mettre en campagne, et au temps projeté, il y a apparence, que tout ce que aura fait l'Amirante par dela, tournera à sa confusion et au préjudice des affaires de son Maître. Car cette besogne étoit bonne s'il eust mis auparavant celle des pays des Etats; mais ne l'ayant pas presque entamé, au contraire luy ayant donné du temps et de l'aigreur pour pourvoir à leur deffense, à la premiere saillye qu'ils feront, tout ce qu'il a baty èsdites terres Impérialles luy échapera. Car il n'y a pas une place en tout cela qui vaille un siège de huit jours. Si est-ce qu'il a fait paroitre, combien l'Allemaigne est exposée aux entreprises d'un Prince, qui seroit paisible possesseur des Pays-Bas. Aussi faut il se souvenir, que l'Empereur Charles-Quint ne l'eust jamais rangée au pied qu'il fit sans lesdits Pays-Bas, et les forces qu'il en tira. L'Electeur de Cologne avoit donné deux assignations à ceux du Cercle de Westphalie pour comparoître à Wesel et y aviser sur les affaires présentes; mais ny en la premiere, ny en la seconde ses députez ne s'y sont point trouvez, ayant trouvé plus expédient de faire son cas à part; desorte qu'il a appointé avec l'Amirante, qui luy garentit franche de toutes incursions un quartier de ladite Westphalie, en laquelle il se tient. Ceux de Cologne craignent, qu'enfin la faim et la nécessité de toutes choses contraindront ledit Amirante d'entreprendre sur eux. Car ses gens de guerre, bien qu'ils soient logez ès garnisons où ils vivent à discretion, ne laissent de beaucoup pâtir et de vouloir estre payez : ils

sont en très mauvais état et ne faudra pas grand hiver pour les achever de consumer. C'est pourquoy ces Messieurs ont bonne esperance qu'en les attaquant vivement sur ce renouveau, et par les endroits où ils ne s'attendent pas, ils en auront quelque raison. Le tout est que les levées qu'ils sont faire leur puissent réussir : le premier coup en vaudra deux. - Vous aurez entendu par Madame la Princesse d'Orange la révocation qu'ils sont de Monsieur le Comte son fils (1). Le Roy en pourra faire son proffit et icy et à Bruxelles, en y faisant sourdement entendre qu'il auroit procuré ladite revocation, afin d'ester tous les ombrages qui se pouvoient prendre de sa demeure en France, comme si elle y ent pu servir a altérer la paix et y faire des menées au préjudice d'icelle. Icy, par la démonstration que luy pourra faire Sa Majesté en secret de sa bonne volonté, en favorisant son départ de quelque particuliere assistance pour loy ayder à faire la compagnie, de laquelle ces Messieurs luy donnent charge, outre la générale sur toute la cavallerie francoise qui se trouvera par deça. Car je prévoy bien que les moyens, qui luy seront assignez de ce lieu pour tirer des hommes, seront courts au prix de la dépense qui luy conviendra faire. Il est vray qu'ils seront bien payez et entretenus par deça, et que le passage de la mer ne leur coûtera rien. Ils sont contraints de menager de près leurs hnances; car ils ont aujourdhuy un grand faix sur les bras, et voyent bien que ce jeu durera longtemps. Cette liberalité Royale faite en temps si opportun et qui ne sera

⁽¹⁾ Frederic Henri, fils de Guillaume I d'Orange et de Louise de Coligny, veuve de M. de Teligny. — V. sur le rappel du jenne Comte ci-dessous la lettre des États-Généraux au Roi (26 Fevrier 1599.)

sujete à suite sera extrêmement bien prise par deça, et obligera incontinent le coeur du frère, et pourra avoir son fruit en son temps. Ce que je vous dis seulement par avis, Monsieur, sur lequel le vôtre meilleur passera. -Les arrests d'Espagne sont très rigoureux; mais ceux de Portugal l'affoiblissent par leurs remontrances que ceux dudit Royaume ont fait contre iceux. Plusieurs y désireroient par deça une extrêmité plus grande, partie afin de prendre aussy quelque resolution pour le fait de la Marine. Mais je ne pense pas, et plusieurs en cela jugent le même, que l'Espagne ny ces Pays puissent demourer un an ou deux sans revenir audit trafic (1). Car ces Pays traversent toute la (Mer) et les commoditez qui se portent par les Osterlins en Espagne. Comment est ce que l'Espagne pourra maintenir les Indes sans les voilles, cordages, mâts de navires, goudron, qui leur viennent de tous ces Pays Septentrionaux? Bref, il semble ny que ses flottes de Mer par dela, ny qui puissent estre maintenues avec le temps sans ledit commerce. Ainsi en discourent plusieurs. Nous en verrons quelque jour l'effet; mais je voy celuyla que s'en promettoient les Espagnols fort eloigné, à scavoir une nécessité et persuasion à ces peuples d'entendre à la paix. Tout y va au contraire pour ce regard.

Monsieur, comme j'achevois ma lettre, Monsieur le Prince Maurice est arrivé. Je l'ay veu : il m'a dit que les Espagnols n'ont fait aucune assemblée, ny mine de vouloir passer leurs rivieres, quoyque les gelées leur en ayent donné sujet. Il croit qu'il sera mal aisé de les tirer

⁽¹⁾ Mem. historiq. et polit. des Pays-Bas Autrichiens, (par le Comte de Neny; Paris et Bruxelles, 1784.) T. l. p. 59. » Philippe III et les Archidues ne furent pas long-tems à sentir la faute qu'ils avaient faite en interdisant tout commerce avec les Provinces Unies." Voy. viaprès, Éclaireissemens historiques.

de leurs garnisons sans argent. Il m'a fait voir dens lettres interceptées; l'une de Pierre de Loppes (1), et l'autre de Richardot (2) à l'Amiranto, par lesquelles ils l'avertissent de se comporter un peu plus doucement sur les terres de l'Empire et de n'y aigrir pas les choses davantage à cause qu'il sembloit que les Princes de l'Empire prenoient cette affaire à coeur, et que l'Empereur même montroit assez qu'il ne prenoit pas plaisir qu'on luy envoyast ledit Loppes pour excuser ce qui s'y etoit passé, et luy en rendre bon compte. On luy recommande spécialement de choyer (conserver, épargner) les Terres de Westphale qui sont à l'Electeur de Cologne. — Monsieur le Prince Maurice se trouve perplex de ce que M. de Rebours (3) luy a ecrit

(3) V. ci-spres, la lettre de M. de Buzaneal à M. de Villeroy, du 3 Mart 1599, et Éclairciss, histor. — Mem. et Corresp. de Duplessis-Mor-

⁽¹⁾ Lopez. Grotius, Histor. L. VII. » Misso ad obsidium Lopesio."

⁽²⁾ Voici le jugement que fesait de cet homme d'état le fameux Wiequefort, l'Ambussadeur et ses fonctions, 2e Partie, L. II. Sect. XVII. de quelques Ambassadeurs illustres de nostre temps. » Jean Richardot, Prisident du Conseil de l'Archiduc Albert, avoit la confidence de son Prince, qui se servoit de ses advis en toutes ses affaires, et employoit sa personne dans les plus importantes. - Il estoit chef de l'Ambassade, que le mesme Archiduc envoya, au nom du Roy d'Espague, à Veroine, où se fit la paix entre les deux Couronnes en l'an 1598. — Quelques années après, le Roy Philippe III envoya le Con-nestable de Castille en Angleterre, pour faire civilité au Roy Jaques sur son avenement à la couronne, et pour faire un traitté d'alliance avec lay. - Le Connestable, qui n'estoit pas un fort grand negotiateur, sabstitus Richardot, et quelques autres Ministres de l'Archiduc, qu'il fit passer en Angleterre, où ils préparèrent tout le traité, en sorte qu'il n'y manquoit que la signature, lorsque le Connestable arriva à Londres: quoyque ce ne fust qu'un simple traité d'amitié et de commerre. - Richardot donna de très grandes preuves de son habilité en La négotiation, qui se fit à la llaye au commencement de ce Siècle, pour la trève de douze ans. - Il estoit homme d'honneur, et si quelquefini il entroit un peu d'artifice dans quelques unes de ses actions, ce n'estert pas sans faire quelque violence à son naturel."

comme il a fait à moy, que le Roy luy avoit permis de faire sa levée de cavallerie françoise et prendre la charge. Telle n'est point l'intention de ce lieu, où on demande d'autres ménages, pour une compagnie. Je croy que ce Prince le trouveroit bon, si Sa Majesté faisoit le même jugement. — Et sur ce etc.

A La Haye, le 22e Janvier 1599.

No. XII. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur,

Le Doux arriva hier, qui m'a donné la depêche de Sa Majesté du dixhuit du present, et les vôtres du xix et xxº du même. Si vous avez receu les miennes du 21e et 23c, vous aurez esté éclaircy aucunément des deux poincts sur lesquels vous attendez lumiere de moy. Car je vous ay dit que ces Messieurs espéroient avoir ensemble dans la fin de Mars sept mille hommes de ces pays, quatre mille Anglois et deux mille Ecossois, deux mille Allemans, et deux mille François, et près de trois mille chevaux, et si leurs dites levées réussissent en ce temps, se mettre en campagne vers le commencement d'Avril. La Revne d'Angleterre suivant ses bonnes coutumes leur ostedeux mille de leurs vieux soldats Anglois pour s'en servir en Irlande, et les remplace d'autant de nouveaux (1). -Quant à ce qui se remue en Allemagne, vous en aures aussy eu bien particuliere information par mes dernieres. depuis lesquelles Monsieur le Prince Maurice m'asseure

⁽¹⁾ En effet les Résolutions des États Généraux en date du 20 Janvier 9 portent, que les États consentirent au départ des 2000 Anglois, mais qu'ils résolurent en même temps de former 26 compagnies, chane de 200 hommes, de ceux qui restaient à leur solde.

n'aroir eu aucunes nouvelles de Monsieur son oncle le Counte Jean de Nassaw, qui est l'entremeteur desdits Princes entre eux et ces Messieurs (1) pour le reglement et conformité de leurs desseins. Mais ils mettent, comme portoient les derniers avis, six ou sept mille reitres et quinze mille lansquenets en campagne au même temps que l'on s'y mettra par deca, pour chasser les Espagnols des places qu'ils ont occupées sur l'Empire. Il y a bien de l'apparence que la partie sera mal faite pour eux, et que par le moyen de la bonne intelligence que Monsieur le Prince Maurice pourra prendre avec le Prince d'Anhalf, et celle qu'il a avec le Comte d'Holloc, qui doist estre son Lieutenant, les affaires de ces Messieurs se ponrtont établir, et prendre une telle forme, qu'il semblera bon ausdits Princes, s'ils veulent entrer si avant dens l'affaire qu'il seroit de besoin pour ne retomber plus ès inconveniens et ruines que leur cause ce voisinage espagnol. Mais Monsieur, j'ay grand peur qu'ils ne fassent qu'effleurer l'affaire, et que tous les feux se tournent en fumée par l'industrie des factionnaires de la Maison d'Auviche qui employeront l'Empereur pour faire le hola, et qu'ils feront voir le danger de cette nuée de si bonne heuse à Bruxelles, que le Conseil qui y est, fera promptement retirer l'Amirante d'Arragon, et remettre les places qu'il a occupées aux proprietaires d'icelles. - On dit dejà que le Cardinal d'Autriche s'en aproche pour cet est, et vous verrez bien par les lettres interceptées de Richardot que je vous ay envoyées, qu'ils commençoient ventir le vent de cet orage, et à conjurer cette nuée a mieux qu'ils pouvoient. C'est pourquoy il sera très à

⁽¹⁾ Yoyer ci-dessus, p. 48. ci-dessous, la lettre de M. de Buzanval à N. de Villeroy, du 8 Déc. 1599.

propos, que l'autorité de Sa Majesté intervienne aux conseils desdits Princes pour les affaires, et Monsieur le Prince Maurice fait peu de dificulté qu'ils ne se conforment beaucoup à iceux. Même les plus clair-voyans par deça estiment qu'ils la pourront rendre arbitre d'iceux, et que cela estant, l'occasion se présenteroit bien plus belle par l'intervention de Sa Majesté, de mettre avec lesdits Princes une forme perdurable à cet Etat, qui en auroit une perpétuelle obligation à la France. J'entends que lesdits Princes et voy que ceux de deça sont aussi eloignez de communiquer leurs intentions sur le sujet de toute cette entreprise aux Anglois, pour les raisons que Sa Majesté remarque fort bien en sa derniere; qu'ils sont prêts et disposez d'en consérer avec sa dite Majesté, et que mêmes le Comte Adolf de Solms (1) seroit passé en France pour cet effet, encore qu'il prenne sujet sur quelques levées qu'y voulent faire lesdits Princes. Comme aussi le Sr. de Lenty (2) a charge d'en faire vers Metz et la Lorraine. Mais vous sçavéz cela mieux que moy, si tant est qu'il soit véritable. J'ay bien informé celuy qui va en Allemagne de la part de ces Messieurs (3) de l'intervention du Roy

⁽¹⁾ Il y a Palmes.

⁽²⁾ Lintz (? — Lentius?) Lentius était Agent des Princes Allemands. V. Duplessis-Mornay, Mem. et Corresp., T. XI. p. 10, 155. (A. 1610.)

⁽³⁾ Le docteur P. C. Brederode (*), auteur du Repertorium sententiarum et regularum, itemque definitionum dictionumque omnium exuniverso juris corpore collectarum, éditeur de Decianus, de Covarracias, de Schneidewin, etc. — Voyez mon article dans les Bijdrages

^(*) Mais voyez ci-après, la lettre de M. de Buzanval à M. de Villeroy, du 22 Mars 1599; et surtout un écrit que fit M. de Buzanval au mois de Février 1599 (Propositions, T. l. 64-74.) dans lequel il développe ce qu'il voulait faire remontrer au nom des Etats Généraux aux Princes et États de l'Empire. — V. ci-dessous, le Mrm. du moès de Février 1599, relatif aux affaires d'Allemagne.

touchant le bien de l'Empire, et des affaires de deça, entant qu'elles sont conjointes audit bien, reservant toujours ce qu'il faut reserver pour ne préjudicier à nôtre paix, et le remettant sur la communication qu'il pourra avoir avec Monsieur de Bongars, vers lequel je luy donneray lettres de créance. - Quant à l'apréhension que vous prenez, à mon avis, sur les jugemens que j'ay faits des arrests d'Espagne et des pirateries qu'elles causeront sur la Mer, par la nécessité qui y reduira ces Messieurs, ne pensez pas, Monsieur, qu'elle soit jamais telle, qu'ils entreprennent de faire la loy à Sa Majesté pour le trafic que feront ses sujets, ny en Espagne, ny en Portugal. Si je les my bien sondez, leur intention n'est nullement telle : aussi se feroient ils mal à eux mêmes par ce moyen. Car je voy la plupart de leurs marchands qui vont envoyer des navires et des facteurs ès villes maritimes de Sa Maté, pour sous le nom de François faire ledit trafic; desorte qu'il y a apparence, qu'en bref la France en demeurera très opulente. Car ils seront contraints de faire le principal de leur equipage de François, et charger et décharger aux ports de France; d'autant, que sans une bonne attestation qu'ils en prendront, ils courront fortune de

reor Vaderlandsche Geschiedenis en Oudheidkunde de M. Nyhoff, Vol. 111. 266—272; — Duplessis-Mornay, Mem. et Corresp., T. IX. 62; — Jacobi Bongarsii et Georgii Michaelis Lingelshemii Epistolae, (Argentorati 1660; Bayle, Dict. hist. et crit. v. Bongars et Lingelsheim) et Marquardi Gudii et Claudii Sarravii Epistolae, (Lugd. Bat. 1711.) — Leibnitz, Methodi novae discendae docendaeque Jurisprudentiae P. II. § 84; — Dupin, Manuel des étud. en droit. Bibliothèque choisie, N. 121; — V. encore ci-dessous, la lettre de M. de Buzanral a M. de Villeroy, du 17 Oct. 1599. On lit dans les Résol. des États de Bellande et Westfrise à la date du 14 Déc. 1598; » is in consideratie geleid, of ceuige besendinge asu de Duitsche Heeren en Vorsten behoord gelson te univen." — Cette proposition souleva beaucoup de difficultés. V. ibid. les délibérations du 23 Déc. 1598.

tout perdre. Vous pouvez donc bien rehausser vos bureaux du Havre, de Caen et des autres ports; car je prevoy qu'en bref toutes les eaux qui souloient venir par deça
y couleront. Ce que ces Messieurs prendroient en bonne
patience, partant que Sa Majesté voulust interdire du
tout, ou au moins affoiblir le trafic de Calais. Car ladite ville estant si proche de leurs ennemis, comme elle
est, ils prévoyent bien, combien elle leur portera de commodité, et combien ils en recevront de dommage, et que
mêmes ils ne romperoient jamais les Licences de ce pays à
Bruxelles, sans l'esperance qu'ils ont sur ledit Calais.
Et sur ce, etc.

A la Haye, ce 31e Janvier 1599.

N°. XIII. François d'Aerssen aux États-Généraux.

Mogende, Edele, Erentseste, Hoochgeleerde, Wyse ende seer Voorsienige Heeren,

Wat den Pagador (1) Doublet ende ick in de lichtinge van de knechten alhier gevordert hebben, sullen UEM. wt ons voorgaende scryven verstaen hebben (2). Daernaer is alle

⁽¹⁾ Pagador, payeur, officier commis pour faire des paiemens. (Nunes de Taboada, Dictionnaire Espagnol-Français.) V. ci-dessus p. 53, 68.

⁽²⁾ V. aussi au sujet de ces levées en France les Mém. et Corresp. de Duplessis-Mornay, T. IX. 227. Lettre de Duplessis à sa femme, 9 Février 1599. — » Nostre fils me presse, et la verité est hien que vers la fin de Mars les Estats entreprennent chose d'importance, dont il ne vouldroit pas perdre le commencement; mais je te le menerai, et nous en resouldrons ensemble. Je ne sçais si les annonces se pourront advancer pendant que je travaille ici; ce que je dis parceque nostre fils crainct de perdre l'occasion, sur laquelle j'ai aujourd'hui veu Aersens, et receu lettres de M. de Buzenval." — V. encore la lettre de Mornay à M. de Buzenval, Mém. et Corresp. ibid. p. 281, » J'ai songé

neersticheyt by ons gebruyckt om ordre te stellen dat de voorsz. knechten tsynder tyt tot Cuzac op de Dourdonne in Gascognien ende Maran in Xaintonge, gescheept ende van rivres versien mogen worden, tot welcken eynde wy goet ende noodich hebben geacht, twee expresse persoonen met onse Instructie ende volcome last derwaerts aftereerdigen, opdat daer geen retardement in en valle, ende hebben mede ordre gestelt door de bryeven van Syne Mat, die op myn versoecken ten lesten geerpedieert syn geweest arn de cerste President ende Gouverneurs daer ontrent jegens de oppositien van de steden by sooverre daer eenige soude mogen vallen, mitsdien sy ongeadverteert syn van de rersamelinge van dese trouppe. Den Pagador Doublet vertreckt oock op huyden om diergelycken tot Diepen te doen, alwaer den Commandeur de Chastes (1) selfs mondelyck by Syne Mt belast is geweest, UEM. saecken to behertigen ende helpen faciliteren, sulcks dat ick hoope d I UEM. geen mangel in het voetvolck en sullen vinden; want wy scriftelycken alle condition ende swaricheyden den Heere van La Noue (voor syn vertreck naer Poictou) hebben voorgehouden, om die ons ingevalle van acceptatie toe te seggen ende in de jegenwoordigheyt van den Heere Hertoch van Bouillon te teekenen. Wy verhoopen

s ce que m'escrivés des levées qui se font par deca pour Messieurs les fistats; j'encline plustost à y envoyer mon fils sans charge, afin qu'il soit libre pour participer à toutes occasions et sur le lieu, par vostra adve; après ung peu d'expérience, il regardera ce qu'il aura à faire." — Buzantal approuva la résolution de Mornay, » et en l'envoi de M. des Bausse, et en la façon." (Lettre du 22 Février 1599. T. IX. p. 235.) V. sur le retour de Daplessis fils, ci-dessous, la lettre de M. de Buzanval, 9 Nov. 1599.

⁽¹⁾ Aimar de Chastes, Commandeur de St. Lazare, Gouverneur de Dieppe. Mem. de Sully, L. III. (A. 1589), Vol. 1. p. 329; L. XIV. (A. 1603.) Vol. IV, 234.

dat UEM. die schepen haest ende wel versien sullen overschicken, om alle inconvenienten t'eviteren.

By myne leste hebbe ick UEM. voorgehouden de conditien, welcke den Heere van Sancy (1) van wegen syn swager (M. de Bréauté) van ons heeft gestipuleert, te weeten, dat UEM. souden gelieven te verstaen tot een avance van sesthien hondert croonen, te corten op de vyff eerste monsteringen, in welcker vueghe hy UEM. hondert peerden op de Liste ende ordre, hem by ons getoont, tot der Landen dienst soude overbrengen. Dan alsoo hy dies niettegenstaende hem in devoir heeft gestelt om syne Compagnie te maccken, soo heeft den voorsz. Heere van Sancy ons weder aengesproken ende begeert te weten, off UEM. niet aengenaem en souden hebben, dat syne voorsz. swager tweehondert peerden op s Landts besoldinge soude overbrengen ende gebieden, verclaerende die op het eerste bevel

⁽¹⁾ Nicolas de Harlay de Sancy, membre du Conseil des Finances, intendant des bâtimens etc. V. au sujet de ses démélés avec Sully en préseuce de Henri IV, les Mémoires de Sully, Livre VIII. (A. 1596) p. 60 suiv. (T. III. édit. de Londres, 1767.) Et les Mem. journ. de Pierre de l'Estoile, passim. Il s'y trouve des épigrammes (p. 197, 209) sur les faveurs prodignées à Sancy. V. le portrait qu'en trace Sully , Livre VII. (A. 1594) T. II. p. 440 suiv. - n Après la mort de d'O, il parut sur les rangs un homme, qu'on jugen devoir bientôt remplir la place de sur-intendant: c'est Nicolas de Sancy, qui ne manquoit ni de capacité, ni d'expérience en cette matière. Sancy étoit ce qu'on appelle proprement un homme d'esprit, à prendre ce terme dans le sens qu'on lui donne ordinairement pour marquer de la vivacité, de la subtilité et de la légéreté; mais comme ces qualités ne sont men moins qu'inséparables de l'excetlent jugement, il les gâtoit par une vanité, un caprice, une fongue qui le rendoient quelquefois insupportable. -- Sancy avoit servi long-terns et utilement Henri III et le roi regnant, soit en Allemagne, soit en Suisse. Il s'étoit insinué dans l'esprit d'Henri par beaucoup de complaisance, par des manières déliées, par un art très-rafiné de le flater dans ses divertissemens et de l'amuser dans ses galanteries; par-la il s'étoit mis avec ce Prince dans les termes de la plus privée familiarite." - Il avait la charge de colonel des Suisses. (L. IX. T. III. 139.)

gereet te hebben, ende anders geene particuliere commissie in willen accepteren, overmits selfs by den Keyser hem twoehondert peerden waeren gepresenteert; - waerinne Doublet ende lek niet weynich swaricheyt en hebben gemaeckt, eensdeels doordien het onse last te buyten gaet ende jalousie onder anderen soude mogen maecken; ende ten anderen, omdat hy van de Religie niet en is, sulcks dat wy naer volghen UEM. bevel daerover metten Hertoch van Bouillon te rade syn gegaen; welcke lettende meer op het vereysch van UEM, staet ende gelegentheyt, mitsgaders de courage ende goeden wille van den voorsz. Brianté (1), dan op eenige reden ter contrarie, heest goetgevonden ende tot synen last genomen, UEM. door syne brieven sen syne Excie te doen ratifieren tgene hierin sal syn gedaen. Waerover wy hem twee commissien hebben gelevert, te meer omdat daer de minste apparentie niet en is, dat UEM. eanige andere Ruyteren sullen hebben to verwachten. Syne Mat heeft seer nengenoem gehadt, dat dit dus is besloeten, maer en is niet weynich beducht, dat het versamelen van peerden, hetwelck op de landen van den voorsz. Briauté sal geschieden, groot geroep sal maecken, waerover den vyant hun souden hebben te beclaegen; maer het is alreets soo openbaer, dat men eene generale opinie heeft, dat dese lichtinge wel eene nicuwe oorloge soude veroorsaecken. Oock soo protes-

⁽¹⁾ V. su sujet de cet infortuné gentilhomme, massacré par les Espaguols après le fameux combat de Vucht (5 Février 1600), les Memoires de Sully, L. XI. à la fin et la note extraite de la Chronologie septenaire; Geotius, Mistor. L. IX. p. 546 sqq. — V. encare un article de M. le Buron de Reiffenberg, inséré au Bulletin de l'Acud. roy. des Sciences et belles-lettres de Bruxelles (1843. Nº. 1. p. 54—57.) Charles de Breante était natif du pays de Caux. (Floquet, Hist. du Parlement de Aormandie, T. III. 462, 1841.) V. encore M. Floquet, T. I. 218.

teert den Heere van Villeroy, dat het veel nutter voor syne Mat ende den Staet soude syn, dat men UEM. onder de handt vier hondert duysent croonen soude geven, dan dese lichtinge te gedoogen; twelck ick geloove dat UEM. nuttiger ende aengenamer soude wesen, waer daer cenige sekerheyt in. Maer het is seker, dat by sooverre de occasie eens hadde gepasseert, men op de geloften niet veel en soude passen: eensdeels overmidts elek jaer voir UEM. syne lasten heeft, ende ten anderen, dat ick geene apparente gereede middelen en sie.

Wy hebben tsundt onse leste brieven met verscheyde Switsers gehandelt (1), maer boven dat den tyt seer cort was, soo en hebben wy over de maenden niet connen accorderen. Andersins ingevalle men tot loopende hadde willen comen, (twelck buyten onse last was, ende niet sonder jalousie ende generale discipline soude geschieden,) ick geloove dat men alle andere swaricheyden lichtelycke soude hebben gemodereert. Den Sergent heeft er ontrent veertich met hem geleyt, ende daernaer hebben wy ordre gestelt voor noch wel vyftich: dus dat wy hoopen, dat de compagnie sal ten naesten by complet wesen.

Het Edict van die van de Religie wiert op vrydach lestleden des morgens geverificeert, het Parlement een andermael ernstelyck van Syne Mat daertoe versocht we-

⁽¹⁾ Quelques mois auparavant les États-Généraux des Provinces-Unies avaient pris à leur service un certain nombre de Suisses, livenciés par Henri IV. V. les Résolut. d. États-Génér, 28 Nov. 1598. (Munuscrit de les Bibliothèque de l'Université d'Utrecht.) Quelques jours après, le 14 Décembre, ils arretèrent d'en enrôler mille. — V. encore les Résolut. du 23 Février 1599, et les Resol. des États de Hollande et Westfrise, 14 Déc. 1598. — Il était stipulé, que le lieu d'embarquement serait Dieppe. Résol. des mêmes États, 23 Février 1599.

sende, gelyk UwEM, wi die byleggende stucken (1) sullen connen sien. De publicatie sal binnen ettelycke da-

(1) Archives de la Pruvince d'Utrecht. Paroles du Roy du Mardy 1116 Feberier 1599. (MS. communique par M. l'archiviste Vermeu-(a.) (c). J'ay recen les supplications et remonstrauces de ma Cour de Parlement tant de bouche que par escript, qui m'ont esté apportées par M. le Président Seguier. Je recepvray toujours toutes remonstrances que me ferez de bonne part . comme de gens affectionnez à mon service . on qui le doivent estre. J'ay faiet veoir vos dernieres à mon Conseil, et ay faict refaire mon Edict ou plustost l'Edict du feu Roy en pluneurs articles, tant sur ce que m'avez remonstré, comme sur l'advis de mon Conseil. Je veux croire qu'aucuns de vous ont en des considérations de Relligion, mais la Religion Catholicque ne peut estre maintenue que par la paix, et la paix de l'Estat est la paix de l'Eglise. Sy done vons avmez la paix et vous m'aimez, il le me fault monstrer; ce que vous n'avez pas fairt en doubtant de moy : car vous faictes ce que les estrangers, mes ennemis mesmes n'ont voulu faire. Et n'est ce pas ung grand cas? tous les Princes de la Chrestienté me tiennent pour le fils ausne de l'Eglise, pour le Roy Tres Chrestien. Le Pape me tient pour Catholicque, et vous qui estes mon Parlement, me voulez faire entrer en dessiance envers met subjects, et voulez qu'ils doutent de ma créance. Je suis Catholicque, Roy Catholicque, Catholicque Romain, non Catholicque Jesuite. Je cognoy les Catholicques Jésuites. Je ne suis de l'humeur de ces gens là, ni de leurs semblables, qui sont des faiseurs de tueurs de Roys. Et (vous) ne vous fiez pas aux paroles qu'avez eu de may. Le l'ape et le Roy d'Espaigne se sont fiez en ma parolle, et vous n'y voulez avoir fiance, mon intention est de conserver l'Estat que j'ay acquis. Je ne le pois faire que par la paix. Il fault sauver l'Estat, mais il le faut faire par la paix. Je seay bien que mon Royaume ne se peut sauver que par la conservation de la Relligion Catholicque; mais ny la Religion ny l'Estat ne se peult aussi conserver que par ma personne. Et néautmoins il y a des esprits follement induicts par superstitions par pauvres gens d'Eglise sur infinies choses que l'on diet qui ne sont poinct. Jusques là qu'il est venu ung homme me demander on feroit deux Eglises à Paris , l'une de Catholieques , l'autre de Hugenote. Je prens bien leur advis, et si on m'en donne qui soient bons, je

^(*) Comparer ce discours du floy avec celui rapporté dans le Supplément des M. moires journaux par Pierre de l'Estoile (Collect. des Mem. relat à l'Hist. de France, par M. Petitot, T. NLVII. p. 243 suiv.) V. aussa les Mem. de Sally, L. X. (T. III. p. 367.)

gen geschien, suverlyck: want de restrictien in de Camer secretelyck syn geschiet, te weten in hunnen interest

les croi; si j'ay une autre opinion, je la change. Mais il faut faire cesser tous faux bruits: il ne fault plus faire de distinction de Catholicques et Hugenots, mais il fault que tons soient bons Franchois, et que les Catholicques convertissent les Hugenots par exemple de bonne vie : mais il ne faut pas donner occasion aux mauvais bruitz qui courrent par tout le Royaume. Vous en estes cause: car à faute d'avoir promptement vérifié l'Edict, on diet en divers lieux, que c'est l'Edict de Janvier. Et c'est la couleur de pieté des Jésuites qui ont corrompu cest assassin, qui par le Conseil du Jésuite de Lorraine est venu nagueres pour me tuer. Vous serez la cause de ma mort sy vous ne m'obcyssez; car ces Catholieques Jésuites feront croire que mon Edict contient ce que ny est pas. Je scay que les Catholicques font le plus grand nombre en cest Estat; mais ils ne sont rien, et ne peuvent estre que par moy. J'ay ung dessein des longtemps, et désire l'executer: c'est de reformer l'Eglise. Je ne le puis faire sans la paix: il n'est pas possible de convertir les Hugenots par violence. Je suis Roy berger qui ne veux respandre le sang de mes brebis, mais les rassembler avec douceur d'ung Roy et non par force d'un Tiran. Je veux donner ordre que les Ecclésiastiques soient de bonne vie. J'ay donné à ceste fin des bénéfices à quelques uns de mes serviteurs, à ce qu'ils nourissent leurs enfans pour les rendre capables des charges de l'Eglise. Vous empeschez mes desseins par les troubles que vous entretenez en l'Estat par vostre opiniastreté. J'avoy seul emporté de saut de remuer parmy ceux de la Religion pretendue reformée. Lorsque je me remis à Tours avecq le feu Roy, nul ne scavoit plus quel chemin il faloit prendre pour remuer. Vous avez par vos refus donné occasion aux Hugenots de me demander permission de s'assembler. Cela leur a faict recognoistre ce qu'ils peuvent. Sy vous donniez de l'argent aux Hugenots vous ne feriez tant pour eulx, comme vous avez faict. Quant on faisoit des Edicts contre ceux de la Religion, lorsque j'estoy avecq eulx, je faisoy des caprioles: je disoy: loné soit Dieu! car tantost nous aurons quatre mille hommes, tantost six mille hommes, et nous les trouvions enfin : car ceux qui estoient désespérer auparavant, estoient contrainetz de se réunir. Il y a vingt et cincq ans que je commandoy au party de ceux de la Religion. Je scay qui vonhit la guerre et qui la paix. Je cognoy ceux qui faisoient la guerre pour la Religion Catholique, ceux qui pour l'ambition, ceux qui pour la faction, et ceux qui n'avoient cavie que de voler. Parmy ceux de la Religion il y en a cu de toutes sortes ausay hien que parmy les Catholicques. J'ay hien eu de la peine à faire obeyr les llugenote. Le

particulier belangende de receptie van meer als ses Baedtsbeeren van de Religie int Parlement; — waerover zy be-

les Ray ayant beaucoup à souffrir en son Estat , j'ay tousionrs voulu la par. J'ay tousiours esté bon patriote, dont Mr. de Bellieure est bon termoing, mont traicté avera moy quant je vouloy la paix, et avecq moy Mr de la Noue et antres. Blacone et ses semblables qui vouloient la guerre, nons appelloient les chiens muets. Il faut que je vous face un onte de coux de la Religion qui me vindrent trouver à Rouen. Je ne le nommeray point en ceste compaignie. L'un des deux me fit ung grand discours sur le faict de la Religion, et sur ce qu'il disoit avoir tont abandonné pour avoir sa conscience libre, et qu'il vouloit mieux quieter le monde que de blesser son ame; apres qu'il enst diet tout ce qu'il vouloit, Je commencay à dire : Messieurs, n'en croiez rien ; il se retourns vers moy, et me diet: Sire, pourquoy? et je luy fis responce que c'estoit de las de qui l'entendois parler, et qu'il ne faloit pas croire co qu'il disoit, par ce qu'à toutes les fois, qu'il y avoit eu des Edicts contre ceux de la Religion, il estoit allé à la messe, et s'il n'y en avoit sees d'une il en oyoit deux. Quant à l'autre qui me vint faire un pareil discours sur la Religion et cas de conscience, je luy dis : vous scaves hien qu'estes un voleur, un larron, un traistre, bien que vous fussies de mon Conseil, et je vous en chasserny (disant cela Sa Majesté mit la main sur le bras de Mr. le Chancelier), vous ne cognoissés pas les mans de mon Estat, non plus que les biens sy bien que Je les seay: Je connoy tontes les maladies qui y sont, et puis dire sans vanterye que Je les councy mieux que tous les Roys qui ont esté devant moy ne les ont s en , et en scay amos les remèdes , car les lieux ou J'ay esté me les ont appais: ce que je n'ousses peu sy bien seavoir sans l'expérience que J'en y cu. J'ay desire faire deux mariages, l'un de ma Socur : je l'ay faict; l'autre de la France avecq la paix. Ce dernier n'a peu estre que par la pait, et la pais ne sera ferme que mon Edict estant vérifié. Le refus que mes autres Parlemens ont faiet de vérifier la déclaration de l'an 94 a esté cause, que les Hugenots ont demandé à Chastellerault plus qu'ils n'avoient faiet auparavant. Les principaux qui s'y sont trouvez, et qui vouloient le bien, ne demandoient qu'il y cust des Conseillers en Parlement, mais la pluralité des voix l'a emporté des mutins, des brouillons comme en vostre Compaignie quand le plus de voix l'emporte sur ta meilleure opinion. Ma justice est mon bras droit; je sauveray toussours bien l'Estat estant gaucher. Il est vray que j'auroy plus de pene, mais je le sauveray pourtant, et mieux que vous, etsy j'ay un file, je suo luen asseure, qu'il sera Roy; mais ceux d'entre vous qui sont Président, Conseillers et autres Officiers en mon Parlement ne sont

sloten hebben onder den anderen, oft een yder met cede tobligeren de Catholique religie niet te verlaeten, ende

pas asseurez que leurs enfans le seront apres eux. Quand je fis la déclaration pour le regard des Officiers en l'an IIII XX XIIII (1594), je vous avoy promis (*), que Je ne mettroy point de Conseillers ne autres Officiers en ma Cour de Parlement autres que Catholicques. Le refus de vérifier ceste déclaration à Bourdeaux et ailleurs, a faict demander qu'il y ayt des Conseillers de la Religion aux Parlemens. Je l'ay accordé pour la nécessité de mes affaires: je pensoy que par le moyen des suppressions Je remedieroys au mal qui vient en mon Royaulme par le nombre effréné des Officiers. La nécessité qui est la loy du temps me faict ores dire une chose, ores l'autre. Je ne veux mettre que le nombre porté par mon Edict au Parlement, mes affaires me portant là. Je ne veux aussy mettre aux villes où y a peu de Catholicques des Lieutenants Généraulx, ne de mes Procureurs. Ce que je vous diz est d'autant que le bien de mes affaires le requiert: ainsy je veux mettre des Ossiciers Catholicques aux villes que tiennent ceux de la Religion, et pour exemple J'ay commencé à Nismes où J'ay mis ung Viguier Catholicque non obstant que ceux de la Religion pretendue reformée en eussent offert XV cens escus plus que le Catholicque, et de cela Mr. le Connestable est bon tesmoing. Dites à ceux de mon Parlement et non à mon Parlement, mais à chacun à l'oreille ce que Je vous dis de mon intention touchant le nombre des Conseillers. J'ayme mon Parlement de Paris par dessus tous autres, car il n'est corrompu par argent, et en la pluspart des autres la justice se vend (+), et qui donne deux cens escus l'emporte sur celuy, qui donne moins, je le scay. J'ay autrefois aydé à boursiller, par ce que cela me servoit à desseins particuliers. Puisque J'ay ceste bonne opinion de vous, vérifiez mon Edict. J'ay à vous adviser que vos longueurs ont donné subject de remuemens

(+) V. aussi ces paroles dans l'Hist. du Parlement de Normandie, par M. Floquet, T. IV. p. 201. (1841.) M. Floquet a » deux mille escus," au lieu de » deux cens escus."

^(*) Ainsi encore le Roi avait déclaré aux députés du Parlement de Rouen en 1597: » Je vous jure et promectz que jamais je ne pourveoiray aux Estats des Courtz de Parlement, de Lieutenants-Généraulx des Baillys, ou Presidentz des Presidiaulx, aucunes personnes qui ne soient de la Religion Catholique, Apostolique et Romaine, et vous donnant ceste asseurance, opposez-vous y vertueusement, s'il arrivoit que Je y feusse circonvenu." Floquet, Hist. du Parlement de Normandie, T. IV. 100, 143.

sulcks tegencomende van nu af te declareren van hunne officien vervallen te syn, ofte op het Registerbouck te setten de geloften van Syne (Mat) van niet meer als ses Officieren van de Religie int Parlement te stellen, ende daerinne te persisteren, wat veranderinge daer oock soude mogen commen. Ende alsoo hetselve vol seditie ende factieux is geacht geweest, yemant met eede in syne conscientie te dwingen, ende oock van Syne Mats geloften te twyffelen, boven dat syne wille ende authoriteyt daerinne strengelyck wert gelimiteert ende geinteresseert, soo heeft Syne Mat op Saterdach den Heere van Bellièvre int Parlement gesonden, om hun van dese resolutie te doen de-

estranges, car on a osé faire des processions contre l'Edict à Tours, au Moss et ailleurs pour inspirer les juges à reculer l'Edict. Cela ne s'est Liet que par mauvaise conspiration. Empeschez que telles choses n'arrivent plus. Je l'ay diet à mes gens, afin qu'ils y apportent ce qu'ils doivent en leurs charges; il me fant souffrir qu'on me crée de l'envie pour ce que j'ay accordé à ceux de la Religion; car c'est bien mon Edict, mais ce n'est en effect que l'Edict du defunct Roy, que vous avez veu, et qu'avez verifié par quatre fois : faites-en une fin selon ma volonté." Ce propos finy, Sa Majesté fut suppliée par Mr. le Chancelier et par Mr. de Bellièvre faire entendre à ceux qu'il avoit appellé du Parlement, ce que Sa Majesté avoit commandé touchant le faict advenu à Clermont en Auvergne, où elle envoyoit Mr. Myron Conseiller pour tenir la Justice au lieu des Officiers qu'elle avoit interdict. Sur quoy Mr. le Procureur-Général aiant pris la parolle pour les excuser, Sa Majesté repartit: » ils sont de vostre pays, il ne vous est pas séant d'en parler." A quoy ledict Procureur-Général ayant reparty que ceux de Clermont avoient esté ses fideles serviteurs, le Roy diet que ce n'estout assez d'avoir bien servi toute sa vie, si après on tuoit ou faisoit tuer son Roy: car celuy qui faisoit ainsy, estoit autant coupable que celluy qui toute sa vie avoit esté ennemy." - Il se trouve à la Bi-Miothèque de l'Université d'Utrecht une traduction hollandaise du Discours du Roi , sous le titre : Redenen die de Conine van Franckryck den Chrideputeceden van den Parlemente heeft voorghehouden op den xvi Februarii 1599. Wt de Françoysche in onse Nederlantsche Tale over gheset. Tot Amstelredam.

sisteren, andersins dat hy daerin naer syn authoriteyt sal

Men arbeyt sterck in de saecke van den Capucin, dwelcke voor hadde genomen, Syne Mat om te brengen. Hy heeft het gewillichlyck bekendt, ende gedeposeert daertoe wt vier oorsaecken gemoveert geweest te hebben. De eerste was, om t'expieren de Zodomie die hy met een Jesuit ende noch een Capucin hadde gecommitteert, waervan ter confessie geweest synde by de Jesuiten tot Bar in Lottringe, geen absolutie en mocht crygen, ten waere saecke, gelyck groote delicten mit groote verdiensten gesuvert worden, hy hem resolveerde de Kercke te verlossen van de oppressie van den Coninck van Vranckryck; de tweede was de heresie, die apparentelyck was door de publicatie van 't Edict, universelyck in het geheele Ryck geplant te werden; de derde doordien dat men gedoochde, dat sulcken schadelycken bouck, corts by den Heere van Plessis gemaeckt tegens de Messe, soo openbaerlyck ende vry worde vercost: ende ten vierden, dat hij bevreest was, dat den Prins van Lottringe door syn huwelyck met des Conincks Suster van Religie oock soude veranderen. - Den Hertoch van Lottringe, wyens laquey hy is geweest, heeft deerste advisen gegeven (1), ende is by Syne Mat gebeden, de andere complicen oock te willen oversenden, dwelcke verwacht werden, eer men tot de executie van desen sal procederen: wantter veel geacht syn daerinne oock schuldich te wesen. Behalven dese Capucin, soo syn oock noch twee pelgrims gevangen van gelycke voornemen, den eenen wesende een Jacopin.

⁽¹⁾ Nem. et Corresp. de Duplessis-Mornay, T. IX. 208. (Lettre du 12 Janvier 1599.) 2 M. de Lorraine lui a donné advis d'ung capacin de son pays, qui a esté demoniaque, parti pour le tuer. Il a esté recogneu en ceste ville; on le cherche."

van Ghend!, ende den anderen wt Bourgoigne, deweleke ontdeckt syn geweest by den Vicaire van Grandse, den welcken sy gesocht hebben tot haere meninge te disposeren.

Den tyt begint te naecken binnen denwelcken Syne Mat gelooft hadde, een partye van syne geloften te doen liquideren; maer ick en can niet mercken dat men daeryet in bevoordert, niet jegenstaende myne dagelyexsche instancien. Dan ick hebbe UEM. by verscheyde brieven geadverteert, dat het eerste quartier tot de behoeften van syne Mat was gedestineert: ick soude my grotelyex bedancken, ingevalle men in het tweede quartier op UEM. staet wilde naer behooren letten. Syne Mat seyde my noch eergisteren, dat daer geene mangel in syn en salmaer ick vinde metterdaet, dat men hem niet en haest, ende ick vreese grootelyex (onder behoorlycke correctie) dat de meyninge sy, UEM. met woorden te contenteren.

Hier wert verscheyden gediscoureert by Syne Mat ende de Heeren van Synen Hove over de resolutie van de Duytsche Vorsten, maer wert generalycken geacht, tot hunne defensie noodich te wesen, dat sy de wapenen nemen; want andersins apparent is, dat oft den Keyser oft de Spaignaerden ofte beyde tsamen hun niet en sullen ongemalesteert facten. Diesniettemin soo wert gelooft, dat als de offencie sal cesseren, het gepasseerde oock licht sal worden vergeten. — Hier is op Vrydage een expressen gearriveert aen Syne Mat van den Palsgrave met protestatie jegens den Admirante, ende versoucke van middelen ende raedt om jegens dese oppressie te resisteren. Syne Mat heeft hun alle tsaemen genoech syne meyninge door Bongars (1) doen verstaen, ende heeft my te meermalen

⁽¹⁾ Cr-dessus p. 87.

gesecht, dat by sooverre men in Duytslant de saecke ter herten neempt, ofte dat den voorsz. Admirante persisteert in syne infractie van den Peys, hy hem weder jegens den Spaignaert sal declareren, maer den Raedt die concludeert, dat het beter is den oorloch in Duytslant t'ontsteken, ende die onder de hant t'onderhouden, dan op eenige schoone apparentien die weder op den hals te halen.

Men weet noch anders de meyninge van den Hertoch van Savoyen niet, dan dat hy't op Goneven soude hebben. Men spreecht oock van het marquisatschap, dat hy't in alle gevalle soude willen preserveren. De andere hebben opinie, dat dese versamelinge van volck soude wesen voor de Spaignaerden in Nederlant jegens het aenstaende saisoen; dan daer en is noch geen sondament op te maecken in dese constitutien, want Bern van hem geoffenseert is. Geneven heeft oock syn clachten, ende ten anderen soo en is Syne Mat sonder actie tegens hem niet.

Wt Spaignen en wert hier niet gehoort: den Ambassadeur wert verwacht, nu men hem lanckgenouch ten beyde seyden op de formaliteyten heeft gehouden. Het innemen van Isola del Principe by UEM. sehepen wert hier seker gehouden.

Hiermede

Mogende, Edele, Erentseste, Hoochgeleerde, Wyso ende seer Voorsienige Heeren,

Bidde Godt UEM, gelieve te sparen in lanckduerige ende voorspoedige regieringe. Wt Parys, desen 22cm February 1599. Leeger stont: UEM, alleronderdanichsten ende votmoedichsten dienaer: was geteekent Françoys van Aerssen, Superscription: A Messeigneurs Messeigneurs les Estatz Généraux des Provinces Unies des Pays bas.

No. XIV. M. de Buzanval au Roi.

Sire .

J'attenday à dépecher ce courier jusques à ce que j'eusse receu les commandemens de V. M. sur mes précédentes de l'onzieme et 21 du mois passé, lesquels ayant bien particulierement entendu par celle que je receus hier de Monsieur de Villeroy du sx de ce mois, j'ay pensé que je ne le devois retenir plus longtemps, sans donner avis à V. M. des occurrences de deca. Monsieur le Prince Maurice a receu tout contentement de ce qui s'est passé pour les levées de M. de la Noue, et trouve fort bonne la saçon qui y a esté tenue pour les faciliter avec le moins de bruit que faire se pourra. Mais il est assez déplaisant de ne pouvoir tirer la cavallerie qu'il espéroit, estant un des plus grands défauts qui se trouve par deça, et qu'il auroit grande envie de reparer par la reputation de quelque cavallerie françoise. Sur quoy luy ayant representé les dificultéz tant de l'état présent de V. M. que celles mêmes qui y sont entretenues par le trop grand ménage, duquel on a uzé par deça pour cet esset, il a acquiescé. Je luy oy aussi fait entendre le desir qu'avoit V. M. retenir encore un an aupres d'elle Monsieur le Comte Henry son frere, qui procedoit simplement d'une pure affection que V. M. luy porte, et de la considération qu'elle avoit de son tendre aage qu'elle jugeoit encore incapable non seulement d'une grande charge, mais mêmes d'une fatigue ordinaire d'une armée, et plus propre à se façonner près un grand Prince, et à continuer les exercices qu'il a commencés, qu'à tout autre chose. Il m'a repondu qu'il en toisoit le même jugement que V. M., et qu'à la vérité il reconnoissoit sa bonté et bienveillance en ce soin qu'elle en daignoit prendre, mais que Messieurs les États, des-

quels dépend tout le bien de leur Maison, montroient une telle envie au retour de son dit frere, qu'il n'avoit pu leur contredire. Toutesfois, qu'il se sentoit tant obligé à cet honneur que luy faisoit V. M. en luy demandant une chose qui étoit du tout sienne, qu'il en parleroit derechef en leur assemblée, et essayeroit en cela de donner tout contentement à V. M. qui luy seroit possible, et que dans cinq ou six jours il me le feroit scavoir. Je voy, Sire, qu'il va rondement en besogne, et que pour son particulier il n'a autre apréhension en la demeure de Mons, son frère par dela, que le danger qui luy pourra dorénavant estre créé par la présence d'un Ambassadeur d'Espagne residant en France, qui aura beaucoup de moyen de faire entreprendre sur la vie d'une personne qui leur est si odieuse comme sont celles de cette Maison, n'y ayant pas faute d'exemples de semblables assassinats faits ès Regnes précédens par des Princes étrangers en des personnes, qu'ils haïssoient avec moindre sujet. - Je luy parlay aussi du fait d'Orange, et luy ay fait comprendre bien particulierement l'avis de Monsieur de Villeroy sur iccluy, et le danger qu'il y avoit, que l'ombrage de celuy qu'il y commettroit ne fist opiniatrer ceux de cette place en leur désobeissance. Car j'entends, Sire, qu'il y veut enveyer Monsieur l'Amiral de Nassau (1) pour y mettre le premier ordre. Il m'a dit franchement qu'il jugeoit cet avis le plus prudent et le moins préjudiciable à son honneur, et qu'il ne trouve pas les raisons qu'on a opposé à l'encontre suffisantes pour l'avoir fait rejetter. M'a prié de luy donner copic par escrit dudit avis afin d'en communiquer avec les siens, et y aviser plus muerement. Voilà, Sire, pour les affaires particulieres de cette Maison. Quant aux

⁽¹⁾ Justin de Nassau, fils naturel de Guillaume, Prince d'Orange, sonhassadeur en France en 1598.

publiques de cet Etat, on y presse tant qu'on peut les levées et d'argent et d'hommes : l'un et l'autre avec dificulté. Car pour le premier, se trouvant courts à cause du dechet arrivé à leurs revenus faute du trafic d'Espagne et des profits des licences, qu'on abolit peu à peu, ils ont esté contraints de cottizer les testes (1) et les plus aisées des villes, (qui est une façon de faire assez extrême, et peu usitée par deça; toutesfois qu'on suporte peur de suporter le joug espagnol,) et mettre de neuveaux impôts presques sur toutes choses, comme sur chaque navire qui sort, un demy escu pour chaque tonneau du port dont elle est. Les dificultez des levées etrangeres se rencontrent presque partout comme celles de la cavallerie en France; en Allemagne semblablement à cause des grands préparatifs que font les Princes et desquels j'ay averty V. M. parcy-devant. Ils n'ont pas mieux du costé d'Angleterre, d'où la Reyne a escrit presque injure à Monsieur le Prince Maurice, comme il m'a dit, à cause que luy ayant demandé vingt des meilleures compagnies angloises qu'il eust par deça pour envoyer en Irlande, il y a bien envoyé son nombre en quantité, mais non en qualité, ayant tryé (tiré) les plus mauvais de toutes les compagnies et retenu les meilleurs par deca. Ce nonobstant il espère mettre dans la no de Mars en campagne douze mille hommes de pied et deux mille einq cens chevaux, qui ne sera pas pour faire uno grande guerre offensive, mais bien, à ce qu'il m'a dit, pour empêcher l'Amirante de gagner un seul pied de terre our ce pays; partant que les hommes, desquels ils sont asseurez, viennent à temps. - Cependant voicy leurs conso-

⁽¹⁾ Grotius, Histor. L. VIII. » Difficilior e censu ducentesima" (p. 522). — » Praecipuis audendi auctoribus Hollandis; qui ea duplicata — ex censu capitatione praeivere sociis." p. 543.

lations. Premicrement les essays que pourra faire ce Prince de quelques entreprises vers le Brabant, où sa cavallerie a défait ces jours passez six ou sept cens hommes, qui étoient assemblez pour la surprise qu'on vouloit saire de Bréda (1), qui a esté une atrappe, mais qui a peu cousté aux entrepreneurs, ceux de la ville ayant trop tost fait jouer le canon; desorte qu'ils n'y sont pas demeurez plus de trente ou quarante qui avoient donné jusques à la porte du pont du Château. Ledit Amirante avoit encore une entreprise sur la ville de Nimegue, qui se tramoit par deux Écossois, serviteurs du Comte Bodwel (2), et qu'il avoit envoyé par deça pour pratiquer quelques capitaines Écossois sous ombre d'un voyage qu'il prétendoit saire en Hongrie. Lesdits deux Ecossois se sont si mal adressez, qu'un capitaine Écossois, auquel ils se ficient et qui avoit sa compagnie dans Nimegue, les a découverts; - desorte qu'on fait maintenant leur procès; ils ont avoué tout le fait. L'un est un jeune chirurgien; et l'autre un gentilhomme. - Pais l'expédition qu'on attend du costé d'Allemagne, où sans doute les Princes, desquels j'ay donné avis à V. M. font en toute diligence leurs levées, et doivent estre à cheval au quinze du mois prochsin, pour venir chasser l'Amirante de toutes les places qu'il tient en l'Empire. Monsieur le Prince Maurice m'a dit que la levée des reitres ne sera que de 4000; mais celle des lansquenets de quinze mille. Il croit que le Lantgrave sera chef de l'armée; au moins a-t-il mandé le Comte de Solms pour estre son Lieutenant-general. Il prit congé de moy il y a deux jours, et partit hier pour

⁽¹⁾ Van Meteren , Ned. Wist. , XXI B. (A. 1599.)

⁽²⁾ Retiré à Bruxelles. Voyez ce que dit au sujet de cette catreprise avortée can Meteren, ibid.

cet effet avec bonne instruction de ces Messieurs. Il semble que lesdits Princes ayent requis que l'armée du Prince Maurice se joignist avec la leur, et que ces Messieurs ne l'ont pas trouvé bon pour plusieurs raisons. Mais principalement, d'autant que l'étonnement seroit grand parmy ces Peuples, quand ladite armée Allemande, de laquelle sans doute ils conceveront de grandes espérances, viendroit à se retirer et à abandonner celle de deça : ce qui pourra arriver lorsque l'entretenement viendra à luy manquer, on bien la cause et le sujet de leur entreprise par la retraite que fera l'Amirante desdites Terres de l'Empire. Ils se rejouissent que V. M. a envoyé vers lesdits Princes, et croyent que personne autre n'est capable de les tenir longtemps joints en la poursuite de cette guerre, que V. M. et que par l'entremise qu'elle y fera, elle pourra derechef joindre à la France ce grand corps des Princes de l'Empire, plus fermement encores qu'il n'a esté sous les Roys ses prédécesseurs. L'Empereur justifie extrèmement (possible sans y penser) la prise des armes desdits Princes par le Ban qu'il a jetté contre l'Amirante (1), duquel j'envoye copie a V. M., si par aventure elle ne l'a encores veu. Mais si cela est fait à bon esciant, il paroist bien au travers de tout cela, que le mesnage

⁽¹⁾ V. l'ouvrage ci-dessus cité de Spiegel van de Spaensche ende Arragonniche tyrounie, p. 61 suiv. — Afrovpende Mandement tegen den Ammirael van Arragon, ende zyn Crygsvolc in Westfalen, op de straffe van den ban; (30 Déc. 1598;) p. 70 suiv. Gebot aen den Ammirael van Arragon etc. (11 Février 1590.) D'après le Bulletin de la Commission royale a histoire à Bruxelles, (T. IV. p. 26.) il se trouve à la bibliothès que publique de la ville de Trèves un manuscrit (No. 1316, fol.) intitulé: Brevis declaratio pro parte regiae catholicae majestatis, servitazimi archiducis Alberti, ducis Brabantiae, cet.; Rever. atque illust. Cardinalis Audreae, belgicarum provinciarum gubernatoris, ex mandato allust, atque excellent, principis Admirant. Arragon, cet, oblata in conventu Westphalico. Lecta Coloniae, 7 Febr. 1599.

n'est point trop entre les freres, lequel toutesfois se racommode toujours par la grandeur et autorité du Roy d'Espagne. Ces Messieurs eurent avis du passage de Coemans (1), (Tel est le nom de celuy qui est allé en Angleterre de la part du Cardinal,) incontinant qu'il fut arrivé à Douvre, et aussitost M. Cicile (2) (Cecil) en donna avis à leur Agent (3). Ils ne font point de dificulté que les Anglois ne concluent marché, s'ils y trouvent de la seureté, et sur cela chacun se tient sur ses gardes. Jo persiste, Sire, en cette opinion, que jamais cette paix ne se concluera par les Anglois sans s'embarasser et brouiller avec ces Provinces, et de telle façon, qu'il y a danger que cette divulsion qui se fera, ne cuise longtemps aux uns et aus autres. L'Amirante d'Aragon a fait monter le Rhein à tout son canon et l'a mis dans la ville de Rees, où il est logé. Cela fait paroître qu'il n'en rent pas ny à Dusbourg (4), ny à Zutphen, ny à ancune place qui soit sur la riviere d'Isel, mais plutost qu'il veut donner dans l'isle de la Betone, qui est le plus gras et fertil endroit de ce pays, pour le ravager et y donner une gorgo chaude à son armée. C'est l'opinion qu'en a M. le Prince Manrice. Ces Messieurs espèrent que V. M. s'élargira en leur endroit plus avant que de la somme de cent mille escus, de laquelle je les avois asseurez, et non de plus,

⁽¹⁾ Résol. d. États de Hollande et Westfeise, 16 Février — 5 Mara 1599. » Is verhaal gedaan van het senden in Engeland van Jeronimus Coomans."

⁽²⁾ Socrétaire d'état d'Élisabeth,

⁽³⁾ V. les Resolut, des États-Généraux en date du onze Mars 1899. — La Reine était tenue d'avertir les États-Généraux de toute négociation avec l'Espagne, en verta du Traité conclu à Westminster le 16 Aout 1598. — V. ci-dessons, No. 1,XX.

⁽⁴⁾ Voyez ci-dessus p. 40.

de la part et par le commandement d'icelle, et ce d'autant que les Siours Arnens et Doublet escrivent que la reponse de V. M. leur a esté fort favorable sur les remontrances qu'ils lui ont faites là dessus. Sur quoy j'ay tenu a ceux qui m'en ont parlé le même langage que M, de Villeroy m'a mande que V. M. avoit fait aux susdits deputez. Je croy, Sire, que cette année sera la crise de lour Etat. C'est pourquoy, si V. M. trouve conseillable de le maintenir comme elle a fait jusques icy, il sera besoing de traiter ce patient avec quelque peine et depense extraordinaire. Ils font tant de devoir de leur costé pour ne se défaillir point à eux mêmes, que cela peut inciter ceux qui leur veulent du bien, et qui ont de l'intérest à leur conservation à leur conferer plus libéralement leurs benignes volontez qu'ils n'ont jamais fait, Je n'obmettray de dire à V. M. que la plupart des navires qui ctoient en Portugal, sont retournés par deça, ayant esté relaschez par le commandement du Roy d'Espagne, qui promet indemnité à toutes celles qui y porteront du bled, à la charge toutesfois qu'ils retourneront vides et sans charge ny retour dudit pays. - L'Isle du Prince pres St. Thomé a esté prise pur quatre ou cinq cens soldats, qui étoient partis il y a environ un an de ce païs pour cet effet, sous l'aven de Monsieur le Prince Maurice et aux dépens d'un marchand d'Anvers (1), retiré il y a longtemps en Zel-

⁽¹⁾ V. les Neim. et Corresp. de Duplessis-Mornay, T. IX. 237. (22 Fevrier 1599). Lettre de M. de Buzanval à Mornay. » Monsieur, Le sieur Moucheron, marchand, demeurant en Zélande, a executé le 30 d'anust l'entreprise qu'il avoit sur l'Izle del Principe, qui est près celle de Sainet Thomas, à cinquante lieues de la coste de Guinée. — Elle estoit teneue par les Portugais qui y ont esté desfaicts, en voullant faire resistance à la descente des gens de guerre qu'y avoit envoyés

lande, qui est homme d'esprit et de moyens, lequel ayant traliqué depuis six ou sept ans en ladite isle, en a fait connoître si bien les avenues et commoditez, même les moyens de la garder, qu'enfin il hazarde avec sa compagnie cinquante ou soixante mil escus pour s'en rendre maître. On verra quelle suite cela pourra avoir avec le temps; le plus grand revenu de ladite isle est en sucre, mais on espère de la commodité pour l'ouverture qu'elle fera au trafic en toute la coste de Guinée, et l'asseurance qu'elle y pourra donner. Et sur ce, etc.

A la Haye, le 23 de Février 1599, par Le Doux.

No. XV. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

J'espère que le Doux sera maintenant près de vous; car il partit d'icy le 23 du passé, et eut bon vent pour son passage. Je vous déclaray par celle qu'il portoit le fond des affaires de deça, entant que j'en ay pu avoir connoissance. Cette cy ne sera que pour accompagner celles de Monsieur le Prince Maurice, pour en cela satisfaire à son désir. — Vous verrez par celle, qu'il écrit à Sa Majesté et à vous, la confirmation de ce que portoient mes précédentes touchant le fait d'Orange. Il regret que l'on n'a suivy votre conseil, et desire que l'on prenne ce chemin s'il est possible, et vous asseure, Monsieur, que si le Roy le gratifie en cette sienne requeste, qu'il l'obligera

ledict Moucheron; desorte que de marchand le voilà Prince, toutesfais relevant de M. le Prince Maurice, soubs l'aveu duquel il a mené ceste entreprise il y a plus de deux ans, ayant trafiqué audict lieu, bien faict recognaistre les advantages et commodités d'icclui, — Nous en verrons la suite." V. ci-dessus, p. 100,

beaucoup, et qu'en particulier il vous en scaura un extrême gré; comme il fait de votre bon avis. Il vous plaira doncques y continuer vos bons et favorables offices; avant danger, que si on laisse trainer davantage cette affaire, il n'y arrive des inconvéniens et dificultez facheuses à démesler. Car les brouillons d'Orange craignant du châtiment et de la réformation de ce costé cy, où tous leurs déportemens sont connus, vont vers le frère aisné pour le faire mettre en jeu, et se couvrir de son autorité : espérant échaper ce mauvais passage par les différens qu'ils feroient naître entre les freres sur ce sujet (1). Ils ont envoyé à Gennes vers Monsieur le Prince d'Orange, et semble qu'il tienne autre langage depuis qu'il est en ladito Republique, qu'il ne faisoit auparavant. - Depuis mes précédentes nous avons eu que l'armée des Princes d'Allemagne se séparera en deux, et que la plus forte partie sera de quatre mille chevaux et quinze mille lansquenets, et que le Landgrave de Hesse commandera à celle qui est des forces de l'Électeur Palatin, Virtemberg et autres du Haut Cercle du Rhein, et que le Duc de Brunswick aura la superintendance de celle du Cercle de Westphale ; qu'ils sont déjà arrivez trois mille reitres et quelques regimens de lansquenets au Comté de Berg, qui n'est pas fort loing du Rhein. On estime qu'ils secont maitres du haut dudit fleuve, afin que rien ne puisse

⁽¹⁾ V. sur une assertion de Grotius (Hist. Lib. VII. p. 330.) quant un fait d'Oronge, (» Mauritius misso Aldegondio frustra per colloquia aliaque artes possessionem affectaverat, ") une note de M. L. Ph. C. van den Bergh, Gedenkstukken tot opheldering der Nederl. Geschiedenis, opgezameld uit de Archiven te Ryssel, (Leide 1842) p. 343, et une lettre (ibid.) du 15 Février 1597, adressée par le Prince Maurice à Henri IV. — V. encore ci-dessus, p. 53, 102,

plus descendre : quoy faisant ils contraignent l'Amirante de retirer son armée sans coup férir : car elle ne vit que de ce que le cours de ladite riviere luy subministre. -Don Louis de Velasco a esté ces jours passez à Cologne de la part de l'Amirante, pour remercier le Magistrat de ladite ville des bons devoirs qu'ils avoient fait en accommodant l'armée de ce qui etoit en leur puissance, les priant de continuer, et ne s'étonner point des menaces et bruits qu'on leur pouvoit faire par l'approche de quelques forces allemandes, qui se voudroient opposer aux affaires du Roy son Maistre; - d'autant que sondit Maitre avoit assez de moyen, non seulement pour les garantir contre ceux qui leur voudroient nuire à cause de leurs susdits bons offices, mais ansay pour rompre la teste à ses rebelles, et à tous les autres qui entreprennent de les favoriser ou d'empêcher ses desseins contre eux. Que sondit Maître faisoit acheminer d'Italie dix mille hommes de pied et bonne troupe de cavallerie pour cet effet. Cependant l'Amirante a retiré là une bonne partie de ses forces des garnisons et les a mis ensemble près de Recs où il loge, fait un corps d'armée et dresse tellement ses préparatifs, qu'on ne peut faire autre jugement, sinon qu'il veut se rendre derechef maitre de la ville d'Emcrick; d'autant que cette place luy est très commode, soit pour tenir pied ferme au lieu où il est logé, soit pour entreprendre sur la Gueldre, où il semble avoir l'oeil, s'il n'est empêché par l'approchement de l'armée desdits Princes. C'est pourquoy Monsieur le Prince Maurice part en diligence pour donner ordre ésdits quartiers de Gueldres. n'espérant pas de pouvoir garantir Emerick, d'autant qu'il n'y a dedans garnison qui vaille, et que la place est très foible et mal assistée du Conseil de Cleves. Aussy qu'il a encores si peu de forces, qu'il luy est impossible de

rien entreprendre. Les levées deça ne peuvent estre prestes devant la fin de ce mois au plutost. Il m'a dit, que
voyant qu'il n'avoit moyen de recouvrer la cavallerie, qui
luy faiet tant de besoin, il s'étoit resolu d'accepter l'offre du
Sr de Rebours (1); ayant donné charge à Doublet, qu'on
luy fist fournir six mille escus pour la levée qu'il promet
faire de trois cens chevaux, si on juge par dela qu'il la
puisse foire. Voila à quoy l'a porté la necessité. Mais
ledit Sr de Rebours écrit avec tant d'asseurance de son
pouvoir pour ce regard, qu'on a esté d'avis de prendre ce
party, sur lequel toutesfois je ne toy pas qu'on s'asseure
beaucoup (2). Quant pour le regard de Monsieur le Comte

Sire.

⁽¹⁾ Probablement le même qui est appelé de Reybous ci-dessus p. 46.

Il est fait mention de M. de Rebours, officier calviniste, dans les Mêm. de Sully, L. III. (A. 1589). V. ansai L. XIX. (A. 1604.) et plus haut p. 83.

⁽²⁾ Lettre des États-Généraux au Roi. (Archives de l'Étal.)

[»] Monsieur le Prince Mourice nous a remonstré que le Sieur de Buzasral, Vostre Ambassadeur par deca, par le commandement de Vostre Dejesté l'avoit requis de movenner envers nous, que vouldrions trouver but que le Conte Henry son frere pourroit demourer encor ung an en France. Sur quoy ayans meurement advisé nous n'avons peu laisser d'advertir Ventre Majesté, comme le partement dudit Sieur Conte vers France et sa demeure illecq pour ung an, luy a esté par nous accordé avecq le préallable consentement des Provinces-Unies et ainsy (estant presentement ledit terme expiré) nous ne scaurions accorder en la prolongation d'icelluy, sans mesme préallable adveu desdictes Provinces; En quoy nous trouvons de la difficulté tant pour le regard de la presse de l'ennemy, qui se commence à remuer vers les quartiers de Gueldres et Ureryssel, (schon les advertences qui nous en viennent de divers endrocts) que pour aultres importantes considérations qui touchant le bien-Lo mostre Estat, par où, Sire, nous prions Vostre Majesté bien humblement qu'il vous plaise trouver bon et permectre le retour par deça Judiet Sieur Conte par la premiere commodité, et luy continuer tousjours voz Royalles faveurs, comme aussy à nostre Estat, vostre affection accoustamée pour le maintenement d'icelluy. A quoy nous attendam" etc. - Actum 26e de febvrier 1599. - V. Idsinga, Staatsrecht der Vereenigde Nederlanden , 1. 137 et 341. - Bor , L. XXXVI.

Henry, je n'ay rien sceu obtenir, d'autant que ce rapport avoit esté receu solemnellement par ceux de la Province d'Hollande, qui ont particulier interest en la personne de ce jeune Seigneur: et j'ay bien ven, que c'eust esté peine perdue de s'y opiniatrer davantage, comme m'a dit Monsieur le Pce Maurice. C'est pourquoy j'ny acquiescé, avec asseurance, que m'a donné ledit Prince, que Sa Majesté le retireroit toujours quand il luy sembleroit bon estre, et que Monsieur son frère étant un peu plus grand, auroit de luy même le moyen de complaire en choses semblables à la volonté de Sa Majesté, n'étant lors sujet aux brides que luy met présentement son bas nage, lesquelles luy même n'oseroit forcer pour le présent, peur qu'on ne luy reproche quelque jour qu'il se seroit opposé à l'avancement d'iceluy. Ces Messieurs en écrivent des lettres au Roy sur ce sujet. Et sur ce vous baisant bien humblement les mains, je prieray Dieu etc.

A la Haye, ce 3e Mars 1599, par le Doux.

N°. XVI. François d'Aerssen aux États-Généraux.

Mogende, Edele, Erentfeste, Hoochgeleerde, Wyse ende seer Voorsienige Heeren,

UEM. sullen wt verscheyden myne voorgaende verstaen hebben de nersticheyt die by my gebruyckt is in het voorderen van de lichtinge van de voetknechten, ende de weynige apparentie die ick nessens den Heere Hertoch van Bouillon ende andere, hebbe connen mercken van eenige Fransche cuirassiers tot der Landen dienst te doen passeren sonder eenige groote avance van penningen, in welchen gevalle men daer eenichsins soude toe kunnen comen;

waerop ick UEM. last sal wachten. — Den lieere van La Noue wert dagelyex in deser stadt verwacht, om metten tersten hem tot Diepe te schepen: hy belooft hem grootelyck van de bequaemheyt van syne soldaten, my versekerende dat UEM. daervan getrouwelyeken gedient sullen werden, ende alle contentement hebben (1).

Ick en can niet speuren, dat door de publicatie van het Edict van die van de Religie, eenige alteratie in de staet soude zyn. Daer en wert sonderlinge niet van gesprooken; — dan is te beduchten, dat by soo verre elders geen occupatien en vallen, de executie van dien niet sonder swaricheyt en sal wesen.

Men begint ernstelyck d'ooch te werpen op den handel van den Hertoch van Savoyen, want men oordeelt, dat by hem soo sterck niet en maeckt sonder eenen grooten voerslach, doordien boven syn leger ende goede provisie van geschut hy oock alle syne frontieren ende het marquisaetschap van Salussen doet haestelycke fortificeren. Sommige hebben opinie, dat het soude geschieden tot verse-

⁽¹⁾ Les Prançais en général étaient fort portis à aller faire la guerre aux Rapagnols en Hollandes - D'après les Mem. de Sully, L. XIII, T. IV. p. 180. (Supplém. d. Mein, journ, de Pierre de l'Estoile, Mai 1602, note p. 332, édit. Petitot) à l'occasion de quelques démèlés avec les avocats an Parlement de Paris, Sigogne dit au Roi: » Il n'y a ni laboureur, ni même manoeuvre, qui ne soit plus utile dans un pays que cette fourmiliere de gens qui s'enrichissent de nos folies et des ruses qu'ils inventent pour pervertir la vérité, le droit et la raison. - Mais i on ne veut point se passer d'enx, que l'on leur ordonne de continuer bur varation ordinaire dans huit jours, sous les conditions portées par la cour; et à faute de ce faire, qu'ils ayent à se remettre tous au trafic et à l'agriculture d'où ils sont sortis, ou de s'en aller, avec un mousquet aur le col, servir en Hollande (les Mein, de Sully portent Flandre) course les ennemis de l'État; car alors les verra courir pour reprendre ces magnifiques chaperons, (qu'ils avaient, pour braver le Parlement, an numbre de trois on quatre cens, remis au gresse,) comme la ver-

heringe van synen stact, overmits de gemeene spraecke is, dat Syne Mat tegens den aengaenden tyt hem op syne frontieren wil begeven; wachtende aldaer de decisie ende executie van het arbiterschap. Andere meynen, dat hy besloten soude hebben vuyt de possessie niet te wycken, waertoe hy onder de hant van den Coninck van Spaignen soude werden gestuent met middelen ende schoone presentation; - twelck to meer gelooft wert, doordien den Coninck van Spaignen noch noyt aen syne Mat geschreven heeft, ende in Spaignen groote preparativen macckt om met het saisoen yet groots t'attenteren; sulcx dat Syne Mat advisen heeft, dat den vysiden man het geheele Ryck door soude gelicht werden. Ende alsoo die selvyge genouch souden jegens Engelant, ofte de Nederlanden kunnen geduydet werden, soo heeft nochtans Syne Mat daerin groot achterdencken voor synen Staet. Daer wert oock veel volcks voor de Spaignaerden gelicht int lant van Luxemburch, soo ruyteren als voetknechten, die betaelt werden van den Hertoch van Lottringen in deductie van tgene by aen den Coninck van Spaignen geduerende den oorloch schuldich is gebleven, nietjegenstaende hy hem te vooren over de devastatie van syn volek int lant van Cleeff aen Syne Mat hadde beclaeght, met opentlycke declaratie, die wyders niet te willen gedoogen. Den Hertoch van Mayenne heeft hier op veele verscheyden plactsen groote menichte van complette wapenen gecocht, waervuyt veele de opinie hadden, dat hy synen Soon in de dienst van de Spaignaerden met ettelycke cornetten ruyleren soude employeren. Maer alsoo ick daervan aen Syne Mat gesproocken hebbe, soo heeft hy my betuycht, dat den voorsz. Heere van Mayenne te groot vyandt van den Coninck van Spaignen is, om sulexs te beginnen, ende ten anderen, dat hy dese waepenen door syne permissic hadde doen coopen, om tot Soissons in syn Magasin te setten: begeerende, dat ick UEM. soude verseeckeren, dat in syn Ryck geen lichtinge int faveur van UEM. vyanden by hem sal toegelaten werden. Verlangende grootelyes te verstaen de successie van UEM. goet voornemen, ende schynt bedroeft te wesen, dat de beginselen dus lange aenloopen, ende dat ondertussehen UEM. niet op de frontieren door entreprisen en exploiteren, doordien ettelyeke Syne Mat hebben gepersundeert, dat die geheel onversien syn, alhoewel met weynich apparentie. — Dan ick vertoone hen dagelyex dat UEM. geen occasien en versuemen, om haer vyanden een affbreuck te doen, maer dat het niet weynich prosperiteyts en is geweest, den Staet in dese gelegentheyt tegens soo grooten gewelt van eenige schade te preserveren.

Sancerre (1) die over ettelycke maenden naer den Ertshertoch Albertus in Spaignen tot ontslaeginge van ettelycke Bretoensche schepen by Syne Mat was gesonden met last, om onder de handt alle occurrentien te ondersoecken, heeft aen Syne Mat gescreven, dat het humeur van

part of the same o

⁽¹⁾ Sancerre. Instruction — delierce an Sieur Comte de la Rochepat. — allant en Espaigne pour le service du roy, en 1600. (Mém. et
Corresp. de Duplessis-Mornay, T. IX. 349.) » Sa Majesté avoit despeaché le controleur Sancerre devers ledict roy d'Espaigne dès le commencement de l'année derniere, pour favoriser en son nom la délivrance
d'auleungs de ses subjects du pays de Brétaigne et d'aultres, qui avoient
esté arrestés et mis prisonniers depuis la publication de la paix, et dont
les navires et marchandises, montans à grande somme de deniers,
avoient esté confisqués, espérant qu'il leur seroit faict justice ou grace,
il escheoit de la demander en son nom. Mais ledict Sancerre est resence sans avoir peu tirer que des remises et defaictes; desorte que les
personnes, hiens et navires de sesdicts subjects trempent encores là,
estans plus rigoureusement traictés qu'ils n'ont jamais esté en temps de
guerre, " etc. Voyez ci-dessus p. 76.

den Coninek geensins tot ruste genegen is, maer dat men ean mereken, dat hy yet groots voorheeft, —sonder hetselve te kunnen ontdecken; adverteert mede, dat overmidts den tyt van d'Inquisitie nu geexpireert is, die welcke voor tachtich jaeren eens jegens de Mooren ende Joden was ingestelt, die Geestelyckheyt van Spaignen continuatie van dien voor noch soo veel jaeren met requeste versocht hebben, waertegens alle de Heeren hun souden hebben geopposeert, ende ten lesten tot de abolitie van dien met den Coninck gecomposeert, mits gevende drychondert en vystich duysent ducaten met andere vele exactien bet heele Ryck door.

Augustino et Benedetto Spinola, Borgeren van Gezwa, hebben aengenomen acht galeyen tot den dienst van
den Coninck van Spaignen op te richten, ende jegens
Junius t'alderlancksten die tusschen de Hooffden te brengen, om alsoo de heele custen aff te loopen, sonder van
UEM. oorlochschepen verhindert te eennen werden; want
sy niet diep en sullen gaen (1). Ondertusschen hebben
ay laten vernemen, oft sy in de havenen van Vranckryck
geen vry acces en souden hebben; maer hebben genocch
verstaen, dat Syne Mat grootelycks aen de vryheyt ende
sekerheyt van den Coophandel is gelegen, waerover hy
niet gedoogen en sal, dat sy eenich faveur in syne steden
souden genieten. Dies niettegenstaende soo persisteren sy
in hun voornemen, van ter gesetter tyt die op de custem

⁽¹⁾ Grotius, Histor. L. VIII. (A. 1599.) » Novum sub hoc tempus auxilium Philippo Fridericus Spinola adduxit, naves longas sex, quibus in Batavos uteretur, pactus sibi praedam, claram inter Genuenses et opulentam domum popularibus suis Aurianis (Doria), qui per arma increverant, bellica gloria adaequare cupidus." V. ci-dessous pp. 121.

n Flaenderen te houden. — UEM. sullen gelieren derop te letten, want het seker is.

UEM. hebben hun proces gewonnen in den toeroer van de wolle wereken; den handel daervan sal vry als te vores gedreren werden; maer alle vuytheymsche sydewereten syn sonder eenige distinctie ofte exceptie verboden.

Wy verwachten hier dagelyer den Milort Navel vuyt Ingelant, om als Ambassadeur ordinaris by Syne Mat to tenderen. Het different tusschen hare Mat is ter neder teleght, ende wy en connen niet hooren, dat daer apparente van cenige veranderinge soude wesen.

Men heeft hier over ettelycke maenden doende geweest on to ontdecken de meyninge ende voornemen van den Grate van Bodwel, doordien men sekerlycken wist, dat hy dry duysent croonen van den Ertsbertoch in minderings van de vystich been beloeft, ontsangen hadde, die welche hy met sommige Schotten soude hebben gedeelt. Kode is ten lesten vuytgecomen, dat hy de Spaignaerden (genideert met veele van syn Natie) tusschen Engelant tade Schotlant soude voorgenomen hebben aen 't lant te tetten; om waertoe lichter te comen, hy alreets doorl'entremise van syne medecomplicen de Inwoenderen alher soude hebben tot syne devotie getrocken, Ouder inderen wert mede sekerlycken geseyt, dat hy twee Schotten, waervan den eenen een barbier is, ende ettehele jueren in den Hage soude verkeert hebben, soude le de geunieerde Nederlanden onderhouden hebben, om em to seconderen in eenen aenslach die hy op Bergen ofte Berek (want sy daer tusschen geen onderscheyt en kunden maccken) overlange soude beleyt hebben. Ick en can los saecke niet naerder ontdecken.

Die van de Religie syn grootelycks gealtereert in de

snecke van Orangien (1), alwaer myn Heere den Prince possessie door syne Commissarissen den lesten van de voerleden maent heeft genomen, met ordre om alle snecken daer te redresseren: te weten, het Parlement te composeren van gelyck getal van Raedtsheeren van de twee religien, de misse in de stadt te stellen, ende Blacons (2) het Gouvernement te laeten. Desen handel en is oock niet weynich suspect aen Syne Mat; maer men is beducht, wat middelen daerin sullen konnen geschickt worden: want, bysooverre de redenen van Staet het stuck van de religie niet over en wegen, soo is te sorgen, dat daer anders niet in en sal werden gedaen.

Men heeft in de saecke van den Capucin noch niet gevordert (3), doordien men noch geen seeckerheyt vuyt Lottringen heeft van de gevanckenisse van die gene, die desen daertoe souden hebben geinduceert; dan persisteert altyts in syne eerste depositie.

Den Lantgrave van Hessen heeft een Edelman aen Syne Maz gesonden, om hem over den Admirante te beclaegen. Waerop Syne Mat voor antwoort heeft gegeven, by soo verre alle Duytsche Vorsten haere desensie willen behartigen, dat hy hem met haer jegens de Spaignaerden sal declareren.

(3) Ci-dessus p. 94, 98.

⁽¹⁾ V. ci-dessus p. 53, 54, 102, 109.

⁽²⁾ Consulter sur Hector de Mirabel, seigneur de Blacons et son fils, Aitzema, Saken v. Staet en Oorlogh, L. X. (Vol. I.) p. 1030 suiv. — V. aussi Joseph de la Pise, Tableau de l'histoire des Princes et Principauté d'Orange, commençant à Guillaume au Cornet, 1er Prince d'Orange, jusques à Frédérich Henry de Nassau. La Haye, 1639. fol. — Kluit, Hist. Feder. Belg. Federati, T. 1. 125 suiv. — Il y a beaucoup de particularités concernant la Principauté d'Orange dans les Depubles d'Hollande faites pur M. d'Espesses, Ambassadeus de Louis XIII pris les États-Généraux. (Manuscrit de la bibliothèque royale à la Haye.)

Wat de beloften van Syne Mat belanght, ich hebbe dear alle devoir in gedaen, ende nochtens daerin tot myn groot leetwesen niet meer gevordert, als UEM. vuyt myne lesten sullen hebben connen sien. Syne Mat doet schoone geloften genoech ende begeert dat ich my daerop verlate; maer die cleyne apparentie die ich daertoe sie, doet my vroesen, dat ten minsten in langen daer noch niet van vallen en sal. — Ondertusschen en sal ich geen neersticheyt achterlaeten, om alles te vervolgen. Hiermede

Mogende, Edele, Erntfeste, Hoochgeleerde, Wyse ende seer Voorsienige Heeren,

Bidde Gadt UEM. te willen spaeren in lanckduerige ende voorspoedige regieringe. Vuyt Parys den 9en Martii 1599. Leeger stont: UEM. onderdanichsten ende ootmoedichsten dienaer. Was geteeckent: Françoys van Aerssen. Superscription: A Messeigneurs, Messeigneurs les Estats-Generaulx des Provinces-Unies des Pays-bas.

No. XVII. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur,

Il n'y a que trois jours que je vous ay écrit par le Capitaine de Marine, qui va quérir Monsieur le Comte de Nassaw. Mais, puisque Monsieur de Dommarville, qui m'a rendu fidellement vôtre depêche, s'en retourne, je ne le puis laisser partir sans adjouter à mes précédentes le stérile entretien de cette cy. Les bruits se renforcent de jour à autre des soulèvemens d'Allemagne, et du renforcement des Ligues que plusieurs Princes et villes Impériales font pour se conserver. Le Duc de Brunswick s'est rendu chef de celle qui est entre les Comte d'Oldembourg, Ducs d'Holstein, de Lauenbourg, villes de Bré-

me, Halle et Hambourg. Le rendez-vous de leurs levées est sur la rivière de Weser, où quelques cornettes de cavallerie ont déjà paru. Je ne puis pas croire que toutes ces levées de boucliers viennent à neant : car les premieres dépenses y sont gâtées. Il faut passer outre, si on veut voir du fruit. - L'Amirante d'Arragon commence à se resserrer et se renforcer. Monsieur le Prince Maurice couvre sa frontiere au mieux qu'il peut, pour ne luy laisser aucune prise sur icelle. Il se renforce toue les jours. Que de mauvaises humeurs de France se viennent dégorger par deçà (1)! Il y a bien de la marchandise mêlée. Quand les Anglois et Écossois seront arrivez, on pourra mettre un notable gros en campagne. On espère peu de la levée d'Allemagne à cause de celle des Princes. Mais les préparatifs qui se font par deçà pour se mettre en mer, seront à mon avis d'aussi grand poids que ceux qui se font par terre, principalement s'ils donnent à propos et en lieux avantageux à leurs entreprises. Ils équipent de nouveau au moins quatrevingt navires de guerre (2) en toutes ces villes maritimes avec telle ardeur et dilligence, qu'on espère les voir bientost à la voile. En cela gist leur victoire, si elles portent les prémieres la frayeur de leurs nouvelles. - Il me semble qu'on séparera le tout en deux slottes, en l'une desquelles on mettra deux ou trois mille soldats outre les mariniers et màtelots qui sont tous du metier, pour faire descentes aux endroits projetez, que je confesse ignorer, sinon par conjectures. L'autre, pour infester les costes d'Espagne, et y gâter tout le commerce. Ce qu'ils font, afin de faire

⁽¹⁾ V. ci-dessus p. 113.

⁽²⁾ Qualrevingt. Voyez ci-dessous, les lettres 50 et 58. (o cent vaisseaux de guerre. ") et les Éclaireissem, historiques, V. encore la Lettre 21.

ressentir aux Espagnols le mauvais conseil qu'ils ont pris, en jettant ces gens-cy en ce desespoir par le rigoureux traitement qu'ils ont fait a leurs marchands et matelots. -Ces Messieurs étoient à la veille de voir du mal dans leurs entrailles a'ils n'eussent pris ce party. Car, que pouvolent faire 25 (1) on 30000 matelots rendus inutiles par la défense du trafic d'Espagne, sinon des émotions et sonlevemens. Les murmures s'en entendoient dejà partout, lesquels s'apaisent avec cris d'allégresse par cet armement qui se prepare. - Mais comme je rous ay dejà dit, Monsieur, j'ay toujours peur que nos marchands, comme tous ceux des autres Nations, traficquans sur Espagne, ne se ressentent de ce projet : d'autant qu'il sera mal-alsé à ces gens de faire l'effet qu'ils désirent, qui est de faire sentir aux Espagnols la nécessité du trafic de decà, sans leur rendre celuy des autres qui pourroit supléer à ce défaut, infructueux, Toutesfois ces Messicurs ne s'en sont point encores déclarez à moy, et j'attends toujours qu'ils m'en parlent les premiers. Car je no pense pas, qu'ils entreprennent une telle chose sans nous crier au moins premierement garde. Ils se promettent, s'ils reussissent en leurs desseins, de remettre sus dans un an le trafic d'Espagne, à la requeste mesme des Espagnols, principalement s'ils les tâtent un peu avant vers les Indes pour les y troubler. - Les derniers avis que nous avons d'Italye portoient le même avis de Spinola. On craint peu icy ce dessein, d'autant que cette Mer est trup furieuse ponr les dites galleres (2) qui seroient encores mieux assurées à Calais, qu'à Dunkerque. Je ne

⁽¹⁾ V. ci-dessus p. 50, et ci-oprès, le Mêm. de M. de Buzanval, sur la liberté du commerce des Neutres. (15 Mars 1599.)

⁽²⁾ V. ci-dessus, p. 116.

donte point que ces équipages de Mer extraordinaires ne mettent la jalousie à l'Angleterre qui pense n'appartenir qu'à elle tels armemens, et que cela mèlé et joint avec l'apréhension qu'en pourra avoir l'Espagne, ne donne une grande avance à la paix qui se minute entre ces deux Couronnes: on le voit bien icy. Mais il n'échoit point de consultation au party qu'ils prennent : il faut, ou qu'ils se perdent, ou qu'ils occupent cette race de gens de Marine, qui est la plus remuante et la plus brusque de leur État. Ils ont fait une capitation par deça, de laquelle ils tireront un grand denier, si elle n'est pas excessive: car chacun n'est tenu qu'au deuxcentième denier de son vaillant (1). Cela n'a point encores esté pratiqué icy. Si est ce que chacun s'y montre volontiers a contribuer, et pas un seul murmure ne s'entend à l'encontre, ce qui se peut (2) et attribue aux Conseils de Bruxelles et aux déportemens de l'Amirante d'Arragon, qui ont au commencement si bien futtés (3) ceux de ces pays, qu'ils semblent estre resolus à l'employ de la derniere maille pour conserver leur liberté. Nous verrons à l'arrivée de l'Infante et de l'Archiduc, quelle face prendront les affaires. Car je ne doute pas, qu'il n'y en ait encores par e Monde qui sommeillent, attendant ce jour-la. Monsieur, il seroit à desirer que Sa Majesté renvoye par deça M. le Comte de Nassaw (4) avec quelque temoignage de sa bonne volonté. Chacun est icy abreuvé de l'amitié que le Roy luy porte: si elle est sans fruit et sans montre à ce retour, j'ay peur qu'on espere peu de nous à l'avenir. Ce que je ne dis que par discours. Car je ne scay pas les affaires de Sa Majesté, sinon qu'elles sont bien basses (5) pour moy. Si

⁽¹⁾ Voyez ci-dessus p. 103. (2) s'impute. (3) fonde (4) Frédéric Henri. Ci-dessus p. 111.

⁽⁵⁾ Peu avantageuses, profitables.

M. de Breauté vient, j'espère qu'on aura égard à luy et i son merite: au moias vous asseureray-je bien que je luy feray tous les services, dont je me pourray aviser, sachant combien j'en dois à ceux à qui il touche de si près. — Et sur ce etc.

A la Haye, ce xive de Mars 1599.

Nº. XVIII. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur,

Les choses sont en mêmes termes par decà qu'elles ctoient lorsque je vous fis mes dernières, desquelles M. Dommarville sut porteur; sinon que depuis deux ou trois jours Monsieur le Prince Maurice a gagné quelqu'avantage sur l'Amirante, ayant défait deux compagnies de cavallerie qui étoient en garnison dans la ville d' Emerik, et quelque infanterie. Ce qui arriva par le moyen d'une embuscade qu'il fit près de ladite ville, en laquelle se vint jetter ladite garnison pour garantir quelque bétail que les soldats de decà amenoient. Le Comto de Buckoy (1) y est demeuré prisonnier, et Don Fréderik Pacceco avec trente autres, et un grand nombre se voulant sauver dans la ville, de laquelle on leur avoit coupé la retraite, demeurèrent sur la place, ou se jettèrent et noverent dans le Rhein. Le jeune Comte Louis de Nassaw fut l'exécuteur de ce fait, et au même temps Monsieur le Poe Maurice battit Heremberg, petite place voisino d'Emerick, laquelle se rendit à composition. Ce sont les commencemens de la guerre de cette année, qui cussent esté à mon avis plus grands et importans sans la

⁽¹⁾ Grotius , Histor. , L. VII. " Buquoius Comes Belga."

grandeur des eaux qui ont empêché d'autres desseins, et comme je croy, senlement diféré. Je croy que l'Amirante vondra prendre revanche de ce petit échec, avant que sortir de sa charge, comme on dit qu'il sera : tant pour la remettre ès mains du Marquis de Bourgaw (1). que pour contenter les Allemans, émus à bon esciant, et les fumées desquels on essaye de rabattre par des dour vents. On y travaille de tous côtez. Ces jours passez les coureurs de Monsieur le Pce Maurice prirent près de Berg le Lieutenant Colonnel du Régiment Allemand qui sert l'Amirante nommé Rodnitz (2), lequel étoit envoyé vers les Princes de l'Empire pour le fait que dessus. On a reconnu par les lettres et instructions desquelles il estoit chargé, que ce remuement des Princes pesoit aux Espagnols, lesquels se soumettent à toutes conditions pour le faire rasseoir. L'Empereur a envoyé un Monitoire à ces Messieurs, aussy bien qu'à l'Amirante, ès fins de leur faire rendre les places qu'ils tiennent de l'Empire, et nommément le fort de Schenck (3), qui est la place la plus importante qu'ils avent sur le Rhein, et qu'ils v ont bâtic depuis dix ou douze ans à l'endroit où ce fleuve se sépare en deux, prenant deux divers noms. Ils pretendent, comme ils ont toujours sait, que ce sond est du Duché de Clèves, qu'elle a toujours vindiqué contre les raisons de l'Empire. Cette question se terminera ailleurs à mon avis qu'à la Chambre de Spire; mais en ce fait l'Empereur s'est roulu montrer égal entre les deux parties, et je croy qu'il passers plus outre, en essayant de

⁽¹⁾ Préposé au gouvernement en l'absence de l'Archiduc Albert.

⁽²⁾ Van Meteren, Ned. Histor., L. XXI. l'appelle Rodonits (Guilloume).

⁽³⁾ Schenkenschans. Kluit, Hist. Feder. Belgii Federati, T. 1. p. 105. a Nomen habet ab Martino Schenk, Praefecto Militari Belg., vocabaturque Pufendorfio (Rev. Brandenburg. L. XIV. p. 860) inaestimobilis pro Hollandiù pretii custellum."

se rendre amiable compositeur et arbitre du général de tous les différends, et d'attirer les Princes Allemans à ce sien dessein, leur remontrant que c'est le vray et seul moyen de ne retomber plus ès disficultez, èsquelles ils se trouvent pour les affaires de dech, s'ils en coupeut la racine par une bonne paix, que leur autorité seule, jointe o celle de l'Empire, pourroit movenner par deçà: qui seroit bien tirer un fruit desiré des remuemens que les Espagnols ont tant apréhendé, et établir la grandeur de la Maison d'Autriche par les mêmes armes qui ont semblé la menacer. A quoy les desirs pacifiques d'Angleterre pourront beaucoup servir, qui y seront employez utilement, estant reconnus tels, comme chacun voit que la Reyne les donne à connoître. Elle a envoyé un gentilhomme vers leadits Princes Allemans, envers lesquels bien que son crédit soit diminué, comme on reut dire, si est ce qu'il loy en reste vers quelques uns, et nommément vers le Lantgrave de l'esse, duquel elle entretient l'amitié avec assez de soin. - Ce sont, Monsieur, les discours que je sais quelquessois de toutes ces affaires, lesquelles vous pouvez avoir plus solides par les lettres de Monsieur Bongars, qui est maintenant près lesdits Princes, et duquel j'en ay receu du premier de ce mois. Mais tout ce que je vons ay dit là dessus a esté cause, que ces Messicurs ne se sont peu resoudre d'envoyer quelqu'un de leur part pour se joindre aux conseils desdits Princes, et se sont contentez, que le Comte de Solms qui est à leur solde, (et fort intéressé à leur État par l'alliance qu'il a pris d'une Comtesse d'Egmont, par le moyen de laquelle il joint de grands biens en cette Province) soit allé au service desdits, qui l'ont requis pour l'employer en leurs entreprises. - Les préparatifs de la Mer s'avancent en ce lieu selon ce que je vous en ay mandé par mes précéden-

tes. Leurs desseins sont divers, et croy qu'ils n'en ont point d'autres que ceux qui leur seront donnez par les occasions. Le meilleur pour eux est, que cet equipage est pour durer longtemps en Mer. Ils employent un grand argent, et pour moy je ne scay comment il sera possible de fournir à tout tant par Mer que par Terre, veu que tous les moyens qui leur venoient de dehors, leur sont ostez par l'interdiction du trafic d'Espagne et la fermeture des licences qui a ensin passé avant, nonobstant les oppositions des Brabançons et Flamans au contraire (1): ils s'attendent toujours sur les promesses de Sa Majesté, et sur le remboursement des sommes qui leur sont deues. Qui me fait croire, qu'en leurs entreprises de Mer ils se comporteront envers les sujets de Sa Majesté comme ils doivent, et comme la raison le veut: encore que je sente bien les grandes plaintes qu'ils font des grandes traites de grains qui se font pour porter en Espagne, où ils disent qu'ils ont avis très certains qu'on arme par Mer puissamment pour les venir attaquer : ce qu'on n'auroit moyen de faire sans la grande quantité de grains qui se porte de France. Sur quoy je croy qu'ils feront faire quelques remontrances au Roy, lequel à mon avis doit plus que jamais avoir l'oeil ouvert aux affaires de deça. Car c'est anjourdhuy le Tablier, sur lequel le sort et le dé se jettera de celles de l'Europe. Et sur ce, etc.

A la Haye, ce 22c de Mars 1599.

⁽¹⁾ V. l'Edit publié au nom de l'Infante à Anvers le 9 Février 1599. (Placaert van Haere Dorluchtieghe Hoocheyt Infante, etc. Princesse van onse Nederlanden, — nopende 't verboht, ende interdictie van alle communicatie, traffycke, ende coopmanschappe met die van Hollandt, Zelandt, ende andere huere gheunieerde ende adherenten. Tot Brussel, 1599.) Anselmo, Placcaten, Ordonnantien, Landt-Chartres van Brabandt, (Anvers, 1648) T. 1. 290 suiv. et (Ibid.) p. 331 suiv. l'Édit des Archidues en date du 20 Sept. 1599.

Nº. XIX. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur,

Vous nurez avec cette-cy ma précédente de deux jours culement. A quoy, me direz-vous, lettres sur lettres, et quel nouvel accident depuis ce temps? Nul à la verité en ce qui regarde les entretenemens journaliers. Mais les éclaircissements que je prends à toute heure des affaires de decà, me donnent nouveau sujet d'écrire. A mecare que le soleil monte, le jour se fait plus grand. Aussy apparoissent davantage et les craintes et les espérances de cet Etal, a mesure que s'approche le retour de l'Archiduc Albert, et l'arrivée de l'Infante sa femme. Les avis qui arrivèrent hier passé de Bruxelles en ce lieu, ont Jonné occasion à ces Messieurs de me voir et me communiquer l'intérieur de leur Etat. A quoy ils ont esté induits par un écrit que j'ay dressé au Sr de Bernefeld touchant le fait de la Marine, duquel vous aurez copie arec la présente (1). Je voy que le désespoir a poussé ces Messieurs à faire les derniers efforts pour se garentir cette année; qu'aussi les espérances de ce nouveau Gauvernement a induit ceux de delà à des extrêmes devoirs pour mettre une fois fin à cette guerre, et en s'acquerant les bonnes grâces du nouveau Prince, l'encourager à la poursuitte de son entreprise. Ils ont fait faire de nonvenux régiments tant du pays sous le Margrave d'Anvers, que d'étrangers sous les Comtes Bodwel et d'Embden, et tout cela sur les coffres; qui fait connoître combien ce

⁽¹⁾ Voyez ci-dessous la Proposition de M. de Buzanval en date du 15 Mars 1599. (Némoire sur la liberté du commerce des Neutres.)

pays est fort quand il se veut efforcer. Le Cardinal est allé joindre l'Amirante, pour essayer avec ses poutons, faits exprès de passer les rivieres qui rendent d'un costé la Hollande peninsule (1). Le passage est si grand que lesdites rivières bordent, qu'il y a apparence du succès de leur entreprise s'ils y vont avec courage et dexterité. Le peu qu'ils ont apporté de l'un et de l'autre en seurs précédentes procédures donne quelque repyt à ces gens-cy, qui ne laissent toutesfois de craindre quelque échec si Monsieur le Prince Maurice veut empêcher les passages au hazard d'un combat, comme il sera contraint de faire et avec forces très inegales, s'il ne les veut laisser passer sans resistance. En quoy d'autre costé on voit des dangers très grands et des suites très importantes pour l'ébranlement de quelques Provinces voisines, qui ne sont pas pour attendre les extrémitez de cette guerre, comme pourra faire la Hollande et Zellande. Cependant ceux de Bruxelles font couler des esprits et des écrits par deçà pour débaucher (2) ceux qui y desirent choses nouvelles, qui ne sont pas en petit nombre. Voilà pour le dedans. Au dehors ils voyent clairement que l'Angleterre ne tend qu'à la paix, et qu'elle déclare de jour à autre cette sienne intention plus ouvertement, et est à craindre qu'elle ne fasse tourner à ce même dessein tous les remuemens des Princes d'Allemagne, comme je vous ay déjà touché, et qu'en cela elle ne simbolise avec l'Empereur, duquel elle sera bien aise d'acheter les bonnes grâces à ce prix. Le Landgrave de Hesse a envoyé vers elle pour prendre son avis sur l'entreprise desdits Princes, qu'on ne peut douter estre selon ses desseins et humeurs; et jugez, Mon-

⁽¹⁾ V. les Éclaireiss, hist. (Discours de Heari IV aux députés des Provinces-Unies a Nantes en 1598.)

⁽²⁾ Voyez ci-dessus p. 27.

sieur, si cet État a besoin de grand hiver pour faire gêler en une nuit, c'est à dire au premier échec, toutes ses espérances. Toutesfois il est encores aussy entier comme je l'ay jamais veu, capable de se maintenir s'il est soutenu, et d'autant plus capable, que de soy-même il fait des efforts extrêmes pour ne défaillir point. Je vous ay donné avis de ce que contribuoit la Hollande seule cette année, qui monte à près de deux millions d'or. Aussy est-ce la meilleure pièce du harnois (1), et le reste ne sont qu'accessoires et comme frontieres. Ils préparent un equipage de mer incroyable en la nécessité présente, et pour l'avancement duquel il faut au moins faire état de quatre cens mille escus. C'est par cette porte qu'il faut que le mal de leur État sorte, et que le bien y entre. Si cet essay leur succède peu, c'est à dire, s'il ne raporte de quoy en faire autant l'an prochain, je ne me voudrois pas trouver au gouvernement de leur berque. Leur intention est de se loger en lieu d'où ils puissent tirer le proffit de leurs dépenses, et y établir un certain et ordinaire commerce. Ils en ont déjà ébauché les projets, et aussitost que le tout sera résolu, leur déliberation est d'en donner avis au Roy, et se comporter pour ce regard envers son État et ses sujets selon sa volonté et discrétion, protestant ne connoître plus personne duquel ils puissent seurement dépendre, que de sa bonne volonté; que sur icelle et les bonnes promesses, qu'ils en ent receu de sa propre bouche (2), ils ont rasseuré ce païs, chranlé comme chacun a veu; si cela leur manque, qu'ils se sentiront les premiers de cette ruine. Mais qu'ils no denbtent point, qu'elle ne se fasse bientost sentir plus

⁽¹⁾ V. ci-dessus, p. 7.

⁽²⁾ Ci-dessus, p. 22, 57, 62.

loing. - Bernefeld me dit la-dessus, qu'il n'avoit jamais fait difficulté, quelque chose qui leur pût arriver, qu'ils ne se pussent maintenir, si on leur eust fourny ce qui leur avoit esté (1) de France: qui est bien peu, dit-il, pour un si grand État, et un si grand profit qu'en pouvoit revenir à Sa Majesté: adjoutant la-dessus, et s'offrant de me faire voir en bons et autenticques papiers, que s'ils eussent voulu prêter l'oreille aux Espagnols, desquels ils étoient recherchez lorsqu'on commencea à traiter avec le Roy, qu'ils eussent rompu le cours de notre paix; au moins en eussent-ils beaucoup diminué les avantages. Monsieur, je ne vous céleray jamais rien de ce qui est de la charge où je suis. Je les voy un peu alterez: je leur replique avec le plus de modération que je pais, et comme je leur faisois valoir la bonne volonté de Sa Majesté, mesme en la declaration si fraiche qu'il en a faite en favorisant cette levée de M. de la Noue (2). et les reproches qu'on en faisoit à Bruxelles, il me dit qu'à la verité Sa Majesté en faisoit assez pour donner de la jalousie, et possible un jour du ressentiment aux Espagnols; mais qu'il faisoit trop peu pour leur en oster du tout les moyens, comme il pourroit faire aisément, et même se rendre arbitre et de leurs affaires, et de celles d'Angleterre et d'Allemagne, s'il aydoit cet État qui luy tend les bras, et où il peut employer son secours si à profit aussy puissamment comme il peut, et comme la nécessité et les promesses, qu'il y a faites, le requerroit. Et sur ce, etc.

A la Haye, ce 24c Mars 1599.

⁽¹⁾ Promis.

⁽²⁾ Ci-dessus, p. 24, 43, 53, 89.

N. XX. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Je recens la dépêche de Sa Majesté du 10e du passé le 28 du même mois. Je vous ay écrit bien amplement du 22 du susdit, et croy que vous aurez esté informé bien particulierement, tant par ma lettre, que par ce que vous aurez pu entendre de bouche par celur qui en étoit le porteur, tout ce qui se passoit par deca, où je tor que le temps apporte de la langueur aus affaires : les disculter se rencontrant ordinairement plus grandes aux ciecutions des choses projetées, que l'on n'avoit espéré en les proposant. Ce que je dis, tant à cause des levées et des hommes desquels ces Messieurs s'asseuroient pour prendre les premiers la campagne, que pour les moyens et deniers, desquels on faisoit état pour l'entretenement d'iceux. Car je prévoy que l'on pourra se trouver court en l'un et en l'autre. Cet expédient de capitation (1) trouve grief en plusieurs; et le pis qu'il y a, s'il se trouve de l'erreur en ce calcul, et que les sommes n'en mient si grandes, comme l'on avoit espéré : qui n'est pas sans apparence. - La Province d'Hotlande seule a pratiqué ce moyen, les antres ne l'ayant peu approuver en lenr état, desorte qu'il faudra avoir recours à d'autres inventions. - Quant aux gens de guerre, desquels on faisoit etat, il semble qu'il y aura aussy quelques dechets; car la levée d'Allemagne ne sera ny si forte, ny si bonne, qu'elle eust esté sans le remuement de ces Princes. Le Landgrave de Hesse a retenu à son service les deux Comtes de Solms (2), qui étoient partis d'icy avec charge d'amener deux ou trois cens chevaux. Il est vray,

⁽⁴⁾ Ci-dessns . p. 103.

⁽²⁾ Giodesaus, p. 104, 125.

que ledit Prince promet d'envoyer en leur place ladite cavallerie avec un gentilhomme de sa part, pour y commander en l'absence desdits Comtes, et en attendant qu'ils puissent venir reprendre leurs charges, c'est à dire que les Princes d'Allemagne sortent de l'affaire qu'ils ont entreprise. - De France il n'est encore arrivé que nous eens hommes avec M. de la Noue. Les Écossois s'attendent de jour à autre : mais quant à l'Angleterre, on ne scait bonnement où l'on en est. Car cette nation faisant un cerps de cinq à six mille hommes par deça, et l'état qu'on en peut faire dépendant des muances d'Angleterre. vous scavez, Monsieur, combien-il est incertain. fois avec les regimens du pays Monsieur le Prince Maurice pourra mettre en campagne, tout conté et rabatu. plus de treize mille hommes de pied et deux mille cinqcens chevaux, à ce qu'on asseure. - Le mal est, que toutes ses pièces seront si tard ramassees, qu'il sera contraint de suivre les desseins de son Ennemy, qui se meten devoir d'attaquer le premier. Car l'Amirante retire toutes ses forces du fond de l'Empire pour faire un corps d'armée, et pense par ce moyen abattre la colère des Allemans, et leur faire mettre les armes bas. Ils ont onvoyé mesme de Bruxelles des commissaires pour vérifier les desordres et dommages desquels on se peut plaindre. avec promesse de les reparer (1). Ce qu'ils ont fait entendre à tous les Princes de l'Empire, à ce que vous avez veu par la copie de l'instruction que je vous ay envoyée, qui a esté prise avec celuy, que l'Amirante envoyoit vers lesdits Princes pour essayer de les appaiser (2). Je croy qu'ilne leur faudra pas jetter grande poussiere aux yeux pour les leur faire fermer. Car, puisqu'ils n'ont point fait trai-

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 83, 105,

⁽²⁾ Ci-dessus, p. 124.

ter solidement avec Sa Majeste, ot qu'ils ont suy de s'attacher de trop près à cet Etat, qui est si interessé en le cause qui les pousse en cette guerre, je ne voy pas qu'ils soient intentionnez d'entamer bien avant la matiere. Puis il se découvre dejà tant de jalousie entr'eux, tant pour le commandement de l'armée, que pour autres sujets, qu'il y a danger, qu'il n'y ait quelques-uns, qui jouent bientost à la sausse compagnie (1). Ajoutez à cela, que ce sont toutes testes nouvellement forgées sur l'enclume des affaires du Monde, et qui n'ont rien éprouvé de fachenz jusques à cette heure. J'ay veu icy une lettre interceptée sortant de Bruxelles, qui fait bien paroitre, qu'on ne s'y donne pas grande peine de tout ce bruit. Cependant une grande armée du Roy d'Espagne a resen et est maintenue six ou sept mois entiers aux dépens desdits Allemands: des Allemands, dis-je, qui avoient accoutumé par cyderant de s'engraisser des poulles d'autruy; et après qu'ils sont bien gras et refaits, et qu'ils sont contraints de prendre la campagne, ils quittent vingt-cinq ou trente places, retenant seulement Emerick et quelques villes du pais de Clèves, et ce avec le consentement dudit Due, qu'ils ont pratiqué dextrement pour donner couleur à ladite retention. Et croyez, Monsieur, qu'ils ne sont point trop sots ny mal avisez, quoy-qu'on en veuille dire. Car l'Archiduc Albert se rendant à ces pays, où il est attendu à la fin de May ou de Juin, y trouvera son arnice en bon état pour entreprendre et signaler sa venue par quelque exploit. Car, quoy qu'on fasse par de , je voy bien qu'on sera reduit à la défensive, nonobstant les inconvéniens d'icelle très bien remarqués en la lettre du Roy, et que j'ay remontré où il saloit; - mais la né-

⁽¹⁾ Codes as , p. 7.

cessité n'a point de conseil. Il est vray, qu'il pourroit exriver tel succès en quelques entreprises à ce Prince, que cela feroit bien changer la chance. - Le grand silence d'Angleterre fait croire un chacun qu'en y tient la paix pour resolue, au moins en l'esprit de ceux qui sont tourner la roue de cet État. C'est à quoy il faut que Sa Majesté fasse prendre garde. - Car il luy sera mal-aisé de la faire solidement sans y mêler ces Messieurs pour leurs affaires, et sans essayer par tous moyens, soit per douceur soit de contrainte, à les entraîner avec elle. -Bref, j'apréhende dedans la fin de cet an de grands mouvemens et changemens de ce costé-la, et croy vous aveir déjà escrit une ou deux fois, que je tenois qu'en cette année se feroit la crise de cet État(1), lequel je croy que le Roy sera bien conseillé, en l'assistant avec le plus de moyens qu'il pourra: d'autant, que la vigueur et force y étant encores si gaillardes comme on les voit, il a grande apparence, qu'une bonne assistance servira fort à le maintenir, et luy faire passer les aheurtes qui se préparent, sans se briser. Que si d'aventure (comme tous accidens sont à craindre en un corps malade,) le vent luy étoit si contraire et la tempeste si grande, que ceux, qui le gouvernent, fussent contraints de le sauver en une rade de paix, au moins qu'ils fussent induits par les biens receus de Sa Majesté à suivre plutost le phanal de la France pour y arriver, que celuy d'autruy. Je ne vous dis pea ces choses, Monsieur, pour voir quelque disposition per deça à ce party. Car je vous puis asseurer, que je ne ver ny nerf, ny veine qui y tende (2) (encores que les tentations et toutes sortes de maquignonages n'y furent ja-

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 107.

⁽²⁾ Ci-dessus, p. 6, 7, 27.

mais si grandes du costé de leurs ennemis, qui voudroient. à quelque prix que ce fust, sortir de cette affaire). Mais, afin que prévoyant de loin toutes sortes d'accidens, nous nens trouvions préparez contre iceux. L'armée navale s'avance, et croy qu'elle sera preste et fera voile dans ce mois. Je vous ay déjà mandé la force d'icelle et en gres les desseins, et ce que j'ay fait et remontré afin qu'elle ne fut dommageable aux sujets du Roy (1). On m'a promis de donner avis à Sa Majesté particulierement des intentions, qu'on a pour les entreprises de ladite armée, dicententement sur ce que j'ay remontré, aussitost qu'on era bien resolu sur toutes choses pour ce regard. J'attends le partement d'un homme asseuré qui doit bientost aller par delà, pour vous en éclaircir plus à fonds de ce que j'en auray appris. - Car je voy que les occasions et les avis qu'ils reçoivent, les font changer souvent de projet en ce fait; comme ce qui est arrivé en l'Isle du Prince (2), où une telle mortalité s'est mise entre ceux qui s'en étoient saisis, qu'en deux jours la moityé d'iceux sont morts, et voyant que le mal continuoit, le reste a tout quitté, et s'est remis dans les vaisseaux, les ramenant à bon port par decà avec assez de profit, encores qu'ils n'ayent rien pillé en ladite isle. Mais ils avoient trafiqué fort avantageusement en la coste de Guinée. De quatre en 500 qu'ils étoient partis, ils ne sont pas retourné cent. On croit que les sauvages avoient empoisonné les eaux: Les autres attribuent cela à la malignité de l'air et l'anti-. pathie qu'il y a à celuy de ce pays. Cela n'oste pas la vo-

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 87.

⁽³⁾ Ci-dessus, p. 100, 107. Grotius, Histor. Lib. VII. » insulam Asthiopici maris Bennino littori praejacentem prope Aequinoctii circu-lum." (Principis ea dicitur.)

lonté à ces Messieurs de chercher terres nouvelles. On dit icy, que les Indes ont envoyé au Roy d'Espagne quatorze millions d'or; que la flotte étoit arrivée; qu'on a fait party de six cens mille escus à chaque quartier pour la guerre de deça; que ce partage a esté confirmé et bien asseuré à l'Infante. Ce n'est pas un des moindres merceaux de la Chrestienté, si elle le peut un jour posséder entier. — Le Régent de Suède a confirmé la paix d'aves le Moscovite, qui menace la Pologne pour des retranchemens, qu'on a voulu faire aux conditions de la Trève qui est entre les deux États, quand c'est venu à la confirmation d'icelle.

A la Haye, du 7e d'Avril 1599.

No. XXI. M. de Buzanval à M. de Villeroy, 100

Monsieur, L'occasion de ce porteur me fait ajouter à mes dernieres du 7 du present la déclaration, que ces Messieurs ont publiée touchant l'armement qu'ils font contre l'Espagne (1). Je croy que vous l'aurez déjà receue, car in m'ont dit, qu'ils l'avoient envoyée au Sr Arsens pour en avertir Sa Majesté, et luy faire trouver bonnes les procédures qu'ils sont intentionnez de tenir en ce fait. Sur lesquelles ayant eu plusieurs conferences et contestations avec eux selon l'écrit assez ample, que je vous ay envoyée sur ce sujet par ma lettre du 24 du passé (2), je n'ay pu obtenir autre chose d'eux, sinon qu'ils espéroient que Sa

⁽¹⁾ Placcaet, verklarende, dat de Spangiaerts ende hare goederen zyn van goeden pryse. (Édit des États-Généraux en date du 2 Avril 1599.) Nederl. Placoact-Boeck (Amsterdam 1644) I. 275 suiv.

⁽²⁾ Ci-dessus, p. 127.

Majesté prendroit égard à la raison et nature de leur État, qui ne pouvoit subsister sans faire sentir au Roy d'Espagne et à ses Royaumes la même incommodité, qu'il a essaye de faire à leur pais par le dernier arrest et les rigoureux traitemens, exercez a l'encontre de leurs sujets, qui cloient lors en Espagne par la soufrance dudit Roy; que les breches , qu'ils seroient aux Espagnols par leurs guerres maritimes, leur porteroient peu de préjudice, si elles étoient reparées par le libre trafic des autres nations, qui y porteruient plus en un mois, qu'ils ne leur sçauroient oster en un an. Que les Osterlins, les Danois et antres de la Mer Baltique ne s'y épargneroient pas, et s'y enrichimient à leurs despens (1). Que déjà la pluspart de leurs marchands prennent party avec les susdits, et même remplissent la France, afin de gagner en accommodant l'Espagne de ce qui luy pourra manquer par les dessauts de ces Provinces. Prétendent estre armez de justice en cette action, puisqu'elle est fondée sur le droit de la guerre, et que leur guerre a esté approuvée par tant de Princes, par tant d'actes publics et si longue désense et manutention de leurs droits, que personne ne peut plus douter de b jastice d'icelle. Supplient Sa Majesté avoir un peu de pulience avec leur nécessité, espérans donner tel ordre ans affaires, que dans moins d'un an la liberté du trafic d'Espagne et des Indes sera libre et ouverte à un chacun; promettant néantmoins d'avoir le plus grand égard, que snire se pourra aux sujets de Sa Majesté sans ravager la Mer comme pirates, mais procédans honorablement et royallement, puisque leur armée est composée et reglée sor un pied royal. Voilà, Monsieur, sur quoy ils sont e-perans, beaucoup plus dayantage par cet equipage et

⁽¹⁾ Ci dessus, p. 82.

flotte marine, qu'en tout ce qu'ils entreprennent par ter-Mon opinion est, qu'ils ont presque raison pour ce regard. Car je ne voy pas, que tous leurs efforts de cette année puissent aller plus avant que la dessensive, ai ce n'est, comme j'ay toujours dit, par quelqu'accident. ou aux affaires des Espagnols, comme sont les mutineries ou autres heurs, comme quelques surprises. Je découvre de plus en plus qu'ils sont resolus de tout quitter ce qu'ils ont en terre ferme si la nécessité les y contraint, et se tenir à la Hollande, Zellande et Frize, lesquelles ils as vantent pouvoir maintenir contre toutes les forces d'Espage ne autant et si longtemps qu'ils voudront (1). Quand je leur représente les mutineries et desassemblages, qui ponsroient arriver au dedans desdites Provinces s'il en faloit venir aux extrémitez, ils repondent, qu'il n'y a rien à craindre pour cela, d'autant que la force desdites Proving ces consiste et en soldats qui sont pour la dessense d'icalles, et en matelots qui servent à infester le dehors, quand le commerce cesse; que les uns et les autres désireroient telles extrémitez, d'autant qu'il y auroit plus à gaignes pour les premiers, et plus de hazard pour les derniers; bref plus d'employ et d'exercice pour les uns et pour les autres; que la dificulté du payement ne seroit si grande, qu'elle est maintenant, d'autant qu'ils reduiront leur Milice au pied et de leur bourse et de leur pays, qui serpit serré et de petite étendue, et leurs sorties par la Mer grandes et de grand raport. - Je leur dis, que les boas marchands abandonneroient leurs villes: ils repliquents que lors les pauvres, qui y demeureroient, se feroient riches comme ceux, qui le sont aujourdhuy, sont parvenus à leurs grands biens parmy les plus grands assauts qu'ait sou-

* *

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 7, 129.

tenu ce pays; que lorsqu'il n'y auroit plus de trafic. comme il s'en faudroit passer en tel orage, on s'enrichiroit sur coux qui ne s'en pourroient passer. Bref, il me semble, que comme ce pays est fait et composé tout autrement, que les discours et projets y soient aussy semblables et dissérens des autres. Ce que je vous dis, Monsieur, afin de vous représenter combien se trompent les E-pagnols et mesme Richardot, qui me vouloit assenrer, qu'en deux ans ils viendroient à bout de ces Provinces en les attaquant vivement par terre, et leur retranchant par mer le trofic d'Espagne, et les licences des rivieres. Il semble que cela les ait plus efarouchez, et je ne scay quels discours ils feront quand ils entendront, qu'en six semaines ces gens ont dressé une armée navale de soixante-dix vaisseaux, et dix ou douze qui se séparent de cette flotte pour trafiquer et faire guerre à leurs aventures particulieres aux Indes. La grande flotte (1) sera de huit mil matelots et près de trois mil soldats : je découvre que leur dessein est d'essayer et écumer les côtes d'Espagne, ravager tous les vaisseaux ès rades ou dans les ports, où ils pourront entrer, faire des descentes selon les occasions: de là voguer plus loing vers les Indes, et y prendre pied s'il est possible. - Ce ne sont point de petites entreprises: ils ont fait bâtir depuis un an trois ou quatre raisseaux : j'en ay veu l'un à Amsterdam, et ne pense pas, qu'il y en ait un plus beau ny plus grand en Angleterre. Un gentilhomme nommé van der Doux (2) de cette Province commande à ladite flotte : il est homme de valeur et reconnu tel, au reste adoré de cette race de matelots comme un Sainct. Il y a quelque projet de

⁽¹⁾ Gi-dessus, p. 120, 184.

⁽²⁾ Pierre van der Does.

mettre sur ladite flotte les deux fils de Dom Antonio (1). mon pour en faire grand état, mais pour s'en servir selon les occurrences on bien pour s'en défaire. Ils disent que toute cette flotte servit pour le service de Sa Majesté de la avoit occasion de l'employer : je leur dis, que s'ils enseent voulu faire ces belles démonstrations lorsqu'il étoit temps, qu'à cette heure ils ne seroient en la peine où ils sont; et que maintenant nous ne demandons que paix. Si con gens ont autant de courage, comme ils en monstrent pet dehors, et qu'il leur dure comme ils en font semblant; croyez, Monsieur, que nous aurons bon temps et longuement en France. Car il y aura de quoy exercer les Espagnols par deça, qui ne firent jamais mieux à mos avis, quoy que dise le Comte de Fuentes, que de coder ce pays à l'Infante. Car il étoit impossible, comme les affaires étoient pour lors, qu'ils le peussent plus mains tenir sans y donner cette nouvelle forme : car tout s'es alloit révolter. — Or, neus pourrons voir dans la fin de cette année à quoy tous ces appareils se resoudront, quels événemens ils produirent principalement après Traité d'Angleterre, qu'on tient icy pour tout assemble et pour lequel je ne voys pas que la frayeur soit plus grande. — Monsieur le Prince Maurice a mandé toutes les compagnies tant de pied que de cheval pour come poser son armée, ayant remontré à ces Messieurs, come bien il luy étoit fâcheux de voir son ennemy venir content der à tous propos les gays (gués) de ces rivières, sant mine de les vouloir passer tantost en un endroité tantost en l'autre, et n'avoir pas en main de quoy prompte

⁽¹⁾ Mêm. journ. de Pierre de l'Estoile (Août 1595). DEn ce mois mourust à Paris donn Antonio, roy de Portugal, au moins qui l'avait esté: car son train estoit reduit à celui d'un bien simple gentilhomme.

tement l'empécher. Il a si bien accommodé toutes les villes ou forts qu'il menaçoit de sièges, que le choix luy est asset dificile du lieu où il se doit premièrement prendre. - Son armée sera de quatre à cinq mille Anglois, dem mille Leossois (ils sont arrivez); quinze cens Lansquenests sont aussy arrivez en Frise, deux mil Franjois, desquels il n'y a encores que douze ou treize cens, el quatre à cinq mille hommes du pays, avec près de deut mille cinq cens chevaux. Que si les Allemans remuent à bon escient, c'est à dire qu'ils fassent repasser la Rhein aux Espagnols, il pourra renforcer son armée de quatre mille hommes au moins, qui ne feront plus besoin en Frize, ny en la pluspart de la Gueldres, et ce seroit lors qu'il aura une belle occasion de luy-même prendre son party, comme je croys qu'il le scaura bien faire. Mais les dissentions, qui sont entre les Princes Allemans pour le regard du commandement (1), fait croire que leur ardeur s'en ira en sumée. On me dit hier de bonne part, que Monsieur le Prince Maurice avoit décontert un grand dessein de l'Amirante pour entamer ce pays, qui est de faire un canal depuis la Meuse jusques ou Wall, qui est un bras du Rhein, à l'endroit le plus ctroit d'entre les deux rivieres, qui ac peut estre moins de deux lieues françoises. Cette entreprise est hardie, et semblable à celle de ce Romain qui fit la fosse Drusseune pour joindre l'Issel au Rhein, et par le moyen de l'un entrer dans l'autre. Mais je croy pas qu'il le puisse faire, ayant un ennemy si fortet si voisin. Monsienr, il y a bien de la besogne par deça, où je vois les affaires prendre un tel train, si ces gens sont si resolus aux extrémitez comme ils disent, ce que je ne croy

⁽¹⁾ Ci-desew , p. 132 , 133.

pas, (et Dieu les garde de l'épreuve), qu'il semble que Sa Majesté pourra bientost regarder jouer ce jeu sans s'approcher par apparents déportemens si avant dans la partie, qu'il donne soupçon d'y vouloir entrer. Ce sera assez de comforter les joueurs par les rafraischissemens secrets, comme il avoit esté projeté (1). Cela servira plus ny que les entreprises de Cambray ou semblables, ny que les passages en gros des gens de guerre, tels qu'ils ont esté faits, qui engendrent de très grandes jalousies et peu d'utilité. Il y a moyen d'entretenir amitié et bonne voisinance partout avec le gré d'un chacun. - Je vous mandois dernièrement (2) l'accord que le Duc Charles de Suède a fait avec le Moscovite. Il est arrivé de sa part (3) depuis quelques jours en ce païs, qui s'est arresté près de Monse le Prince Maurice. On l'attend icy de jour à autre. Il a declaré audit Prince, que le Duc son Maitre l'envoyoit pour déclarer les justes causes qu'il avoit eu de proceder comme il a fait contre le Roy de Pologne, duquel il a déchifré tous les déportemens et la dépendance qu'il a avec la Maison d'Autriche; s'est plaint de ce qu'il (Sigismond) s'est trouvé accommodé des vaisseaux de ces pays, quand il est venu pour envahir la Suède; a prié que cette commodité luy manque; autrement, si on assiste son ennemy, qu'il n'est point si peu, ny de si peu de courage, qu'il ne sache bien en prendre sa revanche en temps et en lieu. - On a repondu à ses honnêtetez par semblables. Quant à la menace, elle a esté receue de tres bonne part pour la communauté, qu'on a icy arec ledit Duc contre ceux de cette Maison; que les-

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 22.

⁽²⁾ Ci dessus, p. 135.

⁽³⁾ Un ambassadeur.

dits raisseaux estoient à des particuliers qui s'étoient trourez à Danzik, que le Roy de Pologne avoit comme pris par force (1). - On dit que cet Ambassadeur est fort magnifique et bien suivy : j'espère en avoir icy la copie. Il pourra à mon avis passer en Angleterre faire les mêmes plaintes; mais, si la Reyne fait la paix, comme je la tiens presques pour asseurée qu'elle sera, puisque la nécessité d'icelle croitre aux Espagnols par les incommoditez qu'ils sentiront par le placard de ces Messieurs (2), il y aura bien des disputes entre cet Etat-cy et l'Angleterre, qui désire plus ladite paix pour rendre le trafic d'Espagne libre à ses sujets, que pour tout autre respect; de l'espérance duquel núanmoins il semble qu'on l'ait voulu exclure tacitement par le placard, en la résolution duquel on a par axprès employé son autorité. - Monsieur, depuis cette lettre écrite M. de Bernefeld, s'en allant trouver Monsieur le Prince Maurice en Gueldres, m'est venu dire adieu; lequel loy ayant mis sur les plaintes de ce placard, m'a dit, qu'il avoit esté nécessaire de le concevoir de la façon qu'il est; que la rigueur d'icelle ne s'étend et s'entend que sur leurs sujets; que leur intention n'est point de piller les alliez trafiquans, mais seulement d'empecher les commoditez qui se porteront en Espagne cependant qu'ils y feront la guerre, et plus pour en chasser par la peur de leur dite flotte le commerce, que pour se prévaloir d'aucun butin, sinon fait sur leurs ennemys; qu'à cette occasion ils n'accorderont aucunes lettres de marque ny commissions de faire guerre par mer aux vainceux particuliers, si ce n'est aux Espagnols. M'a jord que dans six mois ils ne pouvoient éviter une révol-

⁽¹⁾ V. ri-dessus, p. 11.

⁽²⁾ Ci-dessus , p. 186.

te dans leur pays sans cet expédient qu'ils ont pris, qui vuide toutes ou la pluspart des mauvaises humeurs de leur Etat, en les employant et déchargeant au loin; que leur intention est de prendre pied en lieu, où ils tireront de profit avec le temps et en pourront faire part à leurs amis si leurs desseins succèdent. — M'a confirmé ce que je vous av dit d'Angleterre. Monsieur, je croys qu'il nous faut un peu patienter avec eux et leurs infirmiter; principalement s'ils usent de la discrétion qu'ils promettent. Je découvre que cette grande Ambassade de Suèch va plus loing, que je ne vous avois dit. Ce Prince (1) veut asseurer: il tient tout le Royaume, hormis la villaget le château de Calmar, qu'il a déjà bloqué. Les États du pays de Suède sont unanimement joints avec luy. Sa pais sance est grande sur mer: je fais peu de doute, qu'il 🚗 eherche quelque étroite alliance avec ces Messieurs sont joints en mesmes interests avec luy contre la Maisur d'Autriche. — Et sur ce, etc.

Du 14 d'Avril 1599.

No. XXII. François d'Aerssen aux États-Généralis. Messeigneurs,

والمتواضروا

1

Aussytost qu'il a pleu à Dieu me rendre la santé, je me suis acheminé en cour, pour continuer à y procurer voatre service et notamment insister sur la liquidation de la promesse de Sa Maté, de laquelle, combien qu'une parties sembloit asseurée dans peu, si n'a il peu fallu pour die poser toutes humeurs à effect sur les plainctes ordinaires de nécessité: touteffois Sa Maté ayant considéré l'extrémi

⁽¹⁾ Charles IX, père de Gustave-Adolphe.

le de voz remedes, a passer aux capitations remonstrees soigneusement par noz diverses et continues instances, m'a donné parolle, que dans la fin du moys je toucheray enequante mil escuz; mais Monsieur de Rhosny m'a protesté qu'il est impossible de satisfaire au terme, et que cula ne se pouvoit avant la my-May, comme les aultres restans cincqte mil dans la my-Juillet; de quoy comme l'ayant arresté et asseuré, il estoit prest de faire sa propre debte, pour tant plus me tesmoigner l'affection qu'il porte à la conservation de Vostre Estat, et que ces longours ne procedent que d'une indicible nécessité, emmy (1) laquelle il ait recouvert ce fonds à grandissime intérest. Il desire, Messeigneurs, qu'il vous plaise au plustôt envoyer ordre et quictance pour la recepte de la susdite somme, ne roulant Sa Maté porter luy les fraiz ne les hazards du transport (2). Je suis bien aise que du moins on vous acertene ceste somme, laquelle sur les constitutions des affaires et diversité des humeurs, je n'avoy osé espérer; ains platot à suivre la règle du jugement, il ne me pouvoit 13 ter qu'un désespoir, si ce n'eust esté que le temps eust emmené ses accidens; car la crainte d'une consusion en lostre Estat à cause de la susdite capitation, portée comme p en train par les lettres du Cardinal (3) André au Roy, y a plus faict que tout aultre raison ou promesse. Sa Mijesté certes démonstre évidemment le soing qu'il a de wetre conservation; pour qu'elle soit, il ne peut qu'il pe vous soit beaucoup utile. Il est désireux d'entendre des nouvelles de voz desseins, tant de mer qu'il croit n'estre projettez à simple infestation des costes, que de

⁽¹⁾ Emmy, dans, an milieu de, parmi.

⁽²⁾ Ci-dessus, p. 24 suiv.; 31 suiv.; 46, 47; 67.

⁽³⁾ Co-dessus, p. 85, 128. Grotius , Hist. Lib. VII.

terre, où il craint que voz ennemis ne vous devancent; ainsy que jà l'opinion est de leur siège devant Nymegen! Les lettres du Cardinal au Roy portent la recepte de trois cent mil escuz, l'asseurance et attente des provisions pour la guerre de ceste année, Vostre apparente ruine par la capitation d'un peuple ramassé (1), la confiance de l'estonnement, qui vous viendra par la conclusion de paix avecq l'Angleterre, et surtout la certaine révolte que vous causera le retour de l'Archiducq avecq l'Infante, vous levant tout prétexte de guerre par la réele distraction des Provinces des Pays-Bas d'avecq l'Espaigne; la tyrannie de laquelle vous auriez faict semblant de plus redoubter, que la souveraineté d'un Prince. Sa Mate, meue de ceste lettre et craignant que les affaires ne fussent en tel estat, en a désiré plein esclaircissement de moy, affin que si Vostre éversion estoit sy évidente, on tacheast à la prévenir d'une paix, de laquelle il s'offroit de s'entremectre, encor qu'il scavoit trop mieux que d'icelle naistroit une guerre à son Estat. Sur quoy je luy dis, que voz résolutions avoient plus de solidité que de s'esbranler pour quelques accidents; que les espérances du Cardinal n'estoient sans apparent fondement, mais foibles pour la diversité des confluences. Il pouvoit avoir receu ladite somme, et les provisions asseurées; que touteffois le plus souvent celles, qui viennent d'Espaigne, ont plus de bruiet, oultre la longeur, que d'effect; que vostre capitation ne luy debroit ouvrir auleune attente ; elle estoit passée amiablement et digerée d'un peuple zélé à sa religion et liberté (2); que comme les occurrences d'une année sont diverses, aussy ont les exactions leurs accidens, qui aussytost ne se con-

⁽¹⁾ Harassé?

⁽²⁾ Ci-dessus, p. 122.

tertissent en nature; que je vouloy bien croire que la Royne eut ouvert une négociation à paix, mais qu'il y avoit loing de l'ouverture à conclusion; que tous qui traictent, n'en sont pas asseurez de bonne yssue : mesmes, que plus souvent, selon l'ascendant ou desseing que chacun a particulier au traicté, on voit que les meilleures volonter concluent à leur contraire ; et quand bien ainsy seroit, que l'attente en respondist à leur desir, sy estiez vous bien asseurez, que l'intérest, que la Royne a de vostre consecution, l'obligera assez, sinon à vous seconder soubz main pour balancer voz armes en sa dessiance d'ung très puissant, au moins à ne vous estre contraire; que le retour de l'Archiducq selon tout style vous doibt plustôt affermir qu'esbranler: car un chascun voit à l'oeil, qu'il a') a nulle pureté au transport, par lequel mesmes, affin d'enclaver les Pays-Bas plus avant soubz le joug de la domination d'Espaigne, on les faiet dependances en fiest, et au dessault des moindres conditions et aux priviléges et aberte desdites Provinces, retomber aux premières misères; que Sa Majesté pouvoit veoir par ces raisons, que les propositions de noz ennemiz ont plus de masque que de taisons, d'apparence que de fonds, mais que c'est une forme de recommander leurs affaires pour intimider ceulx resquelz ilz en veuillent, ou divertir ceulx qui les appuyent; que néantmoins vous estiez assez suffisans, non de résister, ains de proffiter sur eulx au cas qu'il pleust à Sa Male affectionner vostre manutention par l'exacte liquidation de ses sainctes promesses, et desquelles n'aviez moins faict estat sur son désir que des plus clairs deniers de l'Estat; mais aussy que délaissez de luy, le désespoir vous pourroit mener où il osfroit de s'entremectre. quoy il a désiré que je vous acertenasse, qu'il affectionne unicquement vostre prospérité, et qu'aviez à faire estat, que toute chose, qui luy peust arriver, il ne vous abandonnera jamais. Mais, comme j'ay veu l'extrême nécessité. de ses subjects et finances, je vous devey prier de n'insister sy ardemment; qu'il n'aura moins de soing de ses promesses, que vous à en tirer les fruicts. — Tous les esprites. de ceste cour sont bendez pour le mariage du Roy. La première conclusion a esté, qu'il luy fault cercher party. hors de France. Le jugement de tous est de la niepee, Le chevalier Guichardin (1) s'en endu Grand-Duc. tremect fort comme son Agent. Gondy a esté ce jourdhuy mandé en poste. Je croy que c'est pour receptois. commission de se transporter à ceste fin à Florence. se trouve en mesme temps recerchée de l'Empereur et (de) Duc de Parme. Il semble que la France s'allège en ser maux par les desseins du Roy à mariage. Grandz et par titz en discourent avecq merveilleuse joye. Sa Mate dict qu'il cognoissoit la mort de feue la Duchesse (2) coup du ciel, et qu'il en voulloit faire son proffit; qu'il avoit eu intention de l'espouser; que toutessois ce n'east. peu estre d'un an ; que maintenant, Dieu aydant, il sereis marié dans quattre mois; si ce projetté mariage réussit y il est à présumer que Monsieur de Savoye n'ait à des mordre du Marquisat, ou le retenir par les armes; carde dit Grand-Duc a tousjours conseillé au Roy d'insister à aus

⁽¹⁾ Mort subitement à Fontaineblems dans le courant du mois de Mai 1599.

⁽²⁾ Mém. de Sully, L. XI. T. III. p. 406. » Tant que la duchesse de Beaufort avoit vécu, peu de personnes avoient songé à presser de se démarier; — mais sitôt qu'on la vit morte, il se fit comme de sujet." Duplessis-Mornay (Mém. et Corresp. T. IX. 277.) écrit à M. de Busanval (12 Août 1599.) »Le Roy plus libre d'esprit depuis qui par la mort de la defuncte, ces desseins espineux lui sont hors de la terres. Voyes encors ci-dessus, p. 16, 64, 76.

pretensions par la rigeur de l'arbitrage, sans entendre à eschange on transaction: soit qu'en s'approchant le Roy, il espère balancer les desseins d'Hespaigne contre son Estat, wit pour amoindrir leurs respectives jalousies par ceste escorce; tant y e que n'entendons plus rien de la venue de mondiet Sieur de Savoye sur son congé, au cas qu'il se disposast à la rendition dudict Marquisat (1). La mort de sene la Duchesse, à laquelle pour les projects d'une alliance il s'estoit attendu, semble en avoir traversé l'intenuon. M. de Boissise escrit d'Angleterre, que le traité weeq Comans (2), encor que sans suffisant pouvoir, s'achemine fort, et qu'il croit qu'on le mettra en tel estat, qu'à la reune de l'Archiducq, il n'y restera que l'extrême nuction, Sur quoy le Roy denilt (3), qu'elle vous oste la mouelle de voz finances, ou sy elle n'en faict que semblant, du tort qu'elle se faiet, en donnant jalousie aux voisins. J'ay avisé par mes précédentes (4) de l'entreprise de Spinola pour mettre des galères au destroiet de Calais. Le lioy luya réiterativement resuzé ses havres en considération du commerce. Il met ses desseins en oeuvre à Duynkercke, qui m'oblige, Messeigneurs, a en doubler mes advis. L'Edict de ceulx de la Religion a passé par tous les resvorts de Paris, mais la vente en est dessenduc pour obvier aux animositez du Clergé, qui s'eschauffent de jour à aultre. Le voiage de Bloys (5) est résolu. On s'y reu-

⁽¹⁾ Ci-dessus , p. 64 , 113,

⁽²⁾ V. ci-dessus, p. 106.

⁽³⁾ Regrette, déplore.

⁽⁴⁾ Ci-dessus , p. 116 , 121.

⁽⁵⁾ Mem de Sully, L. XI. (T. III. p. 405.) » Le voyage que fit cette année Sa Majesté à Blois n'eut point en effet d'autre motif que de déconnecter les projets de Bicon, et de contenir les peuples dans le devoir; publique ce parme ne le proposat en public que comme une partie de plaiest."

dra dans un mois, pendant quel temps Sa Maté se sequestre de tous affaires aux chasses et visites particulières. Je supplie le Créateur, Messeigneurs, qu'Il bénisse voz conseils, en prospère les effects et vous donne longue et heureuse vie. De Paris, ce 22° d'Avril 1599. Dessoubs estoit escrit: Vra très humble et très obéissant subject et serviteur, signé François d'Aerssen.

(Archives de la Haye.)

Nº. XXIII. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, L'avancement de cette saison recule l'exécution de plusieurs desseins contre tout ordre commo il semble. Mais la chaleur continuelle, qui a causé une extraordinaire sécheresse, a apporté retardement au croissement des herbages, et par conséquent aux exploits que pourroit faire la cavallerie sans le grand manquement, qu'il y a partout de fourrages; desorte que trois ou quatre Espagnols, qui se sont venus rendre ces jours passes à Monsieur le Prince Maurice (fuyant la punition d'une mutinerie, que ceux de cette Nation avoient commencée, et qui a esté étoufée par l'exécution de 25 ou 30, qui ant esté pendus) disent, que l'Amirante ne peut en façon quelconque tenir sa cavallerie en campagne faute desdits herbages, et que sans cela il eust déjà essayé de pénétrer par quelque endroit dans ce pays. Car il a touché argent, el les provisions d'Espagne sont telles (1), qu'ils esperent cette année estre bien fournis de ce costé-la. Mais ils no trouveront pas les facilitez de bien faire leurs affaires deçà comme ils firent l'an précédent : car Monsieur le Prince Maurice commence à estre de son costé bien pour-

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 146.

reu de toutes choses nécessaires, ayant presque ensemble toutes forces desquelles je vous ay parlé en mes précédentes. Desorte, que si les Allemans viennent, comme on espère, et comme j'y vois des apparences plus que jamais, la défensive de deçà se pourroit bien changer en offensive. Par les lettres de Monsieur Bongars (1) du 6 du présent je voys toutes choses contraires à semblables espérances; mais ven que les Princes, qui arment, se sont aprochez plus près de ces Messieurs par négociations secrètes qu'ils n'avoient fait auparavant, et que mesmes on Lour fait couler d'icy par dessous main quelques hommes et capitaines connoissant le pays, et même quelque peu d'argent sous certaines conditions, je ne puis croire au-Tre chose sinon ce que je vous en dis; et reconnois, si ainsy est, qu'on se cache de Mr. Bongars par delà au fond de l'affaire, comme souvent on fait le semblable en mon codroit per decà en plusieurs occurrences; mais la longue habitude, que j'ay parmy eux, m'y fait toujours voir clair par quelque pertuis, qui ne me peut estre bouché. Cetté armée navale fera voile, si le temps le permet, au premier de May, pour se trouver sous les Dunes d'Angleterre. Ils m'asseurent que nous n'en devons craindre aucune incommodité; mais, croyez, que si le coup porte, que l'Espagne en recevra une atteinte. Je vous recommenderay derechef l'affaire du Sr de Moucheron (2), pour lequel je vous ay écrit, et feray celle-cy d'autant plus courte, que j'espère vous entretenir plus au long par le

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 87, 99, 125. Lettres de Jaques de Bongars, Resident et Ambassadeur du Roi Henri IV. (La Haye, 1695. 8°.) D'autres éditions sont mentionnées par Bayle, Dictionn. Hist. et Crit. v Bongars. V. encore Sare, Onom. Lit. 111. 53.

⁽²⁾ Ci-dessus , p. 107,

Sr de la Fromentière, qui est venu par decà avec lettres du Duc Charles (1), qu'il porte à Sa Majesté. Il est allé (faire) un tour vers Monsieur le Prince Maurice, auquel anssy il avoit à communiquer des affaires dudit Duc. — Et sur ce etc.

A la Haye, le 23° d'Avril 1599.

N°. XXIV. Lettre des États-Généraux au Roi.

Sire , and all the public toll and

Comme pour les difficultez des passages que l'ennemy tient occupez sur le Rhin et ailleurs, nous ne pouvons qu'avecq beaucoup de dangers et à trop hault pris tirer noz munitions de guerre d'Allemaigne et Ostlande, nous avons trouvé bon de traicter avec Anthonie Lamberti ende Joris van de Boomgaerden, marchans de ces Pays residens présentement à Rouan, pour livrer ès Provinces-Unies deans douze moys prochainement venans la quantité de quattre cens milliers de salpètre, laquelle il pense pouvoir tirer hors la France, s'il plaist à Vostre Majesté le luy permectre, avant à cest effect constitué souffisante caution à nostre contentement. Nous supplions, Sire, bien humblement, qu'il Vous plaise en ceste considération pour nostre service accorder ausdits marchants ledict transport, et Vostre Majesté nous obligera tant plus à son service. Sur ceste confiance nous prions le Créateur, Sire, etc. Actum le 24e d'Aprril 1599.

At Colombia and Market Andrew & Spirit

NAME OF STREET OF STREET

(Archives de la Haye.)

⁽¹⁾ De Suedo.

Nº. XXV. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur.

Le Sr de la Fourmentière que vons connoissez sera portour de cette lettre : il vous dira des nouvelles de Suede, et même de l'affaire particulière qu'il a en charge pour une alliance de la fille du Duc Charles (1) avec Monneur de Rohan, de laquelle j'espère peu, veu l'éloignenement des parties, qui se rendra encore plus grand, si Sa Majesté n'y entrevient pour les joindre. - Car c'est à quoy il me semble que ledit Duc vise principalement, Touttesfois, Monsieur, s'il vous plaist vous lairrez parler ledit Fourmentière sur ce sujet, sans faire semblant que je vous ave donné avis. Il semble que ledit Duc veuille prendre quelqu'intelligence particulière avec cet État. Sea Ambassadeurs, comme je vous av déjà donné avis, ont esté icy, et ont passé en Angleterre pour y confirmer Palliance du Royaume de Suède. A leur retour on parleta à eux. Je no voy pas grande utilité pour ce pays en se liant avoc ledit Duc, si ce n'est pour tenir en bride le Roy de Dannemark, cas avenant, qu'il voulust gourmander la navigation de ces Provinces par le moyen de son Zund. Car la Suède avec les forces maritimes de ces Messieurs y pourroit bien donner bon ordre. Ledit Fourmentière sassez bien remarqué toutes choses audit Royaume, et mêmo les humeurs de ce Prince, l'état de sa Maison, les conditions de tous ces peuples septentrionaux, lesquels s lairray-là pour venir aux nôtres, et vous dire, que cette umée navalle n'attend que le vent pour faire voile. Je tous ay mandé le nombre des vaisseaux et des hommes qui

⁽¹⁾ Nem. et Corresp. de Duplessis-Mornay, T. 1X. 198. Consentement danne par le Prince Charles au mariage de sa fille avec le vitemte Henry de Rohan.

vont dessus. Leur principal dessein, selon que je le puis comprendre, est d'aller droit en la coste d'Espagne, y ruiner et brusler toutes les forces de mer qu'ils y trouveront, chercher moyen de se fortifier en quelque avantageux endroit, pour tenir toujours ledit Roynume en echec; puis cingler vers les Indes avec quelque partie de leurs vaisseaux, s'emparer de quelque coste, soit au Brésil, soit vers l'Affrique, pour y entretenir le trafic et commerce de ces Pays. Au même temps quelques marchands particuliers arment pour aller à leurs aventures. Car ladite armée est toute des États, suns que les marchands y avent rien contribué. Si elle porte coup, cet État est sauvé apparemment, et fait une grande playe à celuy d'Espagne, qui ne peut assembler et jouir de ses commodites que par le moyen de la navigation. Il y a plus : c'est que ces Messieurs commencent déjà à préparer les moyens pour mettre sus une seconde armée, et aller seconder cette première où elle sera paroître en avoir besoin. - Ils out fait entendre à la Reyne d'Angleterre leur résolution, laquelle a esté fort louée, les ayant incitez à la poursuivre, non toutesfois sans quelque mal de coeur de voir de si puissans voisins sur un element, auquel elle prétend de commander absolument (1). Voilà pour la Mer. Pour la Terre, Monsieur le Prince Maurice a toutes ses forces ensemble, et a si bien pourveu à tous les endroits, que l'Amirante menagoit de siège, qu'il ne s'est jusqu'à cette heure osé engager à pas un. - Ledit Amirante a fait un pont au devant d'Emerick sur le Wal (Wahnl), qui est un bras du Rhein, et a fortifié ledit pont du costé de la riviere. On dit même qu'il y a fait passer la pluspart de son armée, avec intention d'attaquer quelque fort en ces quar-

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. B.

tiers-là. On verra au premier jour ce qu'il entreprendra. Il a bien perdn du beau temps jusques à présent, vous asseurant, Monsieur, qu'il fait par deça aussi chaud qu'il pourra faire aux jours caniculaires. Le succès d'une scule entreprise, que feroit Monsieur le Prince Maurice sur quelque place, ou la rupture et défaite de quelque partye des troupes dudit Amirante, le pourroit ruiner cette année. Nos François commencent à trouver ce traitement et cette guerre dure au prix de la picorée et licence de la France. Ils ont envoyé faire des remontrances : ils m'y ont voulu employer, mais je m'en suis fort bien défendu, et leur ay dit que ma charge étoit toute contraire à celle qu'ils faisoient; que j'estois icy pour la pair, et eux pour la gnerre. Il ne se peut voir meilleure infanterie qu'est celle-la au jugement d'un chacun, et je croy qu'enfin on y aura égard. Car Monsieur le Prince Maurice en est fort jalonz et amoureux. Monsieur le Comte de Nassaw a esté tres bien venu et veu par icy: il est allé trouver Monsieur son frere. - Les divisions des Allemans ont esté cause que les deux partyes, et le Landgrave et Brunswik ont enfin négocié par deça; le premier pour quelque somme d'argent, avec promesse de tourner ses desseins au bien des affaires de ces Messieurs; l'autre pour avoir quelques personnes de conduite et qui entendent le métier de la guerre : entr'autres il a demandé le Comte d'Holloc. On (le) luy a envoyé avec quelques autres. Il faudra bien de bons pilotes pour faire voguer un navire si mal armé et equipé: on en espere peu icy; mais on fait ce qu'on peut pour en tirer prosit, et vaille qui vaille. On dit qu'ils ont envoyé en France pour essayer de rassembler leurs pièces sous l'autorité du Roy. - Il y a en de la rumour en la ville d' Embden , la faction du Comte s'y étant rondue la plus forte, et croy qu'il en fût aujourdhay ab-

solu possesseur sans les Frizons accourus de Groningue, appellez par la contre-faction. Ils se sont logez près de ladite ville sans avoir pu entrer dedans. Il semble maintenant que les parties sont pour s'accommoder, les deputez du Comte, des États et de ladite ville étant assemblez pour cet effet. Si les Espagnols se pouvoient nicher dans cette place, ils auroient un grand moyen de bien faire du mal par deça, et par Mer et par Terre. C'est que ces Messieurs craignent du costé des Comtes d'Ostfrise, qui ont depuis longtemps négocié continuellement avec les Espagnols (1). - Monsieur, votre lettre du treize du passé est venue sort à propos pour m'oster de la peine, en laquelle j'étois des ennuis, que j'apréhendois en Sa Majesté pour cette perte si soudaine, si inopinée (2). Il faut louer Dieu de tout qui ne peut aller que bien. partant qu'il nous conserve la personne du Roy. Votre précédente du premier du même me donne une bonne nouvelle touchant le consentement, que Sa Majesté avoit donné pour mon assignation de Bretagne (3): l'expédition n'en pouvoit tomber en meilleure et plus favorable main pour moy. M. d'Incarville (4) a on ce surpassé mes espérances; car ne m'ayant que donné un médiocre goust à mon partement de cette affaire, je le remis tout

en luy, et même j'épargnay de vous en parler, peur do

⁽¹⁾ Grotius, Hist. Isb. IV. (A. 1595.) p. 806. Addebant ambire Comitem Pontificis Romani et Philippi amicitiam, quorum vi adjutus opprimeret libertatem." — L. VII. (A. 1598.) p. 476 suiv. — Codessus, p. 127.

⁽²⁾ La mort de Gabrielle d'Estrées.

⁽³⁾ Voyez quant à ces assignations de Brétague una lettre de Morany à M. de Buzanval, Mem. et Corresp. IX. 231.

⁽¹⁾ Contrôleur-genéral et membre du Conseil des Finances, mort en 1599. Mem. de Sully, 1. X. T. HL. p. 71 et 371. — V. aussi L. VII. (A. 1595) T. H. p. 467; et ci-dessus, p. 55.

vous importuner en une chose incertaine. Voilà comment l'abligation m'en est plus grande à l'endroit dudit Sieur. Je l'en remercie et luy dis, que sans vous je serois demeuré plus longtemps ingrat, d'autant qu'il avoit frapé ce coup pour moy sans m'en préavertir. Ces gens languissent après le retour du Doux: il y a trois jours que le Si de Bernefeld fut ceans, qui me dit qu'Arsens leur demandoit pouvoir de recevoir la marchandise si on luy offroit, me demandant consentement et avis là-dessus. Je luy dis que je n'étois point d'avis, qu'il fist refus de ce qui luy seroit présenté à l'avantage de ces Messieurs. Monsieur, j'ay une suplication à vous faire pour un des plus sçavans hommes de notre temps, qui est Monsieur de Lescale (1). Il fait réimprimer par deça un livre, qui avoit esté autrefois imprimé à Paris et dédié au feu Roy. Je vous suplie bien humblement de luy faire octrover un privilège pour ledit livre et me l'envoyer. Je vous en cavoye les mémoires. Nous aurons bientost celuy des an-

⁽¹⁾ Dans une lettre, datée du 18 Mai 1600, Buzanval écrit de nonveau en faveur de Scaliger, avec lequel il était lié d'amitié. - » Monieur, dit-il, je fermeray cette lettre par une importunité, qui est de mus suplier bien humblement de me vouloir avoir un privilège pour quelques livres, que M. de l'Escale a fait imprimer par deçà, desquels sous envoye le mémoire. Ce personnage a tant de mérite et est tant de mes amis, que je ne puis que je ne vous le recommande de tout mon cem, ven principalement qu'il est par deca par expres accord que A. en a fait à ces Messieurs pour l'ornement de leur université. le litre des anneaux est parachevé, mais on n'en ose encore distribuer memplaires, à cause que le privilège de l'Empereur n'est pas encore unité, lequel l'Électeur de Cologne veut ambitiensement qu'on luy doi-164 desorte qu'on n'ose s'adresser à d'antre qu'à luy, puisqu'il s'est offirst de lay mesme à l'impetrer et envoyer. Autrement on en pourroit avoir avec une demye douzaine d'escus." — V. au sujet des relations de M. de Busanval avec Scaliger et Casaubon le Bulletin de la Commist. roy. d'hist. a Bruxelles , T. IV. p. 94 suiv.

neaux et médailles Romaines : l'autheur vous en envoyers un aussytost qu'il sera achevé. Et sur ce etc.

A la Haye, ce premier de May 1599. Par Mr de la Fromentière.

Nº. XXVI. Lettre des États-Généraux au Roi.

andi. Proje

110

Sire,

Nous avons esté infiniment marriz d'entendre par celle. que nous a escript le Sieur d'Aerssen, nostre député, de 27º d'Apvril le mescontentement, que Vostre Majesté, a. prins en la deffence par nous renouvée du traffice en Royaulmes et pays du Roy d'Espaigne, pour n'en amoir. esté préallablement rien mandé ny dict à Vostre Maté; d'anix tant que nous nous asseurons, si la depesche que nous. fismes audict d'Aeresen, lorsque nous nous advisions, care, core sur le placcart, par laquelle nous luy mandions les raisons, qui nous constraindroient à ceste résolution, a nostre intention en l'exécution d'icelluy placcat, que Voctre Maté en eut receu tout contentement, veu que nous me scaurions nous persuader, que les malveuillans de nostre-Estat eussent aultant de crédit auprès de Vostre Matter que à cause de la publication dudict placeart (tant néces saire et utile en ceste difficile constitution et conjuncture. de temps et d'affaires) iceulx nous scauroient frustrer et faire diminuer la royalle affection et faveur de Vostre Matt. envers ces pays; et cela de tant moins, en considération que durant ceste guerre du temps des feu Roys, les prédits cesseurs de Vostre Mate, semblables placcarts en ces pers ont esté faicts, publies et exécutes, sans qu'iceuls hom

rent pu estre induictz à l'entendre aultrement que à mostre advantage, et conforme le droict de tous gens et L'uzage de tous Roys, Princes et Républicques estans en guerre, lesquels ont tousjours eu ceste liberté de défendre et empescher le commerce avecq leurs ennemys; mesmes nous ont iceulx Roys favorisez en l'empeschement, que nons avons faict du transport au havre de Calais, qui y a esté seullement practicqué par ceste guerre au préjudice et à la ruine de l'Estat de ces pays, et le renforcement des ennemis communs. Mais il semble que le malheur a voulu ou que le vent contraire ait retardé ladicte dépesche, ou qu'elle ait esté perdue, puisque ledict d'Aerssen ne nous en mande la recepte. Nous luy en envoions présentement le duplicat avecq charge d'excuser cest accident, et pour déduire amplement à Vostre Maté nostres raisons, et vous faire entendre qu'il n'y a aultre moyen pour arrester les procédures extraordinaires du Roy d'Espaigne, tant en Espaigne que par deçà contre ces, pays, et conserver nostre Estat, que seullement par ladite dessence. En quoy toutessois nous avons eu si bonnes considérations, que nous avons entière confiance, quant Vostre Maté les aura bénignement goustées, qu'Icelle cognoistra qu'il n'y a aucune présumption, témérité ou imprudence qui nous ait emportez, ains que toutes noz ections tendent seulement à ce but (comme elles feront tonsjours) pour nous maintenir et conserver soubz la royalle fareur de Vostre Maté. Par où donc nous remectant audit d'Aerssen, supplions, Sire, Vostre Maté bien humblement, qu'il vous plaise luy accorder bénigne audience et créance, comme à nous mesmes, et de nous conserver tousjours enthiere Vostre royalle affection et bonne volonté, que luy demeurerons à jamais bien humbles et

fidèles serviteurs. Prions le Créateur, Sire, etc. — Actum VIII de May 1599 (1).

> seerin Hiller Hele

· LEFE

(Archives de la Haye.)

No. XXVII. M. de Buzanval à M. de Villeroy et

Monsieur.

J'ay receu aujourdhuy celle qu'il vous a plu m'écriss du 26 du passé, et ay esté bien ébahy de voir par icelle. que la mienne du 14 du même ne vous auroit esté rene due. Car elle auroit donné quelque particulier éclaireie. sement et du placard que je vous envoyois avec icelle (2) et des secrètes intentions de ces Messieurs en l'exécution d'iceluy; encores que j'avoue, que c'estoit bien tard nous lors de tous entoyer ledit placard, veu qu'il avoit esté arresté dès le deuxième en leur Conseil. Mais je n'en connoissance que le douze, à cause qu'il fut résolute comme je croy, entr'eux, de ne le publier jusques temps qu'ils prenoient pour en avertir les États voisine leurs amis, comme ils m'ont asseuré qu'ils firent le St Arsens par une dépêche du 13, et celuy qu'ils ont Angleterre et Écosse. Mais les marchands, très subtile ang ce qui touche leur trafic, trouverent moyen de l'éventes plûtost, et en faire part à leurs facteurs et associes Calais. Ce sont les excuses que m'a donné ce jourd'haus le Sieur de Bernefeld, qui m'est venu trouver sun sujet, et qui m'a dit, que ledit placard avoit esta. pour estonner leurs ennemis en montrant vigueur et sa

⁽¹⁾ V, ci-dessous, le Mémoire de M. de Buzanval, sur la liberté commerce des Neutres.

⁽²⁾ Ci-dessus, p. 136.

ce en leurs conseils, pour confirmer les Allemans quil armoient contre les Espagnols, et pour donner des arrières-pensées à leurs amis. Je l'ay trouvé troublé et confus pour les parolles dures et aigres, que le St Arsens luy mande luy avoir esté tenues par Monsieur de Bellievre et autres du Conseil de Sa Majesté sur la publication dudit placard. Il m'a dit que c'étoit à tort, que l'on leur objectoit de n'avoir préaverty Sa Majesté du contenu dudit placard; d'autant qu'outre ce qu'on m'en avoit communiqué, (qui fut à la vérité un peu sur le tard, et plûtost par ma prévoyance et recherche, que par leur propre mouvement, me tenant suspect en ce fait pour leur en avoir dit et écrit librement ce que j'en pensois) qu'on avoit donné charge au St Arsens de remontrer l'affaire et les tempéramens et restrictions, qu'on entendoit donner aux generalles parolles conceues en iceluy. Puis, qu'il avoit aussi fort expressément recommendé à Monsieur de Dommerville (1), qui retournoit en France, d'informer Sa Majesté du fait ; que ledit Dommerville avoit raporté à son retour ce qu'il en avoit dit bien particulièrement à Sa Majesté, et les réponses qu'elle luy avoit faites là-dessus, qui n'étoient point pour les détourner de leur entreprise. Les instructions secrètes, qu'ils ont donné à leur Général pour ce qui concerne les Princes voisins, sont, à ce que m'a confirmé ledit Bernefeld, que les vaisseaux françois revenant d'Espagne seront laissé faire leur route en toute liberté; que ceux, qui se rencontreroient y allant porter des commoditez, seroient renvoyez en leurs ports et havres sans leur faire aucun tort; d'autant qu'ils n'estiment pas estre conseillable ny praticable de permettre l'abord des commoditez en lieux, où l'on va porter la guerre et toutes

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 123;

les incommoditez et ruines desquelles on se peut aviser. Prient le Roy de leur permettre cette juste et du tout nécessaire procédure en leurs armes contre leurs ennemys, sans laquelle ils déclarent librement, qu'ils ne peuvent maintenir leur Etat; en laquelle toutesfois ils ne veulent passer outre sans la tacite agréation de Sa Majesté. D'autant, que s'étant resolus à la continuation de cette guerre sur tant d'expresses promesses qu'il leur a faites, ils scavent bien que, venant à manquer sa bonne affection et les efforts (1) d'icelle, il faut par nécessité, qu'ils cèdent et s'accordent à la grandeur d'Espagne, n'ayant moyen ny au dedans ny au dehors de pourroir aux altérations qui pourront arriver; desorte que ledit Bernefeld m'a asseuré, qu'ils sont resolus d'arrêter le cours de ladite armée, bien qu'avec un extrême préjudice à leurs affaires jusques à ce qu'ils ayent réponse de Sa Majesté. Car si tant est qu'elle soit conseillée d'improuver cette procédure qu'ils font tenir à leur armée navale, 'et s'en déclarer ennemy, qu'ils sont résolus de rompre du tout ladite armée et les desseins d'icelle, quelque mal et perte qui leur en puisse arriver, sachant très bien que les conséquences de la mauvaise grace de Sa Majesté leur importeroient enfin beaucoup plus que tout le bien et le gain, qu'ils pourroient espérer des exploits de ladite flotte. C'est, Monsieur, l'occasion de cette dépêche, laquelle je suis prié de vous envoyer en diligence, n'étant point intentionnez de faire faire voile à ladite armée, bien qu'elle soit tout preste, et n'attende que le vent, que lorsqu'ils auront réponse du Roy. Il y a plusieurs discours à faire sur cette soumission, de laquelle je me trouve assez estonné.

⁽¹⁾ effets (3)

Je voy bien qu'on leur donne de grandes défiances de nous, et qu'on leur fait entendre, que nous allons peu à peu inclinant du costé de l'Infante et de l'Archiduc. -On ne s'y épargne pas du costé d'Angleterre, qui vou. droit bien les amener au même traité qu'elle a déjà projeté, et les en a encores semond tout fraischement, leur donnant terme d'y aviser jusques au temps que l'Infante sera passée en Italie : car il semble que pour lors la Reyne d'Angleterre soit résolue d'entrer à bon escient dans cette affaire. Mais, Monsieur, si je ne me trompe, cet Ltat ne viendra jamais à ce party qu'avec consusion, non en corps et en gros, mais par pièces. Il y a longtemps que je vous ay dit, que cette année sera la crise de leur État (1) : elle se fait à bon escient à cette heure même que je vous écris. Car La Borlotte est entré dans l'isle de Bomelwerd par la rivière de Meuse, (Ladite isle se fait d'un bras du Rhein nommé Vahal, et de ladite rivière de Meuse, qui font un bec sur lequel ces Messieurs ont un bon fort, nommé le sort de Vorne) et fait ses approches pour battre un autre fort vers Bolduc, qui est celuy de Crevecoeur, fort manyais et petit. Mr le Prince Maurice arriva hier en la ville de Bomel, dont ladite isle prend le nom, accourant à ce danger. Il a dix-huit cornettes de cavallerie : les régiments françois, anglois, écossois et deux de ce païs avec force canon: La Borlotte a environ six mille hommes de pied, et six pièces de batterie. On croit que dans ce jourdhuy il y aura des coups ruez de part et d'autre : une bonne partye de la victoire gist en la diligence. L'Amirante suit avec le reste de l'armée, soit pour seconder La Borlotte, soit pour faire diversion ailleurs. Ce coup sera le premier échec.

⁽¹⁾ V. envore ci-dessus, p. 134.

ou que recevra, ou que donnera l'Amfrante, et par lequel le reste du jeu sera mis en quelque désordre et consusion. Le troisième de ce mois quatre cornettes de Mr le Prince Maurice en défirent cinq des Espagnols, qui faisoient la retraite des troupes que menoit La Borlotte à cet exploit. Le Comte Paul Emilio, qui commandoit ladite cavallerie, y est demeuré prisonnier (1), et environ soixante sur la place, et autant de prisonniers. J'ay esté d'avis qu'on retint le lacquais d'Arsens, afin de vons écrire par luy le succès de cette affaire, qui tient bienchacun en alarme par dech. Le Comte d'Holloc est arrivé près le Duc de Brunswik. Il a accepté sa Licutenance. Cette armée, composée de sept mille chevaux es quinze mille hommes de pied, doit marcher le divieme de ce mois. A semble que les Espagnols leur quittens le Rhein pour montrer que ce n'est à eux qu'ils en veulent, mais à ceux de deçà, qui n'espèrent point trop desdites armées affemandes. Monsieur, comme j'achevois cette lettre, l'orphèvre de Calais m'a rendu la votre du 19 du passé, à laquelle je ne puis faire d'autre réponse, sinon que je prie Dieu, qu'il donne bonne rencontre à Sa Majesté en son dessein et qu'il l'exécute bientost. - Pour le regard des frais pour le transport de ce que Le Doux apportera, tant en escortes qu'en carriages ou choses semblables, je scay ce que je vous en ay écrit et ne m'en dédis point, l'ayant toujours ainsi entendu, partant qu'on m'envoye les espèces en or ou en argent selon le tant du Roy, et mêmes les écus à 63 sols (2). Et croyez, Monsieur, que quand il y auroit de la perte en cela, que

⁽¹⁾ Grotius. Hist. Lib. VIII. p. 517. » Venit in potestatem Paulus Aemilius Martinengus."

⁽²⁾ Ci-dessus, p. 31, 32.

je la porterois plûtost que de m'en plaindre, ou vons en mettre en peine: le tout est que la partie soit seurement conduite à Dieppe, et le plûtost sera le meilleur, car les affaires et les nécessitez de deçà pressent. Et me semble tout compté et rabattu, que nous avons un grand intérest à ne les laisser ruiner : quelques autres qui en recueilleroient le débris en seroient bien leur prossit, et bientost possible à nôtre dommage. Monsieur, permettez moy que je me plaigne de n'avoir en jusques à cette heure aucune assignation pour mon état de cette année, et vous supplie bien humblement d'y faire pourvoir (1). Je trouve qu'on vit aussi peu pour néant cette-cy qu'on faisoit l'autre, de laquelle il m'est encore deu une bonne partie: c'est le moins que de donner le pain guotidien à ceux qui travaillent, et je diray que je pense bien le gagner, et m'asseure que si vous en estiez juge, j'aurois une favorable sentence de votre costé. Et sur ce etc.

> A la Haye, ee 8 de May 1599, par la voye de Calais.

No. XXVIII. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur,

Je ne scaurois qu'ajouter à celle que je vous écrivis hier, si ce n'est pour vous dire que j'ay veu ce jourd'huy le Comte de Solms, lequel est envoyé par deçà par le Lantgrave de Hesse. A passé par Bomel, où hier il vit Mr le Prince Maurice, lequel n'étoit pas encores bien résolu de faire venir le reste de son armée, qu'il avoit laissée près du fort de Schenck pour le couvrir contre celle

⁽¹⁾ V. les plaintes de M. de Buzanval ci-dessus , p. 122 , 156.

de l'Amirante, qui y demeure ferme, et qui semble n'en vouloir partir, mais avoir voulu seulement faire quelque diversion pour les six mille hommes que La Borlotte fait passer dans le Bomelwerd, pour plus aisément pouvoir exécuter son dessein contre ledit fort de Schenck Toutesfois ces Messieurs ne trouvent pas bon, qu'on laisse fortissier ledit La Borlotte dans ladite isle, tant pou la déreputation que cela apporte à leurs affaires, que pour les inconvéniens, qui pourroient arriver, si les Espapa nols faisoient quelque progrès de ce costé-là, nonolista que ladite isle soit toujours ouverte au plus fort, = qu'elle paye contribution à la ville de Bosleduc. Led Sr Comte m'a dit avoir ven Mr de Bongars à Cassel, communiqué avec luy: il promet merveilles des armes ces Princes, et asseure que dans ce mois les Espagnoseront contraints de quitter tout ce qu'ils ont occupé se l'Empire, et remettre toutes choses en leur premier éta-Ils se sont résolus pour oster la jalousie d'entre les Prise ces (1), de prendre le nom des Cercles pour la directides affaires, et donner le commandement à celuy, qui a prééminence sur le Cercle le plus voisin des quartiers deçà, et le plus intéressé au fait des Espagnols; - d « sorte que cela tombe sur le Comte de Lip, auquel doit adjoindre des seconds, qui suplééront aux dessauts (2) et exceptions qu'on pourroit alleguer contre luy. Ainsi to 115 les Etats, tant d'une que d'autre religion, sont joints et contribuent en cette affaire; et dit ledit Comte, que les moyens sont accordez pour six mois de payement de l'ass-

(1) Ci-dessus, p. 133.

⁽²⁾ Grotius, Hist. Lib. VIII. p. 526. u Summa Simoni Lipple credita, rogatu — Westfalorum. — Dux, belli se mexpertum bedissimulans," etc.

née. Je ne sçay si l'assemblage de tant de pièces différentes tiendra lontemps ferme. Nonobstant tout cela, il me semble, que ledit Lantgrave de son costé traite quelque chose à part avec ces Messieurs, et que d'autre part le Duc de Brunswik fait de même pour, à mon avis, en tirer quelqu'argent (1) par l'offre qu'ils sont de faciliter ce que ces Messieurs voudroient entreprendre, cependant que les Espagnols auroient cette armée de l'Empire en teste. Les bourses sont vuides icy, (desorte) qu'on voudra voir de grands miracles devant que de se mettre en cette nouvelle dépense. L'Empereur, à ce qu'il dit, n'a pu rempre coup, quelques remontrances qu'il ait fait faire aux Princes d'Allemagne du danger éminent (2) du Turc qui les meance, qui se rend d'autant plus grand, que les différens touchant la Transilvanie ne sont encores vuidez, et que d'autres affaires se sont remuées au païs de Styrie et Carinthie contre le Duc Charles, qui y a voulu innover au fait de la Religion contre les constitutions de ses prédécesseurs. Il y a près de trois mois, que je pensois vous avoir envoyé copie de la protestation, que la Noblesse de son païs avoit faite contre luy pour ce sujet. Mais j'ay trouvé qu'elle a esté oublyée par négligence de celuy qui serme mes pacquets; aussy que n'ayant eu aucun avis de la suite de cete affaire, je n'y avois pas pensé depuis. Maintenant qu'il revient en jeu, comme en nous écrit d'Ausbourg, j'ay pensé que vous seriez bien asse de la recevoir, si vous ne l'avez eu d'ailleurs. - Ces Messieurs envoyent au Sr Arsens les justifications de leur placard, adjoutant toujours, qu'ils n'eussent jamais pensé que l'ou (l') cust pris si cruement au Conseil de Sa Majeste, veu

⁽⁴⁾ Ci-dessus , p. 155.

⁽²⁾ Imminent?

leurs droites intentions, alleguant celuy qui fut fait icy en 88, duquel le feu Roy ne fit aucun semblant, louant les douceurs et connivences desquelles il usoit en leur endroit, bien qu'ils ne luy eussent jamais fait service, et particularisent celuy pour le regard de Calais: durant le regne duquel ils disent avoir toujours tenu le port de ladite ville fermé avec leurs navires de guerre (1), et avoir levé licences et droits sur les navires marchands qui y vouloient entrer; que ce port accommode tant leurs ennemis qu'on ne peut trouver mauvais, s'ils leur font achepter la commodité qu'ils en recoivent; se plaignent de Mande Fieq (2), de ce que ces jours passes il a tiré son cancer sur un de leurs navires de guerre, qui étoit aux mais avec un Dunkerkois, qui eust esté emporté sans la finrour (faveur) dudit Sr de Vicq. - Monsieur, j'ay au réponse de M. le Prince Maurice touchant le fait d'Orest ge; je eroy qu'il en a écrit à Sa Majesté. Vous verneurs par la copie de la mienne qu'il se décharge assez de cette affaire: il en a d'autres en main qui luy importent de vantage (3). Et sur ce, etc.

A la Haye, ce 9e May 1599.

N°. XXIX. M. de Buzanval à M. de Villeray,

Monsieur,

Ensin l'Amirante a quitté tout ce qu'il tenoit de l'Ense-

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 159.

⁽²⁾ Dominique de Vic, seigneur d'Ermenonville, Gouverneur de Sañs Denis, de Calais et d'Amiens, Vice-Amiral de France. — Il mourut 1610. — Mém. de Sully, L. XIV. (T. IV. p. 272).

⁽³⁾ V. ci-dessus p. 52, 103.

pire, et a retenu seulement Orsoy, qui est de Clèves, et Berck sur le Rhein. Il a suivy avec le reste de son armée La Borlotte dans l'isle de Bomel. Il y est fort maintenant de 20000 hommes et de seize pièces de canon. Chacun juge cette entreprise brave et possible plus téméraire que bien considérée, si les aprests, qui bouillent par decà pour l'en faire repentir, font l'effet qu'on espère. Car ces Messieurs, voyant engagées toutes les forces de leurs ennemis dans cette petite isle, y portent anssy toutes celles de leur État pour en emporter une victoire entière s'il est possible. - Pour cet effet ils ont pris cinq ou six mil matelots de leur flotte qui doit aller en Espagne; et outre les soldats d'icelle, ils ont mis les bourgeois dans la pluspart des garnisons, et en ont tiré plus de quatre mille hommes, lesquels ils font servir à cette occasion. Leur intention est d'aller attaquer avec lesdits matelots et force petits krumstefes (1) (kromstevens) bien artillés le pont de bâteaux, que l'Amirante a fait sur la riviere de Meuze pour avoir libre entrée et issue dans ladite isle, et, quoy qu'il couste, le forcer et le rompre. Si cela succède, et que cette riviere soit tout bordée de bâteaux de deçà, les vivres ne pourront suivre ladite armée, et par ce moyen en moins de huit jours les nécessitez y seroient extrêmes. Adjoutez à cela des forces aussy grandes, ou plus que celles de l'Amirante, qui se trouveront en teste, et qui ne le prendroit qu'à leur avantage? Or tout cela, Monsieur, est sur le point d'estre

⁽¹⁾ Il est parlé de l'équipement de six vlieboots, (dont dérive prohablement le mot français flibot) et de six cromstevens, dans une lettre du Prince Maurice au Roi Henri IV du 17 Février 1598. Ces navires, a la demande du Roi, devaient se poster sur la Loire. V. les Documents in dits, publiés d'après les Archives de Lille, par M. L. Ph. C, van den Bergh, Leide, 1842, p. 352.

décidé. Car maintenant que j'écris ce mot, et les matelots susdits et tout le renfort de gens de guerre, avec le Général de cette armée navale sont près de leurs ennemis qui à mon avis n'ont point attendu que cette que vin fondre sur eux. Toutesfois par lettres que j'eux hier du camp, en me mande qu'ils se montrent fort braves et re solus; qu'ils commençoient des tranchées à la portée di mousquet de Bomel, comme s'ils la vouloient assièger mais en même temps ils ont voulu gagner une petite islo qui est en allant vers la ville de Til (Thiel) sur la mêm rivière du Wahal, de laquelle ils ont esté repousses pa quelques compagnies du regiment de Monsieur de la Nour et de celuy du Comte Ernest qu'il a amene d'Alleman ne. Si l'Amirante s'engage à ce siege, Monsieur le Prin ce Maurice y a choisy M. de la Noue pour y commande avec une partye de son régiment. - Voila à quoy en son les affaires, lesquelles se demesient à mon avis cette se maine, si ces gens exécutent quelque chose par cau. Le Comte de Solms me vint hier dire adieu, retournan vers le Lontgrave de llesse avec bonne réponse de ce Messieurs; il ne fait aucune dificulté que ces Alleman ne marchent aux premiers jours, et que ces ceroles d l'Empire ne roulent, outre ce qui y pourrout faire à par les Maisons de Hesse et de Brunswick, qui se senten fort renforcées par les nouveaux mécontentemens que l'Em pereur à donné en prononçant sentence en favour du Cor dinal de Lorraine pour l'Évesché de Strasbourg contr celuy de Brandebourg (1), et pour les soupeons et défine ces qu'on a donné teut fraischement au Roy de Danne mark. Car on tient maintenant pour certain, que le Bo

⁽¹⁾ V. Richter, Gesch. d. dreyszigj, brieges, aus Urkunden w. and dern Quellenschriften, (Leipe. 1840) 1. 394 suiv.

de Pologne avoit dessein de luy oster son passage du Zund; qu'il avoit gagne pour cet effet un Vice-Amiral de Dannemark (non du Due Charles de Suède, comme on avoit dit au commencement;) qu'un Marquis de Bade, qui étoit pour lors en Dannemark, retournant d'auprès du Roy de Pologne, s'est trouvé atteint de cette pratique, pour laquelle il y a déjà des testes qui ont volé. -Ces Messieurs envoyent une Ambassade vers le Roy de Dannemark (1), qui leur a fait demander à la haste quelques munitions de guerre qu'ils luy ont octroyées en payant: je croy que ladite Ambassade pourra passer en Suède. Ainsi le Monde se mesle, et les vagues portent les affaires tantost vers le Nord, tantost vers le Sud. Il fant prendre garde à tout au mieux qu'il sera possible. Il seroit à désirer que le Doux fust arrivé pour maintenir un peu nostre crédit, et oster les dégouts qu'on prend de nous, et plus pour soutenir ce faix, lequel je voy si pesant, que s'il vient à tomber de ce costé, j'apréhende bien la foiblesse de ses épaules pour le pouvoir suporter. - La Reyne d'Angleterre loue leur placard à pleine bouche, et dit qu'ils n'ont fait qu'une faute, qui est d'avoir si longtemps attendu à le faire. On les asseure fort qu'il n'y aura encores d'un an paix de ce costé là. Si ce laquais pouvoit demeurer encores deux jours, j'espérerois de vous pouvoir mander à quoy se seroit résout toute cette guerre de Bomelwerd. Ces gens y employent le verd et le sec. Il y a treize ou quatorze ans, que le Comte de Mansfeld s'y pensa perdre avec six mil Espagnols. Et sur ce, etc.

A la llaye, ce 17 May 1599.

⁽¹⁾ Ris. d. États-Gener. (MS.) 18 Mai 1599, Le docteur Voet fut

No. XXX. François d'Aerssen aux États-Généraux.

Mogende, Edele, Erentfeste, Hoochgeleerde, Wyse, ende seer Voorsienige Heeren,

Naerdat ick UEMo, brieven van den achtsten Mey den achtienden ontfangen hadde, belangende de exceptie ofte moderatie ten regard van de ondersaten van Syne Mat, die, alhier to Hove, van UEM. in hun placeaet werde verwacht, op de groote alteratie, die ter oorsake van de rigueur van dien werde bethoont, soo hebbe ick ter verscheyden reysen met Syne Mat selfs daervan naer UEM. bevel gesproken; maer aengesien hy den achthienden ende negenthienden in dese stadt wesende, den Heere van Villeroy (met denwelcken de uytheymsche affairen werden genegotieert, ende particulierlyck die UEM. concerneren) niet by hem en hadde, en konste van Syne Mateys anders geene decisie verwachten; dan begeerde, dat ick my met hem tot Foutaynebleau soude begeven, om aldeer op de saecken te letten, ende UEMo, redenen ende motiven te considereren; dat al was het soo dat UEM. in syn interest hem niet en hadden gekent, ende daernyt oorsaeck genouch soude hebben niet alleen van misgenuegen, maer oock om syn gewoonlyck affectie van UEM. welvaren all te trecken, soo soude hy nochtans UEM. datelyck bewysen, dat hy een Prince van syn woordt is, ende tot UEM. welstant volcomelyck toegedaen. - Den twintichsten dan tot Fontaynebleau genriweert synde, hebbe terstonts metten Heere van Villeroy in communicatie getreden, ende naer «cele contestation op de forme ende praetermisse van het behoorlyck respect (waerin jegens UEM, wert gepersisteert, niet jegenstaende alle redenen van advis door den Heere van Dommerwille, ende contrarieteyt van windt) mitsgaders die groote schade, die de ondersaeten van Syne Mat daerdoor jegens recht ende redenen wert aengedaen, soo hebbe ick hem geantwoort, met wat een rype deliberatie UEM. hun voorsz. placeaet souden hebben geresolveert ende gepubliceert, als resterende den eenigen ende besten middel tot de conservatie van de Vereenichde Nederlanden ende affbreuck van hunne vyanden, waerin niet nieuws en was begonnen, dan alleen de onde placcaten, met groote modificatie ter consideratie van Syne Mat ververschet; bem biddende te willen continueren syne gewoonlycke affectie tot UEM. by Syne Mat ende my assisterende, opdat UEM. proceduren rechtelyck mochten werden beduydt, naer haer vereysch ende noot, opdat UEM. de gedane beloften tytelyck mochten genieten, waerop soo vasten staet was gemaeckt, naervolgens het begeeren van Syne Mat ende syne particuliere toesegginge. Dat de effecten van dien manquerende, ontwyfelyck UEM. saecken in dese gestaltenissen in groote confusie souden brengen: waerop my alle goede behulpsaemheyt toegesecht hebbende, is by Syne Mat ontboden geweest, om op UEM. versoeck, door hunne brieven ende myne gestadige instantien te resolveren. Waermede omtrent de ure doende synde newcest, soo heeft Syne Mat my mede doen roepen, ende belast UEM. aen to dienen, dat hy niet liever en soude sien, dan het welvaren van den Staet van de Vereenichde Nederlanden; ende daerover, dat hem wee doet, dat die in spleken extremiteyt gestelt is, dat UEM. genootsaeckt syn, soowel hunne vrienden als vyanden indisferentelyck te interesseren, ende ingevalle het UEM. gelieft hadden. met hem dese saecke te concerteren, dat hy mogelyck middelen soude gevonden hebben, om UEM. staet op een anderen voet te versekeren, ofte ten minsten daerin soo te handelen, dat UEM. placeaet syn vol effect, ende syn ondersaten min schade souden hebben te dragen; want de distinctie (1), die ick hem allegeerde, van het nemen ofte beletten van die gene, die jegens UEM. verboth met hunne vyanden souden traffiqueren, dochte hem geheel onnoodich, doordien het in effecte een is; want niemant uyt vreese hem soude derven ter zee begeven, mitsdien dieselve in het placcaet niet uytgedruckt, noch Syne Mat nengedient en is geweest, om tytelyck syne ondersaten daervan t'informeren; sulcks oock, dat alle die gene die in Spaignen syn, niet en derven keeren, vreesende by UEM. vlote gerencontreert te worden. Dies niet tegenstaende, ende meer lettende op UEM. voorgaende diensten, soo heeft hy my bevolen UEM. te versekeren van de vystich duysent croonen, binnen den achsten van Junius toecomende, ende de andere int beginsel van Julius, wesende het uyterste effort, dat hy in dese gelegentheyt heeft connen doen; oirdeelende dat het hoochnoodich is, dat UEM, op de wedercompste van den Eertshertoch onder de hant gestuent worden, om de alteratien van de gemeynte te voorcommen, ende de vyanden in hunne eenige ende meeste hope te stuyten. UEM, sullen dan believen hunne schepen van oorloge tegen den achsten des toecomende maents tot Diepe (2) te doen vinden, om aldaer op het begeren van Syne Mat ende particuliere asseurance van den Heere van Villeroy, de voorsz. vystich duysent croonen t'ontsangen. Den Heere van Rhosny houdt dieselve gereet (3). Men excuseert de voorgaende proceduren ende animositeyten, doordien Syne Mat niet min voor

⁽¹⁾ Ci-dessus , p. 161.

⁽²⁾ Ci-dessus, p. 164.

⁽³⁾ Ci-dessus , p. 67.

nyne ondersaten en konde doen; begoerende daerover, dat UEM, anders geen, als hunne gewoonelycke opinie van Syne Mat en souden willen scheppen, waerin Hy UEM, by alle gelegentheyden door syne weldaden sal confirmeren.

Sync Mat was grootelyck bevreest, dat UEM. vyanden door hunnen inval in Bommelerweert UEM, eenigen affbrenck souden doen, to meer doordien synen Ambassadeur tot Bruessel daervan grooten roep ende een halve tictorie hadde gemaeckt, als wesende hunne eenige intentie om dat eylandt met de stadt ende forten voor dit jaer le veroveren. Dan naerder van my verstaen hebbende, dat het haer dagelycks doenlyck was int eylant te komen, ende dat Syne Ercie oordeelde, dat hunnen inval meer en tendeerde tot diversie van UEM. leger van voor 's Gravenweert (1), waerover hy alleen met ettelycke compagnion ruyteren ende voetknechten hem in de stadt Bommel ende het fort te Voorn soude hebben begeven. soo heeft hy hem dacrin gerust, ende my bevolen, dat ick UEM, soude scryven, dat UEM, hem geen aengenamer sacche en souden kunnen doen, dan by alle occasien van alle occurrentien hem t'adverteren. De dessaicte van Marlinengo (2), nessens syne gevanckenisse, heeft mede seer behaecht. UEM. mogen seker houden, dat Syne Mat met groote impatientie ende affectie naer het welvaren van de Geunicerde Nederlanden verwacht,

Men is hier doende op het stuck van de Finantien, ende het schynt, dat Syne Mat dit op een nieuw wil reformeren met scherpe examinatie van alle syn giften, geduc-

⁽¹⁾ Appelé anssi Schenkenschuns. Kluit, Hist. Feder. Belg. Federa-

⁽²⁾ Ci-desaus, p. 164.

rende den oorloch, die over de derthien hondert duysent croonen jaerlycks importeren; heeft oversulcks de Rekencamer tot Fontaynebleau ontboden gehadt, ende de Presidenten gesecht, van hunne personen te willen beginnen. Den noot is soo groot, ende het misgenuegen van alle Heeren, dat by soo verre daer niet in en werdt geremedieert, het apparent is, dat de saeeken eenen anderen loop sullen nemen. Want daer niemant betaelt en wordt, ende Syne Mat blyft altyt in gelycke armoede, al synder veel die opinie hebben, datter eenige penningen in reserte worden gelecht: twelck alleen procedeert van dat men niemans schulden en siet liquideren.

Die van de Religie excuseren het resus vant Edict met het lanck vertoeven van de resolutien van alle de Provintien. Ondertusschen soo wert by hunnen partialen dese procedure seer geblasmeert; maer die aen dese syde de Loyre woonen, beloven hun grootelyeks vant Edict, sonder te wachten naer het antwoort van de Generale Assemblée tot Chastelleraut (1), twelck evidentel ek eene divisie onder hun bewyst, ende sterckt hunne partyen in hunne bitterheyt.

Den Generael van de Cordeliers (2) heeft audientie by Syne Mat gehadt, ende seer wel onthaelt geweest: syne propositien werden secret gehouden, dan is seker, dat hy urgeert prolongatie vant bestant tusschen Syne Mat ende

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 63.

⁽²⁾ Gonzague Calatagirone, négociateur à Vervins. Supplém. des Mém. journ. de Pierre de l'Estoile (édit. Petitot) p 221, 225. Ailleurs p. 264, il est appelé patriarche de Constantinople, — et on lui donne le prénom de Bonaventure. — Voyez ci-dessous, Lettre XXXIV, la enrieuse mais indiscrète révélation du secret de la confession, que ce Cordelier fit à Henri IV relativement à l'Archidue, qu'il dit avoir été reconnu inhabile par sa conformation physique à accomplir le but naturel du mariage. — V. encore ci-dessous, Lettre LVIII.

den Hertoch van Savoyen, om middelertyt tot de decisie son het protecteren. Daer wort beducht, dat niet jegenstaende alle protestatien van affslach, hy syn begeren sal verkrygen, ende consequentelyck de saecken tot een wissel beleyden; dan wy mercken soo grooten onseckerheyt in dit stuck, dat de scherpsinnichste qualyck weeten, wat daervan hopen oft wreesen. Want het gedirigeert wordt naer den loop van de saecken van Syne Hat, ende ten anderen alle praeparativen van den oorloch ceneren, ende daertegens soo en verliest den voorsz. Hertoch geenen tyt in fortification endo lichten van crychstolck, duervan Syne Mat sekere advisen heeft. - Hier wort oock seker gehouden, dat den voorsz. Generael last heeft, om van het huwelyck van Syne Mat iet voor te sisen, at wast soo, dat hy op syn vertreck van Roomen van den doot van de Hertoginne (1) niet en had connen seadierteert syn. Nochtans doordien eenen expressen by den Paus in syn reyse hem is naergesonden, soo wert dese opinie by veelen gelooft, te meer, overmidtz dat van regen de nichte van den Hertoch van Florence met den Keyser niet besloten en is geweest. De depesche is verucken, waerdoor men ondersoeckt, off de recerche van Syne Mat aengenaem soude wesen: geheel Vranckryck roupt naer dit huwelyck, van vreese, dat Syne Mat tot syne corste voorslagen in nieuw subject soude comen, oft decedarende sonder kinderen, den Staet in nieuw confusie unde vallen. Den Chevalier Bretton (2), naerdat hy 1001 synen meester aen Syne Mat syne gerechtigheyden lot het marquisatschap gededuceert hadde met de submis-

⁽¹⁾ Gubrielle d'Estrées. Ci-dessus, p. 149.

⁽²⁾ Agent du Duc de Savoye.

sie onder het arbiterschap van den Paus, is straffelycken by Syne Mat in presentie van veelen met woorden ondergaen geweest, gelyck die een ernst begeren oft een gemoveert gemoet subministreert: te weeten, dat hy het met goetheyt ofte quaetheyt sal hebben. — Dan sulcke hefticheyden worden terstondt gemodereert.

Syne Mat heeft hem aen Taxis doen beclagen (want tsundt den 15, doen hy syne eerste complimenten dede, en heeft hy geen audientie meer gehadt,) van het arrest gedaen aen syne ondersaten schepen in Spaignen, wesende eene notable infractie van peys; maer heeft voor antwoort gecregen, dat hy daervan niet en wist, mede niet en gelooffde ende daerover aen synen meester soude scryven; ondertusschen soo continueren de coopluyden in hun beclach, en pretenderen brieven van marque, die uytgestelt worden tot naerder tydinge uyt Spaignen.

Den Ambassadeur van Engelant trock gisteren naer Fontayneblean, waer hy qualyck in ettelycke daegen audientie sal hebben, overmidtz Syne Mat ter jacht is; ick sal letten op synen last, ende UEM. tytelyck daervan adverteren. Men spreeckt hier seer weynich van het begonnen tractaet in Engelant; dan de generale meyninge is, dat het syn effecten met de wedercoemptse van den Eertzhertoch sal hebben.

Bongars die heeft uyt Duydtslant geschreven, dat daer wel eenich volck by den anderen is, maer dat vandaer niet te wachten en staet, ende tot confirmatie van dien, dat den Palsgraeff eerst dat hadde laeten slappen. UEM. kunnen daer sekerder advisen van hebben.

Hiermede

Mogende, Edele, Erentfeste, Hoochgeleerde, Wyse, ende seer voorsienige Heeren,

Bidde Godt, dat hy UEM. gelieve te spacren in lanckdurige ende voorspoedige regieringe. Uyt Paris, den
23º Mey 1599. Onderstont: UEM. onderdanichsten ende
commoedichsten Dienaer, was geteeckent: Françoys van
Aerssen. De superscriptio was: A Messeigneurs, Messeigneurs les Estatz Généraux des Provinces-Unies des
l'193-Bas.

llecepta den 8 Juny 1599.

No. XXXI. M. de Buzanval & M. de Villeroy.

Monsieur, par mes dernières du 17 de ce mois je vous douncis avis de l'entrée de La Borlotte dans le Bomelwerd et vous en désignois le site, puis la suite de toute l'armée espagnolle en ladite isle, les approches qu'il avoit faites de la ville de Bomel, qui donne le nom à cette isto, le diligence de M. le Prince Maurice à la secourir et couvrir de son armée, et enfin la résolution qu'avoient pris ces Messieurs de se porter sur les lieux mêmes, pour donner plus de vigueur à ce qu'on vouloit entreprendre pom y faire perdre l'armée des Espagnols; soit en ruinant le pont, que l'Amirante avoit fait dresser sur la rivière de Meuze, soit par quelqu'autre moyen et rupture do quelques digues, à quoy on avoit tourné la plûpart des forces de cette armée de mer, qui attendoit le vent. le seu sembloit estre si ordent en cette affaire, que chacun en pagsoit voir la fumée au premier jour. Toubasois, après que ces Messieurs eurent communiqué deux ou trois jours dans la ville de Bomel avec M. le Prince Maurice sur ce sujet, on trouva que les Espagnols stoient mis si bon ordre à la garde de leur pont, et

étoient logez si seurement partout, qu'il étoit mal aisé de rien exécuter en gros contre eux, sans hazarder en quelque façon les affaires de cet Etat: et fut remontré par ledit Sieur Prince, que puisqu'on ponvoit obtenir sans hazard aucun ce pour quoy on trouvoit bon de hazarder quelque chose, qu'il n'y avoit aucune apparence de le faire; que l'intention d'eux tous étoit de sauver la ville, et par conséquent l'isle de Bomel, et en chasser les Espagnols; que leurs ennemis leur en avoient donné le moyen par la longueur et lâcheté qu'ils avoient apporté à leur dessein, luy ayant donné le loisir de fortiffier tellement cette place à leur barbe, et même y élever un fort par le dehors et à deux arquebusades du fossé de la ville. qu'il n'y avoit nulle apparence qu'ils la peussent emporter, mais bien une grande de s'y ruiner et brusler à petit seu; que par le moyen du pont, qu'il avoit fait vis à vis de la ville sur la rivière du Vahal, qui est un bras de Rhein qui fait en partie cette isle, il pouvoit et mettre et tirer tant d'hommes dedans et dehors d'icelle qu'il for sembleroit bon; desorte que par les continuelles sorties qu'il feroit faire et les frequents assauts, que par d'autres endroits il fera donner avec son armée, qu'il tient tout proche d'icelle rivière entre deux, les assaillans seroient beaucoup plus incommodez que les assiégez. Ce conseil fut suivy, et des le lendemain, qui fut le 20e de ce mois, il fit faire une sortie à la diane (1) dans la première tranchée, qui étoit gardée par La Borlotte avec trois mille hommes, la pluspart Espagnols, laquelle fut gagnés sans grande resistance. Les François, Anglois et Eccesois y ayant (2) à qui mieur, qui n'etoient pas en fort

^{· (1)} A la pointe du jour.

unit cens hommes. Et y sut fait une boucherie de bien einq cens hommes, comme ont rapporté quelques prisonniers, qui y mettent aussy La Borlotte entre les autres. -Comme ils passoient à la seconde tranchée, ils ont trouvé un battaillon d'Italiens en teste, et toute l'armée qui suivoit pour les soutenir, desorte qu'ils furent contraints de es retirer sans avoir fait perte (de plus de) 30 ou 40 hommes, lesquels encores ont esté perdus plus par inconsenient que par leurs ennemis; d'autant que ces nations susdites ayant donné par divers endroits, et ayant sauté presque en même temps dans ladite tranchée, ils se saluerent par mégarde à la première rencontre les uns les autres de mousquetades. Voilà, Monsieur, où l'on en est pour le sait de la guerre, du succès de laquelle ces Messeurs, qui sont icy de retour, espèrent de bien en mieux par ces commencemens qui leur rient, encores qu'ils acient certains que l'Amirante soit resolu à la poursuite et continuation de ce siège, et qu'il ait fait approcher près de 40 pièces de canon pour s'en servir en iceluy. Il semble estre réduit en tels termes apres avoir quitté le Rhein et abandonné son siège prétendu du fort de Schenck, qu'il faut qu'il donne jour aux affaires de son muitre par cel endroit, ou qu'il les mette en grand branle. C'est rounuoy l'événement de ce siège est tonjours à craindre, tant qu'on l'ait affoibly par quelque diversion; à quoy on travaille fort et ferme. - Cependant le vent est changé et toutes les forces marines sont rentrées en leurs bords. Ih m'ont demandé si Sa M. ne trouvoit point mauvais, qu'ils fissent voile devent la reponse de ce que je vous ay nande par mes dernières, et m'ont remontré leur grand ulerest et possible ruine de ladite entreprise, s'ils laisbeleat perdre ce veut pour ce sujet. Je leur ay dit que

j'estimois, que Sa Majesté trouveroit bon qu'ils avanceassent leurs affaires, partant qu'ils se gouvernassent en leur voyage comme ils le promettoient. Ce que j'ay fait, Monsieur, par l'interprétation que j'ay pris de votre dernière du 8 de ce mois que je viens de recevoir; puis j'ay pensé qu'il faloit décharger le Roy d'infinis reproches, qu'ils nous eussent fait si mal arrivoit à leurs desseins, mêmes par quelqu'autre inconvénient. - Ils ne désespèrent pas tant de tirer profit des Allemans comme fait M. de Bongars, et croient que d'une façon ou autre ils s'en ressentiront, soit que les Princes Allemans montent à cheval, soit qu'ils leur fassent tomber en main quelquesunes de leurs forces et de leurs moyens, pour se venger par ce moyen de l'Espagne. Toutesfois je vois cela encores assez incertain. - Le Roy de Dannemark se trouve à Magdebourg, y ayant esté semond (1) par ceur de la Maison de Brandebourg et de Brunswick pour l'embarquer en cette affaire, et l'y en faire toucher son intérest. - Comme les affaires de Suède étoient fort échauffées partout, nouvelles viennent de plusieurs endroits que le Duc Charles est mort: on en conte la façon si diversement que je ne sçaurois qu'en dire, bien que je la trouve vraye, car nous l'avons et de Dannemark et de Pologne. Cela fera bien du changement vers le Nort, et le Roy de Pologne s'en avantagera sort. Ces Messieurs voudroient déjà l'Archiduc et l'Infante de retour par deca, afin de faire paroître à un chacun combien leur présence les étonuera peu. J'entends de bon lieu, que quand ils seroient contraints de traiter, ils le feroient plûtost avec l'Espagne, qu'avec ledit Archiduc, duquel ils ne sont jamais intentionnez de recevoir la domination ; alléguant que s'il en faut

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 163.

on, il le vaut mieux d'un Prince esloigné, que d'un si roisin, et ne font doute d'estre toujours bien receus du Boy d'Espagne à cette condition. Mais cela sont discours susquels je ne voy encore rien de prest, et hez-vous, s'il vous plaist, sur moy pour ce regard, et je m'asseure que vous n'y seres point trompé. Un tel changement ne peut arriver à leurs conseils, que je n'en sente quelque vent de bien loing. Lisez et relisez ce que je vous ay écrit depuis mon retour, je croy que vous trouverez, que je vous ay toujours dit la vérité soit des choses présentes, soit que j'ave voulu faire des conjectures de celles à venir. Cette flotte va faire voile, et dès hier chacun fut commandé de tourner dans son bord ce jourd'huy pour aller prendre la coste d'Angleterre, et là s'assembler à faire resens de toute l'armée, puis passer outre. Tant s'en lant, Monsieur, qu'ils se proposent de s'entendre avec les Anglois en ce qui concerne ce voyage de mer, qu'ils leur ont refusé l'entrée de société avec eux pour ce regard; l'ayant lesdits Anglois instamment requise avec ofhe d'une bonne adjonction de vaisseaux à leur stotte. Mais ils n'ont pas trouvé conseillable d'y entendre, ny de leur donner aucun pied en ce qu'ils veulent faire en se meslant avec eux. - Je vous envoye un mauvais plan de la ulle de Bomel, qui m'a esté envoyé de l'armée. Toulessois vous y pourrez remarquer à peu près la disposition d'icelle. Vous trouverez dans la carte de Gueldres, qui est en votre Théatre, la situation de Bomelwerd. Il en plus que temps que Le Doux vienne: les affaires et depenses sont immenses par deçà et m'étonne de plus en plus, comment ils y peuvent fournir. Ils avoient fait, îl 1ª longtemps, état de ladite venue : ils m'en sollicitent à tous propos: je lenr av fait entendre les occasions du reculement arrivé en ce fait, et les bons offices que vous y rendez. Et sur ce, etc.

A la Haye, le 24 May 1599.

N°. XXXII. L'Agent d'Angleterre aux États-Généraux.

Messeigneurs, Je vous ay assez de fois de temps en autre sollicité, afin que suivant le dernier traicté les ratifications d'une part et d'autre ensuivis et l'obligation sur ce donnée (1), soing fut prins et l'ordre mis que l'argent pour le remboursement des deniers du premier terme escheu doiz febvrier dernier fut fourny; mais avecq quel petit fruict V. S. ne peuvent ignorer. Ce qu'estant par sa dite Maté entendu (non sans grand regret) ne sçait que juger de telles procédures contraires aux solemneles promesses. Et d'autant qu'Icelle entend quelques Provinces estre plus tardives et négligens qu'en raison ne convient, ayant aussy ouy ce que vostre Agent Mons Caron a dict tendant à faire les excuses, m'a commandé de vous déclarer, Messeigneurs, rondement, que telles allégations des défaultes ou négligence parmy vous autres ne la peuvent contenter; car, quand promesses faictes à aultres Estats se respondent ainsy par les contractans, cela en effect dissolve les contracts, et d'alléguer telles nécessitez ou faultes ne peult que décourager tous aultres confédéres de s'associer avec tels qui n'ont pas le soing que convient à observer ce que se promecte, de sorte qu'en cas que meilleur et prompt contentement ne soit baillé sans ulté-

⁽¹⁾ Voyez cet acte d'obligation ci-dessous No. LXX.

rieur dilay, exception on excuse, Sa dite Mate sere constraincte, tant pour ce que susdit est, qu'en regard du peu de respect qu'on monstre avoir des faveurs diversement monstrez, comme aussi afin qu'aultres Princes (qui s'en peuvent esmerveiller) ne la puissent toucher de l'indignité qu'Icelle endure en cest endroit, - d'en user et proceder à tels autres moyens et remèdes, soit par arrests on sultrement, qu'en roison et équité s'en trouveront conrenir. Ce qu'advenant je peulx librement déclairer, (voires protester) que ce n'adviendra par aultre que leur propre faulte et négligence qui en sont estez en cause. Dont il plaira à V. S. avoir deue considération, et de s'esvertuer de prévenir aux inconvéniens apparents, en donnant meilleur contentement à Sa dite Majesté, que jusques ores. - Je suis aussy commandé, Messeigneurs, de par Sa dite Mare rous declarer, que plusieurs marchans ses sub-Jects avants beaucoup des biens et de grand valeur aux isles d'Asores et Canaries, où qu'ils ont trafficqué plusieurs années (d'aultant que le placcart nagueres publié par V. S. contient une prohibition générale contre toutes ustions qui trafficqueront les pays du Roy d'Espagne,) se doubtent comment ils pourroient estre traictez, si d'aunture leurs navires en allant ou retournant desdites isles insent rencontrées de vostre armée navalle. Icelle attend et requiert, que pour la meilleure asseurance d'iceux et leurs biens, V. S. vueillent donner ordre et commandement exprès au Commandeur général de ladite armée, de ac troubler ou empescher auleunes navires angloises ou aultres chargez par ou pour des Anglois en leur pasage aux dites isles ou retour de là; ensemble de meetre vouy ordre qu'une navire, appellée la Gressille de Londes allant de Creyl en l'Escosse, destinée pour faire

ung voyage au port de *Pharo* en Portugal, soit asseurée, estant ladite navire asteur sur la publication dudit placcart, envoyée pour querrir et porter les biens et facteurs desdits marchands anglois de là, avecq intention de n'y retourner plus. Auquel désir de Sa dite Maté (estant fondé en equité) plaira à V. S. satisfaire, et me donner sur l'un et l'autre point vostre promte et bonne résolution, afin qu'apparoisse à Sa dite Maté ce qu'ay faict pour la descharge de mon debvoir.

A la Haye, ce xxvie de May 1599. Signé Geo. Gilpin (1).

Exhibitum le xxvie de May 1599.

(Archives d'Utrecht.)

Nº. XXXIII. François d'Aerssen aux États-Généraux.

Mogende, Edele, Erentseste, Hoochgeleerde, Wyse, ende seer Voorsienige Heeren,

Ick hebbe UEM. door myn leste schryven van den xxIIIen deser geadviseert, dat S. M. niet jegenstaende de eerste alteratie over UEM. placcaet, my de vyftich duysent croonen versekert hadde, ende begoert dat UEM. jegens den achsten Juny hunne schepen van oorloge tot Diepen souden senden, om die penningen aldaer ten ge-

⁽¹⁾ Le titre que porte Gilpin dans le Traité de Westminster du 16 Août 1598 est celui de Conseiller introduit de la part de Sa Majesté (Élisabeth) dans le Conseil-d'État des Provinces-Unies des Pals-Bas. Dumont, Corps Dipl., V. P. I. p. 584. On lui donne déjà la même qualité dans le Traité d'alliance offensive et défensive du 31 Oct. 1596 conclu entre Henri IV, la Reine d'Angleterre et les États-Généraux. Dumont, ibid. p. 532.

setten dage t'ontfangen. M. de Rhosny hout die selvige gereet, soodat ick niet en twyffele, oft UEM. sullen daerin contentement hebben, want ick tsundt anders niet en heb kunnen speuren.

Taxis heeft den vyventwintichsten syne tweede audientie gehadt, tenderende tot dry finen. Dat Syne Mat UEM. Agent soude willen wederom uyt syn Ryck senden, synen Ambassadeur uyt UEM. landen weder ontbieden, ende ten derden, den Heere van la Noue met syne medecomplicen strengelyck by synen Procureur in Justitie doen vervolgen. Syne Mat heeft my syne antwoort, den sesentwintichsten snachs, in presentie van Mevrouwe de Princesse (1) selfs geseght, te weten, dat alle nytlanders in syn Ryck vry acces ende wooninge hadden, sonder dat hy sulcks mocht oft wilde verbieden; ten anderen dat hem aengenaem was, dat by hem van wegen UEM. een publiq persoon resideerde metten welcke hy de dagelyckse occurrentien mocht negotieren; dat hy den Heere van Buzanval op het begeren van den Coninck van Spaignen, als Ambassadeur neffens UEM. hadde gesonden, om UEM, tot eenen handel te disponeren; dat tsedert de saecken in sulcken staet syn gevallen, dat hy om den coophandel van syne ondersaten met UEM. te versekeren, voor synen dienst hadde nootlyck geacht, hem daerin te continueren, waerin den Coninck van Spaignen geen interest en hadde te pretenderen, al was het soo dat hy se rebellen noemde; dat hy daer syn oordeel niet en wilde over geven, maer soude dat in de Nederlanden laeten desbatteren; dat het nochtans geen reden en was, ter consideratie van syne nabueren, syn ondersaten te laeten onderdrucken, dwelck overmitz UEM. groote macht ter

⁽¹⁾ Louise de Coligny.

zee, soude geschieden, by sooverre hy den 'Heere raz Buzanval soude wederroepen; ende ten derden, om te bethoonen hoeseer hy genegen is tot de observatie ende hanthavinge van den gemaeckten vrede, dat hy te vreden was, jegens den Heere van la Noue in synen persoon ende goederen te doen procederen, als rebel eude perturbateur van synen Staet, met revocatie van alle syne trouppen: twelck seggende soo verclaerde my Syne Mat dat hy dat mede in effecten soude doen, maer dat ick syne meyninge genouch neffens den Hecre van la Noue hadde verstaen, waerover ick UEM. soude adverteren, daerop geen acht te willen slaen (1); dat hy den Heere van la Nowe onbeschadicht sal preserveren, wenschende dat UEM. saecken een geluckigen voorspoet mochten hebben, ende selffs dat hy in persoon met syn regiment, voor twee daegen by UEM. leger mochite wesen; - syne affectie tot UEM. welstant is soo groot, dat hy deselve in geene propoosten en can onderdrucken; 'twaer te wenschen, dat de vruchten den wil mede seconderen, maer gelyck die door veelen werden gehandelt, soo werden sy oock in de verscheydenheyt van de humeuren oft afgesneden, oft ten minsten getraverseert.

Den Generael van de Cordeliers heeft van Syne Mat prolongatie van't bestant tusschen Syne Mat ende den Hertoch van Savoyen, opt aensoecken van den Paus voor twee maenden vercregen, waeruyt geoordeelt wert, dat

⁽¹⁾ Mém. de Sully, L. XI. (T. III. p. 420). » Sur les plaintes réstérées de l'Espagne, le Roi fit défense à ses sujets d'y aller porter les armes au service des États, mais seulement pour la forme, parce que la politique de l'État ne voulant pas qu'on laissât opprimer les Flamands, non-sculement Sa Majesté ne punit point les contraventions à sa défense, mais encore elle favorisa sous main ces peuples."

de voorgaende apparentie van remuement (door eene wissel) sal werden ter neder geleght, want men niet en can mercken, dat Syne Mat eenige preparativen maeckt, als alleenlyck protesterende van syne gerechticheyt niet te willen afstaen.

Den Ambassadeur van Engelant heeft van Syne Mat seer wel ontsangen geweest: syne propositien en hebben de complimenten niet gepasseert, maer doet instantie om synen last te openbaren, ende is tot naer de heylige dagen tot Fontaynebleau uytgestelt. Ick en hebbe uyt hem niet anders connen verstaen, gelyck oock Syne Mat (naer dat hy my dat heeft versekert,) dan, dat alleenlyck Coemans tot twee reysen by haere Mat van Engelant soude syn geweest, om haer tot eene vredehandel te bewilligen, sonder dat daer yet in sy gevordert, al heeft men hier de opinie gehadt, dat de saecken al verder sonden syn gebracht geweest, ende oock den Heere van Buissise daervan affirmativelycken ter verscheyden reysen soude hebben geadviseert, - verclarende nochtans, dat by sooverre die meyninge van den Coninck van Spaignen goet ware (twelck overmidts syne voorleden proceduren, sy qualyck dorste hopen,) dat sy soo van den peys niet en is vervreempt, oft sy en soude gewillichlycken dien omhelsen, om aen haere ondersaten den coophandel te berryen ende de groote costen, die tot den oorloch behoeven, le verspaeren.

Die avisen uyt Milan houden, als dat den Ertshertoch jegens het leste van dese maendt aldaer, met de Infante wert verwacht (1), om in alle diligentie hem

⁽¹⁾ V. dans les Nouv. Mem. de l'Acad. Roy. des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles, T. XIV. (1841) l'Itineraire de l'Archiduc Al-

naer de Nederlanden te transporteren. Syne Mat heest my verclaert, dat hy in syn huwelyck impuissant is gevonden geweest, twelck hem by den Generael van de Cordeliers, als synen biechtvader, geconsirmeert is, seggende dat hy tot syn seven ende dertichste jaer sonder conversatie van vrouwen heest geleest; twelck een point wort geacht, dat by de gene, die door dit transport van der Spaignaerden dominatie meynen verlost ende gesepareert te syn, dient geconsidereert.

Men gelooft sekerlyck het huwelyck van Sync Matmette nichte van den Hertoch van Florence. Den Agent Guichardin (die dese saecke neffens den Heere Gondy (1) dreef) is subytelyck wandelende, tot Fontaynebleau doot ter eerden met de woorden in den mont, gestort: veel hebben opinie, dat door de depesche, die gister avont van Florence in poste quam, de recherche van Syne Mat wert geaggreert: oock is door deselve haer conterfeytsel aen Syne Mat gesonden, waervan hy in myne presentie aen Mevrouwe de Princesse copye heeft belooft.

Men spreeckt niet meer jegens UEM. placeact: dies niet jegenstaende, soo werden noch dagelycks in Poicton ende Gascoignen (2) schepen met coren naer Spaignen geladen, door de groote samine die aldaer, overmitz de vroege groote hette, wert gepresnsposeert, ende oock de groote apparente abondantie, die in dit jaer hiervan als wert verwacht.

Het stuck van de zeeroovers en is noch niet affige-

bert, de la reine d'Espagne Marguerite d'Autriche et de l'Infante Isabelle en 1599 et 1600, tiré d'une relation contemporaine et manuscrite; publié par M. de Reiffenberg. V. aussi le Bulletin de la Commies. royale d'hist., T. IV. 184.

⁽¹⁾ Gondy, fermier du Duc de Florence. — Mein. de Sully, L. X. T. III. 307.

⁽²⁾ Evlaireies, histor. Ci-destous. V. encore ci-destous, la Lettre LL.

daen (1), ende sal daerin tot naer de beylige dagen moeten vertoeft worden, doordien Syne Mat qualyck van eenighe affairen wilt hooren spreecken, ende ten anderen, dat de Heeren van Villeroy ende anderen niet by der hant en syn. Men heeft my hier te vooren daervan goede toogginge gegeven. UEM. mogen seker gaen, dat ick daer alle devoir ende neersticheyt in sal gebruycken; maer men vreest hier seer, dat de Spaignaerden daeruyt jalousie sullen nemen, ende is seker, dat de particulière gouverneurs daerin tot hun eygen baet conniveren. — Hiermede

Mogende, Edele, Erentseste, Hoochgeleerde, Wyse, ende seer voorsienige Heeren,

Bidde Godt, dat hy UEM. gelieve te spaeren in lanckduerige ende voorspoedige regieringe. Uyt Paris, den 27en Mey 1599. Onderstont UEM. onderdanichsten ende alderootmoedichsten Dienaer, was geteeckent: Françoys van Aerssen. De superscriptie was: A Messeigneurs, Messeigneurs les Estatz-Généraux des Provinces-Unies des Pays-Bas.

Recepta den xvien Juny 1599.
[Archives d'Utrecht.)

Nº. XXXIV. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, C'est plus pour ne perdre l'occasion du prétent porteur, que je fais cette lettre, que pour avoir de quay adjouter a celle que je vous ay escrite du 24e du passé. Car rien ne s'est fait du depuis par deçà qui méme grando escriture. Vous verrez par ce que je receus

⁽¹⁾ Ci-dessus , p. 12-14.

hier du camp en quel etat y sont toutes choses. Je vous envoye aussy la description de la ville et de l'isle de Bomel, un peu mieux faite que celle que vous aurez receu par ma précédente. Et possible que Sa Majesté prendra plaisir de la voir. Il me semble que le dessein de l'Amirante soit de passer la riviere du Vahal, et entrer dans l'isle du Til devant qu'avancer plus avant son siège. Cela arrivant il fermeroit la ville des deux costez, et feroit déloger Mr le Prince Maurice et son armée du lieu où il est campé, ce qui ne se fera pas à mon avis sans combattre. Pour La Borlotte qu'on faisoit mort, on donne maintenant le Sr d'Aschincourt (1) et Landriano Colonnel des Italiens. Celuy des Écossois nommé Morés (Murray) que vous avés veu en France (2), a esté emporté d'un coup de canon, se pourmenant sur le rempart de Bomel. Mr de Bréauté, qui est près de Monsieur le Prince Maurice depuis quelques jours, fait bien tout ce qu'il peut pour n'en avoir pas meilleur marché. tient pas à luy qu'on ne vienne aux mains tous les jours. et s'étonne de la patience des Espagnols et de ceux de ce pays d'estre si près les uns des autres sans chercher occasion de partager quelques coups. Monsieur le Poe Manrice, qui l'ayme et l'estime, luy en fait assez de leçons, mais dit que pour cela il n'en est pas plus sage, et ne le seroit s'il avoit quelque commandement. Toutesfois étant de cette humeur, j'ay opinion que cette trempe luy servira avec le temps. On luy a promis d'écrire au Comte de Bucquoy, qui est icy prisonnier et qui est son parent,

•

⁽¹⁾ Charles de Lalaing, Baron de Hachicourt. C'est ainsi qu'on le nomme dans le Spiegel van de Spaensche ende Arragoensche tyrannie.

p. 65.

⁽²⁾ Ci-dessus, p. 59.

lequel luy a mandé qu'il sçavoit bien, qu'il ne sortiroit point de ce pays sans y perdre au moins bras ou jambe. Je n'ay eu ce bien de le voir encores, d'autant qu'il n'a passé par ce lieu. Vous pouvez vous asseurer, Monsieur, que je luy feray tous les services qui écherront en ma puissance, mais vous pouvez croire que M. le Prince Maurice en fait tout plein de cas, et qu'il en prend bon soin. - Nos nouvelles de la mort du Duc Charles de Suède commencent à branler (1): si les tenions de Pologne et de Dannemark (2): dans quatre ou cinq jours nous en scaurons la pure verité, car on attend à toute heure une flotte de ce pays de deux cens vaisseaux retournant de Danzick. - Leur armée navale partit le 28 du passé: le vent luy a esté si grand et si en poupe depuis ledit jour, que je croy que vous scaurez de ses nouvelles par terre, si elle fait quelque chose ès costes d'Espagne, au même temps que receverez cette lettre. Je ne puis que je n'admire la vigueur de ce petit État de pouvoir fournir en même temps à de si grandes dépenses et entreprises par mer et par terre, et ce sans rumeur ou plainte quelconque dans le pays composé de si diverses humeurs et intentions, tant en fait de religion, qu'en plusieurs autres particularités. Mais il faut attendre les issues de ce qui est sur le bureau cette année. Monsieur, je vous ay mandé, combien importoit la venue du Doux: le temps en croist journellement de besoin. — Et sur ce, etc.

A la Haye, ce 1er Juin 1599.

⁽¹⁾ Voyez mon ouvrage: Nederland en Zweden, 1ère livraison, p. 68.

⁽²⁾ Ci-dessus, p. 182.

Nº. XXXV. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, Vous aurez receu par la voye de Bruxelles la retraite peu honorable qu'ont fait les Espagnols de devant la ville de Bomel, où ils ont esté près d'un mois à perdre leur temps et leurs hommes. Ils mirent la nuit du 4 du mois passé le feu dans leurs hutes et prirent le chemin vers leur pont. On ne scait encores comprendre à quelle place ils se prendront, veu le peu d'apparence qu'il y a d'en pouvoir forcer pas une, ayant failly à cette-cy, et auparavant à celle de Schenck. J'en sache peu d'autres par deça, desquelles on leur fasse meilleur marché. Ils ont esté cause de la fortification de cinq ou six. qui étoient en très mauvais état lorsqu'ils commencerent à menacer le fort de Schenck. Il me semble que M. le Pre Maurice se resolve de les combattre et matter principalement avec la pelle, à laquelle il a déjà rendu ces Francois très duits (1), desorte qu'ils ne font plus de difficultez de travailler pour gagner quelqu'augmentation de solde. Ces peuples se sentent extrêmement affermis, et s'en montrent plus volontaires à toutes sortes de contributions qu'auparavant. Il s'est rarement veu moins de murmures sous si grandes charges, comme sont celles qu'ils portent, que l'on en voit par deça, où jusques à cette heure les bourses se sentent de la guerre. Au reste tout y va en même sorte qu'il feroit en un État, qui jouiroit depnis cent ans d'une profonde paix. Et croyez, Monsieur, qu'il ne tiendra qu'au cas que cecy demoure en la forme qu'il est, et que nous ne tenions toujours cette forte barrière fermée entre la grandeur et l'ambition de la

⁽¹⁾ Habiles.

Maison d'Autriche, et la foiblesse de notre État. Que si nos devanciers ont jugé sainement que celle des Suisses nous étoit utile, desorte qu'ils en ont acheté l'asseurance à beaux deniers comptans, - je ne scay, s'ils vivoient maintenant et qu'ils connussent cet Etat comme je puis faire, s'ils n'estimeroient cette-cy autant necessaire, pour lequelle si nous dependions, cinq Livres, tous, les ans pour la maintenir, il y a apparence que le Roy d'Espagne sera contraint de dépendre mil pour la rompue. To Ce que ja vous dis, Monsieur, sur le sujet d'une lettre interceptée que j'ay veu ces jours, passez, dans laquelle un Conseiller du Roy d'Espagne qui est à Bruxelles, discourant sur quelques préparatifs de guerre qu'il y a là, du bruit que le Roy d'Espagne fait pour rayoir son Marquisat de Saluces, dit fort ouvertement que Sa Majesté aura fort bon marché dudit Marquisat, si le Roy d'Espagne veut sauver ses Pays-bas comme il doit, et comme ils en ont besoin, d'autant qu'il faudra que le Roy employe tous ses trésors par deçà, sans qu'il ait moyen d'en tourner à d'autres entreprises. Je vous ay donné avis de l'armée navale, et de son partement qui fut le 29 du passé, mais j'ay avis qu'elle demeura aux Dunes d'Angleterre jusques ou deutième de ce mois, attendant le grand vaisseau d'Amsterdam, qui n'avoit pas pû estre sitost prest : le nombre des vaisseaux, tant de combat, que de victuailles est de cent cinq voiles. Ils font mine d'avoir aussy bien dessein en la Mer Méditerranée qu'en l'Océan: j'ay peur qu'ils n'ayent les yeux plus grands que la panse (1). Il est certain et j'en ay veu lettres de bon lieu, que la seconde flotte des Indes (car on n'avoit ha-I Theretail to pain Americans, American

⁽¹⁾ Le ventre,

zardé que la moitie du trésor en la première, qui étoarrivée) partoit de la Havane le dix de May pour venir es Espagne. Il y pourroit bien avoir de la rencontre. Jo vous ay donné avis par mes précédentes de ce qu'on pou . voit attendre d'Allemagne à l'avantage de ce pays. Si le : Princes ne font rien en gros, au moins pourra on retirer de leur debris quelques deux mille Reitres et 3000 lansquenets qu'amenera le Comte d'Holloc, desquels l'Anvillgeld (1) he contera rien. - Avec tel renfort, comme le s affires sont, Monsieur le Prince Maurice pourra essayer quelque entreprise ! le succes de laquelle mettroit suns dessus dessous toutes les espérances des Espagnols ; quoyque s'en soit; tou les changemens, qu'ils avoient fait es villes de l'Empire, out esté renversez, depuis que lesdits Princes ont commencé à parler hant. On m'écrit du camp de Monsieur le Prince Maurice, où l'Ambassadeur de l'Empereur s'est trouvé ces jours passéz pour les affaires de Clèves, que ledit Ambassadent dit, que l'Empereur est fort malcontent de Rumph, son principal Conseiller, et qu'il est disgracié, tant à cause du fait de Transilvanie, qui est du tout désespéré pour la Maison d'Autriche, à cause de la rigueur qu'on a tenue à ce pauvre Prince (2), qui a resigné tont son Etat ès mains du Cardinal Batory son Oncle, que pour l'avoir mis mal avec les Princes de l'Empire, ayant trop engagé son autorité à la faveur des Espagnols. La journée de Magdebourg, a ce que l'on dit, a un peu regaillardy les affaires desdits Princes. - Le Duc Charles de Suede se

⁽¹⁾ Anrittgeld; In paie. Emminghaus, Corpus Juris Germaniciacademicum; (Jena, 1844, 2e édit.) p. 379. Renterbestallung A. 1570.
(2) Sigismond Bathori. Richter, p. 544-566.

L'rouve ressuscité, et au bien de ses affaires. - Monsieur, Te vous diray ce mot, devant que mettre la plume bas; si Sa Majesté veut continuer ce qu'elle a commencé avec cet Etat, il est plus que temps que nous le maintenions par l'effet de nos promesses. Nous y perdrons peu à peu notre crédit pour peu de chose. Il ne peut arriver si petit soulagement à gens chargez comme ils sont, qu'ils n'en sentent beaucoup d'allégement. Si l'ou juge qu'il faut prendre d'autres erres (voies) (1), il vant mieux le faire d'heure, que d'engager davantage Sa Majesté à dépenses inntiles, mélées de plaintes et reproches de ces gens-cy, et aux ressentimens qu'en pourront avoir un jour ceux, lesquels ne nous veulent d'ailleurs jamais trop de bien. -Monsieur, comme j'achevois cette lettre, j'ay receu avis du camp de Monsieur le Prince Maurice, que les Espagnols s'estoient bien retirez de devant Bomel, et qu'on avoit déjà aplany toutes les tranchées qu'on y avoit faites à la riviere du Fahal. Les États ont bâty il y a longtemps le fort de Vorne qu'ils tiennent, et par lequel ils empêchent que de la riviere de Meuse leurs ennemys ne puissent passer dans celle du Vahal, qui est ce que prétend faire maintenant l'Amirante. Et pour cet effet il veut joindre par une tranchée ou grand canal les deux rivieres à l'endroit le plus étroit qu'il pourra choisir, et ainsy éviter l'empêchement que lay donne ledit fort de Vorne. J'ay tracé ladite entreprise et tranchée sur le plan, que je vous envoye de cette isle. Leur dessein se. roit, après avoir passé la riviere par ce canal, de venir à l'isle de Tiel, et assièger la ville de Tiel (2), de laquelle vous verrez les conséquences dans votre carte. Monsieur

the province was not been presented 1) Il y a cries, (2) Ci-dessus, p. 192, 170.

le Prince Maurice, au contraire, pour rompre ce de sein, tire de grandes tranchées de l'autre costé de la rière, et y dresse une furieuse contrebatterie, et semble pas craindre beaucoup ses ennemis de ce projet l'Amirante. — Je vous envoye les cartes que nous avoides susdits lieux, et même celle du fort de Schenck. — Je croy que devant que receviez cette dépêche, les pagnols se seront retirez de tous ces quartiers-là. Carily a peu d'apparence au dessein susdit, qui ressent propertie, que quelque seure résolution. — Et sur ce, etc.

A La Haye, ce xı Juin 1599.

No. XXXVI. M. de Buzanval à M. de Villeroge

Monsieur, Je vous avois escrit hier assez amplement passionnément des affaires de deça, où j'étois porté per la nécessité que j'y prévoyois y devoir arriver à cause 🗗 😝 grandes charges que cet État soutient, et les continuel plaintes que ces Messieurs me faisoient de se voir frustrde notre secours, d'autant qu'il ne venoit pas à pos nt nommé, comme ils l'attendoient. J'ay receu aujourd'h la votre du xxe du passé, avec laquelle je les ay cons lez, non sans leur remontrer leurs défiances et les autre Prince, moins équitable et savorable à leur bien, passeroit possible point si doucement comme elle a femit. Ils avouent leur faute pour le placcard, et l'excusent = ur quelques soiblesses, qu'il faut laisser passer chemin fais pour venir au but que nous desirons. Certes, Monsieu 1. je ne le vous céleray point : parfois ils me font pitié,

parfois ils émeuvent mon indignation, mais on endure beaucoup de choses d'un amy malade, et même d'un qui a nontré quelque sympathie en notre insirmité, et qui ne «lesire nullement du monde que nous y retombions, ce que l'on ne peut pas dire de nos autres voisins. Au reste ils promettent amendement. - Ils m'ont dit que l'incertitude, qui s'est montrée jusques à présent aux affaires d'Allemagne, les a empeché d'y entrer si avant qu'ils eussent desiré; que y ayant veu des conduites si diverses à leurs attentes et à ce qu'on leur en promettoit, ils ne s'en étoient voulu ouvrir à nous, ny en faire parade pour le peu de consolation que cela nous eut pû apporter, et même qu'ils ont esté quelque temps en crainte, qu'on ne voulust enfin faire tomber sur eux la plus grande partie des frais de cette guerre, et même contre eux les expediens qu'on voudroit prendre pour en sortir; que la diminution de ces deux Maisons de Hesse et Brunswick les a tenus longtemps en suspens, peur de donner soupçon aux uns et autres; qu'enfin voyant (que) les desseins, qui se doivent prendre par le corps entier de ces Princes, étoient rompus et divisez, qu'ils avoient donné charge aux Comtes d'Holloc et de Solms, qui sont tous deux à leur solde, et desquels ils ont accommodé les deux Princes susdits à leur requeste, d'essayer de tirer quelques forces à pied et à cheval du débris qui se feroit des levées, que l'un et l'autre avoit fait à l'envy de son compagnon, pensant par la célérité et nombre d'icelles être préféré pour le commandement général (1). - Ce sont les dernières enchères de leurs espérances de ce costé-là. - On croit

⁽¹⁾ Grotius, Histor. L. VIII. p. 516. » Hesso et Brunovice de summo belli imperio contendentibus."

que lesdits Princes seront bien aises d'échaper des dépenses, où ils se sont mis par cette porte, et par ce moyen tenir les Espagnols en bride par la main d'autruy, jusques à ce que par de meilleurs conseils ils soyent réanis les uns avec les autres. Ainsy, si ce projet réussit, ces Messieurs pourroient être renforcez en bref de deux ou 3000 chevaux, et de 5000 lansquenects sans grands frais. Car les premiers sont faits, ayant lesdits deux Princes plus de 1200 chevaux chacun, qui ont receu l'Anritgelt, et un demy mois de service. Toutesfois ils aymeroient bien mieux estre frustrez de cette assistance et commodité, et que lesdits Princes voulussent eux-mêmes mettre la main à la besogne, et tomber d'accord pour cet effet. -Remercient Sa Majesté des devoirs qu'elle a fait de les y exhorter, et même de leur faire sentir si vivement, comme elle a fait, l'intérest qu'ils avoient à la conservation de ce pays. - On croit que cette dernière assemblée de Magdebourg (1) aura redressé en quelque façon les affaires desdits Allemans. Vous aurez veu par ma lettre du 7º à quoy s'employoit l'Amirante d'Arragon depuis avoir quitté le siège de Bomel. Cette besogne est grande de vouloir faire un nouveau cours de la Meuse dans le Vahal, comme je vous ay tracé dans le pourtrait dernier que je vous ay envoyé, lequel j'ajouteray encores à cette-cy. afin que si l'un manquoit, l'autre vous vint ès mains. Ils continuent toujours à cet ouvrage, et Monsieur le Prince Maurice y apporte les empêchemens qu'il peut de l'un et de l'autre costé de la riviere du Vahal, dans laquelle, combien que les Espagnols auroient conduit leurs batteaux comme ils prétendent faire par ce nouveau canal, si fau-

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 182.

droit-il descendre à l'autre bord de la riviere, et c'est à cette descente, si on en vient jusques-là, où il sera malaisé de se dédire du combat. Ils endurent beaucoup d'incommoditez dans ladite isle de Bomel, et sont fort pen pourreus d'argent pour y remédier. Ceux de Bolduc vivent en quelque soupçon et jalousie avec eux, craignant qu'ils ne se veulent asseurer de leur place par garnisons, Monsieur de la Noue m'écrit d'hier qu'il n'y a rien à craindre des Espagnols, tant qu'ils seront en ladite isle; toutesfois, qu'on est resolu d'essayer de les en chasser par quelque exploit, et y hazarder quelque chose. Moncieur le Prince Maurice pour complaire, à ce que je croy, au Landgrave de Hesse, qui promettoit d'entrer por le Luxembourg pour guerroyer les Espagnols, avoit accepte l'offre, qu'on luy avoit faite de surprendre le châ-Leau de Charlemont, en quoy j'entends qu'il a esté fort mal servy, et scay que Monsieur de Bouillon fait de grandes plaintes de luy pour luy avoir tenu couverte cette entreprise, et l'avoir mis en peine et en soupçon avec tous ses voisins. Cette plainte est fort juste; car on m'écrit de Liege fort chaudement pour ce regard, comme si tout cela se machinoit contre leur Prince et Evesque. Je les ay bien asseurez que Sa Majesté n'y trempoit aucunement, et qu'elle étoit resoluo d'entretenir religicusement paix et amitié avec tous ses voisins. - Monsieur, depuis avoir fait cette lettre, j'ay receu la vôtre du 28 de May, par laquelle j'ay veu les articles de la proposition derniere de l'Ambassadeur d'Espagne. Je n'ay jamais douté qu'il ne fist les instances, contenues en icelle pour ma révocation (1). Car l'ombre seule de l'auto-

⁽¹⁾ Godessus, p. 187,

rité du Roy en ce lieu leur est une grande paille à l'ocil encores que je vous puisse jurer sur mon honneur, que je ne me mêle en aucune action publique, qui puisse ou leur doive apporter le moindre soupçon de déportemens contraires à leurs désirs, et qu'au contraire les moins subtils par deça m'ont en opinion plus de pacificateur que de bonteseu. Aussi sont-ce mes propos ordinaires ex en public et en privé, qu'il ne faloit qu'on pensast, que je fusse icy pour allumer le seu, et que Sa Maté au rebours de beaucoup d'autres Princes, auroit plus de plaisir de verser de l'eau dessus que de l'huile, si elle pouvoit comprendre qu'on l'eust agréable; qu'elle ne vouloit ny captieusement les induire à la guerre, ny aussi les forcer à la paix contre leurs utilitez et volontez, comme quelquesuns de leurs amis avoient fait par cydevant. - Mais voicy ce qui fait mal aux Espagnols. Ils avoient fait leur compte d'emporter ce pays au premier bruit de nôtre paix; puis les ont attequé foiblement, et s'il le faut dire, imprudeniment; voulant passer sur le ventre des Allemans pour venir à eux, les ont étranglez par les violences et mauvais exemples qu'ils ont donné en leur gouvernement ès terres de l'Empire. Desorte qu'au lieu d'y avoir avance, ils y ont reculé eux mêmes leurs affaires: c'est ce qui les met en peine et en colère. - Depuis la mort du Roy d'Espagne est entrevenue, avec laquelle, fondéz sur leurs constitutions et privilèges anciens et le transport qu'il avoit fait d'eux sans leur consentement, en la personne de l'Infante et de l'Archiduc, ces Messieurs ont pensé estre du tout déliez de l'obéissance de son successeur. Lequel, au lieu de leur donner quelque goust de son gouvernement, auroit (contre ce que avoit pratiqué le feu Roy son père, ou jugé être à propos de pratiquer.)

Tait arrest et confisqué tous leurs vaisseaux et marchandises qu'ils avoient en Espagne, fait user de rigoureuses exécutions contre les personnes de ces pays. Ce qui aumoit encores plus aigri les volontez de ces peuples, jusques a prendre des résolutions de vengeance par l'armée navale, qu'ils ont fait et mis en mer en peu de temps. -Or, par la considération de ces choses, ceux qui voudront inger sans passion, pourront bien voir si les entremises de Sa Majesté, ou bien les fautes commises par autruy, ont endurcy ces gens ou non, et combien il avoit esté impossible à Sa Maté, d'opérer contre la nature des choses et les erreurs des hommes, - Mais, il me semble, qu'on peut donner espérances aux Ministres du Roy d'Espagne, que lorsque l'Archiduc et l'Infante seront établis en leur État, on pourra faire quelqu'essay derechef selon les occurrences et les changemens, que pourroist engendrer leur présence. On leur peut dire, que les Espagnols ont premierement jeté Sa Majesté en amiable voisinance et communication des bons offices, qu'elle a avec Hollande etc.; qu'il ne la pouvoit rompre sans quelque sujet; qu'il avoit osté le mal, qui pouvoit par icelle en bref redonder très grand aux affaires d'Espagne, par la paix qu'elle avoit faite et donnée plus au bien de la Chrétienté qu'à son ambition particulière, s'il en eust eu : d'autant, que par ce qui a suivy depuis ladite paix, on a bien pu voir les avantages qu'avoit Sa Majesté, si elle cust continué ses coups, et joint ses desseins avec ceux d'Angleterre et des États, acceptant les grands offres qu'ils luy faisoient. Desorte qu'en les rejetant, elle a donné haleine et presque la vie aux affaires des Païs-bas, qui tiroient lors de ladite paix à la fin et au desespoir; et tellement ébranlé celles d'Hollande, que si on y cût pro-

cedé comme il faloit, elles seroient maintenant asseurées pour l'Archiduc. On peut aussi alleguer, que les guer ses passées, ayant donné beaucoup de communication et de liaison à ceux de la Religion de France en ces païs, que il est besoin pour la seureté du repos de la France, que Sa Majesté ait par deça une personne confidente pour prersdre (soin, garde) à ce que lesdits de la Religion, qui voudroient remuer, ne recherchent les intelligences et appuis par deça, et que ma presence sert à divertir toutes semblables pratiques. Ce qui est possible assez vray. - C'est, Monsieur, ce que j'ay pensé vous devoir dire sur ce sujet, qui viendra, ce que je voy, souvent sur le bureau: non que je ne sçache bien, que vous estes assez fourny et des susdites raisons, et de plus fortes, comme est celle que vous avez prise sur le placard; mais j'ay voulu vous obéir en renvoyant de l'eau à la mer. Toutessois, il me semble . qu'on pourroit bien donner espérance de gratification en choses semblables, si tant estoit que Sa Majesté fut asseurée et en possession de son Marquisat de Saluces; mais qu'il est mal-aisé de se desemparer tont à coup des aydes qu'il peut espérer, cependant qu'on le fait douter de la restitution de ce qui luy appartient. Ceci, à mon avis, pourra toujours avancer cette affaire. Pour mon particulier, asseurez-vous, Monsieur, que je prendrav toujours tres gayement tout ce que vous autrez Messieurs, et vous nommément, ordonnerez et serez d'avis que je devray faire pour faciliter le service de Sa Majesté; vous protestant que j'ay si peu de plaisir iey et de proffit encores moins, qu'osté le respect du service de Sa Majesté. il n'y a aucun charme qui m'y retienne un seul jour. -Mais il m'a semblé jusqu'à cette heure, que j'estois aucunement utile au bien d'iceluy et de la France, qui l'apercetra possible plus d'icy à quelque temps, qu'elle ne le peut faire maintenant. Et croy, Monsieur, qu'elle aura éternelle obligation à votre mémoire, d'avoir si dextrement conduit cette barque depuis que son bonheur vous a approché au gouvernail d'icelle. - J'ay fait trouver bon à ces Messieurs, que nos ports fussent ouverts à tous ceux qui y riendroient entrer, comme ils doivent estre par le droit des gens (1) à tous ceux qui ne nous seront point ennemis; mais aussy que Sa Mujesté entendroit que le droit des prises n'y eust aucun lieu, ains que chacua y peut recouvrer le sien, le reclamant par voye de justice. 'A quoy ils aquiescent, comme aussy à tout que je leur ay dit qu'ils avoient tort de se plaindre de Mr. de Ving (2). Car j'ay avere que celuy, qui avoit fait cette rumeur, étoit un coquin qui vouloit prendre un navire à Hambourg. Certes, Monsieur de Vicq se gouverne aussi civilement arec eux qu'il est possible de faire; sussy vous pais-je asseurer que la pluspart de ceux à qui j'en oy parler, s'en louent grandement: - Monsieur, jo vous remercie bien humblement du privilège que m'avez envoyé pour M. de L'Escale (3). Luy et moy vous en ferous bien humble service. Il me faudroit une invention journaliere de nouveaux termes pour vous remercier sans redites de tant de bénéfices, desquels vous renouvellez à loute heure de tant d'obligations en mon endroit. -Yous obligerez ces Messieurs par le transport du salpètre qu'ils demandent (4). - Vous ne scauriez croire la quantité

⁽¹⁾ V. ce que dit M. de Buzanval dans le Mémoire sur la liberté du sommerce des Neutres. (15 Mars 1599.)

⁽²⁾ Ci-dessus, p. 168. (3) Ci-dessus, p. 157.

⁽¹⁾ Ci-desus, p. 152.

de poudre qu'ils consument en la dessense de ce Bomtwerd, - On doit aussy avoir égard, qu'autres, sino recommandez à Sa Maté, ne fassent semblable transport. Car ces guerres continuant, comme elles ont la mine, et celles du Nord se renouvellant, comme on écrit que fait celle du Roy de Pologne contre la Suède; d'autre part les Allemans armant, et la Hongrie ayant un perpétue? besoin de poudres, il sera bien conseillable, que Sa Majesté fasse bien pourvoir ses magazins, et se serve par préférence des commoditez que luy donne son Royaume. -Nous sommes si près de Bomel, qu'il nous en arrive à toutes heures nouvelles. Vous aurez donc la copie de celle que m'écrit un honneste homme Allemand, et qui est employé. A quoy j'ajouteray qu'on me vient d'asseurer, que l'on a délaissé l'ouvrage de ce canal prétendu, et que les Espagnols s'occupent seulement à faire quelque fort et des tranchées pour se garantir des canonades qu'on leur tire; que les Walons et Allemands murmurent fort pour la rigueur qu'on leur tient, et que, si le pont des Espagnols n'étoit si étroitement gardé qu'il est, que la moitié de l'armée s'évanouiroit; qu'on a arresté prisonnier La Borlotte et un Colonel espagnol, pour avoir usé de parolles injurieuses contre Moriensart (1), Secrétaire d'État. Ce sont les rapports de ceux qui se viennent rendre. -Je ne scay à quoy est bonne cette demeure si incommode dans cette isle, si ce n'est qu'ils n'oseroient en retirer l'armée, peur d'en charger le Brabant, auquel ils ont promis exemption d'icelle en fournissant quelque somme : à quoy ils se sont taillez tous les mois cependant l'Archiduc et l'Infante viendront, de la présence desquels on attend tout redres à ses miseres. - Monsieur, j'oubliois

⁽¹⁾ Van Meteren, Nederl. Hist. L. XX, p. 395.

de par main tierce à ces Messieurs, qu'elle joindroit vole natiers à leur flotte dix on douze vaisseaux pour la renfercer, au cas qu'ils l'en requissent, ayant honte qu'un ai petit offre vint directement d'elle, comme je croy, veu que ces Messieurs ont toujours renforcé ses flottes de 25 un 30 vaisseaux quand elle a armé. — Ils ont fait la surde areille, et ont tenu cette compagnie et cett'offre pour suspecte: ce que voyant, elle leur a fait dire, qu'elle armeroit vingt vaisseaux avec lesquels elle tiendra la coste d'Ouest asseurée pour eux. Cela s'appelle pour dégraisser leurs vaisseaux, s'ils retournoient séparez avec qu'elle armeroit vingt vaisseaux avec lesquels elle tiendra

A La Haye, ce douze Juin 1599.

N°. XXXVII. François d'Aerssen aux États-Généraux.

Messeigneurs, Je suis en ceste ville depuis quatre jours pour attendre la venue du Roy, qui y doibt faire la feste de la Si Jean. Les affaires s'acheminent si lentement en ces solitudes, que pour satisfaire au debvoir, il est besoin de veiller à toutes occasions. — Cependant j'ay renouvellé mes plaintes sur la rigoreuse révocation de Monsieur de la Noue avec son régiment, et à tant plus de subject, que contre promesse et raison on la vend publiquement à Paris; — ce que j'avoy creu et esperé so devoir limiter non pas seulement au semblant, mais au seul cry, sans papier. — Voz Seigries verront par les joinctes quelle en soit l'intention de Sa Maté et de quel pretette on la masque. — Je crains tousiours qu'il n'en

arrive moins de mal que de bruit, car plusieurs se refroidissent en leurs bonnes volontez pour participer aux interestz de vos guerres. - Plusieurs voysins aussi s'attiediront du tout en ce qu'ilz jugeront par ceste procedure, que le Roy se seroit despouillé du soin et d'affection à la conservation de vostre Estat. En ouvrir mesme le mistere, peut estre ne seroit-il sans danger, veu l'instance qu'on faict de le mesnager secretement; et pourroit-on faire planche aux desseins d'Espoigne, qui sur plaintes du semblant par confession de V. S. pourroient facilement disposer Sa Maté aux effectz du rappel en si grand zele à la conservation de sa paix. - V. S. doncq, s'il leur plaist, aviseront aux moiens à ce que ceste revocation ait le moins de mal, et j'auray soigneusement l'oeil, qu'on n'en procede pour intimidation aux rigueurs. - On se pouvoit contenter de la response faicte à Bassigny, mais puisqu'on desire lever tout ombrage, il est besoin que M. de la Noue se roidisse aux promesses du Roy, et asseure les siens par son exemple. - Je ne passeray la premiere audience sans plainte contre le soin qu'on porte au contentement hespagnol (1) : peut-estre en proffiteray-je plus que par submission.

On veut que V. S. facent solide estat des restans cincquante mil escus, que l'intention du Roy en est telle, et le fondz y destiné: le jour tontesfois a son incertitude. Qui m'y faict apprehender assez de longueur, et neantmoins je travailleray à ce que V. Seigries en ayent satisfaction, et M. de Villeroy m'y promet toute faveur, mais M. de Rhosny en difficulte l'asseurance au terme de Juillet (2) que par exprès commandement de Sa Math, lequel je tascheray de tirer en ceste ville.

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 187, 188; 130.

⁽²⁾ Ci-dessus, p. 174; 145.

d'ay procuré la désense de la reception des pirates et le urs prises ès ports de cest Estat. — La lettre en est expediée à M. l'Admiral, de laquelle j'envoie copie à V. S. (1). — Il sera de besoin que les marchans, qui sont sur les lieux à Rouen et Diepe, le facent exécuter, on en plaignent à temps de l'obmission. Le Sr de Sail(2) aussi pourra insister à Calais pour le mettre en l'ain; aultrement j'y prevoy des difficultez pour les coni vences des Gouverneurs, à cause du gaing qui leur proient de ceste souffrance, contre l'intention de Sa Maté, et a préjudice de la liberté du commerce.

Je scay de bonne part, que sur la désense que Sa Maté foicte à ses subjects par toutes ses frontieres de mer, de ne négotier de quattre mois en Hespaigne, les Hespaigne clz, de crainte de samine, ou avarice de gaing, acheptent en Bretaigne et la Guienne grande quantité de bledze our la transporter en Espaigne, couvertz du nom Francis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis ; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car il semble, que la distinction de prise à empescis; car

Il ne se parle plus ne du mariage du Roy, ne du faict le Savoye. L'un se couve en sa recerche, et l'autre semble s'amortir en la prolongation de la trefve. — Les Suisses (3) en ces entrefaictes n'ont pas encor satisfaction et continuent leurs plainctes avec aigreur et menaces, si à

⁽¹⁾ V. ci-desaus, p. 190, 191.

⁽²⁾ V. ci-dessus, p. 3. (3) V. ci-dessous, la Lettre LXVIII.

temps préfix ilz ne touchent les trois cens mil escuz affectez sur le grand party du sel. Lequel ils avoient espéré de prendre à ferme (1) à cincq cens mil escus davantage qu'il ne s'est affermé, pour ainsi liquider partie de leurs debtes : mais ceste crainte les en a faiet esconduire. Les huiet Députez de la Religion sont en ceste ville, assez mal édifiez des modifications de leur Edict. Leur charge est de presser à ce qu'elles soient tollies. Ils y craignent toutesfois plus qu'ilz n'espèrent : et néantmoins semblent s'y vouloir roidir : pour quelle fin aucuns croient que Sa Maté ait envoié M. de Bouillon vers l'assemblée, soubz pretexte des affaires particulieres qu'il ait à démesler avec M. de la Tremouille, affin d'en sonder l'intention. L'un de leurs Députez ordinaires, nommé La Case (2), a esté par ses maistres démiz de sa commission, pour aultant que sans charge il auroit receu l'Edict avec ses modifications. Cest affaire se semble aigrir, combien que plusieurs l'estiment en terme de respectif contentement.

Les Ambassadeurs d'Angleterre, Hespagne, Escosse, Venise, Savoie, Wirtemberch ne bougent de Paris; qui est cause que je ne puis apprendre certitude des affaires estrangères, ne asseoir jugement aux discours communs.—
Je supplie le Créateur, Messeigneurs, qu'il doint à voz Seigneuries prospérité en leurs desseins, et longue vie.—

⁽¹⁾ Mém. de Sully, L. X. (A. 1598.) T. III. p. 305. » Je cras que rien ne pressoit davantage, que de couper — ce mal dans sa ravine par une — déclaration, qui défendoit à tous étrangers et naturels, princes du sang et autres officiers, de lever aucun droit, à quelque têtre on créance que ce pût être, sur les fermes et autres revenus de l'État, et leur enjoignoit de s'adresser au seul Trésor royal pour être payés de leurs pensions, arrérages, " etc.

⁽²⁾ Il est nommé avec quelques autres Réformés dans les Mém. de Sully, L. IX. (T. III. p. 148. A. 1597.)

D'Orléans, le 19e Juing 1599. Soubzeript : Vostre très humble, et très-obéyssant serviteur, et subject

La superscription:

FRANÇOYS D'ARRSSEN.

A Messeigneurs, Messeigneurs

les Estats Généraux des Provinces-unics des Pays-bas. Recepta 14a Julii 1599.

No. XXXVIII. François d'Aerssen aux États-Généraux.

Messeigneurs,

Sa Maté arriva en ceste ville la veille de la St Jean. y sejourna la feste, et part ce jourdhuy vers Paris. St Germain, Fontaynebleau et lieux voysins, pour s'absenter une huictaine, pendant laquelle if assigne tous à son retour, avant qu'il vueille ouyr aucun affaire: mesmes partie de son Conseil, lequel en ses solitudes n'a eu aulcun lieu arresté. Sa Maté toutesfois à son arrivée me fist cest honneur de prévenir mes plainctes, desquelles M. de Villeroy l'avoit averty, tant du rappel de M. de la None, que de l'incertitude du demeurant de sa promesse, par des raisons, qu'en vérité j'eusse peu désirer plus fortes, mais aussi desquelles en chose jà faicte, il y avoit quelque apparence de contentement. Car il m'asseuroit que, pour le premier, son intention n'auroit oncques esté et ne la seroit de frustrer voz Seigries du fruict de sa connivence. - Qu'il vous avoit assez à temps adverty de de ce à quoy par sa paix il seroit contraint, pour donner quelque masque à la bonne affection qu'il porte à vostre Estat, et contenter les interessez par semblans. Et combien que Taxis le pressast des effectz, que néanmoins

rien ne passeroit la publication qui en ait este faicte; que ces procédures ne se prennent ainsi au pied de la lettre ; que l'un en auroit le papier (1), mais voz Sries les utilitez. — De quoy il auroit plus amplement faict avertir vos Snee par le Sr de Buzanval: auquel mesmes il auroit enjoinct d'en déclarer sa volonté non seullement au Sr de la Noue, ains de l'estendre aux membres, qui en pourroient prétendre intérest (2) : souffrant, voires ayant agréable, que soubz main et avec discrétion, j'en use de mesme par deça pour eschauffer ceux qui voudroient apporter quelque service au bien des affaires de vostre Estat. L'aultre, qu'il ne se douloit moins que voz Sries, en ce qu'il ne peut liquider sa promesse si à temps préfix; que toutesfois son intention estoit bonne, et le fonde assenre pour tout le mois de Juillet; duquel j'eusse à conférer avec M. de Rhosny. M. de Villeroy m'a assouré que Sa Maté luy en auroit faict commandement. J'espère que voz Sries en tireront les effects, mais je crains qu'ils soient tardifz. - Mes instances pour les deux cens mille n'ou tiré response, sinon qu'il vant mieux prétendre moins, es enchérir; que beaucoup, où l'impossibilité en la necessité pour le total traverseroit aussi ce qui seroit facile comoins. - Vos Sries doncq verront, s'il lear plaist, à quoy vous aiez à vous attendre.

Je n'ay encor voulu remercier Sa Maté pour la recepte des premiers cincquante mil escus envoyez par Le Doux, que pour leur délivrance, assin de n'engager voz Sre par cest adveu aux dangers tant de terre que de mer, combicu que pour le dernier en tont cas on le prétende vostre : j'attendroy jusques à ce qu'il plaise à voz Sries m'en saire commandement. — L'Ambassadeur de la Reyne (d'Angleterre)

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 207.

⁽²⁾ Ci-dessus, p. 188.

l'aict grosses plaintes par ses lettres de ce que Sa Maté a trop de soin de vous assister de ses finances, et ne s'acquite de ses debtes envers sa Maistresse, en telle aigreur, que le Roy s'en est beancoup mescontenté: an moyen de quoy on prie voz Sries de mesnager secrètement la recepte de ces deniers, afin qu'en ayez l'utilité, et Sa Maté sait sans reproche.

J'ay envoié à vox Sries du 19 ce que j'avoy procuré pour la liberté du commerce contre la retraicte des pirates aux havres de France (1); il est impossible d'en tirer aultre acte, ne authentique mesmes, car ces defenses se font par lettre à l'Admiral, qui par cry publicq seulement et affiches en procède à l'execution. Je scay pour tout certain que la volonté du Roy est que l'on vous y donne contentement. Je m'en plaindray des contraventions, mais ce ne seroit moins utile que necessaire, qu'il pleust a voz Sries, y faire avoir l'oeil à Calais, d'où néanmoins le Sr de Viq se dueilt de mes plaintes, comme n'eyant jamais souffert que les Hespaignolz eussent aucun appuy en son gouvernement, en conjurant le Sr de Sailly (2) à tesmoignage, et tous aultres voz subjects y residans.

Je ne scauroy sitost envoier à voz Sries les huict copies de la cessation d'Aubeine. Car je voy et longueur et difficulté à joindre le seau et le parchemin en ceste taison, où l'on s'émancipe de tout soin d'affaire. Ce sera auuitost que la Cour fera quelque séjour, mais depuis un

(1) V. ci-dessus, p. 209.

⁽²⁾ M. de Sailly, agent des Provinces-Unies à Calais, avait un traitment annuel de 1200 florins à titre de Correspondant. — V. les Resol, d. États-Gener. en date du 1 Avril 1599. — Son prénom était Antoine. V. un avis qu'il donna, dans les Resol. des États de Bollande et West-Fois du 16 Juillet 1599.

mois ença, elle a esté infiniment mouvante, et mon dessein est de les avoir en forme authenticque, soubz seel et signature.

Sa Maté eut hier nouvelles de l'arrivée de l'Archiducq et son Infante près de Milan, aiant passé le 15e près de Marseille. Il semble avoir laissé tous les Hespaignolz pour en donner les charges aux naturels du pays, ayant faict honnorer en Hespaigne Messieurs le Prince d'Orenge (1) et Conte de Linghen de l'ordre de la Toison, et en portant autant au Duc d'Arschot, Marquis de Havré, et quelques autres, que Sa Maté ne m'a peu nommer; pensant par ceste douce obligation gaigner les grands des Provinces desunies, et par la procedure des charges aveugler, sinon voz Sries, dumoins asseurer ceux qui luy sont soubz le joug, par espérance d'honneur et de dignitez.

De mesme a on rapporté à sa Mate, que la flotte de voz Sries auroit esté veue à l'emboucheure de la riviere de Lisbonne, et qu'il n'y en avoit eu aueun préparatif pour la défense, d'autant que le Roy d'Espaigne n'auroit jamais creu, qu'en cest embarassement d'affaires, voz Sries eussent les reins (2) si fortz que d'attenter contre son Estat, hors de vostre offensivement. De quoy il y a si grand estonnement aux frontières, que pour seureté on ait faict monter tous les vaisseaux à vingt et trente lieues dans les rivieres, au lieu de se resoudre à les equipper et avictuailler à empeschement de voz desseins. — Le Roy d'Hespaigne a faict une déclaration en Espaigne, de la-

⁽¹⁾ V. M. Gachard, Collect, de docum, inédits concernant l'hist. de la Belgique, Vol. 1. 419.

⁽²⁾ Il y a nemiz. (nerfs? p. 219. lin. 4.)

quelle Taxis a donné l'advis et asseurance au Roy, qu'il soit loysible aux subjects de France de trafficquer seurement en tous ses Estatz et de toutes marchandises, mesmes quand ilz les chargeroient à Middelbourg, Amsterdam, ou aultre ville de ses rebelles. Surquoy j'ay remonstré à Sa Maté, qu'eu esgard aux menées d'Espaigne, de vous frustrer de tout commerce, il vous avoit esté très nécessaire de procéder au placeart, duquel le temps luy feroit plus à plain cognoistre, non moins la raison que l'utilité. Que ceste gratification à ses subjects et cest intecoustumé respect procède plus d'une crainte, que de solide volonté. Et la liberté, que c'est plustost souffrance que permission, en ce qu'il ne la peut empescher.

Taxis déguise la honte de la levée de leur siège de devant Bommel par dessein meilleur, de se fortifier en l'isle, et attaquer ailleurs: cependant Sa Maté juge assez de leur irrésolution, et désireroit que sur le déclin de leur armée, on apportast autant de soin de les presser, qu'on avoit faict à conserver la ville de Bommel, et qu'infailliblement ce seroit la ruine de leurs espérances sur le retour de l'Archiducq.

Je n'apprens rien du faict du Duc de Savoie, sinon que Sa Maté m'a asseuré, qu'il aura le Marquisat bon gré mal gré tous; et sur ma responce de la prolongation de la trefve, et roidissement du Duc en sa possession contre la réputation de Sa Maté, il me dit que je n'en seroy pas creu d'autant que je luy estoy suspect. Mais qu'il scaura assez rompre quand il en verra le temps, lequel il desire autant et plus que moy, mais avec plus de fondement, par ce que je ne désiroy que soulagement à mes maistres, fust-ce mesmes à ses despens; et luy avoit besoin de reformer son Estat, reprimer les volontez alté-

rées, et donner loisir à ses subjects de reprendre haleine de leurs longues misères. — Que néaumoins voz Sries cassent à faire solide estat de sa bienvueillance à vos affaires.

Les Députez de ceux de la Religion ont eu audience, mais sans décision pour leurs instances, sinon des belles apparences et parolles. Ilz sont remis au retour de Sa Maté. M. le Mareschal de Bouillon part ce jourd'hny vers les eaux de Poggues (1), au moien de quoy je les voy accroichez à un infiny, par ce que Sa Maté negotio cest affaire avec eux par son entremise, et non aultrement.

M. de Rhosny a asseurance de l'estat de Grand-Maistre de l'artillerie, et s'en mesle jà avec M. d'Estré, père de feue Madame la Duchesse, duquel Sa Maté l'achepte pour trente mil escus (2). Plusieurs croient que c'est un practicque des hayneux de mondict Sr de Rhosny pour luy faire perdre le maniement des finances, de la riguent desquelles ilz se plaignent tant plus, que cy-devant le abuz et facilitez ont esté grandes.

Sa Maté n'a point voulu veoir le gentilhomme que Duc de Wirtemburch (Wurtemberg) luy avoit depese pour congratulation de paix, et poursuite de ses debte pour autant que Bongars auroit faict ses plainctes que ledit Duc se seroit contenté (sachant sa commission que par lettres il luy avoit faict entendre,) de luy envoier un

⁽¹⁾ Il est parlé des canx de Pougues, prises avec sucrès par le IV, dans les Mem. de Sully, 1. XIV. (T. IV. p 257. A. 1603). — La nom set écrit Poucques dans les Mem. et Corresp. de Duplessie II ass ny, 1X. 275.

⁽²⁾ Mem, de Sully, L. XI. (T. III. 426). a Je convins avec d'Let - con quatre-vingt-mille écus : " etc.

Gentilhomme pour prendre les lettres du Roy, sans l'admettre à auleune audience. Sa Maté en a desiré réparation par ledit Duc, en attendant laquelle il a faiet faire désense audit Gentilhomme de n'entamer aucun affaire.— Je supplie le Créateur,

Messeigneurs, qu'il doint à voz Sries prospérité en leurs desseins, et longue vie. — D'Orleans, le 25e Juing 1599. Sanbzeript: Vostre très humble et très obéyssant subject et serviteur

La superscription:

A Messeigneurs,

Nesseigneurs les Estatz Généraulz des

Provinces-unies des Pays-bas,

Recepta 15° Julij 1599.

François d'Aerssen.

Nº. XXXIX. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, J'ay receu la votre du 28 de May le 10e de Juin, et sis partir deux jours après deux navires de guerre qui n'ont pu estre à Diepe devant le 20e, à cause qu'ils avoient vent contraire à leur partement. Je les attend tous les jours avec Le Doux: j'espère avec l'ayde de Dieu que nous pouvons dormir seurement de ce costé là. J'ay depuis receu celle qu'il vous a plu m'ecrire du 7 de ce mois, comme je m'asseure qu'aurez receu les miennes du 12e, desquelles le lacquais du Sieur Arsens a esté porteur, et les précédentes du 7 que j'ay envoyées par Calais. — Tout est si coy par deça depuis que les Espagnols se sont réleguez volontairement dans l'isle de Bomel, qu'il y a peu de sujet de faire mention des exploits qui se passent en ces deux armées. Les uns mettent en une bonne partie de leur victoire le passage qu'ils

prétendent faire par la riviere du Wahal dans ce pags d'Hollande; et pour cela font quelque fort et quelque. rempart sur le bord d'icelle pour faciliter ledit passago. Les autres les empêchent, estant campez de l'autre costé de l'eau, lequel ils fortiffient selon les occasions que leurs ennemis leur en donnent. Cependant l'artillerie joue de part et d'autre. Ceux qui sont sur les lieux et qui s'entendent au métier, jugent ce passage si dificile, qu'ils estiment que les Espagnols sont retenus en ladite ile pour quelqu'autre sujet, provenant ou de nécessité, ou d'impossibilité de pouvoir faire mieux leurs besognes ailleurs, et de peur, qu'estans en la libre campagne, la pluspart de leur armée ne se débande; comme plusieurs sans doute échaperoient, si leur pont n'étoit étroitement gardé comme il est. - Que si les Allemans, du remuement desquels on a plus d'espérances maintenant que jamais, ne font changer la forme de ce jeu, il pourra continuer jusqu'à l'arrivée de l'Archiduc Albert et de l'Infante par deça. Les Comtes d'Holloc et de Solmes ont escrit de douze de ce mois, que les Princes, à scavoir Ansbach (1) Hesse et Brunswick étoient enfin tombez d'accord, et que leur armée devoit faire montre le 15 de ce mois, etmarcher le vingt, forte de 15000 lansquenets et de 5000 chevaur. - Ces Messieurs leur ont accordé et envoyé tont fraischement le Sieur de Temple pour les servir em qualité de Grand-Maître d'Artillerie ; desorte que les principaux de cette armée seront personnes qui sont à la solde de cet État. La réunion de ces Princes estant plus de nécessité que de bonne volonté, fait craindre que leurs efforts ne soient de longue durée. Ils trouveront peu de résistance, et croy que le gros du procès est déja jugé

⁽¹⁾ Ci dessus, p. 42.

par la cession que fait l'Amirante des villes qu'il tenoit sur le Rhein, desquelles il a déjà retiré tout ce qu'il craignoit de perdre. Le reste sera pour les despens, dommages et intérests, et pour l'asseurance de l'avenir : en quoy paroitront les nerfs des uns des autres. - L'élection de l'Electorat de Trèves s'est faite en la personne d'un gentilhomme Clévois, nommé Mestermach (1). -Monsieur, nous avons bien la confirmation de la défaite des navires que le Roy de Pologne envoyoit au secours de Calmar, mais non encores de la prise de la place. Vous verrez par la copie de celle que je vous envoye du Duc Charles à ces Messieurs, en quel état sont ses affaires pour le regard de la Livonie, qui est bien séparée de la Suède par la Mer Baltique, mais qui a toutesfois des places de grande importance audit Royaume. Vous verrez aussi par les autres papiers tout ce que vous pouvez requérir de ce lieu. Les avis sont seurs que je puise en telles sources. - Et sur ce etc.

A la Haye, le 25 Juin 1599.

Nº. XL. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, N'ayant rien qu'adjouter à ma derniere que je vous ay envoyée par Calais, j'ay estimé qu'il ne seroit superflu de donner à ce lacquais de Mr. du Ptessis le duplicata d'icelle. — La résolution que les Espagnols ont prise de bâtir un fort royal dans l'isle de Bomel, a fait resoudre M. le Prince Maurice d'y en faire quelques-uns hors de ladite isle sur le Brabant du costé que la Meuse fait cette isle; espérant, si on luy laisse mettre lesdits

⁽¹⁾ Metternich.

forts en deffense, par le moyen d'iceux tailler en pièces les troupes de l'armée espagnole qui sont deça la Meuse. hors de l'isle de Bomel, et faire un pont sur ladite Meuse, par le moyen duquel il pourra attaquer du costé de Brabant ceux qui sont dans l'isle, et qui y bâtissent leur. fort, qui se trouverent en peine pour se voir infestés et par dedans l'isle par ceux qui sortiront de la ville de Bomel, et par le dehors par ceux qui à la faveur desdits forts et du pont, passeront la Meuse; desorte qu'ils se verront les ennemis et en dos et en teste, s'ils leur laissent faire lesdits forts, comme ils ont dejà permis au Sr de Temple d'en mettre un en dessense. Il dina hier ceans et j'appris de luy ce que dessus. Il est veno pour prendre icy son congé et ses instructions, afin de s'en aller droit où il est appellé, comme je vous ay mandé par ma précédente. - Je m'asseure que dans huit jours par ces nouveaux desseins il pourra arriver quelque grand fait d'armes: nous l'attendrons et vous en donnerons la nonvelle. Cependant vous verrez par celle que je vous envoye, que ceux qui m'écrivent, n'en ont pas grande opinion; mais ledit Sieur de Temple scait plus des conseils du Chef, que les susdits. - Monsieur de Bréauté m'a écrit pour avoir une compagnie de cavallerie, vacante par la mort d'un capitaine de ce païs. Je luy ay donné aris du placard que Sa Majesté a fait, et l'ay prié de bien pezer le tout devant que se fourrer si avant en service. -Cependant je fais ce que je puis pour son désir, lequel ne sera pas sitost accompli, qu'il n'ait bien loisir de considerer mes raisons, s'il le veut faire. C'est un grand passedroit per deça de donner à un etranger une vieille compagnie du pays (1), à laquelle le lieutenant ou les autres

⁽¹⁾ Les États refuserent jusqu'à deux fois de déferer aux instances

officiers ont raison de prétendre. — C'est à la province d'Hollande à en disposer, qui m'ont promis y avoir egard.

Monsieur le Prince Maurice a grande envie de l'obliger par deça, car il en fait beaucoup de cas. — Et sur ce, etc.

A la Haye, ce 29 Juin 1599.

Nº. XLI. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, Par ma dernière du 29 du passé je vous donnois avis de l'état des deux armées, et vous disois que celle de l'Amirante faisoit un fort royal près de la riviere du Vahal, pour essayer de passer ladite riviere à la favent d'iceluy, et par le moyen d'un canal qui meneroit de la Meuse jusques au dit Vahal, qui est un ancien fossé qu'ils renouvellent, et où il n'y a pas plus de mil pas de besogne: laquelle faite, avec ledit fort tiendroit à l'avenir ce pays en sujetion, d'autant qu'il faudroit laisser grandes gardes pour empêcher le passage de ladite riviere contre cous qui demoureroient en garnison dans ledit fort; quand les armées seroient retirées de ce quartier-là. C'est pourquoy Monsieur le Prince Maurice a pris résolution d'empêcher le parachèvement du fort, et pour cet effet il en a fait commencer un ou deux du costé de Brabant sur la riviere de Meuse entre le pont dudit Amirante et le fort de Vorn, par le moyen desquels il espère s'ap-

les et pressantes du Prince Maurice en faveur du chevalier de Bréaute. Ils cédérent enfin, ayant égard entre autres motifs au lien de pressée ou d'ulliance, qui unissait le jeune guerrier au fameux Sancy. V. cidessus, p. 90, et les Résolutions des États de Hollande et Westfeire, d. 10 Juin, 9-12 Juin et 20 Juillet 1599. Sancy y est appele a den Recre van Ganchy."

procher et tailler en pièces une partie de l'armée qui est logée sur le Brabant, pour donner escorte aux vivres qui viennent de ce pays-là dans l'isle de Bomel, et pour asseurer le passage du pont qu'ils ont changé et transporté bien plus bas qu'il n'estoit, afin d'être plus proche de leur armée, qui est logée à Rossum dans ladite isle. -Il prétend de faire aussy un pont vis à vis desdits forts sur la riviere de Meuse, et par le moyen d'iceluy attaquer et fatiguer le camp des Espagnols qui(est) à Rossum. - Il avoit aussi dessigné d'essayer l'élévation d'un autre fort dans ladite isle à mille pas du logis de l'Amirante, et le devoit commencer à la nuit du 30e. Mais on ne croit pas que cela luy puisse réussir, et que ledit Amirante luy permette. Car cela étant il pourroit se venir loger fort proche de son armée, et empêcher la besogn du fort, que les Espagnols ont déjà fort avancé. - Enfin -Monsieur, il semble qu'on veuille chasser les Espagnols de ladite isle, sans qu'ils y puissent laisser aucun vestige non plus ne moins, que si on leur vouloit faire lever quelque siège important. Toutesfois si les Allemans sont si prests et si résolus, comme ces Messieurs se le promettent, leur venue seule pourroit rompre tons les susdits desseins de l'Amirante, sans qu'on hazardast rien pour ce faire. - Car il seroit contraint d'aller couvrir les terres de l'Archiduc son maître contre leurs invasions. Cecy ne peut plus durer longtemps; car je voy ces gens impatiens de la longue demeure des Espagnols dans cette isle, qui leur est si voisine, et les Espagnols du long sejour qu'ils y font sans grand profit jusques à maintenant, et avec de très grandes incommoditez. - Ces Messieurs on écrit une lettre aux Princes de l'Empire qui se render comme chess de l'entreprise des Allemans, et ont so

haté le partement du Sr de Temple, duquel je vous écrivois en ma dernière. - Il mène un grand attirail de toutes sortes de gens pour exploiter l'artillerie, de laquelle ils le font Grand-Maitre. - Voila, Monsieur, où on en est par deça. Les cartes que je vous ay envoyé de l'isle de Bomel, sont si peu justes, qu'à peine y pourrez vous bien remarquer tout ce que je vous écris de ce qui se passe en ces quartiers-la. On en a fait une très exacte, en laquelle tont ce qui s'est fait en ladite isle est representé bien au vray, et à laquelle Monsieur le Prince Maurice a même mis la main. - Mais on ne la vent point divulguer devant qu'on ait veu le succès que prendra ortte entreprise. - Je ne scay si M. Arsens (1) n'en aura point en quelque copie pour envoyer à son fils; si tant est, Sa Majesté la verra à mon avis. - Je vons envoye le duplicata de quelques papiers: vous y trouverez de nouveau la copie de la lettre de ces Messieurs cy-dessus mentionnée. La seureté du présent porteur me fait faire le duplicata, craignant que les premières n'ayent bien rencontré. Et puisque je suis sur ce porteur, vous me permettrez de vous dire, Monsieur, qu'il s'en retourne fort triste de n'avoir pu s'embarquer en cette dernière armée navale: en quoy il me semble que son regret est très mal employé. Car il n'y a aucune apparence, qu'il y cust pu rien servir à sa patrie, à laquelle je voy qu'il porte une inconsidérée affection. Ces Messieurs le renvoyent honnestement, avec promesse que s'ils arment pour la seconde fois, et qu'ils voyent quelque fondement à la

⁽¹⁾ Corneille von Aerssen, gressier des États-Généraux, père de l'A-gent, jadis Pensionnaire de la ville de Bruxelles, député en France en 1588.

restitution du Portugal, qu'ils l'avertiront pour l'employer en ce sujet: je luy ay aydé en ce que j'ay pu. Car il m'a fait pitié, estant réduit en de bien grandes extrémitez. On l'a assisté par deça de quelqu'argent, à quoy j'ay tenu la main de tout mon pouvoir. Mais je croy qu'il ne luy restera gueres quand il sera par dela, pour se remettre dans son couvent, et avoir de nouveaux habits. Je luy ay promis de vous le recommander avec affection. Je vous prie done, Monsieur, qu'il vous plaise sur le sujet de cette depêche luy faire donner quelque chose; cinquante ou soixante escus sont capables de rassasier son avarice, et vous le rendrez pour contant avec cette petite anmosne : je l'appelle ainsi. Car croyez que c'est une espèce d'oeuvre de miséricorde, que l'assistance saite à une personne si indigente, et toutessois qui merite quelque meilleure fortune pour avoir des lettres et du zele infini à notre France. Je garderay icy Le Doux jusques à ce que quelque bonne occasion se présentera pour son renvoy. - M. de Rosny m'écrit que sans faute le reste sera prest pour tout le mois d'Aoust. Il viendra extrèmement à propos. Car vous sçavez quel gouffre de finance c'est qu'une armée. - J'ay sait reponse par ma procédente à celle qu'il vous a plù m'ecrire du 18e du mois passé : c'est pourquoy vous baisant bien humblement les mains, et sur ce etc.

A La Haye, ce 2e Juillet 1599.

Nº. XLII. François d'Aerssen aux États-Généraux.

Messeigneurs, Je me suis arresté en ceste ville par commandement de Sa Maté, pour avec son Conseil y attendre mussi son retour, car il eust esté mal aysé de le suivre à ses visites, et non plus utile pour le service des affaixes de voz Seignes, ausquelles il ne veut vaquer qu'en son séjour, et desquelles mesmes il pretend vous avoir satisfaiet, en tant que le terme de l'instant n'est pas encor escheu à importunité: de laquelle néanmoins je fraye volontiers le chemin, afin d'y disposer les humeurs et volonter au jour. - M. de Rhosny m'asseure le restant, mais avec incertitude du mois, combien que je scay que le fondz en est asseuré, si en ces entrefaictes il ne s'af-Jecte ailleurs, à quoy j'auray l'oeil: car on juge assez clairement que les secousses que vostre Estat souffre, nient besoin d'appuy pour prevenir les altérations de la venue de l'Infante, laquelle on croit s'avancer au plutost, pour conduire encor une partie de la saison de sa présence et son authorité. Nous sommes icy tant sequestrez d'affaire pour les particulieres occupations de la Conr, qu'à pene j'ave subject pour satisfaire au devoir, si je n'y veulx mesler des amours, chasses et bastimens, que je seny estre hors de ma charge et hors de l'attente de voz Srics. Seulement diray-je que tous craignent que le nouveau surjon des premières amours n'estousse les projects du mariage de Florence. - Nous ne voions pas plus d'arrest en la résolution du voiage vers Blois, moins celuy des caux, auquel pourtant Sa Maté avoit remis toutes audiences. J'espère que voz Sries considéreront la saison de l'estat et inclination du Roy, pour excuser si je n'enfonce plus solidement les matières, car les plus clairinjans (ne) savent à asseoir jugement au cours present des mendes. On ne parle plus du Marquisat : soit que le terme de la décision ait sa longeur ; soit qu'on s'en rapporte aut négociations de M. de Sillery à Rome, que scavons estre porté à quelque transaction pour ses premières entremises au mariage d'un des filz de Savoye avec la fille de feue Madame la Duchesse (1).

Les Députez des Églises sont encor attendans pour la seconde instance, de laquelle ilz ont receu commandement de toute l'assemblée avec distinction, pour éviter la desunion, qu'ilz éraignent qu'on veuille mettre parmy celles de deça, et de dela Loire; Assavoir qu'ilz protestent contre les modifications et retranchement du Parlement en leur Edict, et n'en empeschent néanmoins l'exécution: laquelle s'avance beaucoup au ressort de Paris, mais on craint les animositez à la vérification à Bordeaux (2). Lesquelles trop facilement semblent pouvoir engendrer altérations: et pour l'absence du Roy, et pour la demeure des Jésuites, que n'ulle authorité en ait pu dénicher.

La révocation de M. de la Noue avec son regiment n'a plus nulle suitte, combien que Taxis ne s'en espargue à la poursuitte. La créance est assez commune de la connivence, du semblant que l'intention, ce que So Muté mesmes ne cèle point, mais ses officiers apportent ou plus de scrupule à ceste souffrance, ou plus de cérémonie au desguisement, auquel Sa Maté ne fust venu de son motiff.

M. de Guise est près du Roy venu en poste de Marseille, qui au rapport de M. le Chancelier confirme le passaige de l'Archiducq avec l'Infante; non toutesfois la cassation des officiers hispaignolz, pour en donner les charges aux naturelz du Pays-bas (3).

On discourt avec incertitude d'une surprise faiete par le Baron de Schwartzenbergh en Hongrie, abandonnée néanmoins à cause du chastean : et de l'irrésolution du Transilvain au transport de partie de son Estat au Cardi-

⁽¹⁾ Gi-dessus , p. 61, 149,

⁽²⁾ Gi demous, n. t.N. Responce du Roy etc.

⁽⁸⁾ Ci-dessus, p. 214.

nal Battori (1): nous avons encor quelque espérance du remuement des Allemands, et Bongars le mande contre Rees.

Au reste, Messeigneurs, je supplie très humblement voz Sries de considérer, si pour recognoissance des bons offices que M. de Villeroy faict journellement à vostre Estat, il ne soit expédient que voz Sries luy ordonnent quelque gratification, car certes il ne se plaint aux effortz, et a de la créance pres du Roy, en sorte que c'est celuy seul, qui faict les affaires estrangères. — Je supplie le Créateur,

Messeigneurs, qu'il doint à voz Sries prospérité en leurs desseins et longue vie. — D'Orléans, le 6e Juillet 1599. — Soubzeript: Vostre très humble et très obeyssant subject et serviteur, Françoys d'Aerssen.

La superscription :

A Mesecigueurs,

Messeigneurs les Estatz-Généraux des Provinces-unies des Pays-bas, Recepta 19a Julij 1599.

(Archives de la Province d'Utrecht.)

No. XLIII. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, Je vous ay escrit du 6 et du 7 de ce mois ce que je pouvois avoir appris du combat arrivé le 4c sur l'occasion d'un logis retranché, que Monsieur le Prince Maurice avoit comme dérobé dans l'isle de Bomel la nuit du troisiesme, et lequel fut assailly par les Espagnols le lendemain sur les trois heures après midy de la façon comme vous verrez par la lettre cy-jointe, à laquelle

⁽¹⁾ Richter, p. 514 suiv.; Tursellini, Histor. L.X. c, 9. — Cidemas, p. 28; 167; 196,

on adjoute que si les assaillans eussent approché avec eux deux ou trois canons, qu'ils eussent sans dificulté pu forcer ladite tranchée, qui estoit encore si fraiche et si peu en dessense, que ledit canon y eust fait aisément brèche. Maintenant elle est tellement fortiffiée et garnie d'hommes et d'artillerie, qu'il n'y a plus d'aparence qu'elle puisse estre attaquée avec succès. - Monsieur le Prince Maurice commence à tirer de ce logis les utilitez pretendues. -Car, outre le pont qu'il a vis à vis de la ville de Bomel, il en fait deux grands qui passent le Wahal et traversent toute l'isle de Vorn (où il a un fort royal sur l'encognure de deux rivieres.) Els se viennent aboutir dans le Brabant sur l'autre rive de la Meuse; desorte que de la Betoue, où étoit logée son armée, et où l'Espagnol essayoit mettre pied, il fera à tout propos passer ses troupes et à pied et à cheval; estant tellement convert de ce nouveau logis qu'il a fait à Herward (1), proche du camp des Espagnols, qu'ils ne peuvent venir à luy, qu'avec desavantage. Et luy les peut attaquer à tout propos, selon les occasions qu'il trouvera ou qu'il fera naître. Et fait un quatrième pont, qui passe de l'isle de Vorn dans celle de Bomel, et vient joindre le fort d'Horward. On luy a envoyé tant de commoditez pour mettre ses ouvrages en perfection, des villes voisines, que je croy qu'il ne manquera pas à mettre le tout en oeuvre, acquérant tous les jours tant de réputation pour sa vigilance, patience et sage conduite, et même par sa résolution, quand il la faut montrer, qu'on se tient presque asseuré de 🚉 victoire, quand il entreprend quelque combat. Les lettres interceptées font paroître assez d'étonnement parail,

⁽¹⁾ Herwarden. (Harwerden. Van Meleren. Nederl. Hist., XXI B. fol. 409 d.) Grotius, Hist., L. VIII. Harvarda.

Les Espagnols, qui ne sont pas presques en cette guerre auquel ils ne bronchent. Le lendemain du rebut qu'ils curent audit fort, le Capitaine Daniel qui avoit dressé une embuscade dans le Brabant, près d'un fort qu'on y aroit aussi nouvellement fait, sut tué sur la place, et le Se de Rosne, fils aîné du desfunt, fait prisonnier (1). -On a opinion qu'ils quittront bientost cette isle, et j'ay une lettre du onzième, qui porte qu'ils avoient déjà commencé à remuer leur pont pour cet esset. Mais je ne le tiens pas pour assenré. La retraite ne sera pas sans mener les mains qui démangent extrêmement à la pluspart de ces nations étrangères, jalouses les unes des autres, possible plus que de raison. — Voilà d'autre part les troupes des Allemans qui s'avancent: les unes, à sçavoir du Landgrave de Hesse, par Cologne et Orsoy, où on a dressé étapes et commencé un pont pour leur passage; - les autres, à sçavoir de Brunswik, plus bas, par la Westphalie. On dit que leur entreprise sera la ville de Berck, qu'ils veulent prendre pour remettre ès mains de l'Electeur de Cologne. - Il s'est découvert de grandes menées depuis peu de jours, pour rompre ce coup; et dit-on, qu'enfin l'Empereur s'est déclaré ouvertement contre lesdits Prinles les de comparoitre par leurs députez une Diette, qui étoit assignée des Cercles intéressez en cette affaire, si tels et tels qu'ils ont déclaré partiaux, y comparaissoient. Ainsi cette assemblée s'est évanouie avec l'espérance, qu'on avoit conceuë de rompre leur cours en welle. - Le Cardinal Andreas a envoyé Ambassadeurs vers lesdits Princes, pour leur offrir toutes choses qui seroient jugées raisonnables, et réparation des torts et injures prétendus; se plaignant de l'aigreur et de la pas-

⁽¹⁾ Van Meteren, Nederl. Hist., XXI B. fol. 410.

sion particuliere qu'on faisoit paroître contre la Maison d'Autriche en cette entreprise, veu que d'autres armées avoient souvent fait plus de domages, passant par les terres de l'Empire, sans qu'on s'en fust ressenty de la façon qu'on veut faire maintenant. Et pour conclusion lesdits Ambassadeurs ont fait sonner haut la puissance du Roy d'Espagne, si on méprisoit de telle façon son amitié. Ils se sont adressez à chacun des Princes en particulier. - C'est pourquoy ils n'ont répondu que par renvoy des uns aux autres, s'excusans de ne pouvoir faire autre chose que ce qui avoit esté résolu aux assemblées précédentes des Cercles. - Or, non-obstant que les choses en soient venues jusques à ce point, si ne trouve-je point tant de fermeté aux desseins de ces Princes, qu'on s'en puisse beaucoup promettre, et que ces Messieurs y doivent faire un grand fondement, comme aussi ne font-ils pas. Et voy que les Princes s'asseurent plus sur eux et sur leur voisinage, que sur les forces qu'ils ont en main, nouvelles, peu expérimentées et rassemblées de diverses pièces, et desquelles la pluspart ont des desseins particuliers. - Ces deux Maisons qui se montrent plus avant en cette affaire, comme plus voisins et plus intéressez, sont encores peu unies en volontez, et ne pense pas, qu'ils soient pour porter longtemps la chaleur du jour et le froid de la nuit. - Ils seront, à mon avis, tous aises de rengainer leurs épées après la reduction de Berck et de Rees (1), qu'ils osteront aisément aux Espagnolz, qui pourront puis après composer avec cux, après les avoir enivrez de cette petite gloire. Toutesfois ils ne peuvent si peu faire, qu'elle n'apporte du soulagement aux affaires de cq Messieurs. L'on receut hier lettres du Comte d'Holle

⁽¹⁾ V. la lettre d'Aerssen, p. 227,

en un post data, esquelles il adjoutoit de sa main, qu'il se renoît de découvrir une menée de l'Empereur contre les Princes intéressez, qui donneroit un grand moment à toute cette guerre; que la chose étoit telle, qu'il ne j'osoit commettre à la plume. - C'est, Monsieur, ce que nous avons de plus important pour le present en ce lieu: je vous renvoyeray Le Doux incontinent que nons verrons l'évènement de ce qui se prépare pour l'isle de Bomel, où je vous puis asseurer que l'on a remué tant de terre, que les bourses en sont bien epuisées. Mais ils aiment mieux aller un peu seurement en besogne, et qu'il en couste davantage. Ils s'attendent sur la provision promise au mois prochain. Ils ont divers brails de quelques exploits de leur armée navale en la baye de Cadix; mais tout cela avec si peu de fondement, que je ne puis vous en rien écrire. Nous le devons plutost seavoir par votre moyen: car celuy de la mer a esté fermé depuis un mois par les vents contraires. Nous avons avis de l'arrivée de l'Archiduc et de l'Infante à Gennes le 18 du passé: ils trouveront bien des ménages par deça à leur venuc. - El croyez, que leur entrée n'y sera gueres joyeuse. - Monsieur, depuis cette lettre écrite voiey un trompette avec lettres, arrivé de la part des députez des cinq Cercles interessez et assemblez à Soulst (1). Tout ce que j'ay peu faire, c'est d'en tirer la reponse que ces Messieurs ont faite sur le champ, par laquelle vous pourrez nisément juger quel étoit le sujet de ce ménage. -Ces Cercles sont mêlez de toutes sortes d'humeurs, ecclésinstiques, seculiers, froids, chaux. Il y en a beaucoup, qui tendent à faire quelque tripotage. Il semble que les Princes ayent quelque recès à part, nonobstant qu'ils

⁽¹⁾ Soest en Westphalie.

nyent leurs députez ès dites assemblées. — Je sçay que le Comte d'Holloc parloit encore assez vacillement en sa susdite dernière de leurs desseins, n'étoit qu'ils fussent fortifiez par cette dernière découverte. Les dernières lettres des députez de ces Messieurs qui sont en Daunemark, asseurent bien que ledit Roy est disparu depuis quelque temps; que l'opinion vulgaire est, qu'il soit passé en Écosse, mais qu'on n'en dit rien; asseurément il fait souvent de telles escapades (1). — Et sur ce, etc,

A la Haye, ce 13 Juillet 1599.

No. XLIV. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, Je suis bien aise de volr par la vôtre du 70, que le sujet de vos lettres ne porte nulle nécessité de fréquentes réitérations d'icelles. Le coup se porte ordinairement bien qui ne fait point paroitre d'émotions extraordinaires. Dieu vous continue et vos chasses et vos amours, mais l'un et l'autre toutessois avec telle mesure, que le corps et l'esprit n'en soient point offensez. J'acquiesco extrêmement en l'asseurance que me donnez pour le regard du dernier, et ce d'autant plus, que je commençois à l'apréhender par le discours que nous en apportent ceux, qui écrivent ou viennent par deça. Mais ce sont personnes qui ne voyent que l'écorce des choses, - Vous verrez par la continuation de ce qui se fait en ces quartiers, que le jeu s'y échausse, et croy qu'il sera encore davantage dans peu de jours, puisqu'on se resout de faire perdre l'envie aux Espagnols de revenir plus dans l'isle de Bomel, où envain on auroit remué tant de terre (je ne vous oue-

⁽¹⁾ Chretien IV.

rois dire la grande quantité) si ce n'étoit pour y faire quelque chose de plus que ce qui a esté fait jusques présent. Vous diriez que l'une et l'autre partye a mis le pris de la victoire en la retenue de la possession de cette islo: l'un et l'autre y renforceant de jour à autre ses prétentions, et presques avec forces égales. On m'écrit que dans quinze jours les Espagnols y auront mis en defloose le fort qu'ils y font sur la rivière du Wahal, lequel il faudra asseurer de deux autres q'on fera sur la Meuse, pour garder l'entrée libre de ladite isle. Et c'est à cette entrée, à mon avis, où Monsieur le Prince Maurice en veut maintenant, de laquelle il essaye d'approcher peu à peu, et la gagner pied à pied pour la couper à ceux qui pensent faire état d'icelle. - Cependant M. le Comte Guillaume, Gouverneur de Frize, est party du camp avec trois ou quatre mille hommes et quelques pièces d'artillerie pour aller reprendre la petite ville de Dotekum, que l'Amirante d'Arragon print l'an passé après la prise de Berok: et est la seule place qu'il tient deça le Rhein. Cet effort servira à rendre le chemin plus plain et plus net aux Allemans, qui sont maintenant sur le Rhein. Le Comte d'Holloe est à Wesel, d'où il a mandé force provisions de ce lieu. Il a étendu si avant son crédit, qu'il a pu pour en tirer argent; il commande a dishuit cens chevaux et deux mille hommes de pied du Duc de Brunswik. Ceux du Lantgrave sont au même quartier. On tient que toute l'armée passoit montre le 20 de ce mois. La fermeté que les Espagnols font pavoltre à leur entreprise de Bomelwerd, montre qu'ils ne se soucient guere de cette nuée, ou bien qu'ils sont liez prec telle nécessité audit lieu, qu'ils ne a'en peuvent pas aisément désengager: puis je croy qu'ils estiment être quittes desdits Allemans quand ils leur auront laissé suivre les villes de Berck et de Roes, qu'ils tiennent encore sur le Rhein. Lesquelles j'ay opinion qu'ils muintiendroient aisément et feroient belle peur auxdits Allemans, s'ils ne craignoient plus ce qu'ils laisseroient par deça que ce qu'ils croient affronter vers le Rhein. - Pour moy je ne croy pas que cette colère allemande dure, et qu'elle fasse rien qui vaille, s'ils ne se joignent avec de plus particulières intelligences avec cet Etat, qu'ils n'ont fait : jusques à cette heure ils se montrent neutres, et disent qu'ils veulent amender les désordres qui arrivent aux terres de l'Empire, tant de la part des Espagnols que de cette-cy. S'ils mettoient ordre que cela n'arrivast plus, en tenant le Rhein libre et les pays voisins qui sont de l'Empire, affranchis de toutes incursions et de loger des gens de guerre, ils ne feroient pas peu pour cet Etat. Car il n'auroit plus que craindre en toutes les provinces qu'ils tiennent deça le Rhein, que leurs ennemis ne pourroient plus passer. Mais il y a danger, qu'ils ne soient portez à y vouloir procurer une paix, se donnant à entendro que ce sera couper le mal par la racine. C'est à quoy tendent coux qui sont de la faction de la Maison d'Autriche, et qui se trouvent mêlez en grand nombre ès assemblées et conseils desdits Allemans. - La Reyne d'Angleterre se montre bien affamée d'argent, veu les instances extraordinaires qu'elle fait par deça pour avoir son payement, qui luy a esté promis par pensions il y a deux ans; elle ne veut prendre considération quelconque, ny du grand fardeau que portent ces Messieurs, ny du pendant auquel sont présentement leurs affaires, ny même de ce que toutes les dépenses qu'elle a fait par deça, (luy) ont esté autant utiles et presques aussi nécessaires qu'à ceux mêmes pour qui elle les a faites. - Il semble qu'elle venille compter avec tous ses voisins, pour puis après pou-

The same and surplied the assert of the the secondary second a second of the second of the second to the state of the or off the second of the second to the wings

aleur d'Aumale à cinquante sept sols l'escu, et a assigné si asseurément ladite pension, une partie sur Madrit, et l'autre ailleurs, qu'il n'y aura point de manquement. Je l'ay veu par une lettre écrite de Barcelonne, par laquelle aussy je m'aperçois, que nous ne rentrerons point en guerre pour le Marquisat de Saluces, et que enfin il sera plutost rendu que d'en venir à cette extrémité, qui seroit très périlleuse aux Provinces de deça pour ses conséquences. On commence fort icy à rabattre des espérances de cette armée navale, car il n'y en est encores arrivé aucune nouvelle. Leur principal dessein étoit à la bave de Calis Malis (Cadix); encore que les vents avent esté contraires, si en auroit-on quelque bruit par terre, ni elle avoit exécuté quelque chose. - La blessure de M. de Bréaulé ne sera rien. Je croy que sa bourse luy sait plus de mal que sa playe; mais il saudroit de bien expers médecins pour retenir le flux d'icelle, principalement quand il est échaussé au jeu, où il débauche tout ce qu'il rencontre. Je l'ay fait assister de ce que j'ay pu en l'etat auquel je suis (1). - Et sur co, vous baisant très humblement les mains etc.

A la Haye, ce 20c Juillet 1599.

N°. XLV. François d'Aerssen aux États-Généraux.

Je manday à voz Seigries du 14e de Fontainebleau la remise des affaires par Sa Maté en ceste ville, paur les ouyr et y apporter quelque certitude; a quoy j'ny telle-

⁽¹⁾ V. d'autres particularités relatives à M. de Bréauté dans le Bulletin de la Commission royale d'histoire, à Bruxelles, 1843, p. 301— 306, et le Recueil de documents concernant l'hist, et les antiguites de Brabant Septenteional, public par M. Hermans (en bollandais) Bois ledue, 1845, p. 401—471.

ment travaillé depuis, que sammedy dernier, ayant faict comprendre à Sa Maté les raisons portées par les lettres de voz Sries, et celles que j'ay peu emprunter, selon la disposition de son humeur, pour subvenir à temps aux nécessitez, desquelles en saison si dangereuse, vous alliez estre accablez sans l'effect de ses promesses, je ne tiray pas seulement assevrance de la restante somme, ains jour à satisfaction et commandement de vous en donner advis. pour, suivant la derniere voye, envoier pour la seureté de la conduite vos navires de guerre dans le 15e d'Aoust à Diepe : vous conjurant de croire par ces eschantillons, qu'il a la volonté toute entière pour vous maintenir, et que là où le besoin vous presseroit davantage, ou que sa nécessité fust plus allégée, vous le connoistriez tousjours plus solidement; que maintenant il ne faiet que se tirer de l'hospital; qu'il est après pour en faire autant pour ses subjects. Que tontesfois pour vous monstrer, qu'il n'est pas Prince ingrat, il ayme plustost vous assister d'un extrême effort, que de souffrir, qu'à faute d'icelluy vo. affaires eussent à se reculer. Sur quoy emmy (1) les complimens de remerciement et supplication à continuation, je luy remonstray les fraiz extraordinaires, ausquelz estiez plongez par l'avance de la saison, équippage de vostre flotte avec sa nécessité, les retranchemens pour conserver la ville de Bommel; joinct aussi ce, de quoy estiez si précisement obligez à la Royne, à l'occasion de ceste paix: sans que la capitation, combien que volontaire, y ait apporté plus d'utilité, qu'à fournir partie seulement auxdites despenses; que c'estoit l'année de la crise, et que le retour de l'Archiducq avoit besoing d'estre choqué en ses principes: à quoy ensemble vous ne pourriez suf-

⁽¹⁾ Parmi. Ci dessus, p. 145.

are sans notable ayde des Princes voisins, qui participassent aux intérestz et prospéritez de voz armes, pour balancer celles d'Espaigne, et asseurer leur estat au dedans; au moyen de quoy puisque Sa Maté avoit la volonté si sincère, que c'estoit maintenant le temps qu'il pourroit avec plus d'utilité ayder à vostre cause; qu'il luy pleust doncq et croire que voz affaires ont besoin d'appuy, et suivant la protestation de son affection, y en apporter les effectz. Mais je n'euz sur ceste instance, que réiterative plaincte de sa grande nécessité, laquelle levée il tascheroit aussi à vous relever de voz craintes, que, quoy j'allégue au contraire, il estime plus grandes que le mal. - Voz Seigries, s'il leur plaist, auront esgard au jour, car depuis j'en ay tiré l'asseurance de Messieurs de Rhosny et Villeroy, qui m'en ont faict leur debte propre, et en leur nom mesmes, ont desiré que je fisse venir les navires de guerre.

Pour le faict des prises de mer il est tout certain, que Sa Maté estoit totalement disposée pour rous favoriser en si juste demande, mais on luy a depuis tant imprime l'ombrage d'Hespaigne, qu'il pense encor avoir beaucoup faict en considération de voz Seignes, d'avoir faict publier par Mr l'Admiral en tous ses havres le contenu de sa lettre, de laquelle du 19e du passé j'envoyay copie à voz Seigries. De le faire plus estroictement contre l'Henpaignol, sans y mesler la généralité de toutes offences, (do laquelle tousjours voz navires sont exempts, en tant que destinés pour la liberté du commerce, non au vol;) que ceste passion au party auroit son déservice pour Sa Mate et rendroit toutes ses actions suspectes : de quoy elle pourroit estre empeschée en chose plus sérieuse de vous assister. Voz Sries, s'il leur plaist, considéreront, si l'execution et observation de ladite désense n'aura la mesme

ntilité, qu'une plus spéciale, attendu qu'il y est porté, que nul armé à offense pour emposcher le commerce, aura à estre receu aux havres, ne aucunes de leurs prises débitées; ce que pourra avoir sa vigeur, si le Sr de Sailly se roidit à Calais, où l'on estime que les plus grands coups se ruent.

L'Ambassadeur de la Reyne eut dimanche audience à sa requeste, qui concluoit, partye à payement des debtes (1). qui à son rapport montent de quinze à seize cens mille escus; partie pour sonder Sa Maté si elle persistoit du moins en la Ligue désensive, et ce qu'elle vouloit ou pouvoit faire pour la conservation des Provinces-Unies, qui leur touchoit à tous, pour en faire barre aux desseins d'Espaigne. - La response de Sa Maté fust courte: soit que ses pensées l'appellassent ailleurs, soit que la dernière sonde luy sembloit de longue queue; tant y a que lodit S. Ambassadeur n'en fut pas à plain satisfaiet. sinon que pour les debtes il auroit seules promesses : et an faict de la Ligue, que Sa Maté jugeoit respectivement expédient, qu'il y eust bonne et estroicte correspondence; qu'il croioit aussi au dernier, qu'il estoit nécessaire de maintenir l'Estat des Pays-bas; sans en spécifier le fundz ou les voies.

Le mesme jour eut audience le Général des Cordeliers, mais estroitte et longue: qui tendoit à modération des effaires de Savoye par quelque eschange, duquel Sa Maté cust à avoir plus d'utilité que du Marquisat; — la testitution duquel ne se semblant pouvoir effectuer que par les armes, desquelles il auroit pris tant de pène a faite sortir la Chrestienté; qui seroit toute inutile, si Sa Maté pour ne se vouloir accommoder à ce qui est asses

⁽¹⁾ Gi-dessus , p. 234.

de raison, se roidissoit à ses prétensions; que cédant aux prières du Pape et son grand zèle à une bonne union entre les Princes Chrestiens, Dien béniroit sa personne, son Estat, et anroit contentement en ses desseins partienliers, ausquelz il cust à s'asseurer, que le Pape se rendroit favorable et traictable. Sa Maté au contraire dit, que nul ne désiroit plus une ferme pair que luy; que c'est de debvoir d'un bon Père de faire tout par justice. S'il demande donc la restitution de ce qui luy appertient, que celluy qui le détient est autheur de la guerre; que c'est-là, où il est besoin de remonstrer toutes raisons; autrement de ceste sousfrance on prendroit journellement exemple à mesme; qu'il ne peut pour son honneur, et ne veut pour son courage, desmordre de la justice de sa cause. Et sur proposition de prolongation de trefre, Sa Mate dit, que les Sieurs Cardinal d'Ossat et de Sillery estoient sur les lieux pour la décision, et que toutes ces remises ne tendoient qu'à son déservice. Qu'il y avoit prou (1) connivé, et pour ce, on en eust à faire une fin. Nous craignons toutesfois qu'il ne continue la mesme voie, que dez l'entrée, contre sa propre protestation, on luy a faict enfiler. Car aucuns du Conseil luy persuadent, que l'attente, et petites trefves de deux à deux mois, soient plus utiles à Sa Mate, qu'une brusque et prompte résolution aux armes. D'autant que, sur ces deshances, le Duc se tient tousjours sur ses gardes, et par ainsi se consumo en fraiz de mesme que s'il avoit la guerre; quoy pendant Sa Maté met ordre à ses affaires, et prépare quelque fondz aux finances. Ceste maxime toutesfois d'espuiser son ennemy par alarme en sa possession, est jugée des plus affectionnez au bien de l'Estat dangereuse, et le

⁽¹⁾ Assez.

seul moyen pour l'y planter par changement du temps on nouvelles occurrences d'Estat; et insistent près de Sa Maté à ce qu'il s'approche des frontieres du Duc, par quel semblant il avancera plus, que par toute autre procédure ou conseil.

Le Pape presse fort le restablissement des Jésuites (1), avant que de passer à desmarier le Roy. Le Nonce en tontes ses audiences ne conclut à aultre chose; desorte qu'avecq l'appuy qu'il a trouvé au fin corps du Conseil du Roy, il ait tellement avancé et disposé cest affaire, nonobstant toute remonstrance de leurs forfaictz contre sa personne et son Estat, la solemnité de l'arrest de la Cour contre eux, la haine mesmes de tout le Clergé et ses subjectz, que Sa Maté ayt consenty qu'un Père Jésuite, nommé Padre Mayo Italien, luy soit envoyé de Rome, pour en conférer avec luy, et selon ses raisons, luy donner ou refuser contentement. Nous scavons trop mieulx la hayne que Sa Maté porte à ceste secte : aussi n'ignorons nous, que Sa Maté d'un naturel fort aysé, se laisse facilement aller aux assidues instances de ceux qui peuvent le plus en son Conseil; qui faict croire et craindre, qu'on y passera en leur faveur.

Le Duc de Florence sondé en particulier, (procédure pour éviter le refuz au Roy:) de la recherche qu'on esti-

⁽¹⁾ Mem. de Sully, L. X. (A. 1598.) T. III. 242. Les Jésuites ne furent pas plus heureux dans l'application qu'ils prétendirent se faire de l'article du traité de Vervins, par lequel il étoit libre à tout François exilé, comme à tout étranger, de repasser en France, et de s'y faire un établissement: l'arrêt du Conseil qui intervint leur ôta cette ressource, et ils furent obligés de recourir à d'autres moyens qui leur renssirent mieux." — V. encore les Mém. de Sully, I. XIV. (T. IV. p. 218 suiv.)

me que Sa Maté voulust faire de sa niepce, a respondu, qu'il parleroit quand le Roy seroit desmairié, et luy en escriroit. — Cependant l'opinion est icy, que la Maison d'Austriche, considérant combien que ceste alliance avec la Couronne de France esbranle le pied qu'elle a en stalie, travaille soubz main pour y apporter empeschement, lequel elle espère, si l'Empereur vient au bout de sa première instance pour l'espouser.

Ceux de la Religion n'ont encor eu que leur premiero audience, combien qu'ilz n'espèrent rien à la seconde, car les affaires sont assez disposées à un refuz. Lequel pour diverses considérations ils regrettent d'avoir tant pressé, où il leur cust esté plus expédient de reserver leurs plainctes suns décision au remede, pour éviter le préjugé en meilleure saison. Le Clergé de Limoges, pour susciter de la haine à ceulx de la Religion, et aigrir l'animosité des Papistes dans la ditte ville, la reille de la feste-Dien abbatit les antels, brisa les images, et foulla leur sacrement, et le lendemain s'approchant de l'eglise, en imputa l'acte auxdits de la religion; mais le faict ayant esté desconvert par un d'eux mesmes, les plaintes en vindrent à Sa Maté, qui pour punition a envoyé commandement exprès, d'en fouetter publiquement les antheurs.

A la Rochelle a esté soubz main arresté un Jésuite anglois venant d'Espaigne, accompaigné de deux autres de sa robbe, s'avouant au Roy d'Espaigne, homme de grand discours et apparence, duquel on n'a peu sitost saisir les mémoires, qu'il n'eust assez de loysir pour les perdre, seulement luy a on trouvé quelque pièce de lettre, par laquelle il appert, qu'il avoit charge au faiet de l'estat de Religion d'Angleterre; et comme il n'est loysi-

ble d'arrester plus aucuns prisonniers, subjectz ou s'avoans aux Princes voysins, ceux de la ville pour n'en faire 'grand bruiet, en ont donné advis au Roy, qui à leur priere a trouvé bon, que soubz main ilz l'envoyassent à la Royne d'Angleterre, sans que Taxis ou quelqu'un aultre en eust le vent. J'en ay donné advis au Sr Caron (1), qu'il y eust l'oeil, pour en connoistre la dessein, et l'advertir à voz Seigries.

Nous n'apprenons rien de la flotte de voz Seigries, les effectz de laquelle semblent tarder beaucoup à Sa Maté, pour le desir qu'elle a d'en veoir quelque prospérité.

Les paquetz qui venoient d'Allemaigne se sont perduz près de Metz, de maniere que Sa Maté n'a aucune certitude du dessein des Princes, lequel il vous souhaitte plus favorable qu'il ne s'est osé promettre, attendu la longeur de l'acheminement et la diversité des Chefz. Il a cu les nouvelles de la deffaicte sur les Espaignolz près de leur fort, et s'en resjouyst infiniment, mais seroit d'avis, que voz Seigries changeassent leur défensive en

⁽¹⁾ Noël de Caron, seigneur de Schoonewalle, agent des ProvincesUnice à Londres. — Il y resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1624. V.
Ilexandre van der Capellen, Gedenkschriften, I. 331. — Il est fort
boué par le dernier Grand-Pensionnaire de Hollande et West-Frise, le
scant can de Spiegel, Bundel van onuitgeg. Stukken, II. 317. (Goes,
1783.) V. encore ci-dessous la lettre du 5 Novembre 1599. — Il y a un
passage fort remarquable concernant Caron et ses relations avec Barnereit, dans les Lettres et Négociat. de Dudley-Carleton, T. III. 78. al'on
w'a dit, écrit Carleton, que la nuit qui précéda sa mort, il (Burnereit) se plaignit à Walaeus du Chevalier Caron en particulier, qui lui
avait des chligations, et qui en montrant ses lettres touchant les affaires de l'Angleterre, avoit, disoit-il, contribué le plus à le faire regarder comme coupable." — V. une longue dépêche de Noël de Caron à
et Arressen (29 Oct. 1611.) dans les Mem, et Corresp. de DuplessisMornny, T. XI. 324 suiv.

ossent plus au vray les forces de leurs reins.

La résolation avoit esté prise de partir ceste sepmaine vers Blois, laquelle nous voions fort esbranlée à cause du refuz de Messieurs les Ducs de Mercoeur, de Guyse, de Mayenne, de Nemours, et aultres de leur ou tige ou dépendance, en considération de l'année 88: ce qui toutessois pour amortir la mémoire du passé et toutes nouvelles trames, est jugé debvoir estre relevé par Sa Maté. — Desorte que nous serons encor pour ceste sepmaine icy, en attendant ce que proffitera le commandement du Roy sur ceste superstition, ou aigreur d'humeur.

Sa Maté se dueilt grandement de la perte qu'elle a faicte de plus de deux cons mille escuz en la forest de Fontaynebleau, où le feu soit du ciel, soit par non-chalance des paysans à brusler les landes, faict un si grand dégast, que toute la maison en court hazard. — Il y a plus de six mille personnes d'ordinaire à la garde, qui toutes n'y proffitent rien; car comme il leur semble da tout tué et estaint, on le voit se rallumer à une demy-lieue de là et ce soubz terre. — Desorte que dans le bourg, il s'est pris aux arbres de l'hostel de Forrare, à dix pas de la maison du Roy.

La perte aussy de M. d'Incarville (1), causée de le

⁽¹⁾ Duplessis-Mornay fesait beaucoup de cas de M. d'Incarville. Lettre à M. de Buzanval, 12 Août 1599. (T. IX. 277.) a lei, dit-il, vuo aures seeu que nous avons nouvelle face en la justice, et en partie aula finances, par la mort de M. de Cheverny et de M. d'Incarville. Costai la, duquel le change s'est aisément trouvé en er; (M. de Bellière) cestui ci, certes, dont il ne se peult recouvres qu'an phasicurs, c'est

pierre, ne l'a pas peu altèré, en ce qu'il luy estoit non moins serviteur utile, que nécessaire. — Je chériray celluy qui luy sera substitué; car cest estat a beancoup de pouvoir aux finances en bonne volonté. — M. de Villeroy porte extrêmement soin aux affaires de voz Seiguies.

J'envoye à voz Seignies sur voz commandemens les huiet copies de cessation d'Aubeines, expédiées au sean, et par la signature en forme authentique. - Les vérifications n'y pouvoient estre joinctes qu'en copie collationnée à l'original, pour la diversité des Cours, semestres et quartiers des officiers. - Je travaille pour en obtenir une ample déclaration tant du Roy, que du Parlement, qu'aussitost j'envoieray à voz Seigries. - Et comme j'ay entenda, qu'aucuns particuliers par ignorance de leurs droietz. se laissent molester au faict des représailles, sans en appoller au Parlement ou sièges présidiaux; qui pour sa souffrance pourroit redonder à préjudice à l'Estat, et déroguer à la longue, en nouveau changement, auquel les Estatz sont subjectz, à la valeur et validation des lettres de cassation d'icelles, je supplie très humblement voz Seigns, de considérer s'il ne sera expédient de faire pu-Duer par dela lesdites dernieres patentes, afin que venans à en estre molestez, (de quoy la défense y est très expressement,) ilz en ayent leur recours sans fraiz au Parlement. Quoy attendant, je supplie le Créateur, Mestienes, qu'il doint à voz Sries prospérité en leurs desseins, u longue vie. - D'Orléans, ce 22º de Juillet 1599. -

dire en petite monnoye." — V. plusieurs particularités concernant M. de Cheverny, indignes d'un Chancelier de France, dans l'Bist. du Parlement de Normandie par M. Floquet, T. 111. A55; 562. T. 14

Soubzeript: Vostre très humble et très obéyssent subject et serviteur

La superscription:

FRANÇOYS D'ARRSSEN.

A Messeigneurs , Messeigneurs les Estatz-Généraulx des Provinces-unies des Pays-bas.

(Recepta 9a Augusti 1599.)

(Archives de la Province d'Utrecht.)

No. XLVI. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, Vos dernieres étoient du 7 du passé, etités miennes du 20 du même, depuis lequel temps les afficies de la guerre, entreprise par les quatre Cercles de l'Empire pour le recouvrement de ce qui a esté occupé sur dur, sont un peu échauffées. — Lour armée composée de 🕊 reitres et 15000 lansquenets à esté logée vers Berek link le Rhein, avec laquelle ville il semble (1) avoir cotti quelque traité, qui n'auroit pas encore réussy; d'attitut que ladite ville estant située deça le Rhein, du costé di Gaules, et n'ayant point encore de pont prest pour puisse ladite riviere, ils n'ont eu moyen de l'attaquer, ny viere de Lype à l'endroit de Wesel, et descendent 1000 ques devant la ville de Rees, qui est aussy sur ledit Rich mais du costé de l'Allemagne. Laquelle part ils 🏔 vouloir premierement nettoyer, devant que de puiser 🐿 riviere. — C'est donc maintenant où ils en sont, et " à presumer, que s'ils y trouvent résistance, ils seront e traints bon gré mal gré, de joindre leurs forces

^{(1) (}ils semblent?)

celles de M. le Prince Maurice. - Les Allemans commencent à s'apercovoir, que ce n'est à gens nouveaux et non expérimentez, de se charger d'une grande guerre; qui est cause qu'ils s'approchent plus qu'auparavant et de communications et de conseils avec cet Etat, sans l'épaule duquel il est certain, qu'ils n'oseroient, je ne dis pas garder, mais même regarder le Rhein. - Ils sont en ces quartiers-là sans pont pour passer ladite riviere, sans vivres bastans pour s'entretenir, sans munitions pour entreprendre une grande batterie; desorte qu'ils demandent et attendent tout cela de ces quartiers, qui se mettent en devoir de leur fournir le tout au mieux qu'il leur est possible. - On leur avoit proposé un moyen pour terminer bientost cette querelle, qui étoit de faire passer promptement à une moitié de leurs troupes le Rheia, et la joindre avec l'armée des États, et avec cette force attacquer conjointement le pont et les entrées que gardent les Espagnols dans l'isle de Bomel: ce qui se pouvoit faire on rompant cinq ou six mille hommes, qu'ils ont sur le Brabant pour la seureté desdites entrées. - Cela fait, ce qui seroit dans ladite isle, seroit perdu sans rémission. - Il est certain que lesdits Allemans y ont prêté l'oreille; mais on croit que le Cardinal Andreas et l'Amirante ont eventé la mine; car depuis trois jours ledit Cardinal et l'Amirante sont sortis et ont fait sortir tout leur bagage de ladite isle de Bomel, se logeant sur le Brubant, après avoir laissé trois ou quatre mille hommes dans ladite isle, pour y maintenir et parachever le fort, duquel je vous av parlé en mes précédentes. - A quoy il y aura de la difficulté sans donte: principalement, si les Allemans continuent leurs coups. Car l'Amirante étant contraint de leur aller au devant, donnera loisir à Monsieur le Prince de ruiner lesdits forts qui sont dans l'isle, en moins de huit jours avec dix ou douze canons seulement; et ce d'autant, que lesdits forts sont faits à la haste et de terre encore tout fraiche, et qui tiendra peu contre l'effort du canon. Que si ledit Cardinal compese avec les Allemans en leur rendant paisiblement ce qu'ils demendent, et remettant le reste de leurs différends à quelque arbitrage, l'intention de ces Messieurs est de prendre promptement à leur solde les meilleures troupes de ladite armée : ce qui leur sera facile s'ils trouvent de l'argent comptant: d'autant que ceux qui commandent auedites troupes, comme les Comtes d'Holloc, Solms et Baron de Creange (1), ou sont soldats de cet État, ou affectionnés à iceluy. - On ne doute pas aussy que les Espagnols ne se mettent en même devoir. Mais ceux-cy pourront plus en cette conjoncture pour vingt, que les Espagnole pour cent. - Le Sieur de Bernefeld revint hier du cempi qui m'a représenté la plupart de ce que dessus; avec che testations et prières de la part de M. le Prince Maurice et de tous ces Messieurs, de vouloir bien faire comprendre et promptement à Sa Majesté le moyen qu'elle avoit maine tenant entre ses mains, non seulement d'empêcher la guine de cet État, qui luy a déjà tant d'obligations, mais anni de le garantir pour toujours avec un si ferme fondement pour le repos de la France, et pour ce que Sa Majesté voudroit ou seroit contraint d'entreprendre parcy-apples qu'il ne s'est rien présenté de semblable depuis que la France et la Maison d'Autriche sont en concurrence l'autri avec l'autre. - Il est donc plus que nécessaire : Montsieur, que vous me renvoyez bientost Le Doux avec. provision promise par les lettres de M. de Rosny et h votres, au même temps que vous receverez cette-cy.

aas

⁽¹⁾ de Temple? Ci-dessus, p. 218, 220.

croyez, que nous leur ferons valoir ce secours au double, tant il viendra à temps à propos pour le procès qui est maintenant sur le burcau. - J'entends de bon lieu, que leadits Allemans se trouvant ensemble, et se mirant (1) dans les plumes de leur armée, ont proposé de repeter tout ce que la Maison de Bourgogne avoit occupé sur l'Empire depuis six-vingt ans en ça; que pour cet effet on parloit de renforcer ladite armée de six mille chevaux et de vingt mille hommes de pied; de contraindre tout l'Empire à la contribution; de solliciter les Princes amis et alliez de l'Empire, comme la France et l'Angleterre, à y contribuer aussy, en leur montrant, qu'il importoit plus au salut d'eux tous de déraciner la Maison d'Autriche et les Espagnols des Pays-Bas, qu'il n'avoit esté autressois aux Italiens et autres Princes liez contre la France, de chasser les François du Royaume de Naples et de Milan. Ce sont des hauts discours. J'ay repondu à celuy qui m'en a parle, que partant qu'on nous laissast Metz, Toul et Verdun, le Roy seroit bien content que l'Aigle reprit toutes ses plumes. - Voilà pour le fait de la guerre. -Venons à ce qui est de la mer. - L'armée navale de ces Messieurs étant arrivée vers Calis trois ou quatre jours après le partement de la flotte vers les Indes, laquelle ils avoient dessein de ravager, l'ont suivie, et a esté rencontrès au travers des iles de Madère. - On estime qu'elle les suivra tant qu'elle verra apparence de les attraper; puis, soit avec effet, ou sans effet, elle prendra le route de la coste du Brézil et des Indes Occidentales, où ils ont aussi un grand dessein. Mais cependant que ces Messieurs attendent et languissent après le fruit de ladite

⁽¹⁾ Se regardant avec complaisance. (Boyer, Diet. françois-anglois, Paris, Amsterdam, Utrecht, 1785. v. se mirer.)

flotte, ils ont receu une grande nouvelle, et par icelle une grande consolation du retour des Indes-Orientales de quatre navires d'Amsterdam. Je vous avois donné avis, que le 4º de May 1598 étoient partis de ce pays huit grands navires d'Amsterdam pour retourner à l'isle de Java. Ils y arrivèrent vers la sin d'Octobre de la même année, furent sept semaines à y faire leur cargaison; laquelle faite à souhait, ils en partirent le 12 de Janvier 1599, et arrivèrent en l'isle de Tessel en Hollande le 15 de Juillet dernier. Les quatre autres sont venus charges de 300 latz (1) de poivre qui ne leur a couté que sept deniers la livre, et de plusieurs autres épices. Ont contracté alliance avec le Roy de Bantam, qui est le plus grand de ladite isle; qui non seulement a receu leurs facteurs et permis qu'ils y dressassent une facturerie, mais aussy en a chassé les Portugais, qui avoient fuit venir six grands gallions de Malaca armez pour intimider ledit Roy. Mais ledit Roy ayant découvert qu'ils vouloient bâtir une forteresse sur sa terre, les a fait déloger avec meurtre de plus de mille de ladite nation portugaise. Et d'autant que les quatre navires restans des huit n'avoient trouvé leur charge preste, d'autant qu'on n'y avoit point pourveu pour lors, il les envoya avec ses lettres de faveur aux îles des Moluques, où elles sont allées avec espérances de bien faire leurs affaires. - Les cinq navires de Zelande qui étoient parties au même temps, mais qui avoient pris une autre route, assavoir vers Calecut, n'ont point encore mandé de leurs nouvelles. S'ils ont trouvé aux endroits où ils ont abordé, pareille aventure qu'à ceuxcy, vous verrez en bref que les richesses d'Orient pren-

⁽¹⁾ last.

dront le cours de Hollande, laissont celuy de Portugal, qui les a possédées et gardé la clef d'icelles, il y a plus de six-vingt ans. Car ces gens-cy espèrent de faire doresnavant ledit voyage, aller et revenir en moins de trois ans. Voilà comment ces flegmatiques et patiens Hollandois, quand on leur ferme un trou, comme on leur a snit celuy des Espagnes, en trouvent toujours quelque autre pour s'y fourrer et s'échapper. Monsieur, vous ne scauriez croire, combien ce fait apporte de fermeté et de bonne espérance au dedans de cet État; lequel consistant principalement au fait de la marine, se perdoit, s'il n'eust trouvé moyen d'employer les (forces) qu'il a de ce costé-là. - Maintenant le trafic d'Espagne ne sera plus regroté, ains au contraire on sera bien aise, que chacun tire du costé desdites Indes, et y tourne ses moyens. Car cela apportera même à l'État un grand revenu par les impôts, qu'ils mettront sur lesdites épiceries. Et croy qu'ils cussent proffité deux cens mille escus de ce voyage présent, n'eût esté, qu'ils donnèrent exemption d'icelles pour la premiere fois aux marchands qui entreprenoient ce voyage, afin de les encourager; leur ayant même pour cet effet donné de l'artillerie et des munitions du public. -C'est, Monsieur, tout ce que je vous (puis) mander de ce qui est de cet Etat. - J'ay à vous recommander en particulier le fait de Madame de St. Aldegonde (1), qui a un château de Ledyn (2), situé à une lieue de Cambray

⁽¹⁾ Josine de Lannoy, veuve d'Adrien de Bailleul. 11 y avnit deux seigneuries de Ste Aldegonde: l'une, dont Marie de Haimericour, mère du célèbre Philippe de Murnix avoit hérité, était située en Haiment, l'autre était à St. Omer, appartenant au Baron de Noirearmes V. les Lectures de M. Goethals (v. Aldegonde.) Bruxelles 1837.

⁽²⁾ Lesdain, V. Expilly, Dictionn, in v.

et sur le fonds de France, occupé par la garnison dudit Cambray. Elle supplye Sa Majesté d'être maintenue en ses droits, puisqu'elle est sa sujete de ce costé-là. -Plus, Monsieur, je croy que Sa Majesté sera supplyée do permettre à Monsieur d'Arsens de faire un tour par deca. où il me semble qu'une femme (1) l'attend. Le père m'a prié de vous supplyer de le faire trouver bon à Sa Majesté. Son voyage ne sera au plus que de deux mois, et pour lequel on peut le gagner pour peu de chose. Cependant je demeureray icy en sentinelle, d'où Monsieur de Rosny me pourroit bien delivrer pour quelque temps, s'il aidoit autant à me tirer de mon affaire de Bretagne pour le payement de mes dettes, comme il s'oppose à mon assignation de ce costé-là: de quoy je rous ay écrit particulierement, et donné charge à celny qui fait mes affaires, de vous parler (2). - Au reste, Mousieur, le voyage du Doux me conste cinq cens escus on peu s'en faut, à cause du long séjour qu'il a fait par dela, qu'il m'a convenu payer, et mille fraiz en la recepte et an port de sa marchandise; - de quoy toutesfois je ne me plains point. Car bien que je n'y ave pas tant pratiqué comme j'y ay dépendu, si est-ce que j'en voys bien plus clair aux affaires par ce moyen, et que la faveur de S. M. s'en ressent bien plus. Ce que jo desire, est que vous luy vouliez faire donner une ordonnance simple pour le présent voyage; non pour les voi-

⁽¹⁾ a C'étoit l'opinion commune de ce tens-la," dit Amelot de la Houssaye, a que lleuri IV couchoit avec la femme d'Acrsens, et que le mari en demeuroit content, à cause du grand profit qu'il en tirait. Ce commerce fut le commencement de sa fortune. Il laisse cent mulle livres de cente à son fils, appellé du Sommerdik." V. la note de l'éditeur des Mem. de Sully, L. XIV. (A. 1603.) T. IV. p. 233. — Mais voyer les Éclaireissem. historiques.

⁽²⁾ Ci-deseus, p. 165.

tures ny escortes, mais scalement pour le port de cette dépêche. Cela m'aydera et à luy aussy, à nous sauver en ce second voyage, où j'espere que nous ferons un peurmieux. — Et sur ce, etc.

A la Haye, ce ler Aoust 1599.

Nº. XLVII. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, J'ay fait partir Le Doux le premier de ce mois, et je ne doute point, que selon ses diligences accoutumées il ne soit maintenant près de vous, et que selon la vérité de vos promesses et bons avis, il ne soit par deça devant la fin de ce mois. - Ce qui est très nécessaire. - Car nous voyons de plus en plus ce colesse des Allemans branler et promettre une certaine ruine, si les Princes qui y sont tant intéressez, ne trouvent nouveaux moyens et expédiens de l'étayer. - Le Cercle de Westphalie, auquel commande l'Electeur de Cologne; a manqué et à ses contributions et à l'envoy de ses gens de auerre; et même on a découvert lettres dudit Electeur, par lesquelles il fait paroitre, que ses premieres crieries contre les Espagnols étoient plus feintes que véritables. - Les pays de Cleves et Julliers, intéressez plus qu'aucuns autres en ce fait, mais gouvernez par le Conseil qui y est étably par la Maison d'Autriche, montrent pareillement qu'ils aiment mieux subir le joug espagnol, qu'en estre délivrez par le moyen des Princes Protostans. - Bref, ceux qui travaillent en cette allaire en faveur de l'Empereur, font changer de visage à cette entreprise, et la déguisent de telle façon, qu'ils y insînuent doucement le fait de la Religion, et la rendent odicuse par les ombres des intelligences qu'ils pretendent,

que ceux qui commandent à cette armée, ont avec ceur de ce party; lesquelles toutesfois sont si froides et si mal cousues, que je vous puis asseurer, que ces Messieurs voudroient pour beaucoup que jamais lesdits Allemans ne se fussent remués. Car toutes ces levées de boucliers n'auront ensin servy qu'à tenir les desseins de M. le Princa Maurice en incertitude, les avant souvent rompus ou allentis par les espérances, que luy donnoient les chess de cette armée. lesquels ne cessent de demander et tirer parfois commoditez de ce pays et de s'en servir, mais si mollement, qu'ils ont protesté à ceux, avec lesquels ib sont liez, qu'ils les tiroient de leur propre. - Ainsi a protesté le Comte d'Holloc, que l'artillerie qu'on luy a envoyé, venoit de ses propres maisons qu'il avoit en ce pays; tant on a voulu garder de respect afin de se montrer neutres en cette guerre, et ne futer (1) point les États ecclésiastiques et autres, qui y étoient entrez plus par contrainte que de bonne volonté. Et me semble que je voy ces Princes, qui ont si mal enfourné cette affaire. estre déjà sur les voyes de sortir d'icelle encore plus mal à propos, par la proposition d'une paix : au traité de laquelle on essayera de se servir d'eux et de l'autorité de l'Empire, pour y faire condescendre ces pays-cy. Pour à quoy parvenir, jamais ne se sont tant fait d'offres et publiques et particulieres, qui (qu'ils) se font maintenant depuis que l'Archiduc et l'Infante se sont approchez. Ils donnent à entendre par deça, qu'ils apportent pouvoir absolu de faire sortir les Espagnols, mêmes de les tirer des places fortes reservées par le seu Roy d'Espagne; de modérer ou en tout ou en partye la dessense du commerce des Indes, qui est du tout retranchée aux Pays-Bas par le

and the section of the profiler

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 122.

transport desdits pays. - Enfin, qu'il n'y a qu'à demander, et que l'accord surpassera mesmes les demandes et les voeux d'un chacun. Il semble que les desseins et discours d'Angleterre tendent à cette même fin. - Ce que je rous représente, Monsieur, si particulierement et naïrement, afin qu'on avise bien au party que S. M. prendra pour les différends du Marquisat : sachant, que c'est mon devoir de ne vous deguiser rien, puisque sur vos rapports et vos fidèles conseils reposent une bonne partie des résolutions de Sa Majesté en choses semblables. -Et crovez, s'il vous plaist, que je n'ay en ce monda autre but que le service du Roy et la grandeur de son Etat. Je ne vons dis pas aussi ces choses, comme ayant découvert quelque ser qui lochast (1) par deça et quelques nouvelles inclinations, - Car tout y est encore en la même fermeté, que je vous ay représentée par cy devant. Mais je scay bien, que ces peuples sont peuples, et par conséquent sujets aux changemens humains, s'il arrivoit quelque nonvel accident en leurs affaires, comme il pourra faire si les Allemans se rompent, et essayent d'enveloper ces pays en leur rupture et ruine ; si la Reyne d'Angleterre fait le même; si quelque disgrace arrive à M. le Prince Maurice en essayant de chasser les Espagnols de l'isle de Bomel, où ils ont parachevé leur fort, et auquel j'ay peur qu'il ne se faille aheurter après sa perfection, puisque l'on n'y a voulu hazarder davantage, cependant qu'il étoit encore imparfait. - Car, comme je vous ay souventes fois dit, c'est une paille à l'oeil de la Hollande qui produiroit de périlleux effets en son temps, i on le négligeoit. Mais les espérances des Allemans, à mon avis, ont esté cause qu'on n'y a voulu tant hazarder

⁽¹⁾ Roger , Dict. franç. angl. v. locher (beanler).

comme on cust falt, si l'on n'eust eu l'oeil sur eus. --J'en (ay) fait dire secrètement et par homme expert à Monsieur le Prince Maurice le jugement de S. M., et ce qu'elle eust fait en telle occasion. On m'a dit, qu'il no falloit hazarder quand on pouvoit l'avoir sans hazard: ce qu'on prétendoit. Or la plus grande difficulté que je voy en tout cecy, c'est celle de l'argent, en laquelle sans doute cet État se trouvera à la longue, et possible bientost, si leur armée navale retourne sans rien faire: car lors il faudra payer les fraiz des noces. - On pourroit donc à mon avis suspendre la résolution de Saluces jusques à la fin de cette année, ou mêmes jusques au renouveau prochain, cependant on verra la posture de co nouveau Prince dans son siège Ducal. - On pourra sonder les Princes Allemans, qui possible seront bien aise d'entrer en particulier traité avec Sa Majesté avec conditions advantageuses, pour la crainte qu'ils auront d'avoir offensé l'Empereur, et de la revenche que pourront prendre les Espagnols de la mauvaise volonté qu'ils on fait paroitre en leur endroit. On verra aussy comme se portera l'Angleterre, et à quoy pourront estre portées ces provinces; lesquelles je juge toujours invincibles, partant que le nerf de la guerre ne leur manque, et qu'elles puissent montrer visage à la premiere année de ce nouveau Prince, qui ne trouvera pas moindres difficultez à les attaquer, qu'elles à se dessendre, principalement quand les sources d'Espagne viendront un peu à tarir, et que ces Messieurs d'autre costé feront ravager et fourrager son provinces, comme ils peuvent faire avec un peu de surcroit de cavallerie; desorte qu'il en tirera peu de commodité. - C'est, Monsieur, tout ce que je vous pais dire pour le présent, espérant dans cinq ou six jours voir

plus clair à toutes ces affaires par des moyens qui ne peuvent pas tromper. Cependant j'ay pensé que vous auriez ce discours agréable sur ce qu'il vous a plu m'écrire du Marquisat de Saluces. - Au reste, Monsieur, j'ay receu une estrême playe en la mort de M. d'Incarville, car je scay qu'il m'aimoit de longue main; puis je m'étois du tout embarqué sur sa parolle en ce fait de Bretagne (1), duquel il m'avoit tant donné d'asseurance que je vous puis asseurer sur mon honneur, que je m'y étois engagé de plus de mil escus, tant en faisant avance à ceux qui y étoient employez, que je scay bien que je ne retireray jamais, qu'en autres choses extraordinaires ausquelles vous scarez qu'on se jette. Desorte que je prendrois quelque résolution de désespoir, sans que vous me faites espérer de votre faveur par vos précédentes. - Que direz vous, Monsieur, que je n'ay touché que la moityé de l'année passée et rien encore de cette-cy? (si ce n'est que celuy qui a fait mes affaires par delà, ait touché quelque somme depuis ces dernières) Et puis voilà nos belles espérances, et ce que nos beaux jours deviennent. -Je ne lairray pour cela de servir en conscience et affection aux lieux où je me trouveray, tant que haleine me durera; estimant devoir non seulement le bien, mais aussy la vie à celuy par le moyen duquel Dieu nous a rendu l'un et l'autre. - Et sur ce, etc.

A la Haye, ce xe Aoust 1599.

Nº. XLVIII. François d'Aerssen aux États-Généraux.

Messeigneurs, J'ay donné advis à voz Seigries par mes

⁽¹⁾ V. ca-dessus , p. 156, 252.

dernières, comme réitérativement la satisfaction m'avoit esté acertenée au jour pris, et pour lequel je vous supplicy de commander qu'on eust à envoier des navires de guerre pour la seureté de son transport à Diepe. Desorte que V. S. se peuvent asseurer de ceste partie, sans toutesfois que ne voye espérance ou apparence de plus pour ceste année. Encor n'a c'esté sans pene, importunité et remonstrances, qu'on ayt arraché ceste dernière somme, emmy les assidues plaintes de nécessité, que volontiers on se contenteroit de vous bailler en payement.

Sa Maté continue ses solitudes, chasses et amours, -Le Conseil cependant est icy, attendant ou son retour. ou son commandement de deslogement. - La résolution du mariage à Florence s'allentit beaucoup, et le Sr de Gondy (1) en craint disgrace pour son entremise, comme motiff au Duc de s'y disposer, et ne pense on aucunement que Sa Maté s'engage au mariage avec Madlle d'Antragues (2), si ce n'est par les premières erres de feue la Duchesse, que les parens sans aultre asseurance font difficulté de consentir. - L'Ambassadeur d'Angleterre ent avanthier audience au Conseil pour l'acquit des debtes, et plus véhémente sur les plaintes remonstrées de la part de Sa Maté contre les navires anglois, à ce qu'il fust loysible d'aborder tous navires franchois prennans la route d'Espaigne et en cognoistre les charte-parties (3), sans considération de banderolle blanche, attendu que mesmes les Espaignols au besoin s'en servoient, et que jà plusieurs fois ilz en avoient esté trompez. On y jugeoit de l'intérest au Roy et de l'offense au Roy d'Espaigne, comme connivans à ceste recerche, directement contre la liberté

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 148; 190.

⁽²⁾ Catherine Henriette de Balzae, marquise de Verneuil.

⁽³⁾ Ci-dessus, p. 209.

du commerce entre deux Royaumes respectivement pacifiez. — La replique tontessois sut sans décision pour l'importance: que la Royne estoit resolue, sondée de valides et pregnantes raisons, de passer oultre; que la crainte d'Espaigne se devoit lever, eu égard que la France a des traictez offensifz et désensifz avec elle, et non que simple paix avec l'Espaignos.

Taxis eut hier un courrier d'Espaigne, et communiqua aussitost avec M. de Villeroy, duquel depuis je n'av rien peu sonder, sinon qu'il me demanda, si je n'avoy vien ony de la flotte d'Espaigne conduite par l'Adelantado de Castille, et que son dessein estoit grand. A quoy je sis responce, que de Baionne on m'avoit escript qu'elle auroit esté commandée d'aller au secours de l'isle de Canarie, prise par la flotte de V. S. ou au cas de faute. qu'elle eust à tascher de faire quelque diversion. Laquelle on croit icy fermement devoir estre sur l' Yrlande, estimans que la Royne ayt nombre de vaisseaux en vostre armée, que sur ceste descente la crainte luy feroit contremander. M. de Sourdéaq (1), Gouverneur de la basse Brotaigne, m'a asseuré que ladite flotte espaignolle auroit esté veue sur la coste de Bretaigne. - La Royne cependant entretient les premières ouvertures du traicté avec le Cardinal par lettres, attendant et le retour de l'Archiducq (qui n'est pas encor entré dans la Franche-Conté, et n'a en tout que deux mille bouches) et le cours des offaires sur ses principes. Duquel on se promet beaucoup a vos advantages, si pouvez solidement résister au premier escheq.

⁽¹⁾ Dans les Dépèches d'Hollande faites par M. d'Espesses (MS. de la hibliothèque royale) il est question des querelles de M. de Sourdéae, Gouverneur de Brest, et de son fils. (Lettre de M. d'Herbault, 27 Juillet 1626, T. II. 3796.)

Les Députez de Hamburch ont eu confirmation de leurs privilèges (1), et ne se sont pas aultrement esclaireir de l'intention de Sa Maté pour la surséance du commerce avecq l'Espaigne par le placeart de V. S., sinon que cela ne se souffrira que pour peu de temps; mais ilz ont passé oultre à requerir Sa Maté à ce qu'ilz eussent des estappes en France pour y débiter toutes sortes de marchandises, et par ainsy (qui est leur dessein) faire transporter mesmes celles qui sont de contrebande en Hespaigne, et partout ailleurs au préjudice de la Royne et de vostre Estat; mais sans effect, l'Ambassadeur d'Angletorre et moy en ayans remonstré la conséquence : et toutesfois n'avons peu descouvrir pour quelle fin le Conseil nous nie ceste instance, comme non faicte.

Le dessein du Roy de Dennemarq et son embarquement personel soubçonné d'un voiage vers l'Escosse (2), semble limité pour l'installation de certain subside contre les pescheurs, desquels il auroit pris cinq Anglois à Warhuys ès Lappen.

La décision du Marquisat ne se fera pas encor de ceste année en ayant rapporté le Général des Cordeliers prolongation pour toute coste année à Rome, et par ainsi les apparences de remuement se couppent et le voyage ver-Lyon, qui seul se publicit pour haster le Pape, et amener le Due de Savoie en despense.

⁽¹⁾ V. le Traité de Commerce entre le Roi de France et lu ville de Hambourg, conclu à Hambourg le 1 Avril 1769 dans le Recueil d. principaux Troités de M. de Martens, T. l. (Götting, 1791.) p. 248 suiv. — V. encore le traité antérieur du 28 Sept. 1716, conclu aver le villes anséatiques, dans le Recueil historique d'Actes, Négociat., Mem. et Traites depuis la paix d'Itrecht, par M. Ronsset, (La Haye 1728.) T. l. p. 422—440. Il y est parlé des Traites conclus par les Russ de France avec les villes de Lubeck, Breme et Hambourg depuis Louis XI jusqu'à Louis XIV.

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 232, 235.

Bongars par ses dernieres du 4° de ce mois n'espère rien de l'Empire (1), pour la retraicte des Ecclésiasticques de la premiere résolution, et le mescontentement de l'Empereur à ulterieur progrez, qu'il prétend se devoir arrester en l'offre de réparation espaignolle. Sa Maté toutesfois a réiléré ses instances à resentiment, lequel commence elle croit qu'il s'embrasera assez avant de soymesmes.

On escript d'Angleterre que M. le Comte d'Éssex a nettoyé teut une Province en Yrlande, et reduit plusieurs des chefz du party du Comte de Tyron à l'obéyssance de la Royne.

Ceux de la Religion n'ont encor rien avancé en leurs affaires. On les traine pendant l'exécution de l'Edict, aux retranchements et modifications duquel ilz s'opposent. — La messe cependant est establie à la Rochelle avec moindre difficulté, que le presche aux villages. — Ceux de Tours par quelque animesité ont démoly le temple, que joignant leurs fauxbourgs par permission ceux de la Religion y faisoient bastir. Mais Sa Maté pour obvier aux aultres, qui ne demandent qu'un cheff à mesme, en a faict pendre douze des principaux. — Ceux de Roan (2), Tolose et Bourdeaux ont leurs Députez en Cour pour suivre l'exemple de Paris au faict de la Chambre mypartie à admettre six Conseillers de la Relligion en leur corps, qui est composé de six-vingts Catholicques, saus préallablement passer à la vérification dudit Edict. — Dyon

(1) Ve ci-dessous, la Lettre du 9 Déc.

⁽²⁾ Une députation du Parlement de Rouen, ayant à sa tête le vertue ut premier Président Groulart, alla à Blois faire des remontrances coutre l'édit de Nantes. (Reg. secr. 16 Juillet 1599.) V. M. Floquet, H. st. du Parlement de Rouen, T. IV. 146. (1841.) Modifié en quelques points l'édit fut enregistre le 23 Septembre.

sans aultre forme a rejetté l'Ediet purement et simplement. Sa Maté pourtant y a faiet des jussions et menasses de cassation de leurs estatz au cas de réitératiff refus.

J'ay faict des doléances à Messieurs le nouveau Chancelier (M. de Bellièure (1), pilier de ceste paix, mais ostimé de tous bon François) et M. de Villeroy, de ce qu'ilz souffrent, qu'un nommé le Capitaine La Garde lève un régiment en Champaigne pour le service du floy d'Espaigne, et qu'en nos connivences on nous tient tant de rigueur à revocation et confiscation des biens combien qu'en semblant, non pourtant sans préjudice. — Ils excusent le faiet d'ignorance avec promesse de s'en informer par punition des coulpables.

Le faict particulier de Tessuer n'a plus nulle difficulté en considération des lettres de voz Seigries. — Je supplie le Créateur, Messeigneurs, qu'il doint à voz Seigries prosperité en leurs desseins, et longue vie. — De Bloss, ce 15e d'Aougst 1599. — Soubzeript: Vostre très-humble et très-obéyssant subject et serviteur

La superscription :

A Messeigneurs ,

Messeigneurs les Estatz-Généraux des Provinces-unies du Pays-bas.

Recepta 8º Sept. 1599.

No. XLIX. François d'Aerssen aux États-Généraux.

Messeigneurs, Depuis ma dernière lettre escripte, j'ay

⁽¹⁾ Mem. journaux par Pierre de l'Estoile. Supplément. Aoust 1590. (Petitot., Collection., T. XLVII. p. 254.) a Le dimunche premier jour d'aoust en reçut la nouvelle de la mort de Philippe Horaut de Chiverny, Chancelier de France. — Le lundy 2 d'aoust., Pumponne de Belbèvre fat mis en sa place. — Les services qu'il a trondus à l'État sous Charles IX — Henry III — et sous ce présent regne — lui cant promiée la première charge de l'État."

sceu commo l'Ambassadeur d'Espaigne par commandement du Roy son maistre, apporté par le courrier, faich très sérieuse instance, à ce que la flotte d'Espaigne estimée de trois cens voiles tant de guerre que de munitions et vivres, chargez de neuf à dix mille hommes, peust s'ayder des havres de France, et particulièrement de Bretaigne. pour plus à sa séance et occasion faire la descente soit en Angleterre (1), soit en Yrlande. Ce que ne luy avant encor pour ores esté ne alloué, ne refusé, ains remis à la renue do Roy, je me suis mis en devoir pour en remonstrer la consequence à temps, à celle fin que les caballes particulières et les dangereux conseilz, masquez de prétexte d'utilité, et en soy de haine et animosité contre la Religion, n'y portent le coup avant les plaintes. Car jà plusieurs le jugeoient hors d'intérest pour Sa Maté; et m'a on asseuré qu'on n'y condescendra jamais, et que plutost on se resouldroit au cas de descente de la susditte slotte en Angleterre (ce qu'à Dieu ne plaise,) à la défensive, de laquelle cest Estat luy est respectivement obligé. --Je ne partiray pourtant point de ceste Cour que je n'en soye une fin : car depuis la paix je n'ay veu affaire, qui mo deust plus poiser, et au refuz duquel je me deusses plus esvertuer. Voz Seigries se pourront assez asseurer de la volonté de Sa Maté à vostre conservation. Messieurs Chancelier , Rhosny , Sancy , Metz , Villeroy et

⁽¹⁾ Duplersis-Mornay (Mein. et Corresp. IX. 286.) écrit à M. de fusanval le 13 Sept. 1599. a Vous sçavés comme l'armée navale d'Espagne est en mer, partie d'icelle advancée desjà dans la Manche; ce ne peult estre que pour l'Angleterre. Et néantmoins elle ne peult live pour ce coup que deux effects, se loger soit en l'isle de Wicht, ou saltre lien advantageux; et de plus pres fomenter les maulvaises humeurs, sauf à faire ung plus grand effort sur le printemps."

Calignon (1) m'ont sur ce subject promis que les havres tous indifféremment seront bouchez à l'Hespaignol, mais qu'il faut esconduire telles instances, non crenëment rebuter. — J'ay escript à l'Ambassadeur d'Angleterre, qui est party depuis deux jours vers Paris, à ce qu'il se voulust rendre en Cour, pour nous roidir par ensemble, luy d'authorité, et moy de raison. — Le bruiet nous vient de Genéve et Lyon, que le Duc de Savoie seroit mort de peste; mais il est beaucoup incertain, et sans autheur, que lettres particulières. — Je supplie le Créeteur, Messeigneurs, qu'il doint à vos Seigneuries propérité en leurs desseings et longue vie. — De Blois, ce 16e d'Aougst 1599.

Soubzeript: Vostre très humble et très obéyssant serviteur et subject

La superscription:

FRANÇOYS D'ARRESEN.

A Messeigneurs, Messeigneurs les Estatz-Généraulx des Provinces-unies des Pays-bas.

Recepta 74 Septembris 1599.

(Archives d'Utrecht.)

N°. L. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, A cet instant je reçois la vôtre du 6 de présent. Et se trouve icy bien à propos avec moy le fis du maître de la poste de Calais pour y faire reponse et rafraichir celle que j'ay donnée au laquais de M. Arsens

⁽¹⁾ M. de Calignon. Seul Protestant employé à la composition de l'édit de Nantes. Mem. de Sully, T. III. 149, 204, 362. — V. une lettre de M. de Calignon (25 Oct. 1598) à Duplessis-Mornay, dans les Mém. et Correspondance de celui-ci, T. IX. 166. V. encore ibid. p. 186. une lettre de Sully (12 Déc. 1598.) et Wicquefort, l'Ambassadeur et ses fonctions, L. I. p. 880. (édit. de 1681.) M. de Calignon était Chancelier de Navarre.

le dix de ce mois, qui à mon avis est encore sur le bord de la mer, attendant le vent qui a bouché avec une telle furie tous les ports de deçà depuis trois semaines, qu'il n'y a eu moyen d'en sortir. Je vous diray donc, Monsieur, que tout ce qui est arrivé du depuis mes susdites est qu'il semble, qu'on se soit joint de plus près qu'auparavant d'intelligence avec l'armée allemande, soit par la nécessité des uns, soit par la curieuse recherche des autres. - Mais enfin ils ont promis d'empêcher, que les E-pagnols ne passent le Rhein, et sur cette asseurance M. le Comte Guillaume (1) va assiéger la ville de Dotekum. qui est en Overissel de deca ladite riviere, et que l'Amirante prit l'an passé. Elle (est) si mauvaise, qu'on espère l'emporter dans une semaine n'étant point secourue. comme elle ne pourra estre, si les Espagnols ne passent le Rhein. - M. le Prince Maurice demeure toujours au Bomelwert, attendant l'occasion d'en pouvoir chasser ses ennemis. Ce qu'il ne pourra saire sans se rendre maitre du pont qu'ils ont fait pour leur entrée en ladite isle, et de deux petits forts, qui gardent les deux bouts du pont. - Car quant à celuy qu'ils ont bâty vers Roswm, il est tellement avancé et si bien accommodé, que ce n'est pas besogne d'un (jour) ou d'une nuit pour l'emporter. Vous verrez clairement de quelle importance il est, par la carte que je vons envoye, qui est celle que je vous ay promise par cy-devant, et qui est tres exactement faile. Yous en donnerez s'il vous plaist, une à Sa Maté: on n'y a point encore sjousté l'écriture, et même ne se vend pas publiquement, à cause que cette question n'est pas encore bien vidée (2). Enfia, vous verrez en une feuille de papier l'ouvrage de quatre ou cinq mois de guerre. -

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 233, (2) Ci-dessus, p. 223,

Les maladies contagieuses commencent à regner dans le camp et même par ce pays. Si elles se renforcent, il ; a danger qu'elles ne fassent faire trève aux armées, qui sont bien recrues et essanquées, depuis qu'elles sont en campagne. - Monsieur le Prince Maurice eut avant-hier le second accès d'une fièvre qu'on asseure n'estre que tierce: s'il venoit à manquer au gros de ces affaires, il y paroitroit bientost à mon avis, encore que cet Etal dépend peu d'une seule teste; mais en cette conjoncture il en iroit autrement, - On a commeucé par deçà à rendre aux Allemans les places qu'on avoit occupées sur l'Empire lorsque l'Amirante menaçoit le fort de Schenek. et ce pour donner exemple aux autres de faire de même. Majs il me semble, qu'ils n'y sont point fort chauffer. et qu'ils voudroient marchander, attendant ou la venue de l'Archiduc, on de tirer quelqu'autre utilité des Allemans, qui n'ont plus que trois semaines dons le ventre. Car lors expirent les trois premiers mois de contribution, qui leur a esté accordée. Il est vray, qu'on die que les Princes sont assemblez à Fribourg près de Franckfort, pour prendre nouvel ordre sur cet affaire. Le meilleur, à mon avis, seroit en épargnant la moitie de la dépense qu'ils font, voire les deux tiers; en faire couler un à la bourse de ces Messieurs, et leur donner moyen d'entretenir mille ou douze cens chevaux et 5000 hommes de pied. Car par là ils feroient plus de guerre à l'Epagnol, et tiendroient leurs frontières plus nettes et plus asseurées contre leurs innovations, qu'ils ne font avec toutes leurs grandes caravanes, qui font du bruit et de l'ordure, et puis c'est tout. Bien lour prend que M. le Prince Maurice et les forces de ce pays sont à leur dos, Il y a longtemps qu'ils l'eussent tourné sans cola. - La Reyne d'Angleterre a pris l'alarme bien chaude de cette

armée navale d'Espagne. Elle a mandé en toute diligence le Sr Wert (Vere), qui est déjà sur son retour. Elle vouloit aussi deux mille hommes et quelques vaisseaux de guerre; mais on s'en est excusé sur les nécessitez ausquelles cet Etat se trouve réduit, et qui croîtront bien au double, si leur flotte, de laquelle nous avons les mèmes nouvelles que celles que vous écrivez, ne rapporte les dépens ou une partie. Mais, si elle peut retourner avec deux cens mille escus seulement ou la valeur, leur cas est en seureté, et revolleront l'an prochain plus forts et plus gaillards qu'ils n'ont fait cette année. - De cela dépend plus que l'on ne pense, et semblables inconvéniens pourroient causer des propos solides de paix par decà. Mais croyez, Monsieur, ce que je vous ay souvent dit, que cet État est tellement composé, et la plûpart des particuliers si liez par intérests à la forme qu'il a prise depuis trente ans, qu'il ne la peut perdre sans que la plupart d'icenx n'y fasse naufrage quant et quant. Ils ne doutent point icy, que l'Infante et l'Archiduc ne viennent à cette intention de la faire. Mais ils scavent bien . que quelqu'avantageuse qu'on leur puisse donner, ils sont dans six mois après tous perdus. Car on ne peut oster une si petite pièce, que ce soit de l'assemblage de ce bâtiment, que tout n'y aille en rayne. - Et toutes et quantes fois, que l'Archiduc y pourra seulement avoir quelque ombre de reconnoissance, il se peut asseurer de l'y avoir bientost plus absolue que le Roy ne l'a dans Paris : qui est un grand avantage pour luy d'un costé, si l'heur luy reut tant rire que d'y donner quelque jour goust de toy et de son gouvernement, ou bien que le sort des armes le vienne à favoriser extraordinairement, Mais de l'autre costé un grand mal, pour avoir affaire à un corps qui a appris si longtemps de vivre de soy, et qui trouve

toute su félicité a ne dépendre d'autrny. - Mais je ne puis que je ne m'etonne infiniment de la Reyne d'Angleterre, à cause du peu de soin et de frais qu'elle employe à maintenir cet Etat, veu qu'elle en connoist de plus en plus la puissance et les forces maritimes, les industries et travaux des hommes à y amasser des richesses. De toutes lesquelles choses si un tel voisin que l'Archiduc étoit accreu, je ne voy pas qu'elle peust bien dormir à son aise, quelque paix qu'elle eust avec luy. - Les Allemans y devroient aussy penser, qui auront bien un autre surveillant et chassavant en un Seigneur proprietaire de ces pays et qui en sera son fait, que non pas en des Lieutenans du Roy d'Espagne, qui estoient plus retenus en toutes choses et qui devoient répondre de leurs actions à autruy. -Cependant à ce que je voy, notre Roy qui a à mon jugement le moindre interest, y employe plus de soin et plus de sang qu'eux tous, très prudemment si je ne me trompe, et pour la seureté présente et pour celle de l'avenir. -Et croy, Monsieur, que si nous scavons maintenir cecy, et l'autorité de Sa Majesté parmy, que nous y gagnerons plus qu'à la reconquête du Marquisat, en laquelle je ne croy pas que le Roy entre et s'y embarque sans biscuit. C'est, Monsieur, ce que j'ay voulu dire en mes précédentes sur ce sujet. J'oublie à vous dire qu'à la vérité il se trouve assez de personnes par decà (1), qui parlent de la paix et en privé et aux festins, et même qui s'ingèrent d'en éerire à Bruxelles. C'est une liberté propre de ces peuples d'y dire et discourir tout ce qu'on pense (2); mais cela n'a aucun fondement jetté en cette façon; tant que le ventre et les contoirs ne crient point, il ne faut faire ancun état de tout cela. - Les Députez que ces

⁽¹⁾ Éclaircissem, historiques. (2) Ci-dessus, p. 52.

Messieurs avoient envoyé en Dannemark, comme je vous av écrit (1), sont retournez avec toute satisfaction du Roy dudit pays, qui les a receus et fait traiter en enfans de bonne maison; - leur a promiz et accordé toute bonme voisinance, et qu'il ne se mesleroit plus de leur paix comme il avoit fait parcy-devant, en ayant este requis du Roy d'Espagne. - Ils l'ont veu après son retour de La guerre qu'il a esté faire aux pescheurs anglois, qui ont pesché en un sien détroit contre sa dessense (2). - Ils disent qu'il avoit derechef pris la mer pour s'égarer et pourmener. Ce sera à la fin le poisson Colas. - Les affaires de Suède sont en repos sous le gouvernement du Duc Charles, duquel ils asseurent les esperances ne s'étendre plus avant qu'au titre de Gouverneur absolu. Il a défait derechef quelques gens du Roy de Pologne en Finlande. Le Danois se tient neutre entre deux, et sera du costé de celuy qui luy donnera le plus d'asseurance de ce qu'il usurpe sur la Suède. Voilà ce que j'ay appris desdits Députez. — Et sur ce etc.

A La Haye, ce 20 Aoust 1599.

No. LI. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, Pour continuer notre histoire je vous diray, que le 27 du passé la ville de Doetekum et le château de Sculemburg se rendirent par composition, après que les approches y furent faites et la batterie dressée: et afin de l'avoir meilleure et plus avantageuse, on n'y a point attendu la brêche. Je vous avois mandé que M, le Comte Guillaume, chef de cette entreprise, étoit party

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 171, 232. (2) Ci-dessus, p. 260.

du camp de ces Messieurs environ le 20e du même mois pour cet exploit, avec assenrance de la part des Allemans, qu'ils no permettroient que les Espagnols passassent le Rhein pour le secours desdites places, qui est tout ce qu'ils tenoient decà le Rhein et leurs conquestes de l'an passé. Après la prise desquelles lesdits Allemans ont commencé à mettre à bon éscient la main à la besogne, et'à assièger la ville de Rees, pour laquelle il y a plus de trois semaines que les Espagnols marchandent arec cux, les assenrant par divers envoyez et ambassades, qu'ils la leur rendroient sans qu'on vint aux hostilitez : et ce à charge que la ville de Berck lour demeurast jusques à la venue de l'Archiduc. Sur quoy il faut que je vous dise, qu'un certain Docteur allemand, qui avoit esté vers eux pour cet effet de la part du Conseil qui est à Bruxelles, parlant au commencement fort haut pour intimider lesdits Allemans et leur rep'ésentant la puissance du Roy d'Espagne et de ses alliez, il luy fut repondu assez brusquoment, et opposé à ladite puissance celle du Roy nôtre Maître et des Princes de l'Empire qui étoient bien allies ensemble, comme avoient toujours esté les Roys de France pour le bien dudit Empire. - Ledit Docteur repondit, qu'on scavoit dejà assez que le Roy de France commençoit à brouiller partout; ce que le Conseil trouva fort mauvais et impertinent, d'autent qu'il devoit plùtost faire bouclier de la bonne' intelligence du Roy et de son Maître, que de donner courage aux Allemans, en leur insinuant le contraire. - On se pourroit possible avec raison plaindre de la dite parolle, à laquelle j'ay fait reponse à ceux qui m'en ont parlé, que Sa Majesté avoit plus débrouillé d'affaires depuis dix ans, que ceux qui avoient fait cette querelle d'Allemagne n'en pourroient brouiller en vingt. Ledit Docteur s'appello

et reussit au bout de son playdoier si confus et étonné, que ployant un genouil, le chapeau au poing, il confessa que ce que l'Amirante avoit pris étoit injusto tilulo, et que M. l'Archiduc repareroit la faute. Voilà, Monsieur, wi on en est. Il faudra maintenant, que ledit Archiduc est revenu, que les Espagnols marchent avec enseigmes déployées pour secourir Rees, ou bien qu'ils le rendent amiablement. S'ils sont le premier, sans doute que M. le Prince Maurice les suivre avec son armée, et que malaisement cette partye se démêle sans qu'on se batte. Si le dernier, cette querelle allemande se démêlera tout à fait. En quoy ces Messieurs pourront avoir beaucoup gagné, si c'est avec condition que le Rhein demeure franc et libre, et le passage y soit dessendu aux armées espagnoles: ce qui s'obtiendra, si on leur oste le moven et la volonté de se servir d'aucunes places de l'Empire. - Pour cet effet le Marquis d'Ansbach (1) a écrit à ces Messieurs fort honorablement: j'ay veu sa lettre du 9 de ce mois. - Mais les affaires de la mer les tiennent fort en alarmes : car d'un costé ils voyent, que cette nuée de la coste d'Espagne est pour tomber sur eux à cause des longs projets, qui se sont faits de les attaquer du costé de la Flandre. - D'autre part, la Reyne d'An-Bleterre les afflige extrêmement par ses importunes demandes de secours, desquelles ils ne se peuvent deffendre à Cause de la nécessité qu'ils ont d'elle, qu'en luy envoyant 2000 Anglois et 35 vaisseaux de guerre promis en nécessa té semblable. Le tout est déjà fort avancé, et croy que dans huit jours il y aura en ces costes près de cin-

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 42, 213. — Van Meteren, Nederl. Hist., XXI B.

quante vaisseaux armez en guerre pour pourvoir à toutes occurrences, partant que ladite flotte espagnolle en donne le loisir. — Quant à la leur, ils ont avis, mais non trop certain, qu'une partye d'icelle est sur son metour avec le butin fait aux Canaries, et qu'ils prennent le derrière d'Écosse pour la mener en seureté; l'antre, qui étoit destinée pour les Indes, passe outre, pour y exploiter ses desseins. - Monsieur le Prince Maurice se porte bien maintenent, sa fièvre l'ayant quitté. - Monsieur le Duc de Mantoue luy a écrit une fort honneste lettre, et luy a envoyé un gentilhomme avec quelque présens d'espées et quelques excellens parfums. En récompense le Prince luy a envoyé des hacquenées pour saire son voyage. - Monsieur de Bréauté a ceté avec Monsieur le Comte Guillaume à Doctekum, capérant y trouver quelque occasion d'y acquérir de la réputation, ayant laissé sa compagnie au camp. — Il se porte bien. Lt sur ce, etc.

A La Haye, le 1er Septembre 1599.

No. LII. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

tra tp.

Monsieur, Voicy le troisième jour, que la nouvelle et venue en ce lieu du retour d'une partye de la flotte de ces Messieurs, à sçavoir de xxxv vaisseaux (1) que l'Amiral de Nassaw a arrestez à la coste d'ouest d'Angletant

⁽¹⁾ Les États entretenaient 36 vaisseaux de guerre sur les côtes de Flandre et dans le Canal. — V. les Résol. des États de Hollands de West-Frise, d. 16 Février — 5 Mars 1599. — V. aussi ci-dessus, p. 138. 47 et les Résol. d. États d. 25 Août — 9 Sept. 1599.

pour renforcer ceux qu'il y avoit déjà conduits au secours de la Reyne. Je ne vous en ay point voulu donner que je ne sceusse à peu près nu vray, quel avoit esté le fruit de leur voyage, que je n'ay pas pu comprendre du premier coup. Maintenant je voy qu'il est si petit et de si pen d'importance, qu'il n'égule nullement les frais qui y ont esté faits, ny la réputation d'iceluy l'opinion qu'on avoit conceue. Ils ont pris et saccagé la grande Canarie, ville et château, non sans perte d'hommes et de temps, duquel se sont servis les habitans d'icelle pour retirer la pluspart des biens aux montagnes. Desorte qu'il y a eu plus de coups à gagner que de profit à faire, et si peu qu'il y en a ou, s'est tourné en pillage, ou pour ravitailler et rafraichir le reste de ladite slotte, composée de cinquante voilles, avec lesquels le Général d'icelle a eingle vers les Indes d'Occident, soit pour y rencontrer la flotte, qui en doit rapporter les trésors en Espagne, soit pour donner au Brésil et y prendre quelque pied. comme il avoit esté projeté dès le commencement. Si tout cela leur vient à manquer, je croy que ce pays ne se montrera plus si échaussé à armer par mer en si grande puissance et à si grands frais, qu'ils ont fait cette fois, et que plusieurs se pourront bien gratter la teste de ce conseil duquel ils ont esté autheurs. - Car bien que ces gens n'ayent rien perdu, si est-ce qu'ils mettent en une notable ligne de compte et les mauvais dépens, et la faute du gain. - Pour le regard de la terre, les affaires demourent en semblables termes. - Les Espagnols font toujours épaule avec leur armée au parachèrement de leur fort, et M. le Prince Maurice essaye de leur faire perdre l'avantage qu'ils espèrent par le moyen d'iceluy. Cependant les Allemans assiègent et battent la ville de Rees

avec le canon et les munitions de ce pays; encores en vouloient-ils les hommes et même ceux que le Comte Guillaume ramenoit du siège de Dotekum; mais on n'a pu les en secourir, d'autant qu'il les a fallu ramener en l'armée pour le remplacement des Anglois, qu'on a renvoyé ces jours passez pour satisfaire aux instances de la Reyne d'Angleterre. - Aussi qu'on voit bien que les Allemans se portent en ce siège de telle façon, qu'il n'y a pas espérance qu'ils continuent longtemps leurs coups. Et semble qu'ils n'attendent que l'heure d'appointer cette querelle par le sujet de ce siége, qui donnera occasion a l'Archiduc de leur faire restitution des places qu'ils repètent, et de composer tout ce dissérend. - Voilà, Monsieur, où l'on en est, et croy que c'est toute la guerre qui se fera cet hiver, si ce n'est que la nécessité force les Espagnols d'essayer à passer quelque rivière pour avoir entrée dans la Hollande, et y faire hiverner leur armée. Car, la terre allemande leur estant fermée, comme elle sera, celles de ces provinces, qui obéissent à l'Archiduc, ne pouvant et voulant prendre telle charge sur elles, laquelle elles protestent ne pouvoir porter et payer les contributions pour la guerre (promises à condition d'exemption d'icelle), il leur sera sorce d'essayer de se décharger de leur cavallerie sur ce pays, ou d'offenser fort cens, les quels ils voudroient gratifier et soulager à cet avenement. -On s'attend aussy que la paix se traitera à bon escient avec l'Angleterre. Toutes ces conjectures pourront bien engendrer quelque chose de nouveau par decà, sì elles senoient à heurter toutes ensembles contre cet Etat. A quof je prendray garde au mieux, et le plus près qu'il me sera possible, pour vous en donner avis en temps,

A La Haye, ce 10 Septembre 1599.

No. LIII. M. de Buzanral à M. de Villeroy.

Monsieur, J'adjouteray ce mot à celle du 10 pour vous dire que les navires retournent toutes debandées en ces ports, et que les vents et tourments ont esté si grands, qu'elles n'ont pas pu demeurer six ensemble de compagnie. - J'ay entendu de quelques uns d'eux, que leur flotte arrivant devant la Coroigne, ils y trouvèrent toutes choses en dessense; - qu'ils n'eurent autre loisir, que de regarder ledit port et puis faire voile. Il y avoit quatre mille soldats qui les y attendoient de pied ferme, bien sanqués par de gros gallions, tous chargés et d'hommes et d'artillerie; desorte qu'il n'y avoit apparence d'y pouvoir mordre. Jugeant qu'on auroit mis pareil ordre et dessense aux autres ports (1), ils sirent voile vers les Canaries, où ils trouvèrent pareillement de la résistance et à pied et à cheval, mais non telle qui les empechat de prendre terre, où le Général fut blessé en deux ou trois endroits. Ils forcèrent depuis la ville et le château de la grande isle de Canarie : ils y trouvèrent peu de butin. -Car la plupart et des hommes et des biens avoient gagné la montagne, desorte qu'il n'y a eu gain que de quelques pièces d'artillerie. Ils disent avoir perdu pres de cinq cens hommes en tous lesdits combats. - Voilà avis qui arrive de Calais à ces Messieurs, que les six on huit gallères de Spinola sont dans la Manche d'Ouest d'Angleterre; qu'elles portent trois mille soldats et beaucoup d'argent. Je ne scay où elles se seront mises à l'abry le jourd'hier et avant-hier, si elles ont encore esté en mer : car les vents ont esté très furieux. Si la coste d'Angleterre leur laisse gagner Dunkerque, elle en sentira bien-

stated by the last of their art of any arrival

⁽¹⁾ Ci-dessus , p. 214.

tost la voisinance. - Les Allemans sout toujours devant Vous verrez, s'il vous plaist, ce que l'on m'en écrit. Il y a de la vergogne en leur sait. Ceux dedans leur crient à toute heure qu'ils aillent à l'école du Prince Maurice, devant que de se mêler d'attaquer des plaees. - On leur avoit prêté treize pièces d'artillerie : ils en demandent encore douze; et, en quoy ils montrent davantage leur foiblesse, ils prient qu'on leur envoye une compagnie ou deux de cavallerie de ce pays pour empêcher les sorties, que les Espagnols font à tous propos sur eux. - En la dermiere on asseure qu'ils en ont tue plus de 120, eux qui sont près de 4000 hommes de cavallerie devant cette mauvaise place. Les Comtes d'Holloc et de Solms n'y acquirent guere d'honneur. Il est vray qu'ils n'y ont pas l'autorité absolue. Cette année, à mon avis, ne se passera point sans quelque inclination d'une part ou d'antro. Mais croyez, Monsieur, que le plus grand mal que je crains à celles de ce lien, je l'aprehende de la part des Allemans, qui épuisent ces Messieurs de moyens, sans apparence d'aucun fruit, - miss sculement de desordre et confusion. Or le fond des snances commençant une sois à tarir par decà, que de fentes en ce corps, par lesquelles les mauvaises humeurs se montreront et essayeront de sortir. - J'ay eu céans ce jourd'huy l'Amiral de Nassaw, qui retournoit fort fraichement de la chasse des six gallères de Spinola, lesquelles ayant découvert le 12 de ce mois au travers de Calais, il les suivit avec sept ou huit navires de guerre. qu'il tenoit à la garde pour cet effet (enr il étoit averty de leur passage). Et fut à cette poursuitte depuis les cinq heures du matin jusques à quatre heures du soir, sans que jamais il fust en sa puissance de les pouvoir aborder et d'en approcher plus près que de la portée du

mousquet, quelque diligence que luy ny aucun de ses capitaines pussent faire, qui mouroient d'envie de s'enrichir de ce butin ; desorte qu'elles entrèrent dans le canal de l'Ecluse à leur veue. Deux d'icelles échouèrent i l'entrée dudit canal; mais il n'y avoit moyen d'en approcher à cause du peu de profondeur de l'eau en cet endroit là. Il dit que lesdites gallères ne tirent jamais un coup ou de canon on de mousquet, et même qu'elles no se servicent aucunement de leurs rames, sinon lors seulement qu'elles s'aprêtoient pour changer les voiles. Adjoute qu'il ne vit jamais rien de si bon de voile. Elles portoient huit cens soldats outre les forçats, Cela fera bien aller ces gens-cy bride en main au fait de la Marine. Bien leur prend que c'est à l'entrée de l'hiver, et auquel temps les tempestes sont fréquentes et les calmes rares. Ils auront ce repy (1) pour penser à y pourvoir. Ce sont pourelles dépenses et nouvelles incommoditez pour les costes d'Angleterre et de ces pays.

A La Haye, co 14 Septembre 1599.

No. LIV. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, Ma précipitée diligence en la lettre que je vous ay envoyée ce matin en Zollande par homme exprès, est cause que je mette encore ce soir la main à la plume pour vous dire, que je viens de voir à cet instant ne lettre, que M. le Prince Maurice écrit à ces Mesteurs du xure de ce mois, par laquelle il leur donne avis, que ce jour-là même il avoit receu lettres du Comte l'Holloc et du Conseil de l'armée Imperiale qui est devant Reez, qui l'avertissent que les Espagnols en nombre

⁽¹⁾ repy , repst , délai.

de près de deux mil s'étoient aprochez de ladite ville le jour auparavant, et avoient jetté tant d'hommes qu'ils avoient voulu dans icelle, à la faveur desquels les assiégez avoient fait tout à l'instant une sortie, par laquelle ils avoient gagné les tranchées, tué plus de deux cens hommes et deux ou trois capitaines, encloué huit pièces de batterie (1), et amené dans la ville une petite pièce de campagne. Qui s'est trouvé bien étonné, sont Messieurs les commandans de ladite armée, qui ont envoyé à l'instant près Monsieur le Prince Maurice, tant pour recevoir ses avis que pour leur estre portez et déclarez par M. le Comte Guillaume son cousin, duquel ils désirent et importunent la présence pour résoudre avec luy co qu'ils auront à faire. Ledit Comte est party aussitost. Je ne scay si la nécessité rendra ces gens sages; mais il y a apparence, que s'ils ne le deviennent à ce coup, et ne se servent de ceux qui soavent mieux leur leçon qu'eux, qu'ils recevront la plus grande escorne qui aye jamais esté beue par Allemand, et donneront une telle réputation aux armes de ce nouveau Prince et au nom de la Maison d'Autriche, qu'ils en demeureront toute leur vie esclaves. - Mais, si cet échec les délivre de leurs enporstitions et des respects qu'ils ant eu de no se mêler point avec cet Etat pour poursuivre un ennemy, qui leur a esté donné commun avec iceluy, je croy que l'on verra bientost un nouveau jeu aux affaires du Monde, et qu'ils se feront des choses, ausquelles les Espagnols ant pou pensé quand ils ont donné sujet de cette querelle aux Allemands, ot les Allemans aussy peu quand ils ont vooln faire paroitre qu'ils avoient du ressentiment. - Monsieur, vous en squarez les progrès ou d'une part ou d'autre, à

⁽¹⁾ Richter , Gesch. d. dreiszigjühr, Krieges , p. 419 suiv.

mesure ou qu'on cedera ou qu'on s'opiniatrera en ce fait. — Mais voilà deux assez petits échantillons à la venue de l'Archiduc et par mer et par terre, qui seront capables de luy faire renouveller les grandes espérances desquelles on l'a autresfois repu. — On est après icy pour boucher à ces gallères le trou de l'Écluse: je ne scay comment cela succédra. — Mais, Monsieur, vous pouvez penser qu'il n'y a pas peu d'affaires en ce lieu, ausquelles toutesfois je ne voy point qu'on fasse encore mine de vouloir succomber, bien que sans doute le bas fasse mal à plusieurs à cause des grandes dépenses, et qu'il faut que le denier courre toujours en un État, composé comme cetuy-cy, qui paye tous les mois ses forces et de terre et de mer. En quoy s'il y arrivoit manquement, il y paroîtroit bientost. — Et sur ce, etc.

A La Haye, ce 15 Septembre 1599.

Nº. LV. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, Ma dernière estoit du 15 de ce mois. Vous verrez par cette-cy, que depuis qu'on commence à broncher, on n'arreste gueres sans donner du nez par terre. — Les Allemans ont ajouté faute sur faute depuis qu'ils sont en campagne, et vous verrez, s'il vous plaist, par ce qu'on m'en écrit, le dernier sault qu'ils ont fait. Croyez, Monsieur, qu'il n'y a pas seulement de la faute de ceux qu'on tient suspects dans ce corps, bâti de diverses pièces, mais mesmes en ceux qu'on a estimé les plus saines partyes d'iceluy, tant les jalousies sont grandes partout. Or les voilà sur les délibérations. La moitié et moil-leure partie de cette assemblée est allée vers M. le Prince Maurice pour aviser aux conseils qu'il faudra prendre

sur ce nouveau accident, et sur les offres que font et pourront faire lesdits Allemans, lesquelles ne peuvent estre que mal seures, veu le peu de crédit qu'ils auront dorénavant parmy leurs gens propres, et aussi que la tenue d'icelle dépendra des Princes, qui les ont mis en besogne. - Il y a trois jours que j'attends Le Doux iey. qui est arrivé en Zellande, et qui est retenu par le séjour qu'on y fait faire au Sr Arsens. Sans cela je serois party pour after estre spectateur et des ruines de cot édifice Germanique et des réparations qu'on y pourre faire, - Je croy qu'il le faudra reprendre par le fondement, si on en veut faire chose qui voille. - L'apréhension des six gallères de Spinola commence peu à pen à s'évapouir (1) : avanthier deux de ces vaisseaux qui retournoient des Canaries, bordant la coste de Flandres, rencontrèrent trois desdites gallères et les chassèrent si bien à coups de canon, que deux d'icelles furent fort endommagées et contraintes de s'échouer à l'embouchure du canal de l'Écluse. Il est vray qu'on les pourra retires et réparer. - Ce qui asseure plus ces Messieurs, c'est qu'ils ont fait sonder toutes les mers et canaux qui vont et viennent dans leurs terres et isles. Ils y ont trouvé si peu de profondeur par-tout, qu'il sera impossible ausdites gallères d'y pouvoir entrer. Qui plus est, ils ont fait serrer l'emboucheure du canal de l'Écluse avec six flibots, et pensent en bref avoir moyen d'enfoncer deux eu trois grands vaisseaux chargez de pierres dans ledit canal de l'Écluse, et par ce moyen le rendre inutile. Ce qu'ils pensent pouvoir faire, d'autant qu'il va bien une lieue

⁽¹⁾ Grotius, Hist., L. VIII. p. 510. a terrorem eventus minuit."

tournoyant dans terre, avec pen de profondeur en plusieurs endroits, — Et sur ce, etc.

A La Haye, le 18 de Septembre 1599.

No. LVI. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, Je receus hier celle qu'il vous a plu m'écrire par M. Arsens (1), comme celle du 12º de ce mois, par laquelle il semble que vons ayez préveu ce que je vons mandois de l'unze, 14, 15 et 18 du mesme mois. - Les conséquences en seront enfine telles, qu'il en faudra venir à quelque changement s'il ne survient secours de quelqu'endroit inopiné. Je scay bien, que personnes constituées às charges, esquelles vous estes, ne gouvernent pas la barque, qui leur est commise, par miracles. Toutessois il semble, que ce naufrage que l'armée allemande a fait, doit servir au redrès de leurs affaires. Ils ent vivement offensé la Maison d'Autriche et singulièrement l'Archiduc, leur proche voisin, et qui touche déjà du doigt à l'élection du Roy des Romains; ou il faut faire joug sous lay, et le porter aux prétentions desquelles ils l'ont voulu reculer, ou bien s'opposer vivement à sa grandeur et à son établissement, ce qui ne se peut faire qu'en jouant à jeu découvert, et joignant et leurs forces et leurs conseils avec ces Messieurs. Ils semblent en donner quelques espérances, et déjà on a esté en quelques termes de joindre mil à douze cens chevaux et quelques trois mil

⁽¹⁾ Le mariage de François d'Aerssen eut lieu au commencement du mois d'Octobre. — Les États Généraux s'y firent représenter par quaise dipute. (Resol. du 8 Oct. 1599.)

lansquenets, qui restent de ce debris. Mais on considére, que l'hiver estant à la porte, tout ce qu'on entreprendroit en cette saison seroit de peu d'effet et de grandes dépenses. - Desorte que l'on a estimé plus commode et convenable de conseiller les Allemans à se tenir sur la desfensive, maintenir Emmerick et quelques places decà le Rhein, pour empêcher les Espagnols de venu nourrir cet hiver leur armée sur le fond de l'Empire, comme ils ont déliberé de faire jusques au renouveau, qu'on pourra de reches resondre cette cloche; - les affaires de deçà n'étant point encores si pressées, qu'elles ne puissent attendre cette occasion pour se remettre sus et prendre nouvelles forces au premier rayon de soleil, qui les pourroit éclairer et réchausser. - Je scay bien ce qui est à craindre en cela : c'est que l'Archidue, prévoyant le renouement des conseils de ces Princes intéressez, pratiquera plûtost de les amadouer et rompre avec doncent; en cédant quelque chose à leurs demandes, et tirant autre service d'eux en recompense, que non pas à les aigrir davantage et lour donner occasion de se rejoindre à son dommage. A quoy je voy bien autant d'apparence, que d'espérance pour le premier. C'est pourquoy il sera tantost temps, que Sa Majesté prenne conseil sur ce qu'elle aura à faire, sçavoir si elle se sent trop foible de reins pour maintenir cet État, et si elle luy veut laisser alles la bride et retirer sa main, pour le laisser précipiter ou il pourra; ou bien si elle juge estre de sa seureté propte, de le conserver et maintenir. - Ce qu'à mon avis ne sopeut faire avec moins de deux ou trois cens mille escus l'espace de un ou deux ans. Je scay, qu'ils hâtent retour du Sieur Arsens pour ce sujet, et qu'il partieus aux premiers jours sans son mariage, qui la retiendre cocore icy deux ou trois semaines. Cependant je verray plus clair aux affaires, et vous envoyeray Le Doux qui est icy malade, afin que vous soyez préaverty de toutes choses, si tant que vous jugiez que vous ne pouviez continuer la faveur que vous avez montré par deçà jusques à cette heure, et qu'elle soit préjudiciable à l'état de Sa Majesté. Ce que je laisse à votre jugement, à cause des préjugés de mes précedentes. Vous pourrez prendre sujet our la proposition que sera le Sr Arsens, de me mander afin d'avoir mon avis là-dessus et sur les affaires de deçà, et par ce moyen me soustrayant comme insensiblement, occommoder vos conseils, selon que le temps et les occasions vous le permettront. Mais, Monsieur, ostez toujours cela de vos esprits, que vous ou l'Angleterre puissiez moyenner une paix par decà (ony bien la guerre tant que vous voudrez). Ce sera le seul désespoir et le désordre qui le fera à mon avis, quelques plaintes et quelques rumeurs que vous entendez de ces peuples. J'en voy plus que ceux qui vous les réprésentent, et de ceux mesmes qui ont quelque part en l'État. - Ou bien, si contraints ils changent un jour de propos, ils enfourneront leur traité de telle façon, que le Prince leur en aura la scule obligation. - Je ne vous fais aucune reponse sur leur armée navale. Seulement je vous (dis) derechef, que si elle eust rapporté deux cens mil escus, qu'ils étoient trop riches et en volonté d'armer plus fort que devant. Et je scay qu'ils le pouvoient faire, car j'en ay von l'état. Mais ce qui est retourné n'a apporté que de la dépense, et ce qui est resté, peu d'espérance do mieux, desorte que cela les met extrêmement bas; el ne les y ay point veu davantage depuis que je suis par deçà. - Non obstant tout cela, ceux d'Amsterdam arment huit grands raisseaux (1) pour envoyer derechef aux lades d'Orient, charger des épices, n'estans pas intentionnés de laisser perdre ce trafic qu'ils ont si houreusement commencé. - C'est une des amorces qui les retient plus en l'état présent, au changement duquel ils perdroient sans doute ledit trafic. Car jamais l'Espagno ne (le) leur tollèreroit, - Le Sr Arsens a redressé les coursges de quelques-uns, ausquels il a assenré que le Roy luy avoit dit prenant son congé, qu'il ne les abandonnereit jamais; qu'ils y prissent fiance, et que sur icelle ils n'entendissent ny a trêve, ny a paix, qu'on lour pourroil proposer. - On m'a sondé ladessus, mais je n'ay pas entonné si haut cette musique. Je les ay asseuré toujours de la continuation de la bonne grâce de Sa Majesté, du désir qu'elle avoit de leur salut ; comme elle fait paroitre, en y contribuant plus qu'il ne peut. - Qu'il le procureroit mesme en leur moyennant une bonne pair, s'ils jugeoient n'estre pas bastans de supporter cetto guerre seuls. Que la France étoit si épuisée, qu'ils n'en devoient pas attendre de beaucoup plus grandes aydes que les précédentes. - Le St Arsens m'a dit les mesmes parolles du Roy et avec telle asseurance, que je ne donte pas qu'il n'en ait esté chargé. C'est pourquoy je me suis retenu. Mais je ne lairray pour cela à me servir des discours de votre dernière du 12, afin de les faire pemer plus sérieusement à leurs affaires, ausquelles nous rerrons en bref quelle atteinte donnera le Traité d'Angleterre, auquel ils s'attendent. - Croyez qu'il est assez mal-aise

⁽¹⁾ Les États-Généraux accordèrent le 31 Août 1500 evemtion de droits de couvoi à six on huit vaisseaux pour faire le commerce direct avec la Chine. — (Resolutions MS.)

de discourir avec raison de choses, de qui dependent les mouvemens d'un peuple. — Toutessois jusqu'à cette heure je ne m'y suis gueres trompé, Dieu mercy. J'ay avis de Suède, que les États assemblez à Stokholm ont déclaré le Roy décheu de ses droits, et inhabile de tenir la Couronne de Suède. — Toutessois accordent de recevoir le sils en cas qu'on l'envoye dans six mois, pour estre nourry par l'Oncle (1), instruit en la religion, aux moeurs et coutumes du pays. En faute de quoy protestent qu'ils procédront à nouvelle élection. — Et sur ce, etc.

A la Haye, ce 25 Septembre 1599.

N'. LVII. Extraît du Registre aux Mandemens du siège de la Gouvernance de Lille présentement courrant, ce qui s'ensuit.

Les Archiducqz,

A Nostre Gouverneur de Litte, Douay et Orchies ou ses Lientenans èsdits lieux, salut. Chascun scait comme pour certaines bonnes et justes causes et considérations, nous avons interdict et défendu tout trafficq et commerce averq nox pays d'Hollande, Zeelande, et aultres a'estants distraictz de nostre obéyssance, et néantmoins trouvons par espérience, que pour empescher le fruict que prétendons par ladicte prohibition et défence, plusieurs tant nos subjects que aultres toschent journellement par voies frauduleurs indirectes et extraordinaires, telles que par la France, Allemaigne, et aultres pays circonvoisins envoier et conduire par deçà diverses sortes de denrées, marchandisset provisions, lesquelz notoirement viennent, sont ti-

⁽¹⁾ Charles IX.

rez ou sont faictes en nosdits pays d'Hollande, Zelande et aultres s'estens rebellez de nostre obéyssance. Telles que de savon noir, poisson salé, barengz, bure et fourmage, soubz prétexte d'estre chargez aux costes d'Escusse, Angleterre ou France, ou bien venir d'Oostlande. Le lout contre nostre intention et en vilipendence de nostre interdiction et défence, et plus seroit-il s'il n'y fut promptement pourveu.

Pour ce est-il, que voullans y rémédier et oster entièrement ledict commerce avec iceulx noz rebelles, tant qu'ilz persisteront en leur rebellion, vous mandons et commandons, que incontinent et sans delay ayez à faire poblier partout ès lieux et limites de vostre jurisdiction, où l'on est accoustumé faire cris et publication, et de par Nous très expressement défendre et interdire à tous, de quelque estat ou condition qu'ilz soient, de plus envoier, conduire, amener ou apporter par mer, par terre ou eane doulce, en sorte, et par quelque endroiet ou estroid qu'il ce soit, non plus par la France, que Allemaigne. aucun savon noir, poisson salé, harengs, bure et fourmage quel qu'il soit, qu'avons banni pour le présent de nosdits pays, à paine de confiscation desdites denrées el marchandises dessendues, et du double de la valeur d'icellés, on de chastoy arbitraire; commo anssi non defendons et interdisons d'oresenavant sur la mesme paine l'apport de telles et semblables donrées par batteaus adventuriers, vulgairement dicta Lorrendrayers (1), que

⁽¹⁾ Kiliani Etymolog. Tentonicae Linguae v. lorendraeijer, potraduit par suffarraneus. C'est une espèce de contrebandiers. Le be lorrendraijen peut se rendre par frauder. Gedichten van Simus Beaumant, (poète du 17e Siècle) édit. d'Utrecht 1843. p. 78. bedrieght, hy lorrendraeyt, hy smockel-tapt."

sont petits vaisseaux costoians le dicque de la mer, qui viennent à la desrobbée, ou bien se laissent prendre par connivence pour vendre leprsdites denrées, A applicquer toutes lesdites confiscations et mulctes, assavoir la moictié a nostre proffit, et l'autre moictié au proffit de ceuls qui en feront les prinses; et à l'entretenement de ceste nostre présente désence et interdiction, procédez et faictes procéder contre les transgresseurs et désobeyssans par l'exécution des paines dessus mentionnées, sans aulcune faveur, port ou dissimulation. De ce faire, et qu'en. deppend rous donnons plain pouvoir, autorité et mandement éspecial, mandons et commandons à tous, que à vous le saisant ilz obéyssent et entendent diligemment : car ainsi nous plaist. - Ce donné en nostre ville de Bruxelles, soubz nostre contreseel de nons Infante, dont l'on use encor présentement, cy mis en placeart le 28e de Septembre 1599. - Ainsy sonbascript: par les Archiducque en leur Conseil, et signé Verreycken, et seellé en forme de placcart du susdict contreseel. Et sur le doz estoit escript ce qu'il s'ensuit : Ces présentes ont esté, publiez à Labretesque (1) de la ville de Lille le 13e d'Octobre 1599, en la présence et par le commandement de Jehan van der Heede Escuier Licentié ès droictz, St de la Dicque, Conseiller de leurs Altezes Sérénissimes, et Lieutenant de Monsieur le Gouvernenr de Lille, et moy aussi présent, et signé Parmentier. Plus bas estoit escript Sic est, et signé Parmentier.

(Archives de la Province d'Utrecht.)

and string the pay tention and that the property are not a paint

⁽¹⁾ La prevosté?

No. LVIII. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, Vous avez pu voir par met dernière du 25 du mois passe, que j'avois recen toutes vos lettres, et par les précédentes d'icelles, celle du 206 de Juillet, pour laquelle vous estiez en peine. Cettecy vous assenrera, que la dernière du 23 de Septembre me sut hier rendue, laquelle m'a donné sujet d'approfondir plus avant les matières, et sonder les inclinations de ces Messieurs sur le paix d'Angleterro, à laquelle j'ay reconnu, comme je vous ay dejà mandé, qu'ils s'attendoient. Et j'ay seeu depuis que M. de Civile (Cevil) a fait dire pardessous main à quelques uns, qu'il falloit qu'ils avisassent d'houre à leur fait, afin qu'ils n'obmissent l'occasion qui se présentoit par ladite paix d'Angleterre, de faire la leur; ou que, s'ils n'y pouroient entendre, qu'ils présensent d'heure le coup de vent qui leur pourroit arriver, lorsque la Reyne abandonneroit cette barque. - Or, j'ar bien reconnu, qu'ils pensent plus au dernier qu'en premier, auquel quand ils jetteront leurs pensées, ce sera avec intention d'abandonner ce vaisseau au vent, et en quittant le gouvernail à d'autre se retirer à l'ecart et à l'abry. - Bref, ils en sont toujours-là logez que la pais ne peut estre avec l'Archiduc, sans que la forme de leur Etat se change; qu'elle ne se pent si pen changer par la moindre ombre de la reconnoissance de celuy qui la prétend, que tous les liens qui le tiennent joint et ferme ne se dissolvent. Et croyez, Monsieur, qu'ils ne discourant pas hors de raison, et que quand ils me diroient le contraire, je les croyrois à peine. Car, où est la vertu et l'autorité en ce lieu, capable de retenir en quelque devoir, ou en quelque party tant de villes et de peuples;

qui n'ont autre pensée que celle du gain et du trafic; qui n'ont autre but que la seureté d'une vie tranquille et aisée sous quiconque soit qui la leur présente, et qui la leur fasse espérer de luy et de son gouvernement. -Vous me direz que les Huguenots ont bien sceu se maintenir en France cependant la paix, et faire toujours un corps séparé, auquel tous les membres se joignoient quand besoin en estoit. - Il est vray; mais c'estoient toutes personnes d'une mesme espèce: c'est à dire, d'une mesme Religion, et qui n'avoient la pluspart pour fin que la conservation d'icelle parmy eux. Au contraire ces grandes villes et ces peuples de deçà sont divisez en diverses opinions, dont la moindre partie est de ceux qui sont de la même religion, de laquelle le seul exercice est receu et publiquement permis en l'État. - La plus grande part se dit Catholique (1), et ce qui ne l'est point, suit le Libertinisme, c'est à dire, s'accommode à toute chausseure. Quant our Anabatistes, ils consistent en peu de personnes et de si vile et basse condition, qu'ils ne sont de nule considération en ce corps. - Qui maintient donc tout sela, me direz-vous, si longtemps ès incommoditez d'une guerro? C'est premièrement l'ancienne hayne des cruautes expagnolles, l'abhorrement naturel, que ces gens ont de la servitude, mesme de celle des consciences; la

⁽¹⁾ V. la remontrance du Président Jeannin en faveur des Catholiques dus Provinces-Unies, faite en l'assemblée des États Généraux. a Ils ont travaillé avec vous, exposé leurs vies et moyens aux mesmes dangers, et tousjours gardé une immuable fidélité à l'Estat tant que la guerre a dure, " etc. — (Négotiations de M. Jeannin, T. IV. 154 suiv. édit. d'Annterdam, 1695.) V. encore la recommandation ultérieure faite par les la Président après la conclusion du Traité de trève, en Juin 1609. (Ibid. p. 217—225.) — Discours du Comte d'Avaux (A. 1614.) rapporté par le P. Bougeant, Hist. du Traité de Westphulie, T. I. 577. (4°.) V. aussi Kluit, Hist. d. Holl. Staatsreg. II. 545; Bilderdijk, VII. 165.

douceur des commandemens et de la liberté qu'ils ont éprouvée sous la Maison de Nassaw, et sous les Magistrats qui ont gouverné depuis 30 ans; puis quelque friandise du trafic qu'ils ont tiré à eux cependant les guerres des voisins. Tout celà les a accoutumez à l'état présent et les y maintient; premièrement par l'apréhension qu'ils ont d'avoir pis en changeant; puis par les secrètes espérances qu'on leur donne de le pouvoir maintenir et avec le temps asseurer, et mesme donner contentement à cent qui s'en sentent grevez. Adjoutez qu'il y a trente mille hommes de pied qui sont ordinairement à la solde de cot État; deux mil chevaux et cent vaisseaux de guerre, et tout cela sous le nom d'un Chef, qui a grande autorité et créance au fait des armes; - les villes frontières bien fortifiées, et munies de telles garnisons, que celles qui voudroient faire les solles au dedans, ne le pourroient faire qu'à leurs depens, ne pouvant estre secourues quand elles se révolteroient. Voilà, Monsieur, à peu près l'anatomie de ce corps, et jugez s'il vous plaist, quelle en pourra estre la vie et le mouvement quand on touchers à l'ame d'iceluy, c'est à dire à la reconnoissance on Souveraineté par une paix. Car des le lendemain les ners se lûcheroient: la paix osteroit les contributions de deniers, et par-là la continuation des forces et de mer et de terre. Par conséquent l'autorité du Chef de guerre s'évanouit, et aussitost celle de tous les Magistrats. On auroit recours au Prince duquel on attendroit et les soulsgemens et les récompenses (1). Les envies et les malveillances ordinaires, qu'on a contre ceux qu'on diroit avoir tout manié à leur fantaisie, éclateroient aussitost. Lesquels sans doute céderoient à cette tourmente, et en peu

⁽¹⁾ L'Archidae.

de mois le Prince une fois reconnu se rendroit si absolu, que rien ne luy seroit dificile par deçà. Et faut croire que rien ne conserve quelque voix de liberté ès provinces qui obéissent maintenant aux Archiducs, que l'épaule qu'ils voyent toujours derrière eux des Provinces-Unies de decà. C'est, à mon avis, ce qu'il faut que nous espérions de la paix de ces Provinces-Unies, soit qu'elles y Viennent sans nous, soit que nous la leur procurions. Quant à la continuation de la guerre, si nous n'en avons autre chose, au moins un semblable profit à celuy du passé ne nons peut manquer, qui est une continuelle diversion des conseils, diminution des moyens, apréhension, et par-là respect de nous ès esprits et ès coffres de ceux qui havent et envient la France (1), et possible quelque support aux affaires qui nons pourront survenir. Car, quant à se flatter que ces peuples maritimes se pourront un jour jetter dans nos filets, je croys que nous ne le devons point faire, et je ne scay s'il seroit conseillable de tirer le ret (2) quand ils s'y seroient jettez. Car, que nous en arriveroit-il autre chose qu'une guerre immortelle et une infinie dépense, si ce n'étoit que toutes les provinces des Pays-bas fissent le mesme? Bien pourrail arriver, qu'à la longue celles qui sont voisines de la France, ennuyées et fatiguées de la division et des incommoditez qu'elles recevroient de ces guerres, pourroient avoir recours à nous ; qui est , à mon avis , ce que l'Angleterre apréhende le plus, et qui luy fait désirer que toutes ces Provinces retournent sous la Maison de Bourgogne. - Or voilà l'Angleterre en chemin de la paix, de laquelle tant s'en faut que nous nous devions retirer, qu'au contraire il semble que nous luy devons accompagner en-

⁽¹⁾ V. Eclaireissements historiques.

⁽²⁾ ret, rete, filet.

sorte qu'elle n'y fasse pas un pas à nostre deceu. Cent qui jugent bien des choses par deçà le trouvent bon, honorable et raisonnable, et disent se fier tant au Roy. qu'ils espèrent que cela redressera ladite Dame (1), si elle vouloit saire quelque sausse démarche en cette action. Les incommoditez qu'ils recevrent de son accord, leur seront de peu de préjudice, partant qu'elle n'entreprense point de les précipiter à leur ruyne; qu'elle y garde le choix et le respect que Sa Majeste a fait : tout n'ira que bien. - Voicy en quoy ils le désirent principalement (2). Elle tient deux villes d'importance en depost, qu'elle a recen de ces Messieurs pour la seureté de son argent, lorsqu'elle fit ces grandes dépenses pour sauver ces pays (3). Les rendant aux Espagnols, elle coupe la gorge à cet Etat: (je laisse son honneur et la bonne foy à part;) les retenant pour seureté des uns et des autres, elle ne laisse pour cela de mettre ces provinces en des dificultez indissolubles. - Car chacun scait la situation et l'importance de la ville de Flessingues, qui par ce moyen deviendroit neutrale. Les ennemis de cet Etat y auroient accès à tout' heures : les gallères qui sont à l'Ecluse , les navires de guerre de Dunkerke, ne craignant plus la sortie de celles dudit Flessingues, seroient tous les jours à la veue de ces provinces. - D'autre costé, les bourgeois de Flessingues et de la Brille, qui multipliroient en nombre infini, (car chacun s'y retireroit pour la liberté) trafiqueroient librement aux pays ennemis de ces provinces

⁽¹⁾ La reine Élisabeth.

⁽²⁾ Instruction donnée à MM. Jeannin et de Buzaneal, en date de 22 Avril 1607. (Négotiat. de Jeannin, I. 41.) e Ils s'enquerrout de la résolution que prendront les dits États en cas de paix, touchant le places ostageres que gardent les Anglois, et quel traité et accord ils from pour ce regard avec ledit Roy (Jasques), pour en avertir sadite Majesté."

(3) Ci-dessus, p. 8.

sous le nom anglois (1). - Delà mille inconvéniens, mille jalousies aux autres villes pour se voir frustrées des mesmes avantages. - Elles voudroient toutes estre angloises, et ne le pouvant, elles deviendroient bientost espagnoles. Si donc la Reyne veut conserver cet Etat, c'est à dire soy-mesme, il faut qu'elle se resolve à remettre lesdites places ès mains de ceux de qui elle les a receues. Elle le peut faire son honneur sauve, et ne le pout pas faire autrement. - Quant à la seureté de ses dettes, elle y peut faire pourvoir par autres moyens, encore qu'elle en ait déjà esté payée aucunement par la seureté qu'elle a donnée à son Etat, en maintenant les guerres de ces provinces. Elle doit aussy considérer qu'il ne luy resto point de plus grande asseurance en son Etat cependant la puix qu'elle aura avec l'Espagnol, qu'en tenant ferme celuy de ce pays, et empêchant qu'il ne tombe és mains de ses ennemis. Que si ou son humeur ou celle de ses conseillers ne peut digérer ce conseil, je voy bien que ces Messieurs ont si peu d'envie de changer de forme en leur État, qu'ils luy consentiront la garde de la Brille plûtost que de venir en des extrémitez contre elle, ou bien de se jetter à corps perdu ès bras des Espagnols. C'est donc, Monsieur, un des offices que ces Messieurs attendront des entremises du Roy en cette paix. Et (ils) croyent qu'il y a des arguments pour faire trouver bon et nux Espagnols, que la Reyne ne vuide ses mains desdites places, et à la Reyne de les céder plûtost à oux, qu'en opiniâtrant sur icelles amener les choses en quelques con-

⁽¹⁾ Dejà en 1598 MM. de Bellièvre et de Sillery écrivaient à M. de Villeroy e La grasse corde sera de Flessingue; Flessingue est la clef Invers." Mem. et Corresp. de Duplessis-Mornay, T. VIII. p. 483. Lauss mes communications insérées au Bulletin de la Commission royale d'histoire à Bruxelles, (3 Août 1839.) T. III. 80.

fusions et desordres, et estre cause de la perte et ruyne de ces pays, pour lesquels conserver elle s'est constituée par cy-devant en si grands frais; veu l'apparence qu'il y a de le pouvoir faire avec moindre dépense et moins de hazard qu'auparavant. En quoy le Roy se doit d'autant plus employer, qu'il est utile à la France, que ny les Espagnols ny les Anglois gardent l'entrée de ce pays. -Le second office esperé de Sa Majesté est, qu'elle moyenne que la Reyne les assiste de quelque secours secret de deniers pour échaper les premiers orages qui leur seront causez par la séparation et retraite d'avec eux. - S'ils obtiennent ce que dessus avec la continuation des faveurs de Sa Majesté, ils ne désespèrent, so (1) disent-ils, en aucune façon de leurs affaires, et croyent les pouvoir rendre aussi stables, fermes et solides que cellos de leurs ennomis. Or, pour pouvoir mieux mériter les assistances du Roy, je croy qu'ils donneront charge au St Arsens, de proposer quelques conditions èsquelles ils se soumettront; et ce d'autant plus volontiers, que les liens qui les attachoient de près à l'Angleterre, devenant dissous par la paix, ils se pourront plus librement approcher de la France. Vous en jugerez quand vous l'entendrez parler, et aviserez ce que Sa Majesté ou pourra faire, ou davra faire en ce sujet. - Quant à l'état présent des affaires de deçà, je le vous diray en peu de parolles. La saison a presque réduit un chacun aux garnisons; plusieurs croyent que le fort de l'isle de Bomel aura plus cousté aux Espagnols et d'argent et de temps, qu'ils n'en tireront de profit, et qu'ils ne feront de mal par le moyen d'icelay. Car on a fortifié tellement l'autre costé de la rivière, qu'on les peut garder avec moins d'hommes, qu'ils ne

⁽¹⁾ Me?

pourront faire leur fort; mesme que l'on est apres à détourner le cours de la rivière vis à vis d'iceluy fort : desorte que le passage des bateaux n'en sera point incommodé. - Il semble qu'on (nit) failly à n'avoir pas hazardé comme on pouvoit, veu que les Espagnols ont fait si souvent si beau jeu. On essayera quelques surprises à ces longues nuits et courtes lunes. - Le reste des Allemans fait mine de vouloir garder que les Espagnols ne viennent hiverner decè le Rhein. - Par les retranchements qu'on a fait et la réduction aux compagnies (1) qui n'étoient pas completes, on a retranché pres de trente mil escus de dépense ordinaire chaque mois. Cela pourra continuer jusques à renouveau. On n'a cassé aucunes compagnies pour oster les plaintes, mais seulement le nombre des hommes y a esté diminué. Nonobstant cela, ils font état de retenir assez d'hommes pour en mettre à tous besoins dix mil de pied en campagne et deux mille chevaux. Par les rôles qu'on a intercepté de l'armée espagnolle, il n'y e pas de quoy faire montre de neuf mille hommes de pied et de 14 cens chevaux. Ainsy les voilà presques égaux. -Monsieur de Vica a esté par decà, qui a veu et diligemment considéré les frontières et le dedans (2) de cet L'et : rien ne luy a esté couvert; et scay que Monsieur

⁽¹⁾ D'après les Résol. des États-Généraux (MS.) il y avait an 25 Septembre 1599. 26 compagnies d'Angleterre, 14 de France, 13 d'Écosse, 10 d'Allemagne au service de la République, outre 600 Suisses. Les compagnies dites des Colonels, au nombre de sept, comptaient 150 hommes; toutes les autres 113. Quant aux compagnies de cavalerie, elles devaient être de 80 chevaux.

⁽²⁾ En esset les srais du séjour de M. de Vicq, Gouverneur de Caluis, à Utrecht, sont portés au compte rendu par le receveur de ladite ville à la date du 22 Septembre 1599. V. la Collection publiée par M. J. J. Dudt de Flensbourg, sous le titre: Archief voor Kerkelijke en Wereldsche Geschiedenissen, inzonderheid van Utrecht, Vol. III. 272 (1843, 42.)

le Prince Maurice s'est assez ouvert à luy. Sa Majesté le peut mander sur les occurrences presentes et sur les conseils, qu'il voudra prendre pour les affaires de deçà-Personne ne luy pourra rendre meilleur compte de co qu'en peut connoître et juger l'oeil d'un sage et expérimenté capitaine, que fera ledit Sieur de Vicq. Conféres done, s'il vous plaist, son rapport militaire avec le mien politique, et là-dessus prenez le party que vous penserez estre le plus à propos. A quoy vous serez beaucoup aydez quand vous verrez de quel biais la Reyne d'Angleterre entamera son Traité; ce qu'elle y avancera; jusques où elle se relachera pour les affaires de ces Provinces, et en quels termes elle les lairra en se séparant d'icelles. - Je prendray garde de mon costé quels mouvemens cela apportera par deçà, et essayray de les prévoir si avant, que la prudence humaine qui est en moy me le permettra, afin de vous avertir en temps de toutes cho-es; qui est ma principale et presque seule étude en ce lieu. - Vous asseurant que je serois extrêmement dolent de me trouver par decà lorsque re vaisseau commenceroit a s'entrouvrir et à recevoir l'eau au dedans : cela ne seroit ny de la dignité du Roy, ny de mon goût particulier. - Mais au nom de Dieu, Monsieur, pensons jour et nuit à ce que nous faisons si nous laissons périr cette barque faute de pen d'ayde, et si nous abandonnons à l'Espagnol les labeurs et les dépenses de trente années, qu'on a employéez à l'établissement de cet État. Et reprochez-moy ma folic et mon ignorance à jamais, si nous ne les perdons à la première ouverture que ces gens-cy feront à un traité de reconciliation avec l'Archiduc: ne les croyons pas quand ils nous diroient le contraire. Car ils ne scauroient si peu s'entamer de ce costé-là, qu'ils ne s'ouvrent et ne se donnent entièrement à nos auciens ennemis, - L'Archidue Maximilien vient à Cologne, où on dit que l'Archidue Albert se doit trouver pour traiter sur les affaires de deçà et celles de l'Empire. Vous verrez qu'ils essayront d'étourdir du tout les Princes de l'Empire, qui vont déjà chancellant. L'Amirante a mandé à ceux d'Emerick, qu'ils ayent à faire vuider la garnison allemande qu'ils ont receu dans leur ville, et que s'ils ne sont bastans seuls d'en venir à bout, qu'il leur envoyra secours : je croy que ladite garnison vuidera. Car les reliques de cette armée allemande sont si éparses et dissipées, qu'on n'en peut plus rien esperer. - Il nous vient à cet instant avis, qu'un Duc de Lunebourg, accompagné de seize reitres, entre lesquels estoit un Comte allemand déguisé, pensant se couler en cachette et dilligence vers losdits reitres allemands, auroit esté rencontré vers la riviere de Lip par une compagnie de cavallerie espagnole, à laquelle ne s'estant voulu rendre, ils auroient esté chargez et fait telle résistance, qu'ils seroient demourez tous morts sur la place, et plus de trente de ladite compagnie. On craint que ce Comte ne soit celay d'Holloc , d'autant qu'il devoit fairece voyage au même temps. - La trêve faite en Irlande (1) sera comme le précurseur de la paix d'Angleterre avec l'Expagne. Si cette Princesse se résout à retenir Flessingues, que je prévois de mal! sans doute elle se jette en une nouvelle guerre: j'entrevoy déjà je ne scay quoy qui s'y prepare. Mais, Monsieur, qu'en tout ce que je vous ay dit sur ce sujet, le secret soit gardé, s'il vous plaist: encore que votre prudence n'ait besoin de cette mienne, si est-ce que le danger auquel je voy les affaires, me contraint d'en user. - Si nous pouvons patienter en-

⁽¹⁾ Ci-lessus, p. 261. Grotius, Hist., L. VIII: a pactis cum Tirono inducus,

core un on et saire que la séparation et déliaison de ces provinces avec l'Angleterre arrive, sans que ce corps en reçoive une trop grande entorse, j'espère que nous en profiterons bientost, et que nous nous rendrons arbitres de beaucoup d'affaires. — Cependant on verra si les nouveaux Princes seront pour avoir lignée (1), et quelle sorce il restera au corps de cet État, soit pour le maintenir de soy mesme, soit pour se mouvoir sous l'ayde et autorité d'autruy. — Et sur ce, vous baisant bien humblement les mains, etc.

A la Haye, ce x d'Octobre 1599.

No. LIX. M. de Buzanval à M. de Boisize, Ambassadeur en Angleterre pour Sa Majesté.

Monsieur, la votre du 12 (sic) de ce mois m'a esté rendue par celuy qui a esté déprédé par les vaisseaux de ce pays, lesquels n'eussent eu ny le moyen ny la hardiesse de commettre ce maléfice sans le refuge qu'ils ont trouvé aux ports d'Angleterre, contre tout droit et mesmes contre les alliances, qui sont entre les deux Couronnes. — Car les commissions des vaisseaux de guerre de ces Provinces portent dessenses expresses de mener les prises qu'ils feront en autres havres qu'en ceux desdites provinces, afin que les adjudications en soient faites avec ordre et justice. Et quand le contraire seroit, si est-ce que les Anglois ne devroient donner seureté et abry aux violences, qu'on feroit à leurs alliez. Je poursuys vivement ce fait en ce lieu, où j'espère que je feray saire droit aux com-

⁽¹⁾ V. les curiouses confidences du Général des Cordeliers à Heart. IV., ci-dessus. p. 176, 190.

plaignans et intéressez. Car ces Messieurs desavouent tout à plat cet acte et en promettent justice et reparation. Voilà pour ce fait particulier. - Pour ce qui est du public. le mauvais temps commence à saire faire trêve de part et d'autre. - Les Allemans ont commencé les premiers à se sourcer dans les garnisons, où ils se sont mis dans le pays de Munster, après avoir esté contraints de lever le siège de Rees sur le Rhein. Une bonne partie de cette armée s'est dissipée. Ce qui est resté, semble vouloir préserver ce qui est decà le Rhein contre les foules des Espagnols. Ce coup pouvoit donner un grand ébranlement à cet État, s'il se sust autant sondé sur les exploits des Allemans comme il en a toujours conçen peu d'espérance. -C'étoient pièces rapportées, qui ne pouvoient gueres longtemps durer ensemble. - Les approches d'Angleterre à la pair donneront bien une plus grande seconsse par deçà : car je ne voy point comment ces peuples y puissent entrer cans se disjoindre du tout et de nous et de l'Angleterre. -Et croyez, qu'à la moindre brèche qui se fera en cet édifice par la proposition d'un accord (1), que la division y entrera de tous costés, et que chacun jouera à sauve qui peut. Et le Roy et la Reyne se trompent, s'ils cuident retenir ce corps en quelqu'estre et en appuyer la rayne par une paix. Ce sont discours en l'air de penser, que l'autorité de ces deux Princes qui se rendroient ga-

⁽¹⁾ Négotiat. de Jeannin, I. 6. a On devoit craindre que la nécesuté et le danger des cuncais qui a servy de lieu pour tenir les Provinces-Unies ensemble durant la guerre, venant à se dissoudre par la paix, que les serrètes émulations, jalousies et inimitiez qui sont dès longtemps autre les particuliers, les villes et Provinces entières, plutost cachées et dissimulées durant le péril, qu'esteintes et assoupies, ne se renouvellent en cette apparence de seurcté publique avec plus de véhémence et fafeur : et par ce moyen soient enfin cause non seulement de les séparer d'intention et d'intérests, mais de les ruiner du tout. !!

rants de ce que l'on leur promettra, maintiendra cet Etat ès conditions avantageuses qu'on leur procurera. Car à la première reconnoissance que ces peuples feront de l'ombre seule d'un Prince, ils perdent la forme qu'ils ont. Et croyez que tout le sang du corps coulera incontinent au coeur, et que ce sera à qui mieux fera du bon valet. Il y a trop de diversitez d'opinions parmy ces gens, pour estre menez par des conseils unis et bienjoints après qu'ils seront relâchez et dispensez du respect qu'ils gardent encore à l'État présent, le bruit des armes, le commun péril, la longue accoutumence à cette forme de gouvernement. Et puisque douceur d'une absolue liberté, en laquelle sont plusieurs en dignité et beaucoup d'autres y espèrent proffit et honneur, les retient en cette guerre, bien que ce soit avec de grandes incommoditez: - ostez leur ces liens, comme vous faites par une paix, il n'y a celuy d'entr'eux qui ne prenne party avec la servitude, mêlée, comme elle sera, d'une apparence de guain par la liberté du trafic et d'une seureté publique par le silence des armes. Une commune religion ne les relie pas à la conservation des uns et des antres, car la plupart y sont de l'Église Romaine et ne se sont prives de l'exercice d'icelle, que par la haine qui estoit au commencement plus flagrante contre les Espagnols, que le zele envers la religion. Il n'y a point de Princes ni de grandes Maisons pour y faire des partis, et les y maintenir. -Celle de Nassaw perdroit en un mois son crédit avec une paix. Je vous dis cecy, Monsieur, afin que l'on prenne garde au lieu où vous estes, de ne faire de saux fondemens sur l'état de ce pais, en saisant la paix avec l'Archidue. - Je ne veux pas dire que la Reyne ne la doive ou puisse faire pour elle. Mais elle doit bien aviser, si elle estime le rempart de cet l'itat estre de quel-

que seureté au sien , de se délier tellement d'avec eux : qu'elle ne les jette ès bras de ceux, qui ne luy en scauront possible un jour guere de gré. Il y a des moyens qu'on peut suivre par lesquels elle gagnera l'un, qui est la paix avec l'Archiduc, et ne perdra pas l'autre, qui est l'asseurance des forces et des avantages de deçà. Et qu'elle considère, je vous prie, ce qui luy peut revenir de proffit en donnant à la Maison d'Espagne trente mille hommes de pied, deux mille chevaux et cent navires de guerre, que cet Etat entretient il y a si lontemps (1), pour une peau de parchemin bien signée et scellée avec des sermens, desquels la dispense est toujours preste à Rome, quand on verra l'occasion de s'en pouvoir servir. - J'avoue que ces considérations doivent estre aucunement communes au Roy, comme à elle; si est-ce qu'on doit reconnaître icelles devoir estre plus particulières à ladite Dame, d'autant que les forces de son État, qui consistent principalement en la marine, ont plus de rapport à celles de decà, et que la Religion pour laquelle on a toujours fait mine de luy en vouloir, la joint plus de près, que le Roy à celle de ces Provinces. - Je vous diray pour conclusion, qu'à mon avis leurs Majestez sont bastantes sans grand bruit et avec médiocre dépense, de maintenir par guerre ce corps en l'état auquel il est, et à leurs devotions; mais non-pas un mois en y procurant la paix. que l'un ou l'autre ne s'en sente plus foible et ne reconnoisse ce de quoy il est desemparé, pour en fortifier autroy. - Voilà pour une fois mon jugement sur les affaires de decà, fondé sur l'expérience que m'en peuvent avoir donné dix années que j'ay employé à le pouvoir comprendre. - Je me suis aquitté de mon devoir et de ma fidé-

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 290,

lité, en le remontrant au Roy comme dessus. L'intérest auquel leurs Mojestez participent en ce fait m'a invité de faire le mesme ès quartiers où vous estes, et ce par votre intervention, si vous jugez qu'il soit à propos de le remontrer : ce que je remets à votre prudence. Et sur ce, elc.

A La Haye, ce 1xe d'Octobre 1599.

N°. LX. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, Mes dernieres du 1x de ce mois, desquelles mon lacquais est porteur, estoient si prolizes, qu'elles excuseront librement le breveté de celles-cy. Je me suis tout épuisé ès susdites, et vous supplie, Monsieur, qu'elles servent dorénavant d'un renvoy pour les discours genéraux que pourriez attendre sur le sujet de cette paix et de cette guerre. - Il arriva hier icy un courier du Duc d'Arscot (1), un peu plus sin et madré que n'est son Maitre. - Il me dit que Coemans (2) estoit de retour en Angleterre; qu'il croyoit qu'enfin les nécessitez communes joindroient cette paix; que si on estoit si avant senlement pour celle de deçà, qu'il la tiendroit faite. - En quoy je vous asseure qu'il ne se trompe pas. Car l'ouverture du guichet seule à un traité feroit qu'on romperoit et la grande porte et les barrieres, et qu'on s'y porteroit à la foulle, - C'est pourquoy ils ont tant d'envie qu'on y entame seulement les propos. - Ceux-cy scarent

⁽¹⁾ V. les Mémoires autographes du Duc Charles de Croy, publiés par M. de Reiffenberg, (1845). p. 60.

⁽²⁾ V. ci-dessus, p. 149, la lettre de François d'Acresen du 22 Avril 1599; — v. aussi, p. 189.

les difficultez intervenues à Bruxelles sur la sortye prétendue des Espagnols (1); ils en espèrent faire leur profit, mais à leur mode, sans s'engager en façon quelconque avec le Prince qu'ils ne veullent en façon qui soit reconnoitre; mais en communiquant à ceux qui représentent les Etats. - Le Duc d'Arscot vient en une des isles de Zellande pour y voir et recevoir sa femme (2): c'est un étrange homme peu avisé en ses propos, et encores plus incertain en ses desseins et promesses, - On ne s'y fie icy en façon quelconque, et de l'autre costé il est méprisé. - Il se rencontrera des difficultés au traité d'Angleterre selon que m'écrit M. de Sidney, gouverneur de Eleasingue. Ce que nous avons principalement à faire en cecy, est que nous empêchions par tous moyens, que ces gens ne viennent aux mains avec les Anglois, s'ils venlent retenir leurs places. - Nous le pourrons faire, à mon axis, en remontrant doucement à la Reyne les inconvéniens qui luy en peuvent arriver, et aux Espagnols les dangers plus grands pour eux, qu'elles demeurent ès mains des Anglois que de ceux du pays, desquels un jour

(2) Marie de Brimen , comtesse de Meghen.

⁽¹⁾ Le départ des Espagnols des Pays-Bas importait aussi à la France. Instruction aux Sieurs Jeannin et de Busanval, allans pour le service du Bay aux Païs-Bas. (Négotiat. de Jeannin, 1. 33.) « Néantmoins sadite Majesté à donné charge aussits Sieurs Jeannin et de Busanval, de leur dire avec sa liberté et franchise accoustumée, qu'il ny semble qu'ils ne doivent oublier de demander, et, s'il est possible, d'obtenir que tous les gens de guerre de la nation espagnole qui sont nusdits Païs-bas, en vuident. " Mais voyez aussi l'Instruction donnée par les Archiducs Albert et Isabelle (16 Janvier 1608) à leurs deputés Spinola, Richardot etc. (Ibid. 61.) « Le point des gens de guerre estrangers est assez clair: et ores qu'aparemment les François et Anglois insisteront, afin qu'ils (les Hellamlais) en demandent la sortie, si faudra-t-il leur couper court, et leur monstrer que sommes mieux fondez à les retenir qu'eux servic de François, Anglois, Escassois, et semblables."

ils peuvent espérer la réconciliation et obéissance, et parlà l'asseurance desdites places; mais des autres ils ne peuvent qu'attendre un jour le renouvellement de querolles. - Nous avons nouvelles du 8 de ce mois de Cassel, où les Princes sont assemblez avec plus d'apparence que parcy-devant de renouer leurs affaires, et les rendre plus vigoureuses par la disgrâce reçeue. - Le Comte d'Hoiloc rassemble l'armée; ceux de Brunswik et de Hesse font dejà corps de près de 2000 chevaux, résolus de defsendre le Rhein et les villes (1) de l'Empire cet hiver. Cela donnera perplexitez nouvelles à l'Archiduc. Car où nourrira-il son armée, estant hors d'espérance de prendre pied en la Hollande, comme il est pour cette fois. -Les provinces qui luy obéissent ne scauroient et loger ladite armée, et contribuer aux frais de la guerre. - L'agent de ces Messieurs (2) écrit ce que dessus de Cassel, d'où il donne toute bonne espérance d'une étroite intelligence desdits Princes avec cet Estat. Si cela procède, il n'y aura qu'honneur aux affaires de decà. - Spinola avec ses gallères demeure inutile à l'Écluse; ses forçals pour la plûpart distribuez aux fortifications de Bruges. La Flandre désireroit lesdites gallères en Espagne. - Elles n'ont pas pu mettre une fois le nez dehors. Il en sera pour son argent (3). Je le tiens du susdit conseiller du Duc d'Arscot. C'est tout ce que je vous puis dire présentement, et mesme repondre sur la votre du deuxième de ce mois que je viens de recevoir. - Et sur ce, etc.

A La Haye, ce 17 d'Octobre 1599.

⁽¹⁾ Il y a poulles.

⁽³⁾ Gi-dessus, p. 116.

⁽²⁾ V. ci-dessus , p. 86 .

N°. LXI. Responce du Roy à Messieurs les Députez de Bourdeaulx, Messieurs le second Président Chesair et les conseillers Cesair et Lescure, faicte à St Germain en l'haye, le 4e de Novembre l'an 1599.

Le Roy jouant et s'égayant avecq ses petits enfans en la grande sale du chasteau de St Germain, et voyant de l'autre costé en ladite sale Messieurs les députez, laissant ses enfans, les va accoster disant:

Ne trouvez point estrange de me veoir ainsy follastrer avecq ces petits enfans. Je scay faire le fol et aussy le saige: je scay faire les enfans et aussy défaire les hommes. Je viens de faire le fol avec mes enfans, je m'en vay maintenant faire le sage avecq vous et vous donner audience.

Estant entré en une chambre avecq Monsieur le Chancelier et Monsieur le Maréchal d'Ornano, Lieutenant pour le Roy en Guyenne et ces Messieurs les Députez seulement, et ayant ouy le susdict second Président Chesair qui porta la parolle et harangua cincq quarts d'heure, le Roy respondant dit:

Monsieur de Chesair: non-seulement vous ne m'avez poinct ennuyé par trop grande longeur, ains plutost vous sy trouvé court, tant j'ay prins de plaisir en vostre bien dire. Car il faut que je confesse en vostre présence que le n'oay jamais mieux dire. Mais je voudrois que le corps respondit au vestement. Car je vois bien que vos maximes et propositions sont les mesmes ou semblables, qu'esto yent celles que fist jadiz le feu Cardinal de Lorraine au feu Roy en la ville de Lyons, retournant de l'oloigne,

tendantes à remuement d'Estat. Nous avons obtenu la paix tant désirée Dieu mercy, laquelle nous couste trop pour la convertir en trouble. Je la veux conserver et chastier exemplairement ceux qui y voudront apporter de l'altération. Je suis vostre Roy legitime, vostre chef. Mon Royaume en est le corps. Vous avez cet honneur d'en estre membres. C'est afaire du chef de commander au corps et aux membres d'obéyr, et d'y apporter la chair, le sang, les os et tout ce qui en dépend. Vous dites que vostre Parlement se trouve seul (1), qui en ce Royaume est demeuré en l'obéissance de son Roy, et partent que ne debvez avoir pire condition que les Parlements de Paris et de Rouen, qui durant le desbordement et orage de la Ligue se sont desvoyez. Certes co vous a esté beaucoup d'heur. Mais après Dieu, il en faut rendre louange non à vous autres (2), qui n'avez eu faute de mauvaise volonté pour remuer mesnage comme les autres; mais à feu Monsieur le Mareschal de Matignon (3), qui vous tenant la bride courte, vous en a empêché. -Il y a longtemps qu'estant seulement Roy de Navarre, je cognoissois de lors bien avant vos maladies, mais n'avoye les remèdes en main pour les y appliquer. Maintenant que je suis Roy de France, je les cognois encores mieux, et ay les moyens en main pour y remedier, et en faire repentir ceux qui voudront s'opposer à mes commandemens. J'ay fait un Edict, je veux qu'il soit exécuté,

⁽¹⁾ Floquet, Hist. du Parlement de Normandie, T. III. 414. « Drussellements seulement surent demeurer purs; celui de Bretagne et celui de Guyenne."

⁽²⁾ Votes de Thou, L. XCVII. (A. 1589.)

⁽³⁾ Jucques Goyon, deuxième du nom, Seigneur de Matignon, Comte de Torigny, Prince de Mortagne. — Il mourut à Bordeunz au prode Jaillet 1597. Mem. journ, de Pierre de l'Estoile, (édit. Petitop. 208.

et quoy qu'il en soit, veux estre obéy (1). Bien vous en prendra si le faites. Mon Chancelier vous dira plus à pleyn ce qui est de ma volonté.

Le Roy parlant à Messieurs les Députez de Thoulouze, auxquels il donna audience au mesme jour, entre autres choses il leur dit en colère: C'est chose estrange que vous ne pouvez cacher vos mauvaises volontez. J'apperçoy bien que vous avez encores l'Espaignol dans le ventre (2), et qui vous voudra croire, ceux qui ont exposé leurs vies, biens, estats et honneurs pour la désence et conservation de ce Royaume, seront indignes de charges honorables et publiques; les gens perfides et dignes qu'on leur courre sus et qu'on les bannisse du Royaume, et ceux qui out employé le verd et le sec pour perdre cest Estat, seront (à vostre dire) bons Françoys, dignes et capables de charges? Je ne suis aveugle: je voy clair. Je veux que ceux de la Religion vivent en paix en mon Royaume, et sovent capables d'entrer aux charges. Non, pour ce qu'ilz sont de la Religion, mais d'autant qu'ilz ont esté fidèles serviteurs et à moy et à la Couronne de France. Je veux estre obéy, et que mon Edict soit publié et exécuté par tout mon Royaume. Il est temps, que nous tous, soulez de la guerre, devenions sages à noz depens."

(Archives de la Province d'Utrecht : deux copies.)

⁽¹⁾ Voyez ci-dessus, p. 97, 226, 261.

⁽²⁾ Floquet, T. III. p. 557. » Des conseillers du Parlement de Toulorese, vaincus d'impatience, ou meus de je ne sais quelle légèreté et l'acconstance, avaient échangé la toge — contre la cuirasse, assez indisrecement (dit La Roche-Flavyn, leur collègue); il y en avait en de blassés aux assauts des villes, et plusieurs même périrent au siège de l'allemen."

Nº. LXII. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, Ma derniere estoit du 17 du passé, depuis lequel temps toutes choses ont esté comme en surséance par deca, l'Amirante n'ayant osé abandonner l'isle de Bomel, de peur que ce nouveau fort qu'il y a baty, n'ayant encore pris assez fermes racines, ne fust ebranlé par Monsieur le Prince Maurice, qui n'en peut quitter la veue, et mettre son armée ès garnisons, tant que ledit Amirante demeurera pied ferme au logis qu'il a gardé tout cet esté. Duquel on dit qu'il commence à déloger comme aussi fera ledit Sr Prince, puisque le canal, qu'il a fait tirer de la riviere du Wahal pour garantir les bateaux, qui seroient autrement contraints de passer à la miséricorde dudit fort Saint André, est presques parachevé. -Mais voicy de la matière qui se prépare pour les affaires de cet Etat du costé d'Angleterre, d'où arriva hier à grande haste le Sz de Chonvalle (1), Agent ordinaire de ces Messieurs, ayant esté chargé de ce voyage par la Revne, afin de venir déclarer à ces Messieurs qu'elle auroit accordé le traité et conférence avec les Espagnols pour le 15 ou 20 de ce mois, avec cette reserve d'en donner avis aux États, afin de les semondre à y entrer avec elle dans ledit terme. On remarque assez par le rapport dudit Agent et mesmes par ses lettres, qu'elle n'e pas grande envie que ces Messieurs prennent ce party. Car elle reconnoist assez ouvertement que la seureté de sa pais avec l'Espagne est la continuation de la guerre de ces Provinces contre icelle (2). - Mais voicy ce que cette Princesse

⁽¹⁾ Schoonewalle. (Noël de Caron). Voyez ci-dessus, p. 243.

⁽²⁾ Li-dessus, p. 300.

s'imagine : à scavoir, qu'elle pourra sortir d'affaire avec les Espagnols, asseurer pour son Royaume celles de ce pays en retenant les places qu'elle y tient, et par icelles retenir toujours en lesse cet Etat pour en faire peur ausdits Espagnols, et se faire respecter par lesdits Etats. -Je roy bien, Monsieur, que toutes ses persuasions tendent à ce point, qui rend les humeurs de deça fort perplexes. Car je voy qu'ils ne sont aucunement disposez d'entrer en ce traité de paix avec elle, y ayant assez d'autres ouvertures que les siennes; et aussy peu de trouver bon qu'elle retienne leurs places contre la promesse, qui leur a esté faite de les remettre en leurs mains lorsqu'elle se sépareroit d'eux. - A quoy si elle pouvoit estre induite, je ze voy pas que cette paix empirast beaucoup la condition de cet Etat. - Quelques-uns de ces Messicurs avoient pensé que les intercessions et remontrances du Roy pourroient beaucoup faire à l'endroit de ladite Dame pour la faire condescendre à la restitution desdites places (1). -Mais maintenant ils commencent à craindre le contraire. - Car ils voyent que les jalousies de cette Princesse croissent contre Sa Majesté, ayant allégué mêmes qu'elle estoit d'autant plus induite à la retention desdites places, qu'elle voyoit que ces Messieurs se reculoient peu à pen d'elle pour s'approcher de la France, et qu'elle asoit de quoy craindre, que leur ayant remis en main leurs gages, ils ne les engageassent ailleurs à son préjudice. - Ainsy se tourne elle de tous costez pour faire trouver bonne la retenue de cette possession. C'est pourquoy, Monsieur, il faut bien aviser comment le Roy se pourra mesler pour accorder ce différend, d'autant que tant plus

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 292.

elle verra qu'on l'affectionnera de nostre part, plus elle aura suspects nos bons offices. - Et croy qu'il y a plus d'apparence, que Sa Majesté rende les Espagnols capables de cette reddition, que non pas les Anglois. - Car on peut remontrer aux Espagnols, que permettant que les places demeurent aux Anglois, on laisse toujours une queue de guerre, et une semence de nouvelles querelles de ce costé-là; veu mesmes que je suis bien averty, que la Reyne a destiné une grande somme de deniers pour estre employée à la fortification desdites places incontinent après la conclusion de son traité. Où c'est qu'il y a apparence de les recouvrer avec le tout, s'ils tombent quelque jour d'accord avec les États. - La Reyne a refusé la ville de Calais pour le lieu de conférence, d'outant qu'elle a dit, qu'il y alloit de son honneur de faire trouver les (1) Ambassadeurs en une place qui auroit esté si glorieusement conquise par l'Archiduc, puisque les prétentions qu'elle a sur icelle y rendroient aux François les uctions des siens trop suspectes. - Par ainsy il donneroit moins de liberté aux siens. Elle a choisi la ville de Boulogne, où sera le rendez-vous de toute cette assemblée (2). Ce que d'autant que vous sçavez mieux et plus particulièrement que je ne vous puis dire, je feray fin à la présente, me remettant sur mes précédentes, sur lesquelles et celles de mon lacquais j'attend en bonne dévotion ré-

⁽¹⁾ lisez ses.

⁽²⁾ Instruction — délierée au Comte de la Rochepot — allant en Espagne (1600). V. les Mem. et Corresp. de Duplessis Mornay, T. IX. p. 345. Sa Majesté a volontiers accordé que la conférence qui se doibt faire entre les députés dudict roy d'Espaigne et des archidum de Flandres, avec ceulx de la royne d'Angleterre, pour traicter la paix qu'ils prétendent faire, soit faicte en la ville de Bouloigne sur la mer," etc.

ponse, n'ayant rien eu de vous depuis celle du troisième d'Octobre. — Et sur ce, etc.

A La Haye, ce 5º de Novembre 1599.

No. LXIII. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, Le départ de M. de Bauves, fils de Montieur du Plessis, ne me permet pas de vous rien dire, par luy, ni aussy de vous faire long discours de ce qui se passe en ces quartiers. — L'un et l'autre feroit paroître pen d'estime que je ferois de luy, ce qui arriveroit et contre mon vouloir et contre son mérite qui est tellement reconnu par deça, qu'il y laisse partout une opinion de sa valeur (1). Et son jugement surpassant beaucoup son nage, il vous dira donc, Monsieur, s'il vous plaist l'interroger, en quel estat il a laissé les affaires soit de la guerre, soit du gouvernement politique (2). Tout y est encores en bons termes, à cette paix d'Angleterre près, qui y travaille les esprits d'un chacun; — celuy des par-

(2) Ci-dessus, p. 296.

⁽¹⁾ Mornay avait pressé le retour de son fils » pour le retirer (ce sont tes paroles) des témérités où j'entends que la jalousie de ceult de son age l'emporte." (Lettre à M. de Buzanval, 23 Août 1599; Mém. et Corresp. IX. 279). Aussi le voyage de Duplessis fils n'avait dû être que de quelques mois. » Je persiste, écrit Mornay à sa femme, (3 Mars 1599; Mém. et Corresp. IX. 241.) qu'il ne passe-là que jusques à la fin de Septembre." — C'était faire bien des frais pour peu de chose. Voici et que la même lettre de Mornay contient de remarquable au sujet de l'équipement (fort simple à ses yeux) de son fils. » Mon fils, dit-il, ne contente d'avoir le Plessis Bellay et le Clos avec lui, son homme de chambre, deux lacquais, ung palefreuier. Je crois qu'il fault adjouster telui qui a servi M. Brandeau qui le serve à la cuisine. Je lui achepte ung tres hon cheval, qui ne me couste que 200 l. et lui baillerai 1000 l. Ca sera pour en attendre d'aultres, car il fault courir au plus pressé."

ticuliers par de nouvelles espérances, celuy des gouverneurs par des craintes et aprébensions. On voit de plus en plus qu'il sera impossible d'arracher des mains des Anglois les villes dépositaires de leur bon gré. On reconnoist d'autre part des dangers extrêmes en y employant la force et violence en ce temps (1). Je pense qu'on suivra quelque milieu en cecy, si l'on ne peut mieux : c'est d'accorder cette garde à la charge de n'y rien innover, et de laisser l'usage desdites places aux États pour s'en pouvoir, comme ils font, prévaloir contre les Espagnols, et les en interdire du tout. Et croyent qu'il sera encore temps et plus de saison de penser à la recouvrance d'icelles, lorsqu'ils auront échappé le mauvais passage de cette paix, - et qu'ils y auront accoutumé leurs peuples, que maintenant que les esprits seront brouillez et agitez diversement par la nouveauté de ce traité, qui leur retranchera encore beaucoup de leurs commoditez ordinaires, par une grande partie du commerce de ce pays, que les Anglois tireront dorénavant à eux. Desorte, que quand je les sonde bien avant, à quoy ils se pourront resoudre, les sources de leurs finances venant de plus en plus à tarir, ils en reviennent toujours là, qu'estans assistez de la France, comme on leur a promis qu'ils seroient (2), qu'ils auront de quoy résister et attendre une meilleure saison. -Vous verrez ce qu'ils vous seront proposer au retour du Sieur Arsens. J'attendray de vous la façon que j'auray à me gouverner, selon la resolution que prendra Sa Mojesté. - Je n'obmettray pas de vous dire qu'on a icy sceu que la Reyne a en asseurance devant qu'entrer en traité plus avant, que les Espagnols ne la molesteront point touchant lesdites villes, et qu'ils passeront cet article sans

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 9.

⁽²⁾ Ci dessus , p. 147.

en faire instance, comme aussy elle a promis de son costé de ne permettre point aux siens la traite et natigation des Indes d'Ouest et d'Ost. Et ay avis qu'une Compagnie de Marchands de Londres s'étant adressée ces jours passez à Monsieur Cicile (Cecil) pour avoir l'autorité de la Reyne pour faire un voyage à Java, comme ant fait les Hollandois, il leur en fit refus tout à plat, quoy qu'ils alléguassent qu'ils avoient déjà beaucoup employé pour l'avitaillement de leurs vaisseaux, et qu'ils cussent fait bourse et fonds de près de deux cens mille escus pour ledit voyage. C'est, Monsieur, tout ce que tous aurez de moy pour cette heure; par quoy vous baisant bien humblement les mains, je prieray Dieu, etc.

A La Haye, ce 9e de Novembre 1599.

N. LXIV. M. de Buzanval & M. de Villeroy.

Monsieur, je receus le 11e de ce mois vos deux lettres par mon lacquais, la dernière du 27e, et la précédente du 22e du passé, qu'il trouva à Calais qui attendoit le vent et passage. — Ce ne fut jamais mon opinion qu'il y eust mal à parler de paix à ces Messieurs, quand nous toyions les dengers qui les menacoient et les plaintes qu'ils luisoient du peu d'assistance qu'ils tronvoient partout. — Au contraire j'ay pensé qu'il leur falloit faire paroître parlà que Sa Majesté ne prendroit point de plaisir à leur ruyne, et à les voir consumer à petit feu. — Autre chose est de proposer charitablement une voye de salut à son ruy, autre chose de l'y vouloir forcer. — Aussy, Monteur, ce que je vous ay discouru touchant les difficultez l'un traité de paix par deça, n'a esté pour autre sujet que pour faire connoître le plus particulièrement que je

pourrois le naturel de ce corps et la qualité de sa maladie afin que cela vous peust servir à tout propos pour donner plus asseuré conseil au Roy de la façon qu'il seroit le plus expédient de le panser. Et bien que j'estime en avoir discouru selon la vérité de la chose, si est-ce que je ne vous donne pas tels discours par (1) maximes immuables. Car tout cecy dépendant des volontez humaines qui ne demeurent toujours semblables et de plusieurs divers accidens, tels que ceux que vous remarquez de la surprise d'une place d'importance ou autres semblables, on y (2) peut batir que sur un fondement incertain. Mais cecy puis-je bien prononcer pour une vérité infaillible en matière d'État, a sçavoir, que si nous pouvons tenir ce bastion détaché de la Maison de Bourgogne, et ce membre séparé de son corps, que nous luy couperons les nerfs de telle façon, qu'il n'aura plus ces braves mouvemens qu'il a eu par cy-devant; qu'elle sera contrainte de ramper bassement sur terre et dépendre de la grace de tous ses voisins. - Car, outre que Hollande et Zellande tiendra la porte close aux grandes richesses, qui rendoient opulents le Brabant et la Flandres par les villes d'Anvers, Bruges et autres places trafiquantes, les perpétuelles querelles qu'il y aura entre ces provinces retranchées et les autres les rendront toujours plus foibles, et les feront consumer peu à peu. - Or tout cela se peut faire, comme les choses sont maintenant, y employant deux cens mille escus l'espace de moins de trois années (3) pour confirmer et asseurer leurs commencemens; lesquels seront à bon éscient ébranlez la prochaine année pour la nouveauté et dureté de cette paix d'Angleterre, vers laquelle

⁽²⁾ on y lisez on n'y

⁽³⁾ Voyez la lettre de M. de Villeroy au Président Jeannin, 8 Oct. 1607; - Ci-dessus, p. 282.

ny l'Espagne ny Bruxelles ne daigneroient pas tourner les yeux, si ce n'étoit pour l'espérance qu'on leur donne, que par cette ouverture ils entreront dans ces Provinces-Onies. - Il faut donc s'efforcer cet an prochain, si nous voulons maintenir cet Etat. Cependant cette idole d'Anleterre s'effacera peu à peu des esprits de ces peuples, lesorte que ceux qui les gouvernent et qui sont déjà guéris de ce mal il y a lontemps, les manieront plus aisénent par après. Ils sont bien empêchez aux langages ju'ils luy doivent faire tenir par ceux qu'ils députent vers ille. Ils attendent de jour à autre Monsieur le Prince Haurice pour en entendre son avis, lequel je sçay bien stre dutout tendant à luy parler clair. Car il voudroit n'on luy arrachast ces places par force, si elle ne les cut rendre de gré. Et croy qu'il seroit aisé, estant fort oibles du costé de la terre. Mais il ne se trouvera peronne de son opinion pour ce regard : car ce seroit faire un mal deux. Il naistra assez d'occasions pour exécuter on dessein, après que la première apréhension de cette six sera passée. Ces Messieurs estoient aussi en intention envoyer de nouveaux députez vers Sa Majesté pour prenre avis d'elle, et se recommander à sa bonté en la difialté en laquelle est réduit leur État. Mais j'ay rompu oup, leur ayant remontré les ombrages que cela apportesit du costé et d'Espagne et d'Angleterre, desorte qu'ils se intenterout de renvoyer le Sr Arsens. - Leur agent Angleterre (1) m'a fait entendre bien particulièrement les lousies que cette Princesse a du Roy, qu'on voit croie à veue d'oeil sans en sçavoir le sujet. - Elle n'a pu r'elle ne s'en soit declarée à Coemans, se plaignant n'il n'avoit tenu qu'à Sa Majesté qu'elle n'eust déjà la

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 308.

paix avec l'Espagne, et mille autres petites attaques, qui ne la rendront pas plus belle à l'endroit de ceux qui n'en furent jamais gueres amoureux, - Il est bien certain, Monsieur, ce que vous dites en vôtre lettre du troisième du présent que je reçeus hier, que le Roy ne pourra rien pour ces Messieurs en son endroit, puisqu'elle en est là logée. Mais qui pourroit faire comprendre à l'Archiduc, qu'il y va de son honneur (duquel la Reyne se prévaut dejà à cause des recherches et soumissions, qui luy ont este faites de ce costé-là) et de sa sureté, à ne laisser ces gages si importans en mains si voisines, si puissantes et si gluantes, je crois que ce seroit la meilleure voye pour la faire venir à la raison. L'Archiduc luy pourroit promettre de prendre sur soy les dettes de ces Messieurs toutes et quantessois qu'ils se rejoindroient à son obéissance, et obliger toutes les dix-sept Provinces au payement et acquit d'icelles. - Le Sr Arsens part le vingtième de ce mois: ie ne scay ce qu'il vous porte de particulier : ils ne m'en ont parlé qu'en gros, me priant de vouloir favoriser par mes recommandations sa négociation (1). Ils se laissent assez entendre, qu'estans déliez de l'Angleterre, Sa Majesté pourra avoir plus de part en leur fait qu'elle n'a encore eu. - Il sera besoin que le Roy fortifie les Allemans contre les apréhensions de cette paix. - Je conscille ces Messieurs de prier la Reyne de faire le même: ils s'assemblent derechef à Erfort (2). Brunswick office l'entretenement de 2000 et 700, Hesse de 1500 et 500 lansquenets et reitres, partant que les antres y contri-

(2) I'an Meteren, AXI B. fol. 411.

⁽¹⁾ Les instructions, que les États-Généraux firent délivrer à François d'Aerasen, le 10 Novembre 1599, se trouvent dans Bor, Arderl. Gorlogen, Livre XXXVI. p. 584 586. — Le 15 du même mois ils undonnérent le paiement de sen traitement, qui était de 7400 florins par an.

buent leur quote part. - La Maison de Brandebourg ne les contredit pas, mais elle veut qu'on joigne les armes avec celles de cet Etat, ou bien refuse toute contribution. Cela est bien encore démanché. L'Amirante a fait mine ces jours passez de vouloir attaquer Emerik, que lesdits Princes gardent sur le Rhein. C'est ce qui retient M. le Prince Maurice en campagne jusques à ce que ledit Amirante l'ait dutout quittée. Cependant le pauvre Duc de Clèves en patira, auquel l'Archiduc a terit pour s'excuser si les Espagnols logevient sur son pays; que c'étoit contre sa volonté, mais qu'il ny pouroit mettre ordre. - Ce sera du sujet à ces Messieurs pour répondre au Secretaire de Lorraine venant pour le snjet que m'écrivez, envers lequel je me gouverneray ainsi que me le prescrivez. Mais ces Messieurs ont tout rendu aux Impériaux ce qu'ils tenoient dudit Prince. Il reste le fort de Schenck, qu'ils ont fortifie il y a près de quinze ans, et qu'ils prétendent estre de la souveraineté de Gueldres, desorte qu'il faut que ce procès soit jugé devant que passer outre (1). - On a icy intercepté un pacquet de lettres qui vient de la cour d'Espagne par Genes. 11 y en avoit dudit Roy à l'Infante, responsives a celles qu'elle luy avoit écrit de Bastogne. Ce ne sont que discours familliers, sans toucher l'Etat. Il plaint bien la réception ou hospitalidad (c'est son mot) de Lorraine, et ne doute point qu'elle ne se soit mis force eau beniste sur le front. Celle du Marquis de Denia (2) à Stephano d'Ivera contient les excuses, de ce qu'on n'a pu faire davantage pour leurs Altesses. Encore asseure-il qu'on

Kluit, Hist. Federat. Belg. Feder. I. 105. — Ci-dessus, p. 134.
 Favori de Philippe III, depuis Duc de Lerma. Mignet, Autonio

Perez. Journ. d. Savants, Mai 1845, p. 311, Juin p. 364.

a forcé son pouvoir en si pen qu'on a fait; qu'il voit bien qu'on ne viendra jamais à bout des rebelles qu'en les prenant et attaquant par mer; qu'il y faudra dorénavant penser. - Il y en avoit une qui contient quelques particularitez des affaires de Suisse, de laquelle je vous envoye copie, encore que je ne doute pas que vous n'ayez les mesmes choses d'ailleurs. Mais tout pent servir en ménage. - Au reste, Monsieur, je ne faudray de faire repasser mon lacquais avec M. Arsens, afin qu'il yous porte et mette en main seurement les acquits que demandez, et que j'aye l'honneur de vos nouvelles et des propositions d'Arsens à son retour. - Monsieur, j'ay fortifié et consolé ces Messieurs du contenu de vos lettres du 22 et 27 du passé; ils font tout ce qui est en eux pour avoir encore de quoy débattre la campagne l'an prochain, et m'asseurent, que si l'assistance du Roy ne leur défaut, qu'ils passeront ce mauvais passage de la paix d'Angleterre et plusieurs après. - Je ne doute point, que vôtre mariage se faisant, le Marquisat de Saluces ne suive. - Le traitement du Comte d'Esseck (1) fait parler tout le monde : vous ne scauriez croire, comment cette Dame perd crédit et réputation partout, - Ces Messieurs commencent à concevoir quelque espérance de leur flotte qui est allée au Brésil, par quelques avis qu'ils ont d'Anvers, où ils sont venus d'Espagne, de quelque bonne rencontre qu'elle avoit faite. - C'est, Monsieur, tout ce que j'auroy l'honneur de vous dire pour le présent. Ainsy parquoy vous baisant humblement les mains, et sur ce etc.

A la Haye, ce 14 de Novembre 1599.

⁽¹⁾ V. mon article inséré au Bullet. de la Commiss. roy. d'hist. & Bruxelles, T. IV. 102 suiv.

No. LXV. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, Je vous envoye trois acquits que j'ay retiré de ces Messieurs à mesure que j'ay fait le payement et remboursement de leurs dettes. Je l'eusse fait plutost, si plutost m'eussiés ordonné de le faire : s'il vous semble qu'il y ait quelque chose qui y manque, on les fera reformer selon qu'aviserez bon estre. Mais on me dit que cette forme est l'ordinaire qui se tient par deça en choses semblables: dorénavant il faudra aviser la façon que S. M. voudra qu'on y tienne, puisqu'elle est portée par son mouvant et son jugement, et par celuy de ses plus fidelles conseillers de ne laisser ce patient en l'agonie de l'an prochain, duquel si nous le pouvons sauver, comme il se peut avec ce que je vous ay dit, je ne voy pas que parcyaprès les remèdes que nous luy pourrons appliquer, nous doivent coûter si cher. - Je vous dis, Monsieur, qu'il faudra regarder, quels acquits et décharges vous voulez que je prenne de ce que le Roy déboursera, d'autant que je voy que nous avons à peu près acquitté toutes les sommes que ces Messieurs nous ont presté sous les obligations de S. M. et desquelles nous leur avons fait et passé nos promesses (1). Mais il y a d'autres obligations en quelques unes desquelles il n'est intervenu autre contrat que la bonne foy, et aux autres une reciproque utilité, comme lorsque les États nous accordèrent un secours de trois ou quatre mille hommes, sous condition d'une Ligue ou autres choses. Tel est celuy des 150000 (escus) qu'ils mous firent l'année du siège d'Amiens, laquelle somme als pourroient prétendre leur estre deue, puisque nous

⁽¹⁾ V. les Éclaircissements historiques.

n'avons satisfait aux conditions qui furent lors portées par la Ligue. Et auparavant les 2000 hommes de pied et 500 chevaux, qu'ils envoyèrent à Monsieur le Duc de Bouillon pour ouvrir la guerre en Luxembourg et la déclarer au Roy d'Espagne, Celles qui sont fondées simplement sur la bonne foy, sont les secours de deux régimens qu'ils envoyèrent premièrement au siège de Rouen (1) sous la charge du Comte Philippe de Nassaw avec huit pièces de canon et une bonne quantité de munitions; puis en celny de la Fère sous l'Amiral de Nassaw. Pour lesquelles assistances je négociay de telle façon, que les fa passer sans aucun contrat ou obligation, sinon celle d'une pareille courtoisie et faveur quand les affaires de Sa Majesté seroient en meilleur état. - Ce que j'ay pemé, Monsieur, vous devoir déclarer par le menu, afin de fuir tous reproches de négligence ou autres possibles pires; afin aussi que je sois exempt de toute coulpe et calomnie, me gouvernant selon qu'il me sera prescrit. - Je son bien , que ces Messieurs l'entendent autrement , et qu'ils me voudroient peu de bien s'ils scavoient que j'eusse fait telles déclarations; (ce qu'on peut bien leur céler, at ca parler comme en ayant information d'ailleurs,) Mait mon devoir est d'en parler de cette façon; non en intention d'amoindrir leurs mérites envers notre État, lesquels à la vérité j'estime d'autant plus grands, qu'ils ont este plus francs et moins astreints à dure condition. - Vous

⁽¹⁾ Mem. de Sully, L. IV. (A. 1591.) p. 45. (T. II.): Les Provinces.
Unies, outre les deux régimens qu'elles entretencient à ce prince,
avoient fait marcher vers les côtes de Normandie une flotte de cinquante
voiles bien équipée, et portant deux mille cinq cens soldats, que commandoit le Courte Philippe de Nassau."

y penserez done, Monsieur, s'il vous plaist, et me ferez entendre là-dessus la volonté de Sa Majesté, afin que je la suive en tout et partout. - J'ay pensé que je vous devois renvoyer ce lacquais exprès, qui passera seurement la mer avec le Sr Arsens, tant pour la seureté des susdits acquits, que pour estre informé à son retour de ce que vous porte et proposera ledit Sr Arsens, de quoy ils ne m'ont fait aucune part (1); qui me fait douter que co n'est pas grande chose, et que le tout ne consiste qu'en simples demandes qu'ils renforceront d'autant plus, qu'il ne leur reste presques d'espérances du costé d'Angleterre. Ils n'ont pu encores tirer Monsieur le Prince Maurice par deca, bien qu'ils luy avent escrit par plusieurs fois d'y venir pour prendre conseil sur les affaires dudit Royaume. Mais il semble qu'il y reuille mordre peu volontiers, pour le peu de plaisir qu'il prendroit à leur laisser Flessingues (2) qui luy appartient. Aussy que les Espaguols estant encores en corps d'armée entre le Rhein et la Meuse, il ne reut point les laisser avec moyen de luy jouer quelque tour cependant son absence. - Vous verrez, s'il vous plaist. par une lettre que je viens de recevoir de son camp, ce qui le retient encore en campagne. - Le Baron de Reyd, sujet du Duc de Clèves, commande pour les Princes Impériaux dans Emerick, ville sur le Rhein, et qui couvee la plûpart du pays que l'Amirante peut infester. Mais elle a toujours esté tres affectionnée aux Espagnols. - Il semble que ces Messieurs se contenteront de renvoyer simplement leur Agent en Angleterre sans y renforcer sa népociation de nouveaux deputez, n'estant pas résolus de traiter plus avant avec la Reyne sur la paix, puisqu'elle ce ferme du tout à retenir les places. Ils la lairront donc

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 316.

⁽²⁾ Ci-dessus, p. 292, 293.

faire, se mélant le moins qu'il leur sera possible avec elle, de peur de rentrer trop avant soubz ce joug qui leur pèze, ou qu'elle n'essaye de les obliger et intéresser à ses nécessitez et commoditez, lorsqu'elle se sera du tout (1) des leurs. - Aussy y-a-il peu d'aparence de rien espérer d'elle, se gouvernant comme elle fait. - Possible que cette nonchalance fera penser ladite Dame plus sérieusement à ce qu'elle fait. - Le Duc d'Arscot (2) vit sa femme qui estoit partye d'icy quatre jours auparavant. le xv (3) de ce mois en l'isle de Tergoes, qui est de Zellande, au château du Sr de Cruningue (4), qui est icy au Conseil d'État pour la Province de Zellande, et qui accompagna ladite Dame au lien de l'entreveue, - On m'asseure que le mary et la femme se sont fort étroitement reconciliez: je ne scay qu'en croire, veu ce qui s'est passé entr'eux parcy-devant, ayant pour cela esté séparez depuis quinze ans; consideré aussy le naturel de ne Prince qu'on dit estre malicieux et couvert à tout reste, quand il veut tromper. - Il a jetté quelques propos de paix à ceux qui avoient accompagné sa femme, mais avec si peu de fondement, à ce que j'entends, qu'ils seroient capables d'en faire perdre l'envie par deca si elle y étoit. Il est party le 21e, n'ayant demeuré que quatre jours avec sadite femme, qui à mon avis luy auront duré plus d'un an; et a causé (5) son si subit partement sur les entrées que les Archiducs devoient faire à Anvers (6) et

⁽¹⁾ mot illisible: retirée, détachée?
(2) Charles de Groy, Duc d'Aerschot, Prince de Chimay. Ci-dessus, p. 303.

⁽³⁾ Il y a IVIII. D'après van Meteren le Duc retourna le 19. XXI B. fol. 414.

⁽⁴⁾ Marimilien, Baron de Cruningen et Haemstede, Seigneur de Heenvliet. (5) cause, ou excuse?

⁽⁶⁾ Les Archiducs prétèrent serment à Anvers le 12 Décembre 1599.

à Louvain le 28e de ce mois, esquelles cérémonies sa présence est requise. - Elle revient par decà, de quoy je m'estonne un peu, et croy que cela ne se fait point sans mystère, soit de tromper l'un l'autre, soit de vouoir toujours garder un pied en ce party pour en gagner plus de créance en l'autre. En quoy il y a bien de l'aparence. - Il est homme si vain et léger qu'on se fiera partout peu en luy. - Monsieur, j'ay avisé que pour supléer au défaut du Doux, je ne pouvois employer personne à la charge que faisoit ledit Doux, que le Sr Du Temps (1), sur lequel je me repose de toutes mes affaires par delà, et qui a toujours aydé audit Doux en la recette et conduite des deniers jusques à Diepe, où je les envoyay (2). Il est personne féable, de bons moyens, Trésorier des gardes de Sa Majesté, et qui a que perdre. Il vous plaira donc, Monsieur, de luy faire tomber en main ce petit affaire et l'honorer de vos commandemens; vous asseurant que vous en serez bien servy, puisqu'il sçait déjà toute cette conduite, et qu'il a esté employé : nous n'y pourrons commettre personne plus propre que ledit Du Temps. - Je viens de recevoir avis que le susdit Baron de Reyd a receu quinze cens hommes, que luy a envoyé Monsieur le Prince Maurice pour renfort de garnison. Et sur ce, etc.

A La Haye, ce 19 (22?) (3) de Novembre 1599.

V. Gachard, Collect. de Docum, inédits concern. l'hist. de la Belgique, T. II. p. 18. (1834.) Ils y firent leur joyeuse entrée le 24 Novembre précédant. Ibid. p. 25. Ils prêtérent également serment à Malines le 6 Décembre même année, p. 47, 49, etc.

⁽¹⁾ Temporarius. — C'est ainsi qu'il est nommé dans les lettres de Scaliger et Casanbon. — V. ci-dessus, p. 55.

⁽²⁾ Il y a envoyray.

⁽³⁾ Ci-après , p. 326.

No. LXVI. M. de Buzanval a M. de Villeroy.

Monsieur, Ce jourdhuy j'ay receu celle par laquelle j'estois commandé de détourner le voyage de Monsieur de la Noue (1); desorte qu'étant escrite du douze du passé, ledit Sieur aura aussitost esté au lieu d'où l'éloignoit votre susdite, qu'icelle à Calais. Vous surcz en toutes les particularitez que pouvez desirer de ces quartiers, par colles que vous a porté mon laquais, et par le Sr Arsens; desorte que je n'aurois de quoy vous entretenir pour le présent, n'estoit que M. le Prince Maurice étant arme ce jourdhay (2), je l'ay un peu entretenu. J'ay appris de luy qu'il a laissé toutes les frontières de ce pays en el état, qu'il espère pouvoir empêcher les ennemis d'attaquer pas une place par siège l'an prochain, partant que co Messieurs le puissent mettre et maintenir en campagne avec dix mille hommes de pied et deux mille chevaut. Le tout est de trouver des moyens pour cet effet, et en cette dissiculté, comme je vous ay dit, on jette les your sur nous. J'ay veu aussy la Duchesse d'Arsoul et quelque conseiller qui l'a accompagnée en son entreveue, depais son retour. Elle m'a dit qu'elle avoit receu tout contentement de son mary, qui avoit confessé toutes 105 fautes passées en son endroit, et icelles reparées en tout

(2) Une députation des deux Ordres des Nobles et des villes alla feliciter le Prince lors de son urrivée. Résol. d. États de Hollande et West-Frise, 1 Dec. 1599.

⁽¹⁾ Dans l'instruction délivrée au Comte de la Rochepot, allant m Espagne en 1600, le Roi se fait un mérite du retour de M. de la None. « Sadicte Majesté a tant faict envers le Sieur de la Noue, qui estait lem chef, qu'il les a quittés; et il espère que la grace qu'elle lui a facte de lui pardonner sa faulte, en attirera et fera revenir encures plusieurs aultres." — (Mem. et Corresp. de Duplessis-Mornoy, IX. 348.)

ce qui a esté de sa puissance, ayant trouvé bon qu'elle retournast par deçà pour y passer son hiver. J'ay ajouté: » et pour y faire de bons et secrets offices pour la paix tant désirée." Il m'a semblé qu'elle me vouloit tenir en cette bonne opinion. - Comme je ne donte pas que ledit Duc ne se fasse valoir par deçà par les espérances, qu'il donnera aux Archiducs du crédit que sa femme a parmy ces Messieurs, Mais, Monsieur, croyez que tout cela est fondé sur un vent, n'étoit que les matières y fussent autrement préparées que je ne les voy. - Le susdit Conseiller m'a dit que ledit Duc s'estoit avancé sur les propos de ladite paix, disant qu'ils n'auroient jamais telle opportunité de la faire à leur avantage : adjoutant que s'ils la laissoient échapper, ils n'y pourroient revenir une autre fois; que la France les avoit déjà abandonnez; que J'Angleterre alloit faire le mesme; qu'ils seroient blamez de tous les Princes de la Chrestienté, s'ils refusojent de traiter avec leur Prince qui leur offroit toutes conditions raisonnables, mesme amendemens du passé s'il en estoit question. A quoy luy a esté répondu qu'ils étoient venus sans charge de traiter sur ce sujet avec luy; que toutessois ils pouvoient répondre par discours, que les États avoient depuis longtemps rejetté la Souveraineté du Roy d'Espagne, de laquelle il estoit déchu par les enfreintes qu'il avoit fait à leurs privilèges ; qu'il p'avoit pu denner leur pays, puisqu'il n'y avoit plus de droit. Et qu'ores qu'il y en eust eu, si ne le pouvoit-il saire sans leur consentement; que quand ils servient réduits à ces termes de vouloir traiter, ils ne le pourroient aucunement faire avec les Archiducs, sinon comme avec Princes étrangers, comme ils avoient autres(fois) fait avec Monsieur le Duc d'Anjou; et qu'il leur seroit beaucoup plus seur et mieux scant de traiter avec le Roy d'Espagne,

qu'avec eus. Il leur replique seulement, que pour leur honneur et pour satisfaire aux jugemens des hommes, ils devoient se mettre en devoir d'entrer en traité, bien qu'ils n'eussent aucune envie de le conclure. - Mais, qu'il connoissoit qu'ils se tenoient si mal-assenrez de leurs peuples, qu'ils avoient peur qu'ils ne les emportassent où ils n'auroient eu volonté d'aller, s'ils avoient seulement fait semblant d'y vouloir faire un pas. - Voilà, Monsieur, tont ce que j'entends qui s'est passé en ce séjour de huit jours que ledit Duc a fait en Zellande avec sa femme; sur quoy la Reyne d'Angleterre ne manquera pas à prendre nouveaux ombrages, qui luy ferent possible avances le train qu'elle a pris en ladite paix, où plusieurs croyen qu'elle rencontrera plus de pierres qu'elle ne s'est imaginée du commencement; mesmes si la dificulté des placey intervient par le secret conseil du Roy, selon ce que jvous en ay escrit par mes précédentes qui ont esté presques toutes sur ce sujet : j'entends celle du 14 (1) que j'as envoyée à Calais, et celles du 22e desquelles j'ay charge mon lacquais, qui satisferont, comme je croy, aus votres du quatre et les présentes du 12 de ce mois. Monsieur, estant prest de conclure cette lettre, voicy nouveaux sujets de discours par l'arrivée du Sr Wert (2) de la part de la Reyne d'Angleterre, et d'un trompette de la part de l'Empereur, qui demande sauf-conduit pour la seureté de ses Ambassadeurs qu'il envoye en ce lieu pour y faire quelques propositions. Les Ambassadeurs sont le Comte d'Insbrouck (3), Salentin, jadis Archoresque

⁽¹⁾ Gi-dessus, p. 316. (2) Wert, Vere. (3) Lisez Isenbourg. — Van Meteren, (A. 1572) IV B. fol. 74 c. En 1577 il avait épousé une courtesse d'Aremberg. Richter, p. 310,

Electeur de Cologne, mais depuis marie par la dispense du Pape; de Manderscheydt et le Sr Carlo Nutzel, Conseiller de l'Empereur au Conseil de Hongrie, qui a osté, passé trois ans, longtemps par deçà, pour y proposer la pair et depuis à Bruxelles, mais ordinaire Agent dudit Empereur depuis un an ès païs de Clèves et Juliers (1). Cet eclat a donné plûtost que l'on n'en a pu voir l'éclair, desorte que ces Messieurs s'en sont trouvé un peu surpris, d'autant qu'ils n'en avoient esté préavisez par aucuns de leurs amis d'Allemagne, et que le Comte Jean de Nassaw, qui arriva hier de Heydelberg, asscure que ladite Ambassade n'a aucunement esté concertée avec les Princes et États de l'Empire : par où on a incontinent jugé que le tout avoit esté projeté de longue main à Bruxelles, afin de s'en servir et saire porter ce coup non attendu au temps que les esprits pourroient estre chranles et en suspens par deçà pour le traité d'Angleterre, et que le susdit Carlo Nulzel avoit esté entretenu depuis deux ans esdits pays de Clèves et Juliers, ayant toujours tenu ledit ambassade et les dépêches d'iceluy dans sa mal (2), jusques à ce que cette occurrence du traité d'Angleterre luy a donné sujet de l'éclore et deployer avec quelque grand fruit. Et on a découvert que la demoure, que prétendoient faire en ce lieu de La Haye lesdits Ambassadeurs, estoit pour le moins d'un an entier, n'en espérant partir, qu'ils n'eussent fait changer par leurs longues menées et pratiques visage aux afsaires de decà. Ce projet de si longue (h)aleine n'est point procedé de cervelles legères et qui pensent peu à leur fait, et fait bien paroître combien cette épine de ces

(2) mal, malle.

⁽¹⁾ Grotius, Hist., L. VII. p. 508. v Carolo Nutzelio maxime, quem rebus Cliviae ordinandis Oratorem Imperator miserat," etc.

Provinces-Unies fait mal au pied de la Maison d'Autriche, empêchant la plûpart de leurs desseins et progrès, soit du costé d'Allemagne, soit ailleurs. Et vous asseure, Monsieur, que s'ils eussent trouvé de l'étonnement et de la matière préparée par decà, que cette mine eust pu renverser quelque chose, jouant si à propos et en une telle conjoncture. - Mais ces Messieurs se sont promptement résolus là-dessus, faisant réponse auxdits Ambassadeurs, qu'on croyoit qu'ils venoient par deçà pour deux occasions: l'une pour la restitution des places de l'Empire; l'autre pour proposer la paix avec l'Archidne et l'Infante. Que pour le premier, il y avoit esté satisfait par le devoir auquel ils s'estoient mis, comme témoignent les antes qu'ils en avoient envoyé par escrit aux sommations, qui leur en avoient esté faites par les Princes et États de l'Empire. - Quant pour la pair, qu'ils étoient contraints de demeurer sur les mesmes termes de réponse qu'ils avoient fait à Sa Majesté Impériale, et bien encore plus fortement et précisement que par-cy devant, à cause des déportemens nouveaux des Espagnols, mesme contre l'Empire, ayant renouvellé et accru leurs insolences partout et donné moins de sujet de bien espérer d'eux et de leur gouvernement que jamais; desorte qu'ils auroient mesme men et contraint les Princes et Etats de l'Empire de prendre les armes et se mettre en dessense contre eux. Que les choses aussy ont pris du changement en leur Etat depuis la mort du feu Roy d'Espagne, qui a laissé en mourant deux dominations au lieu d'une ès Provinces des Pays-Bas, qui ont receu l'Infante et l'Archiduc : l'une desdits Princes, et l'autre des Espagnols (1), qui veulent contrain-

⁽¹⁾ Grotius, Mat., L. VIII. p. 543. o Falso archiducuta nomine Hispani Belgicam tenentes."

dre I sdites Provinces à les tenir en arrière-sief d'Espagne, et à cette occasion gardent les citadelles et fortes places desdites Provinces, et ont les forces et armes d'inelles en main. Plus, qu'il y a peu d'apparence d'envoyer traiter avec eux de paix cependant que les Espagnols demeurent toujours en débat et guerre avec les Princes et Etats de l'Empire; qu'il semble qu'il étoit plus séant et convenable de contenter premièrement lesdits Princes et Etats de l'Empire, qu'entrer en traité de paix avec ces Provinces, lesquelles semblent n'estre appetées que pour pouvoir plus commodement par après fouler aux pieds tous les États voisins, sur lesquels ils ont jetté leurs yeux des longtemps. - Ainsy, qu'ils supplicient Sa Majesté Impériale et lesdits Ambassadeurs, de se déporter de telle entremise, en laquelle ils auroient regret de ne leur pouvoir donner tel contentement qu'ils désireroient. Ladite réponse doit estre parachevée demain: si je la puis avoir devant que cette depêche parte, vons l'aurez; afin que par icelle on puisse faire connoître aux Ministres du Roy d'Espagne et de l'Infante, que le Roy n'a pu faire mieux qu'il a fait pour ladite paix, et que les Espagnols gâtant l'affaire et faisant du pis qu'ils pouvoient de leur costé, il nous étoit mal-aisé de faire autre chose, que ce que nous avons fait. - Je vous disois que le Comte Jean de Nassaw estoit arrivé sous couleur des affaires particulières que le Comte Jean, son père (1), a avec cette Maison mortuaire; mais enfin j'ay sceu qu'il avoit charge de sonder et reconnoître quelles étoient les dispositions de cet Etat pour le regard de la paix; quels en estoient les jugemens touchant la guerre que les Princes avoient entreprise et si peu heureusement conduite contre les Espag-

⁽¹⁾ V. ci-dessus, p. 48, 85.

nols; et sur quel pied il faudroit marcher, si on rouloit reprendre cette besogne, comme il y avoit de l'apparence qu'on pourroit, si on y voyoit de bons et solides sondemens. Sur quoy ayant examiné ce que M. le Prince Manrice et quelques autres des mieux entendus en pensaient, je trouve qu'ils n'ont pas opinion que lesdits Princes fassent rien qui vaille, s'ils ne se fient et remettent audil Prince Maurice et aux Etats de la conduite de ceue guerre; lesquels sont contens de s'obliger ausslits Princes de leur restituer et mettre ès mains toutes les places que les Espagnols tiennent de l'Empire dans cet an prochain, partant que lesdits Princes leur veulent faire fournir cent mil dalars (thaler) chaque mois pour faire une levée de la Nation allemande mesme, et l'entretenir durant ladite guerre; et se trouve que cette somme n'est pas le tiers de la dépense que lesdits Princes y pourroien! faire. Mais cet Etat est si bien fourny de toute sorte d'équipage de guerre; et, moins encore, ils satisferoient à leurs promesses, et asseureront leur État propie. - Le Marquis d'Ansbach et par conséquent la Maison de Brandebourg, goutent fort cette ouverture et pressent les autres à la suivre, la fortifiant par le jugement et le conscil qu'en donne Sa Majesté, auquel on doit desérer en choses semblables. Mais Brunswick et Hesse, piquez du dein de se faire valoir par leurs armes, et espérant l'un ou l'autre du commandement (1), sont de contraire avis, et plus encore Brunswick, poussé par le Comto d'Holloc qui se promet de l'autorité souveraine sous ledit Prince, qui se rapporte dutout en luy de tout ce qui est du métier des armes. Il remontrent la vergogne (2) que ce seroit aus Allemans, s'il se déclaroient si lâches que de commette

⁽¹⁾ G-dessus, p. 185, 199, 233.

⁽²⁾ Honte,

leurs armes et moyens ès mains d'autruy pour venger leurs querelles. D'autre costé, que ce seroit dutont s'attacher à celle des Etats contre l'Espagne et se faire purtie avec cux. Ainsy cependant telles disputes, le rosti se brusle, si est-ce que s'ils se resolvent à faire quelque chose, qu'ils seront contraints à prendre le chemin de ces Mcssieurs. Pour à quoy parvenir plus aisément, ces Mestieurs désirent que Sa Majesté redouble et renforce ses bons offices et conseils vers lesdits Princes. Et croy qu'en-An ils auront lieu. - Car, la Maison de Brandebourg les approuvant, et y joignant la Palatine, ils pourront enfin emporter les autres; principalement, si Sa Majesté fait entendre couvertement ausdits Princes, que, preunnt ce chemin, elle est contente d'ayder en l'affaire et sous l'ombre du remboursement (1) qu'elle seroit aux États de ce qu'ils luy ont presté, y contribueroit volontiers, croyant pe pouvoir en meilleure occasion s'acquitter d'une même main de ce qu'elle est redevable ausdits Princes, qu'en lournissant moyens à ceux qui peuvent si seurement mainleuir leur cause a (2) leur liberté. Qu'on peut tellement conditionner le secours qu'ils feront aux États, que les Princes ne leur demeureront obligez après la restitution, d'autre chose que d'une bonne volonté. - Vous sçavez, Monsieur, combien la Maison de Brandebourg est intéressée en cette querelle par les justes prétentions de Juliers et de Clèves, le Duc mourant sans enfans : laquelle succession cenx de la Maison d'Autriche ont déjà deporée par espérance et par les pratiques qu'ils y tiennent. Mais, c'est trop parler d'Allemagne: je viens au Sr

Mais, c'est trop parler d'Allemagne: je viens au Sr Wert (3), qui a apporté des lettres de la Reyne d'Angleterre, sa Maîtresse, plus ploines de sucre et de miel,

⁽¹⁾ Gi-dessus, p. 22. (2) a l. et.

⁽³⁾ Ci dessus , p. 326.

qu'auounes qu'elle vit escrit parcy-devant. La substance est, qu'elle renvoye le Sr Wert pour leur continuer son service et sa charge en la garde de la ville de la Brille; qu'elle reconnoist de plus en plus les obligations qu'elle a à ces Messieurs, qui l'ont secourne en ses nécessites plus promptement que n'ont fait ses sujets propres, mesmes en cette dernière opréhension de l'armée espagnole, ayant receu leur secours de mer presques aussy à point comme elle l'eust pu désirer; qu'elle reconnoist aussi que leur armée navale a détourné l'orage qui menaçoit son Royaume du costé d'Espagne; d'autant que les forces qui estoient prestes pour fondre sur l'Irlande, furent distraites et tirées ailleurs par leurdite armée navale; qu'elle leur en scaura un gré éternel, et que quoy qu'elle so il en traité de paix avec leur ennemy, que pour cela a is ne doivent rien attendre d'elle que d'amye. Sa concl sion est qu'elle ne fera rien en ce fait, qu'avec une bi particulière considération de leur État. — Cette douce extraordinaire fait juger les mieux nvisez que cette Prison cesse se tient déjà asseurée de sa paix, et qu'elle envo ces lénitifs pour en faire perdre l'aigreur, et empêchles tranchées qui en pourroient survenir à co corps mesmes contre ses affaires, et qui pourroient alterer sa bsogne. L'Ambassade Impériale qui a paru cu ce mesm temps et qui y a esté si proproment adjustée, fait com noitre que les Espagnols veulent tirer quelque chose contant du traité d'Angleterre. Possible quand ils se re ront frustrez du fruit espéré et que rien ne branle pour decà, qu'ils se lairront plus malaisement porter à la comme clusion dudit traité d'Angleterre, et que quelques raiso me qu'ils alleguent pour rendre ma demeure si noire par de ci et le crédit qu'y entretient Sa Majesté, possible en Lin

ils seront encore bien aises de s'en servir un jour et de l'employer. Au moins vous asseuray-je qu'elle sera utile à nôtre État, comme elle est déjà à quelques particuliers, qui ne trouveroient pas le support et faveur sans cela qu'ils y tronvent. Et croy que sans cela Monsieur de la Berriere (1) n'auroit jamais raison de sept ou 8000 escus que luy doit le Comte d'Egmont, de quoy nous sommes maintenant en quelque espérance. Nos pauvres gens de mer senvent aussy à quoy s'en tenir. Mais tout cela est peu auprès des divers ménagemens, qu'avec le temps les offaires de ces Provinces amèneront en diverses partyes du monde, à la connoissance desquelles notre Etat a interest de participer. Et n'est nullement conseillable que le Roy s'en retire, jusques à ce que le trouble de l'émotion de cette eau soit rassis. - Je scay bien que la Reyne d'Angleterre tomberoit bientost d'accord pour cet article avec les Espagnols, ausquels ma présence en ce lieu n'est point de ces avantages pour faire plaisir à ceux qui riroient doucement dans leur sein, s'ils luy voioient arriver quelque disgrace. - Vous ne sçauriez croire comme elle a pris de la main gauche les droites intentions de Sa Majesté ès recommandations qu'il luy a fait faire pour le Comte D'Essex. Le Sr Wert a dit à un de mes amis que cela a beaucoup nui audit Comte; qu'on a bien veu que ce que le Roy en faisoit, n'estoit pas pour bien qu'il voulust ny au Comte ny à la Reyne, mais afin de déli-

⁽¹⁾ Il est appelé M. de la Verrine, Conseiller au Conseil d'État, Capitaine de cinquante hommes d'armes, Bailli et Capitaine de Sens, dans les Résol. d. États de Hollande et West-Frise, du 11 Déc. 1599. Il s'agissait de mettre à exécution sur les biens de la Maison d'Egmont en Hollande un arrêt du Parlement de Paris en date du 25 Septembre 1598. Le Hant Conseil de Hollande, Zélande et West-Frise, séant à la Haye fut autorisé à accorder cette mise à exécution.

vrer un Seigneur de peine en se l'obligeant et le rendre injustement capable pour brouiller un jour l'Angleterre en l'opposant au Roy d'Ecosse; d'autant qu'il y avoit apparence de rendre la possession d'Angleterre litigionse audit Roy par le moyen de ce Seigneur. - Le Comte d'Holloc arrive demain : les Princes ont cassé le résidu des gens de guerre qu'ils avoient retenu. L'on ne peut comprendre autre chose que confusion en leurs conseils, qui me fait presques regreter tant de parolles employées en cette affaire. - S'ils veullent cette cloche, il les y faudra ayder : sinon, les laisser boire et s'unir (1). - Monsieur Wert est venu céans aussi, qui m'a bien parlé plus beau qu'il n'a fait ailleurs. - Je vous envoye les derniers avis que j'ay receu de Suède: l'extrait de lettre en du Capitaine La Blanque (2), neven du seu St de la Gardie, qui a jodis, soubs le fen Roy de Suède, commandé à une grande partie des armées dudit Royaume. -Ledit neveu y a retenu quelque autorité sous le Roy présent de Pologne. - Et sur ce, etc.

A La Haye, ce 8º Décembre 1599.

Nº. LXVII. François d'Aerssen aux États-Généraux.

Messeigneurs, J'ay entamé ma charge près de Sa Matt

⁽¹⁾ s'unir. peut-être, s'enivrer.

⁽²⁾ Mort en 1626. V. au sujet de re correspondant de M. de Bezanval et de ses successeurs en Hollande, les extraits des Depoisses d'Hollande faites par M. d'Espesses qui se trouvent dans la premient livraison de mon ouvrage Nederland en Zweden, (1841) p. 90 suit. — Il mourut presque centenaire.

et ceux qu'il a pleu à V. S. me commander, et eusse volontiers dilayé a en mander le progrès jusques à plus solide certitude, n'estoit que j'estime, qu'oultre le désir, il importe au service de rostre Estat, qu'en soyez mesmes escluirciz de l'apparence. - Sa Maté a esté bien aise d'entendre au long la constitution de vos affaires, que je luy ny représentée au mieux, sans qu'il m'ait pour ores donné loisir d'ensoncer tant voz nécessitez que l'assistence à luquelle vous attendez de luy, sinon sommairement, m'asseurant qu'il n'eust jamais plus de volonté à faire pour vous, que maintenant, mais qu'il a tant de plaies à cicatriser au dedans de son Estat, qu'il luy est presques impossible en tout effort de vous ayder de plus de cent mille escus, et de quelque chose de plus : - l'assignation desquelles suivroit après la conclusion de l'estat de l'année qui vient. Et ainsi que j'insiste sur la sincérité de ses promesses, le ferme fondement que V. S. à sa volonté en aient faict; la démesurée dépense de ceste année en concurrence de la puissante armée des Espaignolz sur le retour de l'Archiducq; les fortifications et retranchements, ayde aux Allemans et garde aux galleres: qu'en comme, sans notable somme à vostre conservation, il y auroit danger que voz affaires ne se disposassent à des confusions: le mal desquelles ne se pourroit guerir des parolles et belles protestations : et avenu aussy, ne seroit par après relevable d'auleune voye: et pour ce qu'il pleust a Sa Maté d'aviser une fois pour toutes, ce qu'elle pourroit et voudroit faire pour V. S.; qu'avez de besoin d'en estre esclairciz à ce coup, afin de vous y confortner; j'ay pour response, qu'il ne scavoit, s'il estoit en paix ou en guerre avec M. de Savoie, ce que touteslois il scanroit au bout du mois, et que plustost il ne

me pourroit resouldre de son assistence, ne quoy ne comment; qu'il se trouvoit assez perples à fournir onze cens mille escus pour le renouvellement de l'alliance avecq les Suisses (1), laquelle luy importoit beaucoup plus que vostre guerre, combien qu'il jugeast que l'argent qu'il vous envoie, ne peust ailleurs estre emploié à plus de prossit, tant pour ayder à maintenir vostre juste cause, que pour se revencher de celuy, qui luy avoit tousjoun esté capital ennemy; que du reste j'eusse à le veoir tous les jours.

Messieurs de Rhosny et de Villeroy auxquels j'ay eshibé les lettres de V. S. et faict comprendre la solide résolution de V. Sries en appuy, et désespoir en abandon sur le traicté de la Royne avec l'Espaignol, m'ont ouvertement déclaré, qu'ilz sont marris, que Sa Ma " n'ay! plus de moyens pour vous ayder; qu'ilz en cognoissent l'intention si bonne, qu'elle seroit infiniement morrie de vous laisser au besoin; mais que tout calculu, ce seroit bien au plus si pour ceste année il vous assistant de cent cincquante mil escus (2); que toutesfois avant que je vous en mandasse la résolution, ils en conféreroient itérativement avecq Sa Mate. C'est, Messeigneurs, à quoy j'en suis, et ne faudray à toutes occasions en informer plus particulièrement V. Sries; car je presseray de ce qu'on vous recerche de paix, de laquelle on semble avoir iry quelque appréhension sur le bruict, qui y a coura et est

⁽¹⁾ Voyez ci-dessus, p. 65. Resol. d. États de Hollande et West-Frize, 22 Nov. — 18 Déc. 1599. — w dat de swaarigheeden in se Staat, de onseekere uitkomst van de saake met den Hertog van Servoyen — en de groote betaalinge die hy in den aanstaanden jaare met doen aan de Switzers — hem beletten, dat hy den Lande niet — Lin contenteeren."

⁽²⁾ Ci-dessus, p. 282, 314.

confirmé de Bruxelles, que l'entreveue du Duc d'Aerschot avecq Madame sa femme en l'isle Ter Goes n'avoit
servi que pour la projecter, y aiant à ceste fin esté deputez plusieurs de vostre corps. Encor ne scay-je, si
mes raisons en aient peu arracher la créance à Sa Maté,
qui avecq assez d'aigreur me l'avoit reproché, à sçavoir
que V. S. le venoient importuner pour des finances là
où que traictiez tant au pays avecq l'Espaignol, qu'en
Angleterre avecq la Royne, et par son entremise, sans
l'en advertir.

Sa Maté m'a de plus sondé, ce que V. S. jugeoient de la paix d'Angleterre, que je luy ay déclarée apparente pour luy croistre le jugement de voz charges, et tant plus l'esmouvoir à assistence; mais il estime que bien on en ait respectivement grand desir, elle soit du tout difficile, et malaisée à conclurre pour l'entremise du Pape contre la Religion, et la deffiance de la Royne contre l'Espaignol, en ce que les entreprises de mer ne luy peuvent estre sans jalousie, et tous appareils sans soubçon. Est d'advis toutesfois, que vous prépariez, que la rupture avenant, elle soit sans esclat; que l'intérest qu'elle a en vostre conservation, l'obligera assez à ne vous estre contraire.

J'ay faict sérieuses instances à Sa Maté pour la surséance du commerce à Calais (1) par toutes les raisons, que de la nécessité du faict mesmes j'ay peu emprunter : où je n'ay eu aultre resolution, sinon qu'il ne sçavoit si V. S. estoient d'accord avecq l'Archiducq ou non; que de soy mesme en avoit interdict le commerce à vostre

⁽¹⁾ Instructions baillées à Aerssen, en date du 10 Nov. 1599. V. ci-dessus, p. 316.

desir. La raison en est, que le Roy considérant, combien il se transportast de jour à aultre des bledz et vins sans subside dans l'Arthois et Hainault, et que par-là la famine ou cherté croissoit à ses subjectz, pour du moins tirer moien d'en fortifier les frontières, y a imposé quelque gabelle, laquelle pour sa nouveauté auroit despleu audit Archiducq. Cependant ceste dessence s'observe de toute rigueur, mais je ne lairray pourtant d'en saire nitérieure instance, car peu de chose y peut remettre le commerce.

La paix avecq le Roy d'Espaigne semble avoir ses dégoustz, et s'entretient plus de respective nécessité, que
de ferme alliance. Taxis se plaint du retardement de M.
de la Rochepot (1), désigné Ambassadeur vers l'Espaigne.
Le Roy juge de la prérogative en ceste attente. Cependant l'opinion croist que ledit Roy d'Espaigne ait fomenté l'altération des Suisses, et anime encor journellement M. de Savoie à la retention du Marquisat par des
offres et obligations nouvelles.

M. le Mareschal de Boisdaulphin se prépare pour sire les complimens à l'Empereur, selon le jugement commun (2). Les plus ou clairvoians ou appréhendans estiment que c'est à l'instance du Pape, pour esclorre une alliance plus estroicte entre l'Empire et ceste Conrosse

⁽¹⁾ V. dans les Mém. et Corresp. de Duplessis-Mornay, (T. N. p. 332-356.) l'Instruction que le Roy a commandé estre delirré en Sieur Comte de la Rochepot, chevalier des ordres de Sa Majeste, d'Gouverneur d'Anjou, allant en Espaigne pour le service du May, en 1600.

⁽²⁾ Lettre de M. de Boisdanlphin à M. Duplessis (30 Sept. 1229. Mem. et Corrèsp. IX. 291.) » Le Roy me huste de partis pour alles
— Allemaigns."

contre la Religion; mais il y semble peu de fondement, attendu le soin que le Roy prend à la fonder en son Estat.

M. de Savoie est arrivé à Lion, et sera samedy à Orléans, pour delà se transporter lundy à Fontainebleau, où le Roy le doibt recepvoir (1). - Il a saulfconduit, et s'attend-on qu'il rend le Marquisat, auquel cas la paix est toute asseurée, et auroit Sa Maté plus de moyen de vous assister; ou s'il ne vient que pour cagioler le Roy par eschange ou transactions, on doubte qu'il n'y ait pas icy assez de courage pour en venir à la guerre. D'aultant qu'il est tout evident, que ledit Duc ne voudroit s'opposer au Roy sans appuy et alliance d'Espaigne; laquelle aussi rompue, Sa Maté seroit obligée de nécessité de vous ayder, pour occuper son ennemy hors de son Royaume. Il semble que le Duc viendra à offre de restitution, moyennant que son filz en soit pourveu du Gouvernement perpétuel à l'exemple de M. de Lorraine pour Thoul et Verdun: auquel cas passeroit à des alliances estroictes de respective offense et défense, ce qui a peu de goust en ceste Cour, où que ses prétensions en Espaigne sont estimées de surpoiser de beaucoup soit ses protestations soit sa possession au Marquisat.

Les affaires de ceux de la Religion commencent à prendre pied. La facilité de Paris depuis la vérification de

AND LINE OF PLANING MADE

⁽¹⁾ Supplem. d. Mém. journ. par Pierre de l'Estoile: (éd. Petitot) p. 258 suiv. » Le mercredy 14 du mois de décembre, Charles-Emanuel, duc de Savoye, arriva à Fontainebleau vers les huit heures du matin, ainsi que le Roy sortoit de la messe, avec tous les princes et seigneurs de la cour vêtus d'écarlate, prêts de monter à cheval pour alter au devant de luy."

l'Édict y ayde besucoup, car Rouen (1) en a pris exemple, et oultre une chambre de l'Édiet, y a-on receu as Corps quatre Conseillers de la Relligion: qui est un en chasque chambre. - Tholouse et Bordeaulx se sont laissez modérer en leurs oppositions par la remonstrance de Sa Maté (2), que cest Edict est essentiel de son service et de la prospérité de la Couronne. - On en attend les effectz au premier jour. - Rennes en son refus souffre sa punition: car en rejectant cest Edict, il en a cosse plusieurs aultres qui ne concernoient aulcunement la Religion. De quoy Sa Majesté et son Conseil irritez n'ent pas tant seulement sursiz leur jurisdiction, ains les ont interdict (3) de leur charge avecq adjournement personel aux Présidens, Gens du Roy et Rapporteur, lesquell sont tous en ceste ville, où il s'agist de la vente (4) de leurs estatz. Cependant le Parlement n'est pas sans judicature, car en Bretaigne la Cour y a ses semestres, (c'est qu'elle se change de six en six mois (5) :) et ce remuement en est venu sur le changement. Donc le demir semestre desadvoue à faict les procédures du premier, d en louant la prévoyance et clémence de Sa Maté, a pur ment et simplement vérifié son Édiet (6). M. le Nare-

⁽¹⁾ M. Floquet, Hist. du Parlement de Normandie, T. IV, 156 sur ne parle que de l'admission de trois conseillers religionnaires.

⁽²⁾ V. ci-dessus, p. 305-307.

⁽³⁾ V. aussi M. Floquet, T. IV. 261, 263.

⁽⁴⁾ V. des exemples honteux du trafic de la première Présidence de Parlement de Rouen en 1608, dans le bel ouvrage de M. Floquet, T.P. 233 suiv.

⁽⁵⁾ Il y avait aussi des semestres au Parlement de Normandie. V. M. Floquet, T. IV. 14.

⁽⁶⁾ L'édit ne fut enregistré purement et simplement à Ronen que le 5 Août 1609, après une lutte de douze ans entre le l'arlement de la mandic et la Couronne; a lutte la plus obstinée," dit M. Floquet, (7.1).

schal de Biron désigné avec M. de Mets et Mortefontaine (1) pour renouveller l'alliance des Suisses, a commandement de supprimer la Cour de Dijon, si à sa venue, sans dilay elle ne passe ledit Édict.

Les nouvelles sont icy tout asseurées du retour de l'Adelantado avecq sa flotte toute mal menée, et si vostre armée de mer ne vous ait apporté voz altentes, du moins a elle cousté au Roy d'Espaigne plus de deux millions d'or.

Bongers n'espere rien de la resource des Allemans. J'ay requis Sa Maté à les vouloir animer en leurs intérests; à quoy il ne semble pas trop enclin pour le peu de courage (ce dit-il) qu'ils ont de bien faire. Je verray ce que j'y pourray proffiter, et en adverteray V. S. comme de tout ce qui concernera vostre service. Je supplie le Créateur, Messeigneurs, Qu'il doint à voz Seigries prospérité en leurs desseings, et longue vie. — De Paris, ce 1xme de Décembre 1599. — Soubzcript: Vostre très humble, et très obéyssant serviteur et subject, Signé:

FRANCOIS D'AERSEN.

La superscription:

A Messeigneurs, Messeigneurs
les Estatz Généraux des Provinces-Unics
des Pays-Bas.

Recepta 21 Decembris 1599,

Nº. LXVIII. M. de Buzanval à M. de Villeroy.

Monsieur, Je fais ce mot pour vous donner avis de l'arrivée de mon lacquais, qui fut le 18c de ce mois,

^{269.) »} et la plus longue, peut-être, dont les annales d'ancun Parlement nous aient conservé la mémoire." — V. aussi l'Avantpropos (T. 1.) p. VIII.

⁽¹⁾ M. de Morfontaine, garde du trésor royal. - Sully, Mem., L. VIII. (A. 1596), Vol. III. 85.

qui m'a donné celle qu'il vous a plu m'écrire du huit du mesme. J'espere vous le renvoyer dans peu de jours, y étant obligé par quelques miens particuliers affaires, et par une reponse qu'attend de moy Monsieur de Rosse sur le fait de son artillerie; - à quoy je n'ay pas moyen de satisfaire plustost que dans quatre ou cinq jours. - Je vous diray donc seulement pour le présent que ces Messieurs se trouvent assez estonnez de ce que leur mande le Sr Arsens sur ce qu'il avoit charge de proposer à St Maté. Car, encore qu'il ne les ait asseurez de rien, si est-ce que cette donte et ambiguité forme des perplecites en leurs esprits, qui ne se peuvent imaginer que nos bécessitez soient si grandes, qu'elles nous contraignent dé défaillir aux espérances que nous avions donné de non, et à l'utilité qui nous en revient de leur conservation. Moyennant laquelle, disent-ils, nous pouvons éviter mille inconvéniens, et faire naitre à tout propos des dificulter aux affaires d'Espagne. - J'ay bien remontré co que m'avez représenté touchant la peur qu'ils ont voulu donner au Roy de leur paix. - Ils disent qu'ils n'ont entendu donner autre apréhension à Sa Maté que de leur rojne, laquelle ils ne pouvoient penser qu'elle ne luy fist mal, veu l'affection qu'il a toujours témoigné leur porter, et les services qu'il peut tirer de leur établissement, soit par mer, soit par terre. M'ont prié avec mille obtestations, de le répresenter sérieusement derechef et d'asseurer Sa Mate qu'ils luy serviront de bon et seur rempart tant qu'il voudra demourer en pair avec ses ennemis. partant qu'elle les reuille assister de deux cens mille escus quelques années (1). - M'ont fait voir l'état de leur dépense de l'an prochain qui est de trois millions d'or pour la

⁽¹⁾ Ci-dessus , p. 314.

guerre; - la Hollande seule se cotizant à deux cens mille escus tous les mois. Et M. le Prince Maurice me demandoit encores ce soir, si le Roy conseilleroit un Etat qui a moyen de soutenir cette dépense, de se rendre aux Espagnols, ses anciens ennemis? Je voy bien qu'en cette somme ils y comprennent ce qu'ils attendent de nous (1), qu'ils disent estre l'alliage et le cyment de tout le reste, d'autant que cela donne l'ame à leurs moyens et le courage à ceux qui gouvernent ces peuples. - Voilà, Monsieur, leurs discours. A quoy je ne scaurois rien adjouter, n'ayant rien oublyé de ce que devois et pouvois replicquer là-dessus. - Les Archiducs quittent la ville de Rees pour appaiser les Allemans, et ce à la grande instance de l'Empereur, qui sent l'incommodité que luy causent ces querelles que les Espagnols luy ont suscité. -Car les contributions de la guerre de Hongrie en sont diminuées de beaucoup. C'est pourquoy il a envoyé un heraut vers les Comtes de la Wetterau (2) qui sont vers le Rhein, et qui ont de tout temps quelque espèce d'alliance les uns avec les autres, de fournir leur quote des dites contributions qu'ils ont tournées en cette guerre contre les Espagnols; avec menace d'exécution, s'ils ne le faisoient de volonté. Les dits Comtes ont leur recours aux Princes qui les ont mis en ce jeu, et desquels ils ont suivy l'exemple en ce fait. - Ainsy voilà commencement de nouvelles querelles, - Si l'acquest de la Transilvanye estoit aussy net à l'Empereur, comme on nous a escrit du commencement, il y a apparence qu'il s'en feroit acroire. - Mais on dit maintenant, que le Walache

(2) Il y a Verderaude.

^{(1) »} De subsidien van Frankrijk - die men plogt te noemen de Fransche penningen. " Slingelandt, Stautk. Geschr. III. 138.

qui a conquis ladite Province sous le nom Impérial, l'a trouvée plus commode pour luy, et qu'il l'a jointe à sa Walachie avec intelligence du Ture. Voilà que c'est, de se fier aux Barbares. Et sur ce, etc.

A La Haye, ce 27 Décembre 1599.

N°. LXIX. Édict du Roy touchant l'aubeyne des Provinces-Unies des Pays-Bas (1).

Henry, par la grace de Dieu, Roy de France et de Navarre à tous présents et advenir salut:

Nous avons receu tant d'amitié et d'assistance en toutes occasions de la part de nos très chiers et bons amps les Sieurs Estats Généraulx des Provinces Unies des Psys Bas et de ceulx qui suivent leur party, que nous ne leur pouvons assez témoigner le desir que nous avons d'y correspondre par toutes les offices de bienveillance et de bonne volonté que nous leur pouvons departir. Car une partye desdits Pays Bas ayant esté de l'ancien patrimoyne des Roys nos prédécesseurs ainsy que chacun séait, il s'est imprimé et enraciné aux coeurs des subjects telle amour et affection à la prospérité l'ung de l'aultre, qu'encores que le temps et les occasions leur ayent empesché de la faire paroistre, il leur est néantmoings demeuré une entiere volonté d'en manifester les effects. — Ce que nous ayant esté remontré par le Sieur de Calvart (2), am-

⁽¹⁾ V. ci-dessus, p. 62. Ne se trouve point dans le Corps Diplometique de Dumont.

⁽²⁾ Homme d'une expérience consommée. Scaliger, écrivant à Baudins, en parle dans les termes les plus honorables. » Si ita est, quod scribis, et omnibus hie persuasum est, Kalvardum obisse, nac et hie

bassadeur de nos très chiers et bons amys les Sieurs Estats Généraulz des Provinces Unies desdits Pays Bas, et que les peuples et subjects, qui sont soubs la dition et obéyssance desdits Sieurs Estats Généraulz, desireroient singulierement soubs nostre bon plaisir estre par nous naturalisez et jouir des mesmes privilèges, dont jouissent nos subjects; sans qu'apres leur trespas, en cas qu'ils vinssent à déceder en cestuy nostre Royaulme, nos officiers puissent prendre et appréhendre la succession de leurs biens par droict d'autheine, à la charge, que lesdits Estats Généraulx feroient le semblable pour nos subjects residants en terre de leur obéissance: Scavoir faisons, que nous inclinants à la supplication et requeste du Sieur de Calvart et voullant témoigner à chacun, en quelle considération nous tenons l'amitié desdits Sieurs Estats Généraulx. - Pour ces causes nous avons aux subjects et originaires des villes, places et lieux, où l'autorité desdits Sieurs Estats Généraulx est recognue, permis, octroyé et accordé, permettons, octroyons et accordons, voullons et nous plaist de grace spécialle, pleine puissance et authorité royalle par ces présentes, qu'ils puissent resider et soy habituer en cestuy nostre royaulme, pays terres et seigneuries de nostre obéyssance, et y acquérir tous et ung chacun les biens tant meubles que immeubles, que

provinciae strenue viro, et ego amicissimo homine privatus sum. Pauci sunt quibus haec mediocria insint, quae in illo summa erant, rerum tam Belgicarum quam Gallicarum peritia, aulica facundia, et alia facundia. Quae prudens omitto. Sine quibus neque idoncus illi muneri neque ad illud munus a suis delectus fuisset." (Illustriss. Viri Josephis Scaligeri, Julii Caes. a Burden F. Epistolae. Lugd. Bat. 1627, Lib. II. Epist. 191.) — Grotius, Hist. L. VII. 454. — V. aussi M. van den Bergh, Gedenkst. tot ophelder. d. Nederl, Geschied. (1842) p. 332 suiv.

bon leur semblera; iceulx, ensemble cenx, qu'ils ont ja acquis, et qui à bon et juste tiltre leur sont jà escheus on pourroient escher, competer et appartenir, soit par successions, donations ou aultrement, tenir, posséder et ordonner, et disposer, tant par testament, ordonnance de derniere vollonté, donations faicts entre-vifs, qu'en quelque sorte et manière que ce soit, et que leurs héritiers ou autres, auxquels ils en auront disposé, leur puissent (pourveu que soyent regnicoles) succéder, prendre et appréhendre la possession et puissance de leurs diets biens, tout ainsy qu'originaires et natifs de nostre dit royaulme et pays et comme tels soyent tenus, censes et reputez en tous actes, sans qu'en vertu des édicts, ordonnances et statuts faicts contre les estrangiers, prohibitils du contraire, nos officiers puissent après le trespas desdicts subjects et originaires des villes, places et lieult, où l'authorité desdicts Sieurs Estats Généraulx est recogneue, prendre leurs biens à nous appartenans par droint d'aulbeyne, ny en la jouissance d'iceulz donner à leurs dicts héritiers aulcans trouble, destourbiers ou empechement, et quant à ce Avons les susdicts subjects desdicts Sieurs Estats Généraulx, ensemble leurs dicts heritiers, habilités et dispensés, habilitons et dispensons de nos puissance et auctorité que dessus, par condition présente; sans que pour ce ils soyent tenus nous payer, ny à nos successeurs, Roys de France, auleune finance ou indemnité, de laquelle à quelque valeur et estimation que ce soit ou se puisse monter, nous leur avons faict et faisons don par ces présentes, signés de nostre main: à la charge que lesdicts Sieurs Estats Généraulx octroyent pareilles lettres de naturalité pour ceuls de nos subjects, qui cont habituez et residens aux terres et pays de leur obéyssance; et que ceulx desdicts pays, qui vouldront jouir de la grace contenue en ces présentes, seront tenus de le faire apparoir par acte authentique, qu'ils soyent subjects, originaires et natifs des lieux, où l'authorité desdicts Sieurs Estats est recognue; lequel acte ils feront enregistrer au greffe de bailliage et sénechaussée du lieu de leur residence en cestuy nostre Royaulme, sans qu'il soit besoing à chacun des subjects desdicts Sieurs Estats Généraulx qui doibvent jouir de la présente grace, de prendre particulièrement lettres de naturallité de Nous, mais seulement copie collationnée de ces dictes présentes, laquelle nous voulons et entendons leur serve comme le présent original et tout ainsy, que si nous avions faict expédier à chacun d'eux nos lettres de déclaration de naturallité. Par lesquelles donnons mandement à nos amés et feaulx les gens de nos comptes, Trésoriers de France et Généraulx de nos finances, et à tous nos Buillifs, Séneschanlx, Prévosts et Lieuxtenants, et à tous nos autres justiciers et officiers présents et à venir et à chacun d'eulx-cy convienne à luy appartiendra, que de nos présente grace, congé, licence, permission, habillitation, don, quitance, octroy et de tout le contenu de ces présentes ils facent, souffrent et laissent jouir et user pleinement et paisiblement lesdicts subjects et originaires des villes et lieux, où l'autorité desdicts Sieurs Estats Généraulx est recogneue, leurs successeurs et aiant cause, cessant et faisant cesser tous troubles et empêchemens au contraire : Cor tel est nostre plaisir, nonobstant lesdicts dessudicts Édicts, ordonnances et statuts, faicts contre les estrangiers, que la valleur desdites finances ne soit cy autrement spécifiée et déclarée;

que tels dons ne deussent estre passés ny verifiés que pour la moitié ou le tiers; les ordonnances, tant anciennes que modernes faictes sur l'ordre et distribution de nos finances et l'apport d'icelles ès nos coffres du Louvre; que par les édicts par nous faicts sur l'élection et establissement des Trésoriers de France, Généraulx de nos finances, nous leur ayons expressément desfendu passer tels et semblables dons, quelque mandement, patente ou expresse jussion, que leur en puissions faire expédier : en quoy ne voullons aucunement le présent don estre comprins et entendu, ains les en avoir excepté et reservé, exceptons et reservons, et aux édicts, ordonnances à co contraires. Et affin que ce soit chose ferme et stable à tousjours, nous avons faict mettre nostre sceel à ces dites présentes, sauf en autres choses nostre droict, et l'autruy en toutes.

Donné à Paris, au moys d'Apvril l'an de grace mil cinq cens quatre vingt quinzieme, et de nostre regne le sixieme.

N°. LXX. Acte de reconnaissance de dette, pasé en faveur d'Elisabeth, par les États-Généraus des Provinces-Unies (1).

Les Estats Généraux des Provinces-Unies des Pays-Bai; A tous ceulx qui ces présentes verront ou lire verront, salut: Comme ainsy soit que par le Traité sait d'entre les Seigneurs du Privé Conseil de la Sérénissime Reyne de Angleterre, France, Yrlande, désenseur de la Foy, etc.

⁽¹⁾ Voyez ci-dessus, p. 9.

à ce par Sa Majesté spéciallement commis, et les Sieurs Jean de Duvenvoirde Seigneur de Warmont, Woude, cte. Admiraal d'Hollande, Jean de Oldenbarnevelt, Sr de Tempel, Advocat d'Estat, et Garde du seel d'Hollande et West-Frise, Jean van der Warff (1), Conseiller de la ville de Middelbourg, Jean de Hottinga, Escuier, André de Hessels, premier Conseiller au Conseil de Brabant, et Noël de Caron, Sr de Schoonewalle, nos Deputés, le 16 du mois d'Aougst dernier passé stilo veteri, il a esté traicté, convenu et promi par les troisiesme, quatriesme et cinquiesme Articles dudit Traicté comme il s'ensuit de mot à aultre : Lesdits Sieurs Estats Généraux des Provinces-Unies des Pais-Bas recognoistront on bonne légitime forme et paroles obligatoires au dedans un mois après la date du présent Traité, de debvoir à Sa Majesté la somme de huiet cent mille livres sterlinx, solvables ainsy comme ensuit, c'est à dire, que tandis et durant le temps que Sa Majesté demeurera en ladite guerre contre l'ennemy commun, lesdits Sieurs Estats payeront annuellement à Sa Majesté ou ses Ministres en sa ville de Londres, la somme de trente mille livres sterlinx, commençant ledit payement au boult du troisiesme mois dès la date et conclusion de ceste, auquel jour seront payez par culx quinze mille livres sterlinx, et au boult d'aultres trois mois ensuivans aultres quinze mille livres de ladite monnoye, et de là enquant d'an en an, en un entier payement au

⁽¹⁾ Voyez des lettres de Jean van der Warck (année 1578) dans le Belgisch Museum de M. Willems. (1841, 3e Livraison.) Les historiens bollandais le nomment souvent van de Wercke. C'est pourquoi Grotius, Bist., L. VII. p. 444. l'appelle Werckius.

bont de chasque année semblables trente mille livres jusques à la concurrence, accomplissement et plein payement desdits quatro cents mille livres sterlinx; - quant aux aultres quatre cents mille livres, moytié des hvict cens qu'ils sont pour recognoistre, ne sera par cest accord en rien préjuditié au droit de Sa Majesté en ce qui concerne le temps du payement limité par le premier Traicté, ains s'entendra ledit droit et demande demeuré en l'estat où il estoit auparavant; et si Sa Majesté devant ou après la plenière satisfaction, à lui faicte des quatre cents mille livres mentionnés en l'Article précédent, trouvast bon en son Conseil d'entendre à quelque négociation de paix avec le Roi d'Espagne, ses hoirs et successeurs présens et advenir, ou ayant cause aux Royaulmes d'Espagne ou autres, ou aux Païs-Bas, Sa Majesté en advertira (1) lesdits Sieurs Estats en temps compétent, affin d'envoyer leurs Députez en Angleterre pour traiter et accorder avec Sa Majesté sur le payement et asseurance desdits seconds quatre cents mille livres sterlinx, selon l'estat et condition des affaires de part et d'autre, et sur la restitution des villes et places d'asseurance, en quoi Sa Majesté les traistera gratieusement et bénignement: Advenant que si so face quelque conclusion et arrest de paix entre Sa Majesté et ledit ennemy, et qu'au mesme temps aucune partie des premiers quatro cens mille livres dessus accordes d'estre payez par somme annuelle de trente mille livres, soit en arrier, ou que Sa Majesté ne s'en trouve entièrement payée, se continuera tousjours le payement des arrierages d'icelle somme par le payement d'une somme

A TOTAL PROPERTY AND ADDRESS OF THE PARTY NAMED IN

⁽¹⁾ Voyce ci-dessus, p. 106.

annuelle de vingt mille livres sterling payables aux mesmes jours et termes que les trente mille livres précédents se debroient payer, jusques au plein payement et concurrence desdits premiers quatre cents mille livres; Si est-il, que pour satisfaire de nostre part au contenu d'iceulx Articles, nous recognoissons et confessons par cestes bien et leallement debvoir, estre tenus et redebvables à la Serenixsime Reyne d'Angleterre, France et d'Yrlaude, Defenseur de la foy, etc. la somme de huict cents mille livres sterlinx, monnoye d'Angleterre pour cause mentionnée plus amplement audit Traicté; Promettans en bonne foy de satisfaire et payer à ladite Dame Reyne ou à ses Ministres, à ses hoirs ou successeurs ou à leurs Ministres, icelle somme en Angleterre, au lieu, termes, forme et maniere ainsy qu'il est porté par lesdits Articles, lesquels nous tenons pour fermes et agréables, et de vouloir loyallement accomplir sans aucune contravention à iceulx; en tout ou en partie, obligeans a ceste fin lesdites Provinces-Unics et toutes les villes et subjects d'icelles, nos et leurs personnes, et tous et quelconques nos et leurs biens; meubles et immeubles, présens et advenir, nuls d'icoulx exceptez, Renonçans pour cest effect par cestes expressément, in vim pacti, à tous et quelconques privilèges; exceptions et bénéfices de droiet, si comme non numeratae pecuniae, sic non facti aut celebrati contractus; rei non gestae, doli mali, fraudis, Privilegio Fori, etc. (Lesquels tous nous tenons iey pour insérez) qui en aucune manière pourroient déroguer ou préjudicier à ces présentes, mesmes au bénéfice disant, que la générale rénonciation ne vault, si la spéciale ne procède; le tout sans fraude et mal engin. En tesmoing de quoy nous lesdits Estats Généraux avons fait sceller la présente de nostre grand seel, et signer de nostre gresher, ce huictiesme jour du mois de Janvier l'an 1599.

Paraphé

WARCK, vt.

Sur le ply estoit escript: Par Ordonnance desdits Seigneurs Estats-Généraux.

Et scele du grand seel desdits Scigneurs Estats pendant en lacqs d'or de circ rouge.

gne, C. Arrssan.

(Résolutions des États de Hollande et Westfrise, 13 Janvier 1599. Ne se trouve point dans le Corps Diplomatique de Dussent.)

N°. LXXI. Mémoire de M. de Buzanval relatif aux affaires d'Allemagne.

Il semble qu'il seroit à propos de faire remontrer aut Princes et États de l'Empire, qu'il est plus que temps qu'ils pensent à bon escient à leur conservation propre; puisque les Espagnols ne les tâtent et ne les attaquent pas au travers du fianc de leurs voisins, comme ils faisoient par cy-devant, lorsqu'ils se voyoient chargez de la guerre de France, mais qu'ils les foullent et pénètrent immédiatement dans leurs entrailles.

Qu'ils ont fait au commencement leur essay sur les plus foibles parties du corps de l'Empire, et qu'ils jugeoient plus exposées à toutes sortes d'injures par la deffectuosité de ceux qui les gouvernoient; que cela leur ayant bien succédé, ils ont passé plus avant, en essayant la patience de ceux où ils pouvoient craindre plus d'opposition et résistance. — Que ne les ayant pas trouvé capables d'arrester leurs desseins, il est bien apparent qu'ils ne demeureront pas en si beau chemin, si ce n'est que les

Princes, qui ont tant d'intérest et en public et en particulier à tels projets et à si impérieuses insolences, ne prennent promptement de vigoureuses résolutions pour se parantir de ce seu qui les va consumer les uns après les autres, s'ils n'y pourvoient d'heure. — Que Messieurs en Etats les ont souvent avisez des desseins des Espagnols; que, lorsque la Ligue étoit en sa vigueur, ils ont esté emonds d'y pourvoir; qu'il (1) se pouvoit faire alors que grande selicité (2), et grande apparence. Mais que lon a sort peu cru les remontrances et les ouvertures qu'on faisoit lors pour couper la racine à ce mal; d'auant qu'il sembloit trop éloigné de ceux ausquels on tesoit tels progrez (3), et que ceux qui les tenoient, parolent plus pour leurs intérests particuliers, que pour ausce cause.

Qu'à la vérité, Messieurs les États demeurent toujours atteressez comme auparavant, desorte qu'il sembleroit ne leurs remontrances procèdent toujours de même sourcet du desir qu'ils ont de joindre les autres à leur defense, et de les amener en la même danse en laquelle ils ant.

Si est-ce qu'encore que rien ne soit changé pour leur gard, il est arrivé un grand changement en celuy des-ts Princes; d'autant que maintenant les Espagnols leur nt voir et sentir les dangers desquels lesdits États ne ur faisoient que la peur, en leur en montrant la proxité.

Voilà pourquoy leurs remontrances doivent maintenant roir plus de poids à l'endroit desdits Princes, qui ont en voir ces jours passez quelques villes Impériales for-

⁽¹⁾ qui.

cées à recevoir garnison étrangère et près leurs murs et remperts, pour servir d'échelle aux étrangers à monter au plus haut de leurs desseins. Ils en ont ouy d'autres sommées et puis surprises, d'autres branquetées (1), les sujets de l'Empire traitez comme les plus misérables esclaves qui soient sous la tirannie du Turc. Et n'ont-il pus ouy les cris de tant de Noblesse allemande foullée aux pieds par lesdits Espagnols, et même veu les playes d'an Comte (2) de leur ordre, massacré cruellement contre la foy donnée, de laquelle les Espagnols font aussi peu de cas comme du chant d'une chanson qu'ils font dire à leurs garces, quand il est question de pousser leur ambition et rasseurer (3) leur avarice.

Messieurs les États ne disent rien en exagérant: la chose parle assez de soy-même, et c'est pourquoy ils s'arment de la meilleure résolution qui leur est possible contre cette tirannie, et incitent ceux qui en sentent déjà les effets, à s'y opposer, et à favoriser la justice de leur cause, qui se rend tous les jours plus juste par les échantillons que donnent leurs ennemis de leur tirannie et de celle qu'ils aggraveroient sur eux, s'ils s'y soubmettoient; veu celle qu'ils exercent sans aucune discrétion contre les peuples, sur lesquels ils ne peuvent prétendre aucune domination, et sur un corps de la Chretienté que tout le Monde a tenu jusques icy à la singuliere révérence et vénération, qui est l'État du Saint-Empire.

Messieurs les États protestent ausdits Seigneurs Princes,

⁽¹⁾ V. ci-dessus, p. 39.

⁽²⁾ Le Comte de Falckenstein et Brück. V. Grotins, Hiet. L. VII (A. 1598.) » Falcosteinius Comes terrae Bruquiae."

⁽³⁾ rassasier.

qu'ils n'y épargneront ny leur sang ny leurs moyens, voire jusques à la derniere goute et maille d'iceux, pour repousser ce joug espagnol; espérant pour cet effet de mettre de bonnes forces en campagne pour avec la grace de Dieu so maintenir contre cette tirannie, et l'ébranler et ruiner si faire se peut, où les occasions s'en présenteront et par mer et par terre. Supplient très humblement les Princes de vouloir de leur costé faire chose digne du rang qu'ils tiennent, et de la gloire de leurs ancestres qui n'ont jamais permis qu'une nation étrangère vint les braver si avant, comme sit une poignée d'Espagnols qui sont ès Païs-bas; et qui plus (est), du danger qui les menace et qui s'approche de jour en jour plus près de leurs portes.

Et seront lesdits Princes avisez de ne se laisser piper on amuser aux apparences spécieuses que feront les Espagnols, de respecter l'autorité du Saint Empire, en promettant amendement aux fautes qu'ils ont commises contre iceluy, incontinent qu'ils s'apercevront que les Princes de l'Empire se seront resolus de pourvoir à leurs insolences par voye de fait. — Estaut certain que lesdits Espagnols ne seront poussez à faire semblables soumissions, que par la crainte du danger qu'ils verront à leurs affaires, et seulement pour conjurer la nuée, de laquelle ils appréhendent la décharge qu'ils ont méritée; laquelle ne sera jamais sitost passée, qu'ils ne reprennent le premier fil de leurs desseins à la première occasion.

C'est pourquoy lesdits Princes feront prudemment, si près une bonne résolution prise, ils font voir la lueur de leurs armes et la majesté de l'Empire de près ausdits Espagnols, et traitent avec eux de leurs différens l'épée à la main; ne se départant de leur résolution, qu'ils n'ayent

mis un tel ordre aux frontières et à tont ce qui est deça le Rhein, que lesdits Espagnols n'y osent ou puissent rien entreprendre ny par après. — Autrement il est certain, que faisant contenance de sortir par la porte de devant hors des places qu'ils ont occupées, ils y rentreront bientost après par la porte de derrière.

Or, la justice est toute évidente en l'entreprise de l'affaire, et la facilité très grande en l'exécution d'icelle. -Et pour le premier, l'Amirante d'Aragon a fait sonner haut et clair qu'il avoit les armes en main pour la restauration de la Religion Catholique Romaine ès lieux où elle étoit decheue, et pour l'extirpation des hérésies ès provinces voisines, d'où la contagion pourroit infecter les païs du Roy son Maitre. - Ce qui appert par la lettre qu'il a écrite à la ville de Wesel (1): qui est directement ébranler les libertez et loix de l'Empire, et mettre les mains où il n'a que voir et toucher. - La raison donc et la justice divine et humaine appelle les Princes pour s'opposer à telles innovations, qui n'appartiennent qu'est Etals du St Empire légitimement convoquez. - Et quant à la facilité en l'exécution, elle est toute apparente. Cot les forces de l'Amirante sont maintenant fort diminuées. ayant esté combatues par la rigueur de cet hiver et par le manquement du payement, y estant arrivé depuis la mort du seu Roy d'Espagne. Elles sont décheues de réputstion, n'ayant rien exploité digne de la grandeur de leur superbes vanteries contre Messieurs les États, contre les quelz elles ont esté dressées : lesquels ils ont laissé en arrière pour infecter (2) les pauvres voisins, qui ne 12

⁽¹⁾ V. ci-dessus, p. 48, 79.

⁽²⁾ infester.

craignoient point, pour ce qu'ils ne pensoient leur rien devoir. — D'autre part les forces de Messieurs les États paroitront à ce renouveau fraisches et gaillardes, conduites par un bon chef de guerre et soutenues par un bon ordre, encouragées par l'estime que les Espaguols auront fait paroitre avoir d'eux, ne les ayant osé forcer, ny mêmes attaquer par un si long espace de temps qu'ils les ont regardées, et si grand avantage que leur en donnoit la petitesse d'icelles.

Qu'il ne faut douter, qu'en ce fait Messieurs les États joindront tant qu'ils pourront leurs desseins et conseils aux leurs, et favoriseront de tout leur pouvoir l'entreprise des Princes, s'ils veulent sérieusement s'élever et embrasser l'affaire. - Et, qu'encore qu'il leur soit mal-aisé de pouvoir faire état de quelque certain lieu auquel ils doivent joindre et employer leurs forces, d'autant que leurs frontières estant si larges et longues que chacun sçait, et qu'ayant les ennemis épars de tous costez, et qui en veulent principalement à leur Etat, ils sont contraints de porter leurs armes où les entreprises des ennemis les tirent, et où les occasions se présentent pour un plus grand avantage de leurs affaires : si est-ce que les Princes considéreront, que quelque part que les armes des Etats éclateront, elles ne pourront estre que très utiles aux desseins et entreprises desdits Princes.

Et est à considérer, que les provinces des Païs-bas, notamment celles de deçà le Rhein, sont parties si join-tes et si essentielles à l'Empire, et la constitution d'icelles d'un tel moment à toute l'Allemagne, qu'il n'y a rien à quoy doivent tant soigner les Princes jaloux du bien de leur patrie, qu'à l'établissement d'une bonne forme d'État ésdites provinces; par le moyen duquel la liberté de

l'Empire demeure en son entier, et les moyens soient ostez à ceux qui y voudroient faire brêche, de le vouloir entreprendre. - A quoy on peut ajouter, que la liberté se maintient par la liberté; que celle de la République des Vénitiens a maintenant (1) jusques à present la franchise et les droits des Princes et Etats d'Italie; qu'il y a apparence, que la forme qui se donneroit à ces provinces, se moulant sur le moule de la liberté, tous les Roys, Princes et États voisins en demeureroient plus assenrez en tout ce qu'ils jouissent; n'ayant rien à craindre d'icy, pour estre l'humeur de ces peuples naturellement portée au trafic, et par conséquent à vie donce et tranquille, et plus propre à s'opposer à des desteins ambitieux des autres qu'à les renforcer, en s'y joignant. -Ce soin donc sera digne de la vertu, prudence et grandeur desdits Princes, auquel ils pourront appeller les antres Roys et États voisins qui ont leur part aux monvemens et influences desdites provinces, et qui ant interest qu'elles ne servent plus (comme sonvent elles ont fait par cy-devant,) d'échelon à l'ambition d'autruy pour le faire monter si haut qu'il en met bas (2) les autres; mais plutost de contre-poids pour tenir la balance des Etals voisins en équilibre.

Fait à la Haye, en Février 1599.

⁽¹⁾ maintenu.

⁽²⁾ Met en bas (?)

N°. LXXII. Mémoire de M. de Buzanval sur la liberté du commerce des neutres.

Les discours ordinaires qui se font depuis quelques jours par deçà, et quelques propos que nous en atons en ensemble il y a quelque temps, me font croire, au moins craindre, que Messieurs les États prendront quelque résolution sur le fait de la marine aussi brusque et déterminée, comme préjudiciable à leurs voisins et amis, et de laquelle il y a danger, que cet État enfin ne boive la lie, en se pensant entretenir de la douceur du vin d'icelle.

C'est pourquoy meu simplement du bien d'iceluy, et de la prévoyance des dangers qui résulteront de ce conseil, je vous en diray brièvement mon opinion; afin qu'après la considération d'icellé, on apporte telle modération à ce fait que mérite la grandeur d'icelny, et qu'on sache qu'il n'a tenu à moy qu'on n'ait pourveu à tels inconvéniens, si d'aventure ils arrivent: ce que je ne désire, et les empêcheray de tout mon pouvoir.

J'apréhende qu'en la guerre maritime contre le Roy d'Espagne, à laquelle la nécessité de vos affaires vous porte, vous vous lairrez possible emporter à défendre et empêcher par voye de fait le commerce que tous vos voisins et amis ont (1) en Espagne, faisant prendre et dépréder les vaisseaur et biens de ceux, qui porteront dedans ou dehors dudit Royaume leurs marchandises.

Je ne veux entrer maintenant sur la question; sçavoir si telle procédure est licite (2), ny vous demander pour-

⁽¹⁾ font.

⁽²⁾ V. ce que dit M. de Bucanval, p. 206. des principes du droit

quoy vous permettiez ledit commerce à vos sujets par cydevant, et mêmes au temps que le Roy le défendoit aux siens, duquel vous obtintes la liberté pour iceluy; ayant défendu à ses sujets armez sur mer, de courir sus aus votres pour ce regard. - Car, de quel droit l'Espagne doitelle être plus dessendue et sermée aux François maintenant qu'ils y ont paix, qu'elle n'étoit aux Hollandois, lors même qu'ils avoient forte guerre contre elle? Je laisse donc cela, et veux conniver en cet endroit aux raisons d'État que vous pourrez alléguer. Lesquelles bien que j'accepte, si ne passeront-elles pas pourtant par la balance de cette justice divine qui n'incline jamais ny à nos passions, ny à nos intérests. - Je m'arrêteray seulement aux considérations humaines et d'État, et vous diray qu'il faut, ou que vous vous prépariez à l'inimitié et hostilité de tous vos voisins et de toutes nations qui ont puix avec l'Espagne (1), - ou bien que les estimiez tous si lauches et si foibles, ou bien si respectueux à l'intérest qu'ils out à la conservation de vôtre Etat, que non-obstant la servitude que voulez mettre à la liberté de leurs États, ils ne lairront pour cela de vous favoriser et s'accommoder à vos imperfections.

Je ne croy pas que vous vous chargiez volontiers de tant d'ennemis: vous avez trop de prudence pour ce faire, et vous pouvez trop esperer à l'avenir de la bonne et sincère affection des uns, et trop craindre de la soupçonneuse alliance des autres.

C'est donc l'espérance, qu'on supportera de vois ca

⁽¹⁾ Il y a ici un passage mutilé et tronqué; sen partir quand cette emposée violence à l'endroit de ceux qui y trafiqueront." — Cette paranthèse au reste paraît mutile.

désordre, qui vous fera passer par-dessus le respect que vous devez à vos amis. Et m'alléguerez là-dessus, qu'on l'a bien pratiqué du temps de feu Monsieur le Prince d'Orange (1), lorsqu'il n'avoit que Flessingues et quel-qu'autres places. — A quoy on peut aisément répondre qu'on endure beaucoup de choses des enfans et des désespèrez, qui n'ont rien à perdre; lesquelles on ne soufriroit nullement de personnes qui seroient en aage, bien sensées, et qui auroient de quoy.

Puis, on étoit bien aise à ce commencement, de laisser croître cette épine que feu M. le Prince d'Orange avait mis aux pieds du Roy d'Espagne; duquel la grandeur étoit formidable pour lors, et la petitesse de cet État méprisable.

Mais maintenant il en ira bien autrement: le Roy d'Espagne s'étant défait de ces païs et ayant investy autruy, a retranché luy même une bonne partie de l'apréhension qu'on avoit de son ambition. La pluspart des conseillers qui sont à l'entour des Princes (2) se flattent pour co transport. Vous ne doutez pas, à mon avis, des jugemens qu'en fait l'Angleterre, et sarez les résolutions qu'elle a d'affermir ledit transport, et de faire paix et alliance avec ce nouveau Duc de Bourgogne; desorte qu'il vous faut attendre de l'avoir la première en teste, et la meilleure partye de ses sujets un de ces jours; lesquels courront comme gens affamez au trafic d'Espagne, aussitost que la porte leur en sera ouverte.

Quant à la France, je vous diray ce mot seulement, et vous prie le bien pezer: que, bien que le Roy tres-Chré-

⁽¹⁾ V. ci-dessus, la lettre des États-Généraux au Roi. (8 Mai 1509, p. 158-160.)

⁽²⁾ Les Archiducs.

tien demourant en ses anciens ombrages et soupcons pour la grandeur de la Maison d'Autriche non-obstant ledit transport, qu'il n'y a pas faute de personnes près de luy. qui essayront à les luy arracher quand ils verront l'Archiduc et l'Infante effectuellement possesseurs des Pais-bas et que ce sera un vray moyen d'ouvrir la bouche à cent qui seroient affectionnez de ce costé-là secrètement, quand ils y seront poussez par les plaintes que feront les sujets de Sa Majesté des violences reçeues par vos navires de guarre; desorte que ils mettront vôtre gouvernement en mauvaise odeur, et essayront d'en rendre suspecte la puissance; comme étant en doute, si étant crue et haussée, elle tiendroit dans ses bornes. - Voilà donc, comme vous mesmes déracinerez peu à peu la bonne volonté, qui reste aux François et à leur Roy à l'endroit de vôtre État, et les jetterez insensiblement dans celuy de vôtre ennemy, qui ne faudra pas sur cette occasion, et celle de sa venue et inauguration, à chercher de plus fermes et étroites alliances avec la France, qu'il n'a eu jusques à present. - C'est donc à cet avénement qu'il faut toucher délicatement à cette corde de France, si vous en voulez avoir bon son et harmonie.

Quant à ce que vos voisins ont toléré de vous ès premiers fondemens de vôtre État, et comme en son enfance, les choses sont pareillement fort changées. Car on l'a vou tellement croître cependant les guerres passées de la France: on y a rendu trop d'actions d'hommes (1) bien fermes et bien asseurez sur leurs membres. — Quant an désespoir de vos affaires, on dira que vous le prenez à vostre mesure, et qu'il se fant garder des personnes qui sont les forcenez et désesperez pour frapper et nuire à autruj

⁽¹⁾ On s'y est trop illustré par des actions d'éclat et des mesures togourcuses.

impunément. — Vous avez donné tant d'exemples d'un meur et sage gouvernement en vos affaires depuis quelque temps, qu'on ne croira que bien sobrement telles allégations.

Je sçay à peu près ce que vous m'objecterez là-dessus, si tant est que vous soyez resolus à fermer à toutes nations la porte du commerce d'Espagne. Vous direz que votre État ne peut subsister sans iceluy; que pour luy rendre la liberté dudit traffic, il est nécessaire que vous l'empêchiez aux autres; d'autant que l'Espagne, ne se pouvant passer de ce qui luy vient de dehors, et de ce qu'elle y envoye, et ce commerce luy manquant par vos hostilitez, elle sera contrainte de reprendre le premier pied et train qu'elle tenoit avec vous (1).

Mais, premièrement, il faut présupposer qu'il soit en votre puissance de fermer cette porte d'Espagne tout à fait: ce qui n'est pas à croire, veu qu'ayant journellement devant vos yeux la ville de Dunquerque, il vous est impossible, quelque diligence que vous fassiez, d'en houcher tellement le port avec vos navires que vous y tenez continuellement, qu'il n'y entre et sorte plusieurs vaisseaux. Combien donc le pourrez-vous plus mal-aisément faire ès endroits si éloignez en une coste si longue et si large? Et que se soucira l'Espagne, si de mil vaisseaux qu'on y vondroit faire aborder l'année, il s'en perd cent on davantage? — Cela sera bien suffisant d'aigrir et irriter les nations qui y perdront, mais non d'appaiser les Espagnols, pour vous y recevoir derechef, s'ils ne sont meus par d'autres considérations d'État.

Ouy, me direz vous: mais, que ferons nous de 25 ou 30,000 matelots (2), ou autres qui vivent parmi nous de

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 82, (2) Voyer ci-dessus, p. 50 et 121.

la marine? Comment se pourront resondre tant d'humeurs inutiles et superflues en ce corps, sinon à la destination (1) d'iceluy, si on ne les vuide utilement, et qu'on les envoye dehors pour y rapporter du sang et de la noutriture?

J'avoue à la verité, que ce détroit est facheux, et qu'il est mal-aisé de sortir de ce passage, sans y laisser du péril (2), comme l'on dit; toutessois, essayons de pénetrer avec le moindre danger et péril, car il y en a de tous

Mais quoy? tous vos voisins et amis sont-ils si fort mêlez avec les Espagnols, que vous vengeant des uns, vous ne pouvez épargner les autres? Le Roy d'Espagne n'a-il pas assez de païs et de sujets pour estre infestez par vos armes, sans les rendre odieuses à vos alliez?

Vous avez toutes les Espagnes pour sujet et objet de vos armes; vous avez les Indes Orientalles et toutes les costes y adjacentes; il est impossible qu'il n'y uit beaucoup d'endroits en si longues espaces et si opulentes régions, où vous ayez d'employer vos mariniers, et en décharger votre païs avec grande apparence d'utilité et d'un centième rapport des dépenses que vous y ferez.

Vos particuliers marchands ont fait jusques à cette heure des entreprises et aussi hazardeuses et de plus longue haleine, que celle que je vous propose, et s'y sont portez, comme j'entends, avec tant de discrétion pour éviter le nom de pyrates, qu'ils n'ont jamais attaqué, el même par votre ordre, les navires ny espagnolles, ny portugaises, allant en marchandise. Cy (3) sont-ils les ennemis de cet Etat, et ce seroit une espèce de trahison

⁽¹⁾ destruction.

⁽²⁾ du poil. (3) Cependant.

ailleurs de les épargner, comme on a fait.

La mer est un élement commun et l'usage presque aussi libre que celuy de l'air. Si le vouloir approprier et y défendre les navigations ordinaires, c'est une entreprise bien haute. — L'Amirante d'Aragon a voulu en user de cette façon ès terres voisines du païs, qui est en sujétion de son Maître, et, pour son droit, a allégué la force qu'il a en main, la nécessité des affaires de son Maître, la voisinance des Provinces-Unies qu'il a de guerroyer. — On dit que les Allemans n'aquiescent pas à ses allégations, et qu'ils s'en veulent venger main armée. Qui entreprend d'offenser tout le monde, il faut qu'il s'attende d'avoir beaucoup d'ennemis.

C'est ce que j'ay pensé devoir vous communiquer sur ce sujet, afin que vous y avisiez meurement: ce que je ne fais pas sans une bien particulière occasion, vous pouvant asseurer, qu'il y a plus de deux mois que l'on a escrit de la Cour de France, que ce danger étoit à craindre de ce païs, et que vos marchands mêmes qui y sont retirez, ont fait peur aux François.

Le Roy T. C. est Prince débonnaire, et qui endurera beaucoup d'intempéries de ses amis, avant qu'entrer en mauvais ménage avec eux. — Mais, représentez-le vous magnanime, et moins patient que jamais aux bravades qu'on luy voudroit faire boire mal à propos, en courant sus à ses sujets. — Les grands courages et bons naturels sont ceux qui s'irritent plus aisément que les autres, et bien souvent les piqures des amis leur sont plus sensibles et insupportables, que celles de leurs ennemis.

Les moyens qu'il a de s'en ressentir par mer, sont petits, direz-vous; mais la terre ne luy manquera pas, et les autres États, qui seront intéressez en ce fait comme luy, joindront volontiers leurs intérests aux siens. Or, - devant que d'en venir-là, je serais plustost d'avis que vous prinsiez tout autre party. Et je vous supplie derechef d'y aviser, et de tempérer ces extrémitez avec quelques douceurs, en essayant de faire couler ce mal de telle façon, qu'il ne retombe point sur tous mesmes. - Je ne crains et ne plains point tant le dommage qui peut arriver à la France pour ce regard, que celuy qui vous en redonderoit enfin. - Car, qu'importe-il au gros d'un si grand Etat, et peu fondé sur la marine, si des particuliers perdent cent ou deux cens mil escus tous les ans? Avisez donc de vous comporter tellement en ce fait, que la révulsion de ces mauvaises hameurs ne retombe sur vôtre Etat même; qui me tourneroit à un regret indicible en particulier, et qui ne pourroit enfin que retourner au grand mal de la cause com-

Fait à la Haye, le 15 de Mars 1599 (1).

N°. LXXIII. Déclaration de M. de Buzanval en faveur des États de la Province d'Utrecht.

» Nous Paul de Choart, Seigneur de Busenvell, Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy, et Ambussadeur pour Sa Maté tres Chrestienne vers Messicure les Estats des Provinces-Unies, Ayans en considération la bonne affection des Estats du païs d'Utrecht et estants bien informé que les revenus et aultres moyens d'icente Estats sont fort sobres et non bastants pour fournir leur

⁽¹⁾ Voyez plus haut, p. 127.

contribution ordinaire pour la charge de la guerre nu Pays-bas contre le Roy d'Espaigne, Confessons au nom de Sn Mate très Chrestienne, et en vertu de nostre pouvoir en cest endroiet souffisant, d'avoir faiet certain accord avecq lesdits Sieurs Estats d'Utrecht, à scavoir; combien que lesdits Estats d'Utrecht out consenty, pour leur quote avecq Messieurs les Estats Généraulx des Provinces-Unies de ces Pays-bas au fournissement de la somme de cent mille florins par lesdits Sieurs Estats Généraulx à emprunter à sadite Maté très Chrestienne de France (1), dont lesdits Estats d'Utrecht nous ont donné acte de leur consentement en forme, et de mot à mot comme o'ensuyt. - » Es wederomme gedelibereert op het ernstich aenhouden van den Heere van Busenvall, Ambassadeur van de Co. Mat van Vranckryck, versouckende consent van der Staten quote in de leeninge van hondert duysent & ten behouve van zyne voornoemde Co. Mat. Ende, naer verscheyden communication dienaengaonde gehouden, hebben die voorn. Staten eyntlick voor dese reyse, ende sonder dat tselve in consequentie getogen sall mogen worden, geconsenteert ende consenteren by desen voor haere quote in de voorsz. versochte somme van hondert duysent & tot behouff van Zyne Mat van Vranckryck voorfi, - Gedaen t'Utrecht den xxen Martii 1593." - Que ce néantmoins avons promis et promettons par cestes, au nom de sadite Maté et en la susdite qualité nous obligeons, que sadite Maté ne demandera ny fera demander par nous ny par aultres desdits Estats d'Utrecht, de leurs subjects, ny de leurs biens payement ou satisfaction de ladite leur quote ou portion,

⁽¹⁾ Ci-dessus , p. 319.

ains les en avons quicté, comme les quictons par cestes d'icelle leur quote ou portion. Et à ceste fin promettens aux dits Sieurs Estats d'Utrecht, que au plustost qu'il sera possible, nous leurs baillerons ou ferons bailler descharge ou quitance convenable du recepveur général Doublet. — Ainsy faict à Utrecht, ce xxe de Mars 1593.

P. CHOART BUZANVAL."

(D'après l'original.)

APPENDICE.

No. I. Documents relatifs aux campaynes des années 1594 et 1556.

Messieurs,

Vous aurez veu et entendu ce que j'ay proposé le vui du présent de la part du Roy mon Maistre en l'assemblés des députez des Provinces-unies de ces pays. Le fait est de telle importance qu'il merite que vous y tourniez vot meilleures et plus ordinaires pensées. Considérez quel avancement vous procurez à la seureté de vostre État en jettant la guerre dans les provinces d'Arthois et Haynaut (1), qui sont celles par le moyen desquelles le Roy

⁽¹⁾ V. la lettre du Prince Maurice au Roi Henri IV en date du 15 Décembre 1593, publiée par M. van den Bergh, Gedenkstukk, tot spekelder, der Nederl. Geschied., p. 333. » Touchant les trois mille hourmes que Vostre Majesté desire que Messieurs les Estats payent pour faire la guerre en Artois et Haynaut, ils n'ent pas encores prins une resolution finalle: je pourchasseray de tout mon pouvoir que le Sr. de Calvart es porte à Vostre Majesté leur responce le plustost que faire se pourra. "

d'Espagne vous a tousiours plus incommodé, et sans lesquelles il n'auroit le moyen de continuer les oppressions qu'il fait pardeçà. Pensez que si vous aydez à allumer le feu en ses extrémitez de pays qui sont esloignées de vous, que les estincelles en pourront bientost sauter et passer jusques dans le milieu de la Flandre et du Brabant. Que si vous considérez bien cet affaire, vous jugerez assez que rien ne peut plus ayder et fortiffier les desseins et entreprises que vous avez de la guerre à quoy yous vous resolvez pour l'an prochain. Car les Espagnolz estant empeschez d'un costé dans la France, où il faudra qu'ilz ayent une armée pour secourir les Ligueurs et opposer à celle du Roy, d'autre costé estans attaquez dans les Provinces d'Arthois et Haynaut (1), et estans contraintz d'y tenir de grandes forces pour les dessendre et maintenir, jugez quel avantage et facilité vous aurez à faire la guerre des costez de deçà le Rhin, si vous y voulez establir vostre État et y eslargir voz limites. Croyez que vous y procéderez avec beaucoup plus de seureté en bisant la despence pour la susditte entreprise d'Arthoys et Haynaut, que si vous despensiez deux fois autant par decà. Les plus prudens de ces Provinces-Unies ont longtemps ya jugé cette ouverture de guerre si utile à ce pays, qu'ilz n'eussent rien espargné pour la faire du costé de France, s'ilz y eussent veu quelque disposition en la volonté de noz Roys. Maintenant Sa Majesté y est resolne partant que vous y vouliez aussi apporter de voz moyens et le seconder en cette entreprise. Ne laissez point re-

⁽¹⁾ Grotius, Hist., L. III. p. 258, 278. » Haenovios igitur et Atrebates ac cactera servientium nomina hortabatur (Henricus), proturbare Gallico et Cameracensi solo externum militem invisum cunctis" (Hispanos) etc. 24

froidir cette ardeur de laquelle y est poussée Sa Majesté, Mais surtout prenez garde que voz longueurs et retardomens ne facent perdre la vraye saison de cette affaire. Je ne doute point que n'ayez assez de prudence pour recognoistre combien elle vous est utile, et que n'ayez aussi assez de bonne volonté pour vous y resondre. - Mais co n'est pas assez de bien juger et bien vouloir, il faut mettre en temps la main à l'oeuvre, car j'ay peur que si cette occasion vous eschappe, ne la regrettiez longtems cyaprès. L'affection que je porte à Vostre Etat me fail parler de cette facon et vous advertir de ce que je conor estre si utile à vostre conservation. Connoissant voz affections à l'endroit du Roy mon Maistre, je pouvois bien me passer de vous presser davantage, mais l'intérest que j'y voy de vostre costé me antraine de vous exciter à prendre vivement ce fait en main et en faire une bonne résolution. Car je m'estimerois peu mériter de vous, si je ne vous représentois bien expressément une chose qui vous touche de si près, à laquelle je vous supplie reilles et avancer de telle façon que le Roy mon Maistre ne soit point tenu en suspens, et que Vostre Etat nesoit point frustré du fruit qu'il en doit espéror. Et surce me recommandant humblement à voz bonnes graces je prieray Dieu .

Messieurs,

Qu'Il vous tienne en sa sainte garde. A La Haya, (18e)
quatziec jour de l'an 1594.

Vostre humble et très affectionné amy et serviteur Buzanval.

Messieurs ,

Messieurs les Étatz du pays d'Utrecht ou leurs deputes.

(Lettre dont l'original fait partie de la Collection d'autographie de M. Beeldsnyder de Voshol à Utrecht.)

No. II. M. de Buzanval aux États d'Utrecht

Messieurs ,

Il y a peu de jours que j'ay escrit à V. S. comme j'ay fait à toutes les autres Provinces-Unies sur le sujet de ma derniere proposition faite en l'assemblée de Messieurs les Estaz-Généraux (1). Mais puisque j'entens que vous estes maintenant assemblez en corps d'Estat de vostre province, je ne me lasseray point de vous raffraichir la mémoyre de mes précédentes lettres par cette-cy, puisque ma diligence et ma peyne a pour but un commun bien et à la France et à vostre pays, et que je m'assure qu'en une si honorable et solennelle compagnie, comme est la vostre, vous ne viserez à autre chose qu'au bien et avancement de cette cause générale, à laquelle vostre salut particulier est si naturellement et essentiellement attaché. - Souvenez vous donc, s'il vous plait, combien vous avez eu moyen de reprendre haleyne en voz tres grandz et continuelz travaux de guerre depuis six ou sept ans que l'Espagne a tourné ses armes contre la France. Remettez vous devant les yeux de quelz précipices s'est relevée la France depuis ce temps et dittes avec moy, si cet Estat tant désolé et déchiré a donné tant d'affaires au Roy d'Espagne par la magnanimité de son brave Roy, qu'il a esté contraint de laisser voz affaires comme en sequestre et surséance pour employer toutes ses forces contre icelluy. combien pouvons-nous espérer de délivrance maintenant par le moyen, de ce grand corps d'Estat qui est presque tout rejoint et auquel ne reste plus qu'un peu de temps

⁽¹⁾ Grotius, Hist., L. V. 381. p Propins instante jam hyeme Rez Galline, ut et in Haenovios aliquid ausurus, Ordines rogaverat ipsi quoque alia parte securitatem hostium turbarent." — V. encore Grotius, ibid. p. 374 sq.

pour la garison de toutes ses playes. Messieurs, ce discours est très certain et gist en vous et aux bons conseils que vous prendrez de ne le rendre point inutile et fautil. Nostre France est toute disposée de vous tendre la main pour ayder à vous retirer avec elle d'un mesme eslan du gouffre de la tirannie espagnolle. Nostre valureur Roy qui en est l'ame, y donnera tousiours les mesmes mouve mens constans et héroiques qu'il a fait jusqu'à present, Mais avisez de vostre costé à ne defaillir point à vom mesmes, ains au contraire à vous renforcer et marchet du mesme pied en besongne qu'avez fait cy-devant. Vous avez ès années précédentes tenu deux voyes, qui ont spporté grand poix à l'avancement des affaires et diminution à la grandeur espagnolle. - La premiere a esté de composer si bien voz conseilz que vous avez mis en tems une belle et gaillarde armée en campagne, avez procedé au maintiennement d'icelle et à l'avancement de ses orploitz d'un courage indéfatigable, et avec une union et concorde très salutaire et recommandable vous avez doncé et cedé les uns aux autres pour le bien public beaucoup de prétensions et griefz que vous pouvez avoir en parliculier. Aussi vostre nom en public a volé par toutes la estrangères nations avec une très grande louange de col Estat. - Le second moyen qu'avez tenu est que, ponobstant que fissiez de vous mesmes de grandes entreptises, vous n'avez laissé d'ayder le Roy mon Maitre d'asgent et d'hommes (1), quand la necessité l'a requir, et de munitions de guerre; qui a causé en Su Maid tant de bonne volonté envers cet Estat, qu'encore que bien source on luy ait propose des moyens de sauver le sien, laissaul

⁽¹⁾ Ci-dessus , p. 319, suiv.

le vostre arrière, Elle n'y a jamais voulu entendre, et est encores d'autant plus esloignée de le faire qu'elle se void avec plus de moyen de rembarrer les desseins ambitieux du Roy d'Espagne et plus proche de la fin de cette guerre, partant que vons vouliez aussi vigoureusement seconder Sa Maté à la sin d'icelle, comme vous avez fait au commencement. C'est, Messieurs, le sujet pour lequel je vous fay cette lettre, afin de vous supplier et attester par la charité que portez à vostre patrie et l'affection qu'avez à vostre liberté, que vous vouliez aviser murement et prontement à reprendre le chemin qui vous a tant fait prospères les ans passez; premièrement en vous liant d'une bonne et ferme union avec voz patriotz (1), fermant les veux à tout autre dessein qu'à celuy qui vous peut conduyre à l'expulsion totale des Espagnolz hors de ces provinces, et là-dessuz prendre une bonne résolution de composer une bonne et forte armée pour attaquer au renoureau l'ennemy, s'il vous en donne le moyen en lieu où vous avez de l'avantage, ou bien, s'il ne le permet, à vous opposer bravement à ses armes. Or, pour ce fayre avec fruit, vous savez combien le gain du tems est précieux et combien il vous a valu cy-devant de prévenir l'ennemy d'un mois ou deux; combien aussi il est nécessaire de redresser d'heure ce qui est déchu par le temps en vostre milice et reparer les brêches que les hazardz de

Dermany took on the war

⁽¹⁾ Grotius, Hist., L. IV. p. 308. » Hujus anni et quae proxime sequentur tempora, velut brevi fastidio obsequentis fortunae, Foederatarum gentium bello infelicia fuere. Ver totum et pars aestatis per otium îpsis exhausta, parte certe militis circa Galliam bellante: sed quo minus arma et alibi moverentur, interpellante saepius Buzanvalio, ipsorum discordiae obstiterunt." — V. sur l'assistance donnée à Henri IV par les États Généraux en 1597 et 1598, les lettres publiées par M. con den Bergh, Gedenkst., p. 346—352.

la guerre y ont fait. C'est le premier point, et le second n'est pas moins important au salut des affaires, bien qu'il semble estre plus général et plus esloigné de vous. Mis les effetz en sont bien autant considérables à cet Estat, Il consiste à ce que vous preniez une bonne et pronte résolution sur le secours que vous demande Sa Maté, qui sera d'ores en avant employé non tant pour chasser les ennemis hors de France, que pour les infester et endommager dans leur pays propre (1). Car Sa Maté prensai La Fère, comme Dieu aydant elle fera (2), et n'ayant plus rien dans le coeur de son Royaume qui le contraigne d'y retirer ses forces, elle les pourra loger et employer librement sur les frontières de l'ennemi et y fayre de entreprises selon que le temps, les occasions et le bien des affaires communes luy conseilleront. Et ne faut donter que l'armée de Sa Maté avec sa personne, qui n'en pourra desormais estre gueres esloignée, no tienne touiours plus de 20,000 hommes des ennemis obligez à luy résister. Or, tant s'en faut que Sa Maté vous demandant maintenant secours s'il ne luy restoit que cette besongne en cette frontière, qu'elle vous en ofriroit plustot pour vous ayder à repousser l'Espagnol de la vostre, si co n'estoit qu'elle est contrainte d'entretenir deux autres armes sur pied en mesme temps que celle de Picardie y sen: l'une contre les Espagnolz et les ligues qui se renforcent en Bretagne, et ausquelz il ne faut permettre de pren-

⁽¹⁾ Grotius, Hist., L. III. p. 258. » Dederantque Foedersti Ordino pecunism Henrico hae lege, ut Belgis arma inferret. P. 278. » for gesturum eò tela, unde in se mitterentur."

⁽²⁾ V. sur le siège de la Fère les Mem. de Sully, L. VIII, T. III. 1-4. Grotius, Hist., L. V. p. 845. a Fara tandom fame subseta"

dre trop de pied en cette province si importante; l'antre vers le Pays de Lionnois, Daufiné et Provence, où par le feu que l'Espagnol y a déjà suscité, il est tout certain qu'il fera de très grandz et qu'il appreste de grandes forces pour cet effet. Ces difficultez tenans encore le Roy assiégé (1), qui trouvera estrange s'il requiert l'ayde de nes amis, qui ont tant d'intérest en sa victoyre? A quoy si on adjoute tant de ruynes, pauvretez et misères que les continuelles guerres ont laissé par tout son Royaume, il n'y a celuy qui ne juge que c'est avec grand necessité que Sa Maté employe les moyens de ceux, pour le bien et affermissement desquelz elle s'est resolue de n'épargner by les siens ny mesmes le péril de sa propre vie pour dechasser de dessuz leur col le joug insupportable de la servitude espagnole, vous assurant derechef, Messieurs, que c'est le seul but de Sa Maté en ses armes, desquelles il ne demande point d'autre prix que l'expulsion des Espagnolz non sculement de son Royaume, mais aussi des 17 provinces de ces Pays-Bas; et ne pensera jamais les: avoir employées assez selon son desir et la sureté de la République Chrestienne qu'il n'ayt par la continuation d'icelles chassé les Espagnolz desdits pays, en leur rendant. liberté qui les a fuit cy-devant storir parmi toutes autres nations du monde. Aydez-donc Sa Maté à ce qu'elle puisse ensuivre une si sainte et salutaire intention. Ne yous amusez point à des minuties, différens et altérations qui ne font que traverser le gros des affaires, dans les-

⁽¹⁾ Mém. de Sully, L. VIII, T. III. p. 52 suiv. » Les hostilités entre le parti du Roi et celui de la Ligue continuèrent pendant les années 1595 et 1596, dans les mêmes endroits du royaume que les années précédentes. En Bretagne — et dans les provinces du midi de la France, où il arriva mille petites rencontres. — Les diguieres continua la quarre avec le même succès en Dauphiné, en Proyence, " etc.

quelles vous voyez jà comme de voz portes que l'Espagnol va donner de toute sa force par l'envoy du Cardinal d'Autriche. Prenez donc quelque bonne résolution avec nous qui luy face perdre la première pointe de ces projetz. Si nous en faisons fenner et flestrir les premières fleurs, et que nous rompions sa première boutée et impétuosité, il sera aisé de venir à bout du reste. Je say que Messieurs de Holande ont jà pris de bonnes conclusions sur ces deux pointz, et qu'ilz attendent en bonne devotion les vostres. Ne permettez pas, puisque l'ennemi est si acharné contre vostre liberté et vous regarde de si près, que vous soyez les derniers à y pourvoir. La singulière affection et prudence qu'avez tousiours apporté à la conservation d'icelle et au bien de la France (1), ne me permet d'employer plus de parolles sur ce sujet. Je vons supplieray donc seulement très affectionnement qu'ensuivant voz premières traces et en continuant voz louables déportemens, vous vouliez prendre une banne présente résolution sur ce qui concerne le fait de France, affin de gaguer temps et obliger de plus en plus Sa Maté à procurer et avancer ce qui sera de l'establissement de vostre province, à quoy je vous puis assurer qu'elle n'obmettra rien de tout ce qui sera en sa puissance quand les occasions s'en présenteront et que l'en voudrez requérir : sur quoy me recommandant bien humblement à voz bonnes graces, je prie Dieu,

Messieurs,

Qu'Il vous tienne en sa sainte garde.

Vostre bien humble et très affectionné amy et serviteur,

BURANVAL.

⁽¹⁾ V. plus haut p. 366, suiv.

A la Haye, le XII Janvier 1596. Recepta v1 (XVI?) Januarij 1596.

Messieurs, Messieurs les Estatz du pays d'Utrecht ou leurs Députez.

(D'après l'original.)

N°. I. Extraits de la correspondance de M. de Buzanval concernant l'affaire du Duc de Bouillon. (1602, 1603.)

M. de Buzanval à M. de Villeroy. (La Haye, 25 Déc. 1602.)

J'ay toujours eu peur que le désespoir ne portast M. de Bouillon (1), s'il se sentoit coupable, à chercher plutost son salut dans la fumée du feu qui s'augmentoit dans la France à son occasion, que non pas aux espérances incertaines d'un exil auquel il ne pourroit recevoir que du reproche et de la froideur de ses amis, qui le recueille-roient. Car de quel masque pourroit-il icy ny ailleurs, s'il y arrivoit, couvrir un tel crime; et puis il connoist trop jusqu'où s'etendent et les forces et les affections des Anglois et Allemans et des États mêmes à l'endroit de ceux qui se viendroient jetter comme hors d'un nauffrage nus entre leurs bras, n'apportant avec eux autre chose qu'un esprit de vengeance. Il n'y viendra donc pas, si ce n'est comme vous dites, pour gagner temps et regagner

⁽¹⁾ Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, duc de Bouil; lon, beau-frère du Prince Maurice. — Grotius, Hist., L. III. p. 278. » Turrium — Vicecomitem Turenae, aucta tum in nomen Bulionium dignatione, et Mauritii affinitate inclytum, cujus sororem Elisabetam Borbonii per matrem generis in matrimonium acceperat."

par intercession la bonne grace de Sa Maté, en obtenant pardon. A quoy je voudrois de hien bon coeur qu'il se resolut pour criter tous les inconveniens que vous remarquez : lesquels encore qu'il y ait toute apparence qu'il deust payer entin par sa perte et ruine, si est-ce que ce ne pourroit estre sans que la pauvre France s'en ressentit et sans que nos voisins en rissent, les uns à pleine gorge, et les autres dans leur sein (I). Or, si tant estoit que sa disgrace le portat icy, ce que chacun apréhende infiniment en ce lieu, je regrèterois presque le délay de quatre mois que j'ay demandé pour mon retour : non que je ne continue en l'envie d'y faire très fidel service au Roy en quelque occasion qui a'y puisse présenter; mais ayant senty par cy-devant les traits de la calomnie et les risques de la Cour, je désire fort de n'y estre plus snjet. Car puisqu'il n'y a presques plus rien à gagner pour moy en ce monde, au moins ne me sera-ce pas peu d'avantage, si je m'en puis retirer sans y rien perdre. Toutesfois si ainsi estoit qu'il vint, rous me manderez, s'il vous plaist, ce que je derray ou faire ou dire et de quelle façon j'auray à me gouverner; et ayez cependant toujours, je vous suplie, cette croyance de moy que je suis si ennemy dans mon coour de toute cette faction, que je ne croy point qu'il y ait de religion (2) en un homme qui y adhere apennoment; que si ceux qui font la même profession que je fais s'y aheurtoient, je serois le premier à les excommu-

(1) Les Espagnols et les Anglais.

⁽²⁾ Buzanval était Calviniste, ce qui pouvait le faire considérer comme favorable à la cause du Duc de Bouillon. Grotine, Hist., L. XV. p. 680. » Postquam Rex sacra verterat, et tutando regno nova repertendam autorism querelis dabant, reformatacque religionis hand spernenda multitudo Bulionium maxime spectabat, clarum bello et fortium sacpe consiliorum auctorem."

nier si j'estois leur Ministre. Croyez-moy, Monsieur, que nôtre Religion nous enseigne tout une autre leçon que gette-là. Mais le malheur est anjourd'huy, que ce mot de Religion est en la bouche de plusieurs qui ont la forco de la pieté éteinte dans leurs coeurs à leur dam (1); car Dieu distinguera bien un jour la paille d'avec le bon grain. - Quant à l'état de ce pays, il est au même poinct qu'il estoit par mes dernières. Resouvenez-vous, s'il vous plaist, du temps que fut envoyé ce prétendu neveu de Baronius (2) avec ses beaux mémoires : qui doutera que tout ce mistère ne fut lors forgé et battu sur l'enclume de cette conspiration, qui avoit pour premier but d'emplir les esprits de ceux de la Religion de soupçons et défiances; et puis de faire faire un sault en rue à tout ce party - espérant par cette brêche qui auroit esté subtilement faite à la pair publicque, y faire passer tous les monstres qu'ils avoient conceus dans leur cerveau. Aussy ce galand, après avoir essayé d'infecter de son poison tous les lieux par lesquels il a passé, et ce sans grand fruit, il est disparu comme un fantôme, mais non sans avoir laissé de bons témoignages et icy et ailleurs de son effronterie, de son vyrognerie et de sa sodomie : car je scay de très bon lieu qu'il avoit passé ses degrez en toutes ces facultez, et qu'il pensa estre attrapé en une ville de ce pays pour la dernière. Je persiste donc en cette opinion, que tous ces gens qui veulent brouiller la France y perdront et leur peine et leur argent, si tant est que nous puissions conserver nôtre paix au dedans et au dehors.

(1) Dommage, préjudice (damnum).

⁽²⁾ Lettres de M. de Buzanval, 22 Avril, 5 et 6 Mai 1602. Cet émissaire secret, qui se qualifiait d'ancien auditeur de la congregation pour la propagation de la foi, n'était resté à la Baye que l'espace de quatre jours, et avait passé en Angleterre.

No. II. M. de Buzanval au même. (La Haye, 28 Déc. 1602.)

Monsieur, J'ay receu ce matin celle qu'il vous a plu m'escrire du 12c de ce mois. J'ay esté bien aise de voir par icelle, que ce Seigneur n'avoit point encore pris le chemin de désespoir, encore qu'il semble que celuy de Castres (1) soit fort traversé et le droit de la Cour, où il semble que les bons discours et le temps que la douceur de Sa Maté luy donne d'en pouvoir user sans le précipiter, pourront servir à le redresser. - Vous scavez que l'appuy de cet État consiste en la force et l'union de la France, ès dissensions de laquelle ils ne peuvent acquérir que de la ruine: pourquoy voudroit (on) qu'ils s'y pleussent ou qu'ils les fomentassent? Ils ont les épaules trop foibles (2) pour porter loing ce fardeau de guerre qu'ils ont avec le Roy d'Espagne, sans recevoir confort et ayde de Sa Maté. C'est, à mon avis, ce qui a sait tenir à Arsens ce discours de paix duquel saites mention: mais reposez-vous sur moy que l'on n'en viendra jamais-là sans que quelque confusion surprenne et précède les affaires de ces Messieurs. C'est ce que devons empêcher qu'il n'arrive, et nous le pouvons faire en les secourant selon leurs nécessitez et la condition des affaires

⁽¹⁾ Mem. de Sully, L. XIII. (T. IV. p. 166.) » Pour le Duc de Bouillon, au lieu de venir, il s'éloigna encore, et s'en alla à Castres." V. Meteren, Nederl, Hist., XXIV B. fol. 460 d.

⁽²⁾ Mêm. de Sully, L. XIX. (A. 1604) T. V. p. 309. » Leur refuge ordinaire étoit Henri; tantôt, pour une centaine de mille écus, d'autre fois, pour deux cens milliers de poudre; c'est de quoi ils consumoient beaucoup. Leurs demandes n'avoient point de fin. Buzanval, que Na Majesté entretenoit dans cos cantons, — leur étoit bien utile pour appayer leurs sollicitations auprès de ce prince, qui à la fin leur demeura scul, pendant que tout le reste les abandonpa; aussi ménageoient de précieusement Buzanval, « etc.

de notre État. - Quant à la lettre escrite à Bruxeller. c'est le père d'Arsens qui en est autheur. C'estoit sur le sujet d'une que luy avoit escrite un de Bruxelles . nommé Nicolas de Hagan (1), judis Prévost de Cour de feu Monsieur, par laquelle il l'exhortoit de ne laisser perdre l'occasion de la vigueur des affaires de ces Messieurs et la soiblesse de celles des Espagnols pour entrer en un traité (2); adjoutoit qu'en poussant les affaires des Provinces Archiducales plus avant au désespoir, ils les jettoient ès mains d'un Prince qui ne leur seroit avec le temps ou bien son successeur, meilleur voisin, mais plus redoutable que le Roy d'Espagne, et qu'il considérast que le François ne traitoit pas plus doucement ses sujets que l'Espagnol les siens. - Sur cela repliquoit Arsens que c'estoit à eny à y penser, qu'il n'y avoit pour ce regard qu'un soul moyen, qui estoit qu'ils commenceassent à chasser les Espagnols et les Archiducs de leur pays, et puis convinssent tous ensemble de la façon qu'ils auroient à vivre les uns avec les autres, reduisans toutes les provinces à un bon accord. Cette lettre a esté communiquée au marquis d'Avré (3), qui en a fait son proffit en diminuant ou adjoutant comme il a voulu. Et croyez, Monsieur, que tel est le fonds de cette affaire: car je le sçavois dès auparavant que de recevoir vôtre derniere, encore que je n'en aye rien apris par celle de M. de la Boderye (4). Et ce jourd'huy les Sieurs de Bernefeld et Arsens qui ont esté

Married World Street, Street, or other Publisher, 5 (1)

⁽¹⁾ En 1598 le nommé san Haller, était venu en Hollande porteur de lettres de l'Archiduc Albert, du duc d'Aerschot, du marquis d'Havre, etc. Mem. de P'Acad. roy. de Bruxelles, T. XII. (1845) P. I. p. 419.

⁽²⁾ V. ci-après le Mémoire justificatif de François d'Acrasen, §. 111.

⁽⁴⁾ Antoine le Ferre, Envoyé de France à Bruxelles. — Mém. de Sully, 1. XXIV, T. VI. p. 372,

céans, m'en ont éclaircy davantage. Ils m'ont dit qu'ils déconvrent de plus en plus que l'on leur dresse quelque grande piperie du costé d'Espagne ou bien quelques grandes forces pour faire quelque grand effort prochain ou contre eux, ou contre la France. Si c'est contre eux, que le Roy a intérest d'aviser à ce qu'ils ne succombent -point; si c'est contre nous, qu'ils pourvoiront à ne nous estre en deffaut. Ils ne m'ont pas dissimulé qu'ils ne trouvoient pas tant de vigueur et allégresses aux provinces particulières pour les contributions de la guerre qu'ils avoient accoutumé de faire; mais que cela peut estre remis et reparé par ce que Sa Maté fera pour eux : l'exemple duquel sera suivy universellement. Ils est bon qu'ils sentent que notre main leur est salutaire : ils n'en eschaperont pas sitost pour favoriser nos brouillons et conspirateurs. Et à ce propos, croyez, Monsieur, que c'est une chimère ce que l'on veut faire peur au Roy de l'union de quelques-unes de nos villes pour la manutention de leurs libertez avec ces Provinces-Unies (1). Il n'y a point icy de rateliers pour lier telles bestes. Toutesfois nous y veillerons : j'approuve bien nonobstant tous les avis que vous me donnez de choses semblables; car par tels avis on penètre quelquefois où l'on n'avoit pas pensé. Mais, s'il vous plaist, faites acquiescer et reposer le Roy sur les reponses que j'y (ai) faites.

N°. III. M. de Buzanval au même. (La Haye, 10 Janvier 1603.)

Monsieur, Vous aurez pu voir par mes dernieres du 25 et 28 de Décembre à quoy nous en estions lors par deçà.

⁽¹⁾ V. plus bas le Mémoire justificatif d'Aerssen, S. XL, XLL

Depuis j'ay receu celle qu'il vous a plu m'écrire du 21c du même mois, et ay esté bien déplaisant de reconnoître par les discours d'icelle l'échect auquel vous tenoient les relicques de cette malheureuse conspiration (1). J'ay peur que celuy qui est accuzé d'en faire la queue (2) n'aime mieur paroitre coupable par contumace que pécheur et criminel par son areu, sa soumission et suplication: tant il reconnoist à mon avis de laideur en cette faute, laquelle bien que pardonnée luy lairra néanmoins une sétrissure fort préjudiciable, et fera rabattre de l'opinion grande que plusieurs ont eu de luy par cy-devant (3). Si faut-il qu'il en passe par-là, s'il ne veut accroître sa honte par sa ruine. M. le Prince Maurice arriva hier au soir: je l'ny veu ce jourdhuy, et luy ay tout leu le narré de ce fait, comme il est couché bien au long et au net dans vôtre dite dernière. Il déplore infiniment le malheur de co sien allié, encore qu'il se soit rendu incapable d'estre plaint et à plus forte raison d'estre aydé et assisté des siens; et croit qu'il n'y a point de salut pour luy sinon en la miséricorde du Roy s'il y a recours, on bien en la grace de ses ennemis, c'est à dire du Roy d'Espagne et

(2) Le Duc de Bouillon. - V. les Mem. de Sutly, L. XII. p. 77

paiv.; (T. IV.) p. 87; L. XIII. p. 162 suiv.

⁽¹⁾ Du Maréchal de Biron et du Comte d'Auvergne.

⁽³⁾ Le Duc de Bouillon avait été envoyé par Henrî IV d'abord en Angleterre, ensuite en Hollande après la perte de Calais. Il avait negocié le traité de ligue offensive et défensive contre l'Espagne, signé à Greenwich le 14, 24 Mai 1596, et celui du 31 Oct. même année, conclu à la Haye. — Dumont, Corps Diplomat., T. V. P. I. p. 525 suiv.; p. 531—541. V. aussi la lettre de Henri à Oldenbarnevelt, datée d'Abbeville le 27 Avril 1596, relative à cette mission, dans les pièces justificatives de l'histoire de cet homme d'état. (Waarachtige Historie J. v. Olden-Barnevelt,) (édit. de 1670.) p. 615—617. Grotius, Hist., L. V. p. 370—374.

de ses alliez, si le désespoir ou le mauvais conseil le jette dans ce party-là; encores qu'il tienne cet espèce de salut pour une perdition très misérable. Car il ne pense pas que ceux de la Religion ny dans ny hors le royaume puissent ou avec conscience ou avec honneur embrasser cette cause. - La venue en ce lieu de Madame la Princesse d'Orange (1) a servy a faire connoître plus intérieurement le droit que Sa Maté avoit en ses procedures. Elle en a parlé où il a esté besoin, comme il convenoit au service de Sa Maté et a donné beaucoup de poids à ce que j'en avois dit (2). Le Roy d'Espagne ne scauroit assez payer le service que luy fera Monsieur de Bouillon, s'il contraint Sa Maté d'employer contre luy les forces et les moyens de son royaume. Car, outre le feu que par ce moyen il allumera dans la France, il affoiblira de telle façon les offaires de ce pays, que je ne voy pas qu'il nit beaucoup à craindre de ces quartiers, sitost qu'ils se verront denues des assistances du Roy et des espérances de la Franco. Ce sera beaucoup si lors ils se peuvent dessendre contre les assauts de dehors et contre les confasions intestines. Je les ay asseurez de l'assistance portée en vôtre dernière partant que cet empêchement en sut osté. Ils promotical de faire un bon effort cette année partant que cela ne leur manque point.

No. IV. M. de Buzanval au même. (La Haye, I Février 1603)

Monsieur, J'ay peu de chose à adjouter à la dernière

⁽¹⁾ Louise de Coligny.

⁽²⁾ Grotius, Hist., L. XV. p. 681. v Indo per viduam Wilhelmi principis Arausionensis res coepta agi, gratiorque forminae sollieitude."

que j'ay escrite au Roy du 25e pour reponse à celle de Sa Maté du 6e de Janvier. M. le Prince Maurice m'a du depuis communiqué la lettre que M. de la Trimouille (1) luy escrivoit pour l'induire à escrire à Sa Maté en faveur de M. de Bouillon. Il m'a cru sur ce que je luy ay rementré (2), que semblables offices seroient plus préjudiciables en la fraicheur de cette playe audit Sieur, que profitables; que l'esprit du Roy justement ofsensé se pourroit enaigrir et roidir contre les vaines ostentations des alliances et apuys par lesquels les amis dudit Sieur prétendroient d'affoiblir son courage. Ladite lettre estoit du 10 de Décembre. - On s'étonne icy de n'avoir rien entendu (3) jusqu'à maintenant dudit Sieur de Bouillon même pour justification ou recommandation de son affaire; desorte qu'il semble par ce silence avoir quelque défiance du jugement qu'on en fait par deçà. Pour moy. je trouve étrange que depuis trois mois on n'y a veu un seul caractère de sa main.

⁽¹⁾ Claude de la Trémouille, Duc de Thouars, mort en 1604, neans avoir jamais pu être engagé à venir trouver le Roi; — sa mort ôta une tête aux séditieux." Mém. de Sully, L. XVIII.

⁽²⁾ Grotius, 1. l. ninviso semper Regibus externas potestates suis

affensionibus interponi."

⁽³⁾ M. de Buzanval écrit encore le 18 Février 1603. » Il n'y a encores iey aucunes lettres de M. de Bouillon que j'ay pu découvrir. Bien ay-je appris qu'il en estoit venu de Madame sa femme à M. le Prince Maurice pleines de lamentations et doléances pour la disgrace de M. son mary, avec prières à son dit Sieur frère d'escrire à Sa Majesté en a faveur et de l'avoir pour recommendé, encore qu'elle proteste dans ladite lettre de n'avoir aucune charge de luy procurer tels offices, ains expresses dessenses de ce faire, comme n'entendant ledit Sieur Duc employer autres armes pour sa dessense que celles de son inocence."

N°. V. M. de Buzanval à la Duchesse de Bouillon (1). (La Haye, Mars 1603.)

Madame, Comme ce m'a esté prudence et discretion de ne vous importuner de mes lettres depuis quelques années en ca, aussy me seroit-il possible attribué à lascheté et vergogne de ne rompre pas la modestie de ce silenca lorsque vos peines et angoisses parlent si hault, qu'elles ut sont pas seulement capables d'émouvoir vos amis et serviteurs à vous servir et conseiller, mais aussi d'ouvrir la bouche et donner voix à vos ennemis pour vous plainire et consoller. - Or, encores que mon bonheur m'ait mis il y a longtemps au premier rang, si est-ce que la nature de la peine qui vous presse et la condition en laquelle je me retrouve ne me permet d'exercer que les fonctions du dernier, ne me restant par mon malheur autre témoignage du service que je vous ay si cordiallement voué que l'uljonction que je fais de mes douleurs aux vôtres et les consolations d'une ame vivement touchée de votre mal, soibles rayons, à la vérité, pour donner beaucoup de lumière à ma fidelle et serviable affection, mais tels touteslois que je me fais accroire (2) que vous les aurez agréables, puisqu'ils sortent d'une source pure et nette de toute hipoerisie. - Or , j'espère , Madame , que Dieu , que vous avez toujours servy purement, vous délivrera bientost de cette affliction, et que la bonté et magnanimité du Reg ne seront point autres à l'endroit de Monseigneur soire mary, qu'elle a esté à l'endroit de tant d'autres qui us l'ont tant méritée que luy (3). - Le principal est que

⁽¹⁾ Elisabeth de Nassan. Bayle, Diet, Hist. v. Marets (Samuel do) - Ci-dessus, p. 377.

⁽²⁾ que je me plais à croire. (?)

⁽³⁾ Selon les Mém. du Duc de Rohan, p. 3. (1644) » le Marcalul de Bouillon était de grand courage et de grand entendement, capable de procurer a un Estat de grands biens et de grands maux."

nous nous humilions sans feintise sous le puissant bras du premier, en le priant ardemment qu'il fasse luire la justice de l'inocent. Je m'asseure aussy que les déportemens de Monseigneur de Bouillon seront tels en cette sienne disgrace, que par ses soumissions et toutes sortes de devoirs il relèvera la grace de Sa Maté. Vous suppliant bien humblement, Madame, de croire qu'il n'y a rien en ce monde en quoy je voulusse tant employer mon industrie, si je n'avois qu'à luy servir à l'acquest d'un tel bien. A quoy je ne manqueray quand les occasions se présenteront à mon bonheur, et de vous continuer l'entière dévotion du très humble service auquel vous me tenez attaché par une infinité de liens. Et en cette immuable volonté vous baisant les mains etc.

N°. VI. M. de Buzanval à M. de Villeroy. (La Haye, 25 Février 1603.)

Je vous avois dit par ma dernière qu'il n'y avoit pour lors aucunes nouvelles ny lettres de M. de Bouillon depuis son arrivée à Heidelberg (1); mais trois jours après en a receu du 8c de ce mois, non M. le Prince Maurice ny Mrs les États, mais seulement Madame la Princesse d'Orange qui me les a communiquées. C'est une lettre de complimens, par le stile de laquelle il est aisé à juger qu'il ne luy escrit pas confidemment comme il a fait autrefois. Il dit que c'est la première Princesse étrangere à laquelle il ait rendu ce devoir depuis sa dis-

⁽¹⁾ Chez l'Electeur-palatin, son beau-frère, et également du Prince Maurice. — En s'éloignant de France il s'était d'abord arrêté à Genève. V. ci-dessous le Mémoire justificatif de François d'Aerssen, G. VII.

grace, comme n'ayant eu autre but que de faire paroitre son innocence par le peu de recherche de ses amis et d'ayde foraine, et n'y préparant autres armes que celles de la justice. Toutesfois, je scay qu'il a fait escrire par deca à ces Messieurs et à M. le Prince Maurice qu'il desiroit que ses alliez et amis luy fissent de bons offices à l'endroit de Sa Maté et tels qu'ils jugeroient les plus convenables: ayant envoyé icy toutes les lettres qu'il a envoyé en Cour, et mêmes la dernière, de laquelle il a chargé le Sr de Bourron (1). Et scay plus, qu'on a reproché à M. le Prince Maurice la froideur et la lenteur qu'il a fait paroître en cette affliction d'un sien si proche allié et amy. Il semble que le droit naturel et la bienscance porteront enfin ledit Prince à en escrire à Sa Mate, encore qu'il se trouve bien empesché an stile qu'il doil employer pour une personne qui n'avoue et ne reconnoît point de saute à l'endroit d'un Prince, qui n'a recherche que la justice avec icelle. - Il me semble que Sa Mat obligera beaucoup ledit Sieur Prince Manrice s'il les fait comprendre qu'il ne trouve point mauvais, qu'il rende ses devoirs à la nature et au destin qui le lie d'alliance avec M. de Bouillon; Sa Mate se pouvant tenir avenue que lesdits devoirs ne passeront nullement les bornes de service qu'il a voué à Sa Maté, et des obligations que rel Etat a à la France. Je ne le voy pas trop satisfait de

⁽¹⁾ Mém. justificatif d'Aerssen, §. XLIV. V. dans les Urm. et Corresp. de Duplessis-Mornay. (T. X. 27 suiv.) une lettre de celm-ri à l'de Bourron, en date de la fin d'Octobre 1604. V. encore p. 32. 161. 121. 155. — M. de Bourron manda à Duplessis la réconsiliation de Roi et du Duc de Bouillon par sa lettre du 10 Avril 1606. (p. 1831 Acresses prit une part active à l'applanissement de cette affaire. Hem. & Sally, L. XXIII. (T. VI.) p. 244.

ce que M. de Bouillon ne lny a point escrit depuis cette sienne affliction. — Que direz-vous de ce que l'on a mis à son arrivée à Heidelberg en déliberation et doute (1) si on le devoit loger dans le château, ou non?

N°. VII. M. de Buzanval au même. (La Haye, 11 Mars 1603.)

Nous n'avons icy rien de M. de Bouillon depuis mes dernieres, sinon que j'ay bien appris que luy et les siens se plaignent fort de l'insensibilité que ces Messieurs et M. le Prince Maurice ont fait paroître jusqu'à présent en son mal: j'ay veu quelque lettre en laquelle il use de ces mots à un sien amy: » Au moins, si mon sort me porte par-delà, j'espère qu'on ne m'y refusera pas une picque en quelque regiment." — En quoy vous reconnoitrez de la pique, comme je fais en mon particulier, en ce qu'il n'a pas daigné se souvenir de moy en pas une de ses lettres qu'il a escrites par deçà, nonobstant que par cydevant il sût toujours continué à faire quelque démonstration particuliere de bonne volonté en mon endroit, et que je ne luy aye donné aucun sujet de faire du contraire, si ce n'est qu'il croye, qu'en bien et fidellement

⁽¹⁾ El pour cause. V. l'ouvrage du docteur Häusser, Gesch, der rheinischen Pfalz nach ihren politischen, kirchlichen u. literarischen Verhältnissen, (Heidelberg, 1845) II B. s. 224 folg. » Heinrich IV var dannals ziemlich verstimmt über die freundliche Aufnahme, die win Gegner, der Herzog von Bouillon, an dem pfälzischen Hofe gefunden." L'auteur a consulté avec fruit la Correspondance incidite de Henri IV et du Landgrave de Hesse, publiée par M. de Rommel. — V. au surplus les Mém. de Sully, L. XIV. (A. 1603) T. IV. p. 235 saiv.; Mem. et Corresp. de Duplessis-Mornay, T. X. 130 saiv.

servant mon Roy et mon Maitre, je ne le puisse aymer. Mais je ne seray jamais rival de ceux qui l'aimeront avec ces conditions-là : car j'ay apris de rendre à chacon co qui luy appartient. Je schy qu'il m'attribue une bonne partie des froideurs qu'il a ressenties de ces quartiers, en quoy il ne se trompe point. Je luy ay fait escrire dextrement qu'il se devoit garder de prendre ce chemin et faire état de ce giste où tout dépendoit si étroitement de l'autorité du Roy; qu'il y recevroit peu de soulagement et en pourroit bien oster à celuy des affaires du pays, qui sont si pleines de nécessitez; que sa présence les accroitroit plus qu'elle ne les diminueroit, en donnant ombrage à celuy qui les maintient en quelque vigueur, et sans l'ombre et la rozée duquel elles seroient déjà bien sêches et arides, brulées par les forts et violens rayons d'Espagne. Je ne pense pas qu'il y vienne sinou par un dernier désespoir, et plustost pour passer en Angleterre (1), que pour sejourner en ces quartiers. M. le Prince Maurice est de cette même opinion qui ne lay montre point de loure pour l'attirer en ce lieu. Et de cela vous en pourrez estre certain, et de la vigilance et fidélité que j'employe à tout ce qui est du service de Sa Mate et de l'étude que je mets à bien exploiter tons ses commandomens. Et croyez, s'il vous plaist, que je le fais plus par effet que je ne vous l'ose représenter par parolles, et que le fruit s'en sentira plus que le bruit. Et sur ce etc.

⁽¹⁾ Le duc de Bouillon fit plusieurs tentatives infructueuses pour intéresser le Roi Jacques en sa faveur. V. les Mem. de Sully, T. IV. L. XIV. p. 316 suiv. L. XV. p. 363; T. V. p. 65. L. XVI. p. Bouilles evoit pour agent à Londres un Anglois nommé Wilem, qui avoit pané à son service, après avoir quitté celui de Su Majesté."

No. VIII. Memoire justificatif ou exposé de sa conduite dans l'affaire du Duc de Bouillon, adressé par François d'Aerssen aux États-Généraux (1). (Paris, 16 Mars 1603.)

Messeigneurs .

1. J'ay à diverses fois mandé à Voz Sciges en général. et à Monsieur d'Oldenbarnevelt en particulier les crimes desquelz M. de Bouillon se trouve accusé; les moiens tenuz par le Roy pour le porter à sa justification ou confession; ensemble la communication qu'il a pleu à Sa Maté m'en faire, et les pointz que le Député des Églises et les amiz de mondt Sieur de Bouillon m'ont proposé pour en tirer les aydes et conseilz nécessaires à sa conservation. Sur lesquelles choses n'ayant jusques ores eu aucune instruction particuliere de V. S. assez esclaircies de ce disserent, et ne me trouvant deuement authorisé, ne assez capable de demesler ceste fusée de ma conduitte. l'allaire touchant de sy près et ce Royanme et Vre Estat, pour l'apparence des suittes qui ont à en sourdre et la qualité des crimes, desquelz la vérification ou fausseté consiste encor aux preuves; ne m'ayant totalemt peu tenir

⁽¹⁾ Cette pièce importante, écrite en entier de la main d'Aerssen, fait partie de la précieuse collection d'autographes de M. le Chevalier Mazel, Secrétaire-Général du département des affaires-étrangères à la large. Elle est d'autant plus intéressante, qu'Aerssen eut depuis des relations fort intimes avec le Due, et se vit néanmoins constamment honoré de la confiance du Roi. De l'aveu de celui-ci il alla enfin trouver M. de Bouillon, et fit rentrer ce sujet rebelle dans les bonnes graces du maître. V. Dumont, Corps Diplom., T. V. P. II. 7. 64. nº. XXXIX, (2 Avril 1606) Protection de Sedan, accordée pur Henri IV, Roi de France, au Duc de Bouillon, à Danchert, — Grotius, Hist., L. XV.

à couvert, j'estime que V. S. n'auront desaggréable sy pour ma seureté particulière contre les événemens douteux de sy grandes matières, je tache de faire examiner mes négotiations, pour en conformité de leur mérite, les veoir advouées, ou par la censure d'icelles pendant qu'elles se trouvent en estat, les pouvoir redresser et améliorer par telle voie que V. S. trouveront convenable de me prescrire: non que je pense m'estre précipité dans aucune extrémité, ains pour appuyer mes raisons et comportemens d'une authorité publique; devoir auquel sont tenus de buter tous ceux de ma qualité, qui désirent affermit leur réputation contre les esceuilz de la calomnie. Car sy le Roy avec son Conseil d'une part, et les Églises de France de l'autre, s'empeschent à considérer, à qualifier, à conduire ceste matière, et n'en peuvent bonnement trouver ne la forme ne le fondz, se contrarians en leurs principes, combien est-il plus malaysé, que mon jugement seul y puisse sy heureusement rencontrer ou pénétrer, que recerché de tous deux, ilz en aient le contentement de mesme? et néanmoins je n'ignore pas, que le plus sage conseil seroit de ne s'en mesler point; mon but avoit esté tel dès l'entrée; mais je ne m'y suis pu arrester; les communications faictes par les uns et les autres m'ont emporté à cercher les tempéramens, pour oster V. S. hors de cause, et mon particulier hors de Je vous supplye donq, Messeigneurs, de ne vous ennuyer point de ceste redite, puisque nécessaire a l'honneur de vostre officier et subject, qui n'ay soin que de travailler avec mesme utilité pour vostre publiq . que j'y apporte de fidélité, ce dont je loue Dieu que V. S. ont et la confiance et la connoissance, et après ceste lecture, voulloir ordonner que Vre jugement sur le passé,

et ultérieure instruction pour l'advenir me soyent en-

II. Il seroit long de resumer icy en destail et en forme les crimes imposez à M. de Bouillon; ils se trouvent très amplement déduictz ès lettres du 18, 24c d'Octobre, 24 Novemb., 7 et 8 Décemb. escriptes à M. d'Oldenbarnevell; aussy n'est ce point sur ce subject que je recerche mon advoeu; ce pour m'y acheminer diray-je succinctement, que Messieurs les Duc de Monpensier, Conte d'Auvergne, La Fin (1), Baron de Luz, Comblat, Combelles, et le Secrétaire Ebbet sont ses accusateurs; et presques tous sur le rapport d'autruy, et en diversité de causes et de temps.

III. Les accusations sont, qu'il auroit traicté avec le feu Mareschal de Biron pour troubler l'estat et le partager; avec les Duc d'Aerscot et Conte de Sore, pour procurer la paix, ou une longue Trefve ès Pays-Bas; pour porter les armes de l'Archiduq en Picardye sans aucune diversion, et occuper ainsi le Roy tous à la fois, persistant seulement en sa religion jusques après le succès de cest exploiet, pour ce pendant affoiblir Sa Maté du party de ceux de la religion. A près l'exécution dudt Mareschal, ceste Ligue se trouvant sans chef, auroit avec les autres envoyé en Espagne, pour renouer ceste conjuration:

⁽¹⁾ Jucques de la Fin avait trahi le Maréchal de Biron. V. les Mem. de Sally, (T. IV.) L. XII. 81 suiv.; L. XIII. p. 119. C'était, dit Pérfixe, a le plus pernicieux et le plus traitre qu'on eût sçu trouver en toute la France." La Fin embrassa plus tard la religion protestante. Jaloux de la faveur dont jouissait le baron de Lux près du Maréchal, il t'était porté accusateur de celui-ci. — Toujours suspect à Henri IV, il fut arrêté par son ordre en 1605, et constitué prisonnier dans la tour de Bonne. Mem. de Sully, L. XXI. (T. VI.) p. 36. Hooft, Henrik de Groote, (édit. de 1626 in fol.) p. 180, 191—193; 209.

comme de mesme il auroit négotié avec M. le Connestable pour priver M. le Daufin de la succession légitime de la Couronne au prouffit de M. le Prince (!), moyennant la somme de quatre cens mil escus en cas de progrèz. Ce sont îcy les principaux pointz, les autres tenans évidement de la calomnie, ou trop peu considerables au pris de ceux que je viens de dire.

IV. Ces crimes ayans mix le Roy en grandes inquiétudes, desireux de tenir son Royaume en repos, ses sabjectz en union contre les monopoles du Roy d'Espagno, et ne voulant de prime-face croire que M. de Bouillon se seroit sy demesurement oublié, il jugea necessaire pour la seureté publique et leur contentement respectif, de l'advertir qu'il le trouvoit accusé du crime de lèze-Majesté, et le sommer de s'en venir justifier; pour lequel effect il luy dépescha Guichard du 18e Novemb. de Fontayne-bleau, et me commanda Sa Maté d'advertir V. S. et son Exe de la douceur de ses procédures, et mescroyance des crimes, dont le Sieur de Buzanval, vous doibt avoir communiqué sa charge, de mesme que je me suis acquitté de la mienne à l'endroict de M. d'Oldenbarnevelt.

V. Dès que Guichard sut arrivé à Lanques, M. de Bouillon le redépescha avec promesse, portés dans sa lettre au Roy, qu'il partiroit précisement le 26 Nobre pour se trouver près de Sa Maté et l'asseoir en ses inquiétudes par la preuve qu'il luy apporteroit de sa sidélité contre les saussetez et calomnies de ses accusateurs; ce nonobstant, pour la quantité des advis qui luy vindrent de la Cour et de toutes partz, que s'il venoit il estoit must,

⁽¹⁾ Benri II de Bourbon, Prince de Condé. Mem. de Sully, (T. V.) L. XVII, 162.

avant le terme expiré il print resolution et chemin tout contraire à l'attente de Sa Maté, s'en allant à Castres (1) pour s'ester en jugement par devant la Chambre de l'Édict, à luy compétente par la récusation obtenue par ceux de Mommerency contre le Parlement de Bourdeaux, et ainsi éviter les violences et les artifices de ses ennemiz; comme M. d'Oldenbarnevelt a pu veoir en la copie de sa lettre au Roy, que je luy ay envoyée du 2 Janvier.

VI. Le Roy n'approuvant aucunement ceste sienne procédure tenue contre sa promesse, la coustume des loix et l'authorité de Sa Maté, interdit aussy-tost à ladite chambre la connoissance de ceste cause; envoya M. de Commartin (2) pour l'adjourner à comparoir dans le mois pardevant Sa Maté et dépescha ceux qui se trouvoient de la religion en sa Cour vers toutes les villes et provinces du Royaume, pour les advertir qu'il n'y alloit que du particulier de M. de Bouillon, voullant et leur promettant de les conserver soubz le bénéfice de leur Édict, les rendans capables des crimes imposez à Monsieur de Bouillon; lequel voyant l'intercession des Eglises pour l'observation de leur Édict, qu'elles jugeoient violé sy sa forme ne se maintenoit, rejettée; levant acte de sa présentation, et ne voullant, comme il manda au Roy et à M. de la Tré-

(1) V. la lettre de M. de Buzanval à M. de Villeroy, en date du 28 Déc. 1602. Hooft, Hearik de Groote, p. 193.

⁽²⁾ Louis le Fevre de Caumartin, Consoiller-d'état, depuis garde-des scenax; Mem. de Sully, (T. IV.) L. XIII. p. 196. V. encore L. VIII. (T. III.) p. 70; L. X. p. 242. (ibid.) Henri IV l'employa en différentes missions. C'est ainsi qu'en 1604 il fut envoyé en Suisse. V. l'Instruction baillee au Sr. de Caumartin, allant résider Ambassadeur ordinaire en Suisse à la fin du mois de Décembre de l'année 1604, dans l'Archiv f. Schweizerische Gesch, herausgeg, auf Veranstult, d. allgem. geschichts. Gesellschaft d. Schweiz, (Zürich, 1843.) I B, 5, 173—184.

moille, aucunement troubler le repos publiq ne empirer la justice de sa cause par la voie de faict, que ses ennemiz monstroient de désirer, se retira hors du Royaume, estant encor de présent en Allemagne.

VII. Et considérant, que son affaire iroit en lougueur, tant plus maintenant, qu'il avoit levé au Roy la crainte de remuement, laquelle seule sembloit le pouvoir et devoir remettre, des ce qu'il fut à Genève, il pris M. de la Tremoille de demander à Sa Maté l'entretenement de la garnison de Sedan, seureté pour s'y transporter et des juges non suspects pour connoistre de ses accusations. Le premier luy fut refusé, parceque se desfiant du maistre, Elle ne se pouvoit asseurer de sa maison; le second se jugeoit contre les loix, no se donnant saufconduit qu'aux ennemiz ou estrangers ; et pour le dernier, qu'estant Maral de France, il ne pouvoit ignorer les formes qu'il convient de tenir en Justice, competant au Roy de donner des Juges, non au criminel de les choisir; Officier de la Couronne, qu'il avoit à suivre la Cour de Sa Maté sans se prévaloir de la cavillation du droit et compétence de la Chambre. Pour M. de Bouillon su repliqué: que Sedan tient sa garnison par traicté avec la Couronne de France (1), soubz la protection de laquelle il s'est miz pour ces considérations; que la demande de

⁽¹⁾ Grotius, Hist., L. XV. p. 680. » Schanum Mosae adjacet is ipso imperii Francici Belgicique confinio, si quando res ad hellum vergerent, momentum hand leve. Murcia domus (La Marck) tenuerat antiquitus. Sed Henricus Turrius Vicecomes ante Turenae, duetă în matrimonium Bulioniae gentis haerede, Bulionium nomen et jus oppoli acceperat, ac mortua quamvis uxore, per speciem testamenti, cuetrrum vi Gullică subnixus, retinebat, privatis adhuc Borbonii rebus, et mon ambiguo regno Ducum inter primos." — V. plusicurs particularités relatives à l'acquisition du duché de Rouillon par le Vicomte de Turenae dans les Mem. de Sully, L. IV. (A. 1591), T. II. p. 41.

scureté n'est point importinente ne sans exemple en ce Royaume, quand l'innocence a de la pene de se conserver contre la violence de ses ennemiz; parcillement, qu'il peut récuser la Cour des Pairs, celle mesmes de Sa Maté qui ne luy competent que par privilège, auquel il peut renoncer pour se tenir au droict commun, et celuy que ceux de la Religion ont obtenu pour en ces occasions se prévaloir contre l'injustice.

VIII. Ceste matière n'ayant ulterieur progrez à cause du départ de M. de la Trémouille et l'incertitude de la route que M. de Bouillon tiendroit, joinete à son silence, qui n'en faisoit aucune nouvelle ne seconde instance, Sa Maté soit pour l'intimider durant son séjour en Allemagne, soit pour le chastier à bon escient, luy a cassé ses estatz, ses pensions, ses garnisons, tant de Sedan, que de Turenne, S. Ciré et Limeuil (1), contre l'opposition des Églises, qui prétendoient que ces places devoient ester entrétenues pour leur seureté en conformité de leur Édict; et leur a de plus faict défense comme parcillement à leur Deputé, de ne luy jamais plus parler de M. de Bouillon, sur pène de son indignation. Aussy ne voy-je pour encor pas grande espérance de sa reduction ou reconciliation.

IX. Voilà, Messeigneurs, bien l'histoire et la vérité du faict; et en cela ne V. S. ne moy en particulier n'ay pas grand part. Quand ceux du Conseil croyoient que M. de Bouillon se rendroit en Cour comme il avoit promiz, ilz céloient le plus qu'ilz peurent les accusations à luy imposées (j'entendz Messieurs de Rosny et de Villeroy qui seulz font en pareilles matières pour tous): en son es-loignement ce silence se crèva; indifferemment tous, hors-

⁽¹⁾ Mem. de Sully, L. XXIII. (T. VI.) p. 232. z Favorisé pour le fait de la succession de Limeuil."

mis ceux de la religion, le jugérent coupable, comme fuyant la Justice. Sur cela il se fit comme deux factions en Cour; le Roy persistant au désir de la justification de M. de Bouillon et de l'incompétence de la Chambre pour luy donner des Juges de son Parlement de Paris; les autres, à excuser son départ, à modérer les aigreurs, affoiblir les accusations par l'incapacité des autheurs jà convaincuz de crime de lèze-Majesté au premier chef; et protestant pour l'Édict en faveur de lade Chambre.

X. Le mal sur ces contestations alloit croissant. Le Roy craignant que de ce particulier les Églises feroient un publiq, et les Églises prévoyant que s'il estoit fleschy en ceste cause, ce seroit un grand préjugé pour toutes les autres; surquoy eux recerchans quelque voye moienne pour contenter Sa Maté et preserver M. de Bouillon; et Sa Maté faisant assez connoistre y voulloir lascher beaucoup, pourveu qu'il n'y allast rien de son honneur, tant elle so monstroit affectionner le repos interne de son Royaume; M. de Villeroy en ces incertitudes me dit, que M. de Bouillon avoit prins un mauvais chemin pour se purger; et plustost que de souffrir que la paix eust à s'en troubler, sy dommageable au Royaume et affaires de V. S., seul but de l'ennemy commun, que tous ses amiz avoicul à se travailler pour luy donner un bon conseil; moy, cotre autres, pour l'alliance qu'il a avec Monseigneur le Prince Maurice; et qu'en cela je seroy un signalé service à tous deux et très aggréable à Sa Maté. Le meilleur luy sembloit, qu'on le priast de se voulloir mettre en lieu d'on Sa Maté n'auroit à prendre jalousie ne ambrage de luy: et delà demandant des Juges non suspectz, que la dignité du Roy préservée, les moiens se trouveroient facilement de remettre les affaires, ne pourant Sa Mate supporter de le

reoir accusé de sy notables crimes et en suyr le jugement contre ses promesses, et le devoir d'un loyal subject.

XI. Ce premier abord me sembla rude, parce qu'en acceptant la charge, je m'accusoy assez d'une tacite et particulière correspondence avec M. de Bouillon et les Eglises, contre le desir de Sa Maté et peut-estre au préjudice de V. S. tant plus que j'ay subject de suspecter les artifices de M. de Villeroy, projettez pour me sonder par ceste proposition, ou d'apprendre les jugemens des autres; au moien de quoy je luy repliquay, que j'estoy marry du mescontentement que Sa Maté avoit de M. de Bouillon, mais que je ne me trouvoy aucunement authorizé de donner conseil aux subjectz de Sa Maté en un faict sy chattouilleux, et quand je m'en oublieroy, qu'il me seroit très difficile de le luy faire entendre, n'ayant nulles adresses et me contentant de l'exercice que me donnent les affaires de V. S., l'en resusant ainsi à diverses fois pour ne m'engager en une conduitte, de laquelle je ne voyoy yssue quelconque bonne pour M. de Bouillon, mais bien ma ruine toute apparente. Car, Sa Maté continuant à se monstrer animée contre luy, et M. de Bouillon ne relaschant rien de la protestation de son innocence, il m'estoit impossible de juger la sincérité de leurs propositions, et se fust-on possible aydé de moy comme d'un instrument pour couvrir leurs artifices; de quoy j'ay eu besoin de me garder.

XII. Cependant pour ne point désaillir au devoir publiq, je ne laissay pas tomber cest ouverture à terre; je la portay aussytost à M. de la Trimoille et au Député des Églises, distinctement avec ceste protestation, qu'en prestant cest office à la reconciliation de M. de Bouillon, et au soulagement de ceux qui s'en entremettoyent, j'en-

tendoy qu'il ne se diroit ny ne négotieroit rien en mon nom, ains que d'eux-mesmes ilz auroient à tirer ceste proposition de M. de Villeroy, pour, selon le poix et mérite d'icelle, la rejetter ou l'accepter, en engageant par ce moien le Roy à un traicté, qui feroit éviter les extrémitez de cest affaire, trop préjudiciables au repos publiq du Royaume, des Églises et de M. de Bouillon mesmes: lequel comme accusé, recerché par son Prince, quand mesmes son innocence seroit toute avérée et néanmoiss combattue, avoit à fuyr le désespoir. Que ce leur seroit un grand avantage de me conserver hors de soubçon, attendu que leurs moiens défaillans, ilz ne pourroient espérer leur direction par moy comme neutre, là ou une fois déclaré pour ou contre eux, il ne resteroit plus de chemin de milien; car à pène voudroit le Roy rien céder de ses droictz; et eux peut-estre ne se trouveroient asset fondez pour arrester son authorité; que ceste considération pouvoit avoir meu M. de Villeroy de se prendre plustost à moy, qu'à eur, pour venir à une mesme fin, en n'engageant point l'honneur du Roy, comme en recerchant par ceste proposition la reconciliation de M. de Bouillon; toutesfois, que je n'en voulley aucunement pleiger (1) la sincérité.

XIII. Sur l'importance de ceste matière, l'on tasches de m'engager pour me trouver en une assemblée, qui, à mon refuz, se devoit tenir chez M. de la Trimonille. Pour la connoissance que j'ay combien facilement ces matières et formes indeües s'esventent, et le peu de fidélité qui se rencontre au party, où tous sont subjectz du Roy, et la pluspart espère de la recompense pour reveler les

⁽¹⁾ garantir.

en dissimulant les vrayes, que l'on m'en excusa; joinet qu'au temps de l'assignation mesmes, je fuz appellé par Sa Maté, laquelle avoit desja sceu toutes ces propositions, et mes contestations au contraire, dont elle me fit l'honneur de me remercyer.

XIV. En ceste assemblée fut resolu, que M. de la Trimoille sonderoit M. de Villeroy, pour apprendre quelle route M. de Bouillon auroit à prendre plus aggréable au Roy et necessaire à sa réconciliation, et d'oyr mon advis par après pour conduire, disoient-ilz, cest affaire avec plus de maturité et moins de passion; mais pour m'engager, comme je croy, en leur intérest, avec espérance d'améliorer leur condition par le lustre de Vre appuy. Ceste proposition à luy repetée, et ayant prins à charge de la faire entendre à M. de Bouillon comme un simple advis, j'adjoustay à M. de la Trimonit-le mon opinion verbale, non pour conseil, ains pour luy faire veoir dans les occurrences et apparences.

XV. Que le sejour de M. de Bouillon à Castres (1) donnoit grand ombrage au Roy, comme projetté pour in-

⁽¹⁾ V. dans les Mém. et Corresp. de Duplessis-Mornay, T. X. 64—69, nac Despeche envoyée à M. de Sillery, le 8 Mars 1605, par M. Hesperien, sur la communication qu'il a eu avec M. Duplessis à Saulmur, où l'on remarque le passage suivant. » Sur ce que je lui ai représenté du faict de M. de Bouillon, m'a diet que Sa Majesté se peult ressoubvenir de l'advis qu'il lui donna par le Sieur Du Maurier, lorsque sur les premières accusations elle l'envoya vers lui, sçavoir, que, puisqu'il d'alloit presenter à Castres, Sa Majesté, conformément à ses Edicts, lui debvoit faire audiet lieu ouverture de justice; où il ne falloit craindre que ceulx de la Relligion voulleussent ni peussent supporter ung monopole avec l'Espaignol, direct, ni indirect; aultrement, qu'au refus de ce, il seroit aisé de persuader qu'on voulloit opprimer son innocence " etc.

téresser le général des Eglises dans le particulier de sa couse par la prétension de la compétence de la Chambre; à la verité que ceste procédure pouvoit sembler legitime, mais puisque le Roy ne la trouvoit pas bonne, qu'il restoit à considérer, sy en s'y roidissant il pouvoit troever de la senreté, de laquelle je ne doutoy point sans raison, le corps de la religion demeurant peu uny; la pluspart des grandz employez en cest' occasion contre luy; joinct que le publiq ne pouvoit s'intéresser plus avant, qu'en la forme de sa justification; et le Roy y portant sa présence, emporteroit infailliblement l'autorité des Juges, tous establiz par luy, tous ses subjectz, et la volonté du peuple trop irrésolu et foible en telles matières; et n'est à croire que tout le party de la religion rondroit rompre le repos pour conserver ce préjugé de leur Edict, qui n'offense qu'un ou peu à la fois; mais quand mesmes Sa Mate lay accorderoit ceste Chambre, qui scroit lay oster l'espérance et l'appuy de ceux de la religion, en leur confirmant les droictz de l'Édict, il conviendroit par après d'observer les règles de la Justice; M. de Bouillon so trouvant accusé de crime de lèze-Majesté, auroit à se rendre prisonnier, respondre à ses accusateurs, averer son innocence; qui l'asseurera que pendant son emprisounement, ses Juges se vondroient roidir contre l'authorité de leur Prince portée sur les lieux, receüe dans leur villo. présidant en leur conseil, et en matière qui touche se personne et son Estat? un point bien considerable, puisqu'il monstre se deffier du Roy et des artifices de ceux du Conseil; lesquelz no seront moins fortz à Castres qu'à Paris, s'il est une fois faict criminel.

XVI. Pour ces causes, je désiroy que M. de Bouillos mesnageast les ouvertures de M de Villeroy, comme u-

tées de l'intention et volonté du Roy, par où il éviteroit le danger auquel il se met en s'arrestant à Castres; se transporteroit seurement hors du Royaume, et delà pourroit commencer à recercher, sinon sa reconciliation, du moins les moiens pour avérer son innocence par devant de Juges non suspectz; le temps et sa prompte obéyssance à ce premier essay de son intérieur ayant addoucy les premières aigreurs et obligé Sa Maté de présumer avantageusement de ses comportemens.

XVII. Il se pouvoit alléguer contre ces raisons, que la crainte de sa personne cessant par sa retraicte hors du Royaume, Sa Maté allégée en son esprit, le nonchaleroit (1) peu après comme inutile ; mais que cela me sembloit de peu de considération, sy M. de Bouillon avoit le but tel qu'il le protestoit, de vouloir faire veoir son innocence, et ne troubler aucunement la paix du Royaume; car aussy bien en s'arrestant à Castres, la raison de l'Estat portoit Sa Maté sur les lieux, pour s'affranchir des soubcons que luy donneroit-là le séjour de M. de Bouillon contre sa volonté, et ainsi, peut-estre contre l'intention de tous deux, il se fust esmeu une guerre civile; où ployant quelle seureté ponvoit-il espérer après ces extrémitez ? là où l'absence est honorable et utile à M. de Bouillon sy bien mesnagée, puisque faiete par la volonté de Sa Maté: mais que les plus salutaires conseilz avoient à se prendre de luy mesmes; car s'il est innocent, sa modestie surmonteroit et toute animosité et tout ortifice; coupable, il n'auroit seurele pour luy que par la confusion et extrémitez, s'il rejettoit celle de la confession pour se prosterner à la grace que Sa Maté luy présentoit.

⁽¹⁾ Négligerait, en ferait peu de cas-

XVIII. Le Roy des le commencement faignoit de ne croire point que toutes ces impositions estoient véritables, et en oyoit le jugement de tous; puis l'ayant veu s'absenter, les a posé certaines contre les raisons de tous, et y rapporte ses actions depuis vingt-cinq ans (1) en çà; m formalisant à ceux, qui interprétent ces accusations moins aigrement.

XIX. Ceux de la religion au contraire, tiennent son innocence toute pure et claire; et imputent ces impositions à l'invention de ses ennemiz, envieux de sa suffisance, et haineux de sa religion; à l'animosité mesmes da Roy qui auroit craint son courage et jamais symé son mérite; voullant abbaisser tous les grandz qui pourroient nuire à l'authorité absolue de M. le Daufia (mison que M. de la Trimouille dit avoir oije de sa bouche); non moins au Pape, qui auroit espéré de procurer la ruine de ceux de leur party, en les affoiblissant d'un sy bon pilier.

XX. Il y en a qui considérent ceste matière de plus près; et en ne le condemnans pas de tout, ne l'absolvent mussy pas de tout. Ils croyent, qu'il n'a point en aucune mauvaise intention au prouffit des ennemiz du Royaume; mais que pour se rendre nécessaire au Roy, et pour améliorer le party de ceux de la religion, en procurant quand et quand la confusion de ceux qui font tout le conseil; ayant sceu les monées qui se tramoient par quelques-uns, comme rien na pouvoit fuyr cest esprit sy clair-voyant, il ne l'auroit point voulla révéler; en cela gist à leur jugement sa plus grand' faute, et de laquelle il semble que Sa Maté ait de preuves de sa maiu (2).

⁽¹⁾ Ci-dessons , p. 411.

⁽²⁾ V. sur les intelligences de François de Bonne de Lesdiguieres ave le Duc de Bouillon, les Mem, de Sully, L. XVIII. (T. V.) p. 212.

escriptes à M. d'Esdiguieres, pour délibérer avec luy sur ce qu'ilz auroient à faire ces mescontentemens vonans à s'esclorre contre le Roy et son Royaume; dont M. d'Esdiguieres appréhendant ou prévoyant un tel événement, se seroit deschargé au Roy. Ce crime faiet l'un des trois de lèze-Majesté; où le subject pèche de la main, la langue et l'oreille; mais peut estre excusable à M. de Bouellon, qui n'en a secu que l'extérieur, sans autheur, sans dessein, par conjecture, et lorsque Sa Maté en sçaroit assez tout le faiet.

XXI. Sy on l'accuse que M. le Conte d'Auvergne luy auroit envoyé Comblat avec lettres de créance, pour le sommer d'entrer dans ce party : M. de Bouillon repartist, qu'il a interprété sa créance pour la recerche du mariage de sa fille, en quoy mesmes M. le Conte d'Auvergne, pressé par le Roy, persista à Lyon; et Comblat seul (1) n'est pas suffisant pour le convaincre; et peut estre. comme ses amiz tiennent, que ces moiens se sont prattiqués pour le rendre suspect, et trouver de la prinse pour le accuser. Voilà le noeud de son accusation; le jugement de sa coulpe ou innocence, et les raisons alléguées, s'il avoit à partir ou non; mais son malheur a esté, qu'avant leur reception, il en avoit prins les résolutions de soy mesmes; desquelles le Roy tire maintenant cest avantage, qu'il se seroit absenté, délaissé des Églises, comme condamné et confessé de ses trahisons, et n'ayant peu troubler le général pour protéger son particulier.

XXII. M. de la Trimouille en ces entrefaicles s'estant porté vivement pour faire veoir au Roy et à toute la Cour l'innocence de M. de Bouillon, auquel il est

⁽¹⁾ L. O C. de testibus. » Unius omnino testis responsio non audiatur,"

tenu de sang (1), de religion et d'alliance, s'est griefrement plaint, que Sa Maté a monstré tant de réhémence contre luy, et les Églises sy lasches en son endroiet, se contentans d'une simple lettre, au lieu qu'il estimoit nécessaire que l'on monstrast de la vigueur, comme en un' affaire commune, pour ne point laisser opprimer l'innocence de M. de Bouillon, Seigneur sy considérable, et utile à tout le party.

XXIII. Mais puisque Sa Maté avoit usurpé ceste préeminence au préjudice de leur Édict, par leur trop grossière et poisante souffrance, il désiroit que l'Ambassadour d'Angleterre et moy entreprinssions sa cause, pour en maintenir la justice devant le Roy; luy pour la considération de la religion; moy et pour icelle, et pour son alliance; attendu qu'ayans une fois passé ceste riolence, et veu ruiner le party de ceux de la religion en France, à quoy les artifices du Pape et les desseins du Conseil du Roy buttoient, l'on nous mespriseroit bientost tous dous, lasches en leurs intérestz, et affoiblis de cest appuy, qui seul nous rend considérables.

XXIV. Je respondiz, qu'il y avoit bien à distinguer entre les charges de l'Ambassadeur d'Angleterre et la mienne; du moins autant qu'il y a de différence entre les qualitez de noz Maistres; il avoit de l'authorité pour s'en mesler; mais que ma commission estelt limitée, et sur pareilles occurrences, no me qualifiant qu'Agent de

⁽¹⁾ M. de la Trémouille, avait, comme le Duc de Bouillon, époure une soeur du Prince Mourice. V. une lettre de celui-ci, en date du 28 Nov. 1604, écrite à Duplessis à l'occasion de la mort prématurée de son beau-frère, qui n'était âgé que de 34 aus, dans les Mem, et Corresp. de Mornay, T. X. 40 suiv.

V. S. (1), que j'avoy' besoin de nouvelles instructions: Toutesfois seroy très content pour la bonne intelligence que V. S. desirent avoir avec les Églises, de leur prester tous les offices, qui ne contrarieroient en rien au service du Roy, ne à celuy de V. S.

XXV. Sur cela il me recercha de voulloir du moins procurer une lettre d'intercession au Roy de V. S. et Son Exce très verte, et meslée de rudes parolles, ne plus ne moins, que sy V. S. eussent desja avéré l'innocence de M. de Bouillon, tenant les accusations pour faussetez, imposées purement pour le perdre par ses ennemiz, et quasi du consentement de Sa Maté; ce que m'ayant pareillement à réiterées fois esté domandé par le Député des Eglises, je leur diz à tous deux; (car je m'appercevoy' assez clairement que M. de la Trimouille se penoit plus pour affermir son particulier que de moyenner la réduction de M. de Bouillon, que là, où la cause commune jes obligeoit à commune seureté, se voullant descharger du plus pressant sur les Églises, l'Angleterre, ou les Provinces-Unies;) Que V. S. ne pouvoient aller sy viste en une affaire qui est de sy grand' importance, et mérite besucoup plus de considération que d'escrire simplement en faveur de quelque particulier, comme il se prétextoit, et pour protéger son innocence; que ce seroit directement entreprendre contre le Roy, pour excuser ou defendre M. de Bouillon accusé de crime de lèze-Majesté; mais V. S. estans engagez en une longue guerro, contre un très puissant et très pressant ennemy, n'ayans les moiens de la supporter, que à l'ayde des Princes voi-

⁽¹⁾ Acresen n'obtint le rang d'Ambassadeur qu'en 1609, après la conclusion de la trève de douze ans.

sins, ne de vous en affranchir, que par le moien et appay du Roy, que vous aviez à conduire en telle sorte voz conseilz et actions, que Sa Maté n'eust à en prendre jalousie ne ombrage; laquelle procédure la pourroit porter à se resentir de la perfidie du Roy d'Espagne, qui auroit en suitte la réunion des Pays-Bas, et l'affermissement du repos des Eglises de France. Mais sy passies à l'intercession qu'ilz demandent, j'obmetz les termes qu'ilz y desirent employez, que Sa Maté auroit juste occasion de croire, qu'il y a sy grande liaison entre ceux de la religion de son Royaume, et V. S., que supporteriez plustost leur party le temps venant à troubler le repos, que celuy de Sa Maté, par où voz ennemiz prendroient leur avantage très a propos pour luy persuader, que l'atilité de son service requiert de tenir vostre cause pour indifférente, pour ne se point préjudicier par son succes en ce qu'il fortifieroit ceux de la religion, bien que la raison de son Estat avoit besoin du dépérissement de la domination espagnolle sur ses confins; et par ainsi pour jouye tousjours d'une paix assenrée, qu'il luy importoit d'entretenir et balancer la guerre des Pays-Bas; ce que V. S. avoient soin d'éviter, en se comportans avec tel tempérament que Sa Maté peust prendre contentement de voz actions; et les Eglises en espérer du support, se contenans au terme de leur obéyssance et au devoir deu à leur Prince; autrement que les moiens de V. S. sont trop petitz pour entreprendre cest affaire à pied levé, quand mesmes les volontez y seroient plus fortes que la raison. D'ailleurs les remèdes pour M, de Bouillon me sembloient devoir naistre du dedans de l'Estat, et tant que cest esperance luy restoit, que ce seroit pent-estre luy grandement nuire s'il s'en cercheoit, ou apportoit du dehors;

car Sa Mate auroit ses correspondences hors du Royaume à suspect, et comme recerchées pour s'en prevaloir en ceste occasion contre la paix de son Estat; toutesfois puisqu'ilz monstroient le désirer sy ardemment, que j'en advertiroy V. S. qui peut-estre trouveroient bon de différer à les en contenter, jusques à ce qu'ilz seroient pleinement informez, et de ses accusations et de ses récusations.

XXVI. Ceste intercession tardant infiniment au desir de ces Messieurs et M. de la Trémouille s'en ennuyant, peu de jours avant son départ de ceste ville se mit à ma. dire, que les Églises et luy en particulier m'avoient grand\ obligation pour l'affection que j'avoy démonstrée à protéger l'innocence de M. de Bouillon, mais n'avoient gueres à se louer ne de V. S. ne de Son Exce, qui ne vous seriez esveillez sur le bruiet de ceste persécution, laquelle touche indifféremment à tous ceux de la religion; ains bien à se plaindre de Son Exce, que sur diverses lettres de M. de la Trémoille seurement adressées, elle n'auroit daigné luy envoyer aucune responce (1); que c'est néanmoins le temps auquel elle estoit tenue d'employer son crédit pour empescher et prévenir la ruine de M. de Bouillon, en proposant ou se conformant aux voies de sa pacification; autrement que les alliances ne servent de rien, puisque sans appuy et peu considérables au regard d'un beau-frère de sy notable mérite, que néanmoins elle ne ponvoit ignorer que ceste seule cause les avoit convier! et incitez à les rechercher.

XXVII. A cela ay itérativement repliqué, que V. S.

⁽¹⁾ V. les lettres de M. de Buzanval des 10 Janvier, 1 et 25 Février, 11 et 26 Mars 1603.

différant de resoudre rencontrojent indubitablement des difficultez sur ce faiet; laquelle mesme considération pouvoit aussy retenir Son Exce pour s'employer plus à propor et avec plus de coup, non la faute d'affection envers M. de Bouillon, ne le peu d'estime qui se faisoit de ses merites. Que de prime-face il semble peu d'escrire en sa faveur, mais à qui le veut examiner, il trouvera que V. S. remuent beaucoup de matière s'ilz en viennent-là; la déclaration de la Reyne d'Angleterre et des Églises leur peut suffire, car V. S. ne seroient pas leur cause meilleure, ne leur demande plus considérable. M. de Bouillon desespéré, peut-estre qu'il se pourroit trouver des expédiens chez vous de le rammener; mais tant qu'il demeure en estat de se pouvoir justifier, n'en consistant encor le desbat qu'aux formes, que ce seroit une notable fante au publiq de V. S. de s'ingérer au mal domestique du Royaume sy précipitement, et sans considérer la condition du faict, ne de leur pouvoir ; attendu la faiblesse de l'Estat, et l'appuy, comme j'ay desjà dict, qu'en se bien conduisant il peut tirer d'icy; M. de Bouillon se pourra remettre, mais les intentions de V.S. une sois connues de pancher à la protection d'un party différent de celuy du Roy, qu'à tousjours l'on vous auroit à suspect. Tout ce dong que V. S. pouroient faire sembloit punt encor se limiter-là, de croire avantageusement de l'innocence de M. de Bouillon, conserver la bonne grace da Roy, et désirer la prospérité des Eglises sans y porter passion ne véhémence, lequel est le but nuquel tendent toutes mes conceptions et actions.

XXVIII. Nous en sommes demeurez-là, et semblent s'en estre contentez en partye, quand ils ont veu que la lettre de la Reyne d'Angleterre sy claire et vive de raisons, n'a faict qu'animer et aigrir l'esprit du Roy davantage; j'ay veu en combien de sortes l'on a interpreté sa lettre et le peu de coup qu'elle a porté, par les désavantageux discours qu'elle a faict naistre contre cest' entreprinse: peut-estre en seroit il prins à V. S. de mesmes; moins considérables que la Reyne, qui creue jalouse de ceste grandeur, tient tout son Royaume paisible; et plus exposez aux disgraces, puisque tirez annuellement d'ieyde notables faveurs.

XXIX. En ces entrefaictes, le Roy m'a à diverses fois parlé de toutes ces matières, et avec telle aigreur contre M. de Bouillon, que j'ay horreur de m'en souvenir; il posoit ses crimes tout certains, l'accusoit de trahison depuis vingt et cinq ans (1), et qu'il ne s'estoit pas contenté de tascher à procurer la ruine de la France, celle d'Angleterre, où il avoit complotté avec le feu Seigr Conte d'Essex (2); mais aussy avoit passé à moienner celle de l'Estat de V. S. dont vous aviez à vous garder, concluant en ces termes: » Que jugez vous qu'ait mérité un tel subject, lequel ne tient ce qu'il est que de ma desmesurée bonté? J'ay faict une seule injustice pour le maintenir dans Sedan (3); je m'en repens aussy, et en porte la punition. Je scay qu'il a du crédit chez vous, néanmoins que préférerez tousjours mon bien à toute con-

⁽¹⁾ V. les Mem. de Sully, L. IX. (A. 1597.) T. III. 147 suiv.; 196; L. X. p. 356 suiv.; 366. (A. 1599.) T. II. (A. 1591.) p. 50; 104; 389 suiv.

⁽²⁾ Il est fait mention dans les Mém. de Sully, L. XII. (A. 1601.) d'une conversation singulière entre la Reine Élisabeth et le Maréchal de Biran. (T. IV. p. 76.) » Je ne sçais, — telle est la remarque de Sully. — et la Reine d'Angleterre voyoit dans l'ambassadeur François plusieurs traits de ressemblance avec le favori Anglois."

⁽³⁾ Mein. de Sully , L. VII. T. II. 391 suiv.; 405.

sidération particuliere: vous ne pouvez rien espèrer que de moy: j'en ay la volonté, j'en monstre les effetz; est (fit il) vous estes mes meilleurs amiz, et m'avez aydé sans reserve ne arrière-boutique; l'on me voulloit perdre et vous aussy, mesmes ma ruine devoit commencer par la vostre; mandez à voz Maistres qu'ilz ne s'estonnent point de ceste conjuration, j'ay de preuves certaines de leur fidélité; quand ceux de la religion les pressèrent pour faire Ligue, ilz m'en advertirent soigneusement. C'est pourquoy je croy qu'ilz maudiront les autheurs de ceste trahison, et loueront Dieu avec moy, que pour le bien de noz Estatz je voy sy clair dans leur conspiration."

XXX. A ces occasions j'ay tousjours eu soing de ne me point laisser emporter témérairement aux persuasions de Sa Maté, ne à une opposition formelle en faveur de M. de Bouillon, pour tenir V. S. hors de cause, en respondant par une voye tierce, que V. S. avoient à la verile à rendre graces à Dieu, de ce qu'il luy a pleu préserver la personne du Roy et l'estat de son Royaume, contre les malheureuses perfidies du Roy d'Espaigne, en ce temps que toute la Chrestienté a sy grand besoin de sa prospérité pour contrequarrer l'ambition et l'usurpation de ce grand ennemy; donnant à connoistre à Sa Maté combien la conservation de V. S. luy touche, puisque par vostre ruine l'on voulloit procurer la sienne. Aussy que V. S. devoient grandement se louer de la bonne confiance que Sa Maté prenoit de leur affection à son service; de laquelle elle ne se trouveroit jamais frustrée, se pouvant asseurer Sa Maté que V. S. n'auront correspondence qu'avec elle, et n'espéroient secours que de sa libéralité; vostre querelle tenant plus de l'Estat, que de la religion

et contre un ennemy commun; ainsi que V. S. ne regardoient que la Couronne de France pour le bien respectif, sans porter ou favoriser aucun autre party, que voulliez ignorer, comme jusques ores Sa Maté se pouvoit souvenir qu'aviez tousjours faict.

XXXI. Par laquelle response je croy avoir fuy les ertrémitez, et en contentant Sa Maté n'avoir en rien préjudicié à ceux de la religion; car quand mesmes V. S. auroient affectionné leur conservation, seroit-ce pas imprudemment faict à moy de le dire au Roy sy hors de temps et avant leur besoin? avant mesmes que leurs affaires seroient disposées pour recevoir et prouffiter de vostre bienveillance? il est malaysé pour intéressé que l'on soit en un affaire, que l'on vueille entreprendre la protection d'un party qui n'est pas encor formé; et tant plus difficile à V. S. qu'en voz guerres avez à porter voz fraiz, et ausquelz une guerre intestine dans le Royaume est autant dommageable, que voz ennemiz en espérent de l'utilité. Pour ceste raison j'espère que V. S. trouveront ceste voie moienne bonne, qui ne préjudicie en rien à voz intentions.

XXXII. Ce en quoy je puis avoir esté trop hardy est, que le Roy me demandant, sy M. de Bouillon ne m'avoit jamais faict ouverture de ceste paix ou trefve (1), je l'ay purement et itérativement nié, contre ce qui en estoit car il m'en avoit parlé et escript bien avant, dont ayant faict un mémoire je l'envoyay à M. d'Oldenburnevelt du 23e Avril pour en avoir son advis : mais j'estoy asseuré que ceste matière estoit très secrette, et M. de Bouillon m'avoit conjuré de n'en dire rien qu'à Mondit Sicur d'Ol-

⁽¹⁾ V. plus haut, §. 111. et la lettre de M. de Buzanval, du 28 Décem-cembre 1602.

denbarnevelt seul. D'ailleurs je considéroy que les raisons alléguées pour la conduitte de cest affaire et négotiation sembloient avoir un très hon but pour le publiq de V. S., recerchant à esloigner toute authorité souveraine et milice estrangière du dehors des Pays-Bas, pour les réunir avec V. S. et y establir tel ordre et gouvernement, que de commune main seroit trouvé convenable : en cela je ne voy point de cause de l'accuser, quelque chattouil-Jeuse que soit la matière; mais la raison qui me l'a faict nier à Sa Maté est, que M. de Bouillon ayant voullu servir utilement à V. S. auroit pent-estre nuit aux desseins du Roy, s'il en a aucuns dans les Provinces désunies: n'estant authorisé d'entreprendre ceste négotiation au desceu de Sa Maté durant sa commission pour le différent de Madame la Princesse d'Espinoy avec le Conte de Ligne (1): ci ma confession eust peu servir à le perdre, tant plus que M. le Conte d'Auvergne entre ses dépositions contre M. de Bouillon a dict, qu'il avoit desjà miz les fers au seu pour esclorre ceste pair ou trefre à l'endroict de ceux qui avoient du crédit de le rapporter.

XXXIII. Mesmes soubz-main je l'ay faict advertir de tous les crimes que l'on luy imposoit; afin qu'il en poisset le mérite en sa conscience; mais tout cela verbalement, et seul à seul: comme aussy que l'on l'accusoit de ceste paix; et qu'il se pouvoit asseurer que je n'en confessoroy jamais rien, afin qu'il s'en peust ouvrir au Roy le premier pour luy en mander son advis et volonté, comme chose proposée par le Conte de Sore, non encor traictée. Ce qui m'oste maintenant hors du faiet est, que

⁽¹⁾ V. des détails sur cette affaire dans les Neim de Sully , L. XXVII. (P. VII.) p. 286-291. — Guillaume de Melan , prince d'Épinoy , était neveu de Sully.

Sa Mate peu après a faiet toutes ces accusations publiques, par ses plaintes et protestations à tous, par ses lettres mesmes à M. de Bouillon.

XXXIV. Quand M. de Bouillon m's faict recercher par le Sr de Reignaq (1) de dire ce qui me sembloit s'il avoit à venir en Cour ou non, ma response fut, qu'il y estoit en mauvais prédicament, mais qu'il avoit à prendre le conseil de luy-mesmes en sa conscience, seul tesmoin de ses actions; sy innocent, que plusieurs estoient d'advis qu'il eust à procurer sa seureté par ses lettres et amiz; sy coulpable en quelque sorte, à contenter Sa Maté par une confession comme elle l'en convioit : en ccey encor ne l'un ne l'autre ne pouvoit rien trouver à redire.

Maté de me communiquer sy exactement tous ses griefs contre M. de Bouillon, sy ce n'est l'une de deux causes; ou pour tirer de moy quelques dépositions contre luy, m'ayant eu à suspect de trop estroicte correspondence avec luy avant sa disgrace, laquelle à l'occasion de quelque différent particulier elle me defendit depuis; on pour par ceste voye luy coupper l'appuy, qu'à cause de son alliance il pouvoit espérer chez V. S. en vous engageant par le semblant de ces confiances peu à peu en son intérest et intention, et vous préoccuper en l'excuse de l'ignorance.

XXXVI. Ce qui n'est point sans apparence; car m'ayant expressément appellé le 19 Nobre à Fontaynebleau, elle me répéta tous les crimes imposez à M. de Bonillon, son désir de l'en veoir justifié, et son offre de le recevoir en grace sy coupable; presupposant que V. S. ne se mes-leroient aucunement de son faict, et me commandant

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 43.

d'en escrire particulièrement à V. S. et à Son Eure en ceste conformité, pour vous en rendre à plein informes.

XXXVII. A quoy luy ayant repliqué, que V. S. evroient marriz d'entendre les inquiétudes de Sa Maté et le dangier de son Royaume, tant plus sy M. de Bouillon seroit trouvé conlpable des accusations à luy imposées: mais que je la pouvoy asseurer, sy quelqu'un de ses subjectz espéroit protection chez vons, voire sy quelqu'un de vostre corps eust esté consentant à ceste faction, vous vous mettriez en devoir, comme pour une cause commune, de l'envoyer piedz et poings liez pour en estre faict justice; n'ayans rien plus en recommandation que la prosperite de son Royaume, sa seureté et contentement ; dont je la supplioy de prendre confiance en tant que les affaires de V. S. ne pouvoient mieux s'appuyer que sur sa grandeur, ne se maintenir que par ses aydes, desquelles V. S. ... roient infailliblement affoibliz, sy non-seulement elle avoit du trouble dans l'Estat, mais aussy sy elle vous voyoit favoriser autre party que le sien.

XXXVIII. S'adressant moy retiré à ceus de son Conseil, » Je viens de dire à Aerssen (fit-il) tout ce qui se dit de M. de Bouillon; il m'a asseuré du service et pouvoir que ses Maistres me reservoient pour le bien de mon Royeume, et contre tous ceux qui en machinarcient la ruine: voilà des amiz telz qu'il les faut, ilz sont tous à moy, je suis aussy tout à eux, je le leur feray connoistre quand les mauvais conseils et desseins de mes subjectz m'en donneront les moiens: Je suis asseuré de ce costé là, "

XXXIX. M. de Rosny me dit deux heures après er que dessus, et que de ceste parolle j'avoy plus gaigné la bonne grace et affection du Roy, que de toutes les raisens

que je luy eusses peu alléguer, disant qu'elle seroit de bonnes opérations, tant plus qu'elle avoit esté relevéa en présence de plusieurs, lesquelz ne désirent pas grandement vostre prospérité, soubz prétexte d'une grandeur apparente, mais en effect pour la haîne qu'ilz portent à la Religion, taschans continuellement à rendre le publiq de V. S. suspect au Roy.

XL. V. S. peuvent dong bien considérer, que l'arrière-pensée que S. Maté a eu de l'appuy que M. de Bouillon pouvoit espérer chez vous (1), l'a meue de me communiquer ses crimes, pour luy oster cest asyle; et estant ceste opinion très dangereuse pour le bien de vostre publiq, j'espère que trouverez bon, sy j'ay tasché de l'en garentir en terme que V. S. ont veu cy-dessas: auquel il ne va en rien de l'honneur de M. de Bouillon; car j'oppose vostre publiq à la trahison, et l'engage pour la faire punir par Sa Maté, puisque contre sa personne et son Estat; mais M. de Bouillon se maintient hors de crime; Sa Maté mesmes pour lors disoit de ne croire point les accusations, et en estoient encor aux formes pour la justification, en sorte que ces miennes procédures ont esté autant légitimes que nécessaires; et par raison, au contentement de tous deux.

XLI Il est vray que l'on me peut dire, que je me bastoy' trop d'oster ceste espine au pied du Roy, laquelle luy demeurant, le pouvoit arrester de ne proceder sy rigoureusement contre M. de Bouillon, et que ma facilite à promettre à Sa Maté que V. S. ne se mesleroient aucunement du particulier du Royaume, procuroit tant plustost sa ruine; mais ces considérations seroient fortes, sy

⁽¹⁾ V. la lettre de M. de Buzanval, du 28 Déc. 1602.

comme j'ay desjà dit, V. S. avoient leur Estat paisible; ne s'attendoient à aucun secours d'icy; n'avoient rien de commun avec le Roy. Maintenant en se conformans aux jalousies que les Églises désirent qu'ilz donnent à Sa Maté, seroit-ce pas proprement faire leurs affaires aux despens des vostres? contre toutes les maximes qui posent: que le premier but des affaires et négotiations doibt tousjours tendre au bien particulier de l'Estat pour lequel l'on s'employe; quoy faict, lors seulement ayder à ceux d'autruy, quand on en espère de l'utilité, ou que la seureté commune y est attachiée et engagiée: et de quoy a servy la forte déclaration de la Reyne d'Angleterre? ce n'est pas icy une guerre contre la Religion; la religion mesmes n'a pas son party, puisque le corps jouyt de son Édict. Il ne s'y agist pour encor que du crime imposé à M. de Bouillon, et ainsi du particulier au particulier. Ce seroit donq témérité à moy, voire félonie contre le publiq, sy pour favoriser l'intérieur du Royaume à l'appétit de quelques uns, et d'authorité privée, je nonchaloy' non seulement vostre service, mais en le renversant je venov à rendre V. S. odieux à Sa Maté. La demande seroit plus considérable sy faicte par M. de Bouillon, et lors encor, je seroy tenu de vous la communiquer pour en recevoir le commandement avant que d'y rien entreprendre; sy je m'y trompe, j'ay néanmoins ma descharge, puisque je vous en ay escript à mesure que les affaires se sont offertes.

XLII. C'est où j'ay laissé ce différent, sauf que Se Maté par manière de prévention a désiré que j'advertises. V. S. que le dessein de M. de Bouillon estoit, ne trouvant point d'appuy en Allemaigne, duquel son voiage vers Metz le désarçonneroit, de se transporter devers vous, pour y achever le reste de ses jours aux exercices

de la guerre; ou de là attendre les moiens de son rétablissement, mais qu'aviez à estudier les raisons par lesquelles le pourriez civilement divertir de ceste résolution, pour obvier au mal que sa présence pourroit causer à l'endroict de voz peuples; estant beaucoup plus facile de no l'admettre point, que de l'en esloigner par après quand il s'y seroit estably, d'autant que receu parmy vous, il brouilleroit tout pour vous porter à favoriser ses prétensions. Charge, de laquelle je me suis acquitté avec le plus grand tempérament que la difficulté de la matière l'a peu porter.

XLIII. Il resto encor un point considérable à V. S.: c'est que le voiage de Blois (1) n'ayant succédé l'année passée à Sa Maté pour se saisir de Messieurs les Conte d'Auvergne, Ducqs d'Espernon, de Bouillon, de la Trémoille et de Biron à la fois; couvert néanmoins aux subjectz pour abolir ou establir la panearte (2); à moy, pour
faciliter voz levées par la fuitte des plaintes, longues, à
l'occasion de son absence; aux Espagnolz, que pour se
pourmener; le mesme dessein pourtant n'auroit point cessé
par la mort du seu Maral de Biron; jugé plus dangereux

⁽¹⁾ Mem. de Sully, (T. IV.) L. XIII. p. 106. v On — entendit, avant toutes choses, Descures, qui avait été envoyé convier le maréchal de Biron de la port de Sa Mujesté, de venir à la Cour, et dont le rapport fut tel, qu'il n'y ent qu'une voix sur la détention de ce maréchal et du comte d'Auvergne, sitôt qu'ils seroient arrivés. — Le Roi proposa ensuite, s'il ne seroit pas à propos d'en faire autant des Ducs de Bouillon et d'Epernon." — Sully s'opposa à l'arrestation de ces derniers. — v Par rapport aux Ducs de Bouillon et de la Trémouille, dit-il ailleurs (p. 99.). tout se réduisoit (alors) à des soupçons contre cux, à la vérité trèsviclent."

⁽²⁾ Placard affiché pour avertir le public des droits imposés sur certaines denrées. — On répandait le bruit que Henri voulait faire recevoir partont la gabelle. Sully, ibid. p. 97.

en ee que convaincu par ses escriptz, et puissant de frontiere (1), et emprisonneur de M. le Conte d'Auvergne: ains Sa Maté auroit persisté depuis à presser Messieum de Bouillon et de la Trémoille de se rendre en Cour à Eontaynebleau, tous deux sur divers prétextes, et assignez pour mesme temps; cependant M. d'Espernon trouva moien de se remettre.

XLIV. Sur quoy M. de la Trémoille se fortifiant de son innocence comme je présuppose; ou certain de la résolution de M. de Bouillon de ne venir point, sur les advis particuliers à luy envoyez par M. le Lantgrave, s'estant approché secrettement à trois lieues près de la Cour, envoya un gentilhomme nommé Bourron (2), me prier de le voulloir veoir le lendemain matin sans bruiet, pour l'instruire des occurrences, et luy donner conseil comment il auroit en ceste matière à se gouverner avec le Roy.

XLV. La demande sembloit petite, mais pour le prédicament auquel je le trouvoy' logé en Cour, j'estimoy' y devoir apporter autant de circonspection que le requiert l'importance de l'affaire et la considération de vostre service; ma résolution donq prinse, je m'adressay premièrement à M. de Villeroy pour luy dire, que M. de la Trémouille s'approchant (le bruict en estoit desjà commun à la Cour), j'estoy assez obligé de luy aller au devant, à cause de son alliance; mais que je ne le voudfoy' entreprendre sans permission de Sa Maté ne son instruction de quelles matières j'auroy à discourir avec luy, parce que ayant pleu à Sa Maté me communiquer ses plainte contre M. de Bouillon et luy, il luy pourroit sembler que la révélation luy en auroit esté faicte par moy, s'il en avoit desjà eu quelque connoissance. Il approuvame.

⁽¹⁾ Sedan.

⁽²⁾ V. la lettre de M. de Buzanval, du 25 Février 1603.

conduitte, et fut d'advis que je m'en devoy' adresser à Sa Maté mesmes, laquelle avoit trop de preuves de ma fidelité pour la soubçonner en cest' occasion, qui ne touche pas moins V. S. que la personne du Roy, et le bien de son Royaume.

XLVI. Il pleut au Roy me confirmer ce devoir, avec cesto charge très expresse de luy dire tout ce qui se disoit de M. de Bouillon, mais que Sa Maté ne le croyoit pas, et quand il s'en seroit laissé convaincre, que la créance de Sa Maté estoit, que M. de la Trémouille ne voudroit point mesler son innocence dans ces crimes pour supporter ou excuser M. de Bouillon; ains se souviendroit qu'il a une beaucoup plus estroicte obligation à Diru, à son Prince et honneur, qu'à cest' alliance, et à nul autre : tant plus que ces trahisons tendoient directement contre l'Estat et la religion réformée, au prousht do Roy d'Espagne, son ennemy formel. - Du reste qu'il n'y avoit aucune preuve contre luy; seulement se disoitil, qu'il avoit consenty à tout ce que M. de Bouillon feroit, le présumant tel que l'obligeoient d'estre son honneur, et les loix de la religion dont il faisoit profession.

XLVII. Arrive que je suz à la chappelle de la Reyne, lieu désigné où m'attendoit M. de la Trémouille, je suy diz en peu d'heures toutes les assaires et comment estes se démenoient: pour son particulier que je ne voyoy' aucun danger, tant que M. de Bouillon ne comparois-poit point; mais qu'il avoit à examiner sa conscience, et de prevenir les accusations, pour tant plustost obliger Sa Mate à suy pardonner ses desvoyemens; et le dissuaday de tous les conseilz qui le jettoient dans les extrémitez, et expère m'estre comporté sy modérement avec luy et.

le Député des Églises, qu'ils auront peu juger de la sincérité de mon affection à leur service, mais avec coste reserve, que Sa Maté ne ceux de son Conseil n'auront eu subject quelconque de blasmer mes actions, conseils ou desseins.

XLVIII. Quand M. de la Trémouille partit de ceste ville qui fut le 16 Février, il me recerchea fort, de le voulloir conduire à une journée d'icy, en compagnie du Député des Églises et des Sieurs de Montabere (1) et du Coudray (2), Conseiller par bénéfice de l'Édict au Parlement de Paris; pour delà ayans advisé ensemble faire une depesche de commune main à M. de Bouillon; en l'instruisant que l'on le voulloit trainer icy, et qu'il devoit remuer les Princes d'Allemagne en sa faveur, pour empescher que l'on ne passast pas plus avant contre sa personne, pour la conservation de laquelle il trouvoit pen de chaleur et de vigueur aux Églises du Royaume. - Je fix trouver mon excuse bonne, ne me voulant rendre suspect; mais il a esté sy malheureux en sa compagnie, que Sa Maté a esté aussytost advertye de ceste dépesche que le gentilhomme fut party; et m'asseure on que les passages s'observent pour l'attrapper au retour, et ainsi le forcer à dire sa créance: je loue Dieu, qu'il m'a préservé de n'avoir cédé aux instances de M. de la Trémouille.

XLIX. V. S. ont cy-dessus et l'histoire de M. de-Bouillon, et ma conduitte en ceste confusion; le pre-

⁽¹⁾ Il est question dans les Mém. de Sully, L. XXVIII. (A. 1616).

T. VIII.) p. 83, d'un député du Prince de Condé, nommé de Mentage taire.

⁽²⁾ Rejeté par Henri IV comme député général du parti protestant.

Mém. de Sully, L. XXII. (A. 1605.) T. VI. 123.

mier soin que j'age apporté à cest' affaire a esté d'oster V. S. et mon particulier hors de cause et de souhçon; le second, de travailler utilement mais seurement au repos do l'Estat et la réconciliation de M. de Bouillon, sy sos accusations avoient plus d'animosité que de crime. -Le premier m'a succedé, du moins les uns et les autres me tiennent de leur costé ; pour l'autre, j'ay esté le premier à qui l'ouverture s'est faicte de sa pseification; et n'en acceptant point la charge, je l'ay neanmoins faict entamer par ceux qui en ont esté autant ayses que qualifiez: le gré m'en est demeuré: de part et d'autre l'on m'en parle, je m'en recule, et ne proteste aux uns qu'une pure dépendance du Roy; aux autres, que le publiq de V. S. pour se sortisser et servir ceux qui en desirent de l'appuy, à besoin d'éviter les soubçons et voies contraires; à Sa Maté que je ne parle rien de l'intérieur de son Estat, qu'avec elle pour tirer ses aydes; aux autres, que l'intercession seroit pour encor inutile, veu le peu de fruiet de celle d'Angleterre : qu'elle sera assez à temps sy avant le désespoir. - Là-dessus M. de Bouillon est venu à s'oster hors du Royaume; les Eglises et les particuliers se sont allentiz en leur poursuitte pour luy, et j'ay pareillement commencé à tirer mon espingle du jen, mais parce que V. S. ne m'ont jamais escript depuis le commencement de cest' affaire, comment j'auroy' à m'y regler, ne sy Voz S. trouvent mes procedures bonnes, j'ay comme entassé tout ce qui s'en est présenté depuis le mois d'Octobre, pour vous supplyer très humblement de le voulloir lire, examiner, et en conformité de voz jugemens, m'advouer ou reprendre, à celle fin que les affaires prenans un autre train qu'elles ne semblent promettre, je puisse garentir vostre publiq contre

la calomnie de voz ennemis couvertz, et mon particulier contre le blasme de tous; en ce que le plus souvent les malheureux succès des affaires s'imputent plus à la manvaise conduitte des négotiateurs, pour bonne qu'elle soit, qu'au malheur du temps et à la condition des points dont el s'agist: j'attendz donq qu'il vous plaira interiner ma très humble requeste.

Faict à Paris, ce 16e jour de Mars 1603. Vostre très humble, et très obéyssant serviteur et subject:

Françoys d'Arresen.

No. IX. M. de Buzanval au Roy. (La Haye, 26 Mars 1603.)

Quant à ce qui est de Monsieur de Bouillon et de son, voyage en ces quartiers, je ne dois céler à V. Maté qu'il a fait sonder le guay quel il y seroit pour luy: j'ay trouvé aussy moyen de luy faire escrire dextrement par cour qui ne luy sont suspects comme je suis, le peu de contentement qu'il pourroit recevoir et donner en ce lien s'il y arrivoit en cette conjoncture; d'autant que depuis, quelque temps on n'y vit et ne s'y entretient-on que des espérances que l'on a de V. Maté, lesquelles on ne vent gâter ny troubler pour chose du monde. Et crois ne l'avoir point trompé luy ayant fait tenir ce langage; car, à la vérité, ses respects seroient trop foibles pour y faire. hazarder la perte d'un si grand bien, qui est celuy de l'apuy et bienveillance de V. M. - M. le Prince Maurice ne luy a point encores escrit, comme aussy il n'a recent dudit Sieur Duc de Bouillon aucunes lettres depuis cette sienne disgrace. Il fait un jugement tout tel que V. M. nçauroit désirer, et voudroit bien que ce seigneur prit un chemin moins rompu et scabreux qu'il ne fait pour rentrer aux bonnes grâces de V. M. Je le confirme tant qu'il m'est possible en cette bonne opinion et volonté à votre service comme tous ceux qui le méritent par deçà, et espère n'avoir point esté inutile au service de V. M. en cette conjoncture, comme je voy que l'on a bien sceu remarquer par quelques lettres, qui ont esté escrites de France sur ce sujet: du blâme desquelles tant s'en faut que j'aye honte, que je m'en glorifie infiniment pour le temoignage qu'elles me rendent d'avoir bien et fidellement servy mon Roy et mon Maître, comme je suplie très humblement V. Maté de croire que je continueray de faire toute ma vie, selon que Dieu, ma conscience et mon devoir m'obligent et me le commandent.

N°. X. M. de Buzanval à M. de Villeroy. (La Haye, 8 Avril 1603.)

J'ay communiqué audit Sieur (de Bernefeld) et à M. le Prince Maurice les lettres de l'Électeur Palatin (1) et la reponse du Roy. Ils jugent cette affaire extrêmement épineuse (2) et ne voyent point de milieu en ces extrêmitez; l'une, d'ester en droit selon le devoir du sujet à l'endroit du Souverain, ou bien d'avouer la faute et recourir à la clémence. Car qui ne voit le danger du pre-

⁽¹⁾ Grotius, Hist., L. XV. p. 681. » Rogatusque Elector Palatinus, ut affinitatis meminisset (nam sorores principis Mauritii uterque duzerant) missis ad Regem legatis qui iram mitigarent, haud multum promovit."

⁽²⁾ Grotius, L. l. » Batavis triste, religionis socium, domús Nassavicae partem afflictari."

mier si on s'en sent tant soit peu coupable, et de même l'infamie du dernier? Si (1) on le connoist dangereux per sage, qui d'un costé a le peril, et de l'autre l'ignominie et h honte. — Je ne sçay si M. le Prince Maurice écrire se Roy en sa faveur: il s'y trouve bien empesché. Mais je croy qu'il l'envoyera visiter avec Madame l'Electrice et secur, et luy fera offrir ses moyens particuliers en cette sienne affliction, gardant en tout cela le respect qu'il doit à Sa Maté. Il est bien vray, Monsieur, ce que je vous avois mandé, que l'on avoit mis en dispute sa réception et logis lorsqu'il arriva à Heydelberg: je le tiens de si bos lieu que je n'en puis douter. Comme je scay aussy la faveur qu'il receut biontost après de Monsieur l'Électeur incontinent qu'il eut haleine, et celles que quelques autres Princes protestans luy ont fait faire du depuis; desorte que ledit Sieur Duc a escrit par decà, qu'il se trouvoit plus empesché à retenir les bons offices desdits Princes qu'à les inciter à luy en faire.

N°. XI. M. de Buzanval su même. (La Haye, 21 Avril 1603.)

Deux conseillers de l'Électeur Palatin sont icy artice hier au soir pour les affaires de partage pour la Maisse du feu Prince d'Orange. Ils m'ont dit que Monsieur d'Bouillon alloit à Sedan: si on l'eust sceu icy il y deux jours, cela auroit arresté la visite que Monsieur l'Prince Maurice a envoyé faire par Gaut, que Sa Maurice que que que fois servir de maître d'hotel à Madame l'Princesse d'Orange. Ce que je vous marque afin que sachiez que c'est un voyage de compliment. Et au ce, etc.

⁽¹⁾ Certes.

No. XII. M. de Buzanval au Duc de Bouillon.
(La Haye, le dernier May 1606.)

Je serois ingrat des honneurs que j'ay receus de vous, si je na témoignois au moins par le devoir d'une lettre les joyes et ressentimens que j'ay de la délivrance de vos peines et de la récouvrance qu'avez faite des bonnes grâces de Sa Majesté (1). C'est un heur que je veux croire que vous reconnoitrez de Dieu seul, qui abat souvent ceux qu'il aime pour les élever davantage (2). Je vous suplie très humblement de croire qu'en vos temps les plus difficiles mes voeux ne vous ont jamais manqué, qu; vous eussent volontiers porté dès le commencement là où vous estes enfin arrivé, et où j'ay toujours reconnu que la bonte de Sa Majesté vous désiroit, s'ils n'eussent esté plus accompagnez de foiblesse que de force. - Je croys que les affaires de decà s'en sussent mieux portécs. Je les voys reduites à des termes assez fâcheux, c'est à dire de l'offensive à la deffensive; encore y-a-t-il moyen de les trainer en cette langueur, partant que l'on n'y veuille pas épargner les confortatifs qui en sont nécessaires pour les soutenir jusqu'à ce que quelque nouvel accident les relève. La bonté de Sa Majesté m'a dispensé de les manier davantage; desorte que j'espère dans la fin de cette année en estre du tout déchargé, et me

⁽¹⁾ D'après une lettre de M. de Buzanval à M. de Villeroy en date du 3 Mai 1606, le Secrétaire d'état de Henri IV avait franchement avond la part qu'eut Aerssen à cette réconciliation, on, comme l'exprime M. de Buzanval, à » la guerison de l'alcère de Sedan."

^{(2) »} Dien veuille que ledit seigneur fasse bien son profit des experiences qu'il » pu prendre au milien et durant le tems de cette grande tourmente." (M. de Busonval à M. de Villeroy, même lettre.)

retirer à l'abry d'une vie plus tranquille et plus convenable à un age, qui ressentant ses foiblesses du corps et décroissement (1) d'esprit, aspire dutout à quelque chose de plus hault que tout ce qui est icy bas; desorte que je ne vous pourray servir dorénavant que de prières, lesquelles s'il plaist à Dieu d'exaucer, vous (vous) trouverez plus heureux que je ne vous puis dire, et que possible vous me voudriez espérer. — Et sur ce, etc.

⁽¹⁾ Le manuscrit porte d'acroissemens, en forme d'antithèse.

ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES.

Les Mémoires de Sully nous font connaître les circonstances, dans lesquelles MM. de Buzanval et d'Aerssen se trouvèrent placés. - Cette paix de Vervins, qui allait réparer les maux de la France, semblait devoir dissondre ou relâcher les liens qui avaient uni si étroitement deux peuples contre un ennemi, aussi formidable que l'Espagne. - L'Amiral Justin de Nassaw et Barnevelt lui-même allèrent inutilement à Nantes (1), avec l'ambassadeur d'Angleterre, conjurer l'orage : Henri resta inébranlable. » La considération de l'état présent de son royaume, dit Sully, l'emporta sur toutes les autres. Ce prince, en remerciant les ambassadeurs, ce qu'il fit de la manière la plus polie, commença par les assurer, que pour avoir refusé l'offre de leurs souverains, il ne se départoit point de l'amitié qui l'unissoit à eur depuis si long-tems, et que la paix qu'il alloit conclure avec l'Espagne (car il ne leur cacha point en quels termes il en étoit avec Philippe), ne l'empêcheroit pas d'entretenir avec eux la même correspondance qu'aupararant, ni de leur donner les mêmes secours d'argent dans

⁽¹⁾ V. Wieguefort, l'Ambassadeur et ses fonctions, 20 Partie, Livre II, Sect. XVII, p. 447. (édition de 1680.)

leurs besoins, avec la seule précaution que ces prêts (1) paroîtroient être faits à titre d'acquits de dettes, pour ne point donner de sujet de rupture à l'Espagne. - Il leur déduisit ensuite avec la même sincérité tous les motifs qu'il avoit de finir la guerre. Son royaume, ainci qu'il le leur représenta, n'étoit pas comme l'Angleterre et la Hollande, muni d'une barrière naturelle contre les attaques de ses voisins, mais ouvert de tous côtés; ses places sans fortifications ni munitions, sa marine foible, ses provinces désolées, et même en partie réduites en désert. - Il leur fit entendre qu'il n'alloit s'occuper à rétablir les affaires de son royaume, que pour revenir après, avec plus d'espérance de succès, à son premier projet contre l'Empire et la Maison d'Autriche; mais que ces deux entreprises n'étoient pas de nuture à pouvoir marcher ensemble (2)."

Ce qui consola surtout les députés des Provinces-Unies; ce fut l'assurance que le Roi leur donna du prochain retour de M. de Buzanval en Hollande. — Sully ajoute ailleurs (3): » Afin que cette action n'aliénat pas de lai

÷

vray que Sa Majesté dit au Sieur de Barnevelt quand il vint vers elle à. Nantes, l'an quatre-vingt 18, qu'il aideroit aux États à sousteir la guerre, puisqu'ils ne vouloient entendre à la paix conjoinctement aide Sa Majesté, laquelle les y convioit, et que ce ne seroit que pour tais ou quatre ans, à la fin desquels elle y entreroit avec eux. Il est aussi que nous ne leur avons jamais demandé des promesses de neux readre nos deniers, et que nous nous sommes contentez de simples aid tifications et recepissez. — Nous ne plaiderons jamais contr'eux cela." — (Négotiations de Jeannin, I. 431.) Ci-dessus, p. 22; 188.

⁽²⁾ Mim. de Sully, L. IX. (A. 1598.) T. III. 199-202.

⁽³⁾ L. IX. p. 233.

la république d'Hollande, il sit partir pour Amsterdam (lisez La Haye) Paul Choart de Buzenval, qu'il chargea de maintenir la bonne intelligence avec les États-Généraux, et de payer la pension que Sa Majesté leur donnoit, "

Le récit de Sully est confirmé tant par une lettre écrite de la propre main du Roi, que M. de Buzanval était chargé de remettre à Barnevell, que par la proposition que l'ambassadeur fit aux États aussitôt après son arrivée. — La lettre qui se trouve parmi les pièces justificatives de la Vie d'Oldenbarnevell, était de la teneur suivante:

» Mr de Barnevelt,

Vous aures avec cete-cy le Sr de Buzanval sy bien instruit de mes intansions sur toutes choses, que comme je me fie antieremant an luy, il me sufira de vous pryer d'adjouster plaine foi à ce qu'il vous dira et croire que l'honneur et prosperité des Sr les Estats mes bons amis et aliés me ceront tousjours très recommandé, comme le merite le soin qu'ils ont eu de moi quant j'ay eu besoin d'eus. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait Mr de Bernevelt an sa garde. Ce 15me aut (Août 1598) à Paris.

La superscription fut

A Mons. de Bernevelt (1)."

— Quant aux offres de service que M. de Busanval devait de la part de Henri porter aux États, pour adoucir l'amertume de la résolution qu'il s'était vu forcé de prendre, voici quelles étaient les paroles de l'ambassadeur:

⁽¹⁾ Waarachtige Historie van 't - Leven - van J. van Oldenbarmeselt, Rotterdam, 1670. p. 613.

» Le Roy Très Chretien m'a renvoyé par deça vers vos Seigneuries selon la promesse qu'il en avoit faite aux Srs de Nassaw et de Bernefeld vos deputez, lorsqu'ils prirent congé de luy à Nantes. Si ce retour a esté plus tard que vous ne l'attendiez, les empêchemens divers survenus à Sa Maté (non aucun manquement d'affection ou souvenance,) en ont esté cause.

Ma charge n'est point de vous representer les raisons qui ont meu Sa Maté à faire paix avec le Roy d'Espagne; d'autant qu'elle croit que par le bien particulier rapport de vos susdits deputez vous aurez plainement entendu tout ce qui se peut dire sur ce sujet, et mêmes les principales et plus urgentes causes qui ont fait prendre à Sa Maté le conseil de laditte paix.

J'ajouteray seulement à ce qu'ils vous auront pu dire, que lesdites raisons se sont trouvées encore plus fortes & pregnantes depuis la conclusion d'icelle, que devant. Car durant l'ardeur de la guerre Sa Maté ne connoissoit le dégoût grand qu'avoient d'icelle tous ses peuples & sujets, ny leur foiblesse et debilité, ny même les malignes humeurs qui se nourrissoient et accumuloient en la corruption de l'État. - Le tout a paru depuis, tant per la publicque rejouissance, que toutes sortes d'hommes et d'États ont faite d'icelle par toutes les villes et provinces du Royaume, et par la générale pauvreté en laquelle chacun se trouve réduit, que par les obstacles et oppositions que Sa Maté rencontre tous les jours au rétablissement de suit autorité royale et au redressement de ses affaires. où elle connoist que Dieu luy a fait une grande grand d'avoir pu faire si à propos la paix; par le moyen de quelle elle a non-seulement recouvert toutes ses villes qu les Espagnols et leurs adhérens avoient usurpées en c

Royaume, sans dépenses ny hazarder sa personne et celle de ses serviteurs, ny son État; mais anssi de réunir les coeurs et volontes de tous ses sujets souls l'obéissance de ses loix. Desorte qu'elle se promet avec l'ayde de Dieu, de redresser et regler tellement ses affaires, que Sa Matte rendra bientost son Royaume aussy florissant et utile à ses amis et bons voisins, qu'il a jamais esté du temps des Roys ses prédécesseurs.

Or, Sa Majesté m'a commandé de vous dire, que quelque prospérité qu'il luy arrive, qu'elle ne sera jamais méconnoissante et oubliante (1) des plaisirs qu'elle a receus de vous en la nécessité de ses affaires, avouant devoir à votre assistance une bonne partie du bon succès d'i-celle.

C'est pourquoy elle m'a envoyé vers vous (2) pour leur renouveller l'asseurance de la bonne volonté qu'elle vous porte, et du soin qu'elle veut avoir de vous et de vôtre conservation; pour sçavoir aussi et entendre de vous en qu'elle peut faire pour procurer et avancer vostre bien, lequel luy sera toujours aussi recommandé comme le sien propre, tant pour les considerations et obligations susdites, lesquelles elle desire reconnoître et acquiter le fonda et même payer les intérests s'il luy est aucunement possible, que pour l'opinion que Sa Maté a, que vous continuerez à conduire vos affaires avec telle vertu, telle equité et telle prudence, que votre amitié et voisinance no sera moins honnorable qu'utile à ceux qui la voudront conserver (3)."

⁽¹⁾ oublicuse. (2) V. S.

^{(3) 14} Septembre 1593. — Propositions de M. de Buzanval, T. I, p. 60-64.

Pour ce qui regarde les négociations de François d' Aerssen, il n'en est question dans les Memoires de Sully que cinq ans après cette époque (1), à l'occasion du terrible siège d'Ostende, qui dejà avoit couté seul ant Provinces-Unies cent mille coups de canon et sept mille hommes. - Mais, ce qu'il y dit des grands frais d'hommes et d'argent, ausquels il fallait que la France continuât à contribuer; ce que nous y lisons des représentstions d'Aerssen, » que ses compatriotes alloient se vos hors d'état de pouvoir se remettre en campagne, si Si Maté ne leur permettoit de recruter de François les compagnies françoises qu'ils avoient à leur service; " ce qui s'y trouve rappelé de la nécessité de faire ces recrues k plus secrètement possible, pour ne pas paraître rompre ouvertement avec l'Espagne, de manière que les soldats engages defilassent » à petit bruit jusqu'au lieu ob se devoit faire lour embarquement, au nombre de six per bande au plus;" ce qu'il y dit enfin de la condition qu'avait faite le Roi en permettant ces levées, savoir, qu'Aerssen lui-même s'en chargeât, et non les officion, »qui l'auroient sait avec trop d'éclat, ce qui avoit del attiré des reproches au Roi de la part du Roi d'Esperne," - tout cela, ce semble, indique suffisamment, que l'agent des Provinces-Unies n'était pas jusque-la reste oisif et les bras croisés; que dans l'intervalle il avait blen ot utilement servi ses Maitres.

Cette influence que le jeune diplomate avait acquise à la Cour de Henri IV, par quels moyens l'avait-îl obtenue? — L'origine de la faveur dont il jouit près du Rol.

⁽¹⁾ Livre NIV. p. 233. (T. IV.) A. 1603. — » Les Etals avoient possent auprès du Roi un nommé Auraens."

fut-elle, comme le commencement de sa fortune considerable, le fruit de ses talents, ou bien de sa coupable et méprisable complaisance? — » Pendant son séjour on France qui suit de quinze ans, dit Aubery du Maurier (1), il reçut de grands bienfaits du Roi, et même des honeurs, car il sut annobli et sait Chevalier et Baron, ce qui sut cause qu'en suitte il sut reçu en Hollando entre les Nobles de la Province." — Amelot de la Houssaye v'a pas craint de rapporter » l'opinion commune de ce tems-là, que Henri IV couchoit avec la semme d'Aersens, et que le mari en demeuroit content, à cause du grand prosit qu'il en tiroit (2)."

Le savant et judicieux Bayle a dédaigné de se faire l'écho d'un pareil bruit: il a cru devoir suivre l'opinion d'un juge compétent, de M. de Wiequefort; opinion, digne en tous points d'être opposée aux viles calomnies, auxquelles Aerssen fut en butte après sa mort, comme pendant tout le cours de sa longue et orageuse carrière. — » François Aarsens, Seigneur de Somelsdieq et de Spyck etc., — telles sont les paroles de Wiequefort (3). — » estoit un des plus grands Ministres, que les Provinces-Unies ayent eus pour la négotiation. — Son père, qui estoit un autre habile homme, estoit dans un poste, où il luy estoit facile de faire donner de l'employ à son fils. — Jean d'Oldenbarnevelt, qui avoit alors la principale direction des affaires de Hollande et de

⁽¹⁾ Mem. pour servir à l'Hist. d'Hollande, p. 376 suiv. — Bayle, Diet. hist. et critique. V. Aursens; (François.) — Goethals, Lectures relatives à l'hist. des Sciences, etc. en Belgique, Vol. IV. p. 106—128. v. Aersens.

⁽²⁾ V. l'annotateur des Mem. de Sully, L. XIV. p. 233. (T. IV.); cidesus, p. 252.

⁽³⁾ L'Ambassudeur et ses fonctions , L. H. Seet XVII. p. 433 surv.

toutes les Provinces-Unies, le fit envoyer en France en qualité d'Agent. - Ce fut là où il apprit à négotier avec ces grands Maistres, Henry IV, Villeroy, Rosny, Sillery, Jeannin etc. et il y reussit en sorte qu'ils approuvèrent sa conduite. — Il eut ensuite le caractère d'Ambassadeur, et fut le premier qui fut considéré en cette qualité dans cette Cour-là, et du temps duquel le Roy Henry IV déclara, que l'Ambassadeur des Provinces-Unies prendroit rang immédiatement après celuy de Venise. — Il fut après cela employé anprès de cette Republique et auprès de plusieurs Princes d'Allemagne et d'Italie, à l'occasion des mouvements de Bohème. - Il a outre cela fait plusieurs Ambassades extraordinaires en France et en Angleterre, dont il a fait des recueils fort exacts et très judicieux. - Je les ay veus, et y ay remarqué, que toutes les instructions que l'Estat luy a données, et toutes les lettres de créance qu'il a emportées en ses dernières Ambassades, sont toutes de sa façon; tellement qu'il faut croire qu'il estoit l'homme de tout le païs, qui sceust le mieux non-seulement négotier, mais aussy instruire l'Ambassadeur de ce qu'il devoit négotier. - Et de fait il a fait honneur à l'Estat en toutes ses Ambassades, aussy bien qu'au caractère dont ses Souverains l'ont revestu, quoyque luy ny sa postérité ne doivent point regretter le temps, qu'il a employé au service de sa patrie (1)."

⁽¹⁾ Aubery assure qu'Aerssen mourut riche de cent mille livres de rente. — Grotius. Epist. Nr. 1547. » Somelsdikius (Aerssen) visit sibi et Domui Nassaviae utilis, multosque post se relinquit per vestigit quae ipsi tam bene successere, ituros." (édit. de Blaeu).

Voilà ce qu'écrivait avec une impartialité remarquable quarante ans après le décès de ce grand diplomate, un autre politique consomme, qui, sans tenir compte de la haine implacable qu'Aerssen avait plus tard vouce à son ancien biensaiteur, Oldenburnevelt, rendit un juste hommage à la profonde habileté de l'un et de l'autre de ces hommes d'état. - Ce témoignage seul suffirait pour detruire bien des soupçons injurieux; mais l'esprit penétrant de Bayle nons a encore munis d'un autre antidote contre les invectives des factions et des ennemis privés d'Aerssen. - » Quand ils-disent, - observe-t-il avco raison', - qu'il étoit le plus dangereux esprit que les Provinces confedérées oyent jamais porté, et d'autant plus à craindre qu'il cachoit toute la malice et toute la sourbe des Cours étrangères sous la fausse et trompeuse apparence de la franchise et de la simplicité hollandoise (1); qu'il étoit ardent et persuasif; qu'il trouvoit des raisons pour apuyer les plus mauvaises causes; que c'étoit un esprit intriguant qui avoit eu des liaisons et des intelligences avec des Grands de France, dont les actions étoient non seulement suspectes mais odieuses au Roi (2), et qu'ayant gagné le Secretaire de l'Ambassadeur de France à la llaye, il savoit les plus particulières intentions des Ministres de cette Couronne; quand, continue Bayle, ils lui donnent ces qualitez, ils en font l'homme du monde le plus capable des Ambassades les plus importantes et des négociations les plus délicates. " - D'ailleurs, Aubery n'a-t-il pas

⁽¹⁾ Copendant Acresen était né à Bruxelles en 1572. — V. Schelte-

⁽²⁾ Du Maurier, p. 376, 378, 384.

soin de nous apprendre (1), que son père, jadis ambassadeur à la Haye, et Aerssen furent toujours ennemis; qu'il y avoit » une incompatibilité insurmontable " entre leurs naturels, et que la grande aversion qui s'était élevée entre eux, s'était de jour en jour augmentée? — » Qui ne sait," telle est la conclusion de Bayle, » qu'il faut bien rabattre de la signification des termes, quand un ennemi parle de son ennemi?"

Il est temps de laver la mémoire d'Aerssen d'une tâche qui l'a trop longtemps souillée. — Il est temps aussi d'examiner mûrement la vérité ou la fausseté de l'assertion peu généreuse qu'énonça le Président Jeannin sur le mérite de feu son collègue, M. de Buzanval. » Le Roy, écrit-il, a perdu un bon serviteur en la mort dudit Sieur de Buzanval, et qui étoit capable, bien entendu, et aimé en ce païs: mais il se laissoit aller du tout à ce qu'ils (les États) vouloient (2). " — S'il fallait ajouter foi à cette insinuation, M. de Buzanval aurait donc par une faiblesse impardonnable négligé les intérêts de la France?

Certes, le grave historien de Thou fesait plus de cas des services rendus à Henri par celui, qui représenta avec tant de zèle et de fidélité sa personne, d'abord en Angleterre, puis en Hollande (3). — Plus d'une fois il en

⁽¹⁾ Page 381, 388, Bayle v. Aarsens.

⁽²⁾ Lettre de M. Jeannin à M. de Villeroy, 6 Oct, 1607. (Négetial., T. I. 423. édit. d'Amsterdum, 1695.)

⁽³⁾ Histor. L. Cl. (A. 1591.) L. CXVI (A. 1598.) » Paullus Chemitius Buzenvallius apud Ordines assiduus Orator — Hagae in consesses publico — gravem orationem habuerat, — corum (Ordinum) segnitism et veternosam lentitudinem stimulabat," etc. L. CXXI. (A. 1598.) » Rea Busenvallius regius Orator officio defuit; "L. CXXXVIII. (A. 1607.). » Paulus Choartius Buzenvallius, qui diu ante apud Ordines regii amtoris munere magnă cum laule defunctus fuerat."

consacre le souvenir en des termes fort honorables. -Pout-être Jeannin n'avait-il en vue que les dernières années de la vie de M. de Busanval, qui lui-même se plaignait à son vivil ami Mornay du triste état de sa santé, de ses continuelles sollicitudes et de cet air (du pays), » auquel son âge et ses forces n'étaient naturellement proportionnées." - C'est pourquoi il pressait son rappel. " Aussy, dissit-il, n'y fais-je que languir depuis quelque temps (1), " - Un découragement, une mélancolie insurmontables s'étaient de plus en plus emparé de son âme. - Fatigué des débats de la politique, il s'était vu force, après son retour en France, de s'ussocier à la mission de Jeannin: faut il s'étonner, que sentant dépérir sa santé d'un moment à l'autre, soupirant après l'air natal (2), il ait pris moins de part qu'auparavant aux affaires publiques, et que se confiant en la haute capacité du Président, il ait donné le peu qui lui restait de jours à l'étude et à la religion? (3) - Sans doute le nom de cot homme d'état si distingué, pleuré par Scaliger, no saurait être prononcé qu'avec respect.

Le recueil de lettres inédites que nous publions aujourd'bui, donnera la preuve, nous aimons à le croire, que M. de Buzanval, bien loin » de se laisser aller du tout à ce que les États vouloient, » comme l'insinue Jeannin,

⁽¹⁾ Mem. et Corresp. de Duplessis-Mornay, T. X. 161. (Lettre du 27 Février 1606.) — V. encore ci-dessus, p. 428.

⁽²⁾ V. la belle lettre de Scaliger à Casanbon, III. Id. Sept. 1607.

⁽³⁾ En mourant, il tenait en main le livre de Dumoulin sur la Sainte-Cène. (Scaliger Carolo Labbaco, cid. Octob. 1607.) V. mon article dans le T. IV. des Bulletins de la Commiss. royale d'Histoire à Bruxelles, (1841.) p. 95-101. — Duplessis-Mornay, Mem. et Corresp., T. X. 211.

eut, au contraire, souvent de rudes combats à soutenir ; que souvent » après avoir tourné et retourné Barnevelt en plusieurs sens sur une affaire, " il ne se trouva pas pour cela plus avancé; - que plus d'une fois il cât à subir les plaintes et les reproches du même Barnevell. mécontent du mince secours que la République tirait de la France, et disant, » qu'à la vérité, le Roi en faisoit assez pour donner de la jalousie et possible un jour du ressentiment aux Espagnols, mais qu'il faisoit trop pea pour leur en oster du tout les moyens (1); que si le Roi voulait les ruiner, il lui était bien aisé de le faire; qu'il suffisait qu'il retirât de ces pays sa bonne grâce et son secours, en perdant la mémoire de ce qu'il en avoit autrefois reçu, et l'opinion des services qu'il en pouvoit un jour tirer." Le Prince Maurice, franc soldat, ne. lui fesait guère entendre des choses plus agréables. »Si; tous nos amis sont d'avis que nous perdions, dit-il un. jour, il faut vendre notre peau le plus cher que nous pourrons. - Mais il me semble, qu'ils pourroient faire quelque chose de meilleur de nous, s'ils vouloient (2)."

Pour être justes envers Jeannin, comme envers M. de Buzanval, voyons en quoi les dispositions, les vues de ces hommes d'état à l'égard de la République devaient différer. — Sans nous arrêter à un point trop essentiel néanmoins pour le passer sous silence, il y avait loin, qui pourrait-en douter? de M. de Buzanval, huguenot, au Président, non-seulement catholique, mais ancien lie

⁽¹⁾ V. plus haut, p. 3, 57, 130; p. 359 suiv. Mêm. de M. d Buzanval sur la liberté du commerce des neutres.

⁽²⁾ Ibid. Lettre de M. de Buzanval a M. de Villeroy, du 11 Janvier 1599.

gueur. - Sans nous arrêter encore à la sympathie que devait ressentir M. de Buzanval pour des peuples, au sein desquels il avait vécu si longtemps et dont il avait gagné l'affection et l'estime (1), avouons que les circonstances avaient bien changé; que la France de 1607-1609, graces à l'administration de l'immortel Sully, était bien autrement puissante et considérée, que lorsqu'elle se vit obligée à la paix avec l'Espagne en 1598. - Avouons aussi, que M. de Buzanval eut du faire violence à son caractère bienveillant et loyal, en méconnaissant tous les principes d'honnêteté et de délicatesse, pour se prévaloir nu désavantage des Provinces-Unies des conséquences d'un uvenement dont Henri IV, de son propre aveu, leur était en bonne partie redevable. — Quand Barnevelt lui objectait, que » personne ne jugeroit jamais que la Franbe fust reduite à deux cens mille escus, vou mesmes que ce petit Etat en pleine guerre avoit aydé celuy de France de pareille somme en une seule année (2), " que pouvait répondre M. de Buzanval? - Lui qui se rappelait parfaitement avoir importuné de ses demandes d'argent, de vaisseaux et de troupes, et l'assemblée des États-Généraux et celle des Provinces, en des temps moins heureux? Pouvait-il oublier la magnanime assistance, que la France en avait tirée lors des sièges de Rouen, de la Forcet d'Amiens (3)? - N'y avait-il pas en des sommes

⁽¹⁾ V. Rugonis Grotii Poemata, (edit. quarta) Farraginis, Lib. I. Punlo Choarto Buzanvalio; Epigrammatum, Lib. I. Ad Paulum Choartum Buzanvalium; in Buzanvalii periculum; aliad; aliad; in obitum Punli Choarte Buzanvalii.

⁽²⁾ Voyez ci-dessus, p. 57.

⁽³⁾ V. l'énumération que fait M. de Buzaneal des services reçus, dans la lettre à M. de Villeroy du 19 Novembre 1599; ci-dessus, p. 319 suiv.

prêtées sous des recepissés et promesses, auxquelles M. de Buzanval lui-même avait concouru? N'y avoit-il pes eu encore » d'autres obligations" où il n'était » intervenu autre contrat que la bonne foy?"

Tout ce qui entrait de personnel dans ces souvenirs ne pouvait avoir le même poids dans les considérations da Président Jeannin. - De créancière qu'était la République lors du Traité de Vervins, elle était depuis plusieurs années devenue débitrice du Roi, et ce pour des millions. - Est-ce à dire pour cela, que M. de Buzanval avait sacrifié l'utilité de son pays à celle des Provinces-Unies? - Il n'en était rien; la France n'exigeait point le remboursement. Ce que désiraient Henri et ses Ministres, M. de Villeroy l'exprime clairement dans une lettre au Président. » Il est raisonnable," dit-il, » qu'ils (les États) reconnoissent aucunement nos bienfaits; et certes nous ne leur demanderons l'impossible (1). " -Eh bien, cette influence préponderante en Hollande, qui était l'objet des voeux du Roi, qui était nécessaire à set desseins et qu'il avait incontestablement méritée, ne l'avait-il pas exercée par le fait sous l'ambassade de sou dévoué serviteur, M. de Buzanval? - Seulement, il s'agissait de définir et établir le plus ou moins de cette influence, d'en assurer le maintien pour l'avenir; et ici encore l'opinion du Président a du être plus tranchente et décisive que celle de son prédécesseur.

Aux yeux de celui-ci qui ne pouvait rompre entièrement avec le passé, les sommes que depuis le Roi avait fournies à la République, l'avaient été à titre de récipre-cité. — M. de Buzanval fit ressouvenir M. de Villeron

⁽¹⁾ Lettre du 8 Oct. 1607. Négotiat. de Jeannin, I. 431.

thès l'année 1599, des conditions auxquelles les Provinces-Unies avaient autrefois secouru la France. — » Pour lesquelles assistances, « lui dit-il, » je négociay de telle façon; que les fis passer sans aucun contrat ou obligation, sinon celle d'une pareille courtoisie et faveur, quand les affaires de Sa Majesté seroient en meilleur état (1). — Ce que j'ay pensé, Monsieur, « poursuivait-il, » vous devoir déclarer par le menu, afin de suir tous reproches de negligence on autres possible pires; afin aussi que je sois exempt de toute coulpe et calomnie, me gouvernant selon qu'il me sera preserit. «

Quel était donc, selon M. de Buzanval, le but d'une politique éclairée et honorable, qui imposait d'assez fortes charges à Henri? Quel était le fruit de ces subsides? Fallait-il se bercer de l'espoir, que la République se soumettrait un jour à la souveraincté du Roi, ou bien devait-on se contenter d'un profit moins brillant, il est vrai, mais plus réel et durable? Pourquoi ne pas terminer cette guerre onéreuse des Provinces-Unies avec l'Espagne? Pourquoi ne pas, de concert avec l'Angloterre, procurer la paix avec les Archiducs? — Toutes ces questions sont admirablement résolues dans une longue dépêche de M. de Buzanval à M. de Villeroy du mois d'Octobre 1599 (2). » Quant à la continuation de la guerre, "écrit-il, » si nous n'en avons autre chose, au moins un semblable profit à celuy du passé ne nous peut manquer,

(2) V. ci-dessus, p. 201-296.

⁽¹⁾ V. ci-dessus, p. 320. V. aussi la lettre à Henri IV, (p. 3.) du 28 Octobre 1598. — » C'est, Sire, sous parolles bonnestes et convertes dice, qu'ils ont assisté la France en sos necessitez avec espérance, qu'un jour, quand V. M. seroit en paix, ils en recevent cent pour un.

qui est une continuelle diversion des conseils, diminutien des moyens, apréhension et par-là respect de nous ès esprits et ès coffres de ceux qui hayent et envient la France, et possible quelque support aux affaires qui nous pourront survenir. - Car, quant à se flatter, que ces peuples maritimes se pourront un jour jetter dans nos filets, je croys que nous ne le devons point faire, et je ne scay s'il seroit conseillable de tirer le ret quand ils s'y seroient jettez. - Car que nous en arriveroit-il autre chose qu'une guerre immortelle et une infinie dépense, si ce n'étoit que toutes les provinces des Pays-Bas fissent le mesme?" - En attendant, il ne fallait point cesser le paiement des subsides. - » Au nom de Dieu, Monsicur," dit-il, » pensons jour et nuit à ce que nous faisons, si nous laissons périr cette barque (1) faute de peu d'ayde, et si nous abandonnons à l'Espagnol les labeurs et les dépenses de trente années qu'on a employeez à l'établissement de cet État. - Et reprochez moy ma solie et mon. ignorance à jamais, si nous ne les perdons à la première ouverture que ces gens-cy feront à un traité de reconciliation avec l'Archiduc: ne les croyons pas quand ils nous diroient le contraire. - Car, ils ne sçauroient si peu s'entamer de ce costé-là, qu'ils ne s'ouvrent et ne se donnent entièrement à nos anciens ennemis (2). "-Et voyons, avec quelle noble franchise M. de Buzanval énonce son avis, que le Roi ne pouvait moralement abandonner la Hollande. » Vous asseurant," dit-il en finissant, » que je serois extrêmement dolent de me trouver par deçà, lorsque ce vaisseau commenceroit à s'entrouvrir &

⁽¹⁾ V. aussi p. 129. » Je ne me voudrois pas trouver au gouvernement de leur barque."

⁽²⁾ Ci-dessus , p. 296.

à recevoir l'eau au dédans: cela ne seroit ny de la dignité du Roy, ny de mon goût particulier (1). " — Au reste, cette réconciliation avec l'Espagne, même avec l'Archiduc, n'était nullement probable. — » La Hollande et Zélande, qui sont l'ame de cet État, telle était la conviction de M. de Buzanval (2), " se perdront à de toute autre perdition que de celle des Espagnols, et que de rentrer en corps sous le joug de la Maison d'Autriche; desorte, que si cette Maison y reprend jamais pied, cu sera avec toute Souveraincté, et sans qu'il reste à ces gens ny conseil, ny moyen d'obtenir quelques conditions pour leur liberté et seureté."

En effet, quelle apparence y-avait-t-il de cette sujétion d'un peuple sier et guerrier, qui entretenait trente mille hommes de pied, deux mille chevaux et cent vaisseaux de guerre, et tout cela sous le nom d'un Chef » de grande autorité et créance au fait des armes (3); " comment croire, que ce peuple, qui avait les cruaulés espagnoles et la servitude, » même celle des consciences " en horreur; qui depuis trente aus avait éprouvé » la douceur des commandemens et de la liberté sous la Maison de Nassau et sous les Magistrats, " et s'était enrichi du commerce étranger (4), courbât facilement la tête? — Comment M. de Buzanval eût-il pu se résoudre à donner des conseils lâches et perfides, lui qui admirait les cfforts presque surhumains, » l'ardeur et diligence (5)"

^{(1) 1}bid_

⁽²⁾ Lettre an Roi Henri IV, 28 Oct. 1598; ci-dessus, p. 7.

⁽³⁾ La Prince Maurice. V. ci-dessus, p. 120, 280, 290; 228, 301.

^{(4) »}Pais quelque friandire du trafic qu'ils ent tire à cux cependant les guerres des voisins " — p. 290.

⁽⁵⁾ P. 120 - " Voila, dit-il, en parlant de la navigation aux In-

des slegmatiques, mais courageux, Hollandais? — Le moyen de se désendre d'un mouvement de générosité, en voyant toute une Nation s'imposer les plus durs sacrisces pour la désense de ses droits; payer volontairement des capitations extraordinaires, qui n'y avaient jamais été, » pratiquées!" La Province de Hollande seule contribuait près de deux millions d'or; mais » aussy, dit l'ambassadeur, c'est la meilleure pièce du harnois. — Pas un seul murmure ne s'entend à l'encontre" (1).

Il y aurait bien des choses encore à dire sur les circonstances différentes dans lesquelles M. de Buzanval et Jeannin se virent placés. — Neuf ans s'étaient écoulés dans une lutte inutile, sans que la sanglante victoire de Nicuport eût abattu les Espagnols. — L'Angleterre aussi avoit fait la paix; sous le gouvernement d'Albert et d'Isabelle la Belgique fut plus forte; les armées, conduites par Spinola et d'autres généraux expérimentés, tinrent les Hollandais en haleine; les affaires publiques furent mieux traitées, depuis qu'elles ne semblaient plus dépendre de la volonté suprême du cabinet de Madrid. — Arrètées dans le cours de leurs succès, épuisées à la fin et languissantes. sans appui des Princes allemands, et délaissées par Jacques I (2), les Provinces-Unies se dégoutée

des-Orientales, comment ces flegmatiques et patiens Hollandois, quad on leur ferme un trou, comme on leur a fait celuy des Espagnes, en trouvent toujours quelque autre pour s'y fourrer." V. p. 251.

⁽¹⁾ V. ci-dessus, p. 129, 122; 193.

⁽²⁾ M. de Buzanral à Duplessis-Mornay, 27 Février 1606. Més. et Corresp., T. X. 161. » Ces provinces," dit-il, » qui n'ont pas besoing de quelque extraordinaire rencontre, tant j'en vois le corps foible, et j'en sens le pouls languide, l'Angleterre en ayant d'un coste retiré la force, et l'Allemagne les espérances." — V. aussi les lettres de Scoliger et de Casaubon, citees dans mon article inséré au Bulletin de la Commission Royale d'histoire, T. IV. 96—98.

rent de tant de tresors repandus envain, et commencèrent à prêter l'oreille aux propositions de l'ennomi. — A l'héroisme indomptable, à l'énergie qui avaient dirigé leurs entreprises, avaient succédé le découragement et l'indolence, preuves non équivoques de lassitude. — Cette disposition des esprits n'avait point échappé à l'oeil vigilant de M. de Buzanval, lui, qui s'était fait une habitude de considérer les évènemens sous toutes leurs faces, et d'en prévoir les effets. — Déjà aussi la fatale désunion qui s'était élevée entre Maurice et Barnevell avait jeté de profondes racines, et paralysait l'exécution des plans les plus salutaires,

Mointenant, si nous nous sommes vus à même de justifier la conduite politique de M. de Buzanval, il nous sera facile, en rapprochant les lettres des deux diplomates, de réfuter la supposition non moins ridicule qu'infame, qui attribue à la faiblesse qu'aurait eue Henri IV pour la femme d'Aerssen, la cause des favenrs dont celui-ci sut comblé. - Ce ne sut que vers la fin de l'année 1599, qu'Aeresen se maria, et toute sa correspondance antérieure prouve indubitablement, qu'il était avant cet évènement dans les bonnes grâces du Roi. - » Monsieur," écrit M. de Buzanval à M. de Villeroy le 1 Août de cette année, » je croy que Sa Majesté sura supplyée de permettre à Monsieur d'Arsens de faite un tour par decà, où il me semble qu'une semme l'attend. Le père m'a prié de vous supplyer de le faire trouver bon à Sa Majesté. - Son voyage ne sera au plus que de deux mois, et pour lequel on peut le gagner pour peu (1) de chose. Cependant je demeureray icy en sentinelle." - Effectivement les nôces eurent lieu au com-

⁽¹⁾ V. ci-dessus, p. 252; 281,

mencement d'Octobre, et au mois de Novembre Aerssen retourna en France (1). - On n'a d'ailleurs qu'à méditer ee qu'écrivit Duplessis-Mornay à Oldenbarnevelt sur les succès d'Aeresen, toujours avant ce mariage, pout qu'il soit possible de discuter sérieusement cette atroce calomnie. - » Monsieur, " Iui dit Mornay le 25 Août de la même année, » j'ai pryé M. d'Aersens de vous requérir de ma part de me continuer vostre amitié, et vous assurer de l'honneur que je porte à vos rares mérites. Il part d'ici laissant tesmoignage de fidélité et diligence ès affaires, dont il a en charge pour vostre Estat; de dextérité aussi et de jugement, pour les tempérer par les considérations du nostre; qualités les plus recommandables pour le lieu que vous lui avés faict tenir. - Particulièrement il a ce bonheur qu'en faisant sa charge avec ardeur, il n'a laissé d'avoir la bonne grâce du Roy et de ceulx avec lesquels il a en affaire; et vous en dirois dadvantage, n'estoit que j'y serois suspect " (2).

Depuis long-temps on savait par les Mémoires d'Aubery, qu'Aerssen père, qui avait jadis connu Mornay en Brabaut (3), avait eu la bonne idée de profiter de cette relation pour confier son fils aux soins du sévère conseiller de Henri. La publication des Mémoires et Correspondance de Duplessis nous a révélé à ce sujet bien des particularités intéressantes. — C'était au temps de la Ligue. — » Le jeune homme dont m'escrivés, » dit Mornay dans une lettre adressée à M. de Buzanval, sera le bien venu en vostre considération; seulement prenés garde que ceste vie tumultuaire ne le desbauche oultre

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 316. (2)

⁽²⁾ Mem. et Corresp., T. IX. 280.

⁽³⁾ Bayle, v. Aursens.

l'intention de son père, comme je vois advonir à plusieurs " (1). — Quelque temps après, M. de Buzanval écrit de nouveau à son ami: » Je vous supplie bien humblement, Mousieur, dit-il à Duplessis, vous voulloir soubvenir de la promesse que m'avés faicte, il y a quelques mois, de recevoir en vostre maison et service le fils de M. Aersens, secrétaire d'estat de ce pays. — Je luy ai donné lettres pour vous aller trouver. — Je vous ai desjà diet les qualités du père, qui a bien mérité du service de Sa Majesté, et contineue tousjours. — Je m'en sers infiniment. Vous le lierés plus particulièrement par ce moyen au service du Roi et vostre. — Je vous supplie donc derechef en avoir soing, et lui faire paroistre que ma recommandation lui aura servi. — Il vous escrira aussitost qu'il sçaura que vous l'aurés accepté " (2).

Cependant le jeune homme tardait à venir. — » Pour le sils do M. Aersens, dit Mornay dans une lettre du 12 Sept. 1593, je l'ai longtemps attendeu, et retiens sa place vaide. — Je le recevrai, et tascherai, pour l'amour de vous, à le faire réussir entre mes mains. Le tout est qu'il le retire d'où il est, à quoi je m'employerai aussi vers M. de Rebours à l'occasion '' (3). — Duplessis s'impatientait de ces retards. Il écrit encore à M. de Busanval le 19 Décembre suivant. — » De celui (du sils) de M. Aersens, je n'en oï poinct parler, et m'ennuye, et tuû, et suû, et parentis causú; dicam et meű: car j'avois envie de le mettre en train de servir et au public

⁽¹⁾ Mcm. et Corresp., T. V. 215, (16 Mars 1592; pout-être faut-il lire 1593.)

⁽²⁾ Lettre da 26 Juin 1593. T. V. 467.

⁽⁸⁾ T. V. 555. - V. au sujet de M. de Rebours, ri-dessus, p. 89, 111.

et à ses amis. — Je m'en suis enquis de M. de Mortas (1), qui en est en pareille peine. " - Deux mois après, Mornay était toujours dans la même incertitude. tends longtemps à le fils de M. Aersens, se plaint-il encore, et ne sçais qui le retient." - Enfin le 19 Mars 1594 il mande à Lievin Calvart, agent des États-Généranx en France, l'arrivée de son élève : » Quant au jeune Acrsens, dit-il, je l'ai receu très volontiers. La patrie, le père, la recommandation de plusieurs personnes d'honneur, m'y convioient. Je pense aussi que son naturel m'en donnera subject, et je n'obmettrai rien de ce qui pourra le rendre agréable aulx siens, et utile au service de son pays." - Le lendemain il écrit à peu près la même chose à M. de Buzanval. » Monsieur, j'ai receu les vostres par le sils de M. d'Aerssens. Il m'a esté le très bien veneu: lum patris et patriae, tum tua potissimum, el sua, uli spero, causa. - Je n'ai guères tardé à le mettre en besogne; et pense que dans peu de mois il y paroistra, avec le bon desir que je recognois en lui " (2).

Agé d'environ vingt-deux ans, après avoir fait ses études à l'Université de Leide, déjà Aerssen avait obtent le grade de docteur en droit. — Que ne pouvait-on attendre d'un talent si précoce, qu'inspiraient et Juste-

⁽¹⁾ Huguenet converti, conseiller du conseil privé et d'état, suristendant des magasins de France. — Henri IV en apprenant sa mort, dit: p J'ai perdu un des meilleurs entendemens de mon royaume." — V. l'annotateur de Sully, Mém., L. V. (A. 1592) T. II. 171.

⁽²⁾ Mein. et Corresp., T. VI. 13, 29, 33. (dc Saulmur.) V. également une lettre de Duplessis du 20 Mars 1594 à Philippe de Marniz, p. 35; — et l'ouvrage du ministre du culte protestant, M. Broes, Filipsan Marniz, (Amsterdam, 1840) Vol. II, 2c Partie, p. 268.

Lipse (1) et Mornay? — Mais, ce n'était pas là l'unique école où le grand diplomate serait formé. Il brûlait d'envie d'aller en Italie. — Duplessis en conçut quelques craintes. — » Aersens, écrivit-il à M. de Buzanval, m'a requis de vous escrire mon advis de son voyage d'Italie. — Il y a de quoy profiter, si on veult estre sage et grandement; mais lubricum iter sine duce et custode: mesmes si l'on n'y est armé d'une pieté bien accrée contre les desbauches du monde; c'est au père désormais à faire jugement naturel de son fils. — Mihi sane non satis liquet, et si sententia dicenda est; ne saltem sine validissimo amuleto. " — Malgré la sollicitude de Mornay, le jeune homme partit; il vit les principales cours d'Italie, et on reçut de lui en Hollande plusieurs nouvelles importantes (2), qui lui frayèrent bientôt la

⁽¹⁾ Justi Lipsii Opera, T. 11. 477, 490. Epistolarum selectarum centuria tertia ad Belgus. (Lettres de 1592 et 1597.) — Juste Lipse lui-même avait suggéré ce voyage d'Italie. — Lettre à Corneille v. Aersten, Oct. 1591. Burman, Sylloge Epistt. Firor. Illustr., T. 1. 559. v Quid si în Italiam ad Venetorum loca cum mittas?

⁽²⁾ Lettre des États-Généraux aux États de Zélande, en date du 16 Janvier 1598.

Copie van cenen brieff geschreven by de Ed. Ho. Mo. Herren Staten Generael aen de Mo. Heeren Staten van Svelandt. (Pièce justificative fesant suite à la Remontrance, publiée en 1618 par François d'Aerssen peu de temps avant la chûte de Barnevelt.)

o Edele. — Wy hebben seer ongeerne uyt V. E. brief van den zuen deser verstaen het misnuegen by deselve genomen in onse Resolutie, daerby voor den dienst der Landen goetgevonden is, dat François van derzeen, der Rechten Doctor, sone van onsen Greffier, gebruyckt sal werden als Secretaris in de Legatie aen de Co. Majesteit van Vranckryck, emle soo aldaer hevonden wort, dat hy Syne Majesteit soude wesen aengenaem, by deselve, ende de principaelste Heeren van den Hove — ende voorts syne qualiteyten aldaer sulex souden geacht werden, dat der Landen dienst by hem soude gewordert connen werden, — dat hy al-

route des honneurs. Son rigide Mentor était tout satisfait

daer in plactse van wylen den Gedeputeerden Calvart by provisie gelaten soude werden. Want wy U. E. verclaren, dat wy int nemen van de voorsz. Resolutie sulche insichten genomen hebben, als men in gelycke saecke behoort te nemen; te weten om 's Lands dienst te vorderen, ende tessens te promoveren ordentelyck een eerlyck Jongman, wiens Vader veel jaren in de principaelste besoignen van de gemeene saecken ende verscheyden staten en Legatien wel ende getrouwelyck gedient herft, gelyck hy noch jegenwoordich in de meeste besoignes van de Landen doet; een Jongman, die wel opgevoet, ende alle sync dagen in de studeringe gepasseert, ende totten hoochsten grade, te weten het Doctoraetschap der Rechten gepromoveert synde, daerna eerst by synen Vader in de fundamentele besoignen deser Landen ende voorts successivelyck drie jaren ende een halff continuelyck by de voornaemste personagien van Vranckryck gestadich besoignerende, verscheyden Deputatiën, oock aen de Co. Majesteit van Vranckryck selffs eerelyck gebruyckt synde, ende een seer goede ende loffelycke getuychenisse van deselve, van syne bequaemheyt omme in 's Lants dienst gebruyckt te werden, gebracht hebbende, ja oock brieven van den Coninck selffs van het goet gevoelen dat deselve myt syn besoigne hadde genomen; die daerne noch de principaelste Hoven in Italien besocht hebbende, terstont albier van tgunt aldaer in de principaelste saecken passeerde, sulcke solide advisen gesonden heeft, dat men daeruyt heeft connen volcomelyck verstaen de waerheyt van de getuvchenisse des - Heeren van Plessis (Mornay); ende dat hy daerna wedergecomen synde, ende hem hy synen Vader in de saecken der Landen exercerende, in syne conversatie alhier te Hove, ende anderssints seer goede ende bequame partyen heeft getoont, ja selffs de getnychenisse van den Heere van Busenral, Ambassadent van de Co. Majesteit van Vranckryck gecregen, dat hy met ser goet fondament ende groote perfectie van de suecken ende affairen var Vranckryck is geinformeert. — Waerom wy vertrouwen vastelyck, dat U. F. desc onse consideration well examinerende, het voorsz. misaueger sullen afleggen, ende oock nyet vremt vinden, dat totte voorsz. Legatie een Secretaris gebruyckt wort, nademael in verscheyden andere Legation Secretarissen off Clercken in gelycke besoigne gebruyckt syn geweest. -Ende aengesien de Gedeputeerden van alle de Provintien (uytgenesse van Seelant,) de voorsz. Resolutie goetgevonden hebben, ende by nast der deliberatie op UE. voorsz. brieven gehouden alsnoch daerby hebber gepersisteert ende verstaen, dat sonder ondienst van de Generalitest daerinne geen veranderinge en behoort gedach te werden, soo is en vriendelycke begeerte ende vaste hope, dat U. E. hen daermede saller conformeren. - Hiermede," enz. - Ivi Januarij 1598.

de ses progrès. Il ossurait, qu'Aerssen avait » proficté et en la crainte de Dieu, et en la cognoissance des affaires;" ensuite, quand vers la fin de l'année 1596, son élève retourns en Hollande, il se complut à faire son eloge. - "Surtout, dit-il a M. de Buzanval, je pense que vous aurés trouvé qu'il n'a pas mal employé son temps" (1). - Et la réponse de M. de Busanval confirme pleinement ce témoignage. » Je vous envoye, écritil, un paquet du jeune Aersens. Il a prosité en Italie, au jugement d'ung chacung. - On a ici l'oeil sur lui pour la charge de France. - Je le favorise en ce que je puis: c'est ung arbre qui a des fruicts bien meurs, mais qui ont encores besoing du soleil. - Il vous doibt beaucoup: eliam prae se fert" (2). - Ainsi done, quand à l'âge de vingt-six ans, ayant accompagné Justin de Nassau et Oldenbarnevelt à Nantes (3), il fut, du consentement des L'tats-Généraux, faissé par eux en France pour y remplir les fonctions, vacantes par la mort de Calvart (4), il n'était pas neuf aux affaires. - Sa nomination avait été décidée en considération notamment de l'expérience qu'il avait acquise, et de l'habileté dont il avait fait preuve en plus d'une mission, comme l'attestalent les lettres de récréance qu'il avait rapportées de

(2) Lettre du 27 Août 1597; Mem. et Corresp., T. VII. 326.

⁽¹⁾ Lettres du 27 Avril 1595, 3 Mai et 31 Déc. 1596. Mem. et Loyresp., T. VI. 255; 470; T. VII. 103.

⁽³⁾ En qualité de Secrétaire de légation. V. ci-dessus la Résolut. des Etuls Genér. du G Janvier 1598. (p. 12.)

⁽⁴⁾ Grotius, Histor., L. VII. » Fovendae Regis amicitiae, quin Laevians Calourdus eo in munere vità excesserat, reliaquitur in Gallia Franciscus Arsenius."

Mais Aerssen n'était pas seulement très capable; il était encore, c'est le Comte d'Estrades qui a du le cannaitre, qui nous l'assure, » éloquent et persuasif " (2); il était, ses pamphlets qui contribuèrent tant à la ruine de Barnevelt et de son parti, le démontrent, d'un esprit caustique et mordant, et puis d'une promptitude et souplesse étonnantes, qui lui étaient » passées comme en autre nature " (3). Enfin, de bonne heure il s'était habitué à une dissimulation profonde; car, ou je me trompe fort ou c'est à Aerssen que s'applique ce passage, d'une lettre de M. de Buzanval: » In isto juvene sunt animi sub vulpe latentes, aut alibi nusquam " (4).

Rien de plus simple, à mon avis, que de voir un homme de cette trempe, qui avait un libre accès auprès du monarque, parvenir sans difficulté à s'insinuer de plus en plus dans son intimité. — Aussi, les instructions que le jeune négociateur reçot à Nantes le 26 Avril 1598, lui en fesaient-elles un devoir impérieux. — Il lui était prescrit de se présenter à la cour au moins deux fois par semaine (5), et de suivre le Roi partout où il jugerait à pro-

⁽¹⁾ Lettre aux États de Zélande, 16 Janvier 1598; — » ja oock brieven van den Coninck selffs van het goet gevoelen dat deselve nyt syn besoigne hadde genomen." Ci-dessus, p. 452.

⁽²⁾ d'Estrades, Lettres, Mem. et Negociat., T. I. 44. (La llaye, 1719.) Fragmens de diverses conversations que M. le Comte d'Estrades a eues avec M. le Prince d'Orange, 1639-1641.

⁽³⁾ Depêchez d'Hollande. (Manuscrit de la bibliothèque royale de la Haye, dont je dois également la lecture a mon ami, M. Holtrop.) Lettre de l'ambassadeur d'Espesses à M. d'Ocquerre, 19 Juin 1625.

⁽⁴⁾ Lettre du 22 Février 1598 (1599) à Duplessis, Mem. et Corresp. T. IX. 237.

⁽⁵⁾ Le Roi lui-même lui exprima le désir de le voir p tous les jours." Ci-dessus, p. 336. (9 Déc. 1599.)

pos de se rendre à une distance de plus de quinze lieues de Paris (1). — Delà les dépêches qu'il adressa aux États-Généraux, datées d'Orléans et de Blois.

(1) Instructions, conques par les députés des États-Généraux, sons l'approbation ultérieure de ceux-ci.

Instructie voor François Aeresens der Rechten Doctor, waeraart hy hem sat reguleren als Gedeputeerde in den Coninckrycke van Vranckryck, van wegen den Heeren Staten-Generael van de Verconichde Nederlanden, tot nacrder ordonnantie van deselve Heeren Staten.

heret sal by by alle gelegentheyden naerstelyek de Heeren Staten generuel ende particulier in de goede gratie van Syne Majesteit van Vranekryck ende de principale Heeren van Syner Majesteits Bude houden.

Hy sal by alle bequame middelen aen Syne Majesteit ende de principale literen van den Rade aenhouden, dat de Tractaten, tussehen S. M. ende de Nederlanden gemacekt, mogen achtervolcht werden, ende de Ingentenen der voirsz. Landen, die daerjegens beswaert werden, sal by assisteren tot affideninge van deselve beswaernissen by remonstrantien, vairderinge van nootelycke depeschen, daertoe dienende, ende andersints.

Sal ondersocken tgene int Hoff ende deut geheel Vranckryck passert, soowel den vrede, als oirloge binnen ende huyten betreffende, ende sonderlinge op tgene directelyck oft indirectelyck de Nederlanden neugan mach, ende aerbeyden tot allweringe van tgene denselven Landen soude mogen schadelyck wesen.

Tgene by de nytheemsche Gesanten sal werden voorgebracht sal hy ondersoecken, ende tgene daerop sat werden gedaen; ende sal alomma daer sulex vereyscht der Landen dienst, by deselve voirderen en complementen ende gebiedenissen sander eenige verbintenisse, dan by voirgande speciale lust van de Heeren Staten voirnoemt.

Sal voirderen, volgende het Tractaet, tonderhondt van de brieven van cessatie der represaillen ende affdoeninge vant recht van Aubeine, sooveel de Ingesetenen der Nederlanden aengaet.

Indien Syne Majesteit hem ter oirloge compt to resolveren (*), sal tot den lesten Juny eersteemende toe, mogen doen de beloften in de Instructie van Syne Excellentie vervatet, ende bem onder onse signature gelevert, ende sal altyts daertoe aerheyden, dat Syne Majesteit volgende syne beloften, ten

^(°) C'était avant la pais de Vervins,

Il nous reste à dire un mot des sujets les plus remarquables qui sont traités dans les lettres des deux diplomates. — Cette activité sérieuse, cette application constants et soutenue aux affaires, cette juste appréciation des évènemens extérieurs, qui, selon l'observation de M. Guisot, font le mérite des négociateurs du XVIIe Siècle, ne manquaient ni à M. de Buzanval, ni à François d'Aerssen. — Voyez avec quelle vérité l'ambassadeur français juge l'état des choses, quand il nie que la majeure partie des Hollandais soit disposée à la réconciliation avec l'Espagne. — » Il se trouve assez de personnes par deçà, avoue-1-il, qui parlent de la paix, et en privé et aux

minste by conniventie goetvinde, dat van wegen de Heeren Staten belet werde de handelinge op Calais, ende dat den toevoer van vivres uyt Vranckryck opte gedesunieerde Nederlanden mach werden belet.

Soo wanneer den Coninck meer als 15 mylen van Paris sal wesen, sal hy S. M. alomme volgen, maer anders sal hy binnen Paris blyven, ende alle weecke ten minste twee mael hem in t Hoff van S. M. vinden, omme te verstaen tgene aldaer passeort.

Sal by alle gelegentheyt, en ten minste alle 14 dagen eens de Heeren Staten-Generael adverteren van tgene passeert, ende syne brieven adresseren tot Rouan aen Nicolaes Quinget — in secrete saecke gebruyckende den cyfer, hem gelaten onder zyne recepisse.

Il lui était ordonné de ménager les frais de courrier et autres, » niet te excederen 1500 ponden tot dry maenden. — Ende en sal oversulez hem niet hooger beswaren van gevolch ende lasten, als mit een clercq, die mede dienaer sal wesen, 1 palfrenier, 1 cock, ende 1 ofte ten hoochsten 2 lackeyen, ende 3 ofte ten hoochste 4 peerden."

Gedaen tot Nantes onder onse signature, den 26 Aprilis anno XVe acht en tnegentich. — (Était signé: Justin de Nassau, Jean d'Oldene barnevelt.) Onderstont geschreven: » Ick hebbe ontfangen de autenticque Instructie onder signature van mynen Heeren de Gecommitteere de — waervan dit een dobbel is. Den 26 April tot Nantes 1598; ende onderteeckent François Aerssen."

(Archives de l'État.)

se tine, et même qui s'ingèrent d'en écrire à Bruxelles. C'est une liberté propre de ces peuples, d'y dire et discourir tout ce qu'en pense; mais - tant que le ventre et les comtoirs ne crient point, il ne faut faire aucun état de tout cela " (1). - Voyez encore quelle était la fausse position, où M. de Buzanval était réduit par la paix de Vervine. » Ne pensez-pas, écrit-il à M. de Villeroy, qu'il n'y en ait d'autres icy qui disent, que je suis par decà pour y servir les Espagnols, et pour lent découvrir les secrets de cet État " (2). Voyez la description qu'il nous donne des différentes sectes religieuses. » La moindre partie, dit-il, est de ceux qui sont de la même religion, de laquelle le seul exercice est reçeu et publiquement permis en l'État. - La plus grande part se dit Catholique, et ce qui ne l'est point, suit le Libertinisme, c'est-à-dire, s'accommode à toute chausseure" (3). - Il y a de la prolixité dans les dépêches de M. de Buzanval, je n'en disconviens point; mais, en revanche, elles contiennent des détails exacts et consciencieux, que l'on chercherait inutilement ailleurs, relativement à la situation politique et militaire des Provinces-Unies. - La guerre qui se fesait dans l'isle de Bommel, les excès de l'Amirante d'Arragon dans les pays de Clèves ut de Juliers, l'union bientôt dissoute des Princes allemands, la jalousie intéressée d'Elisabeth (4), les dangers de ses négociations avec l'Espagne, au cas qu'elle se servit au détriment de la République des villes et places

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 208. (Lettre du 20 Août 1599.) V. aussi p. 52. v. Nous sommes parmy un peuple qui estime une partie de la liberté en la franchise de parler." (Lettre du 4 Janvier 1599.)

⁽²⁾ Page 52. (3) Ci-dessus, p. 289.

⁽⁴⁾ V. ci-dessus, p. 56, 291 suiv,

fortes qu'elle tenait en gage (1), - les essais infructuenz des Archiducs, s'efforçant tour-à-tour de vaincre l'obstination de ces provinces par des rigneurs mal-calculées ou par des émissaires mystérieux, - tout cela y est décrit avec un soin et une clarté peu communs. M. de Buzanval excelle encore dans l'art d'exposer tout ce qui a trait aux intérêts financiers (2), industriels (3) et commer-. ciaux; il voue une attention particulière à ce qui regarde l'organisation de l'armée, la levée de recrues, tant en France, qu'en Angleterre, en Écosse, en Allemagne, l'équipement de flottes, la protection éclairée dont les États-Généraux encourageaient les entreprises privées (4) des marchands aux Indes tant Occidentales qu'Orientales. à la Chine, origine de ces puissantes Compagnies (5); il fait encore ressortir avec force l'importance des relations de la République avec le Nord de l'Europe. - » Que direz vous, Monsieur, dit-il, qu'ils arrivèrent la semaine passée six cens navires dans le havre d'Amsterdam, et ce seulement de celles qui vont vers Dantzik et Ostlande? la plupart sont chargez de bled" (6). Mais l'Espagne elle-même ne pouvait se passer de ce commerce. - » Comment, demande M. de Buzanval, est-ce que l'Espagno pourra maintenir les Indes sans les voiles, cordages, mats de navires, goudron, qui leur viennent de tous con Pays Septentrionaux?" (7)

Aerssen ne se hazarde point à saire tant de réslexions;

⁽¹⁾ Flessingue et la Brille.

⁽²⁾ Ci-dessus, p. 54.

⁽³⁾ V. ce qu'il dit ci-dessus, p. 78. de l'entrepôt de draps qu'avaient les Anglais à Middelhourg.

⁽⁴⁾ Celle, entr'autres, de Moucheron, p. 107.

⁽⁵⁾ Ci-dessus, p. 250.

⁽⁶⁾ Ci-dessus, p. 50.

⁽⁷⁾ Ci dessus, p. 82.

il se borne à transmettre sans délai les avis qui semblent importer au salut des Provinces-Unies. - Néanmoins ses lettres ne sont nullement dénnées d'observations piquantes. - Parlant de l'humeur facile, de la nonchalance du Roi, il remarque, » que Sa Maté d'un naturel fort aysé. se laisse facilement aller aux assidues instances de ceux qui peuvent le plus en son Conseil ' (1). - A la mort de la belle Gabrielle, il nous mando, que » Sa Maté lui a dict qu'elle cognoissoit la mort de feue la Duchesse un coup du ciel." Henri lui dit encore, » qu'il en vouloit faire son profit; qu'il avoit eu intention d'épouser la Duchesse; que toutefois ce n'eût pu être d'un an ; que maintenant Dieu aydant, il seroit marié dans quatre mois" (2). Mais survient l'amour de Henriette de Balsac, et bientôt après Aerssen écrit : » Tous craignent que le nouveau surjon des premières amours n'estouffe les projects du mariage de Florence! (3). - Une autre fois il communique aux États ce que Henri n'avait pu lui cacher des révélations indiscrètes du Général des Cordeliers, savoir qu'il ne fallait attendre aucune lignée de l'Archiduc Albert (4); il rapporte aussi, que le Roi fesait pen de cas des desseins des Princes unis de l'Empire, » pour le peu de courage, disait-il, qu'ils ont de bien faire " (5).

On voit, combien le jeune agent mettait à profit les occasions de s'entretenir avec Henri, tandis que les autres membres du corps diplomatique » ne bougeaient de

⁽¹⁾ Ci-desans, p. 241.

⁽²⁾ Gi-dessus, p. 148. (Lettre du 22 Avril 1599.)

⁽³⁾ Ci-dessus, p. 225. (Lettre du 6 Juillet 1599.) Mais voyez aussi p. 252.

⁽⁴⁾ Ci-dessus, p. 176, 190, 298.

⁽⁵⁾ Ci-dessus , p. 341.

Paris (1)." C'est que, en dépit de la paix de Vervins, le Roi était toujours bien aise d'apprendre (2) ce que projetait la République contre ses anciens ennemis.

Aussi voit-on Aerssen s'évertuer de tout son pouvoir à fermer l'entrée des ports de France tant à la grande flotte d'Espagne (3), qu'aux galères de Spinola qui menaçaient et l'Angleterre et la Hollande.

On le voit, de concert avec le payeur-général Doublet, presser, outre le remboursement des sommes que Henri IV devait aux Provinces-Unies, la levée des troupes françaises, sous le commandement d'Odet de la Noue et d'autres chefs, et veiller à leur embarquement à Dieppe, comme dans la Saintonge et la Gascogne (4).

On le voit essayant de calmer le mécontentement qu'avait pris le Roi de l'Édit des États-Généraux, par lequel ils défendaient le commerce de Calais, qui des mains des Espagnols venait de rentrer sous l'obéissance de Henri (5), et cherchant à en obtenir la surséance volontaire; — ce qui n'empêchait point que les Espagnols, » de crainte de famine, ou avarice de gain, "n'achetassent en Bretagne et en Guyenne grande quantité de bleds (6). On le voit

*

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 210. (2) P. 335, p. 72 suiv.

⁽³⁾ Ci-dessus, p. 239, 259, 263. — V. aussi la lettre d'Aerssen du 21 Janvier 1599, p. 77; 116; (Lettre du même, 9 Mars 1599.) 149. (Lettre du 22 Avril 1599.)

⁽⁴⁾ Ci-dessus, p. 88 suiv. (Lettre du 22 Février 1599.) Le transport d'argent se fesait par la même voie des vaisseaux de guerre. — V. ci-dessus, p. 24, 145, 164, 212, 237, 258.

⁽⁵⁾ V. dans les Mém. de Duplessis-Mornay, T. IX. 121 suiv. Commission à M. le comte de Sainct-Paul pour aller recevoir — les villes de Calais, Ardres, Monthulin et de Dourlans. (22 Juin 1598.) — V. ci-dessus, p. 338; 238. (Lettre du 22 Juillet 1599.) 213. (Lettre du 25 Juin 1599.)

⁽⁶⁾ Ci-dessus, p. 190, 209.

encore obtenant l'interdiction de la réception des pirates et de leurs prises à Monfleur et autres havres. Menri ne voulait point, » que tels écumeurs de mer trouvassent accès en son royaume, au préjudice du public, et contre la raison de justice (1). " — Acresen eût de plus la satisfaction d'achever l'oeuvre, commencée par Calvart, et d'envoyer à ses Maîtres les copies signées et scellées en due forme de l'Édit, portant cessation du droit d'aubainc en faveur de ses concitoyens (2).

Ajoutez encore à la connaissance de tous ces saits celle des renseignements curieux que la correspondance des deux diplomates offre à chaque instant sur des choses qui se passaient sous leurs yeux, ou dont les nouvelles leur étaient parvenues. — Telles sont les difficultés sans nombre qu'éprouvait Henri, au sujet de la vérification et de l'enregistrement de l'Édit de Nantes (3); telles étaient les négociations relatives à la cession du Marquisat de Saluces, à la dissolution du mariage, contracté avec Marguerite de Valois et à la conclusion de celui avec Marie de Médicis. — C'est ainsi qu'Aerssen fouvnit plusieurs détails sur l'union de Catherine de Navarre avec le Duc de Bar, Prince de Lorraine; sur l'élevation de Sully à la dignité de Grand-Maître de l'artillerie; sur l'état déplorable des sinances et les moyens d'y remé-

⁽¹⁾ P. 190, 191, 209; 12-14.

⁽²⁾ V. ci-dessus, p. 62, 245. (Lettre du 22 Juillet 1599.) V. encore l'Édit obtenu par Calvart, p. 344 suiv.

⁽³⁾ Il a paru en Hollande en 1792 une dissertation, peut-être peu counue en France, de Edicto Nannetensi, Protestantibus ab Henrico IV dato, a Ludovica XIV rursus crepto. (70 pages, 4°.) écrite par M. C. C. Sis, d'Amsterdam, élève du professeur Cras.

dier (1); sur la nomination de M. de Bellièvre, successeur du Chancelier de Cheverny (2); sur les démèlés par rapport à la principauté d'Orange, sur le paiement des Suisses, le passage des Archiducs près de Marseille, l'arrivée du Duc de Savoye à Lyon, et d'autres évènemens d'un intérêt majeur ou secondaire.

Ainsi encore M. de Buzanval ne se fait faute de nous informér au juste des ambassades de Suède, d'Angleterre et d'Allemagne, tant du personnel que de l'objet de ces missions. — Il nous parle amplement de l'entrevue du Duc d'Aerschot et de sa femme, époux long-temps désunis (3); des gentilhommes français qui venaient le voir, ou qui étaient au service des Provinces-Unies, Messieurs de Vicq (4), de la Fromentière, des Bauves, Dommerville, de Bréauté; de la révocation (5) en Hollands du jeune Comte Fréderic-Henri, fils de Louise de Coligny; il nous fait voir encore la tragédie qui se déroulait en Angleterre, la mort prochaine et cruelle d'Essex (6).

Quant aux pièces justificatives, et à la série de documents antérieurs et postérieurs aux années 1598 et 1599,
nous avons cru devoir mettre à profit l'occasion qui nous
était offerte de sauver ces débris du naufrage. — Il est
difficile de méconnaître dans le Mémoire justificatif d'Aerssen (16 Mars 1603) une rare sagacité, fruit d'une expérience politique consommée et étonnante en un jeune

⁽¹⁾ Ci-dessus, p. 175 suiv. (2) Ci-dessus, p. 244, 262.

⁽³⁾ Ci-dessus, p. 303, 322.

⁽⁴⁾ Ci-dessus, p. 295; 119, 152, 311. Quant aux relations aves Scaliger, v. p. 157.

⁽⁵⁾ C'est-à-dire le rappel. V. ci-dessus, p. 101, 111.

⁽⁶⁾ V. ci-dessus, p. 318. et mon article, inséré au Bulletin de la Commission royale d'histoire à Bruxelles, T. IV. 102 suiv.

homme de trente ous. A coup sûr, jamais oueun étranger ne poussa plus loin le désir d'acquérir une connaissance exacte de la situation des partis en Franco et des intrigues de cour.

C'est ainsi que débutait le diplomate qui représenta la Hollande à Paris jusqu'en 1613, sous la régence de Marie de Médicis. Il ne revint en France qu'après la mort d'Oldenbarnevelt, soit qu'il sut victime de la malveillance de cet homme d'état, premier auteur de sa sortune, soit qu'il dût cette disgrâce à son esprit inquiet et remuant qui le sesait regarder de manvais ocil par la Régente et ses ministres. — Nous croyons pouvoir adopter cette dernière version. — Lors de la polémique acerbe qui s'éleva cinq ans plus tard entre Aerssen et le gendre de Barnevelt, Corneille van der Myle, ambassadeur lui-même de la République à Venise et en France, celuici produisit (1), entre autres documents, preuves de ses assertions, la lettre qui suit de la veuve de Henri IV aux États-Généraux.

» Très-chers et grands Amis, alliés et conféderés, Ayant appris la délibération où vous estes, de renvoyer vers le Roy nostre très-cher Seigneur et Filz, le Sieur d'Aers-cens, pour reprendre la charge qu'il 7 a cy-devant exerce, de laquelle il a prins congé entièrement (2), nous

⁽¹⁾ Vertoogh aen de Hooge Magende Heeren, myne Heeren die Staten-Generael der Vereenighde Nederlanden. By den Heere van der Myle overghegheven teghen seecker fameus libel hare Ho. Mog. gepresenteert onder den naem van Hemonstrantie, wesende onderteyekent François van Aeresen. In 'o Gravenhaghe, by Hillebrant Jacobez. (1818, 4")

⁽²⁾ Aerssen prétendait, au contraire, s'être absenté pour quelque temps seulement avec esprit de retour. V. aux Archives de l'État son Mémoire manuscrit, intitulé Remonstrantée ofte Verdedinge van den

avons estimé debroir prévenir par la présente la résolution que pourriés prendre sur ce subject, tant pour ceste considération que plusieurs autres, importantes au service du Roy nostre Seigneur et Filz, et nostre contentement. qui seroyent que nous verrions moins volontiers ledit Sieur Aerssens, que ne mérite l'amitié que nous vous portons et nostre bonne voysinance; comme nous ferons tout autre que vous nous renvoyerez, accompagné des qualités convenables à celle que vous a souvent tesmoignée le feu Roy nostre très-cher Seigneur, qui vous sern continuée par le Roy nostre Sieur et Filz, et à l'estime que nous faysons aussi de vostre affection envers sa personne et Couronne, comme à nostre contentement; ainsi que le Sieur Du Maurier vous sera plus amplement entendre de nostre part, auquel nous nous en remettens, etc. De Fontainebleau, le 2 Novembre 1613."

Du Maurier était chargé de s'opposer de toutes ses forces au retour d'Aerssen. » Et plustost que souffrir le retour dudit Aerssens, — tel était le commandement précis et formel de la Régente, — vous déclairerés que pour causes qui regardent le bien de nos affaires et nostre particulière satisfaction, nous ne pouvons, ny ne voulons le recevoir près de nous au service et function qu'il y a exercé. Et nous promettons tant de la bonne amitié et observance desdits Estats, qu'ils ne voudroyent faire choso en cela qui nous pout desplaire " (1).

Heer Ambassadeur Aerssen tegens verscheydene quade rode verkeerde rapporten ende interpretatien wegens syn gebesoignoerde in Franckryck omtrent desselfs ambassade; 12 Nov. 1613. (ariginal et copie.) Il dit avoir obtenu le 23 Mai précédent un congé pour six semaines à deux mois. On lui avait donné des passeports pour aller et sevenir. (gran ende keeren.)

(1) Nême date.

D'après d'autres extraits de la correspondance, publice par van der Myle, la personne d'Aerasen était odieuse à Lours Majostés » pour les brouilleries et partis, auxquels il s'était meslé et ingeré hors de propos; ainsi que pour la cognoissance qu'elles avaient de son esprit factieux, très-dangereux en une personne publique, et en un Estat tel qu'était alors la France, en le bas nage du Roy" (1). On l'accusait d'avoir des » correspondances séparées" du service des États-Généraux, contraires à la conservation de l'autorité souveraine de Leurs Majestés et à la paix du Roysume (2). - On se plaignait de » sa présomption et de son impudence, qui, à ce qu'en prétendait, l'avoient transporté par-dessus les bornes de la reverence, deuc à Leurs Majestez, de son devoir envers ses propres Maistres, et de son obligation" (3). - On disait que la » grand Roy (Henri IV) - avoit très-bien recognu sa duplicité et malice; - que si la bonté du sen Roy eust esté moindre qu'elle estoit, il n'eust tant demeuré auprès de sa personne qu'il a faict " (4).

Sans doute le mécontentement de Marie de Médicis et de ses conseillers ne prouve nullement qu'Aerssen eût perdu de vue les intérêts des Provinces-Unies. — Peut- être même vit-il trop clair dans les affaires de France, pour ne pas donner de l'ombrage aux partisans de l'Espagne, qui alors étaient en crédit. De là le dépit de M. de Villeroy.

⁽¹⁾ Lettre du 21 Nov. 1613.

⁽²⁾ Lettre (de Paris) du 20 Janvier 1614.

⁽³⁾ De Paris , 2 Déc. 1613.

⁽¹⁾ De Paris , 9 Janvier 1611.

mal pour ce qu'il pénétroit aux plus secrets effaires qui passoyent par mes mains: tant s'en fault que j'aye sujest de me douloir de luy pour telle cause, que c'est tout le contraire; car mon mescontentement procède em partie de quoy il avoit peu de cognoissance de mon maniement, et toutefois il se vantoit d'en estre bien informé; et sur cela il controuvoit et publioit des choses qui n'estoient point, pour acquérir credit."

Quant à la duplicité que les Ministres français reprochaient à Aerssen, certes la franchise dont ils usaient envers lui n'était pas non plus très-édifiante — Qu'on mette en regard les lettres de recréance du 16 Juillet 1613, et celles citées plus haut, du 2 Novembre même année.

Lettre du Roy — Très Chrestien, escripte à Messes les Estats-Généraulz des Provinces-Unies du Pays-Bas, du 16 jour de Juillet.

» Très-chers et grands Amys, Alliés et Consederes,

⁽¹⁾ Lettre du 19 Janvier 1614. — Voici la réplique qu'Aerssen prétend avoir faite un jour à M. de Villeroy. » Spaens te wesen, dat ich daervan nooit en hadde geculpeert geweest, hebbende van mynea Vader de sucht tegens die Natie ende haere dominatie ingenomen, die oock syn landt ende goet daeromme hadde verlaten; 't was my wel nagegaen, to seer Fransch geweest te syn, echter dat ich in t herte noyt ander party en hadde gedragen, als die ich volgens myn eere, eedt ende getrouwicheyt myn lleeren ende meesters schuldich was; 't welck mogelyck met even vryen gemoet niet en souden kunnen seggen al die my met Engalsche ofte Spaensche affectie buyten myn debvoir, souden willen diffemeren; (waerinne ich bekenne geërcedeert te hebben, doch sonder yemants laesie.) — Op dese woorden scheyde ich van den Reere van Villeroy, die ich daernaer (meer van anderen, als van Syn Ed. selfi) verstondt tegens my verstoort te wesen." Remonstrantie ofte verdediage. (Archives de l'État.)

nous avons entendu avec plaisir de la bouche du Sieur de Refuge, et par les lettres qu'il nous a rapportées de vostre part, la continuation de vostre affection au bien et adventage de nostre couronne; de laquelle comme nous avons entière asseurance, nous avons bien aussy voulu vous confirmer par le retour du Sr d'Aerssen, vostre Ambassade, celle de nostre bonne et parfaite amitié, les effects de laquelle nous vous ferons paroistre à l'exemple du seu Roy nostre très-honoré Seigneur et Père, au bénéfice de vos affaires et République, en tontes occasions, ninsi que vostre dit ambassadeur en a faict preuve durant sa residence, et luy avons faict déclarer plus particulièrement. Nous nous en remettons doncq à luy pour vous dire, qu'ayans toutte satisfaction de sa bonne conduicte et du devoir qu'il a rendu à l'entretenement de nostre dicte amitié, nous le vous recommandons comme un sage et vertueux ministre, qui mérite d'estre reconnu. A tant nous prions Dieu, Très-chers et grands Amis" etc. (1).

Ces belles protestations étaient accompagnées du présent » d'un buffet de vermeil doré de la valeur de trois mil escus " (2), offert à l'homme, que quelques mois

⁽¹⁾ La lettre de Marie de Médicis est à peu près de la même teneur que celle de Louis XIII. « Nous n'avons peu laisser partir ledict Sr. d'Aerasen saus vous déclairer, que nous avons toute satisfaction de ses suges et vertueuls deportements, pour lesquels et à la prierre que nous vous en faismes nous promettons qu'il en recevre la gratitude qu'il merite et doibt attendre de vustre bienveillance, " etc. — Paspuart, recredentialen ende andere brieven van particulieren by den Heer François Aerasen comende uyt syne ambassade — overgelevert 30 July 1813. (Archives de l'État.)

_ (2) De Paris , 11 Juillet 1613.

après on s'efforçait d'avilir et de perdre de réputation.

Qu'Acrssen eut bien ou mal servi la République à cette époque, toujours est-il qu'Oldenbarnevelt ne pouvait s'opiniâtrer à le renvoyer en France. Mal vu à la Cour, il ne pouvait désormais y être d'aucune utilité. — Quelles qu'aient été les causes de l'animosité qui mit fin à cette mission qu'Acrssen remplit avec honneur pendant quinze ans, tout indique qu'il faut compter cet homme d'état au rang des plus grands négociateurs, nourris à la vieille école italienne.

ADDITIONS ET RECTIFICATIONS.

P. 1. » L'intérest notable; " c'est-à-dire la lésion d'intérêt, le dommage. V. les Lettres de Marguerite de Valois, nouvelle édition, revue sur les manuscrits des bibliothèques du Roi et de l'Arsenal, et publiée par M. F. Guessard (Paris, 1842) p. 309.

Ibid. » La promesse qui luy en a esté faite, estant en France." V. plus haut les instructions, remises à Aerssen le 26 Avril 1598, p. 455 suiv., et ci-dessus, p. 14, 32, 69 suiv., 159.

Ibid. » Les licences." V. encore p. 26, 54 suiv. et plusieurs ordonnances des États-Généraux sur cette matière dans le Recueil, intitulé: Nederlandtsche Placcaet-Boeck, (Amsterdam, 1644) I. 182 suiv. Placcaet, verbiedende le varen op Calis, Grovelinghen, Duynkercken etc. Item, tegen de defraudatien van de Licenten. (24 Juillet 1596.) — Ibid. p. 204 suiv. Plac-

cact ende Ordonnantie, op 't stuck van den opheve van de generale ende gemeene middelen, by den Staten van de Vereenighde Provintien bewillight, tot onderstandt van de gemeene saecke. Innehoudende mede verbodt met de vyanden ofte op der vyanden Landen te handelen. (12 Mars 1597.)

P. 5. » Berch, " c'est-à-dire Rheinberg, Rhynberk. — M. de Buzanval écrit ailleurs (p. 19) Berg. V. encore p 117. Aerssen remarque qu'à Paris on confoudait ordinairement Bergen et Berck. (» want sy doer tusschen geen onderscheyt en kunnen maecken. ") A la page 123 il est question d'une autre ville, nommée 's Heerenberg, dans le quartier de Zutphen.

P. 15. » Dat men de Switseren eerst heeft moeten contenteeren." V. plusieurs particularités relatives au service des Suisses en France, dans les Mémoires d'Estat de Messire Philippes Hurault, Comte de Chiverny, Chancelier de France (Paris, 1636), p. 66-68. (» Lo Sieur de Clervaut qui avoit amené lesdits Suisses." — Ci-dessus, p. 65.)

P. 16. » Langlois. "— V. les Lettres de Marguerite de Valois, édit. Guessard. » C'est de l'amée 1593 que datent les premières propositions du divorce. — La procuration définitive ne fut donnée par Marguerite qu'au mois de Février 1599. — Elle nomma pour ses procureurs les sieurs Martin Langlois, maître des requêtes, et Édouard Molé, conseiller au Parlement." (pag. 306, 318, 339.) — La nullité du maringe sut prononcée le 10 Novembre 1599. — V. la lettre de Henri IV et la réponse de Marguerite dans le recueil de M. Guessard, p. 341—344.

Ibid. - » Syne Matt Suster. " - Les Mémoires du

Chancelier de Chiverny donnent plusieurs détails sur le mariage de Catherine de Navarre, soeur unique de Henri IV, avec le Duc de Bar, fils siné du Duc de Lorraine, — (pag. 287, 310—316.)

P. 27. » Le Se Ber (Vere)." Les deux frères, Francis et Horatio Vere, étaient alors au service de la Hollande. — V. l'opascule intéressant publié à Utrecht (1) en 1836, sous le titre: Verzamelde berigten omtrent de krygsbevelhebbers by Nieuwpoort: 2 July 1600; p. 25—30; 101; et le Journal d'un guerrier contemporain, imprimé pour la première fois à Leeuwarde (1841), intitulé: Enige gedenckweerdige Geschiedenissen, tot narichtinge der nakomvlingen, sommarischer wyse beschreven deur Je Fredrich van Vervou; p. 97.

P. 29, 30. » L'Aborlotte — Barlota. " — Il s'agit de Claude de la Barlotte, appelé aussi La Borlotte, La Bourlotte. V. les Mémoires de Chiverny, p. 247, et l'écrit cité tout-à-l'heure, Verzamelde berigten, etc. p. 111.

P. 29, 123. » Comtes van den Berg - Heremberg."
V. sur l'histoire des Comtes van den Berg, l'intéressante notice que vient de publier M. Tadama, (Verslag over het oude Grafelijk-Bergsche Archief te 's Heerenberg) insérée dans le Recueil de M. Nyhoff (Bijdragen voor Vadert. Geschied. en Oudheidk. V. 1ère livraison, p. 1—48)

P. 32. » Tablier des accises." C'est-à-dire le teril. P. 37. » Irlande. V. ci-dessus, p. 9." Lisez: p. 8. V. encore ci-dessus, p. 43, 56, 76, 103.

P. 49. » Indes. " — M. de Busanval, pénétré de la haute importance du commerce des Indes, no négliges

⁽¹⁾ L'auteur qui avait garde l'anonyme, est M. l'avocal C. E. Schuller.

rien pour y faire participer ses compatrioles. - V. les documents insérés dans l'Archief voor Kerkelyke en Wereldsche Geschiedenissen, inzonderheid van Utrecht, que publie M. Dodt, T. IV. 106, 112, 117. (années 1602-1605). Voici la réponse que les Etats-Généraux des Provinces-Unies prièrent M. de Busanval de faire agréer au Roi. - » Les Estats-Généraulx - ayant murement examiné la remonstrance, que le Sr de Buzanval et Grandchamp, etc. Ambass du Roy Très-Chrestien leur a presentée par le commandement de Sa Majté en la faveur de quelques marchans franchoys, qui desirent rechercher le traficque des Indes et employer pour cest effect une bonne et grande somme de deniers, déclairent, qu'estant permis aux subjects du royaulme de France, comme estants en bonne amitié avec les Provinces-Unies, d'achepter en icelles pour leur commendite aussy bien navires, que aultres marchandises et commodités, qu'il sera faict auxd. marchants en cest achapt toute amitié et adresse, s'ils la demandent, sans toutefois que lesd. Sieurs Estats leur sçauroient et peuvent donner auleun espoir d'adresse pour en commencer auleun nouveau traicté vers les Oost-Indes avec les habitans et subjects de ces pays, parce qu'il a esté promis aux marchants et participans do la Compagnie des Oost-Indes de ces pays - qu'il no sera rien faict ny attempté contraire aux capitulations et promosses, qui leur ont esté par eulx faictes; prient partant lesd. Srs Estats, qu'il plaise au Sr de Buzanval en faveur de cest Estat et lad. Compagnie moyenner auprès lad. Majté, qu'il veuille accepter ceste responce et légitime excuse pour agréable. - Ainsy foict, etc. le premier d'Novembre, 1604." - D'autres tentatives infructueuses sont mentionnées p. 118, 119-122.

P. 59. " Morei (Murray); Amelton" (Hamilton.)

Le colonel Murray fut tué en 1599, le capitaine Hamilton à Nieuport, en 1600. — Verzamelde berigten, p. 70, 51, 53; — Journal de Frédéric de Verves, p. 82, où il est parlé de Morec (1). — Le nom du brave Hamilton et d'autres membres de cette famille écousise a été bien souvent tronqué. Dans la Correspondance diplomatique de Bertrand de Salignac de la Mothe Fénélon (Paris et Londres, 1838—1840) on lit Amelton, Amelthon, Amilthon.

- P. 65. » Les diguieres. " V. encore ci-dessus, p. 375, 404, et les Mémoires de Chiverny, p. 139, 150, 271, 274.
- P. 66. » Johan van der Veken." Ce négociant de Rotterdam était en correspondance régulière avec Aerssen. Dodt, Archief, IV. 122. (1605): » te senden naer Rotterdam an van der Veken, om naer Parys te besorgen aen Aerssen."
- P. 73. » Het Edict van die van de Religie." 'Le Chancelier de Chiverny était fort opposé à l'Édit de Nantes. V. ses Mémoires, p. 316 suiv.
- P. 78. » Middelbourg, marchands anglais avanturiers." V. la Corresp. diplomat. de Bertrand de Salignac de la Mothe Fénélon, I. 227, 241; VI. 450, et l'Ordonnance des États-Généraux des Provinces-Unies, 22 Mars 1599. (Placcaet op de commercien van de Koopluyden Adventuriers van de Engelsche Natie; Nederl. Placcaetb. I. 241.)
- P. 86. » Adolf de Solms." Il est fait mention dans l'histoire des guerres des Pays-Bas des Comtes Albert

⁽¹⁾ V. encore sur la mort de Murray, la lettre de M. de Buzannel, ci-dessus, p. 192.

Othon, Henri Guillanme, George et Frédéric de Solms. — Verzamelde berigten, p. 8, 38 suiv. 42 suiv. George de Solms avait en 1595 épousé la Comtesse d'Egmont (Sabine), dont il est question ci-dessus, p. 125.

P. 116. n Benedetto Spinola." V. sur les plaintes du marchand Benedicto Spinola (A. 1572) la Corresp. de Salignac-Fénélon, T. V. 191.

P. 119. » Le Duc de Brunswick," V. le Recueil, intitulé: Nordalbingische Studien. Neues Archiv der Schleswig - Holstein - Lauenburgischen Gesellschaft f. Vaterl. Geschichte. I B. 2108 Heft, Kiel, 1844. p. 40. Hertzogen Ernsten zu Braunschweig u. Lüneburg, Hertzogen Ulrichen zu Mecklenburg u. Hertzogen Frantzen zu Sachsen Schreiben an Hertzog Johan Adolff zu Schleswig-Holstein, die Defension wegen dess im Westphälischen Kreys einfallenden Mispanischen Kriegesvolkes. Lüneburg 27 Febr. 1599. Resolution. » Actum Kiel auf dem Landtage 12 Martii 1599." V. encore ibid. p. 53.

P. 119, 123, 161, 172. » Monsieur de Dommar-ville. " Le nom de ce lieutenant d'Odet de la Noue est derit ailleurs Dommerville, d'Ommerville. — Grotius, Hist., L. XIV. p. 672. l'appelle » tribunus Gallorum Omarvilla." — Il se signala à la bataille de Nieuport, au siège d'Ostende, et mourut au champ d'honneur près Mühlheim, en 1605. — Verzamelde berigten, p. 45, 46, 108.

P. 123. » Le Comte de Buckey." — Charles Banaventure de Longueval, Comte de Bucquey, l'an des héros de la guerre de trente ans. — Verzamelde berigten, p. 109—111; — Journal de Vervou, p. 89. » De Graeff van Busquoi, Collonel van een regiment Walon, die voor rantsoen betaelde 20,000 guldens."

P. 124. » Du Marquis de Bourgase, " Vervon; p. 88. » De Cardinael Andreas van Bourgon."

P. 134. " Le grand silence d'Angleterre fait croire un chacun qu'on y tient la paix (avec l'Espagne) pour resolue." - M. Dodt a publié une lettre fort remarquable de l'agent des Provinces-Unies à Londres, Noël de Caron, datée 22 Février 1599 (v. st.), où so trouvent les protestations les plus fortes de la Reine Elisabeth de ne vouloir trahir la cause de la République naissante. » Eer ick eenich punt van dien zoude willen doen, - dit-elle, - zoe wenache ick my van deser werelt; tot noch toe zge hebbe ick een princesse van myn woord geweest, die liever wil sterven, dan deze goede luyden (designerende Uwe Mo. Ed.) see volschelyck to bedriegen: die Spaignaert en zal nimmermeer deze advantage hebben, van sulck een blame op de Coninginne van Engelandt in haere daghen noch daernaer te leggen. " -(Archief, IV, 280.)

P. 151. » L'affaire du Sr de Moncheron." — V. aussi sur les relations de l'ambassadeur avec Balthasar Moncheron, les Archives de M. Dodf, 1V. 10; 112.

P. 152. » Rouan." — La ville de Rouen porte le nom de Roan, Roen, dans la Correspondance diplomatique de Bertrand de Salignac-Fénélon, I 160, 156, 162 etc.; comme dans les lettres d'Aerssen. Ci-dossus, p. 261.

P. 156. » Comtes d'Ostfrise, qui ont depuis longtemps négocié avec les Espagnols." — V. le Journal de Vervou, p. 143 suiv.

Ibid. » La mort de Gabrielle d'Estrées." — V. la récit du Chancelier de Chiverny, p. 326 suis.

P. 159. n'Les procédures extraordinaires du Roy

d'Espaigne — par deça." V. ce que remarque le même Chancelier à propos des mesures prises de part et d'autre, par les Archiducs comme par les États-Généraux, Mémoires d'Estat, p. 318 suiv.

P. 168. » Le Comte de Lip. " — Déjà en 1597 le Comte Simon de Lippe était venu au quartier-général du Prince Maurice. Journal de Vervou, p. 75. V. encore, p. 86.

P. 167. » Styrie et Carinthie." V. au sujet de ces troubles, l'ouvrage de Richter, cité plus haut, p. 477 auiv.

P. 176. » Calatagirone. " — Ce Général des Cordeliers, » homme tres-advisé et entendu aux affaires du monde, et en celles de sa profession, " est appelé Calatigiron par le Chancelier de Chiverny, p. 278 suiv.

P. 192. » Hachicourt et Landriano." (Don Ambrosio.) — Verzamelde berigten, p. 49, 113 (Achicourt), p. 93.

P. 216. » Les eaux de Poggues." Il est également fait mention des bains de Pougues dans les Mêm. de Chiverny, p. 59.

P. 218. » Le Sieur de Temple — Grand-Maître d'Artillerie." — Olivier van den Tempel, Seigneur de Corbeek, Président du Conseil de guerre. — Un boulet de canon lui fracassa, comme au marquis de Malaspina, les deux jambes en 1603, près de Bois-le-duc. — Versamelde berigten, p. 54 suiv. Journal de Vervou, p. 156. — » Hy was een cleya man van persoon, maer cen groot dobbelaer ende speler."

P. 228. » Herwarden. "- Journal de Vervon, p. 84, 85, 88: » Herwaerden, in de Bommelerweert."

P. 229. » Le Capitaino Daniel " — Journal de Vervou, p. 84. » Len wel geacht crychsman." P. 235 suiv. » Monsieur d'Aumale." — Charles de Lorraine, Duc d'Aumale, mort en 1618. Verzamelde berigten, p. 81 suiv. — M. de Chiverny, Mém., p. 255 suiv. condamne hautement la persécution impolitique que le Parlement de Paris avait dirigée contre ce Prince. — » Et de fait ledit Sr d'Aumalle outré de désespoir d'un tel et si extraordinaire traittement, renonçant à la France, se jetta tout à fait du costé du Roy d'Espagne, et alla trouver l'Archiduc en Flandre, qui ne manqua de le bien recevoir, et gratifier et secourir, autant qu'il pût, ayant tousiours depuis ce temps tiré de grands estats et pensions d'Espagne en Flandres, où il a demeuré —; c'est pourquoy il estoit à propos de ménager ce Prince-là, aussi bien que tous les autres de la Ligue."

P. 241. » Le restablissement des Jésuites." Le Chancelier de Chiverny leur était favorable. Mem. d'Estat, p. 241 suiv.; 235, 273, 287. — Malgre les gens du Roi et les arrêts du Parlement de Paris les Jesuites restèrent à Tournon, » aussi bien qu'en force endroits du Royaume."

P. 244. » En considération de l'année 88. " — Allesion à l'assassinat des Guise à Blois en 1588. V. sur cet evènement les Mém. de Chiverny, p. 83-85.

P. 249. » Partant qu'on nous laissast Mets. Isal et Verdun. "— V. l'article de M. Scherer dans l'Annaire historique de Frederic de Raumer (1842): Der Raub der drei Bisthumer Metz, Tull u. Verdun im Jahre 1552 his au ihrer formlichen Abtretung an Frankrench im Westfalischen Frieden.

P. 259. W. de Sourdeaq." Mem. de Cineruy. p. 236. Pour clorre l'entree au port de Brese, ou commundoit Mansieur de Sourdeac pour le service 22 340. P. 269. » Chûteau de Sculemburg. " Journal de Vervou, p. 66, 79 (» 't huss Schuylenburck "), 86.

P. 272. n Monsieur le Duc de Mantoue." Le Duc vint en Hollande quelques années plus tard, en 1608. Van Meteren, Nederl. Histor., XXX B. p. 574.

P. 286. » Lorrendrayers." Il existe un traité da jurisconsulte Keltman sur les stelliones maritimi, dicti turrendraijers, dans le recueil: Duorum Fratrum J. et T. Feltman, Opera Juridica, ed. J. J. van Hasselt, T. VII. Arnh. 1769. fol. (Feltman y prend le nom de Bened. de Pratis.)

P. 287. » La bretesque." D'après Raepsaet, Analyse historique et critique de l'origine et des progrès des droits civils, politiques et religieux des Belges et Gaulois, Oeuvres, T. V. n°. 390, » les beffrois des villes avaient tous une galerie, péron on balcon à l'extérieur, où l'on faisait les proclamations et les publications, qu'on appellait brétesques, brêteches (Du Cange, au mot bretachiae); et c'est de là que vient, dit-il, le terme du barreau d'ajourner à la brêtesque."

P. 304. » Il y a poulles. " Ainsi p. 133. M. de Buzanval parle des Allemands, » qui avoient accoutumé par cy-devant de s'engraisser des poulles d'autruy "

P. 306. » Monsieur le Mareschal de Matignon. "— Mém. de Chiverny, p. 51. — Marguerite de Valois l'appelle » un dangereux et fin Normand; un brouillon malicieux." (Mém. p. 150, 153; A. 1578.)

P. 310. n La ville de Boulogne." — Mém. de Chiverny, p. 331.

P. 318. » Le traitement du Comte d'Esseck." Journal de Vervou, p. 102, 104. » Ten is niet roemlyck, die faveuren te verhalen, die hy (so men seide) van de Koninginne Elisabeth ontvangen heeft." P. 319, 320. » L'année du siège d'Amiens; — Philippe de Nassaw. " Mém. de Chiverny., p. 237, 261 suiv.

P. 321, 323. » Le Baron de Reyd." — Journal de Vervou, p. 89. » De Heer van Reydt, mede-Overste over 't Fursten volck geweest synde."

P. 341. » Bongers." Lisez Bongars.

P. 354. » Le Comte de Falckenstein et Brück." — Journal de Vervou, p. 78. (A. 1598.)

P. 383. » L'opinion grande que plusieurs ont eu de luy par cy-devant. " Mém. de Chiverny, p. 259. » Ledit Sieur de Bouillon ayant esté très-bien choisi pour aller assurer l'entretien de ce Traité (avec l'Angleterre et la Hollande,) duquel il avoit esté l'autheur, et un des plus opiniastres conseillers."

P. 393, 405. » Conte d'Auvergne." Charles de Valois, bâtard de Charles IX, fruit de ses amours avec Marie Touchet. La Reine Marguerite l'appelait son » mauvais nepveu"; (Lettres, p. 347.) après la conspiration contre Henri IV, » Charles Mr, que je ne nomme plus neveu, puisqu'il s'est montré, ajoute-t-elle, ennemi de Vostre Majesté." (p. 386, 408, » mon neveu Charles Mr") — Il est juste d'observer que Marguerite était en procès avec le Comte au sujet de la succession de sa mère, Catherine de Médicis. — (Lettres, p. 414 suiv.; 420, 438.)

P. 406. » Mort prématurée de M. de la Trémouile le." — V. la lettre de condoléance de Marguerite de Valois à la Princesse de Condé, 17 Nov. 1604; p. 385. P. 422. » De Montataire." — V. à la suite des Mém. du Chancelier de Chiverny, la Généalogie de la Maisson des Huraults, p. 8.

- P. 427. » Duc de Bouillon." Marguerite de Valois, écrivant à Henri IV lors de la soumission du Duc, le félicita du » double gain d'une bonne ville et d'un bon serviteur." — (9 Avril 1606; p. 405.)
- P. 429. » Justin de Nassaw. "Lisez: Nassau. Comparez avec le récit de Sully celui du Chancelier de Chiverny, p. 282 suiv.

J'ai cru pouvoir ici mettre fin à la tâche que je m'étais imposée. Je n'ose me flatter d'en avoir surmonté toutes les difficultés, d'autant plus grandes que le rôle d'éditeur m'était entièrement étranger. — Si j'ai pu m'en acquitter en partie, j'en suis redevable aux conseils éclairés de mes honorables amis, MM. Groen van Prinsterer, Tydeman, et Bodel Nyenhuis, que je prie de vouloir bien agréer l'expression de ma reconnaissance.



F. 19 : .





	•		



	W/170 P70 T44 P7 W/10	B 19				
Mary Carlot Ja	Park Carlotte	DH 185 C4				
TO PART TO P		185				
8 ele (6.76. 76. 76. 76.	300	011				
DH 185 .C4 Lettres et negocia Stanford Ur	ction de Paul	-4				
Stanford Ur	iversity Libraries					
	75 5					
3 6105	035 607 162	The same of the same of the				
The state of the s	Mary Service Mary					
FILE STATE		at of the same				
Star Car Star C	M. Berger					
記される。	THE WAR THE SECOND SECO	TO THE				
的"多"是"是"的"ALS	ers march a Reis ma	SHY FALL FLED				
ES SECOND		100				
1800		28				
3.3.24		2				
Carried Strain		9				
	DATE DUE					
DE BEE		200				
		1				
		100				
State		5				
3 3 3 3						
263626		7				
いるができ						
		40				
30500000		E.				
5 22		2				
College State						
2000		150				
		5				
100 A 100 A						
4 1 3 3 3 3						
CTANEODD LININ/EDCITY LIDDADIEC						
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES STANFORD, CALIFORNIA						
94305						
	94303					
Control of the second						
	ELSO MAN					
NATE OF THE PARTY	er allered er Alle					

